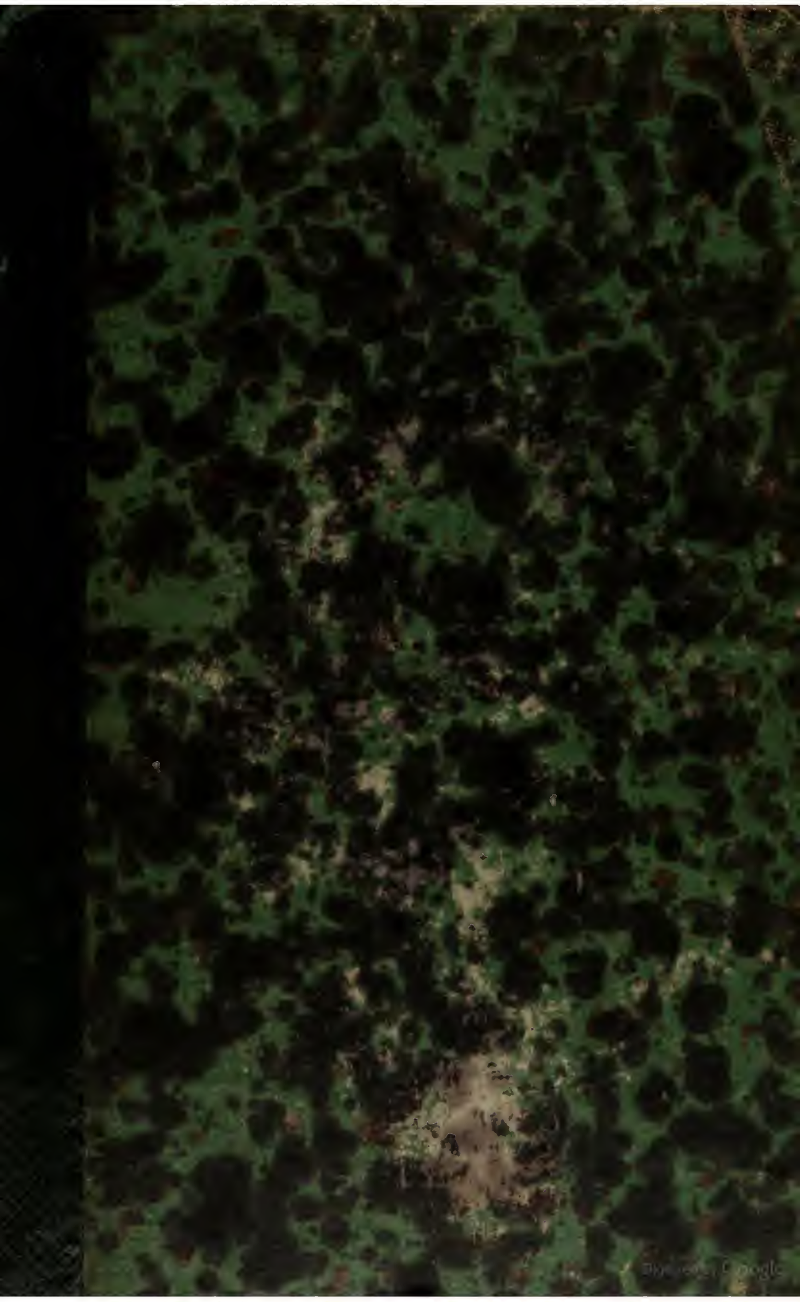


GÉOGRAPHIE DU MOYEN AGE.



BRUXELLES. — TYP. DE J.-H. DEHOU,
RUE DE LA GRANDE ÎLE, 6.

GÉOGRAPHIE

DU MOYEN AGE,

ÉTUDIÉE PAR

JOACHIM LELEWEL.

ACCOMPAGNÉE D'ATLAS.

Sæpe pater dixit, studium, quid inutile tentas?
Ovid. trist. IV, 10.

TOMES III ET IV.

BRUXELLES,
CHEZ Ve ET J. PILLIET, LIBRAIRES, SUCCrs DE P.-J. VOGLET,
RUE DE LA MONTAGNE, 29.

1852

CE VOLUME CONTIENT

SLAVIA

DU DIXIÈME ET DU DOUZIÈME

SIÈCLE.

Eousque latitudo slavicæ linguæ succrescit,
ut pene careat æstimatione.
HELMOLD, lib. I, cap. 1, 2.

ORDRE DES MATIÈRES.

(Voyez la carte de la Slavonie du xme siècle et les deux autres : la carte politique de l'Europe de 1144, et celle qui explique la description d'Edrisi; elles se trouvent dans notre atlas de la géographie du moyen âge).

S L A V I A

DU DIXIÈME ET DU DOUZIÈME SIÈCLE.

1. Les Slaves, délivrés par la chute des Huns, des invasions qualifiés de migrations de peuples, n'ayant plus à subir que le joug des Avares (depuis 563), qu'ils brisaient petit à petit, et agités probablement dans leur intérieur, se firent connaître à leurs voisins par le débordement de leur race; par ces violences qui dévastaient un certain temps l'empire byzantin, par ces bandes nomades qui circulaient avec leurs troupeaux dans les provinces dépeuplées, par ces populations laborieuses qui inondèrent l'ancienne Germanie, pour cultiver la terre sauvage évacuée par la race germanique, qui aima mieux alors la chasse des hommes que celle du gibier.

Ce mouvement n'avait aucun caractère de conquête. C'étaient des essaims de populations mobiles qui allaient s'établir, qui n'avaient aucun désir de former des états, mais cherchaient l'existence pour vivre en commun. Les uns apportaient leur nom national qui les prédisposait à une organisation plus compacte, dans laquelle germait une formation future; les autres, n'ayant aucun nom spécial, composés souvent du concours de gens de différentes populations, ne se qualifiaient que du nom générique de Slaves ou de Vendes, Vinides (1).

(1) Combien la culture d'Allemagne doit aux Vendes Slaves, résume un scrutateur allemand : So fand der Apostel Bonifacius als er Thüringen im J. 724 besuchte, die Wenden schon in dem grade empfanglich, dass er auss ihnen Vorzüglich die Anbauer der frankischen Wusten wæhlte. In ganzen Schaaren zogen die Wenden dahin, wohin sie der fromme Bischof rief. Mit ausrodung der Wælder, verbandēn sie die kunst des Ackerbaues. Aus Thracien hatten sie den Rocken angefürt; Flachsbau und Bienenzucht gediehen unter ihrer Pflege. Die thüringischen Pferde deren Veredlung mit morgenlændischen Rassen sich die Wenden vorzüglich angelegen sein liessen, galten fur die schœnsten, schnellsten und kraftigsten. Die Wenden waren es, welche die Salzquellen an der Saale zu bearbeiten anfingen; sie waren also die ersten Salzwirker, wie sie die einzigen, Müller und Gærtner, Hirten und Zimmerleute, Schlosser und Goldschmiede waren. Auf den Gütern der Kloster und Geistlichen, wohin sie versetst worden verlohren sie auch ihren Freiheit nicht wie unter den übermüthigen Franken. Sie waren lidi (Leute), die ihre mansos tributales (Zinsacker) besassen, ein agrarium (Ackerzins) zahlten, und angarias cum carra (Landführer) zur Frohne thaten. Si hiessen casati (Kossati) wen sie eigene Haüser besassen, sonst gasindi oder non casati. So lebten die Wenden unter der Franken, Thüringen und Sachsen (Sprengel, Einfluss den die Wendische nation an die Anbau des Deutschlands gehabt habe, in Kruse's, deutsche Alterthümer oder Archiv. Halle, 1826, p. 1-14).

Cette expension de la souche slave, la mit en collision avec des éléments variés, qui de leur part l'inquiétaient tout à l'entour. Khozars, Pietschings, Komans de l'orient, menaçaient et fatiguaient d'invasions. Les Boulgars, établis sur le Danube, et les prétentions de la domination de l'empire grec, déchiraient ses parties méridionales, où les Kroates et les Serbes prenaient une consistence plus déterminée. De l'occident, les Franks, ensuite les Saxons, imposaient le joug sur une vaste étendue, autant sur les populations appelées pour la culture des terres, que sur celles dont les possessions se trouvèrent exposées à leur glaive. La propagande chrétienne de sujétion avançait d'un côté jusqu'aux frontières Boulgares, de l'autre pénétrait jusqu'aux rives de l'Oder.

Afin de repousser l'ennemi formidable, les peuplades slaves se fédéraient momentanément et maintes fois les chefs de fédérations essayaient d'étendre leur domination et d'organiser l'état, quelquefois plus dociles d'accepter le protectorat de l'ennemi, que disposés à soutenir l'indépendance nationale. Samo (623-658) arrêtait longtemps les tentatives des Franks. Après sa mort continuait une résistance confuse. Les Karintiens furent les premiers soumis à la Bavière (772), conservant le souvenir et les monuments des élections de leurs chefs. Les voisins Kroates au sud-est, se soutenaient avec plus de succès, vacillant entre l'influence grecque ou latine. Mais au nord, les possessions slaves se trouvaient plus exposées à toutes les avanies. Les Franks et les Saxons pénétraient par la Turingie dans la Bohême et dans le Sourb, imposant leur autorité à ces deux contrées, aussi bien qu'à celle des Vinules, au delà de l'Elbe jusqu'à la Baltique.

Depuis la mort de Samo, parmi les Sourbs, on ne remarque que des alliances très-éphémères entre les populations pour résister à l'aggression. En Bohême, plusieurs peuples commençaient à former un état, qui s'associa à la grande Moravie, érigée depuis 830 en une puissance qui s'éleva avec éclat sur une vaste étendue.

Lorsque les barbares s'établirent dans les provinces et y formèrent les royaumes, ils ne prétendaient pas d'être aussi indépendants comme ils étaient dans leurs forêts. Possédant les terres qui ne leur appartenaient point, ils s'imaginaient qu'ils en étaient redevables et qu'ils étaient sujets de l'empire, autorisés d'administrer leurs possessions. La hiérarchie romaine nourrissait cette idée et le prestige de l'empire dirigeait les consciences des enfants du nord. Les Slaves, en s'établissant dans l'Illyrie, la Pannonie et le Noric, tenaient d'autant plus à cette pensée, que les Serbes et les Kroates s'établirent par le consentement des empereurs, que dans le Noric l'affluence de la population Slave n'avait d'autre but que la culture du sol. Ainsi, l'indépendance des premiers ne

répugnait point de payer tribut et servir l'empire de leur possession. La liberté des autres consistait dans les franchises de s'administrer dans leurs communes par eux-mêmes, afin de mieux remplir les redevances. De part et d'autre, les Grecs et les Latins prêchaient l'évangile, et les évêchés fondés parmi les convertis, consolidaient ce prestige de l'empire, qui contribua à faiblir l'amour de l'indépendance. Aussi, quand la Moravie s'éleva en une puissance, les rois ne voulant pas être tributaires, soutenant leur indépendance, ne contestaient point le droit de l'empire sur la Pannonie.

Cependant, l'existence d'un état aussi prépondérant inquiétait les Allemands. La Moravie pouvait encore délivrer quelques cantons slaves du joug des Allemands; elle ôtait la possibilité d'étendre leur domination. Il fallait donc, à tout prix, détruire la grande Moravie, et à cet effet, en 886, furent appelés les Magyars, Madiars, Hongrois, qui campaient depuis quelque temps aux environs de la mer noire. La chute de la Moravie était une grande catastrophe pour la Slavonie. Grande quantité de population se retirait vers les montagnes et au delà des montagnes. Une race étrangère de Madiars, qualifiés de Tourk, s'interposa entre les indigènes, interceptant leurs antiques relations; la Bohême redevint pour toujours soumise à l'Allemagne et bientôt Otton recevait les hommages de sujétion de toutes les possessions moraves, des deux Moravies supérieures et de la Chrobatie.

2. Entre le Danube et la Baltique, où l'empire romain n'avait pas des frontières, le droit des provinces ne pouvait guère valoir. Les traditions seulement et l'érudition savante, rappelaient aux Allemands qu'à l'époque de leurs rapines dans l'empire ils avaient abandonné volontairement leur sol. Ils eurent la soif de recouvrer les pays occupés, habités et cultivés depuis qu'ils l'eurent entièrement évacué, par pure race slave. A ce titre ils pénétraient parmi les populations plus faibles ou plus pacifiques, imposaient leur autorité de markgraves et installaient de colons allemands. Depuis que les Saxons réunirent sur la même tête les couronnes de l'empire et d'Allemagne, le baptême inculquait dans l'esprit slave l'idée de l'unité romaine de l'empire et de l'église : la violence allait accomplir le reste, exterminant les populations obstinées. Nulle part il n'y avait plus de résistence que chez les Vendes ou Vinules, qui possédaient les rivages de la Baltique. Les Obotrites, Abdredes s'y distinguaient spécialement par les moyens qu'il avaient d'étendre leur hégémonie sur les peuplades limitrophes; les quatre peuples de Veletabes ou Viltzes (les grands), réunis intimément par une fédération qui porta le nom de Louts, Loutitzes; les Pomoraniens

(les maritimes) et les insulaires Rougs. La position maritime fit prospérer leur état, surtout des Rougs et des Pomoraniens. Le commerce et la piraterie des Slaves, Normands, Livs, Ests, se croisaient sur la Baltique et animaient les relations entre ces peuples. C'étaient spécialement les Normands, qualifiés de Varegs sur les eaux baltiques, qui infestaient les rivages, montaient les fleuves, emportaient le butin, et se colonisaient quand il était possible. Les populations qui bordaient le golfe oriental, les Slaves surtout, appelaient maintes fois le secours et l'intervention des Varegs, comme sauve-garde de leur sécurité. Ceux-ci rendaient ce service avec empressement et un d'eux, Rourik (en 857 et 862), s'installa à cet effet chez les Slaves de Novogorod et fit connaître le nom des Varegs-Rouss, Ross. Un de ses lieutenants, Dir, prit possession de Kiov (en 861).

Les Varegs-Rouss trouvèrent cette partie de la slavonie orientale très-variée. Des populations qui vivaient de la chasse, des peuples cultivateurs et des villes considérables organisées en républiques commerçantes. De suite ils participèrent au mouvement de ces dernières et pénétrèrent jusqu'à Byzant et au fond de l'Asie. Des caravanes arabes, khozares, boulgares se rencontraient et se croisaient avec des trains de voitures rouss-slaves, et la monnaie koufique de cette époque, enfouie en abondance tout autour de la Baltique et du golfe finnique, décèle la participation de toutes les races qui s'y touçhaient l'un à l'autre, et indique les chemins de ces mouvements du commerce (2).

En même temps, au centre de la Slavonie, se formait un état qui allait recevoir le nom de Pologne.

3. Toutes les nations annotaient laconiquement, dans leurs annales, multitude d'événements qui se succédaient sur tous les points et résultaient de leurs collisions et de leurs relations réciproques avec les Slaves. Le Normand, Skand, Dan, Islandais; le Germain, Frank, Longbard, Sax, Bavarois; le Breton, Gaulois, Italien; le Grec byzantin; l'Arabe, Andalous, Mizr, Fars, Sogd, de Bagdad et du Sind;

(2) La monnaie koufique, les dinars des khalifs et des Sammanides, venait par Boulgar et se répandait par Smolensk et Novogorod tout autour de la Baltique : elle se retrouve dans les pays de Iam (Finnois), Kareliens, Tchouds (Estoniens), Livs, Kors (Kourland), Prussiens, Pomoraniens, Obotrites (Meklembourg), Schlesvig, Iouthland, Skanie, Suède méridionale (à foison aux environs de Stokholm), dans toutes les îles de la mer. Voyez l'excellant ouvrage de Paul Savelev : topografia kladov svostotschnimi monetami w Rossii pri baltitzkich stranach (en russe), topographie des enfouissements de la monnaie orientale du VIIIe au XIe siècle, en Russie et autour de la Baltique, Petersb. 1846. C'est le premier volume de l'ouvrage que le savant auteur va continuer sous le titre de la numismatique mouhammédane sous le rapport de l'histoire russe : mouhammedanskaïa numismatika w otnoschenii k rousskoï istorii.

le juif errant; l'indigène slave lui-même traçait les traditions et les vicissitudes de la souche. Le Slave visitait Kordouba, Rome, Byzance et les rives de la Caspienne. Les empereurs d'orient et d'occident connaissaient l'idiome des slaves et s'entretenaient avec eux. Sept langues, dans sept climats du monde entier, parlaient et traitaient les affaires des Slaves[1], et la Slavonie, cette ruche-mère de tant d'essaims, n'est pas assez connue, son intérieur, comme l'œuvre des abeilles, est tout-à-fait ignoré. Cependant, c'est à la suite de grandes commotions dans ses entrailles, qu'elle vomit tant de populations; c'est à la suite de la fermentation intellectuelle, sociale, ou de l'intérêt matériel que sa race inonda tant de pays. Un seul byzantin, Constantin porphyrogenète, retraçait avec plus de circonstances quelques traits historiques développés avec plus d'enchaînement; un arabe Massoudi narrait en même temps l'histoire des révolutions qui agitaient cette race; cette histoire pouvait sans aucun doute porter la lumière à notre ignorance, mais l'ouvrage n'est pas encore retrouvé.

Le centre de la Slavonie reste, et restera peut-être pour toujours un impénétrable mystère : mais tout son circuit possède, surtout pour la situation géographique, d'abondants matériaux, ainsi qu'on se trouve continuellement dans ces petites communes, villages et hameaux dont les noms se sont perpétués jusqu'à nos jours, défigurés par la prononciation des étrangers.

De nombreuses chroniques et annales signalent une multitude de localités; les conciles et les actes publiques; les diplômes authentiques ou faux, et ces derniers très-instruits dans la situation des contrées dont ils traitaient, fournissent d'innombrables renseignements. Les explorations marines de Wulfstan et d'Other, contribuèrent à cette description générale qui se trouve dans la version anglo-saxonne d'Orose, faite et augmentée par les soins d'Alfred (mort 901).

En même temps (vers 890), une note statistique, qu'on qualifie de géographie de Bavière, a pu donner beaucoup plus de détails en énumérant les cantons slaves. Ensuite Ditmar de Mersebourg (mort 1018), Adam de Brême (1076), Helmold de Bozov (1170), expliquaient les positions des peuples Vinuls et Slaves des embouchures de l'Elbe et de l'Oder jusqu'au Danube.

L'Illyrie et les parties danubiennes, soumises ordinairement à la suprématie de l'empire, étaient parfaitement connues à Byzant et par l'empereur Constantin porphyrogenète (mort 959), qui se plaisait d'en donner une intéressante description. — Chez les arabes, les explorations d'Abdullah Seid Ghazi (780-800), de Mouslim ben Abi Mouslim horrany (840-846), les relations commerciales et les ouvrages grecs

fournirent à Kodbeddin Massoudi (947) d'abondants matériaux pour traiter particulièrement les affaires slaves, dont il reste une courte esquisse.

L'existence des peuples du centre n'est pas tout-à-fait ignorée de ces écrivains, mais c'était la part des indigènes d'en être plus instruits et d'en parler avec plus de connaissance. Le moine petscherski de Kiiov, Nestor (1116) se distingue spécialement à cet effet, et il est le seul de cette époque qui porte la lumière capable de suivre les notions acquises par les arabes sur les peuples du nord.

L'abondance des sources, le mystère de l'origine des peuples, entraînèrent une foule d'écrivains dans ces recherches pénibles, qui, avec de succès variés, donnaient des résultats les plus satisfaisants, ainsi que les sources ci-dessus indiquées sont suffisamment expliquées et les possessions des Slaves minutieusement déterminées (3). Personne ne s'attend à voir, dans notre mémoire, la répétition du fruit de ces recherches; Edrisi ne le demande pas. Or, nous nous abstenons de reproduire trop ce que les autres en ont dit, mais nous désirons avoir notre part, et continuant l'examen de la Slavonie antérieure à Edrisi, de la Slavonie du xme siècle, nous nous attachons spécialement à Joseph ben Gorion, au géographe de Bavière et à Massoudi.

Khozars, Varegs.

4. Joseph ben Gorion, יוסיפון lingua judaica, יוסיפוס in lingua græca, גוסיפוש in lingua romana (pag. 28), et son ouvrage intitulé : histoire des Juifs, sont des énigmes. Lui-même se dit sacerdoce, contemporain de la prise de Jérusalem, qu'il défendait, et de son roi Agrippa; il a connu Nicolas de Damas. Ainsi il serait contemporain de Joseph Flavien. Fiction assez difficile de réconcilier sur ces indications. Son ouvrage était de bonne heure connu chez les arabes, qui qualifiaient Ioussouf ben Gorion de chef et historiographe renommé entre les docteurs (4). On conjecture donc qu'il vivait au ixe siècle (5).

A la tête de son histoire se trouve une genèse biblique, faisant le

(3) L'ouvrage le plus riche en indications sur ce qui a été dit sur la Slavonie, élaboré sur une vaste échelle et plein des plus heureuses explications, est l'ouvrage de Paul Joseph Safarik (Schafarjik) slowanské starozitnosti (les antiquités slaves) à Prag., 1836, in-8° (traduit en polonais par Jérôme Napoléon Bonkowski, Posen, 1841). Nous suivons partout sa lumière et ses bons conseils, si quelque motif assez puissant ne nous force à le contrarier.

(4) L'ouvrage de ben Gorion est traduit en arabe par son co-religionnaire Zakharia ben Saïd allemeni al israïli (Dherbelot).

(5) Contemporain de Joseph Halevi qui écrivait en 887, et du médecin Zidkjah mort 880. Voyez ce qu'en dit le savant Carmoly, dans israelitische Annalen, ein Centralblatt, herausg. von Jost, Frankf. am Mein, 1839, p. 149, 150.

dénombrement des peuples japhétiques de l'Europe et du septentrion aux environs du Volga. Les manuscrits de l'histoire entière sont très-variés, on a des abrégés, on a des textes très-amples qui sont privés de la dite genèse (6). La genèse paraît donc être une espèce d'interpolation, d'autant plus qu'elle rapporte quelques événements postérieurs. Toujours elle porte des teintes d'une haute antiquité, il est assez évident qu'elle est très-ancienne, du XIe siècle au plus tard, donnant un dénombrement des peuples avec certaine connaissance. Elle se montre bien instruite sur tous les peuples dont la position nous est mieux connue, et devient moins claire et incertaine, quand elle traite les peuples sur lesquels nous ne possédons pas des connaissances suffisantes. Cette incertitude vient quelquefois, on ne peut en douter, de la dépravation des noms, mais il est non moins certain qu'elle nous donne les noms dont nous ignorons l'existence par d'autres sources.

Joseph explique la dispersion de la postérité de Japheth, d'après les langues et les générations de la manière suivante :

Les fils de *Gomer* (d'*Aschkhenaz*, les Franks, étant évidemment considérés comme Germains, Teutons) sont Frankus, qui habitent le pays Frantza sur le fleuve Seine; ceux de *Rifath*, sont Bretonim, dans le pays Bretania près du fleuve Lira (Loire). Seine et Lira se perdent dans l'océan ou la grande mer (7).

Les descendants de *Thogarma* sont au nombre de dix. Khasdaï ibn Sprot, vésir andalous (958), d'après la narration du roi des Khozars, compte le même nombre : mais de la dixaine cinq seulement sont d'accord avec ceux de Joseph; l'autre moitié différente.

כוזר Khozar, בולגר Boulgar, אנגורי Ongori, (Hongrois, Madiars), בוז בזיל Bouz ou Bozil (probablement غز גוז Goz, ou bien Οὖζ μετὰ τῶν

(6) L'édition hébraïque de Mantoue serait la plus ancienne, antérieure à l'année 1480, (elle est privée de genèse). La première (avec la genèse mais tronquée) est hébraïque de Constantinople 1490, éditée par Abraham Conath. L'autre hébraïque (pleine) éditée 1510, par Tham Aben Iekhaïa. — Ensuite réimprimée (accuratior) à Venise 1544, à Cracovie 1595; accompagnée de versions latines à Oxford 1706, par Jean Garuier, et à Gotha 1707 par Breithaupt. — Cette histoire a été traduite en allemand, en anglais, en langage rabbinique d'Allemagne. Sébastien Munster en a fait un abrégé qui parut à Worms 1529, ensuite à Bâle 1541, 1559. Un abrégé arabe se trouve imprimé à la suite des bibles polyglottes de le Jay et de Walton. — Les manuscrits sont très-nombreux; un des plus amples qui se trouve dans la bibl. nationale à Paris, est précédé d'une longue introduction donnant de renseignements sur l'origine de l'ouvrage qui est intimément lié avec la fameuse histoire d'Alexandre le macédonien, laquelle disposait la conscience historique du moyen âge.

(7) La paraphrasis chaldaica de Joseph recteur de l'académie syriaque vers 374), assigne l'Asie et la Perse à Aschkhenaz et Rifath; et Barbaria à Togarma qui suit chap. I, éditée par David Wilkins, Amstelaedami 1715, in-4°. — Suivant les autres, Togarma désigne l'Arménie ou la Georgie. (Voyez nos lettres sur Benjamin de Tudèle p. 51). — Mais le père Gomer est expliqué Germania par la dite paraphrase khaldaïque; Frank par ben Gorion; et son fils Aschkenaz est Nemetz dit en Espagne, le vesir Khasdaï.

Χαζάρων ὁμονοήσαντες καὶ ἐπονομαζόμενους Μαζαρ, les Ouzes de Madiars, (Const. porphy. de adm. imp. 37), enfin זבוך סאויר Zaboukh, Savour (probablement סאון صوان Savan de Bartas, chez Edrisi VI, 7, p. 404, ou Savour, ville Boulghar, suivant Ibn Haoukal).

Les cinq autres, suivant Joseph sont טורקי Tourki, פצינך Patzinakh (Badjinak, Pietschings), אליקנוס Alikanus, רנבונא ou רגבינא Ragbina ou Ranbona, טילמץ Tilmatz, dont les trois sont assez étranges, échappent à toute conjecture. De cette série de noms, un seul reparaît dans l'histoire de ben Gorion, lorsqu'elle relate les conquêtes de Cyrus dans les parties septentrionales, où il conquit toute la terre אלחן Alkhan et אלסאר Alsar et les montagnes des ténèbres (p. 27). Les Tilmatz répondent à Βοροτάλματ Vorotalmat ou simplement Ταλμάτ, horde des Patzinakits (Const. porphyr. de adm. imp. 37). — De parmi les cinq nommés par Khasdaï, אויר Avar indique sans doute les Avars; תרצא Thartza coïncide assez bien avec le royaume de Tarse, dont les habitants sont appelés Jogours (Hayton, chap. 2; carte catal. etc.). Quant aux autres תירוש Thirus, אונין Aounin, Onin et זאנור Zanor, on peut, je pense, admettre, que les juifs de ce temps-là savaient nommer les camps et les hordes qui se distinguaient momentanément dans les limites des Khozars (8).

Le texte de Joseph ajoute que toutes ces tributs dressèrent leurs tentes autour du fleuve היתל Ethel, Ithil, qui est אטלאך Atelakh. Seulement les Ongres, les Boulgars et les Patzinakhs sont allés camper autour du Danube. Les Patzinakhs n'avancèrent vers l'embouchure du Danube qu'en 893; Khasdaï ne le connait point : il est donc incontestable, que leur établissement et leur nom fut introduit plus tard dans le texte de Joseph.

Khasdaï fait dire au roi des Khozars qu'il était voisin des Grecs et des Russes. Les habitants des pays תנת Thanat (du fleuve Tanaïs, Don), et באסה Bassa (Ἀβασγία Const. porphyr. de adm. imp. 42, Abassia), jusqu'à la mer de Constantinople (noire), lui payent le tribut et treize peuples vers l'occident jusqu'au grand fleuve יוזג Iouzag (Ozou, Dniepr), et ceux qui demeurent dans des villes sans murailles et occupent le désert (entre Dniepr et Danube, les Patzinaks, Const. porphyr. de adm. imp. 37) jusqu'aux limites de הונגריאים Hongrim (Madiars qui détruirent la puissance morave), lui sont tributaires. Possesseur de l'embouchure de Iouzag, il accorde aux Russes le passage (édit. de Carmoly, p. 56). Le roi des Khozars rappelle une très-ancienne conquête (antérieure à 740) de la contrée ארדיל Ardil et du pays רודלאן Roudelan

(8) Carmoly, itinéraires de la terre sainte, p. 94, 95.

(p. 51). La première désigne sans doute le canton ارثان ارتى ارثـا Artsan, Artin, Artsa des arabes d'Erss, qui arrêteront notre attention dans son lieu. Quant à Roudelan, j'ignore ce qu'on en pourrait dire.

Les fils de *Javan* sont Ionin, qui habitent la Macedoine; ceux de *Madaï* sont אזרלום Azralous, qui habitent le pays de בורסן Borasan. Ils suivent les Grecs et sont suivis des Italiens; on serait donc peut-être autorisé de corriger les noms en אנדלום Andalous, qui habitent le pays בורטן Bortan برتات Bortat (pyrénéen) : mais Borsan tire sur Borschan, Bordjan, pays des Boulgars danubiens suivant les arabes.

Les fils de *Thoubal* habitent en Toskana, autour du fleuve בישאה Pisah (بيش Bisch, Pise sur Arno); et ceux de *Mesech* habitent en שני Seni (Sienne) (9).

Les descendants de *Thiras* sont רוסיש Rousisch (Rouss-Varegs), בושני Bosni (ويسو Wes, voisins de la Novogorod la grande) (10), אנגלישי Anglisi (Anglo-saxons) qui habitent près de la grande mer. Les Rousichs déployèrent leurs tentes autour du fleuve בירא Bira (בולגא Volga, Ithil), qui se jette dans la mer Gorgan (Djordjan, caspienne).

Suivent maintenant les fils de Iavan Makedonia (11).

Les fils d'*Elisah* (dont le frère est Alam) sont les Alemania, qui habitent les monts ou villes Joub et Septimo (Juvavum, Saltzbourg et Sevaces de Ptolémée dans le Norique au nord). D'eux sont sortis les Lombardi, qui habitent au delà des fleuves Jub et Septimo et ils subjuguèrent Italiah et habitent jusqu'aujourd'hui autour des fleuves Poo et Tesino. Poo verse ses eaux dans la mer... בונדקיאה Bondekiah (بندقة Venise). Borgania habitent autour du grand fleuve Rodani. D'eux sont sortis ברדיא Bardia (probablement (ברזיא Brizia, Vrises, Frises), qui habitent autour du fleuve Renus, qui se jette dans la mer.

Tharsis sont ceux qui vivaient avec les Makedoniens. Mais lorsque les ismaélites s'emparèrent de la terre de Tarsous (Cilicie), ils se retirèrent dans les terres de Javan et continuèrent la guerre avec les ismaélites de Tarsous.

Les fils de *Chittim* sont Romim, qui élevèrent leurs places fortes sur les plaines de Khampania, autour du fleuve Tiberio.

(9) Aben Esra in psal. cxx, incolas Meschechi Toskanos appellat. — La paraphrase khaldaïque de Joseph assigna la Médie à Madaï, et à Thubal, Meshech et Thiras : la Bythinie, la Moesie et la Thrace. — Plus tard on allait avec Thubal en Espagne; avec Meshech qui livrait de bons esclaves par les Moschi caucasiens à Moskou de Russie.

(10) Voyez sur ces Wes, Fræhn, Ibn Foszlans und anderer araber Berichte, p. 204-235.

(11) L'antique paraphrase khaldaïque de Joseph, annote double série de ces fils. Filii vero Makedonis : Alsu et Tarsus, Italion et Dardania; verbis aliis : filii vero Javonis : Elisha, Alam, Titsas, Achzavia et Dardania, Ridou et Chamen et Antiochus.

5. Les enfants de Dodanim sont דנישי Danischi (Danois), qui habitent les villes situées dans des golfes ou péninsules de l'océan dans les pays de דינא Dena, מכבא Mekhba (probablement סכנא Skhona, Skania) et ברדנא Bardena, au milieu de la grande mer. Ils s'engagèrent par serment à ne pas servir les Romains, firent des sacrifices dans les lames de l'océan, et ne purent point : car la domination romaine pénétra jusqu'aux dernières îles de la mer et jusqu'aux flots de leurs détroits.

C'est un événement de l'année 947, dans lequel Otton le grand s'était emparé du Schlesvig et de Jutland jusqu'au golfe d'Ottesund, ainsi appelé d'Otton, qui, vainqueur, lança son javelot dans le golfe en signe de souveraineté.

Les Danois avaient acquis depuis un certain temps une grande renommée. Les géographes ravennates répétaient que Dania velocissimos profert homines : (nam inter ceteras), hoc sua, (licet infiunt), laudantur problemata : laudabatur Parthus in arcu, dum non noverat Gothos; sed o? ubi est Danus? Quae Dania modo Normanorum dicitur patria (anonym. raven. IV, 13), à quoi, vers 1119, Gui de Pise (mscrit de Bruxelles p. 53) ajoute : seu Vuarangorum dicitur patria, et fiche dans le texte des ravennates que le Danois ne devient guère ce qu'il dit dans son problème. Ce passage explique que Bardena de la genèse josippine désigne les Vuarangs (12).

Dans les annales d'Ademar (qui écrivait vers 990), un interpolateur (vers 1140) insérant une légende de S. Adalbert (ad lib. III, cap. 31, edit. Pertz, t. IV, p. 129) dit : sanctus denique Adelbertus

(12) Au commencement du précédent mémoire chap. 2, note 3, p. 4, 5), je signalais l'existence de la description de Gui de Ravenne dans un manuscrit de 1119 de la bibl. de Bourgogne à Bruxelles. Depuis, le savant C. P. Bock entreprit un examen approfondi du code, et en 1850, sous la forme de lettres adressées à son ami L. Bethman, il publia ses observations sur ce manuscrit intulé *liber Guidonis*. Le manuscrit est un fatras d'extraits géographiques, chronologiques, historiques, parmi lesquels se trouve un poëme en rhythme vulgaire qui célèbre un fait d'armes des Pisans accompagnés de Génois contre les Sarrasins en 1088. M. Bock, avec une profonde connaissance de l'époque et une sagacité extrême prouve que ce recueil d'extraits est en entier l'œuvre d'un Pisan Gui, dont il dévoile l'existence et la position. Les preuves sont incontestables, les argumentations irréfutables; nous adhérons volontiers, même à presque toutes les assertions et conjectures de M. Bock, à l'exception de ce plan prémédité empreint dans le choix et la réunion de tant de pièces et fragments hétérogènes. Ce plan se manifeste fortuitement par la prédisposition du pisan rapiéceur, qui aurait quelque peu digéré les morceaux agglomérés s'il avait conçu une idée politique. Toujours est-il que dans cet assemblage de monuments historiques, l'Italie du ravennate (d'après Castorius), se trouve mieux que dans l'anonyme connu. M. Bock refuse le baptême de Gui au ravennate, lui aussi, il doit rester anonyme. Au prime abord cette question parait être futile : mais elle touche l'existence de la description de l'Italie que les savants du XVI[e] siècle ont vu sous le nom bien connu de Gui, copié au XI[e] siècle par l'anonyme, exploité au XII[e] par un pisan homonyme. Le pisan restera, je pense, rapiéceur copiste, et Gui de Ravenne source d'où l'ont puisé les scripteurs postérieurs. L'étude de notre ami Schayes va immanquablement débrouiller les incertitudes confuses et disperser les obscurités.

convertit ad fidem Christi, quatuor provincias, scilicet, Pollianam, Sclavoniam, Waredoniam, Cracoviam. Quas postquam fundavit infide abiit in provincia Pincenatorum (Pietschings, Prusses). Cette Waredonja signale les Varegs Rouss qui dominaient sur la Slavonie orientale.

A Byzante les Fargani, Vargani (Const. porphyrog. de cerimon. aulæ II, p. 152), Βαραγγοι Varangi (Anna Komn. ap. Stritt. IV, 448), furent connus comme avantureux, coureurs et mercenaires.

Les Rouss qui s'établirent en Slavonie, étaient qualifiés de Varegs à cause qu'ils venaient de parmi les Varegs, et les Varegs furent appelés par les Rouss-slaves comme auxiliaires jusqu'à l'année 1018 (Nestor chron.). Le nom de Rouss, Russes, se perpétua parmi les Slaves, celui de Varegs sortit de l'usage.

Les arabes, bien informés sur ce qui se passait chez les Slaves, connaissaient les Varegs. En 1030, Abou Rihan le birounien, écrivant dans l'Inde, donnant dans son ouvrage la description de la mer baltique, l'appelait Vareng. Il y dit : la mer qui baigne à l'occident les pays depuis Tandja et Andalous, s'appelle la mer environnante. Les anciens اليونانيون Iounanioun (grecs) l'appelaient okeanos. Il n'y a personne qui oserait prendre son large, on tient ses rivages. De ces pays elle s'étend vers le nord le long des régions de صقالبة Saklaba. Au nord de Saklaba sort de cette mer un canal (un golfe) qui se rapproche jusqu'au voisinage de Boulgar pays moslemine. On l'appelle ورانك Vareng. Mais c'est un peuple qui habite ses rivages : ensuite l'océan se tourne vers l'est (Yakout, mort 1229, mscrit ap. Frähn, Ibn Fozl. p. 182; confer. Aboulf. versionis Reiske p. 152). Ce peuple est d'une haute taille et guerrier (ajoute Schirazi, vers 1300).

Les historiens russes-slaves, qui succédaient à Nestor, répétaient le nom de Varegs comme ancienne réminiscence historique; chez les arabes ce nom ne discontinuait point à être vivant et n'a pu vieillir. Habitués à se répéter l'un l'autre d'un écho interminable, ils rappellaient les Varegs et leur mer. Yakout 1229, Nassir eddin 1276, Schirazi 1300, Hamdullah Mestoufi kazvini, Schems eddin dimeschki, Aboulféda 1321, Ibn al Ouardi 1349, Bakoui 1397, le commentateur de Nassir eddin scherif djordjani, Ibn Schabib harrani, Schems eddin dimeschki 1586, Moustafa ben Abdallah 1648, et quantité d'autres avaient l'affaire géographique avec les Varegs éphémères. Seulement le nom minaudait et changeait de tintement, que les écrits des auteurs et copistes firent résonner : Vzng, Vrng, Vareng, Uzane, Aureng, Avreng, Varaïk, Varenk, Varang. Moustafa tourk, appelé aussi katib tschelebi ou hadji khalfa, trouvant ce nom dans les ouvrages astrono-

miques et géographiques, expliquait que c'était le nom de la mer allemande ou baltique et que les Varegs étaient les Suédois (13).

Déjà Louis le Débonnaire, recevant les envoyés des Rhos, qui arrivaient par Byzant à sa cour, diligentissime investigans, comperit, eos gentis esse Sueonum (Prudent. trecensis, annal. bertinian. ad a. 839). Les recherches de l'origine russe s'appuyèrent sur cette première investigation et trouvèrent en Suède, près de Birka, un canton Ros-lagen, conclurent que c'était le berceau et que les Rous, Ros Varegs, venaient de Suède.

Mais l'appellation de Varegs pouvait être générique pour les pirates de la mer baltique, elle convient aux Danois, ils étaient ainsi qualifiés, de même que les Rhos et on connaît chez ces Danois des chefs qui portent le nom de Rorik, Rurik, Rourik.

Charles le grand donna à Hrerek ou Rourik, frère de Gormon, roi des Danois, la Frisie en possession : il est qualifié de dux Frisonum, et, fidèle à l'empire, il périt en 810 par une irruption de Normands. Un de ses neveux, fils de Halfdan, portait aussi le nom de Rorik, lequel baptisé avec son frère Heriold en 826, obtinrent en possession magnam partem Frisonum Rustringen. Expulsé en 841 par l'empereur Lothar, il s'empara en 850 de Dorestadt et il fut in fidem receptus par le même Lothar. Appelé en 852 pour rétablir le suédois Amound à Birka, il visita de suite fines Slavorum (Remberti vita Ansgarii, cap. 19). Plus tard, 859, Rurik à la tête des Varegs Rouss, rançonna les Slaves et les populations limitrophes (Nestor, manusc. de Königsb.). Ensuite, en 862, invité par ces peuples, il s'installa à Ladoga et conjointement avec Sineus et Trouvor, communique au pays l'appellation de Russie. Rurik se montre encore en 863 par un pillage de Frisland, de Dorestadt, et des environs du Rhin jusqu'à Cologne (Hincmar...). Enfin il reparaît chez les Slaves en 864, se constituant en knez, prince, il y établit partout ses lieutenants. Après sa mort, arrivée dans la Novogorod en 879, le nom de Rorik ne se rencontre plus dans les fastes de l'occident. Par cette coïncidence des dates, l'identité de Rurik danois, avec celui de Novogorod paraît être évidente (14). C'est ainsi que Rousisch, compagnons d'armes et de piraterie, établirent leurs tentes, comme le dit la genèse josippine, autour du fleuve Beira (Volga).

6. La genèse de ben Gorion, continuant encore l'énumération des enfants de Dodanim, compte dans leur nombre : קראווטי Kravati

(13) Voyez sur tout ceci Fræhn, Ibn Foszlans und anderer Araber Berichte über die Russen, Petersb. 1823, in-4°.

(14) Ueber die Herkunft des alten russischen Fürstengeschlechtes aus Jütland, von Prof. F. Kruse in Dorpat, dans les mémoires de la société des antiquaires du nord, Copenhague, 1840, p. 321-353.

(Kroates), סלקיי Salaki (סלבקי Slavaki), ליצפים Letzfim, (ליצבים Letzkhi), לוומים Livomim, כרכאר Kharkhar (כרבאר Khrabar, Chroates), כיזרמין Khezramin, (ביורמין Baïormin, Bavière), בומים Bomin (Bohême). Ils établirent leurs places fortes autour de golfes, depuis les limites des Boulgars jusqu'à la mer Bondekiah, d'où ils s'étendent jusqu'aux extrémités qui atteignent la grande mer : ils s'appellent סקלבי Sklaba. Les autres disent, qu'ils sont les descendants de Khanaan, mais il est mieux de les considérer pour la postérité de Dodanim.

Il est claire, que la genèse prend pour les Slaves, ces sept peuples de Dodanim. Les leçons des copistes ou des éditeurs les rendent presque inintelligibles. Je pense cependant que les Kroates, les Chrobates de Krakovie, la Bohême, se débrouillent très-positivement. Le Saloki, nom générique des Slaves, avec la terminaison de *ak*, désigne spécialement les Slavaks du sud des Karpats. Baïormin, à l'époque où le duché de Bavière avait autant de populations slaves que theutones, indique les Karintiens et autres Vendes qui sont qualifiés de Bavarois, comme habitants du duché de Bavière. Par un nom territorial les Tschekh sont Bohêmes et les Vendes-Karintiens sont Bavars.

Les noms seuls de Letzfim et Livonim offrent une difficulté très-obscure. Il serait probable, que les éditeurs avaient en vue les Litvaniens et les Livoniens, mais une telle production de leur leçon ne nous autorise pas de suivre leur opinion. Des conjectures qui se présentent, la leçon de Livonim donnerait לחמים Lahhmim, Lakhmim, les Lekhs, Lechites, et paraîtrait peut-être moins probable que l'explication de Livomim par Liv, Livoniens, qui, bien que d'une autre race, pouvaient être affiliés à Dodanim par la genèse, à cause des golfes sur lesquels ils étaient connus par les Normands et le commerce.

Quant à Letzfim ou Letzkhim : les Loutitzes des rivages baltiques, les Loutzaniens de Bohême, les Loutzaniens de Volinie et plusieurs autres peuples de noms analogues, pourraient prétendre à la sollicitude de la genèse. Les exploits de guerre ont illustré les Loutitzes Veletabes; le commerce fit connaître spécialement les Lontschaniens, Loutschaniens, Λενζανηνοι, Λενζενινοι (Const. porphyr. de adm. imp. 9, 37, Nestor...) qui habitaient autour du fleuve Stir, alliés des Kiioviens, et voisins des Dregovitsches, Ultins et Patzinaks. En descendant les fleuves (Stir, Pripets, Dniepr) ils visitaient les marchés de Kiiov et leur ville Loutzk τὲ Λιουτζα, existe jusqu'à nos jours (15). Je pense que

(15) Schafarjik (antiquités slaves II, 28, 5) contre l'opinion généralement acceptée et contre les indications historiques sur la situation des Loutschaniens, s'efforce à les retrouver dans les Loutschaniens de la ville de Vielikie Louki. Mais il nous est impossible d'avancer aussi loin la domination des Patzinaks qui touchait les Loutschaniens; la communication riveraine de Loutzk volinien avec

ces derniers sont les Letzfim, Letzkhi étant plus rapprochés des peuples du midi qui paraissent préoccuper la genèse joséphine, et on peut dire avec certitude que le commerce intéressait beaucoup plus l'israélite que toute autre renommée.

Loutzk se trouvait sur le passage de communication de l'occident avec l'orient septentrional. La narration épistolaire de Khasdaï nous en fournit des indices assez positifs. On sait qu'entre les empereurs byzantins et les khalifs de Kordoue les relations assez fréquentes ne discontinuaient point. Khasdaï espérait donc de faire passer son envoyé au roi des Khozars par Byzant. Empêché par les hostilités qui rendaient la communication dangereuse (p. 39), il savait qu'il aurait pu se frayer un chemin de Jérusalem par l'Arménie et le Kaukase jusqu'aux Khozars (p. 40) : mais il apprit qu'une autre route était praticable. Les khalifs de Kordoue, n'oubliant point les autres puissances chrétiennes, soutenaient des relations avec Henri l'oiseleur, roi d'Allemagne. Ces relations étant pacifiques, les annales en ont fait à peine quelque mention (. . . . .); Otton-le-grand suivit l'exemple de son père, et en 955, Jean, abbé de Gorce, fut envoyé à Kordoue, où il a eu à aplanir quelques obstacles pour sa présentation au khalif Abder Rahman (vita Joh. gorzien. ap. Pertz, t. IV. p. 337) (16). Il parait qu'en même temps arrivait un envoyé de la part du roi de גבלים שהם אלצקלאב gebalim qui sont Tzklab (p. 37), accompagné de deux israélites Mar Saoul et Mar Jousef, qui se chargèrent de faire passer la lettre de Khasdaï au roi des Khozars (p. 40) (17). En effet, par leur soin un autre israélite, Iakob bar Eleazar du pays de נמץ Nemetz (Allemand, Aschkenaz chez les juifs, Nemetz chez les Slaves, qui communiquèrent cette qualification (de muet) aux Khozars et aux Arabes), accomplit la remise de la lettre au roi des Khozars (p. 47). Ce roi des Tzklabs était

Kiiov, nous parait aussi beaucoup plus facile que celle des grands Louki du nord, dont les habitants devaient d'abord trainer leurs marchandises par terre avant de les faire descendre le long du Dniepr. Les grands Louki, assez obscurs dans les fastes de la Russie, n'arrivèrent jamais à l'importance de Loutzk volinien.

(16) La monnaie commune, de convention, bilingue, de Heschham 976-1005, et de Henri II 1002-1024, atteste que les bonnes relations continuaient, d'une manière très-intime. Une pièce de cette monnaie avait été exhumée à Trschchougne près de Plotzk en Pologne, et elle prouve que la monnaie à moitié andalouze passait par l'Allemagne pour se coucher dans les terres slaves. J'ai donné sa figure dans ma numism. du moyen âge tab. VII, 2. La figure y est bonne mais l'explication de l'épigraphe koufique et l'attribution à Henri l'oiseleur, sont réprouvés par le savant orientaliste et profond numismate Fræhn. Il y trouva الامام هشام / امير المومنين / المويد بالله / عامر alimam Heschham emir almoumenin almouaïd billah ; à la fin le nom posthume du vezir Amir, qui périt en 1001. De l'autre côté HINRICVS, et une croix.

(17) Other embassies arrived.... one from the king of the Slavonians, called Ducu, dit, je ne sais sur quel témoignage Murphy, history of the mahomtan empire in Spain, p. 101, cité par Carmoly, note 61, p. 99, des itinéraires de la terre sainte.

limitrophe des frontières d'Aschkenaz גבל peut-être roi des montagnards جبلي L'un et l'autre revient à un chef des Chrobates habitants aux pieds des Karpates, à la grande ou blanche Chrobatie Βελοχρωβατοι ἤγουν ἄσπροι χρωβάτοι ἔχοντες τὸν ἴδιον ἄρχοντα (voïevoda), laquelle avec son prince se trouvait sous la domination d'Otton-le-grand roi des Franks et Saxes (Const. porphyrog. de adm. imp. 30, 32, 33). Par ces Gebalim et Loutzkhim on passait d'Aschkenaz au pays des Khozars (18).

Vinvles, Sorabes, Morava.

7. Les indigènes de ces vastes espaces, qui s'étendent autour du Dniepr, de la Vistule et du Danube, sont, à différentes époques, connus sous différents noms génériques. Sans rappeler ceux de Gètes ou Dakes qui tombèrent en désuétude (Theophylact. 46; Photius myriobibl. 65), on les qualifiait de Vendes, Vinides, Venedes. Tout porte à croire que ce nom leur était donné par les Germains, sans qu'il fut en usage chez les indigènes mêmes. Chez eux paraissent les appellations de Serbs, de Chrobs assez répandues, mais la plus en usage et générale était celle de Slaves, Slavini, Sloveni, (19).

Toutes les nations répétaient ce nom, le rendant ordinairement plus dur par leur prononciation : Stlabi, Sklabi, ensuite adouci par quelque autre en Asklabi, Isklabi. Tout le monde désignait par ce nom les indigènes de vastes espaces : mais les écrivains de l'empire brisé, distinguaient deux divisions distinctes de leur race et séparaient les Antes des autres Slaves (Jordan. de orig. Getar. 5; Procope, de bello goth. III, 14). Ces Antes touchaient la mer noire entre Dniestr et Dniepr et ils s'étendaient vers le nord autour du Dniepr. Un certain temps plus puissants que les autres, ils formaient une puissance détruite par les Ostrogothes (Jord. de orig. Goth. 48). Plus tard les populations Slaves-antes évacuèrent le littoral de la mer et le nom

(18) Je touchais plusieurs fois les lettres de Khasdaï (cartes et géogr. du moyen âge, chap. 20, 36; dans l'ouvrage de Carmoly, itinéraires de la terre sainte, note 54, p. 82-45); et la genèse de ben Gorion (en 1845, dans la première lettre de l'exam. géogr. de Benj. de Tudèle p. 44, 45; en 1845 dans Polska s'rednich wiekow, t. I, p. 478-480), essayant l'explication dont le succès restait douteux : j'ai cru donc qu'il fallait revenir encore, compléter ou rectifier les précédentes et retracter les erreurs. Aussi, après un nouvel examen, je propose quelques autres explications, et je dis que Loukioun, que j'ai fait sortir dans ma publication polonaise (du 9me chap. p. 63, 64, de ben Gorion), est Lucania de l'Italie.

(19) Dobrovski et Schafarjik s'efforcent de retrouver le nom des Serbs dans Σποροι de Prokope. Je pense qu'il n'y a pas lieu de contrarier leur opinion, parce que cette appellation est très-fortuite, sans appui. Prokope l'infirme quand il dit que c'est l'antiquité, les anciens (et non pas les Slaves eux-mêmes), qui appellaient ainsi les Antes et les Slaves : Σπόρους γαρ τὸ παλαιὸν ἄμφοτέρους ἐκάλουν et il en fait un mot grec (de bello goth. III, 14).

des Antes s'est éclipsé : mais on ne cessait de remarquer la bipartition de la souche. En effet, elle se déclare dans l'idiome slavon par certaines modulations de la prononciation qui change les voyelles, rend quelques consonnes sifflantes ou nasales, modifie quelques désinences, introduit certaines consonnes intruses (*d*, *l*,) et varie dans une des particules inséparables (*wy*, *jiz*). Peut être, qu'anciennement cette différence était plus tranchée, plus déterminée entre les deux portions de la race qui partageaient ses vastes possessions : mais depuis que, *nomina per varias familias et loca mutuarunt* (licet nunc, dit Jordanes en 552, de orig. Getar. 5) différents amalgames se sont formés partout, une *colluvies gentium* s'est opérée et engendra des modifications mitoyennes, qui empêchent de discerner l'origine et provenance, contrarient les témoignages historiques. Conformité de culte, même organisation sociale, disposition générale à fraterniser, coopéraient à la fusion de cette double nuance de l'idiome qui distinguaient les populations. Les noms de rivières, cantons, villes et villages, de peuples et peuplades, se reproduisent sans fin identiques, on les retrouve continuellement pêle-mêle, comme un écho qui se répète à l'infini dans toutes les espaces de leur terre : quelquefois, cependant, ces appellations se groupent et par leur choix et leur forme; décèlent l'ancienne existence sur tel ou tel lieu, de telle ou telle prédomination de l'une des deux variétés de l'idiome. Ces deux variétés sont aujourd'hui représentées, d'un côté par le dialecte polonais et bohême (Slaves), de l'autre côté par le dialecte serbe, russien, russe (Antes).

Si donc on trouve les dénominations de Serbes ou Kroates, Kharvates, désigner les pays et les nombreuses populations, on ne peut en conclure qu'elles sont de la même lignée : ces dénominations valent à peu près autant que celles de Slaves ou Vendes. Encore faut-il observer que l'appellation de Serbes est plus générale. La langue des Sorabes, Luzaces, Bohêmes, est serbe; les Serbes sortent de la Chrobatie; les sieveri (orientaux) sont Serbes. La qualification de Chrobates ne sert qu'à une distinction spéciale. Si l'on rencontre les peuples du même nom, on ne peut pas non plus les considérer comme identiques, d'autant moins que ces peuples sont en grande partie appelés d'après leur possessions : marécageuse (Łużicy), littorale (Pomorcy, Primorcy, Morlané), riveraine (Berezańe, Brzezanie), plaine (Doleńcy), montagneuse (Horiti, zagora, Chlumcy, zachlum), boiseuse (Borańe, Drevanie, Drevlanie, Krivicze), des lacs (Ozerici, Jeżercy), des prairies (Łuczańe, Łączańe, Łęczanie), des champs (Polańe, Opole), des pays frontières (Krajińcy, Ukrajińcy), des pays-bas (Nizeni, Nize, Nizicy).

Les pays des environs de l'Elbe jusqu'à l'Oder sont pleins de

dénominations de ce genre. Les Vinules ou Vendes, qui s'appellaient Slaves entre eux dans leurs possessions inférieures, se distinguaient par Sourb, Sorab, Serb, dans leurs possessions supérieures et montant vers le sud, n'avaient que le nom de Slaves de la spécialité incertaine. Les Vinules et les autres Slaves prirent partout les noms de leur gite ou des rivières, ainsi que parmi leurs peuplades on remarque à peine quelque dénomination vraiment nationale d'Obotrites, Stodorans, Doulebes, Veletabes, etc.

On connaît leur emplacement par les documents et les annales, par la description anglo-saxonne, par celle d'Adam de Brème et de Helmold qui suivit Adam, et reproduisit sa description à rebours. Le géographe bavarois (vers 900), paraît le plus inintelligible, énumérant une soixantaine de peuples et comptant le nombre des villes de chacun. Il nous conduit dans des petits recoins de leurs possessions, évidemment assez bien informé, mais il défigure les noms et rend plusieurs méconnaissables. En suivant son énumération, nous saurons parcourir et examiner toute la Slavonie occidentale (20). (Voyez dans notre atlas la carte de la Slavonie du x[e] siècle).

8. *Descriptio ciuitatum et regionum ad septentrionalem plagam Danubii. — Isti sunt qui propinquiores resident finibus Danaorum, quo vocant Nortabtrezi, ubi regio, in qua sunt ciuitates* LIII *per duces suos partite;* and be northan him (eald Seaxum), dit en même temps la relation anglo-saxonne, is Apdrede; end by eastan him (Dene) syadon Afdrede; and Afdrede by suthan (sae) (Alfredi hormesta...) — Abotriti (annal. fuld. sub a. 709, 795, 944, etc; Ademari annal. franc sub a. 798, 799 808); Apotriti (Ditm. I, p. 326, III, p. 345, IV, p. 351; annal. Quedlimb....); Abroditi (chronogr. Saxo s. a. 982, 975); Obodriti (annal. fuld. s. a. 804, 819, 858; Adami hist. ecclés. (64), II. 10; Helm. I, 2, etc). Ils avaient leur possessions autour de Miklinburg, Magnopolis (Adam et Helm. passim). Nation endurcie, infatigable et puissante, ainsi que maintefois elle occupait la ville Werle (Helm. I. c.) Abotriti et Wari vocantur (Ditm. VIII, 4). Les Obotrites s'appellaient

(20) Ce précieux fragment géographique se trouve dans la bibl. de Münich en Bavière, et fut publié assez souvent. D'abord par Buat, hist. anc. des peuples de l'Europe, Paris 1772, XI, 10, p. 145, 149; ensuite par Jean Potocki, frag. hist. et géogr. XXXIV, t. II, p. 281. — D'une autre copie, par Dobrovski, Archiv fur oester. Gesch. Wien, 1827, n° 27-93; par Hormaïer, Hertzog Luitpold, Munch. 1831 p. 24; Raumer, regeata hist. Brand. Berlin, 1836, p. 101; par Boczek, cod. dipl. Olmutz. 1836, p. 67, et par d'autres. — Une nouvelle copie, plus correcte de J. A. Schmetzler, bibliothécaire à Munich, est publiée par Schafarjik, qui dit, que Dobrovski essaya de l'expliquer, ensuite Lelewel avec plus de succès, mais il a négligé la partie la plus difficile. Je veux rendre compte de mon succès et de mon insuccès.

aussi Reregi (Adam, hist. eccles. II, 20, III, 21; annal. Saxo s. a. 952) d'une ville Reric ruinée en 808 (21).

Sont limitrophes, d'un côté Waïri ou Wagiri avec leur ville Starigrad (Aldenburg), de laquelle on voyait l'île slave Fembre ou Vemere; et Polabingi (riverains de Łaba, Elba) avec leur ville Racisburg. Ils sont le plus avancés vers l'occident et touchent la Nordalbingie saxonne, de laquelle ils sont séparés à partir de l'Elbe par la rivière Mescenreisa (Beyze) par les forêts Deluunder jusqu'à la rivière Deluunda (Steckenitz nommée aussi Delvenau), ensuite tourne par les forêts de Travenna, (jusqu'à Oldeslohe), en montant Travenna jusqu'au lac Kolse (Gollies, duquel Travenna se décharge), enfin (tournant le lac Plone) par la rivière Zwentina jusqu'à la mer (près de Kiel) (Adam br. hist. ecclés. (62) II, 9, 10, (138) III, 22; de situ Danie 226; Helm. I, 3, 10). — De l'autre côté des Obotrites, au sud, sont Smeldingi, Lini et Varnavi (Ad. et Hel. ll. cc.).

Vuilci in qua ciuitates xcv, *et regiones* IIII. Ces quatre pays sont bien connus et leurs limites déterminées. La rivière Pena les divise, ainsi que Kicini et Circipani, sont au nord et Dolenci et Redari au sud. — Circipani (Adam, I, 10, III, 21, 24; Helm. I, 2, 21; 6, 1, etc.; annal. Saxo s. a. 952), Zcirizspani (annal. s. gall. maj. s. a. 955), Scyripenses (annal. corbei. s. a. 1114), mentionnés dans les diplômes Zerezepani en 963, Zircipani en 973, Zerezpani en 975. Situés citra Panim, circa Panim, à travers, au delà de la rivière Pene (Czerez-pani), tenaient les parties maritimes. — Kyzini, Kycini, Kissini (Helm), Chizzini (Adam brem.; annal. Saxo s. a. 952), touchaient à la mer, s'étendant par les frontières de Varnaves et Obotrites. — Tholenz en 946, Tolensane en 965, 975 dans les diplômes, sont appelés Tholosontes (Ad. br. I, 10, III, 24), Tholenzi (Helm. I, 2, 21) dans les annalistes, habitaient le long de Pené (Tollensee, rivière Dolenz) tout le pays plat (Dolency) jusqu'à l'embouchure de la rivière Ukra. — Riedere (dans les dipl. de 965, 973, 975), Riadzi, Redezi (dans ceux de 936. 937), Rederii (Witikind en 930, 968), Redari, Rederari, Riederun (Ditm. IV, p. 381), Retheri (Ad. brem. hist. eccl. (66) II, 12, 13), Riaduri, Redarii (Helm. passim), possédaient une ville Rethra, fameux sanctuaire des peuples (Ditm. VI, 17; Helm, I, 21).

Ces quatre peuples s'appelaient sua locutione Welatabi, Weletabi (Einh. vita Caroli m. 12, annal. s. a. 789; Adami de situ Dan. 220;

(21) Nonobstant toutes les déductions de l'origine du nom d'Abotrites, je pense que nous ne sommes pas autorisés à les appeller Bodrices comme l'a fait Schafarjik (antiq. slaves X, 44, 7), parce que la reproduction constante et unanime de tous les écrivains commence leur nom par *a* ou *o*, il faut respecter cette voyelle : l'*o*, est voyelle-consonne du slave, qui a sa valeur.

annal. s. galen. maj. s. a. 995; Ademari, ann. franc. s. a. 789), Vuelitabi (Noskerus Labeo, paraphr. in Marc. capel. 75), Wlatabi (chronogr. Saxo, s. a. 995 997). Mais les Franks et les Saxons, francica lingua et consuétudine appellaient ces peuples Wiltzi, Wilz (Einh. 11, cc; Witich. inter Meibom. scrip. germ. t. I, p. 647; Adami hist. eccl. II, 9; Ademari annal. Franc. s. a. 789, 808, 822); Wilti, Wilten (Alfredi, hormesta; Ditm. IV,12; annal. nazar. s. a. 789), Wilzzi (annal. fuld. s. a. 789), Wilci (Adem. s. a. 759). Ces deux appellations passèrent de l'histoire dans le domaine des contes populaires, comme de grandeur, d'épouvante et de monstruosité. Ces Veletabes, Wiltzes se donnaient à eux-mêmes une troisième appellation, de Louti, Loutitzi, qui parut plus tard, par laquelle ils étaient le plus souvent mentionnés par les étrangers. Elle désignait pour sûr leur union politique, leur fédération. Lutizi (Bruno vita s. Adalb. 26), Luitici (Ditm. IV, 9, VI, 17, 19, VII, 11, 47), Luizici (id. VI, 16), Leutici (Adami hist. eccl. (66) II, 12, (140) III, 24, de situ Daniæ 220), Lutitii (Helm. I, 21), Lithewizi (chron moissiac. s. a. 1179). Les quatre peuples de Weletabes, Wilces, Lutices étaient Slaves et leur idiome slave (Bruno vita s. Adalb. 26; Seifr. vita s. Otton, etc.); les noms propres des localités et des personnes, chez eux, sont slaves; ceux des divinités et du culte slaves; les épigraphes qui chargent les débris de pierres inscrites et de figurines, imagines mirifice insculptæ, pour la plupart offrent les dénominations slaves: mais ces dernières décèlent un singulier mélange de l'idiome et du culte lettes (surtout de Samogitiens). L'origine et l'existence des Veletabes énigmatique, par d'autres circonstances, deviennent plus mystérieuses encore par cette réunion d'idiome et du culte (22).

Un autre sanctuaire des Slaves vinules s'élevait à Arkon, Arkuni Vinlandi (knytlinga saga 101), in insula (péninsule) arconensis quæ Withowa dicitur (Saxo gram. I, 14); presqu'île de l'île quam Rani vel Runi possèdent (Ad. brem. hist. eccl. (226) IV, 45), Ruani (Witik, III, 658), Rivani annal. Saxo s. a. 955, p. 298), Rani qui et Rugiani (Helm. I, 2, 12; 6, 3; 15, 3; 36, 3). Regio quae a teutonicis Ruiana, a sclavis Rana dicitur (Wibald. ad a. 1149, ap. Martens Durand, II, 309);

(22) C'est en vain que de savants allemands prirent tant de soin à infirmer l'authenticité de ces monuments, dont le nombre est déjà très-imposant. Voyez Thunmann, ueber die gottesdienstlichen Altherthumer der Obotriten; Masch und Wogen, Beitraege zur erlaeuterung der obotrit, Alterthumer, Schwerin, 1774; Jean Potocki, voyage de basse Saxe, Hamburg, 1795; Hagenow. Beschreibung der auf der geherzogl. Bibl. zu Neustrelitz befindlichen Runensteine, Griefswald 1826; Arendt, grherzogl. stretitzisches Georgium nord slavischer Gottheiten, Minden 1820. — Welet, wolot, géant; wilcy, wilki, les loups; wilzen, welsi, walse, volsung, ensuite wilkinaland le roi wilkinus, des contes teutons; établissement des Wiltzes et slaves en Frise, près d'Utrecht, etc., furent déjà des sujets traités par les érudits; Schafarjik discute assez longuement ces questions ardues dans ses antiquités slaves X, 40.

Ræing, Re, dont les habitans sont Rængjar (knytl, saga 120, 123, etc.). — Mais revenons au géographe bavarois.

Linaa est populus qui habet ciuitates VII. Linones (Einh. vita Car. s. a. 808, annal. fuld. s. a. 808, 811, 858; Ademar s. a. 808), Lingones, Linguones (Adami hist. eccl. II, 9, III, 22, Helm. I, 2, 38), dans quelques manuscrits d'Einhard Hilinones. — En 795, Witzan roi des Obotrites, avançant au delà de l'Elbe contre les Franks, s'arrêta dans les pays de Liuni (annal. fuld. s. a. 795). Suivant toutes les apparences c'était dans le Lüneburg, où le canton de Lune et la rivière Luhe sont connus. Mais il faut distinguer ces Luni et ne pas les confondre avec les Lini. Seize ans plus tard, 811, Charl-le-grand passait l'Elbe pour entrer dans le pays des Linones. Ces Linones avec les Warnaves étaient ultra les Obotrites (Adam et Helm. II, cc.). Les Warnaves portaient leur nom de la rivière Varna qui coule vers Rostok et leur nom ne s'est pas effacé des cartes géographiques. Leurs voisins Lini avaient leur place entre Elde et Stekenitz : mais leur pagus, gau, Linnagga, gau qui portait leur nom, avait une plus considérable extension (Ottonis dipl. a. 946).

Prope illis resident quos vocant Bethenici, ailleurs nous trouvons : misit Karolus exercitum ultra Albiam ad illos Slavos qui nominantur Linai et Bethenzr, Bechelenzi, Bethelclereri (chron. moissiac. s. a. 811, edit. Petz, t. I, 309) : ce sont les Bethenici, qui disparaissent ensuite. — On connait plus tard les mercenaires, satellites dicti slavonice Vethenici Cukesburgienses (Burgwächter) (Ditmar, V, 6). Il est probable que la peuplade Bethenici portait ce nom de witeniec, de gardien, à cause qu'elle tenait garde-frontière sur l'Elbe, où se trouve Wittenberge vis-à-vis de l'embouchure de Veht.

Et Smeldingon, de l'autre côté des Liniens autour d'Elde (annal. fuld. s. a. 808, 809; Ademar, s. a. 808; chron. moiss. s. a. 809). Smolin près d'Elde rappelle leur ancienne existence.

Et Morizani qui habent ciuitates XI, sont voisins de Linagga. Ailleurs Marizzi, More, Murz (dipl. 1170, ap. Lunig, t. II, Anhang p. 152), se tenaient près du lac Muritz.

Juxta illos (Morizanos) *sunt qui vocantur Hebfeldi qui hebent ciuitates* VIII. Cependant c'est un très-vaste pays. Haefeldan est au sud de Winedas, et près de la mer, où sont Wylte the man Aefeldan haet, and be eastan him is Winedaland (Alfredi hormesta.). Le fleuve Havela lui donnait son nom Hevellum, Heveldum, et le peuple était appelé de ce pays Heveldi. Le peuple lui-même qui habitait les rivages du fleuve se nommait Stodor et de son nom on appellait le pays Stoderania, Ztodarania quam vulgo Heveldun dicunt (Ditm. I, 6, IV, 20; chron. quedlim. et chronogr. Saxo, s. a. 997; Adami hist. eccl. II, 9; Helm, I. 2, 5;

38, 1), de gente Luticense ex provincia Stodor (Cosm. prag. p. 36). Ainsi, Wiltzi-Lutici sont Heveldan, et Stoderans de Heveldun Lutices. Studerhejm reste aujourd'hui comme réminiscence de leurs anciennes possessions. In pago Heveldun, ciuitas Brandunburg (dipl. a. 949, fundat. eppat. Brand. ap. Eccard. p. 129; ap. Lunig Anhang, t. II, p. 3).

Juxta illos (Heveldos) *est regio, quæ vocatur Surbi, in qua regione plures sunt* (aliae), *quæ habent ciuitates* L. Surpe (Alfr. horm. 10), Srbi, Urbi (Fredeg. 68), Surbi, Syrbi, Sorabi (Adenar. s. a. 782, 822; annal. fuld. s. a. 789, 806: Adam. brem. et Helm. ll. cc.), région à l'est de Sala (Żoława), très-étendue vers l'Oder, L'anglo-saxon apprit qu'au nord de Dalemintzes, northan Dalomensam sindon Surpe, en effet les indigènes de la Luzace (Łużice) s'appellent jusqu'aujourd'hui Serb, Serbio, et leur idiome serski, serbski. Mais l'importance de plusieurs peuples qui possédaient les parties orientales, motiva les étrangers de les exclure de la généralité sorabe, ainsi que même les Nicici, Susili, et Daleminci sont souvent séparément indiqués.

Sorawe touchait les frontières de Bohême avancées vers l'occident, et en montant Sala on traversait Orla et Gera gau; Vedu ou Veita spacieux et Tucherini; ensuite Nedelice ou Neletice, Nudice, Serimund et quantité d'autres petits gaus : Plisni et sa ville Plissur (Altenbourg); Seuntira et sa ville Breznisa (Priesnitz an der Eyla); Koledizi, Colidizi (Kölza); Zitici et sa ville Zurbici (Zörbig).

A l'est, deux pagi, gaue Chutici, se touchaient, bien que les Daleminces séparent leur territoire aux environs de la réunion de Kaminici avec Mulda la blache (Ditm I, 3).

Chutici, Gutici orientales ou méridionales. Wisseburg (sur Mulda) et Lostata, ad Gutici orientalem pertinet, ac fluviis Caminitz (Kemniz), Albique distinguitur (Ditm. III, 9) : ils couvraient le nord montagneux de Bohême. Les rivages de l'Elbe et au delà, tenaient les Niseni (Ditm. IV, 4) (Nossen, Dresden), Nisenen ultra Albean (dipl. Ottonis 948, et 968, ap. Lunig, t. II, Anhang p. 96, 97).

Chutici (occidentales, Skudici), où se trouvent, castellum Medeburc (Melbis, interpretatur autem hoc, mel prohibe, Ditm. II, 23), Zwenkow in regione Sckeudiz (Zwenkan), Scudici (Schkeuditz), indiquent autour de Leipzig l'existance du gau Chutici, qui portait probablement et le nom de Skudici, dont les frontières sont hérissées par les qualifications de petits gaues qui se croisent l'un et l'autre dans les indications des diplômes (23).

(23) L'archevêque s'était réservé dans Chutici : Scudici (Schkeuditz), Cotug ( ), Worzin (Wurtzen), Bigni (Bichen, Puechen), Ilburg (Eilenburg), Dibni (Duben), Puc (Bocch, Pouch), Luibanici (Locbenitz), et Gezerisca (Gerschitz, Gorschlitz) Ditmar, III, 11.—Wurcin, Bichin, Pohus, Gerischo,

Les rivages de l'Elbe de deux côtés, font partie de deux gaues : de gau Nitaze ou Belgor, où près de Belgor se trouvait burgward Trescowo (Troskau, Dröskau) (Ditm. VI, 38, VII, 44; dipl.....) et de gau Nesici, Nizizi dum Milda intrat in Albin, sursum ultra provinciam Nisici (fundat. eppat. Misn. 968, ap. Lunig, t. II, Anh. p. 97; Ditm. VIII, 10), ou Mezumroka, où l'on trouve Pretokina (Prettin, ou Pretsch), Clotnic (Klöden), Gohtzizi (Gotzitz près de Comberg), Wissirobi (Iserbeck?) et les deux burgwards Plozike (Plossig) et Susceletzi (Zülsdorf) (dipl. Ottonis, 996, ap. Eccard. hist. généal. Sax. p. 144).

Ces gaues de la basse-terre (niza) se croisent avec les possessions de Scititzi et Susli. Celles de Scitici, Citizi, à l'est de l'Elbe et au delà d'Elster noire (Trebitz, Domuiz, Olsnik, Domuki, Olsint). Les possessions de Siusli sont beaucoup plus considérables. Sclavi qui vocantur Siusli, Siusili (annal. fuld. s. a. 869, 874, 899); Winedaland the man hael Syssele; (Alfr. hormesta); pagus, terra, urbs, Susili, Suselitz. Une forêt les séparait de Plisni (Ditm. III, 1, VIII, 10); civitas Ilburg (Eilenburg), Holm (Golmenz) in pago Susali, et burgward Suseletzi (Zülsdorf) regarde les rivages d'Elster noire (dipl. 961, ap. Leuberum de stapula, nº 1599, et Lunig, deutsch. Archiv, continuat. p. 344).

Juxta illos (Surbos) *sunt quos vocant Talaminzi, qui habent ciuitates* XIII. Demelchion (chron. moissiac. s. a. 805); Dolmatae, Dolmatii (annal. fuld. s. a. 856, 880); Dalomensam (Alfr. horm...); Dalmantia (Witik. s. a. 927, 930, p. 215, 217 Leibnitzii); nom prêté par les étrangers: teutonice Delemenzi, slavonice Glomaci, (Ditm. I, 3), Dalmize sive Zlomekia (dipl. 981), Glumici (annal. saxo, p. 238). Zlomici, et fons Glomazi (Lommatsch) (Ditm. I, 3). Leur ville importante Gana (Jahna) (Witik. p. 215, Leibn.); Strela, Boruz, Cirin, Misni (Meissen); Corin (Gohren), Mochowe (Mochau), Mogelini (Mugeln). Hæc provincia ab Albia usque in Caminizi fluvium porrecta est (Ditm. I, 3, IV, 4, V, 6, 22, VII, 11).

9. *Beheimare, in qua sunt ciuitates* XV, (Böhmer) habitants du pays Bohemia : Beehaimi (Einh. annal. s. a. 791), Boemi, Behemi, Boemanni, Baemanni, Bohemenses : natio Sclavorum, se qualifiant

Lubaniz, dit le dipl. d'Otton III, en 995 in continuat. spicil. eccles. Lunigii, p. 835. — Et dans une donation à l'église de S. Maurice, il est dit : in regionibus et urbibus ita nominatis Neletici, in qua est ciuitas quæ Guncanston (Giebichenstein près de Hall) nuncupatur; altera regiò Neletici (il y en a deux), ubi est Vurcine (Wurtzen in pago Chutici) ciuitas; Quieszici, in qua inest ciuitas Ilburg (Eilenburg in pago Susali); Siusile in qua est ciuitas Holm (Golmenz); Zitici, quae habet ciuitatem Zurbici (Zorbig in pago Colidiki); Nudzici ubi inest : Vitin (Wettin) cinitas, et ciuitas Lihubuchnm (Loebechin, Lebguin, Loebejun) vocata, et Zputinesburg (Rotenburg sur Saale?). Loponoh (Lependorf, Loebnitz?) ciuitas et Trebonisi (Trebitz) et ciuitas quæ dicitur Brandunburg (Bernaburg?) donavimus atque tradidimus omnem decimam. dipl. Ottonis 961, apud Lunig. deutsches Archiv, continuat. p. 344.

ainsi elle-même dans la langue latine, elle est composée de plusieurs peuples. — A l'ouest se sont assis et construirent leurs siettes (villages, selo, sedlo, sioło) les Sedlitschans, provincia Sedlic, Sedlicenses (dipl. 1160, 1168, 1174. ap. Lunig), Zedlicane, Zedelec; per totam Bohemiam etiam Zedlicih (dipl. 1088), comme s'ils fesaient une portion à part. En effet, ils étaient au delà des montagnes vers les sources d'Elster et terra Sclavorum, s'étendaient jusqu'à Bamberg (dipl. 846, 889) (24). — Lucsane, Luczane, qui nunc (1125) a modernis vocitantur sateenses. — Lemuzi usque ad mediam sylvam qua Bohemia limitatur (cosm. p. 169), on pense que ce sont les forêts du nord (miriquida, Ditm. VI, 8) et que la tradition d'un château, Lemus, indique leur situation dans les environs de Lovositz : Un diplôme morave connait aussi Lemusi (Dobneri monum. IV, 259), et les forêts Mure, Alemure sont mentionnées sur les frontières de Moravie (Cosm. II, et Lunig. contin. t. I, p. 230; donatio civ. Schinesg. ap Muratori, antiq. Ital. t. V, p. 831). — Lutomerici (dipl. 993), provincia Liutomericensis, Liutomiritz, conserve son nom. — Psovane ad aquilonem, castellum Psov, provincia Slavonum, qua Pssov antiquitus nuncupabatur, nunc a modernis ex civitate noviter constructa Mielnic (Mielnik) vocitatur (Christiani leg. de S. Ludmila), autour de la rivière Pszowka. — Decanane, Dasena, Daciane, castellum Dacin, provincia Decinensis (dipl. 1128, 1235, 1341). Les traditions du peuple aux environs de l'Elbe conservent encore leur réminiscence.

— Chorvati, Horithi : ad aquilonem hii sunt termini (episcopatus pragensis) Psovane, Chorvati et altera Chorvati, de deux côtés des montagnes (Riesengebürge). Ils étaient assez distincts dans ces siècles, parce que hormesta d'Alfred indique spécialement leur position : and be eastan Dalamensan sindon Horithi. Il parait qu'ils portaient un autre nom, parce que la bulle papale du monastère de S. George de Prag, nomme à leur place Mocropsi et alia Mocropsi. D'après la tradition ces Chrovates, Charvates arrivèrent conduits par Czech du pays où dominait la langue serbe (Dalemili versus). La réminiscence de l'existence de la population chorvate se conserve dans l'intérieur par les dénominations de quelques localités.

— Dudlebi, (établis vers 580) formaient une province du diocèse de

(24) In terra Sclavorum, qui sedent inter Moinum et Radantiam fluvios, qui vocantur Moin winidi et Ratanz winidi (dipl. Ludov. 846); Moin winida et Radanz winida (dipl. Arnolfi, 889); tradidit cuidam thuringo in finibus Parathanorum (paradomtor.) ad id temporis crudelium paganorum (vita s. Emmer. ap. bolland. t. VI, p. 496). — Ut paganismus Sclavorum inibi (in diocæsi bamberg.) destrueretur (synod. frankof. 1007); erat plebs huius episcopii (wuerzeburg.) utpote ex maxima parte sclavonica (synod. bamberg. 1058, ap. Harzheim, III, 126). Totam illam terram pene sylvam esse, Sclavos ibi habitare (Arnold. epp. halberst ad Henr. epp. wuerzburg. ap. Ludewig, scr. bamb. I, 1146).

Praga. Autrefois plagam ad australem contra Theutonicos orientales has urbes habuit terminales : Chynov, Dudlebi, Notoliczi usque ad mediam sylvam. Dudlabenses de Dudeleb sont un certain temps mentionnés (dipl. 1088, 1165, 1175); aujourd'hui il n'en reste qu'un village Daudlebi près du Budweys, entre Nottelitz et Cheynow. — Ces peuples, avaient chacun leurs chefs; comme les Leutschaniens, de même Libitz, Vitorazi ou civitas Wiztrachi (Weitra, Weitrach) (Ruodolfi fuld. ann. a. 827, ap. Pertz, t. I, p. 370), Pschov et plusieurs autres avaient leurs princes. Pour tous ceux-ci, les indications certaines se trouvent dans quelques diplômes, dans quelques mentions d'annales et de légendes, spécialement dans l'historien Cosmas de Prag, qui écrivit son ouvrage vers 1125; la nomenclature locale s'est effacée sur le lieu même plus que quelque part de l'immense Slavonie.

— En 805, parut terra Sclavorum qui vocantur Beheimi (Einhardi annal.; contin. annal. lauriss.; chron. quedlimb. ap. Pertz, t. I, 182, t. III, p. 41) vocabantur Cinu (Cihu) (annales tiliani, 16. p. 223), Cichu Windones (chron. moissiac. p. 307). Ils étaient conduits par Lecho. Cichu est évidemment le nom de la peuplade Czech, Tschekh qui transpira à l'étranger. L'expédition franke s'arrêta à Kamburg (Komornibradek dans le pays de Loutschans) et dévasta tout le pays jusqu'au delà de l'Elbe, parce que les chefs diversarum gentium s'étaient réunis pour combattre. Le nom de Czech, paraît être spécial à ceux qui possédaient Praga, et la prépondérance qu'ils prirent ensuite, communiqua la qualification de Tschekhs à toutes les populations du pays de Bohême. Que la poésie ancienne dans le dialecte tschekhique (w srbskim iaziku, suivant Dalemil) et dans le dialecte russien (de la légende de s. Vencesl. et de Nestor) appelle Tschekhs les indigènes de Bohême, il n'y a rien d'extraordinaire, c'est la conséquence de l'idiome slave. Chez quelques écrivains byzantins ils sont Κεχλοι, Κιέχοι (Chalcond.), Τζέχοι (Cinnam. p. 47).

Marharii habent ciuitates xı; and aest suth (Syssyle), ofer sum me dael (très loin, dit hormesta d'Alfred, sont) Marvaro. Quoique Moravia était bien connue par son nom (Einh. annal. s. a. 822; bulla Eug. II, 826), cela n'empêchait point les écrivains de défigurer l'appellation de ses habitants : Morahi (Adam. brem. hist. eccl. (66) II, 13), Marahenses, (annal fuld. s. a. 871, 872), Morawi, Marauani (contin. sedus annal. fuld. s. a. 893, 897), Marabi (ibid. a. 899), Morami (Ademar, s. a. 822), Mararenses (Ditm. VII, 42, 44, 54), Marierum (id. VI 60), Rama hanenses (chron. Saxo, s. a. 860) etc. Ils étaient appelés de la rivière Morava qui tombe du nord dans le Danube.

10. ***Vulgarii regio est inmensa et populus multus habens ciuitates*** **v,** ***eo, quod multitudo magna ex eis sit et non sit eis opus ciuitates habere.*** Notre statisticien bavarois pense-t-il des Boulgares ou des indigènes Slaves qui étaient sous leur dépendance? Il semblerait qu'il réserve les villes aux Boulgares moins nombreux et qu'il indique la multitude seule à laquelle il ne savait donner de nom, comme il sait nommer la Moravie qui, avec ses 30 villes était sous la même dépendance.

Est populus quem vocant Merehanos, ipsi habent ciuitates xxx; et ce peuple était de la dépendance des Boulgares. Il le distingue de la multitude qui habitait le pays, regio Vulgarii. Ce peuple est autre que celui de Marharii qu'il a déjà indiqué. Il y avait plusieurs Moravie qui prirent leur nom de la rivière Morava. Celle de populus Merehanus qui habet 30 ciuitates, la petite Moravie inférieure boulgaro-serbe, située autour de Morava qui se perd du sud dans le Danube; elle avait son évêque au concile de 879 (Assemani, kalend. III, 138), mentionnée par Constantin porphyrogenète, sans épithète de petite (de cerim. aulae, II, 48). Pomoravie comme l'appelle vers 1208, s. Sava dans la biographie de son père (manuscrit . . . .) mentionnée souvent dans les fastes serbes et byzantins. — La grande Moravie ἡ μεγάλη Μωραβία (Const. porph. de adm. imp. 13), superior Moravia (manuscrit cyrillique chez Assemani, VI, 235) était située autour de Morava qui se jette dans le Danube, du nord. Son nom s'était étendu du temps de la puissance de Sventoploug, au sud des Karpates (où était l'évêché de Nitra) et sur toute la Pannonie (du diocèse de Sirmium), ainsi qu'il y avait deux Moravies supérieures. La version latine d'Assemani du manuscrit cyrillique n'est pas exacte et ne rend pas le duel de vischnii Moravie (proloh du manuscrit du XIIIe siècle, chez Kalaïdowitsch, dans son Jean exarche p. 10), archiebiskop wischnuiu Moravu (Joh. exarche, 90). De ces deux Moravies supérieures, l'une était la Moravie propre, supra, au delà du Danube pour un saltzbourgeois (anon. de convers. Carant. ap. Kopitar, 74); l'autre qualifiée de Μοραβος τῆς παννονίας (vita S. Clementis, ed. Pampereus, p. 105; catal. archiep. pannon. ap. Assemani, III, 142), καὶ κατοικοῦσι μὲν οἱ Τοῦρκοι πέραθεν του Δανούβεως ποταμοῦ εἰς τὴν τῆς Μοραβίας γῆν (Const. porphyr. de adm. imp. 42) (voyez dans notre atlas la carte de la Slavonie du xe siècle) (25).

Iste sunt regiones que terminant in finibus nostris. Ainsi termine le géographe bavarois sa course frontière dans la description des pays au nord du Danube. Nous l'avons suivi sans souci. La direction qu'il donna à sa perlustration nous a conduit sans dévier, elle inspira une

(25) Schafarjik, antiquités slaves, III, 50, 5; IX, 42, t.

telle confiance dans notre guide que nous avons cru comprendre, qu'il ne nous entretient que de populations slaves, qu'il marche régulièrement, observe l'iuxtaposition des peuples et qu'il est bien averti dans le dénombrement des régions et des villes. Ce n'est cependant que la cinquième partie de sa description, les quatre suivantes traitent des peuples qui résident iuxta istorum fines. Le bavarois, dans cette longue nomenclature, observe-t-il l'ordre? est-il bien averti? s'enferme-t-il exclusivement dans les populations slaves? pour s'en assurer, de graves incertitudes se présentent, la lumière s'éteint et nous ne pouvons plus avancer sans quelques observations préalables.

Isti sunt qui iuxta istorum, fines resident. Ceux qu'il va énumérer sont iuxta frontières de ceux dont il a passé la revue. Sont-ils iuxta fines, par derrières à l'est? ou tout à côté vers le sud où la race slave abonde? Il commence :

Osterabtrezi in qua ciuitates plus quam c *sunt.* Ce sont les Obotrites danubiens connus chez les Franks : Abodriti qui vulgo Praedenecenti vocantur et contermini Bulgaris Daciam Danubio adiacentem incolunt (Einhard s. a. 825). Ils étaient séparés de la Moravie inférieure par les Timociani, établis autour de la rivière Timok; par les Guduscani, Goduscani, Cucievienses, dont les possessions montaient du Danube vers les hauteurs de la rivière Ipek (tous les deux mentionnés par Einhard); enfin par les Braniceviens. Les ruines de leur ville Branicevo, Bransin (ancienne Viminatium) regardent Kostolatz au confluent de Mlava avec le Danube (encore en 1459, comes Cucieviensis et Branicevensis dans un diplôme). Ce sont les Praedenecentini, branche des Obotrites d'au delà du Danube, des Obotrites orientales, Oster-Abtrezi.

Le dernier point d'appui que nous indique le bavarois. — A partir de ce point, il nous conduit par des pays perdus, ce n'est qu'à la fin de sa description qu'une lumière vacillante commence à percer pour nous avertir, qu'il se trouve aux environs de l'Oder et de Sprée. Or, notre guide per plagam Danubii septentrionalem, s'engage par derrière de sa course frontière, pour revenir sur ses pas vers la mer Baltique. Et partout, chemin faisant, il connait le nombre des villes, l'immensité des possessions. Dans les 13 régions frontières il compte 309 villes; dans les 25 qui sont iuxta, 3966; dans les dernières 22, seulement 292 villes. Pour mieux saisir cette étrange différence de connu et d'inconnu exorbitant, nous rangeons en table ci-jointe en regard, toute la statistique de notre bavarois.

DESCRIPTIO CIUITATUM ET REGIONUM AD SEPTENTRIONALEM PLAGAM DANUBII.

In finibus nostris

I. Nortabtrezi, 53.
Vuilci, 115.
Linaa, 7.
Bethenici.
Smeldingon.
Morizoni, 11.
Hehfeldi, 8.
Surbi, 50.
Talaminzi, 14.
Behcimare, 15.
Marharii, 11.
Vulgarii regio, 5.
Merehani, 30.

iuxta istorum fines resident.

II. Osterabtrezi, 100.
Miloxi, 67.
Phesnuzi, 70.
Thadesi, 200.
Glopeani, 400.
Zuireani, 325.
Busani, 231.
Sitici.
Stadici, 516.
Sebbirozi, 90.
Unlizi, 318.
Neriuni, 78.
Attarozi, 148.

Eptaradici, 263.
Vuillerozi, 180.
Zabrozi, 212.
Znetalici, 74.
Aturezani, 104.
Chozirozi, 250.
Lendizi, 98.
Thafnezi, 257.
Zeriuani.

Prissani, 70.
Velunzani, 70.
Bruzi.

III. Enisa ad Rhenum.
Vuizunbeire.
Caziri, 100.
Ruzzi.
Forsderen.
Liudi.
Fresiti.
Sarauici.
Lucolane.
Ungare.

Vuislane.
Sleenzane, 15.
Lunsizi, 30.
Dadosesani, 20.
Milzane, 30.
Besunzane, 2.
Verizane, 10.
Fraganeo, 40.
Lupiglaa, 30.
Opolini, 20.
Golensizi, 5.

Examinant cette liste, j'observe qu'il donnait ce nombre extraordinaire des villes avec conviction qu'il en était bien informé, parce qu'il termine cette énumération en remarquant : que partout il y avait plus de villes qu'ailleurs, *plus est undique quam de Enisa ad Rhenum*. Je vois que ce undique regarde ces régions iuxta posées, qui se distinguent de celles des frontières et de celles qui sont de Enisa ad Rhenum ; enfin je pense que ces régions aussi remplies de villes forment un ensemble à part.

Quelque part que nous voudrions nous tourner avec cette multitude de villes, leur nombre paraîtrait fantastique si l'on voulait les prendre à la lettre pour des villes. Pour sauver la bonne foi du bavarois, je présume que ces ciuitates et urbes, ne sont que des communes, villages et hameaux. Les Slaves comptaient certainement les villages de leurs cantons, relataient le nombre exact ou exagéré : le bavarois, par ces informations, pouvait être surpris dans les parties moins connues et ce nombre de villes ne dit rien de positif pour l'étendue du pays ; et ce nombre trouve à droite et à gauche assez de terres slaves pour disposer dans un certain ordre tous ces peuples, dès que leur situation serait éventée.

Les monuments historiques des Franks et des Allemands de cette époque paraissent ignorer l'état intérieur autant de la Slavonie au delà de la Vistule, au nord du Danube, que de la Slavonie méridionale, au sud du Danube, où toute leur connaissance se réduit à mentionner les Kroates et les Sorabes, qui magnam partem Dalmatiæ obtinent. Pour un Bavarois qui cherchait des renseignements sur les peuples slaves, ceux des Kroates et des Serbes étaient plus intéressants et je m'imagine, que isti iuxta résidentes de sa description, indiquent les cantons ou zoupanies des Kroates et Serbes. L'intitulation, ou plutôt l'introduction avertit qu'il va décrire les régions ad septentrionalem plagam Danubii, cependant en touchant la Vulgarie et les Marehans il a passé au sud du Danube. L'introduction regarde donc le commencement de la description et ne l'empêche pas d'examiner les parties méridionales : il prévient en effet qu'il se propose d'énumérer les iuxta résidens des Vulgars et Marchans qui sont au sud du Danube. Je me réserve d'en donner l'explication dans son lieu, et je vais terminer avec le géographe bavarois la revue de la partie Vinule septentrionale.

11. Le géographe bavarois, après avoir terminé l'énumération des peuples iuxta-posées (au sud), se transporte brusquement dans les parties Vinules, où tout d'abord il signale deux peuples au grand nombre de villes.

Prissiani ciuitates LXX. Brisane, Brizane (Helm. I, 38, 89, etc.) (Prignitzmark).

Velunzani ciuitates LXX. Vilini (Adami br. hist. eccl. (64) I, 9; Helm. I, 2, 5), sur la rivière Welso et peut-être par l'Oder jusqu'à Wolin, Julin sur mer.

Bruzi, (Bresow, Brisow), dans le canton des Ukranes (Uckermark), Uchri (Witik. III, p. 658), Urkani (chron. saxo, s. a. 935), Wokronin (annal. hildes.), Veroni, Verani (chron. quedl.; annal. Saxo), Vuveri (dipl. 949).

Plus est (ciuitatum) *undique, quam de Enisa* (de e Nisa) *ad Rhenum*, Nice (Ditm. VI, 16) pagus Nicciti (dipl. 965, ap. Lunig. contin. p. 347), commence iuxta Sprewam et enveloppe la rivière Nisse, Nisa, Enisa. — Dans le spacieux pays de Heveldun une rivière Dosse communiqua son nom aux Dosses, Dosseri (dipl. 946), Dassia (dipl. 949), Doxani (Adami, br. hist. eccl. (64) II, 9; Helm. I, 2, 5; annal. Saxo), elle décharge ses eaux dans le fleuve Havel. A l'est, une autre rivière passe de Rinsberg dans la même direction, se perd dans Havel près de Rinnov et porte le nom de Rin, Rien, Rhin. C'est donc entre ces deux rivières qu'on doit espérer de retrouver les peuples suivants.

Sud-ouest entre Havel et Elbe, on avait des cantons Ligritze, Liezizi (dipl. 937, 946); Zemzizi, Zemcici (dipl. 946, 949), Zamzici (dipl. 1161); et le plus considérable Morezini iuxta Magdeburg (Ditm. VI, 24), disputés entre les diocèses de Brandebourg et Magdebourg. Le nom de ces derniers engendra d'innombrables variantes : Morstan, Moraçiani, Moroszani, Mortzani, Mostefan, Mrocini, Morescini, Mrozini, Mrozani, etc. (Eccard, hist. généal. p. 49, 129, 136; Meibom, p. 741; Lunig, teutsches Reichsarch. contin. p. t. II, 3, 4, 345; Sagittar, antiq. magdeb. 45).

Haveldun, qui avait les Sorabes limitrophes, comprenait au sud Cervisti avec la ville Zirbisti (Zerbst, Ditm. VI, 24); Ploni, Bloni (autour de la rivière Plunen), Zpriawani, Sprewa ex utraque fluminis parte quod dicitur Sprawa (dipl. 965, ap. Bekmann, Kurm. Brand. t. I, p. 118; fundatio eppat. ap. Eccard, p. 129; Lunig, t. II, p. 3). — Par ces parties de Sprewa s'étendait marca Zaucha, Zucha jusque dans le territoire de Luzitzi, pagus Zitrici se trouvait dedans (dipl. 979, ap. Eccard p. 141, 142). Plusieurs localités du nom Zaucha attestent que marca Zaucha s'étendait jusqu'au gau Nise. Venaient ensuite Selpuli, Zara. C'est par ces dénominations que cette région se fit connaître au milieu du xme siècle; le géographe bavarois rapporte sa nomenclature antérieure.

Le bavarois comparant le nombre des villes de peuplades situées entre Nisa et Rhin, avec la quantité immense dans les possessions des

peuples qu'il avait énuméré, fait présumer qu'à la suite il n'indiquera que les peuplades enclavées par ces deux rivières. En effet, la plupart de la dernière vingtaine de sa description, sont évidemment là; mais il a plu au bavarois d'interrompre sa tournée par quelques excursions à l'est.

Vuizunbeire, inconnu. Un de Weissenburg? Witbritzen?

Caziri, *ciuitates* c. Cotzyn, Kethür près de Brandeburg; Ketzin sur Havel, Kotzin près d'Ada (26).

Ruzzi.

Forsderen, Forsta sur Nisa, et Pforten.

Liudi, Ledeleben sur Spree, Linde slavica, Wendisch Linda près de Ioutribog.

Fresiti, Wreitzen sur Oder, et la rivière Wrietzen qui s'y perd dans l'Oder.

Serauici, Zara (Ditm. VI, 24), aujourd'hui Sorau. Provincia Sarowe avait une extension assez considérable vers 1301 entre Slubbe et Bober jusqu'au confluent de Queis. — Slubba donna le nom aux Selpuli et à leur ville Sulpize (dipl. 948, 968, ap. Lunig, p. 96, 97; Ditm. II, 9, IV, 9, VI, 24). — Plus au nord encore sont Leubusi (Adam. hist. eccl. II, 9; Helm. I, 2, 5). Les Allemands y édifièrent ou plutôt agrandirent une ville de leur nom : Lebus (Ditm. I, 9), Luibusua, Libusua (id. VI, 39, 48).

Lucolane, aux environs de Lukau et Luckenwald.

Ungare, sur la rivière Unker qui se perd dans celle de Saar.

Vuislane, be eastan Meroaro lande is Wisleland, and be eastan thaem sind Datia, tha the in waeron Gottan (Alfr. horm.). C'est la Slavonie orientale indiquée par son ancien nom de Daks. Les Gottes y séjournaient et :

Dhonne Hreada here heardum sweordum
ymb Wistla wudu wergan sceoldon
ealdre edhel-stol Aetlan leodum.

par ce temps là, l'armée à dure épée de Reid (goths), dans les forêts de la Vistule, s'empressait de défendre l'antique trône de l'état contre le peuple (Hunum) d'Attila, chante le poëte anglo-saxon (Price, p. 281, ap. Schafarj. VII, 37, 4). Dans le chef-lieu de Vislane, Vislitza sur Nida, régnait Vischislav ou Vischevit Βουσεβουτζες (Constant. porphyrog. de adm. imp. 33); idolâtre, il persiflait les chrétiens et leur jouait de mau-

(26) C'est du nom de Caziri qu'on pourrait bien tirer l'origine des mots : kietzer, pêcheur ; kietze, hutte de pêcheur; kietz, colonie de pêcheurs, qui sont spéciales à l'idiome allemand de Brandebourg.

vais tours. L'apôtre Méthode depêcha, en 884, une missive et lui dit : baptise-toi mon fils, de bonne volonté dans ton pays, car si tu ne le ferais pas, tu serais baptisé dans un pays étranger, et tu te souviendrais de moi. C'est ce qui est arrivé (27). En même temps Sventopolk de Moravie fesait une expédition contre les payens.

Sleenzane ciuitates xv. Nemetzi (Nimtsch en Silésie) posita in pago Silensi, vocabulo hoc a quodam monte nimis excelso (Tschobota, Tschopfenberg), olim sibi indito (Ditm. VII, 44), Cilensi (idem VI, 38). Les Zlasanes étaient voisins des Mokropses, Hrovates-tschekh.

Lunsizi, ciuitates xxx, (Surpe dans hormesta d'Alfred); se qualifiant eux-mêmes de Łużice (Loujitze) et de Serb, Serbio. Lunsinzani (Regino, s. a. 963, t. I, p. 626), Lusiki (Witik. a. 963), Lusici, Lusizi, Lucisi, Luzici (dans les diplômes); Lusizi (Ditm. II, 9, et chron. Saxo s. a. 1081, p. 243), Luzici (Ditm. VI, 16, 24, VII, 11), Liudizi (id. V, 10, annal. Saxo, s. a. 1002,) etc. — in pago Luzici Dobraluh (Ditm. VI, 16), Ciani (Zinniz), (id. VII, 11); Mroscina ( ), Erothisti ( ), Liubsi (Lipten), Zlupisti (Laubus), Gostewisti (Kottbus) (dipl. 1004, ap. Escard. hist. généal. p. 151) etc., pays spacieux qui contient plusieurs gaues. C'est la partie intérieure de la Luzace.

Dadosesani, ciuitates xx, Diedesesi, Diadesesi (Ditm. IV, 28, VII, 13), Diedesi (id. VI, 30) Dedosene (limit. app. prag. ap Cosm. p. 18). De Milzani on y entrait par Ilva (Halbau) pour arriver à Krosno. — Entre les Diedesi et Silensi se trouvaient Boborani et Drebowani ou Trebowane (limites eppatus prag. ap. Cosm. p. 18; bulla Greg. papæ, monast. S. Greg. in Praga). De ces derniers aucun vestige ne se trouve sur le lieu. Ce nom cependant qu'ils portaient n'est pas rare ailleurs. — Les Boboranes avaient leurs possessions autour du fleuve qui Bober dicitur slavonice, castor latine (Ditm. VI, 19).

Milzane, ciuitates xxx, (la haute Luzace) leur ville Budissin (Ditm. V, 6, VI, 11, 24, VIII, 1). Milza (donatio ciu. Schinezghe ap. Muratori, antiq. Ital. t. V. p. 831) Milzeni (Ditm. I, 9), Milcini (id. IV. 28), Milzieni (id. V, 10, VI, 11, 36 etc); Mizlavia, Milzavia (Adebold s. a. 1002, 1003), Milkiani, Milzania (chron. Saxo 1004), plus tard Milsa pagus, Milesko, Miltse.

Besunzane, ciuitates II. Dans l'année 1015, Oudalrik duc de Bohême, parvint avec son contingent jusqu'à la ville Busine et ne put opérer sa jonction avec l'armée impériale qui ravageait le pays au delà

(27) Poganesk knęz' silen welmi siedę w Wislech, rǫgaszę sę christianom i pakosti diejaszę. Poslawze k'nemu (Methodius) recze dobro ti sę by krestiti synu, woleję swojeja na swojej zemli; da ne plenen, nǫdmi kreszczen bǫdeszi na czuzej zemli i pomenęszi mę. Jeze i byst (vita s. Method. dans le moskvitianin, t. III, p. 439 journal édité à Moskou par l'historien Polevoj).

de l'Oder, limitrophe de Diedesisi (Ditm. VII, 11, 13), or, Buntzlau répond à Businc.

Verizane, ciuitates x, sur Sprée Fehra près Peitz, Were, non loin de Lubben.

Fraganeo, ciuitates xl. Rien d'analogue. Serait-il possible de présumer que Fragan suggéra l'idée aux Allemands de donner le nom de Frank-furt à une ville odérane? (ou Dragan près de Wittenberg?)

Lupiglaa, ciuitates xxx. La rivière Lupa se perd dans celle de Nissa.

Opolini, ciuitates xx. Si l'on me dit qu'ils portent et indiquent le nom d'Opole de Silésie je ne puis guère contredire : mais l'ordre que le bavarois observe empêche à mon avis de sortir si loin du cercle étroit dans lequel il tourne. (Selpuli?).

Golensizi, ciuitates v. Golsen et la rivière Golza qui se jette dans Sprée.

La description du géographe bavarois est ainsi terminée (28). Elle compte parmi les pays frontiers ceux des Boulgares et de la petite Moravie; or, elle est antérieure à la date de l'établissement définitif des Madiars (897-907) dans la Moravie supérieure méridionale ou dans l'ancienne Pannonie. Les Allemands ravageaient les populations Sorabes très-profondément, les évêques et les markgraves y exerçaient déjà leur autorité, aussi la description se montre très-bien renseignée : mais plus loin vers la Vistule, au delà de ce fleuve il n'y a que Vislane, ensuite un vide. Si même on voulait s'y établir avec les 3966 cités des peuples iuxta résidents on n'en profiterait pas beaucoup, on n'avancerait pas la question.

Chrobates, Serbes.

12. La petite horde avare, composée (vers 530) de 20,000 combattants, entrant dans la Slavonie évacuée d'autres étrangers, trouva les populations slaves secouées, inquiètes et fluctuantes. L'inquiétude indécise augmenta lorsque la horde grandissant, commença à étendre

(28) A la fin de la description, dans le manuscrit, sont encore inscrites en petit caractère deux notes. On pourrait douter si elles appartiennent au géographe même. *Sucui non sunt nati sed seminati :* jeu de mots, de semino, parce qu'ils sont très-nombreux. — La seconde note : *Beire non dicuntur Bauarii, sed Boioarii a Boia fluvio,* sachant que le nom vulgaire de Bavarois, Beire était rendu en latin par Bavarii ou Boioarii, elle reprouve le premier et recommende le second comme provenant du fleuve Boia. Peut-être c'est aussi un jeu de mots, et que fluvius couvre la valeur de boia, collier du carcan. — Le savant Schafarjik admettant que Beire sont les Boulgars et Wizun-Beire les Boulgars blancs, donne une toute autre explication à cette note finale. Suivant son opinion la note bavaroise dit, qu'on ne doit pas les Beire (Boulgares) qualifier de Bauarii (Bavarois) mais Boïoarii de la rivière Boia, qui est la rivière Buy qui se jette dans Viatka, et cette dernière dans Volga. — Une petite rivière Bolte se jette dans Piaue près de Piaue di Cadore non loin de Bavière

ses vexations. Chaque hiver elle fesait faire des tournées pour extorquer le tribut des peuples soumis. Les populations slaves se virent (depuis 560 et 578) exposées à servir en qualité d'alliées ou de sujettes, dans toutes les rapines et expéditions avares, ou forcées de les entreprendre d'après leur ordre par elles-mêmes, (Menandri excepta; script. byzant). La domination avare, contrariée par la résistence des peuples qui défendaient leur indépendence, sévit contre les vaincus. Les Doulèbes, de ce nombre, subirent un joug oppressif et humiliant. Chaque Avare violentait impunément et quand il lui plaisait, attelait à son char les femmes et les filles doulèbes. (Nestor 11, Schlötz. II, 121). Les populations en désespoir s'émurent et émigraient.

Les Doulèbes avaient dans leur voisinage les Boujans (Bużane), appellés ainsi de la rivière Boug. Eux-mêmes occupant un pays spacieux autour du fleuve Stir, où s'élevait leur ville Loutzk, (Dlugos, p. 49) habitaient aussi les deux rives du Boug (żiwiachu po Bugu) (Nestor, II, 112) et leur possession s'étendait probablement jusqu'à Vistule et San. Leur nom disparut de ces espaces, cédant aux autres cultivateurs connus ensuite sous le nom de Volyniens, (ninie żivut Vołiniane, Nestor, II, 121), et de Chrobates. Les Doulèbes eux-mêmes reparurent en Bohême déjà occupée par d'autres slaves, où ils s'établirent dans les parties méridionales et construirent leurs villages à l'est de Moldava, dont une grande quantité reçu les appellations qu'avaient les villages abandonnés. (Cet événement a pu arriver vers l'année 580) (29).

Ce que j'ai dit de l'établissement des Doulèbes paraîtra une hypothèse pour ceux qui font remonter le peuplement de Bohême à de temps plus anciens : mais leur assertion serait non moins hypothétique s'ils voulaient fermer la porte de Bohême trop de bonne heure pour les autres. La colonisation s'accomplit consécutivement. La colonisation par de

(29) La Bohême est pleine de noms identiques avec ceux de Pologne. Sous ce rapport cependant quelque chose de spéciale se déclare pour les Doulèbes : A l'est de Moldawa, au sud de Sazava, à l'entour de Tabor se trouvent : Biela, Borowsk, Chlum, Czieskow, Dobrawitz, Domanin, Hostin, Jareschau, Krasna-hora, Lomnitz, Lukau, Lukawetz, Prtschitz, Ratkow, Retschitz, Rositsch, Samosty, Sedletz, Seltschan, Woïslawitz. De même entre Boug et Vistule dans le palatinat de Lublin et la terre de Khelm on a : Biala, Borow, Chelm, Czyszkov, Domanitze, Dombrowica, Hostinne, Jaroszin, Krasno-brod et staw, Lomazy, Lukow, Lukowek, Parczew, Retkow, Ręczaïe, Rososz, Zamosć, Siedlce, Siedliszcze, Woïslawice, et beaucoup d'autres. A l'ouest de Moldava, rien de semblable ne se présente plus. — La même portion Doulebe, fournit en Bohême les noms de Stiepanow (Stepan' sur Horin), Dobrawitz (s. Horin), Slawin (Slawuta s. Horin), Radinow (Ratno), Rositsch et Rossetsch (Roziszcze s. Stir), Radomisl (en Volynie et s. San); San, Sudomirzitz (Sadomirz, Sandomirz), Przemyslav, Brod (Brody), Zrutsch (Zbrucz), Kamenitz, Bukowsko, Zbraslaw, Suchdol, Zablot, Sirakow, Duklek, Bechin, et autres qu'on trouve vers les Karpates en Pologne, Russie rouge.

petits trains de cultivateurs innommés, connus par leur appellation générique de Vendes, s'opérait lentement; pour une colonisation nationale il faut un événement; elle ne distille pas goutte à goutte, ordinairement elle se consomme à la fois. La Bohême peuplée par ces deux sortes de colonisations, contient plusieurs assiettes nationales dont celle des Doulèbes est une de plus prononcées. Pour elle il fallait un événement, l'histoire en présente un, il n'y a pas lieu d'inventer un autre. Elle dit que les Doulèbes subirent l'oppression dans leur ancienne patrie et ne dit point qu'ils y fussent exterminés. L'apparition successive des Doulèbes est trop compacte pour n'être pas la conséquence ou d'une double existence, ou d'un déplacement par quelque événement. Cette dernière solution me parait très-certaine. Le gros de la nation reparut en Bohême accompagné probablement de Chrobates qui voulurent partager son sort. La nation se déplaça en entier, à peine voit-on quelque fraction séparée. Doudleipa se fait remarquer en Pannonie (anon. deconv. Carant.; dipl. 891), et en 906, les Doulèbes se trouvaient dans l'armée russe (sofijski wrem. izdan. Stroïeva, 20; Schlötzer, II, p. 252).

Il est probable que d'autres populations fuyant la tyrannie des vainqueurs, se retiraient avec moins de succès vers l'occident, quand on y voit leurs noms nationaux éparpillés, sans pouvoir se concentrer. Car si l'on a tant d'apparence et presque certitude que les Doulèbes se retiraient devant les Avares, il faut absolument convenir que plusieurs autres peuples moins importants suivirent leur exemple et quand on voit le nom des Stodors et de Sousls, Susles, à droite et à gauche heurter les frontières occidentales, au nord et au sud des Doulèbes, on peut je pense admettre, que les Stodors et Sousls sortirent à la suite des mêmes vicissitudes des mêmes régions.

Les Stodors s'arrêtèrent dans le plie de Havela (30), et les Sousls sur l'Elbe. Mais l'écho de leur malheur retentit dans les vallées de la Karintie montagneuse. Aux environs de la rivière Stir, qui donna le nom à la Stirie, se trouve in parte Slavornm au pied de la montagne Priel, un canton der Stoder (Vorder und Hinter Stoder bey Windisch Garsten); ailleurs, près de la montagne de Triglau (Triglav, triade), au sud des sources de la Save, une vallée de Stoder. — Au sud de Gratz on a un Sausel, les vestiges indélébiles des Sousls (dipl. Falzbürgensia 970, 1045); sur Yps, qui traversait les possessions des Vinules du terroir Slavinia, on construisit castellum où locus vocatur Zuisila

(30) On y voit : Ratenov, Ezern, Plotz, Retzov, Steppin, Lippe, et dans la Polisie Volynienne sont connu : Ratno, Ezero, Ploski, Raïszcze et Rastov, Stepan', Lipovo.

(dipl. 979). — Les compagnons des peuples brisés et dispersés, les Chrobates, avaient aussi leur pagus Crauvati (dipl. 954, 978, entre Leubach et Knittelfeld). Ils venaient d'au delà des Karpates, grossir les populations laborieuses.

13. Les vainqueurs, poursuivant maintefois la retraite des peuples, essayèrent de pénétrer plus loin jusqu'à la mer. Le succès qu'ils pouvaient obtenir n'était ni durable, ni constant. Ils appelaient cependant les plus paisibles à s'associer à leur brigandage (591). (Simokata V, 3, Theoph.). Après la défaite et la retraite des peuples, la résistance des autres ne discontinua point. Les Chrobates, qui habitaient la grande Chrobatie, la Chrobatie blanche, de l'autre côté les Serbes qui venaient de la grande Serbie ou la Serbie blanche, venaient au-devant pour arrêter l'ennemi, pour le détruire. Les plaines des Doulèbes ne cessaient point d'être le champ de bataille et de combat (*boïki, bojki*), où les armes à la main les nations allaient décider de leur sort : ainsi que le champ de combat *bójki*, situé à l'est de Chrobatie et au nord des Tourks (Madiars) devenant patrie commune des peuples qui se répandaient à l'ouest et au sud, et gagnant de la renommée, fut connu chez les étrangers par son nom slave βοϊκι, τοπος βοϊκι *pole boïki* : ce sont les Slaves eux-mêmes qui le qualifiaient ainsi, παῤ αὐτοῖς βοϊκι τοπον ἐπονομαζόμενον (Constant. porphyrog. de adm. imp. 32) (31).

De la Chrobatie blanche et des monts Karpates sortit vers 630 μία δὲ γενεὰ une tribut, en se dirigeant vers la Dalmatie, dont les ruines étaient possédées par les Avares. Après de longs combats les Avares y furent détruits, le reste assujéti. La colonie des Chrobates, Kroates prospéra et grandit (Const. porphyr. de adm. imp. 30).

Quelques années plus tard (634-636) une portion des Serbes Σερϐλοι originaires de la Serbie blanche, qui habitaient le champ boïki, se proposa de chercher un établissement dans l'empire. On leur permit d'occuper les vastes provinces à l'est et au sud de la Dalmatie,

(31) Je pense que c'est la plus simple explication qu'on puisse donner au lieu de boïki. Quel est le Slave qui ne comprendrait pas *boj* combat. guerre, *bojek* vaillant, *bojar* guerrier, *bojka* lutte, combat. — On donnait le nom bojki à l'épée de combat, comme on voit par un passage de l'historien Mathée évêque de Krakov. — Dans le boïki de Constantin porphyrogénete on a cru de reconnaître la Bohême, mais Schafarjik a raison de rejeter cette explication. Dans les montagnes des Karpates existe une population de montagnards qui porte le nom de Boïki, il suppose leur vaste étendue dans les temps anciens dans une région à laquelle ils donnèrent le nom. Supposition difficile, il serait, je pense, plus simple d'admettre, que cette petite population apporta ce nom du champ de bataille où elle s'était distinguée, en se retirant dans les montagnes. — Avec tous ceux-ci, que le savant Schafarjik me pardonne, Ditzike et Vistule n'ont rien de commun.

dépeuplées et désertes à la suite des ravages des Avares. Les Serbes s'y multiplièrent et se trouvant en voisinage avec les Boulgares, se virent forcés de disputer les terres, rarement encore cultivées par de laborieux Slaves dans la Moravie inférieure (Const. porphyr. de adm. imp. 32).

En attendant, les guerres avec les Avares continuaient dans la Slavonie. Ils étaient exterminés dans les possessions Kroates et Serbes; au delà des Karpates ils ne pouvaient plus rien entreprendre contre les indigènes organisés : leur domination cependant bien que restreinte dans la Pannonie et dans une portion de la Karintie, ne cessait point d'être formidable, d'opprimer et d'inquiéter les voisins indépendants, contre lesquels ils armaient leurs frères soumis. Dans les combats ils poussaient ces derniers en avant, en les qualifiant par dérision de bis-appuie (béfulci), parce que les Slaves, en première ligne, ne pouvaient pas reculer, ayant par derrière les Avares, et en cas de la dernière nécessité avaient leur secours. Les enfants Avares, procréés de femmes et filles Slaves, furent enfin révoltés de ces procédés et voyant les exploits de Samon (jusqu'à 658), prirent les armes (Fredegar 48). Après tant de guerres prolongées depuis deux siècles, les Avares furent à la fin vaincus et presque exterminés en 799. Une poignée de leur population confinée au confluant nord de Morava avec le Danube, s'éteignit lentement comme la flamme d'une lampe et disparut : périt comme des Obres, dont il n'y a ni génération ni descendant, répétait le proverbe Slave (Nestor 10).

14. La destruction des Avares poursuivie avec tant de succès, ouvrit la Slavonie méridionale à l'aggression des Franks. Ils occupèrent (vers 791) les deux Pannonies, l'Istrie, la Libournie et la Dalmatie (Kroate) (Einh. vita Karoli, ap Pertz. t. I, p. 451), pénétrèrent jusqu'à l'embouchure de Sava où Sirmium reçut le nom de Frankochorion (Nicet. choniat. ad a. 1123, 1153, p. 10), et proche de celui-ci Budalion fut appelé Frankavilla (Ansbert. ad a. 1189; ensuite Nagyolas ou Madielos). Les Kroates subirent ce nouveau joug. Leur soulèvement sous Ludewit (818-822) n'avait pas de succès. Les Franks fesaient main basse sur les vaincus, égorgeaient leurs enfants et les jettaient aux chiens. Un autre soulèvement sous Porin, avait plus de succès (vers 830). Les Kroates divisés en deux portions amies (Chorbatia savia ou siscia et dalmatica), organisèrent un état flottant entre l'influence de l'église grecque ou latine. (Einh.; Const. porphyr.; vita Hludov.; annal. fuld.; Fredegar 72; vita s. Eusicii, ap. Bouquet. t. III, 429).

Les Boulgares profitaient des embarras des Franks et s'emparaient (827, 829) des pays aux environs de Frankochorion (Einh...)

En même temps, un autre rempart s'élevait contre l'aggression franko-allemande, dans la grande Moravie (836-898). Rempart un certain temps formidable, qui, malgré sa chute, arrête le progrès allemand.

Pendant ces secousses prolongées, les Kroates et les Serbes, quoiqu'ils se sont baptisés, soutenaient des relations avec leur mère-patrie non-baptisée, avec la Chrobatie et la Serbie, qu'ils qualifiaient de grandes ou blanches. La situation de la première, souvent mentionnée, est bien connue : elle s'étendait au nord des Karpates et longeait les parties montagneuses vers l'Elbe. La seconde est moins déterminée. Ce n'est que par l'organe des Serbes eux-mêmes, qu'on savait qu'elle était τῆς Τουρκίας ἐκεῖθεν au delà des Madiars, par conséquent au nord et aux environs du Dniestr, ὁμοίως καὶ ἡ μεγάλη Χρωβατία, où est aussi la grande Chrobatie (Const. de adm. imp. 32). Cette Serbie donc s'accroche à la grande Chrobatie, elle forme quelque chose de homogène avec-elle; elle compose sa partie orientale. On ne peut considérer la qualification de la grande Serbie qu'une appellation générique d'une souche qui se distinguait par horvate et serbe (32). Nonobstant cette distinction, dans la Kroatie et la Serbie dalmates, toutes sortes de Slaves allaient s'établir. Ceux des pays Boulgares, Timokans, Koutschans trouvaient un refuge chez eux (Einh. s. a. 818; Const. porp. 32, ad a. 934); les Serbes se retiraient en différentes occasions dans les possessions des Kroates (sous Zacharias entre 924-934); des environs de la rivière vistulane Διτζίκη Ditzike (lisez Nitzike, Nidzitza) du pays non baptisé (de la grande Chrobatie), arriva (885) une tribu ἡ γενεα une génération du fils τοῦ υἱοῦ τοῦ Βουσεβούτζη de Vischevit (chef de Vislitza), s'établir sur le fleuve Zakhloum, et le fils baptisé Michael régnait dans le canton Zakhloum (Const. porphyr. de adm. imp. 33; légende de S. Méthode, dans moskvitianin, t. III, p. 430). Par cette fluctuation prolongée, les deux pays et leurs zoupanies augmentaient en population; ils pouvaient faire sortir des armées, entreprendre des expéditions maritimes, peupler de leur souche variée, les villes latines, où l'on distinguait les Dalmates et

(32) C'est la grande Skouf, Skoufia (Skythi) des Grecs suivant Nestor (chap. 7, 17). — C'est à tort qu'on a voulu interpréter la Serbie blanche par la Sorabie de l'Elbe : cette dernière n'est au delà des Tourks, mais au delà des Chrobates. Si dans le langage de Constantin la Serbie blanche est limitrophe à la France, c'est que l'archonte des Chrobates était sujet du roi de France, et la Serbie blanche indépendante. — Au reste, remarque très bien Schafarjik, que Constantin parle constamment de Chrobates et Serbes non baptisés, et de boiki non baptisé, quand il ne pouvait pas ignorer que la Bohême et les Sorabes de l'Elbe furent chrétiens depuis longtemps.

les Slaves (Edrisi V, 3). Dans la Serbie se formaient des nuances d'idiomes de différents cantons; elles sont beaucoup plus prononcées dans la Kroatie : entre les Morlakhs, Horvates et presque Serbes vers le sud.

Leurs pays étaient divisés en cantons qui s'appelaient joupan, zoupa, zoupy, zoupanie, et le chef de chacune żupan, zoupan. Chez les Kroates on accepta le titre avare de ban, pour un chef à part d'une province plus considérable. Mais ces joupanies, par une espèce de fédération, formaient une unité qui avait souvent un joupan général, grand joupan. Parmi toutes ces petites provinces on ne voit pas d'autres dissensions, que celles qui décidaient de la dignité d'un joupan, elles se prolongeaient lorsque l'intérêt dynastique s'en mêlait, favorisé par la marche de la civilisation et par la suprématie étrangère.

La division en zoupanies n'était pas constante, elle changeait mainte fois, avait de sous-divisions, et il n'en manque pas d'obscures qui n'ont jamais figuré dans l'histoire. Si donc nous acceptons que le géographe bavarois, dans le dénombrement des peuples juxta résidants, annotait les cantons des Serbes et Kroates : nous ne devons pas espérer de trouver leur conformité avec la division postérieure comme elle est connue.

15. Nous avons interrompu la revue de sa description au commencement des peuples qui juxta fines résident et dont les premiers sont *Osterabtrezi, in qua ciuitates plus quam* c *sunt*, et nous avons vu leur position de deux côtés du Danube, c'est-à-dire des Obotrites orientaux ou Predenecentins, Branitzoviens. (Voyez dans notre atlas la carte de la Slavonie du xe siècle).

Miloxi, in qua ciuitates LXVII. Quand je vois au nord du Danube Moliza, au sud près de la rivière Mlava, Milesovitsch; à l'ouest de Morava Milatovtze; près de Sabatsch, Milovilo : je n'hésite pas d'admettre, que les Miloxi habitaient presque le même territoire que les Branitzoviens. Sans vouloir infirmer cette explication, je ferai remarquer qu'on trouve dans les ancienne cartes (de succes. de Homman) à l'est de Fokia. s. saba de Milosevo, et dans cette contrée existent Millinovo, Millovistch, dénominations qui ne se répètent pas en Serbie.

Pheznuzi, habent ciuitates LXX. Πεσέντα, tirant le nom de Vezenta montagne au nord de Jaïtza (Kroatia).

Thadesi, plus quam cc *urbes habent.* La rivière Zermagna chez les Romains s'appelait Tedanius; l'autre, Chercha, était nommée Titius, (Kroatia).

Glopeani, in qua ciuitates CCCC, *aut eo amplius*. Χλεβίανα Cloania (dipl. 892), Livno dans Hertzegovine (Kroatia).

Zuireani, habent ciuitates CCCXXV, Zara, Jadera (Kroatie).

Busani, habent ciuitates CCXXXI. χωρίον Βόσωνα, qui grandit ensuite sous le nom de Bosnie.

Sitici, regio immensa, populis et urbibus munitissimis. La Kroatie formait d'abord deux états, dont un au nord avait Siscia, Sissek pour capitale : on pourrait donc présumer que regio Sitici, plaine de cités, désigne cette portion. Mais une autre interprétation se présente par les zoupanies connues dans l'autre Kroatie. — Elles étaient au nombre de quatorze, dont les trois premières formaient un banat, à savoir : Γουτζηκὰ, sur les rivières Gatsk et Gaschtitz; Λίτζα Likha, Lika; Κρίβασα, Corbaustuci (dipl. 1078), Corbavia; Νίνα, autour de la rivière Tedanius, Zermagna; Σίδραγα, Sidraga terra (dipl. 1050, 1069, 1072, 1185) circuit de Belogradon; Τνῆνα, Knin sur Kerka; Νόνα, Aenona, Nin, de la péninsule; Βρεβέρα, Berberistici, Breberstiti (dipl. 1069, 1078), Bribir sur Bribirstitza; Παραθαλασσία, Primorie entre Kerka et Cettignia; Πεσεντα, Vezenta; Πλέβα, Plieva, Pliva sur Pliva; Ἤμοτα, Imota sur le lac imotski; χλεβίανα, Livno; enfin Τζέντζηνα, Cetinensis comes (dipl. 1066, 1076, 1078) autour de la rivière Tilurus, Cettina. Cette dernière zoupanie répond aussi aux cités de la région Sitici. — Mais tant de cités remparées, accompagnées de 516 villes voisines, me font courir dans les régions plus spacieuses vers la rivière Sitnitza : position mémorable dans les fastes serbes. Elle tamise ses eaux (dit son nom) à travers les cailloux, et se jette dans l'Iber où était la clef de la Serbie du côté de l'empire. Près de Mitrovitz on voit les ruines de Zvetschan, Sphentzanium, petit bourg bien fortifié, et plus haut Liplana conserve les restes de l'ancienne Lipenium, tous deux placés à l'entrée de la Serbie, près d'une chaîne de montagnes. La capitale de la Serbie n'était pas trop éloignée de cette situation.

Stadici, in qua ciuitates DXVI, *populusque infinitus*. Par ce peuple infini, et indéfini, je passe vers le nord, pour descendre successivement vers le sud.

Sebbirozi, habent ciuitates XC, divisit provincias et regiones regni... secundum cursum aquarum,... aquas vero quae fluunt in magnum flumen Donavi (inter Sava et Drin) vocauit Sumbra (Diocleas, ap. Pejacsev. app. p. 24), Semberia.

Unlizi, populus multus, ciuitates CCCXVIII. Rivière Unna et la ville Unatsch (Kroatia).

Neriuni habent ciuitates LXXVIII. Fleuve Orontius ou Naro dans l'antiquité, Neretva, Narenta, près duquel au pied des montagnes la ville

Naresii, Neret formait une Zoupanie de la Podgoria (pied-mont) (Diocl. ap. Luc. p. 293). Mais les fameux Pagani étaient aussi appelés Ἀρεντάνοι, Narentes, de leur fleuve Naretva, Narenta.

Attorozi habent CXLVIII, *populus ferocissimus.* La férocité des Narentans-paganiens était assez accréditée, parce qu'ils ne voulaient se faire baptiser. De leur zoupanie Mokron sortaient les flottes qui protégeaient les îles (ostrovy) qui étaient en leur possession, et semaient l'épouvante par la mer adriatique. Dans cette zoupanie près du Mokron maritime au sud se trouve Ὄστρωκ, Ostrog (dipl. 1078, 1108), Zaostrog, Zaostroze.

Eptaradici habent ciuitates CCLXII, Ῥαστώτζα, Raztok, zoupanie de Narentan?

Vuillerozi habent ciuitates CLXXX, Βερούλλια, Vroulia martime, au nord de Mokron dans sa zoupanie.

Zabroci habent ciuitates CCXII, la grande île Βράτζης Brazza, en possession des Narentes?

Znetalici habent ciuitates LXIIII. La partie méridionale de Serbie, appelée Dioklea ou Doukla, enclavait dans son intérieur un canton situé aux environs de la rivière Zetta, dont le nom Zenta, Zeta, Zentana, se communique à Dioklée entière.

Aturezani habent ciuitates CIIII κάστρον τὸ Ῥαούσιον, Raguse, appartenait encore à l'empire; Ῥίσενα, Resinum, Risan dans la baie de Katera, se trouvait déjà en possession des Serbes, dans la zoupanie de Terbouniates.

Chozirozi habent ciuitates CCL. Δεκάτερα, Cattaro, Kotor de la zoupanie Zente ou Dioklea.

Lendizi habent ciuitates XCIII. Λόντο, Lunta, Luncza, Linda, Lonto, de la zoupanie Diokleane.

Thafnezi habent ciuitates CCLVII. Δεσνὴκ, Tessen, Teszan, Deschan, entre Ussora et Bosna? — On a aussi Δεστινίκον capitale de Serbie, qu'on suppose Trsztenit d'aujourd'hui; peut-être Detschiani sur la rivière du même nom qui se jette dans Drin blanc.

Zeriuani, quod tantum est regnum, ut ex eo cuncte gentes Sclauorum exorte sint, et originem, sicut affirmant, ducant. La description du bavarois, quand elle indique un pays spacieux par son nom général, n'entre plus dans les détails de son intérieur : par contre, quand elle énumérait les détails, elle n'avait pas l'occasion de mentionner le nom général. Or, dans l'énumération des peuples iuxta résidents, le nom général des Kroates est pour sûr passé sous silence. Mais le géographe, en détaillant les petits cantons de Luzitzi, n'a pas négligé de spécifier leur nom, avec la réserve d'un certain nombre de villes. La même spécification paraît avoir lieu pour la Serbie dans cet empire de Zeriuani, Serviani,

Servians, Serbiens, Serbes, qui est si grand que suivant l'affirmation (des Serviani eux-mêmes), tous les Sclaves sortirent de leur pays et en tirent leur origine. Les Serbes se disant venir de cette commune patrie, dite Serbie blanche et conservant son nom, pouvaient être considérés par le bavarois à l'inverse pour la souche de la race. Mais il ne donne pas de nombre de villes, le pays des Serviani chez lui est sans limites, indéfinissable, patrie commune; or, toute la Slavonie orientale, qui lui sert de transition dans les parties vinules, où sa description va recommencer l'énumération interrompue des peuples in finibus nostris, par les Prissani, Brizani à l'embouchure de Havel : comme nous avons examiné (33).

16. Pour expliquer la nomenclature du géographe bavarois, nous avons eu recours à la relation de Constantin porphyrogenète; elle seule nous fournit l'ensemble qui dessine l'état des Kroates et Serbes. Constantin raconte que de son temps la Serbie avait été impitoyablement dévastée par les Boulgares, qui conduirent les populations captifs et les établirent chez eux. Ce n'est qu'après quelques années, 934, que Tscheslav a pu penser à la restauration de l'état. Les fugitifs rentraient dans leur pays et Tscheslav restituait l'ordre et l'ancienne division. Cette dévastation n'a touchée que très-peu le littoral, où se distinguaient quatre régions serbes.

Les Narentans Ἀρεντάνοι, paganiens, παγανοὶ δὲ καλοῦνται, formaient une république à part, divisée en trois zoupanies, dont celle de Δαλὲν (antique Delminium), vallée Dlmno, Doumno, Douvno, est intérieure; les deux autres maritimes : Ῥαστῶτζα (l'étang Raztok), avec la ville Λαβίνετζα. Labena(dipl. 1103); et Μοκρον (Makarska), contenant Ostrok et Verullia. Les paganiens possédaient de très-belles îles au nombre de quatre : Bratzo; Kourkoura ou Kike; Fara; et Meleta ou Malozeata (Const. porphyrog. de adm. imp. 30, 36).

(33) Schafarjik distinguait aussi dans les Zerivani les Serviens, mais d'une toute autre façon : il s'efforce de déterminer leur assiette positive en Litvanie. — Quant aux antres peuples du bavarois, son explication est radicalement différente de la mienne. Il les divise en slavons et non-slavons. Phesnuzi sont Petzenchi; Bruzzi, Pruses; Wizunbeiri, Boulgars-blans (voyez la note 28); Caziri, Khozares; Forsderen et Liudi, de la race finoise. — Avec la liste des autres reconnus slaves, il parcourt toutes les espaces entre Sala et Volga pour confronter leurs noms avec les dénominations géographiques qui se repètent d'un bout à l'autre et quelquefois il opte parmi ces indications pour fixer un peuple du bavarois. Ainsi pour leur habitation Glopeani trouvent les Kolps dans le gouvernement de Novgorod; Zwirani un lac Swir en Litvanie; Sittici, Zitomir; Stadici la Podolie, Sebbirozi un lac Sebira dans le gouvernement de Petersbourg; Willerozi, une rivière Bulera en Kourland, Zabrozi, le za-porohy des kozaks; Attarozi les Turocz, Turia, Turzisk etc., de la Polisie; Thafnezi, une rivière Tanev en Pologne; Neriuane, Narev en Mazovie; Busani, Boug et les Boujans; Lucolane, Lukoml dans la Russie blanche; Velunzonie, Vielun' en Pologne; etc. etc., et Verizane, Fraganeo, sont Heverenofelda, Fergunna, position trop allemande. — Peut-être je me trompe dans mes explications compacte : mais ce que Schafarjik propose, n'est pas trop rassurant.

La principauté des Zakhloumes ἡ ἀρχοντία τῶν Ζαχλούμων s'étendait au delà de Narenta jusqu'à Raguse, divisée en dix-neuf zoupanies. Sur une montagne s'élevaient deux villes Bona et Chlum, et les habitants avec le pays furent appelés Zachlum (au delà de Chlum). La partie maritime était nommée kraïna (région, plaine); intérieur podgoria (pied-mont) dans laquelle se trouvait les villes Neret et Rama. Depuis que Michel, fils de Wischevit s'était établi, Zakhloum n'était pas toujours dans une bonne intelligence avec la Serbie (34).

Une autre principauté Terbounia ou Trabounia, Τερβουνία, Τραβουνία, Treuvunia (dipl. 1195-1230, 1234, etc.), (Trebigne sur Tribinschitza divisée en neuf zoupanies, portait aussi le nom de Καναλή à cause que la lisière maritime était ainsi appelée (35).

Enfin Διόκλια, se prolongeait de Dekatera (Cattaro), par Antibari, Helkynion, Elisso, jusqu'à Dyrachion. La ville Dioklea (Doukla) située sur le confluent de Moratcha avec Zetta; cette dernière a communiqué son nom à la province (36).

C'est au delà de ces quatre provinces que la Serbie dévastée s'était de nouveau organisée. Elle avait peu de villes habitées, κάστρα οἰκούμενα τὸ Δεστινίκον, τὸ Τζερναβουσκὲν, τὸ Μεγυρέτους τὸ Δρεσνεήμ, τὸ Λεσνὴκ το Σαλεμές, dans toute espace depuis Drin noire jusqu'à Sava. Ses frontières heurtaient Ibar; Sitnitza n'était pas dans sa possession; au nord sur les frontières de Kroatie se distinguait χωρίον Βόσωνα contenant les villes τὸ Κάτερα, και τὸ Δεσνηκ (Const. porph. 32) (37). Le pays se peuplait et se dépeuplait par une population mobile et alimentait l'élément de sa grandeur future, secondé par sa race mobile de pâtres, qui promenaient leurs troupeaux jusqu'à Thessalonique, dont le thema reçut le nom de Serblia.

La Morava inférieure, bien que sujette aux Boulgares, avait son chef qui recevait les ordres de Byzanze, comme les chefs des Chrobates,

(34) Constantin (chap. 33), compte au nombre des villes habitées : Bona, Chlum, Stagnon, Mokriskik, Iosle, Galumaenik et Dobriskik. — Le diokleate (ap. Luc. édit. 1666, p. 293), nomme les zoupanies suivantes : dans *Podgoria*, zupania : Onogoste, Moratia, Comerniza, Piua, Gerico, Netusini, Gnisemo, Debreca, Neret et Ramina; dans *Cherenania* (kraïna) : juppaniæ : Stantania, Papava, Vabsco, Lucca, Vellica, Gorimita (Velicagor, Imita, ap Peiaesev, p. 96), Vecenike (Vecserigorie), Dubrava et Debre.

(35) Constantin (chap. 34), compte entre les villes habitées : Terbunia, Hormos, Rhisena, Lukabate et Zetlebe. — Le diokleate (ap Luc. p. 293) nomme jupaniæ : Libomir, Vetanica, Rudina, Crusceviza, Urmo, Ressena, Draceviza, Canali, Gernoviza.

(36) Constantin (chap. 35), nomme les grandes villes seulement chez les Diokleates : Gradetæ ou Grade, Lonto et Dokla. — Le diokleate (ap. Luc. p. 293), compte : Zentae regio.... et zupaniæ : Lusca, Padlugiac, Gorska, Cupelnich, Obliquit, Propratna, Cremeniza, Budua cum Cuceva et Gripuli.

(37) Dans la Serbie intérieure, se firent connaitre de bonne heurs : Budinil, Desaevallum (Tieschitza), Galis (sur la montagne Galitschi près Tschatsch); Longomiros, Lugomir; Semberia, Sembria Subria; banatus Machoviensis, Macsua provincia Matschva.

Serbles, Zakhloums, Kanales, Trabouns et Dikleas (Const. porphyrog. de cerem. aulæ, II, 48). Les pays ultra-montains ne cessaient d'attirer les Slaves, qui se plaisaient à séjourner et à s'établir dans les zagories. La Macédoine depuis trois siècles était pleine de leurs populations. Les Δραγουβίται, Δρουγουβίται, Δρογουβίται, Durgovitæ, établis sur la rivière Drogovitza en Thrace, demeuraient dans les hauteurs de la Macédoine (Dragomir au pied du mont Justendjil, connus depuis 669, 877). — En même temps se faisaient connaître : Βαιουνῆται (Baïna, Vaïna près de Radovitz); — Σαγουδατοι, habitants les plaines de Thessalonik; — Ῥουγχίνοι, établis sur les rivages de la mer (près de Rondino); — Βερζῆται, Βελζητιαι, assez puissants quelque part dans l'intérieur. — A l'est de ces peuples, dans la zagoria de Rilo et Rodope, s'assirent Σμολενοι (1097, 1200, jusqu'à Melenik). — Toute cette partie de l'empire fut ouverte aux Slaves, les vallées de Pologos, Pelagonie dépourvues d'habitants, servaient de pâturage à leur troupeaux (voyez les écrivains byzantins).

Plus au sud, autour du golfe Volo (Pagaseus sinus) cultivaient le terrain Βελεγεζῆται. Dans la Morée, Μιληγγοὶ καὶ Ἐζερῖται inquiétaient quelquefois (vers 850, 940) cette presqu'île (Const. porph. de adm. 50). — Ces noms nationaux acquirent de la renommée parmi les populations slaves, qui, diminuant ou grossissant d'après les circonstances, inondaient l'empire. Ces noms allaient s'éteindre, la race continua plus longtemps à dégénérer par la fusion avec les indigènes grecs.

17. Je vais terminer la revue de la Slavonie du xme siècle, par l'examen d'un fragment qui nous reste de la relation arabe de Massoudi.

Les arabes se formaient l'idée de l'existence de la Slavonie par des investigations faites à cet effet et par des communications directes. Leurs géographes déterminaient sa position et l'étendue. Ibn Ketir le farganien (vers 930), désignant les pays de chaque climat, place la Slavonie dans le viime, d'où elle s'étend au delà de ce climat vers le nord (chap. 9, p. 39 de l'édit. de Golius). Massoudi compte l'étendue de la Slavonie, 3500 parasanges en longueur et 420 parasanges en largeur (apud Deguigne, notices et extraits, t. I, p. 54). Ibn Haoukal (vers 977) donne seulement 2 mois de chemin à la Slavonie, du midi au nord et de l'est à l'ouest (p. 6). Tous y enclavent la Russie et ne la séparent point, même Abou Ishak l'istakhrien, parce qu'il ne désigne spécialement la Russie dans le dénombrement général des régions, ni dans son aperçu général des distances (p. 1-4); tous ne distinguent aucune région occidentale à la Slavonie, qui s'étend jusqu'à l'océan, comme ils distinguent ailleurs les Roums, les Franks, les Espagnols (Massoudi, p. 27,

Abou Ishak p. 1-4). En effet nous verrons que différentes provinces d'Allemagne, et l'Allemagne entière, est enfermée dans la Slavonie, par ces relations des arabes.

Massoudi (mort en 957) est un des anciens écrivains arabes qui s'est préoccupé avec intérêt des Slaves et de leurs affaires. Il est probable qu'il est le seul qui prit le soin de réunir les relations à ce sujet. Les autres après lui se négligeaient ou répétaient subrepticement ce qu'il a dit. L'istakhrien Abou Ishak et le bagdadien Ibn Haoukal ne nous apprennent rien.

Les ouvrages de Massoudi ne sont pas publiés, ce qu'il y a sur les Slaves, n'est connu que par deux extraits d'un ouvrage plus considérable, extraits, dont un moins complet se trouve dans une note du résumé de l'ouvrage de Massoudi, fait par de Guignes (p. 27); l'autre, plus complet est inséré dans la compilation de relations arabes, composée par D'Ohsson, sous le titre de voyage (fictif) d'Abou el Cassim, ou des peuples du Caucase et des pays au nord de la mer noire (chap. 5, p. 85).

Le plus nombreux des peuples Sklabes, dit Massoudi, est celui qui s'appelle لوذعانه لوذاعيه Louza'ïet, Louza'na, Loudzana, Loudhana. Il va trafiquer jusqu'en Andalous, à Constantinople et chez les Khozars. Ce sont les Loutzaniens de Loutzk sur Stir. Ils avaient des relations avec Constantinople par Kiiov, et l'embassade des Slaves, en 955, au khalif de Kordoue, et le nom de Nemetz (Aschkenaz) connu en Espagne, confirment l'existence antérieure de relations slaves avec l'Espagne. Les Loutzaniens pouvaient y prendre leur part, ou bien l'écrivain arabe se plaît à concentrer et emboiter dans Loutzk ce qui était commun aux autres populations.

Les autres nations sklabes sont اصطبرانه اصطبونه Istabouana ou Istabrana, dont le roi actuel s'appelle صقلايج صقلانج Saklaïdji ou Saklandji. La lecture Istabrana est préférable et sans doute plus certaine, car elle nous donne le nom des Obotrites, Abotrites (Einhardi annal. s. a. 818, 822, 824) : *orientalium Sclavorum, id est Abotritorum*, qu'on appelait Oster-abtrezi (géogr. bavar.) Ist-abrana, Est-abrata. Ils avaient leurs possessions au nord du Danube. Cette explication d'Estabrana est corroborée par les noms de leurs voisins, relatés par Massoudi.

Ces voisins sont de l'autre côté du Danube, au sud du fleuve. En premier lieu برانجابين Brandjabin. Ce sont les Praedecentini des latins, Branitzoviens, Bransins, assis aux environs de Mlava, comme nous l'avons vu. — Ensuite خشانين Khaschanin, Guduscani des

latins, Koutschani. — Enfin les سربين Serbin, plus éloignés Serbiens. Les Serbin sont très-redoutables; cependant ils relèvent d'un empire voisin (byzantin). Chez les Serbin, lorsque le roi meurt, plusieurs de ses sujets se brûlent avec son corps et l'on fait aussi périr ses chevaux dans les flammes. — Les Serbiens s'étant établi sur les terres de l'empire romain, se reconnaissaient, à l'instar des autres peuples dépendants de l'empire.

Les Kroates, situés à l'occident, sont nommés par Massoudi خرواتين Kharvatin, קרואטי de ben Gorion, Κροατιοι, Κραβαται, Χρωβατοι, Χορβατοι des Grecs. — Plus loin sont les مراوة Morava.

Quelque part se trouvent les منالى منابن Menali ou Menabin, dont le roi s'appelle زنتبير Zentobir (De Guignes les appelle Menani et leur roi Rantbir). — Peut-être c'est une notice inconnue pour les autres histoires : mais voici ce qui pourrait être applicable à l'interprétation des noms arabisés. Blastemir régnant heureusement en Serbie, et mariant (vers 840) sa fille à Kraïnan fils de Bela, zoupan trebuonien, lui conféra le titre d'archon. Ce titre passa à Falimir, fils de Kraïnan, et à Tzutzemir, fils de Falimir. Le nom de Τζουτζημερος ne diffère pas trop de Zentobir, Tzen tomir, et comme les Trebouniens furent appelés Kanale : ils sont les Menale de l'arabe.

Massoudi connait les دولابه Douleba (Doulaïah chez De Guignes), dont le roi s'appelle وانج صلاوة Vandj Slava (Thala chez De Guignes). Les Doulèbes, nous l'avons vu, s'établirent en Bohême : *plagam adaustralem* (dioecesis pragensis), *contra Teutonicos orientales has urbes habuit terminales : Chynov, Dudlebi, Nololici, usque ad mediam sylvam* (dipl. ap. Cosm. prag. p. 54). Les possessions des Doudlèbes, Doulèbes s'étendaient sur les frontières de Bavière (dipl. 1088, 1175, apud Schafarjik, VIII, 40, 2). Or, les Doulèbes composaient le nouvel état des Tschekhs (Bohême), dont le duc (916-929) était Vatslav, Venceslav, Vandj-slava. Massoudi en est bien informé.

Nous nous sommes prévenu, qu'à cette cette époque les Arabes ne distinguaient pas les Allemands des Slaves. Or, Massoudi compte au nombre des nations slaves, celle des Allemands aussi. Il dit que les plus beaux des Slaves, les plus nombreux et les plus formidables sont les ترك Tourks. Chacun y voit, qu'il parle des Madiars, Hongrois, appelés Tourks par les byzantins. De même comme ces Tourks étrangers, il amalgame aux Slaves les étrangers Allemands. Les Slaves appellent dans leur idiome un Allemand, Niemetz, et en général tous les Allemands Niemtzi. Cette appellation passa aux étrangers khozars, juifs, arabes : aussi Massoudi nous avertit que les plus braves et les

meilleurs cavaliers de tous les Sklabes sont les ناسجين Namdjin, dont le roi s'appelle غرانه Grana, nom substitué dans la langue arabe à celui de Henri. Ce roi est donc Henri l'oiseleur (919-936). (De Guignes lisait Nabdgin ou Namdgin et leur roi Ara).

Du nombre des étrangers comptés aux Slaves, sont les صاصين Sassin. Les Saxons, appelés Sassi chez les Slaves, prédominieant en Allemagne du temps de Henri l'oiseleur de la maison de Saxe : les byzantins qualifiaient son successeur Otto, roi de Saxe, équivalant à celui d'Allemagne.

18. Qui est le roi ملك الاوانج Avandj, qui a beaucoup de villes, qui fait la guerre aux Romains, aux Franks, aux Nogbardes (Lombardes) et aux autres peuples, qui sont tantôt vaincus, tantôt vainqueurs? L'appellation d'Avandj est la même que de Venceslav, Vandjslava, seulement privée de la terminaison. Cependant, il est impossible de présumer dans ce roi guerrier la répétition du roi des Doulèbes Tschekhs, pieux chantre des psaumes dans l'église, éloigné des Nogbardes. C'est un tout différent, un chef de Kroates ou Narentans paganiens, à portée de faire la guerre aux Romains, Franks et Lombards.

Un autre puissant roi ملك الدتر Dir se retrouve facilement. Dir vareg, de la suite des Rouss, s'installa à Kiiov vers 866, comme libérateur de cette cité du joug des khozars. Il se fit connaître à Constantinople, et s'était baptisé; par le commerce il était non moins connu chez les Arabes. Le rouss Oleg, en 882, l'avait assassiné par trahison et régna à Kiiov, (jusqu'à 912), ensuite Igor (945) et Sviatoslav (972). Les Arabes, suivant leurs habitudes, qualifiaient de Dir, ceux qui succédaient et régnaient à Kiiov. Si le nom de Kiiov ou de Rouss ne l'accompagne point : c'est que nous ne possédons que de très-faibles fractions de la narration de Massoudi, qui n'a pas ignoré l'existence des Rouss.

De Guignes assure que Massoudi fit encore (dans le chap. 29), mention d'un pays slave qu'il appelle Noukbard ou Noukirad, Noukard ou Noukorod (p. 6, et 27) (Novogorod), dont la capitale était Arnkis qui est traversée par un très-grand fleuve Dgiaïnan. Ce passage a échappé à l'attention D'Ohsson, ou plutôt négligé, il n'en fait aucune mention (38).

Tous les Sklabes, au rapport des personnes les mieux instruites de leur origine, descendent de مارى Mari, fils de Japhet (probablement مادى Madaï de la genèse, X, 2), et c'est à lui qu'ils font eux-mêmes remonter leur généalogie. — Cette assertion est con-

(38) Le savant Frahn, relatant ce passage (Ibn Foszlan, p. 47), regrette : ich bedaure, dass diese nomina propria, nicht mit arabischer Schrift ausgedrückt sind : vielleicht liessen sie sich dann ausmitteln.

trariée par les relations des autres arabes: Yakout, en 1413, savait que Seklab descendait de Sabthi, fils de Kassoukhim, fils de Younan, fils de Japhet, qu'ils forment plusieurs tribus qui se font la guerre et qu'ils sont chrétiens iacobites, d'autres nestoriens, quelques-uns n'ont aucune religion, d'autres adorent le feu (VII, 5). Le géographe Kazvini, mort 1236, se rapporte à l'opinion d'Ibn el Kouli, et assure que Roum, Seklab, Ermen (Germain), et Frendj, étaient les quatre fils de Litta, fils de Kelouchim, qui était fils de Jafet. Schems eddin dimeschki, en 1586, reprend cette descendance, rectifiant que Litta fut fils de Jounan (Javan), qui était le fils de Jafet : mais il rappelle en même temps que les autres firent descendre les Sklabes de Madaï fils de Japhet. Si les Slaves croyaient eux-mêmes descendre de Mari ou Madaï, ce sont les Slaves chrétiens, baptisés, auxquels on a lu la genèse de l'ancien testament. La descendance de Mari n'a d'autre valeur, que la qualification de Dadan ou Khanaan qu'on leur donnait. Il est probable cependant que Mari trouva une position géographique dans la table de l'astronome Ibn Iounis, qui lui assigna 59° 40′ de longitude et 59° 36′ de latitude.

Les Rouss et Sklabs sont divisés en beaucoup de nations qui ont chacune leur roi et qui se font souvent la guerre. La principale nation se nomme ولينانا Velinana; on peut la considérer comme la souche des Sklabs. Jadis elle les dominait tous, et son roi nommé ماجك Madjek (chez De Guignes Mahak), recevait l'hommage des autres princes sklabes : mais la désunion survint et affaiblit la puissance de ces peuples en leur donnant à chacun un souverain particulier. Massoudi y ajoute, que c'est un sujet trop long pour être entamé, qu'il l'a traité avec étendue dans ses autres ouvrages (Massoudi, mouroudj. chap. 32). Or, il se dit être instruit sur ce qui s'était passé en Slavonie, et il en a raconté beaucoup de circonstances.

Voici ün fait d'une haute importance pour l'histoire slave et probablement non moins pour l'histoire de leurs voisins. Cependant Madjek et Velinanas échappent à toutes les conjectures de nos connaissances actuelles. La nation prédominante Velinana, serait sans fondement relatée aux Volyniens ou à quelque peuplade de nom analogue, car aucune n'a jamais pris, autant qu'elles sont connues, tant d'ascendant.

Les conjectures basées sur les événement connus dans l'histoire, ne laissent pas mieux établir l'époque de la domination de Madjek. L'histoire offre deux puissances qui s'étaient formées momentanément dans la Slavonie. Celle des Moraves sous Sviatopolk (mort en 894), dissoute par les dissentions de ses successeurs; l'autre plus ancienne

sous le chef Samo (mort en 658). Celle des Moraves ne convient pas à la relation de Massoudi, parce qu'il a nommé lui-même les Moraves particulièrement, sans rappeler leur puissance momentanée. Celle de Samo aurait plus de chances à satisfaire la relation de Massoudi. Elle durait 35 ans, plus longtemps que l'autre, et Samo était qualifié roi ou chef des Vinules, et ce nom est analogue à Velinana. En torturant un peu l'appellation arabe de Madjek au moyen des habitudes slaves, on parvient à y retrouver le nom de Samo entier. L'habitude slave rendait les noms des chefs en forme de diminutif : Bolko, Prjemko, Leschek, Vlodek, Vanko ou Vatzek, Mieschko ou Mieschek, ainsi Samko ou Samek, et l'arabe, par la transposition, en a fait Madjek. Probabilité très-douteuse. Massoudi se serait-il préoccupé des temps aussi reculés?

L'intérieur de la Slavonie, laboratoire qui déversait tant de peuples, ne cessait point de s'agiter. Depuis la retraite des Doulèbes, Chrobates, Serbes, il a dû s'y opérer immanquablement de grandes transformations. Les traditions populaires nourrirent des réminiscences d'un empire slave (Matth. chron. pol. lib. I), dont l'existence réelle sous un Madjek a pu être connue aux arabes, qu'ignore l'histoire écrite en Europe. L'activité commerciale des Loudzana et l'établissement des Volyniens seraient des conséquences de grandes commotions. Quelques légendes défigurant l'histoire postérieure, font croire que la qualification de Mesko, Mieschek, Madjek, est générique de chef d'état, antérieure aux Mieschek, Mietziszislav de Pologne. Bluettes sorties des tenèbres qui s'évanouissent aux regards attentifs. Il est à regretter que la narration de Massoudi, de la dissidence qui affaiblit la puissance slave, est perdue ou reste ignorée : elle donnerait certainement une lumière sur l'état de la Slavonie de cette époque, ferait au moins connaître l'opinion des Arabes au sujet de cette dissention.

Nous avons moins à regretter ce que Massoudi relatait dans ses autres ouvrages sur un philosophe qui vivait anciennement (Zamolxis ou Dikenes) parmi les Sklabes et qui par ses artifices et ses adroites impostures, avait sû captiver les cœurs et gouverner les esprits de tous ces peuples, auquel enfin on attribue la construction d'un temple et de l'idole resplendissante de pierreries précieuses. Massoudi donne la description de trois de ces magnifiques temples (Arkon, Retra...) (moroudje, chap. 62) La relation entachée de la fantaisie orientale, nous éloignerait trop de notre but géographique.

Lekhites.

19. Malaise, inquiétude morale, appât de gain, espérance d'une meilleure situation, prédisposent les populations, sont-elles pasteurs ou agricoles, à devenir plus mobiles, à se déplacer, dépayser. Très souvent cependant les calamités et les grandes catastrophes d'infortune, décident à s'expatrier. Toutes ces causes agirent sur la race slave, quand elle se dispersait dans toutes les directions jusqu'au Rhin, jusqu'aux dernières extrémités de la Grèce, s'aventurant par l'Asie mineure. Le grand débordement, grandissant et déclinant, s'était accompli dans le courant d'un siècle (550-650), mais la mobilité extraordinaire ne cessait de remuer les peuples par l'instabilité de fortune et les vicissitudes qui forçaient à l'émigration, qui occasionnaient de transplantations à la suite des guerres; cette mutabilité de situation se prolongait plusieurs siècles, jusqu'au xe et xie. L'immense perturbation fatiguait les vastes espaces inégalement. Dans certaines parties plus avancées dans le monde étranger, l'élément slave allait s'assoupir et s'éteindre; ailleurs il se manifestait dans toute sa vigueur, et partout il était destiné à des réformes variées, à la suite de climat, de changement dans l'existence, de la fusion des idées, de la civilisation avancée : parce qu'ils étaient barbares ces Slaves, ils allaient se civiliser. Partout changeait la condition de l'homme, et l'ordre social se trouva en souffrance pour prendre des directions très-variées.

Les Slaves dans leur patrie, au delà du Danube, étaient libres. Les prisonniers de guerre chez eux (braniec, brańce) n'étaient pas esclaves, ils pouvaient se racheter ou naturaliser. Les captifs ou les populations enlevées et enmenées par les excursions (jeniec, jeńce), trouvaient de suite l'établissement civique (culture de terre) et la naturalisation. Dans leur régime populaire, les Slaves, tous égaux, discutaient les affaires prospères ou adverses, agissaient ensuite sans égard à la décision arrêtée. Sobres, de mœurs rigides, ils ne prétendaient ni richesses, ni bonne chère, labourant les terres pour se suffire; endurants dans les fatigues, ils aimaient le repos; pour leur sécurité ils choisissaient des gîtes moins accessibles. Adorant le Dieu unique, créateur et tout-puissant, sacrifiaient, tiraient des augures, vénéraient les rivières et quelques esprits (Procop. de bello goth. III, 14; Mauricii strateg. XI, 5; Leonis tactica, XVIII, 100-107).

Cet état de leur société, conséquence de leur croyance et de leur culte, s'était perpétué de siècle en siècle, inquiété par d'autres, sans inquiéter les autres. L'étranger en passant secouait l'intérieur, et l'élément vital de la race reprenait sa vigueur. On peut, je pense, présumer,

que l'âge de grandes commotions, l'a trouvé tel qu'il était dès son origine : peu modifié. L'histoire fournit par intervalle, par-ci par-là l'apparition de l'autorité d'un pontife, d'un chef, d'une puissance, l'apparence enfin de prétention dynastique, et de suite tout retombe dans la dissolution populaire, insaisissable pour l'unité de l'action, pour la vue éblouie par les mirages historiques; dissolution qui ne se laisse refaire qu'après d'immenses agitations et par une opération de six siècles (550-1105).

Le baptême (867-886) disposa les peuples dispersés par la Grèce, de renoncer à leur habitude et de se conformer à la soumission des Grecs (Leonis tactica, 101). Après la chute de la puissance de la Boulgarie, gonflée par l'établissement forcée de tant de captifs, les Slaves baptisés allaient paisiblement (1016) peupler la Grèce sous le nom de Boulgares, étendre le nom de la grande Boulgarie jusqu'au défilé de Thermopyles (Benj. de Tudèle chap. 4); dociles, dressés à toutes les éventualités, à effacer leur nationalité. Les seuls Kroates et Serbes conservaient la vitalité de la race. La prise en possession de villes maritimes, les relations avec l'Italie et l'empire, n'affaiblirent leur génie, décidant cependant de nombreuses modifications. Les Kroates mieux établis, acceptèrent (1091) le régime dynastique de la Hongrie, conservant leur existence à part. Chez les Serbes, ceux qui parvenaient à la position de vlastelin (possesseur de domaines), agitaient la nation par leurs dissentions, le peuple ne perdait pas encore autant qu'ailleurs.

Le baptême a pu sauver l'âme des convertis : mais que dire du sort terrestre! En Allemagne, en Karintie, Frankonie, Saxe et chez les Sorabes et Vinules, les Allemands répétaient encore : *liberi, sicut Sclavi solent esse* (dipl. 1116, 1136, ap. Ludevig, script bamb.), mais les populations laborieuses des slaves passaient graduellement en Leibeigene. Un sort plus dur, plus sauvage attendait encore ceux qui défendaient leurs autels et leur indépendance. — Chez les Bohêmes, la civilisation matérielle faisant ses progrès, augmentant les richesses et les distinctions, inventa la prise de corps et la vente des débiteurs insolvables au profit des créanciers (vita s. Adalb. per. Joh. canap. 12, per Brun. 11); on vendait les captifs (Cosm. prag...). Un trafic, contraire aux principes slaves, souilla momentanément les Pomoraniens mêmes (Helm. II, 5). Ce sont les symptômes qui touchaient isolément les individus ou aggravaient la situation trop spéciale : mais le progrès du temps découvre par toute la Slavonie l'état du peuple dégradé d'une manière effrayante.

20. Lorsque les Kroates s'étaient divisé en deux états, ils soutenaient

leur amitié par des missives réciproques Const. porphyr. de adm. imp. 30). A partir des Slaves qui bâtirent Novogorod, des deux côtés du Dniepr habitaient les Polotschans, aux environs de Polota et de Polotzk qu'ils bâtirent ; les Krivitsches, Κριβηταίνοι, dont la ville s'appelait Smolensk, Μιλινισκα ; les Dregovitsches, Δρουγουβιτοι, qui habitaient entre Dvina et Pripet ; les Radimitsches et Viatitsches ; ensuite les Derevlans, Δερβλενινοι, dont la ville était Iskorost ; les Loutzans Λενζανενοι de la ville Loutzk , Λουτζα ; les Volynans Οὔλτινοι ; les Polanes, Polaniens, qui bâtirent Kiiov, Κιοάβα ; les Sieviers et Σερβιοι ; les Ulitsches et Tivertzes, Τεβερβίανοι (Tyrigètes) qui occupaient les rivages du Dniestr (Tyras, Tourla) et les autres Slaves ; tous ces slaves vivaient en paix (żiviachu w mirie, πακτιῶται, Const. porphyrog. de adm. imp. 9, 37 ; Nestor, po spisku Ławrentia p. 3, 7). Leurs villes grandirent par le commerce : Novogorod, Smolensk, Loutzk, Kiiov, Tschernigov, Τζερνιγώγα, Vyschogrod, Βουσεγραδε, et vivaient en paix. Le régime populaire, l'intérêt commun animaient leur fraternité. Il faudrait croire qu'aux environs de la Vistule jusqu'aux Pomorans, les peuples avec leur régime populaire, nourrisaient les dispositions pacifiques ; que dans la grande Chrobatie, la délimitation d'idiomes variés s'accomplit en paix. En effet, ni l'histoire, ni tradition quelconque ne mentionnent de dissentions continues de peuple à peuple. Les populations s'alliaient, se fédéraient contre leur ennemi, se séparaient et se divisaient en paix, sauf quelques exceptions extraordinaires. Ce n'est que par l'ambition ou l'animosité des chefs, lorsque le pouvoir restait concentré dans un chef, que se déclarait l'esprit de dissention, d'invasion, de domination. De cette façon un peuple se vit momentanément soumi à un chef voisin : mais nous ne pouvons pas inventer de conquêtes d'un peuple par un peuple : pour en avoir des exemples, il fallait changer l'esprit et la croyance par la civilisation.

Charlemagne transplantait les populations, les rois Boulgars l'imitaient ; Boleslav, le grand roi de Pologne, Brjetislav duc de Bohême, colonisaient les captifs. Ces événements dépaysaient les populations, sans changer leur condition sociale, au moins d'après l'ancien principe, ne fesaient que déplacer leur civisme. La fortune favorisait les positions civiques des individus. Quand nous voyons les Serbes émigrer, nous pouvons être sûr que c'étaient les vlastelins, proceres, d'une position plus éminente ; le peuple, vulgus, fut plus exposé à être dépaysé. On peut dire qu'au sein de chaque peuple la fortune créait une classe plus éminente, ouverte, accessible à chacun ; le peuple n'enviait pas la jouissance de faveurs civiques qui lui étaient moins accessibles, il se contentait de la participation commune dans toutes les affaires publiques,

les chefs agitaient également les deux classes; on ne saurait remarquer distinctement de collisions intérieures entre les classes civiques, si elles ne se seraient dessinées dans les réminiscences des fastes vistulans.

21 Les traditions répètent; les événements connus qui se déroulent en dernier lieu, et la position postérieure préparée par la marche séculaire, confirment que la condition civique s'était divisée en deux classes, que les populations étaient agitées plutôt par la prépondérance de l'une d'elles que par l'ascendant de quelque individu. Lutte civique, qui se prolongea de génération en génération sans déranger l'état social. Le peuple, kmet, kmiecie, vulgus, tenait à la possession de petites portions indivisibles qui dépendaient du domaine, gardait l'égalité de condition. La classe plus avantureuse des lekhs, lech, lechites, s'emparait de possessions spacieuses, de domaines, de terres divisibles, qu'elle qualifiait de libres, vola. Plus d'une fois, *diu agitati, non sine proelio et periculo*, les deux classes marchaient ordinairement d'accord, cultivaient et administraient leur patrie en bonne harmonie. Il n'était pas sans exemple que *l'administratio reipublicæ humilibus et incertis cessit personis, nulla prorsus vel vulgi vel procerum suggillante invidia*. On avait des exemples qu'un originarius, fils d'un captif ou d'un prisonnier de guerre s'élevait aux plus hautes dignités. Plus souvent la république restait *rege orbata, sine rege claudicans*. Le peuple prenant l'ascendant établissait son souverain conseil, kmet, kmiet, et disposait de la république. Les lekhs aimaient mieux avoir un chef, un Leschek, et de *principes succedaneos*, sous lesquels brillait maintes fois, *immensitas imperii* (39). La fortune balançant le succès : les séditions éclataient de part et d'autre et c'était probablement à la suite de ces commotions que se déclarait la scission des tribus lechites sous la conduite de Radim et Viatko, qui s'assirent sur Soj et Oka; qu'un Lekh conduisit les Chrobates en Bohême.

22. Le sort du peuple des Viatisches et Radimitsches n'était pas avantageux. Exposés aux invasions, ils participaient très-faiblement au trafic et partageaient la destinée des voisins. L'activité slave s'était concentrée dans de grandes villes marchandes où grandirent les richesses et l'opulence. Là discutait l'esprit populaire, exténuant la vitalité des campagnes épuisées par les courses des chefs rousses, de knez, descendants de Rourik, de boiars. L'élément byzantin s'associant à celui des

(39) J'emprunte les expressions de Matthée aux armes de choleva évêque de Krakovie, 1166, le seul des historiens qui, dans sa bizarre narration, donne la clef à expliquer; ce qui est attesté vers 1130 par l'historien Gallus.

varegs, couvrit de son linceuil l'organisation vivante. La législation s'empressa de distinguer les hommes libres, svobodniie, des asservis. Bientôt les apanages déchirent tous ces Slaves qui reçurent le nom de Russes et de Russie, le souffle byzantin glace le génie slave, la trame du peuple se pelotonne sur un triste avenir.

23. En attendant, sur les plaines de la Vistule, la prépondérance des lekhs se déclarait à tel point, qu'on y distinguait quatre peuples par leurs noms. Les Mazoviens, Mazovschanie; Luticzi, Lucic (Gall. II, 38), Licicaviki ou Licicaniki (ap. Witik. III, 66), Łęczicanie; Polanie, (Bolani, Pulani), et Pomoranie; tous les quatre se sont appelés Lekhites (siedosza na Viślie i prozwaszasia Liachowe, Nestor, po łarv. spisku p. 3). — Mais les lekhs s'agitaient dans la Chrobatie orientale en s'emparant de ses villes (Premisl, Tscherviensk, Czerviensk, Russie rouge); ils étaient sans doute assez puissants dans toute la Chrobatie, d'où ils conduisirent les Chrovates en Bohême, et ils figurent dans une éminente position chez les Tschekhs. Ils ne prétendaient point asservir le peuple, cette conception ne s'insinuait point à leurs idées qu'à la suite de la civilisation qui dardait ses rayons de l'occident. Il semble qu'en Bohême ils réussirent à scinder la classe kmetone, d'en former les kmetons supérieurs, qui firent cause commune, et le peuple passa dans une condition analogue à celle du peuple en Allemagne.

Dans les peuples lekhites et chez les Chrobates les affaires n'allaient pas du même train. Il semble que les lekhites réussirent d'établir et de prolonger le régime d'une dynastie sur les Polaniens et leurs associés Kouiaviens : de Leschek et Popiel (750-860). La tradition flétrit cette dynastie de nom de popel, cendre, elle qualifia de ce nom les autres princes de cette époque (Vischevit ou Vislav de Vislitza est un de popels), elle répétait : *sub cinere maxima viget virtus scintillarum* et savait qu'une révolte renversa le régime cendreux, élevant au trône un kmeton polanien (rusticus, agricola) Ziemovit fils de Piast, dont la postérité régna, modérant l'intérêt et la condition des deux classes, soutenue par les lekhs. Ils cherchaient d'étendre la domination, et les faits d'armes consolidaient le droit dynastique des Piasts. Les Lentschitzaniens et les Maxoviens s'unirent plus facilement, mais les Pomorans, chez lesquels l'élément populaire avait le dessus, se séparaient de l'union plus d'une fois.

Rien ne fait présumer qu'il y ait eu quelque collision de la domination des Piasts avec la Moravie, à laquelle Vislitza depuis 884, et la Chrobatie paraissent appartenir. Au moins est-il certain, qu'après la

chute de la Moravie, 898, la grande Chrobatie, exposée aux incursions des Pietschings, des Madiars et des Allemands, se soumit à Otton le grand (Const. porph. de adm. imp. 30, 31). Methodius y fesait son apostolat, les chrétiens de Moravie s'y retiraient après sa chute, Krakov était le chef-lieu de cette Chrobatie. Lorsque l'évêché de Praga fut fondé en 966, tout ce qui se trouvait dans la dépendance d'Otton ou de la Chrobatie devait composer le diocèse. On comptait à lui la Chrobatie jusqu'au fleuve Stir et le pays ultramontain jusqu'au Danube, où la province Vag paraît aussi s'appeller Ruhia, en commémoration des Rougs, dont les débris se laissaient distinguer un certain temps dans cette partie de la grande Moravie (40).

Meschko, Mietschislav, roi des lekhites, *cuius potestatis erant Slavi qui dicuntur Licicaviki* (Witik. III, 66), régnant sur les trois peuples lechites, par ses possessions à l'occident, au delà de Bober, rencontra les Allemands, qui s'étaient emparés de Luzices. Vaincu, 963, lui-même se soumit à l'empire : *imperatori fidelis, tributum usque in Vurta fluvium solvens* (Ditm. II, 19). Il se fit baptiser et par la qualité de *marchionis, comitis, ducis,* raffermit sa domination. Après sa mort, 992, Boleslav, ne voulant pas souffrir les prétentions aux apanages : *noverca et fratribus expulsis, excecatisque familiaribus suis Odilieno atque Pribuvoio, vulpina calliditate, regnum traxit in unum* (Ditm. IV, 37) (41). Par ces temps là Boleslav II duc de Bohême, se félicitait

(40) La législation bavaroise des années 876-880 et 906, dit : Sclavi qui de Rugis vel de Bohemanis mercandi causa exeunt, etc. (Ant. Fel. Oefelii, monum, boica 28, II, 103; Aventini, annal. bojor. IV, p. 288; Goldasti, rer. bioc. script. p. 698, 718). — Termini autem ejus (sedis praegensis) occidentem versus hi sunt : Lugast quae tendit ad medium fluminis Chub (Eger), Zelza et Liusena, et Dasena, Liutomerici, Lemuci, usque ad mediam sylvam qua Boemia limitatur. Diende ad aquilonem hi sunt termini : Psowane, Chrowati, et altera Chrowati, Zlasane, Trebowane, Boborane, Dedosese, usque ad mediam sylvam qua Milcianorum ocurrunt termini. Inde ad orientem hos fluvios habet terminos : Buo (Bug) scilicet et Ztir, cum Krakova ciuitate, provinciaque cui Wag nomen est, cum omnibus regionibus ad prædictam urbem pertinentibus quæ Krakova est. Inde Ungarorum limitibus additis usque ad montes quibus nomen est Tritri, dilatata procedit. Deinede in ea parte quao meridiem respicit, addita regione Moravia usque ad flumen cui nomen est Wag, et ad mediam sylvam cui nomen est Mure, et eiusdem montis eadem parochia tendit qua Bawaria limitatur (ap. Cosm. prag... ap. Lunig teutscho Reichs arch. contin I, p. 230). Le diplôme est fabriqué entre 1037 et 1052 (Othlo, vita s. Wolfkangi eppi ratisp. 29) confirmé en 1086.

(41) Un de familiaribus, Dagon, s'est retiré avec la reine noverca Oda et ses fils, à Rome, où ils firent cession de leur état à S. Pierre. Cette cession indique les limites de la domination de père Mieczislav : Dagon index et Ote senatrix, et filii eorum Misca et Lampertus (devenu moins), (leguntur) sancto Petro contulisse unam civitatem Schinesghe (Gnezno), cum omnibus suis pertinentiis intra hos affines : sicut incipit a primo latere, Longum mare (Pomorania), fine Pruzza, usque in locum qui dicitur Russe; et fines Russe extendente usque in Cracoa, et usque ad flumen Odere recte in locum Alemure (sylva Mure); et ab ipsa Alemura, usque in terram Milzæ; et fine Milzae, recte in terra Odere usque in prædictam ciuitatem Schinesghe (donatio Joh. XV, anno circit. 995. ap. Muratori, antiq. Italiæ medii æri, t. V, p. 831; confer. Ditm. IV, 28). — Milzieni, Pomorani, Prussi, Russi, Krakov ou Chrobatia sont exclus, sont limitrophes.

qu'il a pu occuper Krakov et rétablir les limites du diocèse jusqu'au Stir : mais à peine a-t-il fermé ses paupières, 999, Boleslav le grand s'empara de Krakov, de toute la Chrobatie, de la Moravie et de cantons de Silésie (42). Il accepta dans son alliance et sous sa domination les Pomoraniens (Gallus I, 6; Math. II, 13; Boguph. inter script. siles. sommersb. II, p. 25) *confœderatus cum Ottone, omnem Slaviam quae est ultra Odoram tributis subiecit* (Helmold, I, 15); *pax continua fuit*, car tout à l'ouest de l'Oder était cédé à Otton, et pacifié par la coopération de Boleslav; les Lutizi furent la part de l'empereur (Bruno, vita S. Adalb. 26).

Au mois de mars de l'année 1000, Otton III visita en souverain le corps de l'apôtre Adalbert à Gnezpe, organisa la hierarchie épiscopale dans les états de Boleslav, la Chrobatie allait désormais former un diocèce à part (Ditm. IV, 28). Emerveillé du faste de la cour et de la cordialité de Boleslav, il déclara qu'il serait indigne de qualifier de duc un monarque aussi grand, et pendant un festin, *accipiens imperiale diadema capitis sui, capiti Boleslavi in amiciciæ fœdus imposuit*, reconnut sa royauté et se désista de sa souveraineté (Gallus, I, 6; Matth. II, 11; Ditm. V, 6; etc). Après sa mort 1002, une longue guerre s'était engagée avec l'Allemagne. Boleslav ayant ses adhérents en Bohême, s'était emparé momentanément de ce pays; par le traité de Boudischin, 1018, il acquit les Milziens, les Louzices, les Loubousches au delà de l'Oder (Ditm. IV, 24, VI, 48, VII, 36; annal. Saxo, p. 460). Il visita kiiov où il avait aussi ses adhérents : mais il se contenta du butin et de la soumission tributaire (Ditm. VIII, 16; annal. quedl. s. a. 1019; Nestor, t. I. p. 125; Gallus, I, 7). A la fin, il se fit solennellement couronner de sa propre autorité en 1025, et bientôt sur le lit de mort, il présageait les séditions et les grandes commotions.

24. Boleslav le grand désigna pour successeur son fils Meschko, Mieczislav II, né d'une simple slavone, et à Otto-Bezbraïm, son premier né d'une princesse de Hongrie, il destina la Ruhie Vag comme apanage, *in Ruhhiam* (Russiam) *provinciam pepulit* (Wippo, édit. 1731, Pistorii, t. III, p. 470, 477). L'usurpation momentanée d'Otton-Bezbraïm, qui périt 1032; le retour de Mieczislav II, à condition des

(42) Une légende du XIIIe siècle détermine les limites des conquètes du sud, ou de la province Vag Rouhia : termini Polonorum ad littus Danubii, ad ciuitatem Strigoniensem terminabantur; deiu magriensem (in Agriensem) ciuitatem ibant; dein in fluuium qui Cepla nun cupatur, usque ad castrum Galis (Halitsch), ibique inter Ungaros, Ruthenos et Polonos finem dabant (chron. polon. mixta ungar. vita S. Steph. 7, mspti p. 354). A partir d'Agria, Erlau, elles touchaient, Teisse, Cisso, et longeaient en montant les rivières Bodrog et Toplia, Cepla, jusqu'à sa source et les montagnes.

apanages à son frère cousin Théodoric qui périt 1033, et à son neveu Roman, fils d'Otton-Bezbraïm, qui rentra dans la possession de Ruhie Vag (pour la transmettre aux Hongrois : Emericus dux Ruizorum); le divorce de la reine Rixa, n'étaient que les préludes de la conflagration (Gallus 1, I, 8; annal. hildesh. s. a. 1028, 1030, 1031, Wippo vita Henr. salici, p. 470; monach. brunwiller. vita Ezonis 3; Boguf. ap Sommersb. t. II, p. 26; etc) (43).

Utinam ignem seditionis accendentes deum et hominem vereantur (Gallus, I, 16) : mais ils n'auraient pu l'enflammer, s'il n'y avait pas de causes, et ces causes irritaient trop longtemps le civisme populaire et national. La reine Rixa allemande, qui gouvernait (1034-1036) s'enfuit; le jeune Kazimir se retira. *Sedicionantur cives* (kmetons), *dissipatione dissipatur terra* (Matth. II, 15); *adversus episcopos et sacerdotes dei, sedicionem inceperunt, eorumque, quosdam gladio, quasi dignius, peremerunt, quosdam vero, quasi morte dignos viliori, lapidibus obruerunt; christianitas bene inchoata et roborata, flebiliter disperiit* (Gallus, I, 19; annal. hildesh. s. a. 1034). Ensuite, *contra nobiles* (lechitas), *liberati* (kmetones), *se ipsos in dominium extulerunt, aliis in servitio versa vice detentis, aliis peremptis* (Gallus, I, 19). L'invasion bohême aggrava le malheur; elle commit d'effroyables destructions; la province, surtout des Polaniens, changea en désert sans habitants; ailleurs on s'organisait en désordre, *vindicariæ potestates, principes abortivi.* La Mazovie seule constitua une unité sous le chef de son dignitaire Maslav, homme du peuple, *sordido famulitii genere, avo originario*; elle offrit un refuge au peuple. Après plusieurs années reparut Kazimir pacificateur, *non sine proelio.* L'accommodement civique fut terminé par une sanglante victoire 1042, et la chute de Maslav secouru par les Pomoraniens (Gallus, I, 20; Matth. II, 15). L'accommodement n'était point à la pleine satisfaction du peuple.

Boleslav II le hardi, tout jeune encore, releva la renommée et la puissance de ses états. Il réglait les affaires de la Hongrie (44), de la Russie, sans négliger l'intérieur de ses états où fermentait une nouvelle explosion. Le peuple ne pensait plus à son antique croyance, il voulait reconquérir son droit, *antiquum mos*, sous la sauve-garde de l'évangile et de son baptême. La nouvelle doctrine et la nouvelle

(43) Ce que je dis de Vag Ruhia je le dois à l'heureuse explication d'Auguste Bielovski dans son ouvrage : introduction critique : wstęp kriticzny do dzieiow Polskich, Lwòw, 1851; ouvrage plein de justes et ingénieuses observations.

(44) L'apologiste de Boleslav, déversant sa haine contre les lekhites, s'écrie : et licet esset tacendum, tamen, ne veritas gestorum obnubilaretur Magarones, hoc est Ungari, totam suam potentiam, a Polonis habebant et extrahebant et robore eorum semper pugnarunt (legenda scti Steph. sub fine).

discipline ne cessaient de le contrarier et de l'humilier, elle soulevait dans le mariage *impedimentum conditionis* : le peuple apprit qu'il peut être considéré comme esclave. Il conspira et se souleva, s'emparant de places munies, il se fortifia : *factio servorum in dominos conspirata, firmant municipia, dominos, non solum arcent reversuros* (e Russia), *sed et reversis bellum infligunt.* Les insurgés épousaient les filles lekhites qui donnaient volontières leur consentement : *filias dominorum ad sua vota inflectunt, quæ ultro consenserunt* (Matth. II, 17, 19). Vladislav Herman, frère du roi, prit alors en mariage une fille de peuple (ancillam), une kmetone qui lui mit au monde le premier né Zbigniev. Boleslav le hardi accourut de son expédition et prenant le parti du peuple, répétant : *plebe remota quid rex erit! in suos bellum ab hostibus transtulit* (Matth. II, 19). Il sévit contre quelques-uns des seigneurs : *convocato totius regni concilio, præcipuos et maiores capitis abscissione damnauit* (vita scti Stanislai, 13) : mais il n'a pu arrêter les excès, quand le peuple en colère déshonorait les liens conjugales des lekhites, quand *populus vix expugnatus*, fut exposé à la vengeance, *pro singulari temeritate, singularibus perdidere suppliciis* (Matth. II, 19). Boleslav voyant que le peuple, *vix expugnatus*, ne pouvait plus résister, *cum nullus rusticorum fugitioo obediret, patribus invisus* (1079), *Ungariam secedit* (Gallus, I, 29; Matth. II, 19).

Malgré la victoire et le châtiment particulièrement infligé, l'agitation continuait longtemps, énervant lentement la vitalité populaire. Vladislav Herman, élevé au trône de son frère par les lekhites, a dû répudier sa femme et renier son premier né. Mesko fils de Boleslav, rappelé, périt empoisonné (1089). *Tota Polonia lugebat* (eum), *sicut mater unici mortui filii : rustici, pastores, artifices, operatores, pueri et puellæ, servi et ancillæ.* (Gal. I, 29). Reparut cependant sur la scène politique (1095), le bien aimé Zbigniev: le tout puissant palatin Sieciekh, *ignobiles nobilibus præponebat* (Gal. II, 4, 16). L'indolant Vladislav Herman et le misérable Zbigniev témoignaient une singulière prédilection pour la Mazovie et la Kouiavie qui donnaient tant de force à Maslav. Une sombre agitation préparait un triste dénouement. La puissante cité Krouschvitza (1096) succomba presque rasée; les postes avancées des Pomoraniens, chez lesquels la question populaire se concentrait en dernier lieu, cédaient et les plus formidables positions maritimes (1103-1121) tombaient dans les mains des lekhites.

25. Les Pomoraniens, comptés au nombre des peuples lekhites, bien que de la même nationalité que leurs frères Polaniens, formaient

une spécialité à part, autant par leur situation, que par la direction qu'avait prise chez eux la marche de la civilisation et des relations extérieures. Éloignés de la sanglante propagande du christianisme, séparés de la Pologne par d'immenses forêts vierges, à peine étaient-ils liés par quelques pactes convenus qui les obligeaient de payer un subside, d'assister à quelques expéditions et de la part de la Pologne, on ne sait pas s'ils eurent de secours obligés.

Par leur position maritime, ils se trouvaient cependant exposés aux irruptions étrangères. Le danois Harald blaatand, secondé par le suédois Stirbiorn, vers 980, prirent une position forte dans une île de l'embouchure d'Oder. Ils l'appellèrent Hymsburg, Jomsburg (Jomswikinga saga, 23; knytlinga, 1; Svain Aagesen, ap. Langebek, I, p. 51; Saxo, X, p. 182), position très-commode pour la piraterie et pour les expéditions maritimes des wikings. L'organisation que lui a donné (vers 988), Palnatoke (mort vers 990), n'était pas de longue durée : sous son successeur Sigualdi, la force des wikings fut brisée. Jomsburg rentra sous l'autorité directe de Danemark. Knout le grand l'a confié (en 1030) à son fils Sven, qui l'abandonna allant (1034) en Norvège, (Knout mourut 1036). Les Pomoraniens recouvrant cette possession en firent une grande et commerçante ville Iulin ou Wolin. Si les danois depuis Magnus (mort 1048), jusqu'à Nicolas (1107), cherchaient à regagner leur station, ce n'est pas qu'ils se seraient emparés de la cité, mais qu'ils reprenaient une position qui pouvait inquiéter les Pomorans (45).

Quand Otto III, dans l'année 1000, érigeait un évêché, *in partibus infidelium*, à Kolberg, c'était un acte diplomatique, par lequel il reconnut la souveraineté de Boleslav sur ce pays. En effet, l'autorité de Boleslav et des rois de Pologne n'était point désavouée par les Pomorans : mais ils restaient fidèles à leur culte national et à leurs institutions. Dans leurs sanctuaires restaient debout les idoles, *sculptoria arte incredibili pulchritudine cœlata* (vita Ottonis bamb...). Dans la cité Iulin flamboyait *olla Vulcani* (znitsch); *est sane maxima omnium quas Europa claudit ciuitatum; urbs mercibus omnium septentrionalium nationum locuples; quam incolunt Slavi cum aliis gentibus græcis* (de Novogrod), *et barbaris* (Nordmannis, Estonibus, Prussis), *nam advenæ Saxones parem cohabitandi legem acceperunt, si tamen christianitatis titulum, ibi morantes, non publicaverint*, (Adami brem. hist. eccles. cap. (66) 12).

(45) Die Züge der Danen nach wenden, von N.-M. Petersen, übersetzt von C. Birckinck Holmfeld, dans les mémoires des antiquaires du nord, 1840, p. 209 et suivantes.

La prospérité des Pomorans grandit par mer et par terre. On ignore comment, par des forêts inaccessibles, ils prirent de fortes positions tout le long de Notetz; profitant des guerres civiles, ils se barrèrent de l'Oder jusqu'à la Vistule, contrariant l'esprit lekhite. Du temps de Zbigniev et de Boleslav III, les Polonais ne possédaient au delà de Notetz qu'un seul Zantok *regni custodia et clavis* (Gallus, II, 17). Les castella Velun (Gall. II, 48), Czarnkov (II, 44), Ustie (II, 47), Naklo (I; 3; III, 1, 26), couvraient les frontières des Pomorans; le plus formidable Naklo gardait un oppidum (Gall. I, 3). Sur le bord de la Vistule ils avaient oppidum Wysegrad, *castellum illud in angulo situm fluviorum, Mazovienses per Wyslam fluvium navigio venicbant* (Gall. III, 28). De l'autre côté des frontières Medzyrzecz castrum, ayant des oppidans était en possession des Pomorans (Gall. II, 14).

Les Polonais ayant pénétré dans l'intérieur rencontraient partout des places munies : *septem castellis acquisitis* (Gall. III, 4), *tria castella cepit* (18), *aliud castrum* (26); *castrum* Bytom (II, 31). Pour y arriver il fallait se frayer le chemin par des coupes (46).

Le chef-lieu des Pomorans était Bialygrod : *ad urbem regiam et egregiam Albam nomine pervenisset... civitas* (Gall. II, 22), *in medio terræ, civitas... Alba... urbs quæ quasi centrum, terræ medium reputatur* (II, 39), située sur Persanta, à l'embouchure de laquelle, *urbs, civitas*, Cholberg, Kolobrjega, non-seulement gardée par un *castrum mari proximum*, mais munie du côté de la mer et de la terre; entourée de *suburbia; urbs opulenta divitiis, munitaque proxidiis; divitia suburbii, maritimæ divitiæ, opes equoreas* (Gall. II, 28). Cité émule de celle de Iulin, fut prise en 1107. Iulin ne fesait pas tant de résistance, *Ulinum civitas dei summi, a christianis capta est* (relatent à l'année 1099, les annotations du manuscrit de Santko, p. 15, a; la date paraît-être anticipée). Les Pomoraniens défendaient leur sol pied à pied. Enfin Boleslav III, profitant de l'hiver rigoureux (1121), traversa la rivière Rega et les marais gelés et s'empara de la cité Stettin, considérée pour la capitale et réputée imprenable (Sefridi, vita Ottonis bamb).

Un pacte détermina une dépendance plus intime des Pomoraniens. Ils devaient payer 300 marcs d'argent annuellement, armer de chaque dixième chaumière un contingent et devaient, sous leurs propres

(46) Per desertum Cholberg veniunt (Gall. II, 28); nemus quod (1124), transibamus nulli ante mortalium pervium erat, nisi quod superioribus annis (1107) dux Poloniæ, sectis, signatisque arboribus viam exercitus exciderat (Sefr. vita Ottonis bamb.).

princes, gouverneurs et castellans, compter sur *auxilia Polonorum* (Sefridi, vita Ott. bamb. II, 29). Otton, évêque de Bamberg (1124), alla convertir et baptiser, il visita Piritz, Kamin, Julin, Stettin avec succès (Sefr. vita Ott. II, 13, 23, 25; Helm. I, 40, 10), institua à sa place un évêque pour lequel un évêché était fondé jusqu'à Leba, par laquelle il était séparé du diocèse de Krouschvitza, qui s'étendait sur la Pomeranie orientale de Dantzik, baptisée depuis longtemps (Sefr. vita Ott. II, 40; Dregeri, cod. dipl. pom. t. I, 1, 2; Lunig, t. II. Anhang p. 4).

La soumission et le baptême des Pomoraniens énerva l'esprit populaire. L'agitation s'était enfin fatiguée et épuisée chez les Polaniens; les collisions entre les żiemianie, terrigenæ, prenaient une autre direction : mais la séparation sociale parmi les indigènes ne pouvait s'accomplir aussitôt. La possession des terres et la condition civique ne les distinguaient que trop, mais les liens de famille les rapprochaient encore. La doctrine de l'inceste : *mulieres ingenuæ servili prostitutæ incestui* (Matth. II, 21), ne pouvait prendre d'assez profondes racines. Quand même elle opérait la triste séparation en castes, il fallait plusieurs générations pour désapparenter les *terrigenæ kmetones*, de ceux de *bene nati et possessionati lechitæ*, qui se qualifiaient de z lachcic, slechcic, slachla, schlachta, comme issus et descendants des lekhs. Les slaves russiens appelaient toujours la nation par leur nom. Dans l'intérieur, l'état qu'ils formaient n'avait pas de nom, il formait un état slave de plusieurs peuples. Les Allemands et à la suite la cour de Rome, l'appelaient Polonia et toutes les provinces réunies aux Polaniens, acceptaient ce nom. La Pologne seule dans les vastes espaces au nord des karpates, après tant de secousses a su établir un état indépendant, animé par l'élément indigène qui se concentrait dans les descendants des lechites : mais son existence chancelait encore *quoniam habuit regem, nunc autem ducibus gubernatur; servit et ipsa* par l'humiliant traité de Kargov 1157, *sub tributo imperatoriæ maiestatis* (Helm. I, 1, 9, 10); champion de l'église et de l'empire, disposée à fournir *pecuniam et milites in auxilium romanæ ecclesiæ* (Gall. III, 2), se transformant au préjudice du peuple, elle n'était plus capable d'intervenir dans les affaires des Vinules et de sauver leur existence (47).

26. Les Vinules restaient encore debout, souvent tributaires, quel-

(47) Sur le sort ultérieur du peuple voyez mes considérations sur l'état politique de l'ancienne Pologne et sur l'histoire de son peuple, qui se trouvent dans mon histoire de Pologne, publiée à Lille, 1844.

quefois forcés au christianisme, ils étaient presque indépendants, gardaient leur culte national et leur organisation. On a pu remarquer quelques divisions parmi les chefs des Obotrites, mais partout ailleurs bonne harmonie, par laquelle prospérait l'union des puissants Veletabes Lutices. Tout d'un coup, vers 1050, de part les Kizins et Zrezpanes éclatent des plaintes contre la domination oppressive des alliés Redares Dolences. Les séditions sont suivies d'une guerre acharnée : les Zrezpanes restent vainqueurs. Les Redares, humiliés et exténués appellent l'assistance des Obotrites, des Danois, des Allemands et écrasent les Zrezpaniens, énervant leur propre vitalité. (Helm. I, 21). Véritable suicide de la nation. La sainteté du lieu resta encore intacte, mais les Redares et les Lutices ne reparaissent plus avec leurs drapeaux, leur existence est à peine mentionnée jusqu'à la ruine totale.

L'avarice insatiable des Allemands (dit Helmold), empêchait toujours l'établissement du christianisme. Mais l'infatiguable propagande ébranlant les convictions, faiblit les Vinules. Lorsque Boleslav III parut à l'embouchure de l'Oder (1121), les Lutices et les Rougs se jetèrent sous la protection de cet apôtre de l'évangile. Otton de Bamberg (1125) prêcha chez les Lutices, (vita Ottonis...). Peut-être à la suite le sanctuaire redarien fut silencieusement démoli : les Rougs restaient payens. L'empire inquiet, réclama (1135) les redevances, tributum, de la possession qui s'est soumise d'elle-même (Otto frising. VII, 19). La croix était implantée dans le centre, et de gros nuages de croisade présageaient de terribles orages. Le premier essai (1147), n'avait pas de succès (Helm. I, 62; Saxo gram. XIV, p. 253). Mais les Allemands et les Danois jurèrent la destruction des Vinules; les chefs couronnés et mitrés, les évêques dirigeaient les expéditions successives. Les Vinules se préparaient à résister, à soutenir les derniers combats, sans alliés, sans secours.

Chez les Vagires, les Allemands réussirent (1151-1155) à se fortifier et démolir, *non sine metu*, le sanctuaire de Prove (droit, juge suprême) *et recesserunt Slavi qui habitabant in oppidis, et venerunt Saxones et habitaverunt illic. Defecerunt que Slavi paulatim in terra : crevit ergo opus dei in Wagirensi terra*, (Helm. I, 83). Albert l'ours (1152-1162) soumit les Brizans et les Stoderans, dépeuplant leurs pays : *ad ultimum deficientibus sensim Slavis, misit Traiectum et ad loca Rheno contigua; insuper, ad eos qui patiebantur vim maris, Hollandos, Seelandos et Flandros et adducit ex eis populum magnum nimis, et habitare eos fecit in urbibus et oppidis Slavorum* : ainsi que la dîme aux évêchés de Brandeburg et Havelberg, dont ils étaient

privés, augmenta immensement (Helm. I, 88). Le roitelet Pribislav sauva son peuple : il en fit cadeau au même markgrave (fragm. chron. brand. ap. Mader, p. 264).

La terre des Obotrites était assez dévastée, lorsque (1164), à l'aide de Dieu, le pieux Henri-le-lion allait consommer l'œuvre : *terra Obotritorum et finitimæ regiones, novissimo hoc bello in solitudinem redactæ. Si quæ Slavorum extremæ remanserant reliquiæ, tantæ inedia confecti sunt, ut congregatim ad Pomeranos sive ad Danos confugere cogerentur, quos illi, nihil miserantes, Polonis, Sorabis atque Bohemis vendiderunt.* De cette façon sur le continent : *omne robur Slavorum consumpsisset usque ad finem* (Helm. II, 5). Cependant les Danois avaient de longs démélés avec les petits chefs des villes maritimes, Rostok, Bart, Volgast. Leur héros, l'évêque Absalon, plus humain que les Allemands, ne voulait point exterminer le peuple qu'il appelait à la foi. Les insulaires, après une résistance prolongée, consentirent en 1168 à la destruction de leurs idoles et se soumirent aux Danois (Helm. II, 12). Le génie slave expira par une longue et douloureuse agonie; malgré la déconfiture des forces vitales, il n'a succombé qu'après une résistance opiniâtre et désespérée.

La Pologne n'a rien fait pour sauver de la destruction les frères qui se jettaient sous sa protection : après tant de permutations qui l'ont agitées, elle était faible. Le baptême n'a pu cependant préserver la race slave de l'aggression civilisatrice. A peine le baptême mit au silence les fêtes populaires aux environs des embouchures de l'Oder, les princes chrétiens se disputaient le territoire. Les ducs de Poméranie partageaient les dépouilles, exposés eux-mêmes aux attaques des Danois (1170-1185). Ils fesaient partie de la Pologne par les pactes de soumission et on ne voit pas d'auxiliaires polonais, quand ils furent forcés à se soumettre aux étrangers.

27. Le génie slave allait périr, étouffé, accablé, écrasé : mais ne dégénérait pas encore dans le sentiment de ses enfants. Ce n'est que dans les domaines des Rouriks-rouss que des symptômes de dégénéressence commençaient à se déclarer. Encore n'était-ce pas dans ces cités républicaines qui l'ont concentré dans leurs soviet, dans leurs bruyantes vietza : mais c'était parmi leurs enfants déversés dans les colonies ultra-sylvaines, zaleskie, que la dénaturalisation de l'esprit avait lieu. Encore là (à Vladimir sur Klazma, à Souzdal et ailleurs), cette génération slave dépaysée, cédant à l'impulsion innée de sa race, agitait un certain temps son esprit populaire : mais bientôt le linceuil byzantin refroidit son âme, pervertit son sentiment en aveugle servi-

teur, et l'autocratie s'y forma jurant l'anéantissement des libertés : et la sainte Kiiov fut, 1169, sa première victime. Le glaive matricide éguisa ensuite ses limbes pour porter la mort et exterminer successivement partout l'antique vitalité. Plus d'une fois brisé, il se relevait pour continuer ses ravages. Égorgeant le peuple et ses institutions concentrées dans des cités, il rencontra les lekhites. La vitalité de ces derniers devait se développer spécialement dans les apanages des Piasts : mais elle inspirait et gagnait les apanages limitrophes des Rouriks. La sauvage autocratie ultra-sylvaine n'a pu franchir les ruines et les décombres de Kiiov, lorsque l'esprit de Pologne circulait à travers les déserts jusqu'au Dniepr : pour lui il n'y avait pas des limites. La Pologne au nord des Karpates, unique état pur-slave dans sa faiblesse matérielle, n'avait pas des frontières.

Serbie.

28. Au sud des Karpates existait encore un autre état slave qui gardait la pureté de sa souche : c'était la Serbie dans les parties ultra-danubiennes. Elle aussi n'avait pas des limites. L'âme encore crue, imbibée de quelques pratiques byzantines, fatiguée de l'indolante et méprisable suprématie, étouffant ses commotions intestines, parut à l'extérieur vivace et agile. A la suite des dernières collisions intestines, vers 1120, vint sur la scène politique la famile de Bela Ourosch, qui prit un ascendant au point qu'elle put relever et diriger avec éclat l'esprit indépendant, concentrer et régler l'intérieur, former un état indivisible. Une seule portion de la Serbie, nommée Bosna, ducatus, banatus, resta moins unie, disposée à former un pays à part (Çinnam, ad. a. 1154).

Étienne Nemania (descendant de Bela Urosius), zoupan de Raska, était peut-être encore confirmé par l'empereur, 1165, dans la charge de la grande zoupanie. Mais il était déjà depuis plusieurs années, (1159), élevé par les Serbes eux-mêmes à cette dignité suprême : il lui fallait seulement combattre les partis de ses frères aînées pour consolider son autorité. Ensuite il entreprit de recouvrer les usurpations de l'empire et d'étendre les frontières.

Son fils Sava, saint évêque de Serbie, relate dans la biographie de son père (en 1208), que le domaine paternel fut agrandi par l'acquisition de la terre maritime (primorskiie zemlie) Zetu, avec toutes les villes et depuis Rabna jusqu'aux deux Pilota (Poulati). C'est la partie septentrionale de la zoupanie diokleate. Nemania l'a délivré du pouvoir de ses frères (poiibszuiu nekoïda et nasiliia svoïeie iemu diedini). Ensuite par l'acquisition faite sur les Grecs des terres : Patkovo, Khvostno et tout le

Podrimiie (tout le pays de Drin noir près de Skutari et Zadrim), Kostr'c, Dr'z'kovinu (Drinato?), Situitzu (de la rivière Sitnitza), Lab (Laabia sur une rivière qui se perd dans la Morava orientale), Liplian (Lipenium), Gl'botschicu (partie montagneuse de Gliubotin dagh), Rieke (Sahorika ou Soukha rieka), Ousckou (Ouskoup, Scopi, qu'il ruina en 1192); et le Pomoravie (le pays de basse Morava), Zagr'latu (Gherlitza et Groschlitza près de Krahouïevatsch), Lievtsche (de la rivière Levazna qui se jette dans la Morava), Belitziu (mscrit. ap. Schafarj. 30, note 49, p. 614; 32, p. 662).

Les excursions de Nemania avançaient certainement plus loin, visitaient les environs de Timok, descendaient Vardar, mais les acquisitions plus étendues furent réservées pour ses successeurs. D'après la relation qu'a donné son fils sur les acquisitions positives, on voit qu'il avait assez à recouvrer dans le pays de Drin, partie méridionale de la zoupanie diokleate, où l'empire s'était saisie de plusieurs positions que les Serbes possédaient antérieurement; qu'à l'exception de la zoupanie diokleate, Nemania n'avait aucun embarras de la part de zoupanies maritimes; qu'il s'est emparé de tous les pays le long de la basse Morava, de ceux qui sont enjambés par Ibar et Morava orientale, enfin du canton de Ouskoup en Macédoine. Ainsi commence la puissance de la dynastie rasse, raske, de Ourosch Nemania à illustrer la Serbie. Une monarchie dans son genre prend sa naissance. Le grand roi Dragoslav (1237) prit le nom d'Ourosch d'après l'exemple de ses aïeux : Ourosch-le-grand.

Ce n'est qu'avec la plus grande réserve que je hasarde l'explication de quelques assertions arabes, par ce nom d'Ourosch. Arzakhel en Espagne vers 1170, connait une capitale d'un roi Erath; la position qu'il lui assigne par les longitude et latitude géographiques répond à la position de la Serbie, où le nom d'Ourosch (Erath) était honorifique de la dynastie dont les dynantes résidaient maintes fois à Rasa.

Ibn Saïd, 1276, relate une capitale عراز Araz d'un des rois slaves du pays occidental; ce roi s'est rendu maître de tous les pays des Slaves, des Allemands, des Hankars (Hongrois) et des Baschkirds. La position d'un semblable roi se trouve très-bien en Serbie, Ourosch-le-grand avait peu de démêlés avec la Hongrie, mais il en avait et il combattait les Allemands, quand il secourut la Hongrie contre les Bohêmes. Au reste, les combats se relatent à des Ourosch, les prédécesseurs qui avaient des démêlés avec les Slaves (Kroates) et les Baschkirs (Tatars Mongoux. — Ibn Saïd ajoute que la capitale Araz est célèbre, assez bien fortifiée, au milieu d'un grand lac salé, en sorte qu'on ne peut pas y passer que par une seule chaussée artificielle; enfin qu'elle est située

sur l'océan, très au nord d'après la latitude géographique de 53° 50', qu'il lui assigne. Une semblable situation ne convient ni à la résidence Rasa, ni à la Serbie en général.

Il faut cependant remarquer qu'un lac baignant les murs d'une ville avait été inventé à la curiosité des géographes pour lesquels la Serbie restait longtemps inconnue. La carte du xv[e] siècle, reproduite par Ubelin 1513, 1520, ensuite par Villanovano 1535, appelle ce lac Svercegno, situé au nord de Sitnitza, comme un lac sans issue. Castaldo apprit qu'une rivière sort du lac, se dirige à l'est et perd ses eaux dans Ibar, et que la ville prénommée est située au milieu de ce grand lac. Mercator, Hond, Janson, Bleauw, Witt, et tous ceux qui les copiaient, ne négligeaient le lac Suercegno, Suersegno dans sa proportion et situation, avec sa ville aquatique Sitaïza, Sitinza, Sitniza et la rivière qui s'échappait vers le fleuve Ibar. Hommann inscrivit le nom de la rivière Sitnitza. On croyait donc à l'existence de ce lac au milieu du xviii[e] siècle et Matthias Seutter à Augsbourg précisait avec soin ses formes et sa position qui tombe aux environs de Usitza et Posega. La croyance à l'existence d'une ville sur un lac dans la Serbie était assez accréditée, malgré l'école française qui l'avait réniée depuis Sanson; et cette croyance remonte vers le moyen âge, comme si elle dérivait d'Araz capitale du roi Erath?

Le lac salé peut se réduire facilement à un fossé de la place forte : mais l'oçéan? et la latitude? Sa position maritime sur l'océan est très-contestée par celle du lac salé : mais la latitude géographique et le climat? Serait-on autorisé de présumer une méprise d'Ibn Saïd qu'il aurait inventé la latitude نج ن de la latitude مج ن qui désignerait le climat arabe des Ourosch?

J'ai fini l'examen de la Slavonie des x[e] et xii[e] siècles : il peut servir d'introduction à la description sicilienne d'Edrisi, dans laquelle on a beaucoup sur la Slavie du xiii[e] siècle.

ANALYSE

DE PLUSIEURS SECTIONS

DES VI[e] ET VII[e] CLIMATS

DE LA DESCRIPTION

D'EDRISI.

Βράγχος τὸ φθέγγεσθαι ἐρητύει.
GNOM. XV, 17.

(Voyez : 1, les triangulations, n° 40, 42, de l'atlas; 2, tabula itineraria e codice asseliniano n° 41 en deux planches de l'atlas ; 3, trois cartes explicatives, qui se trouvent dans l'atlas.)

ORDRE DES MATIÈRES.

ANALYSE DE LA DESCRIPTION D'EDRISI.

1. Le savant Amédée Jaubert, invité par la commission centrale de la société géographique, entreprit la version française de la géographie d'Edrisi, complète en ce sens, que rien d'essentiel n'y serait omis (de la préface, p. 10). Grâce à ce plan, nous avons la géographie d'Edrisi entière dans l'impression. A mon avis, cependant, il est à regretter que le traducteur s'est décidé d'omettre quelques passages étrangères à la géographie. Lorsque l'auteur a jugé à propos de les insérer dans sa description, leur publication était convenable et pouvait être utile pour ceux qui s'occupent d'autres recherches et même pour les scrutateurs de la géographie, s'ils voulaient porter leur vue sur Edrisi extravagant.

La version était une tâche ardue, non à cause de la langue arabe dont les obscurités ont été victorieusement surmontées par le traducteur versé, mais à cause des noms propres et des chiffres. Des milliers de noms et des distances se présentaient continuellement dans trois manuscrits et dans l'ancienne version latine, qu'il fallait collationner. Le traducteur le signale, observant qu'un tel ouvrage, composé dans les ténèbres du XIIe siècle, ne nous est parvenu qu'infirme, mutilé et transcrit par d'ignorants copistes en caractères d'écriture, où le déplacement de points diacritiques suffit pour dénaturer le sens des mots, pour défigurer et rendre méconnaissables les noms propres. Il avait donc l'unique soin, non de restaurer le texte, mais de le dégrossir à l'aide de plusieurs textes qu'il avait à sa disposition et il a annoté scrupuleusement les variantes qui se sont présentées à sa vue, il a inscrit avec effusion, près de chaque nom propre, le nom en caractère arabe, tant invariablement répété que varié dans sa répétition. Ce soin est inappréciable pour les investigateurs. Nous pensons que le traducteur n'a pas donné le même soin aux distances, aussi susceptibles d'erreurs, chez les copistes.

Nous pensons que les ténèbres du XIIe siècle n'avaient aucune influence sur l'exactitude des copistes, qui devaient respecter et conserver ce que l'ouvrage leur présentait, pour nous laisser juger

l'auteur; et tout porte à croire que les copies, difficiles à la lecture à cause de l'écriture, sont assez studieuses et exactes. Elles ne sont pas entières, parce qu'elles suppriment des passages, elles abrègent maintefois le texte, mais sans vouloir travestir, rectifier, elles rendaient ce qu'elles avaient devant leur plume, avec cette lumière que l'obscurité du xII^e siècle accordait également à l'auteur et à ses copistes. Il y a dans chacune des copies des erreurs évidentes, mais à voir le peu de variantes données par le traducteur dans les noms propres et dans le sens du texte, il est certain que les copistes n'étaient pas tout-à-fait ignorants, qu'ils comprenaient ce qu'ils copiaient, les copies étant très-conformes, et il nous ont transmis la production des ténèbres du xII^e siècle, mutilée mais très-peu défigurée. Dans les distances le traducteur a noté encore moins des variations, ainsi qu'on serait obligé de les considérer intactes, comme provenant d'Edrisi lui-même. Toutefois nonobstant les erreurs, la simple lecture des chiffres se présente souvent incertaine. Elle est pénible pour les longitudes et les latitudes géographiques, surtout dans 3 et 8 ج ح pour les itinéraires dans 6, 80 et 100 و ف ق

2. Ces considérations ne diminuent en rien les peines qu'avait le savant traducteur en débrouillant la lecture du nombre aussi considérable des noms de tous les pays. Dans l'écriture arabe négligée, coulante, hâtive, un point éloigné, omis ou enlevé et dévoré par le temps, change le nom ou le laisse indéterminé. Sa fixation devient impossible ou hypothétique. Le traducteur a déterminé la valeur des lettres pour la prononciation des noms, mais cette prononciation dépend des voyelles qui l'ont motivé de lire ربنة Rabna ou Ribna; لونس Lovanos ou Louns, (p. 363, 364, 365); لبان لوبان également Louban.

Le manuscrit d'Asselin est accompagné de soixante neuf tableaux ou cartes géographiques. Le traducteur n'a donné que trois de ces cartes comme spécimen. Sa version va être enrichie encore d'un tableau offrant l'assemblage de soixante huit cartes manuscrites, son savant confrère Jomard s'étant chargé de le dresser. C'est grand dommage que la version soit privée de ces cartes : leur réduction par l'assemblage à une trop petite échelle, ne pouvant pas contenir toutes les inscriptions. Le traducteur, en confrontant les trois manuscrits et l'ancienne édition, recourut rarement à ces tableaux pour les collationner avec le texte. Cependant Edrisi, dans sa description, renvoit assez souvent le lecteur à ces cartes qui font partie intégrante

de l'ouvrage et dans la copie une source abondante de variantes qui méritaient d'être examinées par un savant exercé dans la lecture de l'écriture arabe. Edrisi lui-même avait composé ces cartes pour que le lecteur put d'un coup-d'œil et sans peine acquérir la connaissance des voies et des peuples, et ces cartes sont suivies par sa description. Elles contiennent, en outre, quantité de noms qui ne se trouvent point dans le texte. Le texte, par exemple, mentionne trois villes de Norvège, six places fortes du pays de Nibaria, sans les nommer; ces noms de villes et de places fortes sont inscrites sur les cartes. La carte, autant que je puis débrouiller, mentionne Boulogne en France qu'on chercherait en vain dans le texte.

Pour nous, ignorant la langue arabe, il est bien de réfléchir sur ces bizarreries, qui résultent de la prononciation des noms par les arabes et sur leur écriture en leur caractère. Sans se soucier trop de la prononciation variée persane, turke, arabe, maureske, il nous est absolument nécessaire d'observer les lettres arabes desquelles sort l'orthographe pour rendre ou désigner le son de la voix étrangère. Sous ce rapport l'orthographe arabe décèle souvent une inconstance pénible. On y rencontre continuellement le changement des voyelles et l'abondance des lettres intruses; changement de consonnes et leur transposition; substitution de sons rauques, gutturaux, sifflants ou d'aspiration; article ou consonnes aspirantes préposées; tronquation de syllabes entières ou l'insertion fragmentaire : tout cela défigure continuellement les noms au dernier point. Rhotakisme, lamisme, elifisme, sinisme, nunisme, betisme, mettent à l'épreuve l'attention de ceux qui s'efforcent à discerner et déterminer ces noms pervertis. Qu'on me pardonne toutes ces expressions pour la plupart inusitées, si elles sont impropres, elles n'exagèrent les embarras des scrutateurs, surtout dans les régions plus éloignées, moins fréquentées des arabes, dont les idiomes étaient moins familiers aux arabes.

3. Eux-mêmes connaissaient l'infirmité de leur idiome et de leur écriture pour rendre les mots étrangers. Deux siècles plus tard, Aboulféda rend compte des soins qu'il se donnait à cause de la syllabisation. Il inscrivait les lettres en usage dans les noms et ajoutait les d'habthong, c'est-à-dire les notes orthographiques pour signaler avec quelles voyelles elles devaient être prononcées. Puisqu'il y a des noms barbares que personne ne saurait prononcer sans avoir les consonnes nettement écrites, accompagnées des voyelles, il observe, que dans les noms vulgairement connus, souvent le peuple substitue ou change les fathah et dhamma avec kesrah; les *a*, *u*, à la place de *e*,

ajoute ou supprime les consonnes. Tabriz, Toster, Barin, Tadmor, dans la prononciation vulgaire sont Tauriz, Schoster, Ba'rin, Todmor. Cette inconstance de la prononciation décide Aboulféda par la syllabisation (versio Reiske, p. 182, 183).

Suivant les Arabes, Venise, Adrianople, Genève, sont : *Benadikia*, *Adernoboli* ou *Drinoboli*, *Djinibra;* Chalon, Evreux, Langres, Troyes, Paris, *Djalous*, *Abraous*, *Lanka*, *Arovs*, *Abariz* ou *Abarisch;* Arras, fleuve Araxes, *Raiz* ou *elraïz*, *Raz;* Orléans, *Olianos*, qui se prononce aussi *Orlianos;* Provence est *Brabansia;* Krakov, Gniezno, *Krakal*, *Djenazja;* Volcan, *borkan.* Ils peuvent prononcer et écrire Abydos par *Abidah*, mais ils aiment mieux l'appeler *Andus :* parce que les Arabes aiment à mettre un *noun* à la place de *p* ou *b*, ils écrivent : *Boemia* ou *Noemia*, par un *b* ou un *n*, indifféremment (Edrisi, p. 371). Le nom de la mer noire, Pontus, doit être écrit *Nitasch*, par un *noun* kesraté, *je*, *tha*, noté d'un autre *kesra* et *schin* de trois points. C'est de cette manière qu'on l'écrivit dans les temps anciens (Abulf. versio Reiskii, p. 151).

Le changement et la transmutation des consonnes est une question plus grave que l'inconstance des notes orthographiques et des voyelles. L'arabe, écrivant indistinctement Noemia, Nebsa, Nischa, Nabdhos, Nabrova, Tebsava, Tondjah, ou Boemia, Bensa, Bischa, Bandhos, Betrova, Betsava, Nondjah, échange *b*, *n*, *t*. Les copistes sont presque autorisés à cette inconstance qui ne dépend que des points diacritiques, il n'y a même rien d'improbable, si les copies nombreuses sont d'accord sur quelque faux changement, que cette variation sort de la plume d'Edrisi lui-même, et de l'usage, vu qu'il fait observer assez souvent que quantité de noms s'écrivent par différentes lettres : نواميه بواميه Boemia, Noemia, ابريز ابريش Paris, المانس مانص le Mans, بشكله صقاه Skela, سبكله صيكله Sikla, نبزوه تبصوه Tebsava, تركونه طرقونه Tarrakona. La permutation de *caph* en *fé* donne souvent indistinctement قران فران فزان Karran, Farran, au lieu de Fezzan de l'Afrique قوفايا قوقايا Kokaïa ou Kofaïa; الفيتق القيتق le mont Caucase, Kaïtah ou Faïtah; le même mont Caucase فتح قبخ Kabokh ou Feth. Cette dernière dénomination signifierait mont de victoire, mais l'arabe protesterait qu'il ne veut rendre par Feth que le nom du Caucase.

C'est l'usage et le bon plaisir qui ne blesse pas l'écrivain et le lecteur arabe. Ces diversités innombrables, dépendent d'un point diacritique. Négliger les points de la lettre, *b*, *t*, *i*, *n*, c'est la laisser

sans valeur; négliger le point de *kh*, *dj*, c'est laisser un *h*; négliger sur *z*, c'est le changer en *r*. Comptons maintenant les erreurs, l'incurie des copistes, le caractère négligeant où l'on ne distingue pas avec certitude un *lam* peu élevé; un *mem* d'un *fé*, un *fé* d'un *b*, un *kaf* d'un *noun*; où l'on ne débrouille à la fin des noms les *ré*, *fé*, *dal*, *mem*, *be*, *ie*, *kaf*, *lam*, ou un *zaïn* privé de point, et vous comprendrez les peines qu'avait le traducteur en fixant la leçon et les variations des noms propres. C'est dommage, et nous ne cessons de regretter, qu'il n'a pas consulté et examiné de même les cartes géographiques, qui n'arrêtaient son attention que rarement.

4. Depuis la publication des extraits maigres de la géographie d'Edrisi en arabe, à Rome 1592, et à Paris 1619, qui n'offraient qu'une nomenclature sèche, privée des renseignements que donne la connaissance du texte de l'ouvrage entier, les nombreuses localités provoquèrent les études et les illustrations de Bochart, d'Anville, Reiske, Conde, Casiri, Hartman, Walkenaer. Elles me sont inconnues et il m'était impossible d'en faire connaissance. Le traducteur les avait sous ses yeux et s'en servit dans ses explications (préface p. 8); il dit qu'il est redevable à Willam Platt l'indication des lieux de l'Angleterre (p. 425), il recommande de nombreuses concordances de noms des lieux de la Romanie grecque, ce qui était l'objet d'un examen très approfondi de son confrère Hase (p. 286). Cependant il proteste qu'il n'avait guère de prétention à l'illustration complète (préf. p. 13). Cette illustration, bien qu'avancée, demandait des investigations spéciales et trop laborieuses pour chaque région.

Amédée Jaubert a rendu un service éminent en étudiant son objet à tel point et en mettant au jour, à chaque page, de nombreuses explications. Il a laissé cependant grand nombre qu'il ne savait pas désigner; il a hasardé une quantité considérable, qui ne saurait résister à la réflexion sérieuse. L'homonymie apparente est très-souvent insuffisante à décider l'explication : il faut prendre garde à la situation relative, à l'existence réelle à l'époque d'Edrisi; confronter les distances avant de se déterminer à identifier la ressemblance des noms. Aussi je pense que l'explication de Montir par Modor est trop hasardée, car Montir est sur les confins de Pologne, et Modor est au centre de la Hongrie. Comment avec Zamiou se référer à Zamość qui ne fut fondé et construit que quatre siècles plus tard? Comment Edrisi nommerait-il Schithov Kiiov de Pologne, l'orsqu'il appelle Kiiov russien Kav?

C'est aux investigateurs postérieurs d'éclaircir par ci par là cette confusion que l'oubli et les méprises rendaient inévitables dans cette

multitude de noms barbares et défigurés, continuellement répétés. C'est par inadvertance qu'on trouve Rabna ou Ribna, une fois expliquée par Raab, une autre fois par Ribnitz (p. 379, 384); Wurza ou Warze et Niuzbourg ou Nieubourg, deux villes de Saxe, distantes de 25 milles, expliquées par Odense et Nieborg de Danemark (p. 371, 381, 427). En premier lieu le traducteur dit : Cali Cala, aujourd'hui Erzeroum; quelques pages après, Cali Cala est placée sans explication à côté d'Erzen qui est illustré par Erzeroum, et lorsque de Bidliz on compte 75 milles, cet Erzen comme Erzeroum est éloigné de quatre journées de Meïafarekin (p. 320, 326, 327). Cependant sur la route de Bidliz à Meïafarekin, Erzeroum ne se trouve pas, mais la ville d'Armenie Arzan, qui est évidemment cet Erzen d'Edrisi. Mais nous retrouvons encore un Erzeroum dans Arsia, située dans la province de Djaldia (p. 301). Je n'entreprends pas d'essayer à débrouiller cette confusion qui est en dehors de mon but (1).

Admirant le beau travail du savant traducteur et puisant dans ses lumières, si je me permets d'indiquer ces quelques écarts, c'est pour atténuer les miens. Je pris le courage de chercher le jour où le traducteur laissa une obscurité confuse, et je sais que dans mes hypothèses, dans mes élucubrations dirigées par des ressources insuffisantes, je ne manquerai pas de tomber dans les erreurs inévitables. Je serais heureux si elles mériteraient d'être surprises et corrigées par des investigateurs versés.

5. Dans le premier volume, nous avons fait connaître la carte itinéraire de l'ouvrage d'Edrisi, le nombre de ses sections, leur grandeur et la grandeur de la carte entière; sa dimension, le manque d'échelle, le but de leur dessin, ses couleurs, sa peinture. Nous allons ici exploiter ses dix sections de deux climats, déchiffrer leurs légendes et épigraphes: par conséquent nous devons avant tout examiner son écriture et rendre compte de l'exécution de notre copie.

L'écriture de la carte itinéraire offre beaucoup plus d'insuffisance que le dessin. Rapide, négligée, elle fatigue la lecture et jette dans l'incertitude. Les points diacritiques très-souvent omis, sur la lettre *hé* finale toujours, évidemment que le frottement et le temps firent disparaître un nombre

(1) Certainement Erzeroum est un Erzan romain Arzan-ar-Roum. Mais il y avait d'autres Arzan, Arzan arménien, et Arzandjan, tous assez rapprochés que les géographes arabes distinguaient. Quant à Cali Cala, déjà Aboulféda discute sur sa position et son origine, et nommait une montagne Cali Cala. Reiske énonçait son opinion pour Theodosiopolis. Il ne manquait pas d'investigateurs qui retrouvaient Cali Cala dans Erzeroum. Golius, dans les notes à l'Alfragan, combattait cette opinion. La discussion d'Aboulféda roule dans le Djezira; la description d'Edrisi fait ses tours dans l'Arménie. (Voyez les climats d'Ibn Ketir dans l'atlas, et d'Alkomi, t. I.)

assez considérable, mais pour sûr bonne quantité n'était jamais marqué et ceux qui sont marqués sont jetés ordinairement trop en avant, trop éloignés et dispersés. Il est bon d'observer que le point de *zé* se trouve quelque fois à sa place, quelque fois est mis au-dessous, en bas. Quant aux *fé* et *kaf* ils sont ordinairement distingués par un seul point dessous et dessus : ainsi que *kaf* n'est marqué que d'un seul point en haut ڧ et le *fé*, suivant l'écriture arabe africaine, distingué par un point mis dessous, en bas. ڢ Cependant on trouve de très-rares exceptions où *kaf* est chargé de deux points (2).

Il serait superflu d'insister trop sur les erreurs qui sont à observer sur chaque section. Le nom du Rhin est inscrit sur le Mein et le nom de Mein, Mourin est placé sur le Rhin; Verdun, Garmisia, Barmon, deux fois répétés; Sikla, Besanzin, Molsa, sans épigraphes; on peut supposer quelque déplacement de noms comme de Frankfort. On remarque les noms privés de terminaison, fracturés par l'omission de syllabes et de lettres, dépouillées de leur commencement, de leurs initiales : Ankborda seulement au lieu de Frankborda. Nonobstant les difficultés, les incertitudes et les fautes, c'est la récolte abondante de variantes quelquefois utiles pour rapprocher et rectifier l'orthographe varié.

Quantité de positions nommées dans le texte, ne se trouvent pas indiquées dans la carte itinéraire : mais il y a des positions nommées qui sont passées sous silence dans le texte. Nous l'avons déjà observé que Russie, Norwège, France, Romanie nous en donnent des exemples. Au bout du compte le débrouillement de la lecture est excessivement fatigante pour les plus versés dans l'écriture arabe, et en plusieurs occasions capable d'épuiser leurs conjectures.

J'avais cependant la témérité de reproduire dans mon atlas ces dix sections réduites à un tiers de l'échelle, ensemble et lisibles, tout ignorant que je suis de l'arabe. J'ai confronté à plusieurs reprises tous les noms, toutes les inscriptions de la carte itinéraire avec le texte de la version et partout je les trouvais conformes, au moins rapprochés par quelque apparence, je conservais la leçon du texte, insérant sur mes planches en caractère lisible, arabe et latin.

Remarquant une différence patente, je devais la respecter, la conserver et l'inscrire sur ma planche en double caractère comme ma lecture me la donnait. Lorsque je pensais que c'était une erreur, tout en reproduisant l'épigraphe arabe de la carte, j'ajoutais le nom latin suivant le

(2) Il semble que les textes des manuscrits consultés par Jaubert, employaient dans leur écriture la lettre *fé* de l'alphabet africain, parce que, à l'occasion de Foglia, Fathoua (Padoue), Fanonsa (venosa), Jaubert observe que les copistes des deux manuscrits ont employé la lettre *fé* surmonté d'un point et non le *fé* de l'alphabet arabe africain (p. 247, 269).

texte. Quand il m'a été impossible de débrouiller la valeur des lettres, je copiais les traits de ces inscriptions aussi illisiblement que je les voyais. Ce que j'ai ajouté, est ordinairement mis entre parenthèse. Cette opération produisit certainement nombre d'erreurs : je prie qu'on me corrige, et j'engage les savants à donner aux gens du monde le fac simile des 69 sections.

6. La table itinéraire, composée de 70 (68) sections, est une partie intégrante de la description; elle avait son existence avant la description. Edrisi l'avait sous les yeux, souvent il renvoit le lecteur à la regarder. Elle indique les positions relatives des points et la direction des itinéraires et des distances. Quand la direction de la distance du texte ne s'accorde pas avec celle de la carte, lui est contraire, reste à juger laquelle est réelle. C'est ainsi que le texte dit, de Paris à Louns vers l'occident (p. 364), de Tours à Nifars vers l'occident (p. 357), de Montdugon à Bourges vers le sud (p. 242) : la carte itinéraire trace tout le contraire, et c'est juste.

Le texte détermine chaque distance par le nombre des milles; la carte ne donne aucune échelle pour la confirmer ou contrarier; elle n'a pas d'echelle.

Il n'y a donc de question d'échelle, et en matière de distance règne une grande incertitude : dans le texte même, Edrisi ne nous donne aucun éclaircissement de mesure variée. Dans les prolégomènes seulement il indique le rapport des milles aux parasanges. La parasange compte trois milles. Dans toute la description il se sert ordinairement de milles, souvent de journées de marche, quelquefois de stations, les parasanges sont presque oubliées. Il les néglige dans sa description, car toutes les mesures connues étaient changés en milles déterminés (proleg. p. 21), les parasanges étant une mesure déterminée, furent donc très-facilement absorbées par les milles, d'autant plus qu'elles ne convenaient point aux Italiens et aux Siciliens. Malheureusement les milles n'étaient pas toujours égaux, leur longueur variait et Edrisi n'y faisait aucune attention. Il n'en était pas de même avec les autres mesures connues comme avec les parasanges : la réduction de ces autres en milles présentait des difficultés et des incertitudes. Malgré l'assurance que toutes les mesures furent comptées en milles déterminés, Edrisi laisse une multitude de journées indéterminées; je dis indéterminées, parce que bien qu'ordinairement il compte une journée à 25 ou 30 milles, assez souvent cependant ces journées sont plus longues et montent à 40 milles et plus; et trop souvent elles sont plus courtes, surtout dans les intervalles où les points sont trop rapprochés.

Nous avons observé ailleurs que l'esprit humain agrandit ce qu'il veut faire plus ostensible, plus détaillé; que les cartes géographiques de tout temps étaient affectées de cette disposition, de cette inévitable nécessité. Aujourd'hui même, nonobstant tout le raffinement de l'exactitude scrupuleuse, comment marquer sur une carte générale, une ville, un faubourg, sans dépasser leur enceinte; comment tracer distinctement les fleuves sans déborder leur largeur, surtout lorsque la carte est dressée sur une petite échelle? Anciennement on était moins scrupuleux sous ce rapport, plus enclin à tracer les détails démesurés, souvent on ne cherchait point à les réduire à leur juste proportion, à les restreindre dans leur étendue réelle. Ce défaut affectait les cartes, malgré leur progrès scientifique. Toutes les parties plus animées, plus habitées, plus fréquentées, plus connues, figuraient gonflées et élargies. Les distances apportées par de nombreuses relations contribuaient beaucoup à cette défiguration.

7. Les distances provenaient rarement de chemins mesurés. Elles étaient rapportées par des voyageurs et des marchands. Dans les pays peu peuplés ils étaient lancés à franchir de grandes distances d'un bond, et tout ce qu'ils voyaient se présentait rapproché. Dans les pays plus cultivés, ils s'arrêtaient à chaque instant, ils ont des affaires à régler, leurs journées se passent dans des haltes et repaitrages : mais ce sont des journées de distances. Tout se dilate à leur vue; étourdis de leurs distractions, ils rapportent de bonne foi des chiffres doubles, triples, décuples. La cour du roi Roger, en confrontant ces données, les a trouvées d'un singulier accord, partout où le mouvement local, le trafic rapproché, agitaient les populations. La connaissance des longitudes et latitudes de la table ronde, pourrait nous dire si les géographes siciliens savaient se prémunir contre les conséquences de cette désharmonie des itinéraires; mais ce qui est sûr, c'est qu'Edrisi relate fidèlement toutes les données gonflées ou exténuées. Ainsi nous voyons dans sa description les distances aux environs de Belgrade, dans la Romanie, dans la Crimée, énormes, excessives. On dirait que les milles y étaient moindres. La différence des milles contribua sans doute plus d'une fois à élever les chiffres des distances, mais au fond, sur tous ces points animés, c'est le trafic, c'est la marche lente des marchands qui les empoulaient. Par la proportion des mesures itinéraires relatées par Edrisi, on peut juger de la culture du pays, de la civilisation matérielle, du mouvement local et du commerce.

Ces considérations me paraissaient nécessaires pour bien apprécier les mesures d'Edrisi, pour ne pas voir trop souvent d'erreur dans le

texte où il n'y en a pas; pour ne pas exiger une stricte application, le compas dans la main, à des distances réelles: pour ne pas les négliger à cause de leur inégalité, de leur apparente inaptitude; enfin pour ne pas s'effrayer des monstruosités que la triangulation composerait. Cette triangulation mérite d'être essayée. Souvent elle paraît d'abord impossible, souvent elle est livrée à l'arbitraire, quand les itinéraires se croisent seulement sans former des triangles, ou quand les chiffres s'y opposent par leur incohérence, leur mauvaise lecture, ou par les erreurs qu'on ne saurait rectifier. Cependant ces distances sont sorties de la triangulation qui composa la table rogérienne : or elles sont aptes à cette opération et elles donnent des produits satisfaisants. Quand même la triangulation devient impossible, son examen donne des renseignements avantageux aux recherches de la position.

8. Edrisi, dans sa description, ne perd pas de vue les états, les dominations; mais son attention est essentiellement renfermée dans les régions et les populations qui les occupent. Telle n'a plus d'indépendance, elle est soumise par un étranger, à peine qu'il en reste le nom; une autre est déchirée entre plusieurs états, mais c'est toujours la population qui est l'objet de sa description. Il est donc possible de déterminer l'étendue et les frontières des régions, et il devient tout impossible d'énumérer les états sur sa parole et de tracer leurs frontières. Quand il néglige de le dire, restent la région ou sa portion (3).

La carte ne connait pas de tracement de frontières. Le vague plane dans ses épigraphes des régions, qui sont déchirées et dispersées sur plusieurs sections, il faut ramasser ces tranches séparées pour en faire une totalité. De même la description revient plusieurs fois sur ces régions, elle énumère ses villes principales, elle compte ses dépendances, elle nomme les pays limitrophes, elle signale l'étendue par-ci, par-là, en suivant les routes des marchands et elle laisse maintes fois du doute, du vague. Les itinéraires dirigent la description. Elle passe à la fois en revue toutes les voies de la section et des régions que celle-ci contient; souvent elle déborde sur les routes de la section suivante, sans dire dans quelle région elle a fait cette irruption. Il y a des régions à peine mentionnées (Bilkan, Beltim) ensuite oubliées. La multitude de détails accable et embrouille la plume d'Edrisi.

(3) Les cartes explicatives de la description d'Edrisi ne sont pas politiques, ne présentent que des limites de provinces, de régions, de certaines populations; les limites politiques des états étaient différentes. Pour mettre à l'évidence cette distinction, j'ajoute dans mon atlas une petite carte politique sur laquelle on voit les frontières des états juste dans les années d'Edrisi. Elle a été préparée il y a vingt trois ans avec les autres pour un atlas historique. Qu'on me pardonne qu'elle est en polonais, extraite d'un atlas polonais.

Ces réflexions sont le résultat de l'analyse de dix sections des VIe et VIIe climats. Je pense qu'elles sont applicables à toutes les autres, à l'ouvrage entier. Chaque point se disperse, s'empêtre, s'enchaîne avec les autres. Je voulus me borner à la région de Pologne, de Russie, de Bohême; mais bientôt j'ai vu que pour y entrer il fallait sortir d'Allemagne pour courir au fond de la Romanie, suivant les traces des commerçants de cette époque, qu'il était nécessaire de s'enfoncer dans la Hongrie. Et comme plusieurs sections des climats VI et VII paraissent moins illustrées par le traducteur, je me suis décidé à donner le résultat de ce que j'ai pu remarquer, concernant les régions danubiennes et la Romanie; l'Angleterre et la France ne sont élaborées que parce qu'elles prennnet une place considérable des sections dont je donne la copie. Il suffirait à cet effet de former une nomenclature comparative de points expliqués et de signaler leur position par les cartes gravées. Mais l'exposition de nos régions, trop confuse dans Edrisi, demande absolument une analyse assez compliquée et il en fallait rendre compte verbal plus ou moins explicite. Sous ce rapport je serai plus circonstancié dans le développement des régions qui font l'objet principal de mes investigations, et plus succinct dans les autres qui ne sont que secondaires, où je ne prétends guère à dire quelque chose de nouveau, ou d'aplanir toutes les difficultés, d'expliquer les obscurités, de vider les questions; je les effleurerai pour provoquer les autres plus versés, plus heureux.

Angleterre.

9. Willam Platt donna au traducteur d'Edrisi l'indication des lieux de l'Angleterre. Il y a donc peu de motifs à nous arrêter sur ce point qui figure dans nos sections. Cependant nous avons le plaisir de contrarier, de contester plusieurs indications, ne pouvant en aucune manière admettre dans la description d'Edrisi de si exorbitantes transpositions, qui résulteraient des indications données. Deux cents ans plus tard, l'atlas catalan donnait les noms anglais sur sa carte; noms presque méconnaissables à cause de leur prononciation et de leur tortueux orthographe. Ceux d'Edrisi sont au premier coup-d'œil évidemment anglais, quoique rendus en caractère arabe. Ils sont bien relatés et viennent de bons renseignements. L'Angleterre, à cette époque, avait son doomsdaibook, sa statistique, ses cartes spéciales. Rome, qui prélevait le denier de Saint-Pierre, et les Normands de Sicile possédèrent facilement, par l'entremise des Normands d'Angleterre, une bonne connaissance de cette île. Dans la répétition officielle d'Edrisi, il ne se glisse que peu de méprises.

Nous commençons par le point le mieux établi, par le nord.

افردكث Afardik et درهالمه Durhalma, sont Berwik et Durham. Nous sommes d'accord. 80 milles d'Afardik اغريمس Aghrimes sur mer, est Grimesby, et 100 (lisant 80 serait trop) d'Aghrimes dans l'intérieur du pays نقوله ou نقولس Nikole, Nikolas (la carte itinéraire porte Bikola), Linkoln.

Le fleuve traverse cette dernière ville par le milieu, se dirige ensuite vers Aghrimes, et décharge ses eaux dans la mer au midi d'Aghrimes. L'eau qui coule de Linkoln se perd dans la rivière Witham, qui a son embouchure au sud de Grimesby près de Boston. Edrisi l'a appelée بشكه Beschka. En désignant son embouchure 140 milles d'Afardik, il le nomme de Beska place forte, bâtie sur ses bords, à 12 milles de la mer, ce qui répond à Boston.

ف 80 milles par mer d'Aghrimes. برغيق Barghik, ville distante de 10 milles de la mer. Le texte et la carte itinéraire donnent cette leçon; je pense cependant qu'en suivant les pas d'Edrisi, personne ne s'opposera à la leçon de نرغيق Narghlik, admettant la mutation ordinaire de *noun* en *bé*. Cette leçon répond à Norwich.

De Narghik à جرتموده Djartmouda, qui est à l'entrée d'un golfe de forme circulaire vers le nord, le texte compte ص 90 milles par mer; en sorte que la distance de Djartmouda à Aghrimes par mer est de 150 milles. Cette somme de deux distances exige une certaine rectification, car si d'Aghrimes à Narghik il y avait 80 milles, pour la distance de Narghik à Djartmouda il ne resterait que ع 70. Je ne me déconcerte point par cette erreur ni par l'exorbitance que donne la soustraction, et je vois que Djartmoud est Yarmout (4).

10. Au sud de Djartmoud, à 40 milles, est l'embouchure de رطانده رطابده Rothaïda ou Rhotanda (ro-Thand) Tamise. Ce fleuve est considérable et rapide, il prend sa source près du centre de l'île, coule près de غركفرذ Gharkafordh à 50 milles de sa source, passe au midi de cette ville, se dirige durant l'espace de 40 milles à لوندرس Londres, puis va se perdre dans la mer. A mon avis, pour retrouver Gharkaford, il faut se détourner de la Tamise par la rivière Lea, vers Hereford ou Hartford, Heortford.

(4) En lisant d'Aghrimes à Barghik ق 100 au lieu de ف 80, on aura de Barghik à Djartmouda ل 30; et si l'on voulait supposer toute la distance قي 110 au lieu de قن 150 on n'aurait de Barghik à Djartmouda que ى 10. Les variantes fixeront peut-être ces chiffres : mais la version française se montre trop sobre pour cette sorte de variantes. Yarmout est nommé Artmus dans les épigraphes de l'atlas catalan. Voyez notre portulan général.

De Djartmouda 60 milles, de Londres 40 et de l'embouchure de Rotanda 20, on arrive à دبرس Dobres, Douvres. De Dobres à هستينكس Hastings 70 milles. De Hastings à شرهام Schorham 60 milles. De Schorcham à هيونه Haïouna 60 milles (lisez هتونه) Hampton, Hamtun, Suth-Hampton.

Du côté de l'orient (de l'occident) de Haïouna se jette la rivière غونستر Ghounester. Elle prend sa source dans les montagnes qui s'étendent au centre de l'île. Ghounester, Winchester, est une ville située dans l'intérieur des terres à 80 milles de Haïouna et à 40 milles de سلابورس Salaboures, Salisboury, en se dirigeant du côté de l'occident. Je pense que c'est clair.

De la ville et du cap Haïouna à غرهم Gharham, Wareham, 25 milles.

Ici, à la fin de notre course, nous allons succomber avec Edrisi, sans savoir comment se tirer de ses propres filets. Il dit qu'au nombre des villes d'Angleterre, situées à l'extrémité occidentale et dans la partie la plus étroite de cette île, il faut compter سنسهنار Sansahnar, à 12 milles de la mer. Elle est jolie, florissante, et située sur le bord d'une grande rivière qui vient du côté du nord, et qui se jette dans la mer à l'orient de la ville. De là à Gharham, Wareham, en suivant le rivage, 60 milles, et au cap le plus occidental de l'île oriental (près de Djartmouda) 380 milles; au dernier cap de l'île (presqu'île) dite قورنواليه Kornvalia, Landsend de la Cornouaille 300 milles. Cette partie, la plus étroite, la plus mince, ressemble à un bec d'oiseau. De Sansahnar à Salaberis, Salisboury, dans les terres du côté du nord, 60 milles, et Salaberis est située sur la rive orientale de la rivière qui se jette dans la mer près de Sahsenar, Sausahnar. C'est tout ce que le texte dit de la situation de Sansahnar.

La carte itinéraire lui donne quelque démenti. Salaberis y est à l'occident du fleuve; outre ce démenti, la rivière Avon qui coule près de Salisbury, tombe dans la mer à l'orient de Wareham, et entre Salisbury et Wareham il y a si peu de distance, qu'il faut désespérer d'y trouver une ville florissante répondant à Sansahnar. La distance nord de Salisbury, relativement à Sansahnar, est donc fortement inclinée et indique une position plus septentrionale que celle de Sansahnar. Or, Sansahnar étant placée dans la partie mince du bec, est occidentale à Salisbury, et n'a aucune relation avec la rivière qui baigne les murs de Salisbury. Ces considérations décèlent une confusion dans la relation d'Edrisi. Il est cependant clair et incontestable que la ville florissante de Sansahnar était à l'occident de Wareham, vers les frontières de la Cornouaille, dans la péninsule qui s'étend vers l'occident en forme de

bec d'oiseau. Dorchester pouvait avoir dans ces temps reculés une station maritime, qui, dans le langage des commerçants, donnait le nom à la ville même, qui est appelée Sansahnar par Edrisi.

Nous n'avons ancun motif pour nous occuper de Hirlanda, Irlande, de Reslanda, Thule ou Islande et Frisland; de la mignone Skosia, Ecosse; elles étaient désertes, inhabitées, dit Edrisi (5).

France.

11. Les illustrations des lieux de la France, données par le traducteur, sont toutes irrécusables. Il a laissé cependant quelques points dans l'incertitude ou abandonnés; je pense qu'on peut parvenir à les déterminer.

Dans ce but j'ai essayé la triangulation des distances de la France (voyez n° 40 de l'atlas). Quatre faisceaux de triangles se sont formés assez facilement. Un belge, l'autre pyrénéen, le troisième normand, le quatrième du centre s'étendant depuis Orléans jusqu'aux Alpes. Les deux premiers sans difficultés et raisonnablement, les deux autres affectés de contrainte, de données inconciliables, et dans le faisceau central d'une absurdité inadmissible. En écartant cette dernière et empêtrant tant bien que mal par différentes combinaisons le faisceau normand, il restait à réunir ces quatre faisceaux et à obtenir de leur réunion pour toute la France un réseau général, attaché à la triangulation de l'Allemagne. De nombreux essais m'ont convaincu que cette réunion était impossible, si l'on ne retouchait pas le nœud normand pour le rattacher à des proportions réelles.

Il est probable que ces nombreuses distances sont comptées en milles de différentes grandeurs, petits et grands, doubles ou même quadruples des petits. Les deux journées et 12 milles de Komminge par Toulouse à Morlais répondent à 80 milles, et les 6 milles de Narbonne à St-Gilles répondent à une journée de Narbonne à Arles. Les 30 et 40 milles d'Avranche au Mans et à Seez, répondent à 70 et 80 de

(5) Les explications proposées par Willam Platt, discordantes avec celles que nous avons données, sont les suivantes : Aghrimes *Lynn regis*, Baska fleuve *Esk*, Barghik *Ipswich*, Djartmouda *Nordmuth*, Gharkaford *Wellingford*, Haiouna *Corse castle*, Sansahnar *Chichester*. Edrisi pouvait s'égarer avec sa relation sur Sansahnar, mais il serait contre toute vérité s'il se serait égaré jusqu'à Chichester. — Edrisi à l'occasion de l'ile Schaslanda (Antilia) se proposait de parler plus au long de l'Irlande mais il a oublié d'y revenir. Bakoui sait qu'Irlande est une grande ile où demeurent les madjous, elle a 1000 milles de tour (VI, 5). Dans le même climat il connait l'ile بردميل Bardmil (Brazmil, Brazil), où l'on trouve de l'ambre; les habitants vont dans une ile voisine tirer leur nourriture de l'écorce d'un arbre qu'on nomme maouta ou manha. Il y a une montagne élevée, sur laquelle est une statue qui annonce qu'il ne faut pas aller plus loin sur la mer (VI, 6). Voyez cartes des géographes, chap. 151, note 122; prolégomènes chap.

St-Malo à Seez et à Angers. Les 855 de petits milles ou lieues, mesurant le circuit du sac breton, long de 80 milles bien grands. Ces considérations font présumer l'existence de milles inégaux. De Toulouse au Puy 230?... Quels sont ces milles, lieues ou stades aussi mignons?

Mais comment discerner les différences des milles? comprendre et déterminer la proportion de leur grandeur? Nous répétons bien de fois, que la description d'Edrisi ne donne aucune notice positive pour établir une proportion quelconque, et elle ne fait même aucune distinction. La triangulation sicilienne d'Edrisi avait été composée sans distinction de la grandeur des milles, et nous avons remarqué ailleurs que très-longtemps dans la composition des cartes, la géographie se servait de ces distances, comme si elles étaient toujours de la même grandeur de milles.

Des erreurs par omission, par la prise d'une lettre chiffrale pour une autre, contribuent certainement à l'incohérance de plusieurs points. Je suppose des omissions fréquentes dans les grandes distances, dont les nombres des milles sont insuffisants, parce qu'après la formation de tous les réseaux de la triangulation, quantité de ces distances sont en défaut, à cause qu'elles ne sont pas assez longues, et sont rétablies lorsqu'on les complète par dixaines ou centaines. C'est ainsi que les م 40 milles du Mans à Paris montent à قم 140 (120); les س 60 de Bayeux à Maliz à قس 160 (150); les ق 100 de Tours à Nevers à قن 150; les ع 70 de Nevers à Angers à رك 220. Il est bon d'étendre les ص 90 milles de la longueur du sac breton à قص 190.

Le choix entre les doubles distances de Seez à St-Malo ou Avranche étant nécessaire, l'admission de ق 100 entre St-Malo et Angers au lieu de ف 80, n'est qu'un changement de lecture au reste insignifiant pour la composition. Une rectification ou correction plus essentielle existe dans les distances de يه 15 milles de Bayeux à Evreux, et dans ل مه 30 ou 45 milles de Bayeux à Rouen. La première de 15 milles, placerait Evreux sous la porte de Bayeux; l'autre, de 45 milles, est contrariée par les 90 milles de Dieppe par Tonque, à l'embouchure d'Esterham ou Orne, qui perd ses eaux près de Bayeux. En effet, l'insuffisance de ces deux distances empêcherait la jonction de quatre parties de la triangulation. Ces deux distances sont donc erronées ou offrent des chiffres inexactement débrouillés. Nous proposons à chacune le même chiffre de قه 105 milles, ce qui rapproche la distance de Dieppe à l'embouchure d'Orne, et conserve dans l'écriture la ressemblance des lettres chiffrales, des chiffres contestés.

12. La distance de 80 milles de Nevers à Bourges n'est pas en ligne directe, parce qu'elle est la somme de deux distances, de 40 de Nevers à Auxères, et de 40 d'Auxères à Bourges, qui forment un angle. Dans la composition de la triangulation centrale, il y a plus de peine avec les distances de Nevers à Limoges, à Mont-Luçon et à Clermont. Dans quel sens qu'on les tourne, on obtient une combinaison inadmissible. On dirait que la combinaison d'autres triangles, qui place Auxonne sur la ligne d'Orléans à Nevers, est un obstacle. Elle contribue beaucoup à l'insuccès de leur coordonation. Mais si même on parvenait à reculer la position d'Auxères à son emplacement vers le nord, la composition des distances données de Nevers à Limoges et à Clermont ne serait plus satisfaisante. C'est qu'il y a peut-être une erreur, ou, ce qui est plus probable, le concours de milles inégaux. Ceux vers Clermont sont petits, et les autres vers Limoges sont trop grands, surtout les س 60 donnés directement de Nevers à Limoges, demandent une extension de ص 90 ou même de قيز 117 en partant par Mont-Luçon.

Dans toute la composition de la triangulation, Nevers est un singulier point central, point de départ, qui rayonne par douze différentes directions. Malheureusement la moitié est en question, à cause des omissions, des chiffres inhérents, ou à cause des diversités des milles. Les rayons dont il sagit sont de grandes distances.

Dans la triangulation belge on voit aussi l'insuffisance de quelques distances. De Gand à Bruges, de Tournay à St-Omer; l'une et l'autre de يه 15 milles sont à rectifier en نه 55. D'Atringos à St-Omer les كه 25 demandent une lecture de له 35.

On dirait que la triangularisation des distances édrisiennes pour la France est une peine perdue, qu'on n'en retire aucun fruit, parce qu'on arrive à l'explication de toutes les localités par le simple récit de la description, comme l'a prouvé l'heurenx résultat du savant traducteur. Je ne contesterai pas cette observation juste sous ce rapport. Je ne dirai pas que la triangulation confirme l'explication de plusieurs points : que قشتال Kastel est réellement Châteauroux; مالص Maliz, Meaux, à condition que la distance de Chartres soit en grands milles; que la triangulation ramène ostensiblement برغش Bargosch sur Bazas ou Baxas, Vesula et برمانى Barmani, sur Bernay, Bernacum; que la triangulation répugne d'accepter le double قمراى Kamraï, dont 70 milles de Louvain mènent juste dans la position de Cambrai, qui est l'occident du Rhin, quoiqu'il ne se trouvepas sur ses rivages. En effet, à Edrisi ne donne qu'une seule fois les conditions de cette ville, qu'elle est grande et contient de vastes et beaux édifices, et s'il a ajouté cette vague

remarque qu'elle est à l'occident du Rhin, il l'a probablement ajouté dans le but de rectifier l'erreur de la carte itinéraire, qui déplace Kamraï à l'orient du Rhin, loin de ses rivages.

Toutes ces petites explications ne compenseraient pas ces combinaisons laborieuses des distances, si l'on n'en retirait pas quelques autres avantages qui dévoilent la marche des connaissances géographiques, si l'on ne les confrontait pas avec les cartes postérieures et ne savait pas se convaincre jusqu'à quel point ces distances hétérogènes, sans appréciation, mal coordonnées, dirigeaient la composition des cartes postérieures, surtout en Italie, comme nous l'avons remarqué dans le mémoire précédent.

Reste à retrouver l'emplacement de بلغير ou بلقير de Balkir ou Balghir sur mer et بسنيس Besnis dans le mont Jura, et voici ce que je remarque. Balghir se place près d'Olone sur Talmond, Tailemont, qui a un havre et la haute mer. Cette ville est située sur les rivages de la Guinardière, disent les anciennes cartes, et signalent de Guières aux environs. C'est donc de cette dénomination que la station du commerce avait son nom : dans la Guinard, dans la Guiere, bal Ghir. Mais aussi il est très-probable que les barges d'Olone, marquées dans le Neptune français près de Sable d'Olone, engendrèrent le nom de Balghir : les appellations obscures gagnent quelquefois l'usage vulgaire. Toujours est-il certain que Balghir répond à la station d'Olone. — Quant à Besnis, comme la direction des distances n'est pas indiquée, si on les tourne à l'ouest, on trouve entre Dijon et Macon, à des distances proportionnées, Bussy ou Bussy-bourg et Visnan-bourg. L'un ou l'autre répond à Besnis.

ALLEMAGNE.

13. Lorsque j'ai lu dans Edrisi que بنص Nebsa ou Bensa était la capitale d'Allemagne, tout de suite Bamberg s'était présenté à ma vue, et il devint le point de départ de toutes mes recherches ultérieures.

L'Allemagne n'avait pas de capitale ni de résidence. Aix-la-Chapelle était déjà déchue de sa priorité, métropole comme Cologne, Mayence, au moment des élections et des couronnements. La maison de Suabe succéda à peine à la maison de Franconie, et sous le règne de celle-ci, Bamberg, centre de la Franconie, devenait une ville principale, une ville de prédilection. Une tradition du goût national fesait monter la fondation de cette ville à la sœur de Henri l'oiseleur, Baba, inventée à cet effet pour donner un lustre à Bamberg, et l'origine de son nom Baba, Babenberg, Papeberga, Bamberg.

Cependant Bamberg, du temps des Karlovingiens, était déjà la résidence d'un comté, qui fut supprimé et réuni à la couronne entre 903

et 907. C'est au plus tard en 1007 qu'Henri II, de la maison de Saxe, y fonda un évêché immédiat du Saint-Siége. Sous la maison de Franconie la ville et l'évêché acquirent une importance extraordinaire. Plusieurs des ducs principaux s'étant emparés du droit de prétaxation, ou de la recommandation du candidat aux élections, devenus ensuite électeurs de l'empire, voulant donner la splendeur au nouvel évêché, se chargèrent des hautes fonctions héréditaires de cette principauté ecclésiastique, les faisant remplir par leurs lieutenants, comme ils fonctionnaient par eux-mêmes, en qualité de grands officiers du royaume, ainsi que la cour épiscopale de Bamberg représentait en miniature la cour royale impériale. Aucun autre évêché d'Allemagne n'était honoré de cette façon. Les ducs prétaxateurs soumirent certaines villes en vasselage à l'évêque. Le duc de Bavière comme grand-sénéchal, la ville d'Amberg; le duc de Saxe comme grand-maréchal, les villes de Wittemberg et de Mühlberg, le markgraf de Brandebourg, comme grand-chambellan prenant son investiture, promettait toujours de rechercher les fiefs pour rendre l'hommage dûe à l'église de Bamberg, et il les cherche d'un bout à l'autre de l'Allemagne, quoiqu'il n'y a plus d'électeurs. De cette façon l'Allemagne relevant de l'évêché, Bamberg acquit le droit de se qualifier de capitale. Du temps d'Edrisi, plusieurs fois, en 1122, 1135, 1150 et 1167, la diète se tenait à Bamberg. Mais ce qui est plus remarquable, c'est que le commerce y croisait ses chemins, et ce qui le prouve à la dernière évidence, ce sont les itinéraires indiqués par Edrisi, qui traversaient ببص Babas, Babenberg.

La capitale Bensa, Babenberg, placée au centre, rayonnait comme aucune autre ville d'Allemagne, de six chemins dans toutes les directions, et ces chemins démontrent tout de suite plusieurs emplacements sans réplique. La triangulation débrouille le reste comme nous l'avons tissu, sans toucher à quelque chiffre.

14. Les provinces qui obéissent au roi des Allemands sont au nombre de quinze (p. 360)

سصونيه Sasonia, Saxe.

بلونيه Bolonia, Pologne.

برانيه lisez بواميه Boemia (6).

(6) Le traducteur suppose dans *Berania* la Poméranie : mais l'erreur y est évidente. Si l'on voulait y voir la Poméranie, on ne l'aurait pas au nombre des provinces de Bohême ; cependant, deux pages plus bas (p. 371), Edrisi parle *de la province Boemia, qui appartient à l'Allemagne,* et ne connait aucune Berania. La Poméranie fesait alors partie intégrante de la Pologne, et n'accéda à l'empire qu'en 1180. Edrisi compte au nombre des provinces dépendantes de l'Allemagne, la Pologne. Les Allemands le lui ont dit ainsi : lui-même il n'insiste pas pour la seconde fois avec cette assertion.

قلنطاريه Kalantaria, partout ailleurs قرنطاريه Karantaria, Karinthie (7).

ككلايه Akoulia, pays d'Aquilée.

ابرنصيه Abernesia, lisez comme il est partout ailleurs بنادقيه Benadikia, Venise.

دسقانه Doskana, Toscane.

افرنسيه Afransia, Frankonie.

بير بابير بافير Baïr, Babir, Bafir, Bavière.

صوابه Souaba, Suabe.

لهرنكه لترنكه Lohrinka, Lotarinka, Lorraine.

لوبان لوابانس لوبانيه Louban, Lovanos, Loubania, pays de Louvain.

برابان Braban, Brabant.

هينو Haino, Hainaut.

برغونيه Bourgounia, Bourgogne allemande.

Il faut y ajouter افريزيه Afrisia, la Frisie, qu'Edrisi compte au nombre des treize provinces du roi de France, quoique dans sa narration il la regarde comme partie d'Allemagne. Les méprises de cette espèce sont familières à Edrisi. Il sépare encore une Allemagne الهانيه dans l'Allemagne (p. 357, 366, 373), en y comprenant certainement la Frankonie avec la Suabe.

Nous ne nous occuperons point de la Bourgogne allemande, du pays d'Aquilée; très-peu de plusieurs autres provinces, où le traducteur a levé les obscurités : nous demanderons seulement s'il ne convient pas mieux de reconnaître dans اغينش اغيستا Aghintz ou Aghista (p. 239, 244, 245, 362), au lieu de Aix en Suisse, Aosta, Augusta prætoria en Savoie? Il serait aussi difficile, à notre avis, d'admettre l'explication de Chkela par Bruxelles.

La Flandre appartenait au roi des Français. Elle comprend Tornaï, Brouges, Sant-Mir, Kamraï, Atringos (Courtray), Sankola sur la mer (8), et la ville principale Kand. Toutes ces villes sont reconnaissables tant

(7) Forme de prononciation connue dans les chroniques. Voyez la carte anglo-saxonne dans notre atlas, n° 26. De même dans hormesta d'Alfred on a : an othre healfe Donua thaere ea isthaet land Carendre ; ensuite au sud le mont qui s'appelle Alpis, près duquel Baegthwara (Bavière), land gemaere and Swefa (Suabe), and thonne be eastan Carendran lande begeondan thaem westenne is Pulgara land : à l'est est Carinthie et au delà des déserts Boulgarie.

(8) La table itinéraire, à la place de Sankola, porte صقلة par erreur et par omission n'a pas donné d'épigraphe à Sikla en Frisie.

par leurs noms que par les distances. La Flandre touche à la Frisie si on enferme dans les limites de cette dernière, la Zeeland et la Hollande.

Dans l'énumération des villes, la province de Hainaut est oubliée. Cependant entre Kamraï, la ville de مويز مويص مويش Mouïz, Mouis, Mouisch, Mons, y est renommée; le Hainaut est enclavé dans la Flandre.

Encore le Brabant qui n'est pas détaillé, semblerait composer une dépendance de la Flandre, si on voulait accepter la leçon لنوس Lovanos (Louvain), donnée (p. 366) par le traducteur. Mais c'est la ville de France ou de Flandre Louns (Laon), (p. 364, 365). De Louns à Kamraï, en se dirigeant vers l'orient, 60 milles (p. 365); de Kamraï à Louns (et non Lovanos), dont il a déjà été question vers l'occident, dit Edrisi, 60 milles (p. 366). Ces passages sont identiques, et Lovanos à la page 366, est probablement une erreur typographique. — Aussi lorsque je lis qu'Atringos est au-dessus de Kand et au-dessous de Liége (p. 366), je suis tenté de présumer que ce Liége, qui est privé de son nom en arabe, est Louns ou Lille. — Quant au Brabant, nous le renvoyons au pays de Louvain.

La Bourgogne allemande monte jusqu'à Berdun (Verdun), où commence la Lorraine, dans laquelle il n'y a que trois villes nommées : Mas (Metz), لياجه لياج Liadja (Liége) et Kamraï sur la rive occidentale du Rhin. Au reste, Lorraine est une province peu considérable, (p. 363) (9).

15. Tout à côté de Lorraine s'étend une autre province plus considérable, dont les limites poussent dans plusieurs autres circumvoisines. C'est le pays de لوبانس لوبانيه لوبان ابان ليان Lobanos, Loubania, Louban, Liban, Lian (p. 357, 366, 368, 373). La Flandre est bornée par le pays de Louban (p. 365), et ce pays Lian est limité du côté du midi par l'Allemagne, et entouré vers l'occident, par la Lorraine et par la Bourgogne allemande; il confine vers le nord (de la Souabe) avec la Souabe et la Bavière, et vers l'orient avec la Saxe et une portion de la Frise (p. 366). On remarque au nombre des principales villes de ce vaste pays : Bâle, Spire, Worms, Maïanse, Frankford, Mesla (Kassel), Cologne, Utrecht, Hardbourd (Erfurt) et Bensa (Bamberg) (p. 367). Or, c'est l'antique France rhénane, austrasiane, Louvain était un

(9) Komraï est Cambrai. De Liége à Komraï en se dirigeant vers le nord-est 70 milles dit Edrisi, et il nous autorise par centaines d'exemples de prendre cette direction à la renverse. — Komraï est situé sur la rive occidentale du Rhin. La carte itinéraire inscrit ce nom sur le Main, et autorise de transporter Oudenard et Cambrai, vers l'occident, et la rive serait celle de l'Escaut.

certain temps une ville principale de cette France, sa capitale. La tradition en a conservé le souvenir, et le langage vulgaire donnait son nom à tout un pays. Le langage public, ni officiel, ni des écrivains ou des chroniques, autant que je sache, n'a jamais compris sur cette échelle le pays de Louvain. Les récits des marchands, commerçants, voyageurs, l'ont apporté à Edrisi et aux Siciliens, donnant à ce pays une extension extraordinaire; du haut Rhin jusqu'à son embouchure, et vers l'orient jusqu'au fond de la Saxe, englobant toute la Franconie, spécialement oubliée par notre géographe. Tous les récits s'accordaient à lui donner cette extension, qui empiète sur les provinces du centre d'Allemagne.

Le vague de ce langage populaire se déclare en y comptant Bâle, qui est une ville de la Bourgogne allemande ou sa dépendance, étant plutôt de Souaba. Aussi Spire, considérée tantôt pour une ville de Bourgogne, tantôt pour celle de Souaba. De même Worms est une dépendance d'Allemagne (p. 362, 367, 369). Cette extension extraordinaire du pays de Louvain, dans la bouche des commerçants qui connaissaient une existence spéciale de Souaba, de Frankonia, fondée sur la réminissance de possession des Franks-rhénans, certainement était en même temps nourri par quelque autre motif commercial ou industriel, qui touchait de près l'intérêt, et portait leur vue sur Louvain, partout où ils élargissaient ses frontières. Louvain, à cette époque, était déjà une ville éminemment industrielle. Ses produits se répandaient au loin; si elle n'avait pas de ses propres établissements partout, les commerçants y rencontraient des dépôts de son industrie. Je présume que c'est là la cause de sa colossale renommée. Si la qualification du pays de Louvain ne se décèle pas par d'autres monuments historiques, l'activité commerciale et industrielle ne pouvait y disparaître au dernier point. C'est aux historiens de Louvain de la retrouver.

La Souaba a peu d'étendue. Ses principales villes sont : Ulm, Augsbourg, Bâle, Spire, Akrizav et Eskindja. Cette dernière اسكنجه سكنجه est une grande ville, située dans le voisinage du mont Djour (Alpes), sur une éminence qui fait partie d'où le Danube prend sa source. Entre cette source du Danube et Eskindja, on compte 12 milles. D'Eskindja dans la direction nord-est à Ulm, on compte 60 milles et 100 milles à Bâle ; 35 seulement à Akrizav (p. 246, 369). Les distances d'Eskindja, 60 à Ulm et 100 à Bâle, sont confirmées par deux passages, où la distance entre Ulm et Bâle est portée à 170 milles (p. 246) ou 160 (p. 367). La Souaba touche à Karantaria (Karintie) (10). Akrisar est réellement

(10) Et non Tarantaise, comme suppose le traducteur.

la ville la plus importante de Karintie, et Eskindja fait partie de cette province voisine (p. 249, 369). Askindja est cependant associée avec les Grizons (p. 239).

Comment réconcilier tant de discordances sur cette grande ville? Donau-Eschingen se présente consonnant avec Eskindja, éloigné une couple de lieues d'Ulm. Etait-il grand, sur une éminence? Il faudrait cependant trouver un espace pour longer le Danube 60 milles. La distance de Bâle ق 100 milles, peut être réduite à ف 80, à و 6 milles. Geyssingen s'y présente rapproché à Bâle et plus éloigné d'Ulm, et il peut proportionnellement compter 12 milles à la source du Danube et 60 à Ulm. Mais Geyssingen était-il jamais grand, sur une éminence? (11) Tous deux appartenaient au comté de Fürstemberg, dont l'existence restait assez longtemps obscure.

16. C'est un singulier pays que l'Allemagne; indéterminé, il s'abîme dans sa prétendue capitale. Il y a un roi des Allemands, auquel obéissent quinze provinces, parmi lesquelles l'Allemagne ne se trouve pas. Ces provinces composent l'Allemagne ou sont ses dépendances. Mais l'Allemagne est au sud du pays de Louvain (p. 366); elle est entourée au nord par la Frise, au couchant par le pays de Louvain, à l'orient par la Saxe et au nord (la Frise), par l'Océan (p. 373). Bensa (Bamberg) en est la capitale. Masela ماصلة (Kassel) placée au centre d'Allemagne, à cette dernière, de Mayence, en se dirigeant vers l'orient, il y a 70 milles (12); de Cologne autant, et de Bensa 45. De Masela à Harbourg, ville de frontière de la Saxe, vers l'orient 60 milles. Masela est donc évidemment Kassel, centre de tout ce pays, qui s'étend jusqu'à l'océan, Encore Worms est une dépendance d'Allemagne qui s'étend au couchant de la Souaba (p. 236, 367). L'Allemagne n'a pas d'autre spécification. Son nom est attaché à la Franconie. Englobée par le langage populaire dans le pays de Louvain, elle se divisait en provinces situées à l'orient du Rhin jusqu'à l'océan, qui composaient ses dépendances.

(11) Il y a un autre Geyssingen à trois milles d'Ulm, appartenant à cette citée. — Eschingen, latine Danubii locio, vulgo Doneschingen.

(12) Dans le nombre des curiosités que nous relate Bakoui sur les villes des Franks, nous trouvons : مفابخة *Mafabakha* (on pourrait lire *Mafandja*), grande ville des Franks dont une partie habitée, l'autre ensemencée, auprès d'un fleuve qu'on nomme *Ain* ou *Zin*. Il y a beaucoup de plantes aromatiques, poivre, gingembre, girofle; il y a des drachmes frappées à Samarkand par Nasr eddin al asuani. — Il faut lire le fleuve ماين et رين *Rhin* et *Main*, et la ville مغانجة *Magandja*, Maïance, où circulait la monnaie sammanide? et l'on y vendait l'épicerie en abondance. — Ibn Saïd relate qu'une ville d'Allemagne, remarquable par les savants et les philosophes dont elle est le rendez-vous, s'appelle نفصين Nafsin, Bafsin : c'est le nom de Bensa, Bensin, Bamberg.

La Saxe, du temps d'Edrisi, n'était plus ce pays où Charlemagne détruisit l'existence nationale des Saxons. Cette antique Saxe, dans le récit d'Edrisi, s'est éclipsée sous le nom d'Allemagne et de Frise. Celle d'Edrisi prit son assiette nouvelle sur le territoire Slave, où elle cherchait longtemps à déterminer ses frontières. Les habitants de Saxe étaient les indigènes Slaves et toute sorte d'Allemands. Déjà cent ans auparavant, lorsque Boleslav-le-grand, en 1014, *indomitos Saxones edomuit,* dompta les indomptables Saxons : *in flumine Sale in medio terræ orum, meta ferrea fines Poloniæ terminavit* (Gallus, 1,6, p. 36), fixa une borne de fer comme frontière de Pologne dans la rivière de Sala au centre de leurs terres. La Saxe se centralisa autour de Sala, rivière de la grande Serbie. Aussi les villes de Saxe nommées par Edrisi, sont toutes des environs de Sala.

هربر هردبرد Harbour ou Hardbourd.

دولبره ذولبركه ذليبركه Dulbourh, Dhulbourga ou Dhilbourga, comme l'écrit la carte itinéraire.

نيزبرك نيرزبركه نيوبرك Nizbourg, Nirezbourgh, Niubourg.

هاله حاله Hala.

ورزه Vurza, Varze.

قزلازه قزلاصه Kazlaza, Kazlasa.

مشسله ماشله مشله Maschesala, Maschla, Masla (clim. VI, 3, p. 375, 377, 381, VII, 3, p. 427). Cette dernière ville est aussi considérée pour une ville de Boeme (VI, 2, p. 371) (13).

De toutes les villes prénommées de la Saxe, Hala seule se conforme à la Halle de Saxe. Si l'on suivait les consonnances les plus rapprochées on se porterait avec Niresberg à Mersebourg, avec Harbour à Harburg, situé vis-à-vis de Hamburg; on trouverait Delbourg entre Ems et Lippe en Vestfalie saxonne, ou Dusbourg sur le Roer. Mais les distances s'y opposent.

Hardbourd est évidemment Erfurt, éloigné de 70 milles de Kassel et 60 de Bamberg. Au XVI[e] siècle, sur les cartes publiées en Italie, Erfurt est appelé Erdfurd.

Niubourg est au nord de Hala à 40 milles et il faut écrire et lire ميذبرك ou نيدبرك Maïdebourg ou Naïdebourg, comme on appelait cette ville archiépiscopale et principale de Saxe dans la langue

(13) Le traducteur trouve la seule Hala dans Halle, de Saxe. Le reste suivant son interprétation se disperse et se fixe à l'extérieur. Masla dans Breslau de Silésie, Varze dans Odensée de l'île de Fionie; Nizbourg, nommé Nirezbourg, dans Norimberg de Frankonie, et nommé Niubourg dans Nieborg de Danemark en Fionie (p. 375, 381, 427, etc.). Qu'on me pardonne quand je contrarie ces illustrations.

vulgaire, almano-slave. Les cartes publiées en Italie au XVIe siècle, l'appelaient Maïdenburg.

Dans la direction de l'occident, à 60 milles de Magdeburg, est situé Dulbourg ou Dlibourg. Je pense que cette dernière lecture est la plus exacte, elle nous apporte Quedlimburg, privé de la première syllabe : à cette époque fameux couvent de religieuses.

Niubourg (Naïdebourg) et Hala sont également éloignées de Krakal (Krakovie) 100 milles. Ces milles sont différents des autres, on pourrait les doubler

La situation de Masla, Maschesala, est indiquée par différentes distances. Eloignée 80 milles de Hala, 130 de Krakov, 150 de Bassau et Biths, ou des environs de Gran et de Neutra. Ces distances se dirigent vers le centre de la Boeme, vers sa capitale Prague (VI, 3, p. 377, 381). Le nom de Prague est inconnu à Edrisi et Masla est signalée comme grande et puissante ville de Bohême. Nous y reviendrons ci-après.

Entre Harbourd, Niuzbourg et Masla se trouve Kazlaza, 100 milles au sud de Niuzbourg, 60 à l'orient de Harbourd, et 100 à l'occident de Masla (saxo-boeme) (p.381). Ces indications nous ramènent vers les bords de la Sala, où, à cette époque, Saalfeld, Saalafeld, dot d'une abbaie, était renommée et avait de l'importance.

Ce qui est vers le nord de Magdebourg est ténébreux. Suivant Edrisi, il n'y a que 25 milles de Niuzbourg (Magdeburg) à Vourza sur le fleuve du même nom, et autant de Vourza à l'océan ténébreux (p. 381, 427). Les distances aussi petites n'indiqueraient rien si l'on ne les prenait pas pour de grands milles d'Allemagne. Le nom de la rivière se relate à Veser, Visurgis : la table itinéraire semble le confirmer, car elle trace vers l'occident de la gorge du Danemark un fleuve anonyme qui serait l'Elbe, et en second lieu un autre sur lequel est nommé Vourza. Vourza fleuve étant Visurgis, Vourza fleuve se trouverait dans Ferden, Werden, Verdia, Vreda ville épiscopale depuis 785, à 25 milles d'Allemagne de Magdebourg et moins de l'embouchure de Veser.

17. Le long de l'océan s'étend la Frise, depuis Saxe jusqu'à Utrecht. Ses villes principales sont :

شكله صقله سيكله صيكله Schkela, Skela, Sikla.

سورانس شوارص Schwars, Swarans.

لاكرلنجه اكرلجنه اكرولنجه Alkaroulindja, Akarouldjina, Akaroulindja.

برنه Berna (p. 373, 374, 365).

De Berna à Vourza, ville de Saxe, ق 100 milles, et Berna est située à ف 80 milles à l'orient de l'embouchure du Rhin. Certes il n'y a pas lieu de contester que Berna est Bremen, et les 100 milles à Vourza peuvent être réduits à و 6.

Akaroulindja, la Karoulindja (prononcez Krolindja, Grolindgea), située près de la mer, est éloignée de Brême 7 milles (immences d'Allemagne, peut-être يز 17), et de Cologne 100, est évidemment Groningen.

Schwars est une ville agréablement située au bas d'une montagne, avec des eaux courantes; éloignée de Erbourd 60 milles vers le nord, et 70 de Sikla. Ce serait une hypothèse que d'y voir Schverin, dans ce temps-là érigé en évêché pour les nouveaux baptisés Obotrites Slaves. Mais nous avons sur Veser, Schwarns, dont la leçon ressort de l'épigraphe de la table itinéraire (14).

Edrisi dit : de Gand à Skela ou Schkela, ville dépendante de la Frise et dont nous reparlerons, en se dirigeant vers l'orient, on compte 80 milles (p. 365) (15). Suivant sa promesse, Edrisi revient sur cette ville de la Frise, en examinant la Frise elle-même où elle est nommée Sikla, Sikela (p. 373) (16). C'est la même ville sans aucun doute.

Sikla ou Skela est une importante ville, située dans une plaine, dans un territoire agréable, possédant beaucoup d'habitations contigues, des bazars et du commerce : c'est le centre de la Frise; aussi, ses communications sont rayonnantes de tous les côtés : 80 milles à Gand, 80 à Utrecht, 70 à Gröningen, 80 à Schavarns, 70 à Quedlimbourg; parmi toutes ces villes au centre. Ces distances porteraient sa position vers les environs de Cologne, vers le courant de la rivière Siegen. Mais dans cette partie, il n'y avait à cette époque là rien qui conviendrait à une ville importante; en effet, la partie est trop extra-frontière et trop éloignée du centre de Frisie. Il faudrait reculer avec les distances d'Utrecht et de Gröningen pour rentrer dans la Frise. Tekelenburg, Cleves, Gueldre, Schylse localité dans le Ravenstein, Schoeleburg sur Hase, offrent des cliquetis qui ne peuvent pas satisfaire l'importance de l'époque. Pourrait-on se rabattre sur Aix-la-Chapelle (Skela, capella)? je l'ignore.

La Bavière بيير بافير بابير Baïr, Bafir, Babir (p. 246, 368, 370), pays et province, est restreinte à une petite dimension. Ses principales villes sont :

(14) Je ne puis pas adhérer à son explication par Schwarzbourg ou quelque autre aussi obscure.
(15) Le traducteur y voit Bruxelles.
(16) En ce cas le traducteur la détermine par Celle ou Zelle de la basse Saxe.

رينش برك رنج برك Reinschbourg ou Rendjbourg.
تبصوه تبزوه بتصو Tebsava, Tebzava, Batsau.
ايزرقرطه Eizerkartha, Izerkarta.
غرميسه غرمسيه غرمشيه غرمايشه Gharmaïsa, Gharmasia, Gharmaschia, Gharmaïscha (p. 370). Elle est contestée à Bavière et renvoyée à la Karintie (p. 371, 375).

La première est évidemment Ratisbonne, Regensbourg. Quant aux autres il faut les chercher (17).

Tebsava ou Batsau, à voir les distances et la description est indubitablement Passau sur le Danube.

Izerkarta 60 milles de Passau, rappelle la rivière Iser, qui traverse la Bavière et sur laquelle il y avait plusieurs résidences ducales. Une des plus considérables à cette époque était Landshut, qualifiée de ce nom suivant l'opinion populaire à la suite du château fort, considéré comme gardien (hut, hüten) du pays (Land). Ce château avec la ville gardait de même la rivière Iser et son passage, d'où vient Iserwart, Isergarde, Izerkarta.

Quant à Garmasia, ville d'Allemagne ou de Karintie, elle est située entre Bamberg et Vienne; Bamberg, éloigné 70 milles vers le nord ouest, Biana ou Vienne, 60 ou 40 milles vers l'orient. Sur cette direction, presque à moitié chemin de Bamberg à Vienne, on trouve au nord du Danube en Bavière un petit bourg Garhaïm, et sur le bord du Danube, à l'embouchure de la rivière Klon, en Autriche, une petite ville avec un château, plus rapprochée à Vienne, nommée Greim ou Grein. Probablement c'est la Garmisia. Krems est trop rapprochée à Vienne, pour pouvoir convenir à la situation indiquée.

KARINTIA, DALMATIA, DJETOULIA (SERBIA).

18. L'usage populaire, remontant par habitude aux traditions anciennes, ne donnait aucun égard aux frontières d'Allemagne, que le duché de Bavière fesait étendre sur ce point; il absorba toute la Bavière meridionale par la dénomination de Karintie. Cet usage populaire prédomine tous les récits et les renseignements que les marchands apportaient aux géographes de Sicile, sur les régions formant les dépendances d'Allemagne et sur les pays ultérieurs. Bohême, Karintie et les autres

(17) Le traducteur n'a pas remarqué l'identité de Tebsava avec Batsan et l'a expliqué une fois à tort par Leipzig, une autre fois par Passan, ce qui est juste. Il a voulu trouver Stuttgard de Suabe dans la bavaroise Eizerkarta, je ne sais par quel motif.

qui vont nous occuper, sont déterminés comme le comprenait le vulgaire. Mais souvent ces idées vulgaires ne sont pas suffisamment déterminées, se tordent dans des biais qui étendent les limites et déplacent les villes de pays en pays.

Nous allons à la reconnaissance de leurs chancellants récits et nous entreprenons un long pèlerinage, avançant jusqu'à l'embouchure du Danube et jusqu'à l'Hellespont. Trois routes seulement attachent à l'Allemagne ces régions immences, variées et jusqu'aujourd'hui mystérieuses à bien d'égards. De ces trois routes, une perce directement dans la Karintie; l'autre parcourt les frontières de la Karintie et de la Bohême, la troisième traverse la Bohême. Nous nous proposons de sortir par les deux premières qui conduisent en Karintie ou en Slavonie; à la fin nous rejoindrons l'Allemagne par celle qui traverse la Bohême.

La Karintie, Karantania, appelée par Edrisi ordinairement Karantara قرنطاره (p. 246, 357, 368, 369, 373), ses variantes : قرانطاره قرنطاريه قلنطريه est un pays et à la fois une province peu considérable; situé entre le Danube et la Drave, il touche à la Souaba (p. 246). Comme province (duché de Karintie), elle est peu considérable, sa ville la plus remarquable est اكريزاو Akrizav, à l'extrémité du mont Djouz, 51 milles d'Ulm et 35 d'Eskindja, en se dirigeant vers le nord-ouest. Eskindja est dans le voisinage du mont Djouz et fait partie de la Karantara (p. 369). Ainsi que la Karintie s'étendrait jusqu'aux sources du Danube : mais c'est une erreur, aussi bien que la distance de 35 milles.

Comme pays, la Karintie est bornée à l'occident par le pays d'Aquilée, au midi par les états des Vénitiens, à l'orient par la Onkaria et au nord par la Boeme (p. 372). Un vaste pays qui a ses subdivisions. Au nombre de ses villes principales on compte :

بذواره بذراورا Bedhvrra, Bedhravara.
بوزانه Bouzana.
نيطرم Neitherm.
شبرونه Schebrouna.
قلغرادون بلغرابه Kalgradoun, Belgraba.
سينولا سينولاوس Sinola, Sinolavs.
بوره بوزه Bouza, Boura.
بيلور Bilvar.
استركونه Estergouna, Ostrikouna.
تيتلوس Titlus.

افرنك بيله افربك بيله Afrank-bila, Afrabakbila.
ابرنبته ابرندس Abranbata, Abrandes.
غرمسيه Gharmasia.
لكريزاو Akrizav.
اقوليه Akoulia; بلام Balam.
فرزبرلكه افرنزيزاك Frizizak, Afrizizak. Ces trois dernières villes sont limitrophes de la Karintie (p. 372, 375, 376, 378).

Mais il faut retrancher de ce nombre Neitherm, Ostrigouna et Schebrouna, villes de la Bohême; Titlus, ville de la Hongrie; aussi plusieurs de la Slavonie, située au delà de la Drave, qui est seulement enclavée dans la région de Karantara et ne forme que sa subdivision; enfin Garmisia, ville d'Allemagne et de Bavière (18).

Nous allons maintenant à la reconnaissance de tous ces lieux, sans pouvoir dire jusqu'à quel point nous sortirons de la confusion.

19. Lorsque nous voyons sur la carte itinéraire Ostrihoun (Gran) sur les bords du Danube, supérieur à Biana (Vienne); Agra placé au nord de Neutra; Titul au midi du Danube, énormément éloigné de Belgrad, nous pouvons dire que les positions sont extrêmement déplacées. Le texte de la description ne nous apporte pas de remède, étant ordinairement d'accord avec la carte. Réfléchissant sur les distances, il est nécessaire de présumer différentes espèces de milles, de sorte que la triangulation avec tous ces déplacements est possible, mais rapprochée à la réalité, devient presque impossible. Cette discordance et cet embrouillement résultent des nombreux récits rapportés par des marchands. Ils étaient d'accord, mais l'interprète dont on se servit, ne pût bien comprendre leurs narrations, les coordonner et trier : les géographes n'étaient pas plus heureux dans leurs combinaisons. Cependant il y a des points certains qui peuvent guider la recherche, expliquer l'erreur, et les investigateurs plus approfondis, avec des matériaux dont nous sommes privés, ne manqueront pas d'achever l'explication.

(18) Le traducteur à très-heureusement distingué plusieurs de ces villes, mais je ne puis consentir à illustrer Bedhwara par Petervaradein, Schebrouna par Soprony, Bouzana par Beschka, Biths par Peths; Akoulia par Wukowar, Sinolav par Schluin, Kalam par Agram et Balam par Bellovar, lorsque le traducteur lui-même retrouve ce dernier dans Bilvar : à toutes ces attributions s'opposent les positions et les distances. — Continuons notre protestation sur ce point, duquel nous déborderons un peu vers l'orient. Banssin ne s'explique pas par Pantzova; ni Kalgradoun (qui n'est que Belgradoun) par Galgotzium; ni Rabna par Raab; ni Kavorz par Karlovitz; ou Kavorzova par Kovar.

De ce nombre assez considérable de villes énumérées, il y en a peu qui appartiennent à la Karintie, située entre la Drave et le Danube, au pays qui ne porte d'autre nom que celui de Karantara.

Nous avons déjà nommé Akrizav (Gratz), placé au pied du mont Djouz : ce n'est qu'à la fin que nous arriverons dans nos investigations à Frizizak, situé dans son voisinage.

Nous pensons que Bouza est Petz (cinq), Quinquecclesiæ, Fünfkirchen, Pietkosciol, cinq églises. Nous le signalons seulement pour le moment, sa situation sera fixée, comme celle de plusieurs autres, par des combinaisons ultérieures.

Belgraba est une ville remarquable par la beauté de ses édifices, est entourée de fortes murailles et pourvue de bazars. Elle est commerçante, industrieuse et fréquentée. Ses champs bien ensemencés produisent du blé et des légumes en abondance. On ne peut pas se méprendre sur cette ville. L'unique de ce nom à laquelle elle peut être référée est Belgrad, Bialygrod, Albaregia, Alba regalis, Stulweissemburg, Szekesfeyerwar; ancienne capitale et résidence des rois de Hongrie. Elle est éloignée d'Ostrikouna (Gran) 30 milles, de Bouzana 35 (p. 376), et son emplacement est fixé.

Bouzana, ville de moyenne grandeur, sur le bord du Danube, est sur ce point la dernière dépendance de Karintie. C'est Boudzin, Bouda, Ofen.

De Bouzana à Bedhvara ou Bedhrava sur le même fleuve, on compte 60 milles. Le Danube coule au midi à partir de la ville Bouzana, puis à l'orient vers Bedhvara, puis se dirige vers le nord. La distance de 60 milles défend d'enfermer ces détours du Danube dans un trop étroit espace, c'est l'indication du cours entier du Danube. Il va vers l'orient jusqu'à Bouzana, se tourne vers midi jusqu'à Bedwara où il revient à sa direction vers l'orient, enfin (depuis Rossocastro) il monte vers le nord. Le nom de Voukovar est le seul peut-être, dans ce repli méridional du Danube, qui se rapproche à l'euphonie de Bedhvara, Bedhrava. Il est dit que la Drave se jette dans le Danube entre Bouzana et Bedhvara (p. 376), aussi confond-elle ses eaux avec le Danube non loin de Voukovar; le Danube venant de Boudzin, la reçoit entre ces deux villes avant d'atteindre Voukovar.

20. En suivant le cours du Danube de Bedhvara à Titlous, on compte 75 milles. Titlous, située sur la rive septentrionale du fleuve, est une ville extrêmement riche et peuplée. C'est une ville de la Hongrie, limitrophe de l'Esklavonie. Si ce n'est sa grandeur, au moins son emplacement et son nom se sont conservés jusqu'aujourd'hui. Cette ville n'appartenait plus à la Karintie, et nous nous trouvons dans sa portion qui

porte le nom de اسقلونيه Sklavonia, dont Titlous est limitrophe, et nous nous rapprochons à un coin de terre limitrophe à plusieurs régions. Il offre dans la description d'Edrisi des difficultés extrêmement graves qu'on ne peut résoudre à la fois. C'est un dédale à peine extricable. Il est étonnant comment Edrisi, sa carte, et certainement la table ronde rogérienne, ont pu y laisser tant d'obscurité et se noyer dans une telle confusion.

Ce coin était à cette époque très-fréquenté et animé. Les croisées y passaient en masse; les marchands s'y rendaient nombreux; une foule de relations avait été sans doute apportée à l'investigation du roi Roger : mais on n'a pas sû les coordonner. Il semble qu'en les confrontant, on a compris l'accord de différents récits, qui passaient et s'arrêtaient sur différents points. Les uns, des narrateurs, s'arrètaient à Belgrad, à Gradiska, à Ribnitza et leur récit fut à cet égard d'accord; les autres s'arrètaient dans des localités intermédiaires, à Branitzova, à Kavortzova, et leur relation conforme, donna un autre accord. Tous étaient d'accord sous le rapport de tout petits milles, qui éloignaient ces places à des distances excessives. On n'a pas conçu qu'il fallait faire fusion de deux narrations : en les acceptant, on enchaîna seulement leurs renseignements par juxta position. D'abord ceux sur Bansin et Kavors, ensuite ceux sur Belgrad, Gradiska et Ribnitza. Les distances déjà énormes par leur nature, se doublaient par cette opération, et pour les adapter à la longitude géographique, les géographes de la table ronde étaient nécessairement forcés à procéder à une réduction considérable que nous ne connaissons pas, mais nous la retrouvons dans les indications de journées de chemin. Au prime abord, nous allons commencer par un point connu de Belgrad, Alba græca, Griechisch weissenburg, Nandor alba.

21. De Titlous, en descendant le Danube, on arrive à Belgradoun. C'est une ville florissante et très-peuplée où l'on voit de vastes églises. De là à اغريدسقا ou افريدسقا Afrideska ou Agridiska (Gradiska, l'ancien Cuppæ, à l'embouchure d'Ipek, Bek, Pincus), ville sur le bord de ce fleuve, également importante et peuplée, par terre 75 milles et par la rivière 2 journées ou 1 journée. D'Agradiska à Rabna ou Ribna (Ribnitz), 2 fortes journées, équivalant à ce qu'on dit à 100 milles, ou seulement 1 et demi-journée. Et de Belgrad à Ribna par terre 150 milles. Agradiska est située dans une plaine cultivée, riche, fertile en grains et bien arrosée, elle est commerçante. Mais cette plaine est formée par des montagnes qui s'étendent le long du Danube, c'est à leur sommet que cette ville florissante est bâtie : on la compte au nombre

des dépendances de Makedonia (p. 291, 379), c'est-à-dire à l'empire grec.

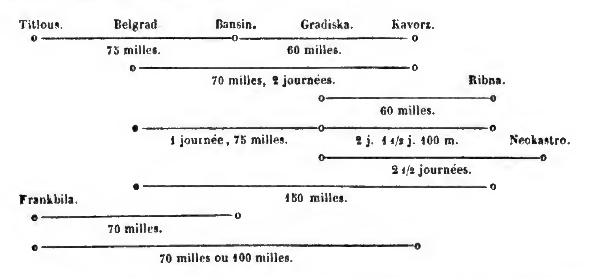
Ces trois villes florissantes n'étaient pas les seules à cette époque qui couvraient les rives méridionales du Danube. Il y en avait une qui surpassait leur importance. Branitzova, Bouranitzova, Brandiz (ancien Viminacium), située près de l'embouchure de la Mlava au Danube, vis-à-vis de Kostolatz, qui existe encore à l'orient de l'embouchure, regardant les ruines de l'ancien Brandiz, ville d'une ancienne peuplade slave Branitzevtzi, Branitschevtzi, que les latins appelaient Praedecenti, Prædevecenti, Praedenescenti. Les croisées du xi[e] et xii[e] siècle, traversaient cette ville pour se rendre de Belgrad à Nissa. Possédée par les Boulgares, avec la chute de leur royaume en 1018, elle entra sous la domination des empereurs grecs. Nommée par les écrivains byzantins, Theophylacte en 1081, Anne Komnène en 1114, Kinname et autres, parce qu'il fallait la fortifier et garder des attaques, elle était prise et reprise par des voisins. Reconquise par les Grecs, elle fut, en 1154, attaquée par les Hongrois qui s'en emparèrent en 1183, et la restituèrent en 1186, quoique les Boulgares la comptaient dans la même année 1186, au nombre de leurs dominations. Cependant l'empereur Frédérik II, allant en Palestine, y trouva un lieutenant grec. Lorsque les frontières des Boulgars reculaient devant les Serbiens, Branitzova, comme capitale d'un canton, d'un palatinat, entra dans les mains des Serbiens. Il est probable que vers 1189, Neman'a, chef ou roi des Serbes, l'occupa avec quantité d'autres places au delà de la Morava. Le lieutenant de l'empire grec cessa d'y fonctionner, les Serbiens possédaient le canton et sa capitale encore en 1275, puis les Hongrois. L'importance commença à décliner, et sous la domination turque, la ville tomba en ruine : une portion seulement prolonge son humble existence sous le nom de Kostolatz (Schafarjik, Slovien. Staros. II, 3, § 30, p. 612, 613).

Vers l'orient, au canton de Bransin, touchait un autre aussi très-renommé à la même époque, avec sa capitale Koutshevo. Les Koutschans, Koutschevans, appelés par les latins Guduscani, Goduscani, lui donnèrent l'origine. Dans le xii[e] et xiii[e] siècle, les fastes de la Hongrie et de la Serbie en font une mention fréquente. Les Grecs, les Hongrois, les Boulgares, à la fin les Serbiens se mettaient en possession de ce canton. En dernier lieu il est mentionné en 1459, un comes Cucieviensis et Branicevensis. La rivière Pek ou Bek, Ipek, traversait ce canton pour se jeter dans le Danube près de Gradiska. Aujourd'hui il n'en reste qu'un souvenir dans la montagne appelée Koutschaï, et dans un hameau nommé Koutschaïna (Schafarjik, p. 613, 614). On y voit les

villages de ce canton, Krousevitsch et Krivatscha. Je pense que nous trouvons ces deux cantons avec leurs capitales, appelées par Edrisi, Bansin et Kavortzova. Ces deux villes sont situées sur le Danube, sur ses rives méridionales; elles sont populeuses, riches et considérées comme les mieux habitées du pays des Hongrois (p. 377).

22. De Titlous à Bansin on compte, en se dirigeant vers l'orient, 75 milles (p. 378). Bansin بتصبن نتصرين بنصين située sur la rive méridionale du Danube (19), ville célèbre, comptée au nombre des plus anciennes résidences (des autorités, d'un lieutenant); commerçante, industrieuse, habitée par de savants Grecs, وفيها... علها اغريقيون entourée de cultures et d'habitations, où le prix des grains est constamment modéré, à cause de leur abondance. De Bansin à Kavorz ou Kavortzova قاورزوا قاورز قاوز قانر ville importante sur le Danube, vers l'orient 60 milles (p. 377), et de Belgrad à Kavorz 70 milles ou 2 fortes journées; par le fleuve la distance est moindre (p. 379). Titlous est donc à l'occident de Kavorz, aussi le fleuve Tessia se jette dans le Danube, à l'occident de Kavorz et de Bansin (p. 380) (20).

De ces données de deux relations juxtaposées par Edrisi, les distances s'enclavent de cette manière :



Les journées y sont comptées par 35 milles, 50, 66 et 75 milles. En comparant les journées, on a de Ribna à Kavorz une ou une demi-journée; de Kavorz à Gradiska, une journée; de Gradiska par Bansin à Belgrad, une journée, cette dernière double. Chacune comptée à 25 ou 30 milles, il en restera de Belgrad à Titlous une 40^{ne} de milles.

(19) Car ce n'est pas Arinia, mais Banssin qui est situé sur la rive méridionale.

(20) La traduction dit entre Kavorz et Banssin, la carte itinéraire le confirme : il faut compter ça au nombre d'erreurs.

Les quatre ou trois et demi-journées entre Belgrad et Ribna, font 150 milles; or, une journée est réellement montée à 35 milles. Cette confrontation explique les bords du Danube, où se jettent Sava, Morava, Mlava, Pek; elle détermine les situations de Bansin, de Kavorzova. On ne peut pas arriver à un résultat sérieux et positif, en s'enfermant dans la consonnance des noms, rapprochant à des localités postérieurement renommées, dont l'existence, du temps d'Edrisi, serait douteuse. Bansin, résidence de savants Graïkioun (Grecs), est sans aucun doute Branzin, où résidait un lieutenant de l'empereur grec, et je défie de trouver ou d'inventer pour Bansin une autre position. L'indication de la situation de Kavorz, est une conséquence de celle-ci. Ces villes qui nous ont arrêté si longtemps, ne sont pas de Karintie ou de Slavonie, elles sont plutôt villes de la Hongrie, momentanément possédées par les Hongrois. Il me fallait cependant y pénétrer et déterminer leur position, car de ce point nous allons faire des courses dans la partie de Karintie qui porte le nom de Slavonie, ensuite nous ferons d'autres excursions.

23. Mais avant de m'engager dans l'explication de la Slavonie, je dois prévenir mes lecteurs que la triangulation n° 42 de mon atlas, et les cartes explicatives, offrent une grave inexactitude et de fausses interprétations qu'il faut rectifier et corriger. A peine écrivais-je la remarque, qu'il ne suffit point de confronter les consonnances des noms modernes pour expliquer les anciens, que je me trouvais privé de renseignements antérieurs pour distinguer les positions indiquées par Edrisi dans la Slavonie. Réduit aux indications modernes, je trouvais Afrankbila d'Edrisi dans le seul Vragolevitsch de Serbie, le seul lieu dont les consonnes correspondaient suffisamment avec Afrankbila. Content de cette découverte, je claquais victoire; triangulation tortueuse, explications controuvées furent inventées avec le succès qu'engendre une imagination étourdie. C'est trop tard enfin que Frankavilla se présente à mon attention, pour expliquer et indiquer la position de Afrankbila. Il est donc nécessaire de reprendre l'explication des positions de la Slavonie et avant tout de coordonner sa triangulation et la rendre plus conforme à la description d'Edrisi. Par cette opération, nous arrivons, comme le prouve la figure ci-contre, à rapprocher Frisisak à la distance de 100 milles de Rendjbourg, à laquelle la composition antérieure, n° 42 de mon atlas, n'a pu parvenir. A l'aide de cette triangulation, appuyés sur les positions danubiennes que nous avons fixées, nous allons examiner la Slavonie.

TRIANGULATION DE DISTANCES ENTRE LES POSITIONS DE LA SLAVONIE.



La Sklavonie اسقلونيه précédemment sous la domination du roi de Hongrie, a été conquise en majeure partie à l'époque où nous écrivons, dit Edrisi, par les Vénitiens (p. 378). Cette conquête n'était pas durable. L'occupation de quantité de villes, n'était que le fait d'armes, des chances de la guerre. Chacun comprend que l'expression d'Edrisi est momentanée et indéterminée. La qualification de la Slavonie conquise par les Vénitiens est dans un sens large, embrasse la Kroatie, la Dalmatie et la Servie, où les Vénitiens faisaient des progrès et ne touchaient point la Sklavonie elle-même, entre Save et Drave, où les Vénitiens ne s'aventurèrent guère. Les rois de Hongrie prirent possession de vastes régions au midi de la Sava vers 1091, et les ont conservées.

Bilvar (Bellovar) est une ville du nombre de celles qui sont voisines des Vénitiens. A 5 journées de distance vers l'orient est Bouza; ce qui confirme notre assertion que Bouza est Petz. De Bouza (Petz) à Sinola, 3 journées. La direction de cette dernière distance est certainement vers l'occident, car Sinolav est une ville de Slavonie, difficile à fixer.

Sinola, Sinolavs est une ville considérable et jolie, située au midi de la rivière (Drave comme la carte itinéraire l'indique); possède des bazars et offre toute espèce de ressources. Il existe dans les montagnes qui l'environnent des mines de fer, et ce métal y est d'une incomparable bonté, soit sous le rapport du tranchant, ou sous celui de la maléabilité (p. 372). Cette ville est qualifiée d'orientale (p. 377); elle est orientale relativement à la Karintie proprement dite (relativement à Marça-Vindica), à trois journées ouest de Voukovar; il faut donç

chercher Sinolavs dans la partie occidentale, où, dans la chaine des montagnes, on trouve ça et là des gisements de différents métaux, et particulièrement de fer; ils sont aujourd'hui peu exploités. On y trouve Saladnak, Selidnik des cartes anciennes, Slatina des modernes, et plusieurs noms analogues.

De ce point de Sinolav, deux chemins nous dirigent par la Slavonie. De Sinolav à Akoulia, il y a 70 milles, à Afrankbila 80, et d'Afrankbila en se dirigeant vers le sud-ouest à Akoulia 70 milles (p. 377, 378). Frankbila est située au midi de Titlous, car la route à cette ville allait de Titlous vers le sud. Frankbila est éloignée de Bansin 70 milles, également autant de Kavorz; mais comme Kavorz se trouve plus à l'orient, on comptait de Kavorz à Frankbila 100 milles (p. 377, 378). Toutes ces directions s'appointent sur Frankavilla dans Francochorion, ancien Sirmium, Mitrovicz d'aujourd'hui (21). Frankabila est considérable, ses habitants boivent de l'eau de puits et de fontaine, jouissent d'abondantes sources. Mais ce qui est plus important à notifier, c'est que pour la plupart ils mènent une vie nomade على اهلها الغالب البداوة (p. 377). Cette remarque opportune pour les citadins de Frankbila s'étend aux habitants des campagnes de nombreux pays, et explique bien des choses.

24. De Frankbila (Mitrovitsch) vers le sud-ouest à Akoulia 70 milles. Autant il y a d'Akoulia à Kalam ou Balam; 50 seulement vers l'occident de Balam à Frizizak et de Afrizizak 100 jusqu'à Ratisbonne, ville de Bavière. Cette série de villes est limitrophe de la Karintie (p. 378); elle forme une chaine correspondant à ses frontières occidentales. Koulia, possédant de vastes dépendances, assise sur le penchant d'une montagne, également éloignée de Sinolav, Frankbila et Balam, est fortifiée contre les attaques des Vénitiens (p. 378). Balam ou Kalam, grande et belle ville, entourée d'eaux courantes et de vastes dépendances, est située sur les bords de la Drava (p. 375). Frizizak enfin, sur le chemin qui conduit vers Ratisbonne, est sans aucune contestation Freisak, ville dépendante jadis de l'archevêché de Saltzbourg, située

(21) Je trouve dans Schafarjik (starozit. slav. V, 53, note 18, p. 667), qu'on distingue Frankavilla de Frankochorion. Ce dernier mentionné dans les années 1123, 1154, par Nicetas choniates (ed. Ven. p. 10), indiquerait Sirmium. L'autre mentionné dans l'année 1189, par Ansbert, serait l'ancien Budaliæ ou Pudalia appelé dans les temps modernes Nagy-Olasz, Naygallas, Nangelos; Madielos, dont la situation est presque sous les murs de Sirmium, Mitrovitsch. Je pense, que cette distinction a été faite par précaution de ne pas confondre les noms différents en apparence et que Afrankbila d'Edrisi rend cette distinction inutile. Franka villa n'est pas Pudalia, Madielos, mais Sirmium Mitrovitsch, située dans Frankochorion, dans une contrée franke, dans laquelle vers l'année 790, les Franks occupèrent Sirmium qui est leur ville, Franka villa, Afrankbila.

dans le voisinage d'Agradiska, Gratz. Kalam ou Balam était aux environs de Waradein, pour sûr Pettau, Poetovio. Quant à Koulia, je propose Louka-Bania, Bania-louka, Vlamme-louka, Vania-louka (22); mais je ne défendrais point mon assertion si l'on trouverait quelque chose de mieux. Cette série de villes passe par le milieu de la spacieuse Karintie, et cependant Edrisi dit qu'elles sont frontières. On le lui a dit ainsi, parce que ces villes se rangent sur la frontière de Windisch-mark, (Windisch-Gratz, —Landsberg, —Feistritz ou Bistrschitz, etc.), Marcavendica entre Save et Drave.

De la ville des Nomades Frankbila, à Abrandes ou Branbata, on compte 50 milles. Les apparences phonétiques portent ma vue sur la ville Nerenta, et je pense que c'est juste, quoique la distance parait être insuffisante. La population de cette ville est sédentaire, possédant des bazars, et la ville est située dans un bas-fond, juste au pied d'une montagne (p. 377), comme c'est effectivement avec la ville Narenta. De Branbata à Bania 75 milles. Bania est une petite ville bien fortifiée sur les bords de la rivière Lina لينه qui a son embouchure (dans le Danube) entre Kavorz et Belgrad (p. 378, 379). Cette rivière Lin, nommée par son propre nom, se jette dans la grande rivière nommée Drin, qui elle même se perd dans la Save; cette dernière tombe dans le Danube sous les murs de Belgrad. Bania est une dénomination générique d'un grand nombre de places. Tout près de la ville Preboï, sur les cartes modernes, on trouve sur la rivière Lin une localité assez obscure, Bana, qui a pu avoir plus d'importance dans les temps anciens. En effet, de ce point de Bania (Bana) à Belgrad vers le nord, 5 journées, et à Kavorz 100 milles (p. 379).

De Bania à Albana, ville florissante, 90 milles, et d'Albana à Rabna (Ribnitza) 129 milles (p. 379). Ces distances facilitent à déterminer la position d'Ablana, Blana, Bellina, située non loin de l'embouchure de Drin, vers l'occident.

De Blana, en se dirigeant vers le sud à Ghano غانو ville prise et ruinée par les Vénitiens, située sur les bords d'une grande rivière, à 4 journées par terre et à 2 journées par eau; de Nissova 4 journées, (p. 379). Je ne puis constater par les événements connus dans les chroniques, si les Vénitiens, qui conquirent à cette époque la meilleure partie de l'Esklavonie, pénétrèrent jusqu'aux rives et au delà de Drina; je ne sais pas non plus si Ghano, une fois ruinée, s'était depuis relevée de sa destruction; mais ce qui est certain, c'est qu'aux environs

(22) Il semble que la carte qui se trouve dans l'édition de Ptolémée de 1513, l'appelle *Leige regalis*.

de Possega on se trouve à égale distance de Bellina et de Nissa, et que c'est là que devait être Ghano ruiné; je vois enfin dans l'ensemble entier, que ce réseau de distances, que nous avons composé pour la Slavonie, répond à toutes les conditions de la description d'Edrisi, retrace l'étendue que la voix vulgaire donnait au pays, et détermine la situation des villes, dont les noms se sont conservés ou subirent les changements qui effacèrent les anciens, en substituant d'autres noms aujourd'hui connus (23).

25. On voit que sous le nom de Karantara, de Karintie sont décrits les pays au sud du Danube; que la Karantara renferme tous ces pays, où au sud du Danube, s'était établi la race Slave, pour cultiver la terre dans les parties occidentales, pour les cultiver et profiter des pâturages dans les parties orientales. La partie occidentale est la Karintie proprement dite, d'abord incorporée dans la Bavière, ensuite détachée comme duché. La partie orientale décèle une certaine subdivision. La Moravie panonienne porte le nom général de Karintie, ensuite la Sklavonie, qui s'étend au sud de Drava : elle contient la Kroatie et la Serbie dans les limites qu'elles avaient anciennement, du temps de Constant. Porphyrogenète; leurs frontières orientales passent à l'ouest d'Ibar et de Morava, et jusqu'aux embouchures de Sava et Drava. (Voyez Slavie du x[e] siècle et comparez les cartes de notre atlas). Le langage vulgaire tenait à cette ancienne délimitation. Edrisi connaît et distingue les Kroates et les Serbes, mais il néglige de distinguer leurs possessions; elles sont comprises sous le nom de Sklavonie. Mais les géographes de Sicile, suivant l'ancienne habitude romaine, distinguaient les rivages des possessions Kroato-Serbes, par le nom de Dalmatie, ainsi que dans la description d'Edrisi figure encore un pays spécial, Dalmasia, où les conquêtes des Vénitiens faisaient des progrès. Dans ce pays il connaît la segregation

(23) Le traducteur proposait de voir dans Akoulia, Wukowav; dans Afrizizak, Verotze; dans Ablana, Albana; et dans Ghano, Novi. — Je ne sais pas à quel Novi pense le traducteur. On sait que les Vénitiens possédaient Novi situé dans la Kroatie au fond du golfe adriatique. Dans l'intérieur il y a plusieurs Novi. — Les anciennes cartes (Ptolémée édit. 1513), donnent dans l'intérieur des terres en Serbie, Novi, placé à côté de Montenovo, entre les sources d'Ibar et Drin, non loin du mont Noir. En compulsant les cartes postérieures je trouve le nom de Novi remplacé par Houi et transporté à l'occident de Drin (Ptol. de Ruscelli, 1561), ou bien en lui conservant le même emplacement on l'appellait China (Græcia Jac. Castaldo in theatro ortel. 1750). Cette dernière appellation répond, on ne peut pas mieux à Ghano. Mais Montenovo par toute la suite des cartes : de Mercator, Hond, Iansen, Bleauw, Witt, Coronelli, Delisle, Vaugondy, est régulièrement placé en Serbie ou en Bosmie, au sud ouest de Novi bazar, ainsi que Novi, China, ne serait point à égale distance de Nissa et Bellina, et ce Novi proche de Montenovo parait y prendre le nom de Lodinovi. Au reste tout y est confus, obscure, à rechercher historiquement. Les Vénitiens en guerre avec les Hongrois, ont-ils pénétré dans la Serbie? je ne puis plus m'engager à résoudre cette question.

de la Kroatie, il indique ses limites sans mentionner que du reste les Serbiens étaient possesseurs. Ce pays étant une portion de la Slavonie, nous allons le parcourir par un examen rapide.

Edrisi parle des conquêtes des Vénitiens et de leurs possessions, mais ni sa carte itinéraire, ni son texte n'ont indiqué la position de la cité elle-même. Il dit que de قمالقه Kamalga (Comacchio), il y a 44 milles à فاتوا Fatoua (Padoua), ajoutant que cette ville (continentale) est de tous côtés entourée par la mer. Ensuite, de Fatoua il y a 25 milles à اطريله Atrila (Trevise), et 18 milles d'Atrilla à بونص Bonsa (Mourano, ainsi appelé par son porto Bouso); vient ensuite كرادس Gradis (Grado, vis-à-vis d'Aquilée), 30 milles de Bonsa; et اصطجانكو Astidjanko (Starazano) à 5 milles de Gradis, place forte, bâtie sur les bords d'une rivière dont le volume des eaux est considérable, bien que sa source soit peu éloignée (Timavo fons et portus). Cette ville importante, habitée par des militaires, des marchands et des fabricants, où l'on équipe des flottes pour des expéditions guerrières, est l'entrepôt principal du pays de انكلايه Ankoulaïa (d'Aquilée) (V, 2, p. 247, 248). Ainsi il a tourné Venise sans la nommer. On peut présumer que son texte, dans ce passage, est dépouillé de la description de Venise, de laquelle il ne reste que la mer qui entoure Padoue de tous côtés. Cette présomption devient à mon avis une certitude, lorsqu'on rencontre à la fin de ce passage une lacune, qui se retrouve dans l'abrégé de la description d'Edrisi et dans le manuscrit asselin.

Jaubert s'est borné à donner la transcription de cette lacune d'après la version latine, p. 222, 223, sans aucun examen (p. 248). Cette lacune cependant contient une description de l'Istrie, dont les rivages sont détaillés par la carte itinéraire. Voici ce qu'elle dit. *De regionibus autem mediterraneis Aquileiæ sunt Verona quæ et Verana dicitur* بوبله *et* طامطوس (Bufalo et Tamtos, Taïamento, Tagliamento). *Urbs Verona magna est distatque* à طامطوس *statione brevi* (de même que de Bufalo) : *et iam ab urbe eadem* (Verona) *ad urbem* بوبله (Bufalo) IX m. p. *et ab hac ad Ammelam sive Angelam, cujus incolæ sunt de gente francorum,* III m. p. *ab Ammela ad* قنديله (Kandila) *francorum,* III m. p. *et ab hac ad Veronam seu Veranam*, II m. p. Ce sont les établissements francks, entre Verone et Boubalo. Il est remarquable comme Edrisi distingue ces Franks des indigènes Italiens ou Slaves. Verone et Boubalo ne se trouvent pas dans les cartes modernes ni anciennes, et je n'ose pas hasarder l'explication par quelque appellation analogique des petites localités; on y trouve cependant les villafranca, castelfranca, qui existent jusqu'aujourd'hui, comme souvenir des anciens établissements.

Verum de maritimis regionibus est d'Istria (Capo d'Istria) *quæ distat* طامطوس (Taïamento*) urbe Aquileiae* xxxiii m. p. A la place d'Istria, la carte porte صليرس Saliros (S. Hilario?) — *Ab hac, ad urbem Moglo quæ et Umago dicitur* ix m. p. La carte porte أوماغو (Umago, Humago). *Pariter ab urbe Verona mediterranea ad urbem Vmago maritimam, cujus incolæ sunt franci*, xviii m. p. *Ab hac ad urbem Gentebona, quæ rencens est et ad francos pertinet*. Il faut lire جنطنوبه Djentenoba (Citta nova) : *et a Gentenabo* (Citta nova) *ad Parengio, quæ etiam Parenzo vocatur*, xii m. p. La carte porte inexactement برنزوا (Parenzo). *Et ab hac ad Ruigo*, dans la carte ريغنو Rigno, ou ربيغنو Robigno (Rovigno) *quæ ad frankosquoque spectat*, xv m. p. *Ab hac ad urbem Polam*, بولة xii m. p. *Ab hac ad Molodiam*, la carte porte مولودنيه Molodnia (Medolina) xvi m. p. *Ab hac ad Albon* (Albona, omis dans la carte) xi m. p. *Ab hac ad Flamona* المه Alma de la carte (Fianona) vi m. p. *A Flamona ad Vrana* الاورنه et Avrana (Vrana) *quæ ultima est inter regiones Aquileiæ maritimas*, iv m. p. (Edrisi, p. 248 de la version de Jaubert).

26. D'el Avrana ou لوبارا Lobara (de la p. 285, V. 4.) à بقوى Boukari (Buccari), 10 milles. C'est la première dépendance de la خراسيه Khroasia, qu'on appelle aussi دلماسية Dalmasia.

De là à كوبرة Koubara قابرة Kabra (de la p. 261) (Fabra, Pribour), ville considérable, sur le penchant d'une montagne, 16 milles.

De là à صُنّة Sounna, سانه Sana (de la p. 288, V. 4.) (Segna, Zeng), jolie ville, dont les habitants sont Slaves, et possèdent beaucoup de navires, 30 milles.

De là à قستيلسقة Kastilaska, petite ville, dont la population slave ne possède que peu de navires, 15 milles.

De là à مصقلة Maskala مصقلة واسيه Maskala weasia (Maluicin, Malvesin des anciennes cartes, Smoliana plus correctement des modernes), appartenant aux Dalmates, 20 milles.

De là à أرنص Arnes (Vroniak au sud d'Iablanatz), ville de moyenne grandeur appartenant aux Dalmates et possédant quantité de navires, 15 milles.

De là à صاطو صاطوا Sato ou Satva (Zusan au sud de Carlopago), appartenant aux Dalmates, qui y possèdent des navires dont ils se servent pour des expéditions militaires, 20 milles. (V. 3. p. 266, 267).

Vient ici سنطوبولص Santoboulos (p. 261), qui indique les scopuli, scopulis, à l'entrée du golfe de Novograd.

De Sato à نونه Nouna, qu'on nomme aussi نينص Ninos (Nina, Nona), ville considérable et naturellement très-forte, 20 milles.

De là à جادرة Djadra (Zara), ville étendue et vaste, dont les habitants sont Dalmates. La mer baigne les murs de la ville, (il paraît que c'est Zara la nouvelle).

De Zara à دغراطة Dograta (Dratschevatsch, vis-à-vis de Novigrad), ville dont la population est mélangée de Dalmates et de Slaves, 30 milles.

De là à ساناجى Sanadji (Sebennik), ville considérable, rendez-vous des marchands qui y font des expéditions par mer et par terre, 20 milles.

De là à اورغورى Ourgouri, qu'on appelle aussi لرغارو Lourgaro, (l'ancien Prætorium, vieux Trau près de Rogoznitza), ville remarquable par ses agréments et par ses fortifications, peuplée de Dalmates qui se livrent au commerce et entreprennent des voyages lointains, ainsi que des expéditions militaires, 50 milles.

De là à ترغرس Targoris, برغوروز Borgorouz (lisez Targorouz, qu'on nomme aussi ترغرى Targori (Tragurium, Trau), lieu dont les habitants, d'origine dalmate, sont constructeurs de navires, guerriers ou marchands, 6 milles.

De là à اسبالطو Asbalato (Spalatro), ville florissante, vaste, commerçante, possédant des vaisseaux de guerre, 12 milles.

De là à سغنو Sigano, leçon fautive, la carte et un autre passage du texte (V, 4, p. 287) portent ستغنو Stagno (Stagno dans la gorge de Sabioncello), ville peuplée de Slaves, qui sont pour la plupart navigateurs, 25 milles.

De là à رغورسه رغورش Ragorsa, qu'on nomme رغوسة Ragousa, dont les habitants sont Dalmates et possèdent des navires de guerre, 30 milles. C'est ici que se termine la Khroasia (V. 3, p. 267, 268).

De Ragousa à قاطرو Kattaro ou قاذرو Kadharo (Cattaro), ville florissante et peuplée de Dalmates guerriers et voyageurs, qui possèdent certain nombre de navires, 20 milles.

De là à انتبارو Antibaro (Antivari), lieu habité par des Slaves, 30 milles.

De là à دلوجية Deloudja (Dulcigno), ville importante de l'Esklavonie, peuplée d'habitants de Ladhikioun (à cause de la ressemblance du nom d'Olcinium), 70 milles (distance excessive) (V. 3, p. 268).

Vient ici Leso à l'embouchure de Strina (Drin), et de Deloudja à ادراست Ádrast (Durazzo) des Franks, 80 milles.

Dans la description de la chaîne de montagnes qui traverse la Dalmatie, Edrisi indique quelques villes de l'intérieur. La chaîne du mont لسو Leso s'étend dans la direction de دراست Drast (Dourazzo) jusqu'à 40 milles de Djadra (Zara). Elle est située à 15 milles de Dourazzo. De la ville de Leso à Deldjinia la maritime on compte 30 milles, et de Deldjinia à la montagne 12 milles; elle se prolonge jusqu'auprès d'Antibari, Kataro et Ragous; elle se rapproche à 3 milles de Kataro. Vis-à-vis de la ville de Kadara et au delà de la montagne, à une distance de 15 milles, est قاميو Kamio, ville florissante située sur un embranchement et entourée de montagnes qui affectent la forme d'un كف *kief*, en sorte qu'on ne peut y parvenir que d'un seul côté (V, 4, p. 287). C'est قامنوا Kamanova (de la p. 261, V, 3), située dans le canton Zeta (de Montenegro, Tscharnogora, Tschernitza), où l'on a la haute et la basse Komani sur la rivière Kinitza ou Sibnitza, qui se perd dans Moraka (24).

La chaîne se dirige ensuite vers Stagno et là il s'en détache un pic très-élevé; puis vers Sbalato (Spalatro), situé à 6 milles de la montagne derrière laquelle sont deux villes, savoir نجاو Nidjaou (Klissa, ancien Anderitum) et كيترة Kitra, كيرة Kira (à la p. 261) (Koupritz situé non loin de la montagne Kourtal); la première 12 milles de Spalato, et à une journée de la seconde. L'une et l'autre sont environnées de montagnes d'un difficile accès.

La chaîne se prolonge après vers Targouri (Trau) et vers سينجاجى Sindjadji, Sinadji, ville bâtie sur un contre-fort de montagnes (Sing ou Sign? proche de la rivière Cettigna) (25). Puis vers Djadera (Zara), située dans une plaine à 1 journée des montagnes; puis vers Nouna la maritime (Nona), située à 12 milles : puis vers Sana (Segna) sur le penchant d'un coteau. Là ces montagnes atteignent par une ligne droite les environs de Lobara (Lovrano), lieu situé sur une agréable colline (V, 4, p. 288).

Nous allons maintenant entrer dans une province tout-à-fait spéciale à la description d'Edrisi, appelée Djetoulia, qu'on ne peut pas mieux interpréter que par Serbia.

(24) Edrisi (p. 287) dit que l'embranchement le plus voisin d'Adrinople et de la ville de قانيا Kania (p. 261, 281), (c'est-à dire entre ces deux villes placées à deux bouts), se dirige vers les bords de la mer de Peloponèse (mer occidentale de la Grèce), et se termine à 80 milles d'Astibos, Thèbes. — On ne peut pas confondre Kania avec Kamio. C'est une autre position. Kina se trouve en Albanie, au sud du mont Galitska : sur ce point deux chaînes se dirigent vers le sud. La carte itinéraire n'offre rien qui expliquerait la difficulté relative à Kania, bien qu'elle donne plusieurs noms qui ne se trouvent point dans le texte.—Jaubert, p. 261, lit Bouterla, c'est Taberla comme ailleurs.

(25) Je risque cette supposition malgré l'identité des noms avec Sebenico.

27. La جثوليه Gethoulia, Djetoulia, s'étend vers l'orient. Les villes principales de cette région, sont les suivantes :

نيسو Nissou, Nissova.
اترو اتروا اتروبى اتروني Atrova, Atroubi, Atrouni.
بندى بيدنو نيدنو Bendi, Bidenou, Nidenou.
بنوى Banva.
نيشه بيشه بيسه Nischa, Bischa, Bisa.
اقريدسقا Akridiska.
اغريوس اغرنزينوس Aghrioz, Aghranzinos.
مسينوس Mesinos.
اترالسه Atralsa.
استبوني استوبوني Stobouni, Estoboni.
منت قسترو بنت قسترو بست قستروا Montekastro, Bontekastro, Bestkastrova.
نوقسترو Neokastro.
بولياخسقس بلياجسقس بلياجسقمس Bouliakhiskos, Bouliadjimiskos, Bouliadjiskomos (p. 291, 382, 383).

La route qui traverse la Djetulie, dans la direction sud, inclinée quelque peu vers l'est, conduit dans la Romanie. De Ribna (Ribnitza) 50 milles ou 1 journée jusqu'à Nissou ou Nissova, ville remarquable par son étendue, par l'abondance et le bas prix des provisions, telles que la viande, le poisson, le laitage et les fruits. Elle est située sur les bords de la مورافا Morafa, ou plutôt elle est dans le voisinage de cette rivière qui descend des montagnes de سربية Serbia, nommées incorrectement سرينة Serina. Sur la rivière près de laquelle est située Nissa, on a construit un grand pont destiné aux allants et aux venants (p. 291, 383).

De Nissa à Trova ou Troubi vers l'orient, 40 milles ou 1 journée. La description nous assure une fois, qu'elle est située sur une montagne, d'où découle un cours d'eau qui se dirige vers la Morava; une autre fois elle dit que cette ville est bâtie sur les bords d'une petite rivière provenant des montagnes de Serbie, coulant à l'orient d'Atrova, se jettant ensuite dans la Morava (p. 291, 383). Or, pour déterminer son emplacement il faut suivre la route ordinaire en remontant la rivière Nisova, qui se dirige vers la Morava, et avançant jusque vers Zaribrad. Ici, le nom d'Atrova, Trouva se retrouve, et vient de Turres, ad turres, de l'antique itinéraire romaine (table pentinger. segm. 7). C'est la ville

Turris, qu'en 546 Justinien voulut confier aux Slaves, à condition de préserver sur ce point l'empire des irruptions des Huns-Boulgares (Procop. de bell. goth. III, 14). Sur les bords de cette rivière (Nisova), on voit des moulins à farine, des vignobles et des jardins.

De Trouva à Atralsa 40 milles ou 1 journée. Tralsa est un lieu bien peuplé et situé dans une plaine fertile (p. 291, 383). Sur la route par laquelle nous avonçons, l'ancienne Sardica avait été appelée chez les Slaves Sredetz, nom transformé par les Grecs en Triaditza (Leo diacon., Skylitzes, Zonaras, Theofylakt.; Anne Kommene). Les croisés l'appelaient Straliz, Stralizia (Ansbert, With. tyrias), de même Edrisi Tralsa, Atralsa (Schafarj. II, 3, § 30, p. 619). Aujourd'hui Sophia.

D'Atralsa à Estoboni 1 journée. Stobouni est une jolie ville ou village. Cette place était sans doute où est aujourd'hui Iktiman, Ischliman, au pied du defilé par lequel on entre en Romanie. Le defilé passé, le chemin se divise : à gauche il longe les chaînes des montagnes Balkan par Tscharnagora (Montagne noire), située sur la rive de Troutscha vers Kaloper pour arriver à Kabrova, placé au delà des montagnes, sur leurs penchants septentrionaux. C'est dans cette direction que se trouvait, à 6 journées de Stobouni, Akartous, Kartous ou Karnous, Kranous, ville située sur une haute montagne : ce qui vient au défilé Schimka ou Schipka qui s'ouvre vers les sources de Iatros. Les six journées de chemin, poussent Akarnous sur ce défilé : mais il est plus que probable qu'Akarnous s'élevait plus près sur un défilé où d'Anville indiqua l'ancien ad montem Haemi (Cornus (Sgroton), Corinus (Mercator), sur Stramich qui tombe dans Mariza près de Filippop.) : ce passage ouvre le chemin vers les sources d'Osma. La ville Akarnous n'appartient plus à la Djetoulie.

28. Revenant sur nos pas, nous nous transportons vers l'embouchure de la Morava, pour longer le Danube. Morafa confond ses eaux avec le Danube auprès d'Akradiska. D'Akradiska (Gradiska) à Ribna (Ribnitza, 2 journées ou une et demie; et d'Agradisca à Neokastro 2 journées et demie. Neokastro est dans une contrée fertile, les vivres y sont à bon marché, les vignobles et les vergers nombreux; le Danube baigne ses murs du côté du midi (p. 385). Les distances données assignent l'emplacement de ce château neuf sur le territoire d'Orsova.

De Neokastro 1 journée et demie, près du fleuve Bideni, ancienne Bononia; dans le moyen âge B'din, Bydinum (Theophyl.), Bidini (Kedren); B'dyn dans une lettre du roi Asan; appelé B'din par l'archevêque Daniel (Schafarj. II, 3, § 30, p. 619); Widdin. Et (de Bideni) même distance vers l'orient sur le fleuve, jusqu'à Best kastrova, jolie

ville de laquelle, à la même distance vers l'orient, Deristra ou Odestra, ville qui est déjà au delà de la frontière de Djetoulie (p. 386) (26).

Entre ces deux dernières villes se perd dans le Danube la rivière مسينوس Mesinos (Osma), à laquelle réunit ses eaux la rivière qui sort d'une montagne, dans le voisinage de laquelle est la ville Bouliadjimiskos ou Bouliadjiskos ou Bouliakhiskos (p. 387). En remontant Osma vers les montagnes, on trouve aujourd'hui Koulodjeritza ou Kalogeritza, dont le nom est analogue, où il ne manque pas de rivières qui se réunissent avec la Osma, Osmen, Osmus (27).

La ville d'Osma, Ozma, ancienne Melta, est nommée par Edrisi Messinos, Mesinos, comme située sur une montagne; grande et ancienne ville commerçante, où l'on fait beaucoup d'affaires et où l'on trouve d'abondantes ressources (p. 384, 488).

De Mesinos il y a 40 milles à Aghranzinos ou Anghrio (Gavardin sur Voda ou Plevena, Utus, Vid), de laquelle 2 journées ou 70 milles à Bontekastro (p. 388) ou Bestkastro.

Bischa ou Bisa, aujourd'hui Betz sur Iskraï ou Isker, ancien Oescus, est au centre des autres. Le texte d'Edrisi donne 5 milles nord-ouest de Bideni, 5 milles de Messinos, 4 milles vers le sud d'Akarnus (p. 384). Nous tâcherons bientôt d'apprécier ces distances entassant sur un point tant de villes! (Bods de Sgroton, Bilz de Mercator, etc.).

De Bischa à Banva 6 journées dans la direction nord-est et d'Atrova au même Banva dans la même direction nord-est 90 milles (p. 384). Si nous voudrions avancer avec ces distances de 6 journées 150 milles, et 90 milles dans la direction indiquée, nous nous transporterions au delà des limites de Djetoulia, au delà du Danube et nous ne réussirons jamais à appointer ces deux distances sur un point; il est donc indispensable d'admettre que dans ces données gît une erreur; que la direction de Bischa à Banva, n'est pas nord-est, mais plutôt nord-ouest, et qu'il faut par quelque raison réduire les distances trop énormes. En partant d'Atrova et de Bisch dans les directions opposées, à des distances proportionnées, on arrive à une ville ancienne située sur la rivière appelée Skisul, Ognit, Igoustoul, connue du temps d'Edrisi sous le nom de Boïa, Boïon (dans Kedren en 1015), qui existe aujourd'hui sous le nom de

(26) Le souvenir de Best-Kastrova, se conserve peut-être dans Peslikoï, Peslikov, village situé sur le Danube, non loin de l'embouchure de Iskra, ouest. Quant à Odestra, nous y reviendrons plus tard.

(27) La phonesis de Bouliakhiskos ou Bouliadjiskos-djimishos, me paraît aussi grecque que je présume ce nom composé de βουλη conseil, βουλιος conseillers βουλια lieu du conseil; κιστη cassette ou θυσκη vase, coupe; δισκος disque, assiette; θυμικος colereux.

Poïmia. Cependant je ne saurais dire si elle est bâtie sur une éminence, comme Banva, ville peu considérable, sur une montagne.

Edrisi nous avertit que Ribnitza, Nissa, par conséquent tout ce qui est à l'est de Morava, sont les dépendances de Makedonia (p. 379); cependant il étend la Djetoulie ou le pays des nomades au delà de la rivière Osma. Toutes ces dépendances sont contigues, suivant son expression, à la Germanie, Djermanie. Cette Djermanie englobe la Romanie et la partie orientale de la Boulgarie, dont le nom est inconnu à la description d'Edrisi. Quant à Makedonia, elle s'étend vers le sud, elle n'a pas trouvé dans la description de séparation spéciale, mais les chemins qui la traversent y sont spécifiées; nous nous proposons de les parcourir.

Berdjan, Romania.

29. Le traducteur d'Edrisi, tout satisfait des explications communiquées par son confrère Hase, pour la Grèce, la Macédoine et les parages de la Romanie (p. 286), n'a pas touché ces points de Djetoulie que nous avons fixés; ensuite arrivé à la relation édrisienne de la reconstruction d'Aghirmini par l'empereur Heraklius, il donne le texte arabe du passage de la relation, qui lui paraît extrêmement obscure, ainsi que tout ce qui suit jusqu'à la fin de la section (p. 387), et de ce point il n'ose hasarder presque aucune explication aux positions de l'intérieur de la Boulgarie et de la Romanie. En effet, il fallait bien réfléchir et analyser les difficultés très-variées, avant de pouvoir discerner les renseignements donnés par Edrisi. Je dis qu'Edrisi nous donne des renseignements sur ces régions là, car, bien que sa description demande des illustrations approfondies, elle doit de sa part fournir des renseignements instructifs pour l'époque, et nulle part elle n'est plus abondante sous ce rapport, que pour la partie qui nous occupe et spécialement pour la Romanie.

Nous avons pu remarquer que les localités de toutes ces régions danubiennes portent de noms différents, prononcés et écrits ou orthographiés d'une manière très-variée. Le globe terrestre n'a peut-être nulle part autant de diversité inconstante et indéterminée. Il y a des villes, des rivières qui portent des noms de différents idiomes, de différentes époques, de l'usage varié : par dixaines et par vingtaines. Les indigènes grécisés, plus tard latinisés par les Romains, disparurent pour toujours lorsque leurs pays devastés, se peuplèrent par d'autres souches. Slavonisés avec toute la Grèce, bientôt magyarisés, valakhisés, ils changèrent de face. La race slave surtout sèma avec profusion ses dénominations, des rives du Danube jusqu'au Tenar. Les dénominations slaves déblayèrent celles des Grecs, Romains, Byzantins, ou s'associè-

rent avec elles pour multiplier la confusion. Intervinrent les commerçants italiens, les belliqueux Francs, qui, conjointement avec les byzantins, modifiaient les dénominations, imposaient les leurs. Les Arabes, les Tatars, les Turks travestirent une multitude dans leurs langages. Enfin les géographes modernes, de ce chaos, reproduisant ces dénominations tant de fois transformées : allemands, français, italiens, russes, chacun suivant son orthographe inconstant, qui s'embrouilla avec l'orthographe slave, turk ou magyare, sans savoir réduire tant de diversités à une règle clairement déterminée et fixe.

Pour épurer l'embrouillement, il faut étudier l'histoire et les cartes géographiques de différentes époques. Car il est claire qu'on ne peut pas sans condition suivre le description d'Edrisi conformément à la connaissance et l'état actuel : mais qu'il est nécessaire de se rapporter à l'époque dans laquelle il rédigeait sa description, chercher des lumières dans les temps antérieurs plutôt que postérieurs. Pour fixer cependant les explications et les renseignements retrouvés, il faut s'appuyer sur les cartes modernes censées d'être exactes et capables de reproduire le terrain des pays comme il est.

Nous n'avons pas négligé de consulter à cet effet toutes les cartes qui s'égaraient par quelque circonstance dans notre retraite. Les cartes de l'atlas catalan de 1377; d'Essler et d'Ubelin (attachées à l'atlas de Ptolémée de 1513); italiennes de l'année 1561 (attachées à l'atlas de Ptolémée de Ruscelli et de Moletius); celles de Christian Sgrothonus (du recueil de Jode 1569); de Wolfgang Lazius, d'Augustin Hirsvogel, de Jacq Castaldus (dans l'atlas d'Abraham Ortelius 1570); de Mercator, de Hondius, de Janson, de Blaeuw, de Wit, de Guillaume Delisle (dans leurs atlas); de Coronelli, Vaugondy, Le Rouge, Bonne, Herisson, d'Anville, Reichard; de Schütz viennois reproduite par Weiland à Weimar; de Danielov à Vienne 1813; de La Pie 1822 (grande carte); de Lameau 1827, — présentaient et rappelaient la marche et le progrès de la géographie dans cette partie du continent européen moins accessible aux géomètres. Les cartes anciennes, presque jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, répondaient mieux à la désharmonie des distances d'Edrisi. C'était la conséquence inévitable de conceptions basées encore sur ces itinéraires, dont les notions furent réunies en premier lieu en Sicile pour l'usage d'Edrisi. Ces cartes cependant ne pouvaient satisfaire, et leur imperfection devait céder à des investigations et à la connaissance moderne. L'incertitude accable souvent ces investigations récentes. Les cartes modernes, dressées par des ingénieurs habiles, sont suffisamment d'accord sur le littoral, mais dans l'intérieur du continent elles s'égarent en discordances très-sensibles. Le cours des fleuves et des rivières, l'éten-

due discordante des montagnes, déplacent les positions, changent les distances et les directions des itinéraires. La Boulgarie et la Romanie sont encore le plus affectées de cette incertitude. Pour dresser notre carte explicative des pays danubiens (pl. 15 de notre atlas), nous avons pris pour modèle la carte de Lameau.

30. Il y a là, dans ces cartes récentes, de nombreux points contestés. Un des plus remarquables est celui de la position de Perislavia, ville dans son temps renommée. Preslav, appelé par les Grecs byzantins Presthlava, Presthlavon, Persthlava, Peristhlava, Parasthlava (Constantin porphyrogen. Léon le diacre, Kedren, Zonaras et autres); par l'annaliste russien Nestor, Pereiaslavietz; dans le diplôme de 1186 du roi Asan, Praslav; par Edrisi Berisklaba, était la résidence des premiers rois de Boulgarie jusqu'à 971. Sa position se retrouve-t-elle dans le Provat qui existe encore, ou dans les ruines de l'antique Marcianopolis? Les ruines et Provat existent; cependant on les confond, regardant Provat comme l'antique Marcianopolis. Certaines cartes rapprochent les ruines à Provat; les autres les placent très-éloignées, à une distance très-considérable. Les investigateurs d'Allemagne et de Russie s'accordent de les distinguer; les géographes français (La Pie, Lameau), s'obstinent à les confondre, et à placer Provat sur les décombres de Marcianopolis. En effet, Provat, situé non loin de Preslav, est assez ancien, lorsqu'en 1186, il faisait partie de l'apanage du prince Pierre, qui possédait aussi Preslav (géogr. akropolit.). Les byzantins qualifiaient Preslav de grand, et Kedren avec Zonaras signalent positivement l'existence du petit Preslav, qui disparut comme le grand (Schafarj. II, 3, § 30, p. 618). Edrisi distingue aussi les deux Berisklaba. برسكلابه Berisklaba et ميغالى برسكلابه Mighali Berisklaba (p. 382), Μεγαλη περισθλαβα, il les distingue dans son texte et sur sa carte itinéraire. On a dit que la situation de la petite Perislava est inconnue; la situation de la grande, relatée à Provat ou à Marcianopolis, autant que je sache, n'est qu'une pure conjecture. Aucun écrivain du temps de l'existence des deux Pereslavas, n'a fourni d'indications positives sur leurs positions; le seul Edrisi vient nous donner quelques explications, et si nous ne savons tout de suite tirer tous les avantages possibles de ces renseignements, nous pouvons dire avec certitude, qu'ils sont en partie contraires aux conjectures discordantes.

Mais le désaccord des conjectures se manifeste encore sous un autre aspect sur les cartes récentes. Les portulans des navigateurs indiquaient les embouchures des petites et des grandes rivières. La tâche de les faire remonter à leurs sources, d'accourcir ou de prolonger leurs

cours, appartenait à la connaissance des géographes. Dans le XVIe siècle on savait qu'une rivière mouillait les murs de Varna et on s'imagina que Provat est situé sur le fleuve Panizus, qui tombe dans la mer plus au sud. Dans le XVIIIe siècle, on y multiplia les embouchures et on déplaça les localités. Provat et Devina avec leur rivière et leur lac, se trouvèrent au nord de Varna. Les murs de Varna étaient baignés au sud par le fleuve Varna, sur lequel on avait Marcianopolis, et plus haut Provadtschik (ou petit Provat). Ce fleuve recevait deux rivières, dont une Dafné, coulant près d'Eskistamboul; Schoumla se trouvait entre ces rivières. Plus au sud coulait le fleuve Kamtschik ou Panysus. Il semble que cette partie, depuis Delisle et d'Anville, est mieux connue aujourd'hui, puisqu'on s'accorde qu'au nord de Varna n'existe aucune rivière assez considérable. Varna (Cruni) est baignée au sud par la rivière de Provat (Zyras), qui, renforcée par quelques autres affluences, traverse les deux lacs Devna; sur ses bords sont situés Devena et Provat. Au midi, deux Kamché; grande et petite, ou blanche et noire (Potamos et Panysos) se réunissent pour porter les eaux de Kamché ou Panysos dans la mer; Eski Stamboul se trouve sur la grande Kamché (Vrana de Delisle). Suivant d'Anville, Marcianopolis est située sur la grande Kamché (Vrana), et la petite porte le nom de Panysos (Fiza de Delisle). Ainsi, comme le géographe de Ravenne dit qu'au milieu de Marcianopolis passe le fleuve appelé Potamia : *per quam Marcianopolim medio transit fluvius qui dicitur Potamia* (IV, 6, p. 57). La station de Panysos, sur la rivière de Panysos (Kamché petite), fut éloignée de 12 milles romains au sud (table pentigerienne). Le mont Balkan s'interpose entre ce Kamché et Karnobat, qui coulent parallèlement. Le terrain est donc assez assuré pour comprendre les renseignements d'Edrisi. Je dis assez, parce que La Pie et Lameau, dans les détails surtout du fleuve Kamché, ne sont pas d'accord, et les branches de Kamché sont chez eux différemment hérissées. Celles de Lameau sont plus conformes à la connaissance de d'Anville.

31. Berisklava (petite), comme le dit Edrisi, est une ville sur les bords d'une rivière et près d'un marais (p. 386). Cette indication fixe la petite Berisklava à l'embouchure d'une petite rivière, qui se perd dans le petit lac Devna au sud d'Aladin, où est aujourd'hui le village Emereler. Je pense qu'on s'efforcera en vain de proposer une autre position. C'est vis-à-vis de Varna. Les deux lacs séparent Varna de Berisklava.

Edrisi s'étant arrêté sur ce point, donne la route par terre de Bidhlos à Konstantinople. Bidhlos بذلس si la lecture est incontestable, serait Baldjik ou Baltelouk d'aujourd'hui (ancien Cruni). Bidhlos est

nommé deux fois (p. 385, 388), dans l'itinéraire maritime. Pour la troisième fois, cet itinéraire maritime nomme à sa place Barnas برنس (Varna) (p. 394). La carte itinéraire ne connaît que Barnas. Barnas et Bidhlos sont à la même hauteur, 50 milles au nord d'Emineh.

Par la route par terre, de Bidhlos on se rend d'abord à بثر Bouthra (p. 386). Cette jolie ville n'existe plus, ou bien a changé de nom. C'est un nom boulgar ou slave, car en 1083, suivant Anne Kommène, une ville boulgare Vetren, dont la position est inconnue, se trouvait non loin du Danube (Schafarjik, p. 619) (28). En avançant de Bidhlos 30 milles dans l'intérieur, dans la direction vers le Danube, nous nous trouvons aux environs de Hadji Oglou Bazardjik. Il est probable que Boutra s'y trouvait, la route tournoyant quelque peu.

De Boutra à برقنتو Berkanto, on a la même distance de 30 milles ou une journée. Entre ces deux villes coule une ririère, se dirigeant vers le midi, traverse سكلافه Sklafa (petite Berisklava), puis se jette dans la mer (p. 386). Je crois que ce passage confirme l'emplacement que nous avons indiqué à la petite Berisklava. Berkanto est située sur le penchant d'une agréable colline. La carte itinéraire d'Edrisi déplace les points diacritiques, et ferait croire que le nom de Berkanto n'est pas assez solidement établi. Elle semble écrire Kerkanto; il est probable qu'il doit être écrit برفنتو Barafanto, Baravanto. Quelle que soit la lecture véritable, je pense que cette ville est Berkamis du géographe ravennate (IV, 7, p. 58), et la lecture Berkanto suffit pour remarquer l'analogie et l'identité de ce nom avec Prauadi, Paravadi, Pravati, Pravata, Pravat, ville ancienne, située sur la rivière Paravat, qui jette ses eaux dans le même petit lac Devna, dans lequel se perd la rivière qui traverse Slava ou petite Beriskava.

De Berkanto à ميغالى برسكلافه Mighali Berisklava, ville de grandeur moyenne, dans le voisinage de laquelle est une petite rivière, 1 journée (p. 386). Or, la grande Preslava ne touchait point les bords de la rivière Provat, ni d'aucune rivière considérable, elle n'était que dans le voisinage d'un courant. Elle se trouvait à une journée ou 25 à 30 milles éloignée des rives de Provat aux environs de Tschalikavak, quelque part entre les deux Kamchés, non loin du courant de l'une d'elles, non loin des ruines de Markianopolis, dont l'emplacement et les ruines sont sur la rivière considérable de Potamos Kamtche.

32. Afin d'avancer de Mighali Berisklava vers Constantinople, il fallait franchir la montagne Balkan. Il semble qu'à cet effet on traversait

(28) On connait aussi à l'ouest de Silistrie, Veternize.

le défilé nommé Bogazi ou Marousch bogazi, l'ancien Sidera, qui conduit de Tschalikavak droit à Karnabat (29). Par ce défilé on arrivait de la grande Berisklava dans 1 journée à مبرسينوس Mebersinous ou مرسني Mersni, comme le dit la carte itinéraire, ville ancienne et célèbre, dans un pays bien cultivé (30), car de Mebersni la direction de la route s'incline vers l'orient pour atteindre dans une demi-journée اغرميني Aghirmini اغرمني Agharmini غرمتي Gharmati, aujourd'hui Karnabat, rétablie par Heraklius II, repeuplée et florissante, entourée de cultures (p. 386, 387).

En descendant du mont Balkan nous nous trouvons dans la Romanie, pays plein de culture et florissant, rempli à chaque pas d'antiques souvenirs. Il n'y a rien d'étonnant si les relations des environs de Karnabat nomment des localités qualifiées de villes anciennes, célèbres.

Edrisi s'arrête sur son itinéraire constantinopolitain à Gharmati; il n'avance plus par terre à la capitale; il tourne vers l'occident et à 1 journée il entre dans ستيموس Estimos استيوس Estïos (p. 387). Je pense qu'aujourd'hui c'est Islandji ou Selimno, Slivno des Slaves, d'où par le défilé Tschimka ou Tschipka, Schipka, où prend ses sources Iantrus ou Iatrus, on traverse le Balkan pour se rendre à بليا جسقمس Bouliadjiskomos, où prend ses sources la rivière Osma et que nous retrouvons dans Kalodjeritza, en 3 journées. Le texte d'Edrisi dit que ces 3 journées sont en se dirigeant vers le sud : méprise évidente qui ne peut pas embarrasser; c'est le tour trop fréquent de l'idiome arabe qui veut dire dans la direction du sud (vers le nord). La direction est plutôt vers l'occident : mais Estios est au sud de Balkan et Bouliadjiskomos au nord.

Dans une journée (certainement de 75 milles) en se dirigeant vers l'orient (sud-est), il vient de Bouliadjiskomos à قاليملايا Kalimalaïa, existant encore sous le nom de Cialimalif, Schalimatif, Tschalimalif. Kalimalaïa est une ville florissante, où l'on trouve beaucoup de grains et beaucoup de gibier. Le seigneur de Konstantinople va souvent chasser dans ses environs, qui sont montagneux et très-boisés (p. 387).

(29) Il y a cinq défilés par Balkan très-rapprochés. Le premier presque sur le bord de la mer près d'Emineh, fut appelé par les Slaves et les Boulgares Beregava (de rivage, riverain), (Schafarj. II, 3, 5, 29, p. 574). L'autre Tschengel ou Nadir, Nadir Derbent, ancien Sabalen ou Sondis, qui conduit de Provat à Aidos. Le troisième Bogaze ou Marousch bogaze, ancien Sidera (porte de fer), qui conduit de Schoumla par Tschalikavah à Karnabat. Le quatrième qui n'a pas de nom, ouvre le passage de Kotlou ou Kazan à Karnabat. Le cinquième appelé Demir kapu, (en turk porte de fer), pour se rendre de Kotlou ou Kazan à Selimno, Islandji, Slivno.

(30) C'est la ville de Bersin, connue par les combats des Boulgars en 797, 813, (Stritter, mem. pop. II, 554, 558).

De Kalimalaïa nous passons à 12 milles vers l'orient par ماذنيوس Madhanios, jolie ville pour se rendre à Betrova, éloignée vers le sud 50 milles (p. 387).

Plusieurs fois nommée, la ville considérable, commerçante, industrieuse بتروى Betrova نبروى Nebrova (p. 382, 384, 385, 387), appelée Burtizon par le géographe de Ravenne (IV, 6, p. 57), se trouve dans l'itinéraire de la table pentingérienne sous le nom de Burtiha, entre Hadrianople et Bergala ou Pyrgos, Arkadiopolis à 18 milles de ce dernier et le double du premier. Or, c'est Eski Baba ou Baba la vieille d'aujourd'hui. Burtiho, Burtizon, Betrova, Nebrova, (Burtudizus des cartes de Mercator), par une dégénération continuelle de son nom produisit le nom de Baba, ville très-ancienne, (vieille eski, Sicibaba de la carte de Jacq Castaldo). De Nebrova une route directe conduit à Kostantinie.

33. De cette excursion vers la grande capitale, revenant au delà du Balkan, nous sommes obligé de remarquer que la carte itinéraire d'Edrisi, reproduisant le nom de deux Berisklava, les place dans le sens inverse de l'emplacement que nous leur avons assigné. La petite Berisklava y est située près des sources de la rivière qui passe entre Boutra et Berkanto. Si l'on voulait, conformément à cette indication, sans égard aux marais, à un étang, à un lac rechercher la situation de la petite Berisklava au fond de la terre : je ne m'y opposerais pas.

Comme la carte itinéraire nomme deux Berisklava dans les sections 4 et 5 du VIe climat, de même dans les mêmes sections elle répète par deux fois Rekran ou Reknova, Odestra ou Vestrinos, Barmanou ou Barmos. Nous verrons que cette dernière répétition est réellement une répétition de la même ville. Quant aux autres, nous ne trouvons pas de motifs en faveur de vaines répétitions. Au contraire, à notre avis tout porte à croire qu'elles signalent l'existence de villes homonymes, toutes différentes.

Pour résoudre cette double apparition, nous nous mettrons en route très-fréquentée par des commerçants, qui conduit de la Djetoulie de Mesinos (Osma), à des véritables dépôts de marchandises. Cette route a dû laisser des traces indélébiles : cependant avant d'atteindre les stations déterminées, nous sommes obligé d'errer plusieurs jours dans un pays spacieux, fertile en inconstance de fortune, en indications variées de positions, en incertitudes qu'offrent les cartes des géographes discordants, en nombreuses nomenclatures, tantôt slaves, tantôt turks, copiées par des géographes d'une manière indéterminée.

Nous partons donc de Messinous (Osma) d'où à ذنيبلى Dhinoboli دنبلى Denbeli, bourg situé dans une plaine, 1 journée. C'est Nikopolis

sur Iastros, Nikoup, Nikopi. Cette station est préservée de toute contestation, puisque on ne trouverait d'autre nom terminé en polis que la seule Nikopolis. Mais de Dhinoboli, faut-il se tourner tout de suite vers le Danube ou traverser l'intérieur de la Boulgarie? c'est ce que nous ne saurions résoudre assez positivement.

De Dhinoboli à قراتمنيال Karatamenial ou قريميال Krimial, dans une plaine, près d'une colline, vers l'orient, 1 journée. Si l'on se dirigerait vers le Danube ce serait Trimanium (de la table peuting. et du ravennate VI, 7, p. 58), aujourd'hui Rouschtschouk sur le Danube. Si l'on voulait passer directement vers l'orient par l'intérieur de la Boulgarie, on y rencontre une foule de noms commençant par Kara, pour la plupart turks. Leur origine turke, postérieure, ne convient pas à l'époque d'Edrisi, à moins que quelques-uns de ces noms ne seraient d'une autre origine seulement turkisés. A l'est de Razgrad (appellation slave), nous remarquons, Krinaudje, Karakargoïe, sans savoir à quoi s'en tenir. Cependant eu égard à la station suivante, éloignée des bords du Danube, nous aimons mieux rester avec Karatamenial aux environs de Krinaudje, que de s'aventurer par Rouschtschouk.

De Karatamenial à الماس Elmas, ville bien peuplée, vers l'orient une demi-journée; cette ville avait de vastes dépendances. En descendant sur la rive du Danube on ne trouve rien de satisfaisant pour une ville aussi considérable, si l'on ne voulait pas s'y arrêter dans une appellation obscure de Mechemalis. Avançant par l'intérieur de la Boulgarie, pour Elmas se présente Palmas, Palmatis, Palmatæ, Palmata, ville assez considérable des itinéraires romaines, 14 milles de Durostoro et 45 de Marcianopolis (tabula pentig; Procop. de ædific. IV, 7). Elmas, Palmatis répond à Baltakioï ou Baltakidi des cartes modernes (31).

34. De Elmas à ركنوى Reknova (ou زكترى Zakatra p. 382, 397), près d'une montagne, une demi-journée. Admettant la lecture de Reknova, à laquelle est analogue celle de la carte itinéraire ركرن Rekran, on pourrait présumer, si l'on voulait suivre le Danube, que cette situation existe dans Trakan, situé presque sous les murs de Silistrie, parce qu'il n'y a pas d'autre nom assez analogue. Suivant la direction intérieure de Palmatis ou de Elmas, on s'empêtre de nouveau dans les Kara, offrant une simple transposition des consonnes dans Garoane, Karanova, Karaulik, Karana. Cette dernière est trop retirée de la direction indiquée au chemin que nous suivons.

(31) D'Anville assigne à Palmatis une situation quelque peu plus méridionale.

De Rekrau à زوشوقسترو Rossokastro, ville importante, dans une plaine vers l'orient, une demi-journée. C'est trop évident Rassova, et c'est la première station fixée et déterminée sur les rives du Danube, qui nous préserve de s'égarer.

De Rossokastra à ميغلي ثرمة Mighali therme, petite ville, ceinte de murs, une demi-journée ou 15 milles. Le nom grec μεγαλη θερμαι, proclame la renommée des grands bains de cette petite ville. Ce nom pouvait être remplacé postérieurement par un autre analogue, depuis que les bains disparurent. Aussi je présume que les megaletherme se retrouvent aujourd'hui près de Rassova, dans le nom slave de la Tschernavoda (eau noire), située sur le point du Danube d'où, dans les siècles reculés s'échappait un bras du fleuve qui, courant vers la mer et versant ses eaux dans le Pont, formait une embouchure méridionale du Danube. Ce bras se dessine à présent par des lacs, étangs et marais jusqu'à la mer; un courant d'eau noire, Tschernavoda, fend la terre dans un sens contraire et se perd dans le Danube.

Des Grands bains à لينوقسترو لنوقسترو Linokastro, place forte, commerçante et centre de communication pour les voyageurs vers l'orient, une demi-journée. La qualification de Lino est encore sonnante du grec; faisant probablement allusion ou à ce que cette place était bien munie : λαινος, construit de pierres; ou à la position aquatique : ληνος, canal, retraite de l'eau d'un fleuve, marais, étang (32). Doïan a pu remplacer cette place forte. La lecture de انوقسترو Neokastro (p. 397), au lieu de Linokastro est fautive.

De Linokastro à Ghorlou, joli pays très-fréquenté par les marchands qui y apportent divers objets de commerce, vers l'orient une journée. La lecture inconstante et variée de ce nom est difficile à déterminer : غرلو Ghorlou, غرلي Ghorli, غلوني Gholouni (p. 382, 388, 397), غلون Gholoun (tabulæ itiner.). Si les dernières sont plus justes, on pourrait fixer ce dépôt de marchandises par la position romaine Dinogellia (suivant la carte de Reichard), aujourd'hui Ilnitza, où le Danube se tourne pour la dernière fois vers ses embouchures (33).

De Ghouloun à باسقة Baska, ou بسترس Bastres (p. 382), une demi-journée.

De Baska à اقلي Akli ou اقليبة Akliba (p. 392), une demi-journée. Akla est située dans une plaine fertile et cultivée; ses dépendances sont considérables et bien arrosées; il y a de l'industrie et les ouvriers

(32) λινον filet, λινευς; *mugil*, poisson de mer, d'eau douce.

(33) Sur ce point la carte de 1513, de l'atlas d'Essler et d'Ubelin, place Chenlia, mais de l'autre côté du Danube.

y sont très-habiles surtout en fait de fabrication d'ouvrages en fer. Au nord sont des hautes montagnes au delà desquelles coule le Danube. Nonobstant cette dernière circonstance de la description, il n'y a de doute, à mon avis, qu'Akla, est Kilia, Eskikilia, Kilia ancienne, au sud du Danube et les montagnes sont au dela du Danube. Akli, Akliba est très-rapprochée de la mer, sur ses bords même, parce qu'on y arrive d'Armonkastro (par mer) dans une journée de navigation (p. 392).

D'Akli à استلى فنوس استليفنوس Stlifanos 1 journée. Stlifanos est une ville considérable et elle était plus importante encore avant l'époque actuelle. La carte itinéraire place cette ville de l'autre côté du Danube au nord, mais l'indication des routes qui conduisent de cette ville aux pays circum-voisins, exige absolument son emplacement au sud. C'est peut-être l'ancienne Salsovia (tab. peuting.; géogr. ravenn. IV, 5, p. 56). Mais Stlifanos στεφανος est un nom grec. A la pointe occidentale du lac Halmyris ou Marasch Rassein se trouve Zebili, Sebel, Stebil; signale probablement la position de Stlifanos. Stebil est une de formes slaves pour le nom d'Étienne, Stephanos.

35. Voici maintenant le chemin aux pays circum-voisins, pays qualifiés de برجان Berdjan. Stlifanos est à l'orient de اكسونبلى Aksounboli ou انكسوبلى Aniksoboli, distante à 1 journée. On a près du Danube le nom analogue dans Ignitza (34).

D'Aniksoboli à اغاثوبلى Agathoboli vers l'orient 1 journée. Agathoboli était donc située non loin de Stlifanos vers le sud.

D'Agathoboli à قرقسيه Kirkisia 1 journée. Nous voyons à une petite distance de Hirsova, Karakla.

De Kirkisia à دسينه Desina, دلسينه Delsina vers l'orient 1 journée. Desina, à 4 journées de Berisklava la petite, comme nous l'avons vu, est fixée avec toute certitude par Devtschinou, bourg située avec Devtscha ou Devtschinki sur une petite rivière Devtscha qui se perd dans le Danube au delà de Tscherna voda (eau noire). Certainement c'était un établissement Boulgare portant l'appellation slave de vierge, et de virginale ou de petites vierges (35). Desina est non loin de l'embouchure du Danube : c'est-à-dire, tout près de ce bras de l'embouchure la plus méridionale, qui autrefois sortait du Danube entre Rassova et Tscherna voda. Desina est en effet à tel point non loin de l'embouchure, quelle est éloignée de la mer 40 milles seulement. Ces 40 milles sont les 2 journées de Desina à Armonkastro (Karli).

(34) On a dans ces pays Axiopolis, mais placée sur le Danube plus haut, elle est trop éloignée.
(35) La capitale de la grande Moravie portait le nom de Dieva, vierge.

On voit que Berdjan à cette époque était très-commerçant, ne ressemblait guère ni à l'antiqne Scythie moesienne, ni au Sendjak moderne de Silistrie. Berdjan s'étendait jusqu'à Reknova, qui se trouvait sur la route de Messinos (Osma). Nous avons recherché les traces de cette route, et je pense que les traces de sa direction jusqu'à Rossokastro sont préférables par l'intérieur de la Boulgarie que sur les bords du Danube. Aussi en tenant la direction intérieure on comprend mieux l'indication d'Edrisi, qu'il y a de Rossokastro à Bestrinos 15 milles, et de Zakanra (Reknova) une journée (20 milles) (p. 397).

Bestrinos بسترينس dans l'écriture de la carte itinéraire, peut être la وسترينس Vestrinos ou دسترينس Destrinos. Cette dernière lecture est préférable à toutes les autres, puisque c'est Durostorus des Romains, Durostol des Boulgares, Drista des indigènes, aujourd'hui Silistria des Turks.

Cependant nous avons déjà nommé une ville de la description édrisienne, dont les rues sont larges, les bazars nombreux et les ressources abondantes, appelée Deristra, située sur le Danube à 4 1/2 journées de Viddin vers l'orient (p. 386). Cette درستره Deristra est séparément indiquée par la carte itinéraire, ainsi qu'on peut lire son nom ودستر Odestra (VI, 4). Toujours c'est le même nom. D'après la distance donnée de Viddin 4 1/2 journées, et les indications que la description édrisienne nous fournit, Odestra était non loin de l'embouchure d'Osmus et de Nikopolis ad Iastrum, ainsi qu'on ne peut, par aucune manière avancer plus loin que jusqu'à Schistova près d'Osma, ou Zisto (de la carte de Delisle) près d'Iantra. A l'époque d'Edrisi, les Boulgares avaient dans cette position une ville considérable Koriska. Cette ville ne devait pas échapper à la connaissance d'Edrisi, elle a pu donner occasion à cette apparente répétition double du nom de Deristra. Au reste Odestra vient de ad Iastrum ou ad Istrum. Je pense que nous sommes suffisamment autorisés à suivre les distances du texte et l'indication de la carte itinéraire, afin de distinguer dans le texte si même Edrisi y a commis une confusion : Deristr (Odestra, Koriskos) Zisto (ou Nicopolis ad Istrum); de Deristra (Vestrinos), Dorostol, Silistra.

36. Si le même cas a lieu avec Reknova, il est plus difficile à décider. La carte itinéraire donne deux noms presque identiques, l'un à côté de l'autre ركرن Rekran et ركنوى Reknova autant qu'on peut les débrouiller. Le premier est inscrit sur le chemin d'Osma, entre Elmas et Rossokastro (VI, 4), et il se trouve dans le texte orthographié par زكترى Zakatra زكنرى Zakanra ركنوو Reknova (p. 382, 388, 397),

par conséquent le texte confond Reknova avec Rekran, accuse la carte itinéraire de répétition inutile du même lieu, et admet l'indentité de Rekran avec Reknova. Cependant, en faveur de la séparation de ces deux noms, on peut se récrier sur la multitude des qualifications commençant par Kara, et sur la méprise dans la description d'Edrisi, qui n'a pas remarqué la distinction existant entre Rekran et Reknova, ainsi que par inadvertance il a écrit Reknova ou Zakanra au lieu de Rekran. En disjoignant ces deux noms, Rekran répondrait à Kranova d'aujourd'hui et Reknova plus éloigné du Danube à Karabova.

Examinant la carte itinéraire d'Edrisi, on remarque une route qui n'est pas mentionnée dans la description. Elle vient de Berisklava à Desina. Cette route, certainement de 4 journées, avait trois stations, dont deux sont nommées, une est privée de nom. La première est dans Reknova (Karabova), de laquelle nous avons parlé. L'autre à mi-chemin دغادرثه Daghadartha, tomberait sur Dok d'aujourd'hui, appelé autrement Satsch ou Dokour-Aghadji, ou Dokosatsch. Le nom de la deuxième station, omis par le dessinateur de la carte itinéraire, était peut-être طمطانه Tamtana, placée déjà sur un embranchement de la route de Desina à Bidhlos et Barnas (p. 382) (36).

Enfin nous avons achevé nos courses dans la Djermanie, dont Berdjan est une portion; nous avons terminé nos investigations routières au nord du Balkan, dans cette partie qui porte le nom de Boulgarie. Il nous reste à jeter un coup-d'œil sur une autre partie méridionale, située au delà du Balkan, appelée Romanie. Nous y avons fait déjà une irruption, s'emparant de plusieurs positions déterminées, et nous avons avancé jusqu'à Kalimalaïa et Nebrova. Je pense qu'en fixant leurs situations, de grandes obscurités sont déjà dispersées. Le reste sera compris par la triangulation (n° 42 de l'atlas et sa carte explicative), que je réussis à composer des données relatées par Edrisi. Je dois cependant rendre compte de ma composition, ce qui me donnera le moyen de m'expliquer sur certaines difficultés.

37. Après la triangulation des distances d'Allemagne, je m'essayais plusieurs fois de régler une triangulation pour les pays danubiens. Longtemps tous mes efforts se brisaient contre le déplacement de plusieurs points de la Hongrie, surtout de Bassan, Neitren, Bansin, Kavorz. Avec ce déplacement ne se présente aucune issue, même conforme à la conception d'Edrisi. Il était à présumer, ce qui est évident, que les distances discordantes se contrariaient réciproquement, et l'inégalité

(36) Peut-être Tachum de la carte de 1818, dans l'atlas d'Essler et d'Ubelin.

des milles, dont je ne puis comprendre la proportion, y mettaient un obstacle invincible. Cependant les distances devaient se prêter à une combinaison quelconque, plus raisonnable, si le déplacement serait rectifié. A la fin après de nombreux essais, je suis parvenu à construire l'édifice tant bien que mal, sens toucher à des mesures, observant scrupuleusement les chiffres dont l'étendue diminuait par la longueur des milles inconnus. Je ne propose, en faveur de quelques modifications, que de lire la distance entre Agra à Arinia ق 100, à la place de ف 80. Le déplacement de Neitra et Bassan ne se laisse rectifier sans appréciation douteuse ou impossible de la grandeur des milles. Le choix de distances variées, entre Belgradoun et Ribna, offrit un point d'appui à l'organisation des distances de la Slavonie.

La triangulation pour la Djetoulie, de la Makedonia et de tout le pays jusqu'à Berdjan et l'embouchure du Danube, est impraticable, car dans tout cet espace la description d'Edrisi n'offre que des itinéraires qui se suivent, s'embranchent et ne se croisent guère; à peine qu'on y trouve un couple de triangles isolés.

La Romanie enfin, réunie par de nombreuses avenues avec les pays circumvoisins, se présente riche en itinéraires, distances et triangles, mais pleine d'écueils et de précipices, qui pénètrent jusque dans une partie de Djetoulie. Cependant il n'est pas impossible de les surmonter et de les franchir.

D'abord il faut observer les erreurs aussi faciles pour l'écriture que pour la lecture, et je le répète, qu'il faut s'étonner qu'il y en a si peu : il y en a cependant. En premier lieu, je compte au nombre des erreurs toutes les distances de 4, 5 ou 6 milles. Lorsque je trouve en Italie de semblables distances rapprochées, je conçois qu'elles sont données pour telles par Edrisi même, parce qu'il y poursuit les détails minutieux; mais quand, dans un pays plus éloigné, dans la foule de grandes et de courtes distances, exagérées en longueur, je rencontre les 4, 5 et 6 milles, je doute de leur existence inaltérable, et l'erreur se confirme lorsqu'elles n'entrent pas dans le cadre des autres, lorsque, par leur incohérence, ils empêchent la composition des nœuds des itinéraires. Dans le cas des erreurs trop évidentes, je pense qu'au lieu de و six milles il faut lire ف 80; qu'à la place de د quatre milles, il est nécessaire d'écrire ن 50; et les ه cinq milles seront très-bien remplacés par م 40. C'est le procédé que je suivis pour rectifier ces erreurs, et le résultat est satisfaisant.

L'orsqu'on voit de Philippopoli à Arkadiopoli 100 milles, de Karvi à Constantinople 160 milles, et de Philoppopoli à Constantinople م 40

seulement, on n'aura pas tort, je pense, de supposer que la centaine est omise dans cette dernière distance, que de Philippopoli à Constantinople, on comptait قم 140 milles. Je me suis servi de cette rectification dans la triangulation. L'orsqu'on lit que de Sorlova à Zagoria il y a 160 milles, et de Zagoria à Salonik 140, on remarquera l'erreur dans ce second chiffre. Il devait y être 240, ou bien qu'au lieu de Saloniki il y avait Saloni; dans ce cas les 140 conviendraient. On peut présumer d'autres erreurs, mais comme elles ne nous ont pas gêné, nous n'oserons les accuser.

38. Il y a des chiffres qui ne se laissent pas combiner avec les autres trop grands ou trop petits. Les premiers sont probablement une exagération, les seconds résultent d'une autre espèce de milles plus grands. Dans la première catégorie, je mettrai la distance de 90 milles d'Atrova à Banva, 70 milles de Bestkastro à Aghramzin. Le littoral détaillé en milles, est affecté de l'exagération sans fin. Les itinéraires déterminés assez souvent en journées, surtout lorsqu'elles doublent, triplent et quadruplent les journées, offrent des exagérations difficiles dans l'intérieur de la Macédoine.

Les 25 milles sont un chiffre privilégié pour la moindre distance du littoral. Observez les distances entre Emineh et Agathoboli, entre Saloniki et Saint-George. Philippi est à 8 milles de la mer. Cette donnée exacte et scrupuleuse, s'échappe des exagérations; en attendant, Edrisi dit que de Philippi à Kalah (Cavalle) il y a une journée ou 25 milles.

Un fait remarquable fait présumer l'existence réelle de la seconde catégorie, c'est-à-dire de l'existence des milles plus grands que ceux qui sont généralement comptés. Edrisi dit que de Nebrova à Constantinople on a 28 ou 30 milles. La répétition de ces chiffres préserve de les porter à faux. Mais autre part, Edrisi dit que de Nebrova à Abloughis (Philopatium) on compte 50 milles, et d'Abloughis à Constantinople 25, en tout 75 milles, en supposant un chemin dont la ligne directe de Nebrova à Constantinople serait 60 milles. La proportion de ces milles ordinaires 75 et 60 avec les milles 30 et 28, donnés spécialement à cette distance, semble dévoiler l'existence de grands milles composés de 2 $^1/_2$ milles ordinaires.

Dans la même catégorie se rangent les 12 milles trois fois reproduits entre Roussio, Kobsila, Rodosto et Constantinople. Ces milles sont trois fois plus grands que les ordinaires. Il fallait négliger ces chiffres, ou bien les doubler ou tripler pour les raccommoder aux autres. En Hongrie on parviendrait à rétablir la position de Neitrem en doublant ses distances d'Agra et de Bedhvarn.

Les 100 milles de Kalliboli à Saint-George, applicables dans la direction droite, désignent certainement les détours du littoral. La distance de 90 milles de Nebrova à Karvi, un peu courte pour s'appliquer aux autres, offre peu d'embarras, parce que dans cette nombreuse complication, cette distance ne monte réellement qu'à 100 milles.

A l'exception de l'Italie, aucune région, dans la description d'Edrisi, n'a autant de détails et de ressources pour dresser le réseau des itinéraires, pour composer la triangulation des distances, que la Romanie. Pour ce pays il y a quantité de renseignements, car la description des montagnes, des fleuves, du littoral, de la position, vient souvent éclaircir et confirmer la complication des mesures. Nous avons désigné tous les points où il nous fallait rectifier leur chiffre ou apprécier leur valeur. Toute la masse reste intacte; nous nous sommes servi de ces mesures comme elles sont énumérées dans le texte.

Une opération cependant était immanquable dans l'appréciation de la valeur, pour changer les journées en milles. L'inconstance d'Edrisi dans ce calcul est manifeste, quand il compte 2 journées de Bontekastro à Aghramzin 70 milles, et les 3 journées de Bouliadjiskomos à Nebrova de même 70 milles. Pour nous, il n'était pas licite de manier continuellement avec cette inconstance dans notre triangulation. Nous nous sommes efforcé de compter toujours 25 milles la journée. Le minimum 20, le maximum 30, comme il est entre Roussio et Sorlova. Nous n'avons dérogé à cette règle que quand Edrisi nous y autorisait en donnant lui-même l'équivalant de la journée en milles, plus fort qu'à l'ordinaire. Dans ce cas le choix était à nous.

39. Une autre opération géographique, la réduction des distances, pouvait nous conduire dans l'arbitraire; aussi l'avons-nous évité, en prenant toutes les mesures telles qu'elles sont données. Nous avons déjà dit que des temps anciens, Marin de Tyr, Ptolémée, les arabes antérieurs et postérieurs à Edrisi diminuaient les distances d'un cinquième, afin de les dégager des déviations des voyageurs et de les employer en ligne directe. La moindre distance est susceptible à cette réduction, les grandes beaucoup plus. Il est à présumer que les géographes de Sicile n'ont pas négligé cette réduction dans les grands intervalles, dont les mesures se trouvent dans la description d'Edrisi.

L'itinéraire littoral de la Romanie, donné en détail, n'est pas soumis à cette réduction. Cependant de Rodosto à Constantinople, la somme des distances des stations monte à 110 milles; cette distance est évaluée par Edrisi de 12 milles de la grande mesure au moins? mais ces يب 12 milles donneraient لو 36 des milles ordinaires et ne répon-

draient guère à la méthode géographique usitée. Les 110 milles diminués d'un cinquième, donnent صح 98 ou rondement ص 90 milles. Cette dernière réduction géographique seule a pu répondre à notre construction. L'exactitude du chiffre de 12 milles nous est suspecte, parce qu'il faudrait les multiplier par 8 pour avoir la nonantaine. Peut-être au lieu de يب 12 il y avait لو 36. Ces trente-six multipliés par 2 ½ donnent les nonante désirés. Peut-être les يب 12 dérivent tout simplement de la copie erronée de ص 90. Par la même opération, nous avons réduit en distance directe le littoral entre Ablonghis et Sizeboli, ses 150 milles nous ont donné en ligne directe 120 milles.

Nous avons seulement opéré sur ces deux points pour établir les distances droites. La dernière nécessité de la réduction se présenta dans la distance de Zagoria à Sorlova. Elle est donnée 160 milles, réduite d'un cinquième elle est 120 milles. L'autre, plus considérable, de Zagoria à Saloniki, si elle est 240 milles au lieu de 140, réduite d'un cinquième à 200 milles, s'accommode à notre construction. Enfin, de toutes les autres nombreuses distances, seulement les deux rectifiées entre Emineh et Kalimalaïa demandent d'être réduites.

Terminant mes explications, je puis observer qu'on pourrait éviter ces dernières réductions en donnant une extension plus considérable au Berdjan, à quoi sont susceptibles les distances et les itinéraires, si l'on donnait depuis Sizoboli et Emineh une inclination vers l'est, et si l'on augmenterait la valeur des journées de chemin.

On remarquera certainement que ma triangulation se rapporte à des cartes récentes. Je dois donc faire observer que mon intention n'était pas de rétablir la carte d'Edrisi, mais d'analyser et d'éclaircir par ce moyen sa description.

La triangulation confectionnée et la carte dressée sur la connaissance moderne du terrain, réunies ensemble, offrent le résultat de mes recherches. Mais les connaissances récentes du terrain ne sont pas d'accord, comme nous l'avons remarqué. Cette discordance est grave et très-embarrassante pour les chemins à travers la Macédoine. Ma carte, accompagnée de la triangulation, est dessinée d'après Lameau et reproduit les cours et les directions des fleuves suivant les renseignements qu'il a réuni. L'autre plus générale, sur la moindre échelle, se conforme plus aux connaissances antérieures, détaillées dans l'atlas de La Pie.

Makedonia.

40. Partant de Douraza on passe par Teberla (Bouterla de la p. 261) (Elbessan), et on arrive à Okhrida. D'Okhrida à gauche, on arrive à

Borghoura, aujourd'hui village Boulgare et Kelliga boulgar, à l'est de Magarovo sur la rivière de Kandrisi. De là on monte jusqu'à Skonia ou Skobia; c'est Skopia ou Uskup. Ensuite on traverse le fleuve Vardar pour se rendre à Kortos.

Uskup est situé sur Vardar. C'est donc pour entrer à Skobia qu'il faut traverser le fleuve. D'Uskup on passe le fleuve Psigna pour arriver à Kortos, aujourd'hui Karatova ou Stoutzaïtza, située sur Braunista. — Lameau place Karatova au nord des montagnes de ce nom sur la rivière Strouma, au sud de Giustendjil, ce qui n'est pas d'accord avec la description et les renseignements d'Edrisi.

De Kortos la route se fourche. A gauche elle tourne au pied des montagnes de Serbia. Je ne saurais pas donner l'explication de cette route, mais à mon avis il est impossible de la faire monter jusqu'à Vrania pour arriver par Stobouni à Triadiza. Elle passait sans aucun doute par Giustendjil et Doubnitza. Elle touchait le canton montagneux Mademites, lorsqu'elle traversait Formendos, situé sur le sommet d'une montagne, ensuite au delà de Justiniana ou Giustendjil elle avait sa station dans Malsouda. Avançant par Verbonik et Doubnitza ou Duonitza ou Bouzaïtza jusqu'à Samakov, où la dernière station Bermania se place à la distance de Stobouni (Iktiman), quelque part près d'une crevasse de la montagne. Le nom de Bermania répond à berzmania, birziminum, brezimenuem de la langue albanaise, qui désigne en albanais, un lieu voisin des précipices. — Que de monuments à découvrir dans ces endroits solitaires! s'écria justement Malte-Brun (36).

La carte itinéraire (V, 4) offre quelques noms de Macédoine qu'on ne trouve pas dans le texte. Non loin de Formendos elle inscrit ابلانجور Ablandjor: c'est, je pense, Bylazora, aujourd'hui Strazin. Plus au sud, à côté de Skobia, se trouve اينيو ou ايليو Ilio ou Aïanio. A l'ouest de Scopia existait Vellii (où est aujourd'hui Kalkandere). Mais on pourrait renvoyer Ilio au delà des montagnes à l'ancien Gabuleum, aujourdh'ui Ghilan ou Morava. — Entre Okrhida et Toutili, au sud de Boulgar, on débrouille قاوطر ou قاوطر Kavotir ou Kavartir, et au sud d'Okhrida et de la rivière (Likostomi) près d'Astibes (Thèbes), قتنه Katina, Kanina.

La route de Kortos à droite se dirige par des villes connues jusqu'à Khrisoboli la maritime, par Strina ou Stranissa, aujourd'hui Stromia ou Ostroumia, Stroumnitza sur le fleuve Stroumitza ou Radovit; puis par Raghoria, aujourd'hui Doïran, ancien Assoros, parce que Raghoria est une des plus anciennes de la Romanie, elle est au pied des montagnes

(37) Malte-Brun, geogr. editée par Huot, livre 118, p. 740, 747.

d'où partent quatre rivières pour se jeter au nord dans le Vardar (38); puis la route passe à Seres, puis à Rabna, aujourd'hui Drama; enfin atteint Khrisoboli, grande ville située sur les bords du détroit de Constantinople (p. 289, 290).

Partant d'Ochrida à droite, on arrive à Toutili, aujourd'hui Monastir ou Bitolia; après à Aberlis, Berlis, aujourd'hui Florina; puis à Ostrobon, Ostrovo; puis à Boudiana, aujourd'hui Vodina, Vodena; ensuite à Salonik, Thessalonika, Saloniki.

Salonik est située sur le détroit de Constantinople (p. 290). De Salonik à Rendina, Rentina des byzantins, aujourd'hui Rendino ou Vastra (39).

De Rentina on vient enfin à اخرسوبلى Akhrisoboli la maritime, grande ville située sur les bords du détroit de Constantinople, agréable, remarquable par la beauté de ses marchés et par l'importance de son commerce; auprès de ses murs coule une rivière connue sous le nom de مرمارن Marmari.

De Khrisoboli à اخرستوبلس Khristobelis on compte 25 milles (40).

41. Arrêtons-nous un moment dans ce canton arrosé par Marmari, car notre géographe nous donne des renseignements précieux sur cette portion de l'empire byzantin, laquelle, à ce que je vois par quantité de cartes, est obscure. Des portulans italiens fournissent peut-être des données explicites. Je ne les ai pas à ma disposition, mais les cartes de Mercator et des postérieurs me préviennent qu'on n'en a pas tiré l'avantage désiré, et le canton nommé littoral de la Macédoine, restait pour la connaissance des géographes modernes plongé dans les ténèbres. La comparaison des cartes, et, en leur absence, du littoral connu, peuvent convaincre qu'un désordre y était à débrouiller. Je ne me propose pas d'y faire paraître toute la lumière, je veux comprendre ce qu'Edrisi relate, et, à cet effet, je commence par la comparaison des cartes. Nous y suivons le littoral, et ce qui est dans l'intérieur du pays nous le mettons entre parenthèse.

(38) La version française d'Edrisi dit : au nord de cette ville, coulent quatre rivières.

(39) Sandino par erreur dans la carte de Castaldo; ensuite reproduite par plusieurs autres.

(40) Sur plusieurs points de mon explication, je ne suis pas d'accord avec Jaubert, car comme je n'ai pas jugé à propos de voir Bermania dans Vrania : de même, je n'accepte le rapprochement des Boulghar, Rhagoria, Toutili, à Pologos, Ropelia, Tourboli, ni la confusion de la rivière Marmari avec Maritza; ni de Christopolis avec Chrysopolis. — Le traducteur y dit : « évidemment il y a ici quelque confusion » : non, dans le texte d'Edrisi il n'y a aucune.

Atlas catalan de 1378.	*André Benincasa* 1467 (41).	*Carte publiée* en 1513 (42).
Golfo di contessa	g. de contessa	g. de contessa
Carcala	nicalidi	
	radino	
		Langistrum
		(Seres)
Lastromola	Lastromola	embouch. de Strumon
		(Philippi)
Crisopolli	Grixopoli	Grisopol
Locrero	Lesteropoli	Lesteropol
Christopolli	Castopoli	Christopol
	Langistro	Langistro
	g aurilli	
	g. de Asperosa	Asperosa
	Asperosa	

Ce sont les indications directes des portulans que nous avons devant nous. Insuffisantes mais intactes, qui ne subirent aucune défiguration ni altération. L'acceptation des cartes Ptoléméennes embrouilla les connaissances des portulans ou les fit négliger et oublier. Le piémontais Jacq Castaldo, entre autres, dressa une carte de la Grèce ou de la Turkie européenne; pour le littoral il ne s'écarta pas des portulans, mais bientôt Gerard Mercator, voulant les étudier, mit le comble à la confusion, qu'on ne s'est avisé de ramener à l'ordre. Cartes de

Castaldo (43).	*Mercator* (44).	*Intermédiaires* (45).	*Modernes* (46).
Sandino	Sandino		Rondino
(Philippi)	(Philippi)		
(Carcala)	(Agastidi)		
		Christopoli et ruines d'Emboli (47).	ruines d'Eione
		(Ceres ou Marmara)	(Orsova)
embouchure.	emb. d'un bras de Strimon	emb. de Marmara ou Veratasar.	emb. de Strouma ou Radovitz.
Contessa	Contessa	Contessa	ruines d'Amphipolis et Contessa
		(Seres ou Marmara)	(Seres)
		(Tricala)	(Ienitsavi)

(41) La carte nautique publiée en 1648, sous le titre de l'Europe maritime par G. Blaeuw, chez Berey, à Paris, est conforme avec Benincasa, sans les variantes et les erreurs : voyez notre portulan générale, 16, à la fin de l'atlas.

(42) Dans l'édition de Ptolémée, d'Essler et d'Ubelin, à Strasbourg.

(43) Reproduit en 1570, par Ortelius.

(44) Mercator était suivi et copié par Hond, Janson, Blaeuw; et il est suivi sur ce point par les cartes de la Grèce moderne, anonyme publiée à Paris, chez Pierre Mariette; et par celle de Philippe de la Rue, publiée en 1651, chez le même.

(45) Witt, Delisle, Vangondy, Homman et ses successeurs etc., dérangent l'ancien ordre chacun à son tour : il y a donc chez eux assez de discordance.

(46) La Pie et Lameau sont assez conformes sur ce point : en a plus de détails dans le premier.

(47) Christopoli suivant Delisle.

	Arethusa		
	emb. de l'autre bras		
	du Strimon.		
	(Amphipolis)	Rofani	Orfano
Cavala	Cavalla	Cavalla	Cavalla, ancienne
(Iramocastro)	(Iramocastro)		Neapolis
embouchure	emb. de Carisso		
Langistro	Langistro		(Anghista)
		(Philippi)	(Philippi)
		(Drama)	(Drama)
			(Prahousta)
	Neapolis	La Cavalla (48)	La Cavalla
Gisopoli (49).	Grisopoli		
Lesteropoli	Sevastopoli		
Christopoli	Cristopoli		
(Lesterocori)			
(Macedonia)			
(Boru)		(Cumultza ou	
(Comergena)		Gumulzina)	
(Rusio)		(Rousio)	
	Castropoli	embouchure	
			Sarpente
	Saramont		cap Asperosa
	(Rusio)		Sarizahan.
	(Nicopolis)		(Rousio)
	(Topyros)		(Tschanglaïk)
embouchure	emb. de fiume	emb. de Mestro.	emb. de Nestos
Langista	de Marmara.	(Nicopolis)	(Nicopolis)
Gaurili	Abdera		ruines d'Abdera.
Asperosa	Asperosa	Asperosa (50)	

Sans s'arrêter sur la répétition et la transposition de rivage en rivage d'Angista, de Philippi, de Seres et Marmara et d'autres, on se demande d'où vient cette foule de polis? Neapoli, Grisopoli, Lesteropoli Savastopoli, Christopoli, Castropoli, entassés entre Cavalla et Sarpento où il n'y a pas de place. Ces noms grecs sont de l'empire byzantin, antérieurs à l'invasion des Latins. Du temps de Mercator, ils n'avaient plus de distance. Les géographes retrouvant ces noms dans les portulans des marins, dans Edrisi, fesaient des conjectures et souvent ne savaient pas indiquer leur emplacement.

42. A une journée ou 25 milles de Rondino, Edrisi nous mène à l'embouchure de la rivière Marmara, aujourd'hui appelée Stroumitza,

(48) De Vaugondy.

(49) Gisopoli au lieu de Grisopoli, erreur depuis répétée. — Ruscelli et Moletius, dans leurs éditions de Ptolémée 1561, 1562, laissent en confusion Grisopolis, Philippe et Neapolis cranides comme identiques.

(50) J. Laurenberg (dans l'atlas de Witt 1671), donne une toute autre suite de lieux et de noms du golfe Strymonicus di Contessa. Embouchure sud de Strimena, Stagira, Eion, Aretusa, autre embouchure nord (venant d'Amphipolis, baignant Strimena); rivière Ganga, Cavala, rivière Zygeatus, Neopolis, Pastus, fleuve Nessus, Abdera.

Karason, Radovitz, dans l'antiquité Pontus, qui entre près du bourg marmara dans le lac Kerkine ou Takinos, qualifié aussi Marmara, et sortant de ce lac, se jette dans la mer au midi des ruines d'Amphipolis. C'est ici tout à côté des décombres de cette antique ville, qu'était debout Akhrisoboli la maritime Χρυσοπολις, Grisopoli, ville d'or, à laquelle les Latins donnèrent le nom de Contessa, laquelle, déplacée par différents désastres, conserve son nom dans Orfano.

De Chrysoboli à Rhana (Drama) dans l'intérieur de la terre, il y a une journée (p. 289), et de Chrysoboli à Akhristoboli, Χριστοπολις, 25 milles (p. 297). Sa situation est indiquée par la description tout près de Prahousta (51). Edrisi dit que vis-à-vis de Christopoli et dans son voisinage est une montagne (Pounhardagh, ancien Pangeus) (52), au delà de laquelle est un pays connu sous le nom de فلبس Filibes (Philippi), où il y a beaucoup d'industrie et de commerce, soit d'exportation, soit d'importation. Ce pays, couvert de vignes et de plantations de toute espèce, est situé sur une éminence à 8 milles de la mer. (Distance ainsi donnée entre les ruines de Philippi et la Cavale nouvelle d'aujourd'hui).

Entre Christopolis et Philippi coule une rivière connue sous le nom de مغروبتمي Magrobotami Μαχροποθαμος rivière la grande. De la rivière en question à Christopolis on compte 12 milles (p. 297). Cette petite rivière, qualifiée de grande, qui traverse les plaines de Philippi, prend ses sources près de Prahousta et baigne ses murs, mais elle se jette dans le fleuve Anghista, juste 12 milles de Prahousta, prenant la proportion de la grandeur de 8 milles qui séparent Filibes de la mer. Les 25 milles de la même grandeur conduisent de Prahousta, Christopolis, aux ruines de Contessa, Chrysopolis.

De Filibes à Kalah ville maritime, fort jolie, 25 milles (p. 297). Ce Kalah n'est point Cavala d'aujourd'hui, mais Eski Cavala, vieille Cavalla, située près de Telfere, à l'est de Prahousta (53).

De Kalah à سنت جرجو Sant Djordji, ville importante, avec de magnifiques bazars, de larges rues, de belles maisons, peuplée, riche et commerçante, 25 milles (p. 297). Cette distance placerait cette ville importante à la place de Saritschouban ou Serizaham, non loin de l'embouchure de Mesto ou Nestos, vis-à-vis de Thasos (54).

(51) Prahousta offre sans aucun doute une appellation slave, boulgaro-slave. *Pra*, antérieur d'aïeux, de siècles; *host*, *gost*, logement, gîte, hospitalière.

(52) Delisle place ici mont Malaca, où il y a des mines d'argent.

(53) Voyez la carte de La Pie. — Il paraît donc que le nom de Cavala existe sur ce point. Castaldo et Mercator l'ont déplacé vers l'ouest.

(54) A l'époque d'Edrisi il y avait grande quantité de places du nom de S. George, qui disparurent et ne se retrouvent plus dans les cartes postérieures. Il est probable que l'appellation de S. George

De Saint George la maritime, en se dirigeant vers l'intérieur des terres, on rencontre à deux journées روسيو Rousio, ville sur le penchant d'une haute montagne, vis-à-vis et à une journée de تابوس Tabos sur le rivage (p. 292). Rousio est située sur le rivage de Mesto (Nestos); sur le rivage du même fleuve est Traglaïk nommé Topyrus sur les cartes plus anciennes et de Mercator; c'est Tabos de la description d'Edrisi. — Tel a été l'état de l'empire byzantin à cette époque sur ce point de la Macédoine. Dans le courant des siècles le sort du pays changeait sur tous les points. A l'embouchure de Marmara florissaient consécutivement, Enniohodoï, Amphipolis, Chrysopolis, Contessa; aujourd'hui les villageois de Ienikevi contemplent les décombres de la fortune inconstante des siècles écoulés.

43. Prévoyant quelques objections qu'on pourrait soulever contre la description d'Edrisi, de sa propre narration, à notre avis très-lucide, nous devons, afin de les écarter, faire comprendre la description de la principale rivière de la Romanie, qu'il appelle اخليو Akhliou, اخليون Akhlioun, et examiner une des plus singulières bizarreries géographiques : car Edrisi, donnant une intéressante relation sur le pays de Filbes et de Magrobotami, fournit en même temps, sur une région bien connue, une des plus absurdes idées qu'on puisse se créer. Pour la faire connaître, nous donnons son image qui occupe la 4e section du vme climat dans sa carte itinéraire. (Voyez p. 140).

Pour la bien comprendre, il ne faut pas perdre de vue l'extension du canal ou détroit de Constantinople. Sa longueur de la mer Nitasch (Pontus) montait à 320 milles : c'est à dire 60 milles jusqu'à Constantinople, et à partir de Constantinople jusqu'à l'embouchure de اندة Abidah dans la mer de Syrie, 250 milles (p. 301, 302). Mais ce canal ou détroit, ou plutôt sa dénomination, s'étend, comme nous l'avons pu remarquer, jusqu'à Salonik. Vis-à-vis de Salonik, la ville de Grisopoli est située sur les bords du détroit de Constantinople (p. 289); Salonik de même est située sur le détroit de Constantinople (p. 290). Tout le parage méridional de la Romanie et de Macédoine était baigné par les eaux du détroit d'Abydos ou de Constantinople. Ce n'est pas assez, Armiroun (dans la Thessalie), est aussi sur le détroit de Constantinople (p. 291, 292), seulement elle n'est pas dans les étreintes du canal que la table itinéraire prolonge scrupuleusement depuis Constantinople jusqu'à Salonik, vis-à-vis de laquelle est inscrite Abidah. Armiroun est

en question s'est défigurée, qu'elle figure sur la carte de Castaldo sous le nom de Gaurili, ensuite se forma Saint Rgeoug, par la transposition, d'où vieut Sa-ritschouh

en dehors de cette gorge, parce qu'elle est à l'entrée du détroit (p. 296). En résument l'idée d'Edrisi sur la parole de sa description, on douterait peut-être de l'avoir bien saisie, si l'image de la table itinéraire ne venait ostensiblement confirmer l'indolente conception, calquée sur la qualification donnée à une portion de la mer par les marins et les voyageurs.

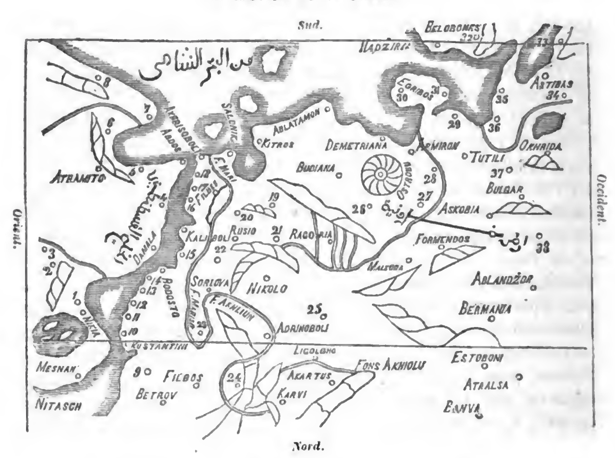
La rivière Akhlioun prend ses sources dans les montagues de القودمونيه el Lakoudemounia (appellation dérivant du mont Lakmon, séparant Epire de Macédoine et dominant au nord le mont Parnasse). Akhlioun prend son origine là où ces montagnes s'embranchent, venant du midi de Larissa et de l'est de Zagoria. Ligolgho (Rodoïl), ville considérable et importante, se trouve au sommet d'une montagne située non loin de la rivière Akhlioun (et de ses sources) (p. 293, 283). Cette rivière descend de Ligolgho à Karvi, ville au pied d'une montagne et sur la rivière d'Akhlioun. Les montagnes du nord dominent la ville, et la montagne qui va du nord au midi (et réunit les chaînes de Zagoria et de Lakoudemounia), est à 20 milles de Karvi (là est le défilé de Stobouni). Celle qui se prolonge du nord au midi (là où elle touche une autre branche à l'est de la montagne de Doubnitza, au delà de Rodoïl), est à la distance de 40 milles de Karvi et قكه 125 (lisez قفه 185) de Constantinople. Cependant de cette montagne de Lakoudemounia à la montagne la plus voisine (de la chaîne de Zagoria) on compte 30 milles. (C'est l'espace où est le défilé de Stobouni, entre les monts Rilo et Tourdjan, où commence la chaîne de Zagoria). D'ici les deux chaînes sont séparées par la rivière Akhlioun (p. 294). Pour comprendre cette séparation fluviale, il faut savoir que la montagne Lakoudemounia se croise évidemment avec l'embranchement qui vient de Lesso vers l'orient, passe au nord de Kastoria et se termine à 30 milles d'Adrinople (p. 286). Ce point est éloigné de 120 milles de Constantinople (p. 294). La rivière Akhlioun sépare les montagnes; au nord s'étend la chaîne de Zagoria (Balkan); au sud les chaînes de Lakoudemounia et Lesso (Rhodope).

Akhlioun coule non loin de Ligolgho (Rodoïl), près de Karvi (ancienne Bessapara, aux environs de Tatarbazardjik, ou peut-être Birva) et du nord au midi passe dans le voisinage de Filiboboli et baigne Adrinoboli. Elle passe à 12 milles de Filiboboli (p. 294, 383). Ces 12 milles sont probablement la distance de Karvi à Filiboboli.

Une autre branche de la rivière Akhlioun vient de Sorlova (Tschorlou, ancien Turulus); elle passe de Sorlova vers Arkadioboli (p. 293, 384), ainsi qu'on la traverse pour aller à Adrinoboli (p. 292). Les deux branches réunies ensemble prennent le nom de ماريسو Mariso (Maritza),

car sur cette rivière Marisa est située Kobsila (Ypsala) (p. 292); puis elle se jette dans le canal d'Abydos (p. 384). Elle va directement, ajoute Edrisi, vers Akhrisoboli la maritime, se jette auprès de la ville d'Akhrisoboli la maritime, où elle prend ou porte le nom de مارى Mari, et le texte, dans la répétition, amplifie cette appellation par مارمارى Marmari (p. 293, 384). C'est à dire Maritza, qui va droit à la mer sur laquelle est situé Chrysopoli, et se jette dans la mer par les rivages étendues à l'est de Chrysopoli. Nous avons réuni les passages dispersés et nous les avons rangé un à un suivant les déviations de cette rivière fantastique.

4e SECTION DU Ve CLIMAT.



1 el Abra
2 Fahrdana (leçon arbitr.)
3 Libadhia
4 Azla
5 Nefkia (Befkia)
6 Amtelin
7 Djound'ou (innommée)
8 Schorent et m. Zermi
9 Rodostro répétition déplacée
10 Rio
11 Bathoura
12 Rodosto répétition mal placée
13 Selimria
14 Iraklia
15 Nabdos (Bandos)
16 Djordji (s. George)
17 Kalah
18 Akhristoboli
19 (Seres innommée)
20 Rahna
21 (innommée)
22 Kobsila
23 Arkadioboli
24 Saloni
25 (innommée)
26 Astranisa
27 Kortos
28 Aberlis
29 (Karisto innommée)
30 Fasimont
31 Aghinis
32 Aschkala
33 Natanko et golf al Sabaghin
34 Fatina
35 Bedesia ou Hadésia (Bendesia)
36 (Athina innomée)
37 Larissa sur Likostomi
38 Aïauio ou Aïaliou

44. Heureusement la table itinéraire vient confirmer ces étranges conceptions d'Edrisi, que nous avons débrouillé, consultant les cartes postérieures et modernes. On voit qu'il y a un véritable tourment pour comprendre cette relation et sa version française. Ce près de Khrisoboli, signifie dans le même canal sur lequel est situé Khrisoboli. Les appellations du détroit de Constantinople ou d'Abydos, des courants de rivières et des détroits qualifiés de Marmari, sont devenues génériques. On a Marmari sous les murs de Grizoboli, à l'embouchure de Maritza, dans le détroit d'Abydos ou Gallipoli, et sur toute la mer Marmara (Propontide) jusqu'à Constantinople.

Quelques renseignements peu exactes, corroborés ou influencés par la croyance dans Ptolémée, ont suggéré aux géographes l'idée de placer Tschorlou sur une rivière qui verse ses eaux dans la mer Marmara. La rivière appelée par Ptolémée Arzos, reçut chez eux le nom de la ville en question : mais ils ne purent s'accorder sur le point de son embouchure. Castaldo l'assigne à Chiurlich, à l'ouest de Selimbria, près de Congerbo; plusieurs autres cartes italiennes font perdre leur Chorelich dans la mer entre Heraclée et Rodosto; Mercator l'introduit dans la mer près de Selymbria; Delisle place la même rivière, nommée Chivourli ou Tourzoul, à l'ouest de Rodosto, près de Cora; Sanson et Vaugondy rapprochent leur Tschourlou à Selyvria; D'Anville place Turullus sur la rivière qui se perd près de Heraclea; La Pie lui donne le nom Tschourlou et la fait entrer dans la mer près de Rodosto; Lameau donna enfin congé à cet embouchure inconstante, ce qui est conforme à la relation d'Edrisi.

Le nom d'Akhlioun est donc donné aux deux rivières des anciens, à Contadesdus et Agrianes d'un côté, et à une partie de Hebrus de l'autre côté. C'est une appellation singulière, qui n'a aucune analogie avec les noms qui sont propres à ces rivières. Des appellations toutes spéciales, inconnues, extraordinaires, toutes inattendues, se présentent fréquemment dans la description d'Edrisi, surtout pour les rivières. Elles sont souvent une conséquence de l'écriture du caractère arabe; il y en a d'autres qui dérivent du langage populaire des indigènes et des commerçants. Leur origine est nécessairement latine ou grecque, quelquefois dérivant des idiomes des indigènes : jamais de l'arabe, qui n'a pas pénétré dans les régions de notre analyse. Quant à l'appellation extraordinaire d'Akhioloun, le mot est sans doute grec et l'énigme n'est pas difficile à résoudre. Dans la description d'Edrisi, l'ancienne Anchiale est nommée Akhiolou. Or, le nom du fleuve Akhliou, Akhiolou est le même Αγγίαλος le maritime en grec, Marmara en latin, Maritza en vulgaire du latin.

45. Le pays entre le Danube et la mer, vers l'embouchure du fleuve nommé Berdjan, plus tard appelé du slavon Dobroudje, offre une singulière illusion étymologique. Dans le langage des marins, bord, bordage, jouent un rôle très-varié. De bord a pu chez eux se former Bordjan, pays maritime, littoral, qui borde la mer, plein d'abords, où se concentrait un mouvement commercial très-considérable, où nombre de navires abordaient continuellement. On peut déduire de même le nom de Berdjan du Slavon, ce qui reviendrait au même, à la même signification de pays littoral. Bereg en slavon est le bord, la rive. Le défilé d'Emineh portait le nom de Beregava, parce qu'il touchait le bord de la mer. Aussi le pays de Berdjan bordant, bordain en slavon, serait Beregan, Berezan, Berejan, Brejan. — Mais cette apparence illusoire s'évanouit quand on voit dans l'appellation de برجان Bordjan, nommé également برشان Borschan, un nom de la tradition ancienne et obscure qui se perpétua chez les arabes. Borschan ou Bordjan figure toujours chez les géographes arabes. Nommé d'abord en 833 dans le rasm du khovarezmien, ensuite en 950 par Ibn Ketir, en 1008 par Ibn Iounis, en 1030 par Abou Rihan, vers 1250 par le géographe persan, en 1274 par Ibn Saïd, en 1331 par Aboulféda, en 1397 par le Bakouin et par les autres. Son extension est très-considérable, il couvre l'occident et le nord du Roum byzantin, ainsi qu'au sud il traversait le VIe climat et au nord le VIIme et au delà. Il a une capitale du même nom, dont la position est fixée par les géographes en longitude et latitude géographiques à l'occident de Constantinople. Aboulféda savait que l'existence de ce pays ne durait pas toujours, qu'il était conquit par les Allemands : cependant le Bakouin relate que les Bordjaniens ressemblent aux Franks et combattent les Slaves leurs voisins. Toutes ces répétitions ne sont que la reproduction d'un nom traditionnel, dont l'origine se perd dans l'ignorance, et qui a fourni l'appellation arabe à un coin très-restreint de l'empire byzantin, aux géographes de Sicile, ou plutôt à Edrisi lui-même, qui l'a tiré des écrivains de sa langue. Cependant, mieux instruit que tous les autres mahommédans sur l'état des pays byzantins et danubiens, ne trouvant plus de Berdjan, n'imposa ce nom qu'à un canton de l'empire à l'embouchure du Danube. L'emplacement assigné au vaste Borschan du IXe siècle, répond à la position des Boulghars danubiens qui y étaient déjà établis : on pourrait donc supposer que Berdjan n'est rien que la défiguration de Bourgar (55). Mais les écrivains arabes semblent tou-

(55) Borgan, hos credit d'Herbelot, p. 128, 211, 217, 556, majores Burgundionum esse. Sed sunt Bulgari (dit Reiske), aut Bargari : sic enim olim dicebantur. Le sire de Villerval, dans ses voyages (apud du Cangium ad Joinville), nominat la Bourgerie ubi Cangius addit esse Bulgariam. — L'atlas

jours distinguer leur Berdjan de Boulghar (56). Au IXᵉ siècle la domination des Avares était encore formidable. Ebranlée par des soulèvements et les guerres des Slaves, elle succomba sous le glaive Allemand lorsque Charlemagne détruisit leur camp. Cet événement ne devait point rester inconnu aux Arabes, et probablement ce sont les Avares qui portent chez eux le nom de Borschan, Berdjan. Les Slaves appelaient les Avarus, Obrins, Obrjiniens; les Arabes, instruits par leurs relations orales écrivirent le nom d'Obrzin, Obrzan, Borschan.

46. La qualification de خرمانية Djermanie, Germania, paraît plus extraordinaire et vraiment étrange. Qui a pu porter ce nom et l'imposer à une partie de l'empire grec jusqu'aux portes de la capitale? qui aurait pu faire croire aux Siciliens et à un écrivain de Sicile, tout arabe qu'il était, que l'empereur grec de Byzance avait sa Germanie? Certes, cette Djermanie n'est pas des Germains allemands, et je ne conçois guère qu'on penserait d'extraire ce nom de quelques établissements des Germains Goths. Cette appellation ne dérive d'aucune érudition. On a certains géographes italiens, comme Mauro, qui semblent enclaver tout le Danube dans l'Allemagne. Mais les Italiens appellent les Allemands Tedesco, Allemano, et leur érudition ne se permettrait point de caser l'antique Germania sur les rivages de la mer noire. Mauro place les Gothes qui vinrent s'établir en Italie à l'embouchure du Dniepr, quand Djermania d'Edrisi est le Berdjan et la Romania jusqu'à Constantinople. Il faut donc chercher une autre issue avec cette appellation étrange. Si on lirait جرحانية Djerhania? Cette leçon, je pense, n'offenserait point l'épigraphe de la carte itinéraire, elle donnerait l'appellation slave de tzarania, tscharania, pays césarien, tzarien, royal, impérial, où réside le tzar, l'empereur. Le peuple a pu donner ce nom au saint empire, et spécialement à la Romanie, comme il donnait le nom de Tzarogrod, de la ville du tzar, à la capitale Constantinople.

Nous avons observé l'importance de la remarque d'Edrisi, que les

catalan de 1377, inscrivit au sud du Danube Bulgaria et au nord Burgaria. — Schafarjik dans ses antiquités slaves III, 29, 4, fournit plus d'exemples d'identité de Borgian et des Boulgars par la transition de consonnances. Fraehn, Ibn Fozlan, p. 236, 237.

(56) Le roi des Boulgars, dit Massoudi (chap. 15), et les autres le répètent : à la tête de cinquante mille hommes, fit une invasion dans l'empire romain et poussa ses ravages jusqu'au pays de Bordjan, de France, etc. — Les Boulgars, voisins de Kiov, sont-ils ceux du Volga ou du Danube; on discute (Fraehn, Ibn Fozlan, p. 154, 246). — Bakoui explique admirablement la double situation des Boulgars! *Berdjan* dit-il, est très au nord où le jour n'est que de 4 heures, ils sont madjous, et font la guerre aux Seklabs; ils ressemblent à bien d'égards aux Franks, ont de l'intelligence pour les arts et construisent des vaisseaux (VII, 2). C'est l'espèce méditerranée assise sur Volga : et les autres, *Boulgar*, ville sur la mer Nitasch, environnée des Tourks. Il y a deux mois de chemin à Kostantinich; ils font la guerre à Kostantinich; la longueur du jour y est de 20 heures (VII, 3). Relations arabes.

habitants d'Afrankbila (de Frankavilla), étaient nomades, peu sédentaires (p. 377). L'empire grec était plein de hordes errantes, cherchant des pâturages avec leurs troupeaux sur les montagnes ou dans les plaines. Boulgars, Valaks, Serbiens et différentes peuplades slaves rodaient pacifiquement, avec sécurité, dans la Romanie et jusqu'au fond de la Grèce, avec leurs moutons et leur bétail, de façon qu'ils tournoyaient au delà du Danube. Ils aimaient mieux s'enfoncer dans les pays cultivés et peuplés, où il avait assez de pâturages, parce que dans ces pays il leur était plus facile de se procurer des vêtements et de modestes commodités de la vie. Le thème de Thessalonik ne discontinuait point d'être qualifié par les byzantins eux-même de thème Serbe. Les montagnes au nord de Justiniana, sont Serbes. Les Serbiens surtout grandissaient alors en force, se fesaient remarquer plus distinctement par leur disposition mobile. Leur propre pays entre la Drave et la Morava, où résidait toute leur force vitale, parait, d'après la description d'Edrisi, sans villes, comme un désert. L'histoire civile et ecclésiastique y connaît quantité de villes et paroisses : mais elles semblent être ignorées par les relations commerciales. Cependant, de ce pays, les populations se répandaient et ménagaient les possessions byzantines aux environs de la Morava, d'où les frontières de l'empire devaient reculer à tout jamais, perdant jusqu'au simulacre d'autorité. Cette population Serbe, Serve, qualifiée par excellence de nomades, obtint le nom érudit des africains getules, qui était chez les latins identique avec la qualification de nomades, numides : il ne restait à Edrisi que de le répéter et d'appeler les Serbiens : Getules, Djetouli. Je pense que cette explication est incontestable et qu'on ne voudrait pas faire dériver les Serbiens Getoules de la dénomination des anciens Getes.

47. Il est vraiment curieux d'observer dans la narration d'Edrisi, comment on distinguait dans les villes littorales de l'Adriatique, les populations kroates, slaves, dalmates. Elles devaient se distinguer par quelque extérieur. Ce mélange de populations rend les frontières des pays incertaines. Dans le golfe d'Istrie, les îles sont kroates et le pays contigue est Kroatie : mais on l'appelle aussi Dalmatie. La Kroatie se termine avec Raguse; cependant, en commençant de Souna (Signia), dans les villes maritimes, partout la population dalmate est prédominante encore.

Les relations apportées aux géographes de Sicile, prennent leur source, ou de l'usage invétéré du vulgaire, ou de la vue de la population qui prévalait les autres en nombre ou en activité; déplaçaient singulièrement les frontières des pays et des états connus par l'histoire.

Les Serbiens, à cette époque, formaient un état indépendant, puissant, grandissant. Leur domination s'étendait depuis Gradiska, au sud de la Save, jusqu'à l'Adriatique; ils possédaient tout jusqu'au delà de Lesso; à l'est les possessions ne dépassaient pas encore Ibar et Morava : ce n'est que quelques années plus tard, vers 1180, qu'ils avancèrent leurs frontières dans l'empire grec, occupèrent Nisa et les cantons voisins. Cependant la description d'Edrisi ne connaît pas de Djetoules Serbes dans le pays traversé par le grand fleuve Drin, elle l'emplit par la population des Sklavons, et elle peuple de Djetoules la moitié de la Boulgarie jusqu'au delà d'Osma. C'est parce que les commerçants voyaient une multitude de pasteurs nomades des Djetoules Serbiens, errer dans l'empire aux environs d'Iskraï, de Voda, d'Osma, qui offusquaient les indigènes Grecs, Boulgares, Valaks (57).

Par-ci par-là Edrisi fait sentir cette différence des limites et glisse des renseignements sur les possessions des états. Il ne nomme ni les Boulgars, ni les Valaks, parce qu'ils étaient trop soumis à la tcharania, à l'empire, et n'avaient aucun terrain d'indépendance. Il sait que Ribna, Nissa et les autres ville à l'est de la Morava, n'appartenaient point à la domination des Serbiens, qu'elles fesaient partie de la Makedonia, parce qu'elles restaient encore sous la domination des tzars ou des empereurs de Constantinople, de la Romanie. Les noms de Romania et de Makedonia n'ont aucune limite déterminée. Les Grecs sont les Graïkhioun. Le littoral oriental de la Djermania ou de la Romanie est aussi le littoral oriental de la Makedonia, traversé par les montagnes Lakoudemounia.

De même Edrisi fait connaître, qu'il sait très-bien que la Sklavonie, dans laquelle les Vénitiens avançaient profondément leurs irruptions, appartenait aux Hongrois. Il sait que la plus grande partie de la Karintie et des pays qualifiés Boemia, Noemia, composaient l'état de Hongrie. Mais il parle de la Hongrie, Onkaria, comme d'un pays séparé de la Karintie, qualifiant cette dernière de dépendance de l'état des Hongrois. Cette distinction des pays du domaine des Hongrois demande des considérations spéciales, pour la Karintie, pour la Hongrie et pour la Bohême. Nous avons déjà traité la question karintienne, restent celles de Hongrie et de Bohême. En revenant à cet effet sur nos pas vers le Danube, entrons d'abord dans Onkaria.

(57) Pour mieux comprendre cette observation et cette différence des frontières des états avec les frontières des pays édrisiens, je joins à mon atlas une carte historique de l'année 1144, par conséquent de l'époque du roi Roger. Qu'on nous pardonne qu'elle est en polonais. Elle était préparée il y a vingt ans pour une publication polonaise qui ne paraîtra plus. Si les cartes de l'atlas offrent quelques inexactitudes, le texte de mon ouvrage indique, explique et corrige en dernier lieu.

Hongrie.

48. On range, dit Edrisi, au nombre des dépendances de la Hongrie, les villes suivantes :

منتير Montir, Montiour ou منبو Manbou.

شنت Schent.

بغص Baghs.

جرتغرابه حرنغرابه Herngraba ou Djertgraba.

قاورز قاورزوا Kavorz ou Kavorzova.

قلغرادون Kalgradoun, plutôt بلغرادون Belgradoun.

اقريدسقا Akridiska, Agradiska.

تنسينو تنسيبو Tensinou ou Tensibou.

زاناله Zanla (VI, 3, p. 375, 377, 379, 380).

تيتلوس Titlous est aussi une ville de Hongrie (p. 378), comme nous l'avons dit, et ce nombre se grossit encore par ارينيه Arinia, comme nous allons le voir.

La ville de Baghs est certainement Baks d'aujourd'hui, située non loin des rives du Danube, vis-à-vis de Voukovar, parce que la Hongrie d'Edrisi, du côté de l'ouest, touche le Danube.

Nous avons fixé les positions des villes de Belgradoun (Belgrad), Banssin (Brandiz), Akridiska (Gradiska), Kavorz (Koutschaï) sur les rives méridionales du grand fleuve; c'était pour nous d'importance, parce que Banssin et Kavorz sont les points de départ pour les distances qui déterminent la position des villes restantes de la Hongrie.

On compte 160 milles de Kavorz directement à Agra : en se dirigeant d'Agra vers le sud et en inclinant cette direction vers l'orient il y a ف 80 milles (plutôt ق 100); d'Agra jusqu'à une petite ville Arinia, et d'Arinia à Banssin 60 milles (p. 377). Par ces distances nous sommes conduits et arrêtés à Arad, d'où sort un embranchement de Marosch appelé Aranka, pour se jeter par un autre lit dans la Teisse.

Deux passages dans Edrisi donnent la description du courant de la Teisse. Nous les mettrons en regard, pour les mieux confronter.

à la p. 379, 380.	*à la p.* 390.
La majeure partie de la Hongrie est arrosée par le بتنت Boutent et par la تيسا Tissa. Ces rivières prennent l'une et l'autre leurs sources dans les montagnes de كرد	Les rivières principales de la Pologne بلونيه (de la Hongrie sortant des frontières de la Pologne), sont la بتنت Butent et la تسيه Tessia. Elles prennent leurs sour-

Kard qui séparent la Hongrie de la Pologne بلونيه et du pays des ماجوس Madjous; elles coulent vers le couchant. Parvenues à 8 journées de distances de leurs sources, elles ne forment plus qu'un seul cours d'eau qui se dirige vers le midi et finit par se jeter dans le Danube entre Kavorz et Banssin.

ces dans les montagnes (de Kard), qui séparent la Pologne de la Russie (Hongrie) du nord au sud. Elles coulent vers l'occident; puis se réunissent et ne forment plus qu'un seul cours d'eau, qui se jette dans le Danube à l'occident de Kavorz.

La différence et les méprises des deux relations ne nous paraîssent pas élever quelque embarras ou incertitude. Comme l'embouchure entre Banssin et Kavorz est une méprise dans la première, aussi la position des montagnes entre la Russie et la Pologne dans la seconde, est une confusion d'idées. Peut-être l'arabe a voulu dire que les montagnes séparent la Pologne et la Russie (madjous) de la Hongrie. En attendant, comme la Russie placée avec la Pologne au delà des montagnes, se présente séparée, de même Banssin, situé avec Kavorz au delà de l'embouchure, sont séparés. Ces méprises sont analogues. Dans la seconde relation, ces fleuves hongrois sont en Pologne. La vue de la carte itinéraire a pu donner occasion à cette méprise, en rejettant les fleuves, leurs sources et les montagnes de Kard au delà des montagnes Balavat (Karpates), dans les espaces où se suivent les villes de Pologne.

Les Kard sont évidemment les chaînes des Karpates, qui pénètrent vers le sud dans la Transylvanie. Le nom de Boutent pourrait être appuyé et justifié par quelques appellations consonnantes de localité ou de rivière de la partie orientale de la Hongrie; mais il est mieux d'observer que ce nom de Boutent n'est rien autre que le nom réel de la Teisse, appelée Tibiscus. De cette appellation latine, par la transposition des lettres, ou plutôt par la transposition des points diacritiques, s'est formé Bitisk, Boutent. Ainsi, quand il est dit que la Teisse tombe dans Boutent, c'est une branche de Tissa qui perd ses eaux dans Tibiscus.

49. De Kavorz à Schent, lieu situé sur la rive occidentale du fleuve (Butent), 4 journées (p. 380). Il n'y a que Zent qui peut répondre à cette condition.

De Schent à Djertgraba ou Herengraba, ville considérable et commerçante, par eau 3 journées. En montant la Boutent nous devons absolument nous arrêter à Ksongrad, et, changeant la ponctuation arabe, rétablir le nom de la ville en خزنغرابه ou حزنغرابه Elle est presque

à l'embouchure de Koros dans la Teisse, Or, par cette rivière, aussi par eau, à 5 journées ou 120 milles (sur le Koros), se trouve Tensinova, ville agréable, offrant d'abondantes ressources et située au midi de la rivière Tissia (Koros). A l'époque d'Edrisi, Waradin ou Warasdin sur le Koros était déjà considérable. Ce Koros est qualifié de Tissia, mais d'où vient le nom de Tensibou Tensinou ? je ne le devine pas.

Il est possible de se rendre de Kzongrad à Zanla en 5 journées, savoir : de Kzongrad à l'embouchure de la Teisse une forte journée. Cette embouchure est celle d'un bras de Koros, embranché du côté du nord. Puis en remontant la Boutent à Zanla 4 journées. Cette ville est florissante, peuplée et située sur les bords dans la partie septentrionale de Boutent (Teisse). Zanla est donc Zatmar. De là à Tensinon (Warasdin), en se dirigeant vers le sud, 4 fortes journées, en traversant des contrées cultivées et fertiles, situées entre les deux rivières, la Boutent et la Tissia (Tibiscus et Koros).

De Zanla (Zatmar) à Montir ou Mombou, grande ville sur les frontières de Pologne, en se dirigeant vers l'occident, 5 journées (p. 380, 375). Voici un point en apparence difficile. Toute la difficulté réside dans l'incertitude du nom de la ville. La variante trop forte de son appellation prévient que nous ne le possédons pas dans sa pureté. L'écriture de la carte itinéraire présente encore une variante فهبو excessivement discordante avec les deux autres. Elle donnerait فهبو فخبر Fouhbon, Foukhbar, et répondrait à Voukovar, seule ville avancée sur ce point, capable de remplir les conditions de frontières aux pieds de Kard, située entre les rivières Tissa, Bodrog et Tsepla, dans un coin reculé de la Hongrie, que nous allons bientôt reconnaître en particulier, en parcourant la Bohême,

Boemia.

50. Il est connu que les appellations de Bavaria et de Boemia, Bohemia, tirent leur origine commune du nom du Gaulois Boï. Edrisi nomme l'un Baïr, Bafir ou Babir (p. 246, 357, 368, 370), l'autre نوامية Noamia, qu'on écrit aussi, dit-il, par *b*, بوامية Boemia, province très-vaste, très-peuplée, très-fertile (p. 371).

Les peuplades Slaves s'étaient établies dans la Bohême; Lemouzes, Loutitsches, Sedlitzans, Psovans, Mokropsi, Datzanes, Doudlebes, qualifiées, comme la masse des autres, des noms génériques de Vendes, Kroates, Chrabates ou Serbes. Avec le temps, le nom de Tschekh prévalut entre elles et depuis l'introduction du christianisme, toutes se qualifiaient de Tschekh. La dénomination des Tschekhs, d'abord res-

treinte, prenait de temps en temps des dimensions extraordinaires, favorisée par la propagande de l'évangile. Le duc Boleslav II, en 999, déclara sur son lit de mort, qu'il conquit les pays au delà de l'Oder, jusqu'aux frontières des Russes, avec les villes Vrotslav et Krakov (Cosmas prag. hoc anno). Malgré cette étendue de son domaine, il dépendait de l'empire, comme membre du royaume d'Allemagne.

Après la mort de Boleslav II, prévalut chez les Tschekhs le parti polonais, qui songeait à l'indépendance, à l'existence indépendante d'Allemagne. Le roi de Pologne, Boleslav-le-grand, s'empara de Krakov, de Vrotslav et de toutes les conquêtes éphémères des Tschekhs, et semblait devenir l'arbitre de leur sort, s'établissant momentanément, en 1002, dans leur capitale comme souverain. A la suite de cette extension de l'état de la Pologne, Boleslav-le-grand se trouva voisin et limitrophe des Hongrois, fixant ses frontières au delà des monts Karpates, sur les rives du Danube (chron. polon. mixta ungar. cap. 12).

Les ducs régnants en Bohême, ne manquèrent pas de tirer une vengeance épouvantable de la Pologne dès que l'occasion favorable s'en présenta. Sans songer à reconquérir les pertes, ils ravagèrent en 1038 la Pologne, et y mirent tout à feu et à sang, s'emparant des captifs, d'un butin immense et du corps de St-Adalbert, qui fut solennellement transporté de Gnezne à Praga (Cosm. prag. II, p. 2017; anonym inter script. Menken. t. III, cap. 35; chronogr. Saxo, s. a. 1034, édit. Leibnitz. in access. historicar. t. I, p. 244; annal. Saxo, s. a. 1039, in corp. historicor. Eckhardi t. I, p. 471).

Cette translation des dépouilles mortelles de l'apôtre, suggéra certainement une singulière invention, à cause que l'apôtre Adalbert était évêque de Praga. On a dit que l'empereur Otto, ami de l'évêque, avait fondé l'évêché de Praga avant de mourir, et lui assigna un immense diocèse par le diplôme de l'année 973, fabriqué à cet effet. Ce diplôme aurait été inventé à l'époque de la susdite translation, sans aucun doute, parce qu'il est connu par Othlo, qui, entre 1037 et 1052, écrivait la vie de Saint Wolfkang, évêque de Ratisbonne, et dans sa relation fait sonner les expressions du diplôme même (cap. 29, t. IV, p. 538, édit. Pertz) (58).

Ce privilége, contraire aux événements historiques, fut bientôt considérée comme authentique. Il a été déposé en 1086 à l'empereur Henri IV, qui l'a confirmé, et l'historien Kosmas de Praga, en 1125, l'inséra tout entier dans sa chronique (lib. II, p. 42; in Lunigii, teutschen Reichs Archiv, Continuat. t. I, p. 230).

(58) Parochia extitit, episcopatum (Otto), efficit : cumque peragendi concambii tempus venisset, tanta favit alacritate, ut ipse privilegium componeret.

Ce privilége contient pour la géographie deux parties. Dans la première, il fait un dénombrement des districts ou paroisses, ou des peuplades de la Bohême elle-même et de ses possessions, qui, par l'irruption récente de 1038, restaient encore en possession des Tschekhs, aux environs de l'Oder. Dans la seconde partie, le diplôme désigne l'étendue de la province de Krakov, à laquelle l'église de Bohême acquit un certain droit par son apostolat antérieur et par l'occupation de la Moravie. Parce que le clergé bohême y prêchait l'évangile, l'évêque Adalbert, d'après la tradition, ne négligeait point les ouailles de ce pays éloigné. Depuis la chute de la grande Moravie et la déprédation des Hongrois, l'archevêché de Moravie et l'évêché de Neutra disparurent, et les premières étincelles du christianisme pouvaient s'éteindre, si le nombre modique des convertis, privés de leur pasteur, n'avaient cherché l'intervention des évêques limitrophes. Ils s'adressaient aux évêques de Juvavum ou Salzburg, de Passau et de Praga. Chacun y avait sa part, ses prétentions. Aux environs des Karpates le clergé de Bohême était le plus actif et ne discontinuait pas de servir les fidèles.

51. Le diplôme, en déterminant l'étendue du diocèse de Bohême, après avoir détaillé son intérieur, continue : *inde, ad orientem hos fluvios habet terminos : Bug scilicet et Ztir, cum Cracoua civitate, provinciaque cui Wag nomen est, cum omnibus ad prædictam urbem pertinentibus, quæ Cracova est; inde, Ungarorum limitibus additis usque ad montes qnibus nomen Tritri, dilatata procedit; deinde, in ea parte quæ meridiem respicit addita regione Moravia, usque ad fluvium cui nomen est Wag et ad mediam silvam cui nomen est Mure et ejusdem montis eadem parochia tendit, qua Bavaria limitatur* (Cosm. et Lunig. ll. cc). Or, à l'extérieur de Bohême, son diocèse s'étendait des deux côtés des Karpates; au midi sur la province Wag, et au nord sur celle de Krakov jusqu'aux deux rivières de Volynie, Boug et Stir. C'est aussi l'étendue de la conquête éphémère du duc Boleslav II.

Cette invention, attachée à la mémoire de Saint Adalbert, donna origine à un autre conte qui se transforma en tradition. On a cru que Saint Adalbert intervint dans les contestations qu'avait la Pologne avec Saint Etienne, roi de Hongrie, et qu'il détermina les frontières de ces deux pays, en leur indiquant le mont Tatour, les montagnes Tatri, pour limite commune (anon. inter script. ver. hungar. t. I, p. 37). Les Hongrois et les Polonais d'accord, observaient religieusement cette décision du saint évêque. Leur traité, en 1191, se relatait à la disposition des saints, c'est-à-dire du bienheureux roi Etienne et du très-saint

patron de la Pologne Adalbert (foedus a. 1191, apud Vincent. Kadlub. cap. 18, p. 797). Les Hongrois ont gagné par cette croyance mutuelle, étant en possession de la province de Wag, et les écrivains, énumérant les conquêtes de Boleslav-le-grand, disaient qu'il avait conquis une portion de la Hongrie (Gall. I, 6 ; Matth. II, 13).

L'étendue de cette conquête, faite entre 999 et 1000 sur les Tschekhs (et non pas sur les Hongrois), est déterminée géographiquement par une légende ou chronique écrite vers 1240, comme suit : *nam termini Polonorum ad littus Danubii ad civitatem Strigoniensem terminabantur; dein, Magriensem* (lisez in Agriensem) *civitatem ibant; dein in fluvium qui Cepla nuncupatur usque ad castrum Galis; ibique inter Ungaros, Ruthenos et Polonos finem dabant* (vita S. Steph. vel cronica ungaror. mixta polonor. cap. 7, p. 354 du mscr). Or, ce sont les limites de la province Wag qui passaient près de Strigonium ou Gran, touchaient et enclavaient le canton de la ville Magria, c'est-à-dire Agra; ensuite montaient les rivières Teisse, Bodrog, jusqu'à Cepla ou Toplia, où elles se perdaient dans les Karapates, au delà desquelles le district de Galis ou Halitsch regardait le contact des frontières de trois états. Là Boleslav-le-hardi, roi de Pologne, faisant ses grandes chasses aux environs de Galis, surveillait à la fois les affaires de la Hongrie et de la Russie (chron. pol. mixta ungar).

La province de Wag portait encore une autre appellation, celle de Ruhia, Ruzzia, Rusia, Rugia, qui lui était donnée dans la grande Moravie, à cause de quelques débris des anciens Rugs ou Ruhs qu'on y distinguait (telon. bavar. de a. 876, 906, ap. Oefel. monum. boica, 28, II, 103; Aventin. annal. boior. IV, p. 188; Goldast. rer. boic. script. p. 698, 718). La population slave, slavake y était différente de celle de Pologne, formait une province à part, limitrophe de la Hongrie. Otton Bezbraïm, fils d'une princesse hongroise, éloigné de la succession du trône de Boleslav-le-grand son père, fut en 1025 relegué *in Ruhkiam provinciam, in Russiam* (Wippo, vita. com. salici, p. 470, 477, édit. Pisterii, 1731, t. III). Il paraît que la province était destinée à la Hongrie, parce que son frère, cousin Emerik, fils du roi Etienne, portait le titre *ducis Ruizorum* (annal. hildesh. ap. Pertz, III. 98). Après la mort d'Emerik (1031) et de Bezbraïm Otto (1032), le fils de ce dernier Roman prit possession de la province et de la principauté Russia comme apanage (Wippo, p. 378; Bogufal. inter. ser. siles. Sommersb. t. II, 26). Après sa mort, la province Wag, Ruhia, entra en possession des Hongrois, sans contestations connues, et les montagnes Tritri, Tatri et les Karpates séparaient la Pologne de la Hongrie.

La possession de la province de Wag par la Hongrie, n'était pas de

longue durée; cependant une tradition se conserve dans le peuple jusqu'aujourd'hui. Surtout aux environs d'Orava ou Arva, qui perd ses eaux dans le Wag, la population la répète. La possession antérieure des Tschekhs était plus courte, mais elle héritait de la grande Moravie; son influence, par l'activité ecclésiastique, continuait d'être plus durable; l'idiome bohême jusqu'aujourd'hui y est l'idiome liturgique: les livres de prières bohêmes et la poésie bohême y sont généralement répandus et recherchés avec prédilection. Allez-y sonder les pensées de la population et vous apprendrez jusqu'à quel point elle sympathise avec les Tschekhs, comment elle compte sur l'avenir des Tschekhs, qui sera le sien.

J'espère que cette longue déduction ne paraîtra guère déplacée, quand nous nous proposons d'expliquer la description de la Bohême d'Edrisi.

52. Il compte au nombre des villes de Bohême, les suivantes :

جيكلبكه جيكل بركه جيكل برك Djikelbourka, Djikelbourgo, Djikelbourg.

شبرونه Schbrouna.

نيابه ابيه دبيانه Biana; Abia, Dbiana.

باصو ماصو Bassau, Massau.

بطس نطس بيص Biths, Neiths, Bis.

اقره اقراقطه Agra, Agrakta.

مسله مشاه ماشله مشسله Mesla, Maschela, Maschesala, (qu'il compte aussi à la Saxe).

استركونه Estergona, Ostrikouna, Ostrigoun.

سينولاوش Sinolavs (VI, 2, p. 371; 3, p. 375). Schebrouna, Ostrikoun et Sinolavs, sont aussi mises au nombre des villes de Karintie. La dernière avec raison, ce n'est que par méprise qu'elle s'est égarée dans ce nombre, sa position orientale est déterminée très au midi et même en dehors de la Kroatie, dans la Slavonie. Quant à Schebrouna, c'est tout le contraire : ce n'est que par erreur; elle est donnée pour la ville de Karintie parce qu'elle n'est pas au sud mais au nord du Danube. Djikelbourga a donné peut-être occasion à cet erreur si elle-même ferait partie de Karintie, dont nous observerons la probabilité. Dans cette énumération des villes de Bohême il ne pouvait pas manquer d'erreurs de ce genre, qui sont assez familières à la description d'Edrisi, comme nous l'avons signalé, indiquant les causes. Au nombre de ces erreurs il faut encore ranger l'oubli de نيطرم Neitrem, qu'Edrisi veut enclaver dans la Karintie, contrairement à toute sa relation.

Biana, Vienne et Ostrikoun, sont situées sur le Danube au sud. Biana est à 60 ou 40 milles à l'orient de la ville de Bavière Garmaïscha (p. 370, 371); et de Biana à Ostrikoun, vers le sud, on compte 50 milles. De toutes les villes de Bohême, Ostrikoun est la plus vaste et la plus populeuse; elle est la capitale et le chef-lieu du gouvernement (p. 371).

Gran, Strigonium en latin, Esztergon chez les Hongrois et Ostrihom chez les Slaves, est considéré pour la capitale (59). C'est près de cette ville que les rois Boleslav-le-grand et Étienne ont eu une entrevue (cron. hung. mixta pol. cap...); c'est la frontière de la Bohême, éloignée 30 milles d'une autre capitale Belgraba (Alba regia).

D'Ostrihom, à 30 milles vers le nord, sont situées deux villes : Schebrouna et Djikelbourga. De Bouza à ces deux villes aussi vers le nord, on compte ج 3 journées, et de Biana, encore vers le nord, à Schebrouna il y a 40 milles. Ces deux villes au nord de Bouza, d'Ostrihom et de Vienne, sont donc au nord du Danube, à la distance l'une de l'autre de 60 milles. Schebrouna est une ville remarquable, dont les dépendances sont cultivées et fertiles, les marchés fréquentés, les maisons hautes et les agréments renommés. Elle est située dans une belle plaine à 20 milles du fleuve (p. 371, 373). Ce fleuve innommé ne peut pas être le Danube, parce que Biana, située sur le fleuve Danube, est éloignée 40 milles : c'est donc un autre fleuve plus rapproché.

53. Les distances données de Biana et d'Ostrikoun, dirigent vers le nord sur Brün ou Berna en Moravie et je pense qu'elles sont assez puissantes pour y fixer la position de Schebrouna. Cet emplacement de Schebrouna étant déterminé, il devient presque impossible d'indiquer à Djikelbourga la situation en Moravie, et même au nord du Danube. Il me semble très-présumable que Djikelbourga n'est autre chose que Salzbourg de Karintie. Il est vrai qu'à cette présomption la distance de 80 milles s'oppose, car elle ne suffirait pas pour celle d'Ostrihom à Salzbourg. Cependant il faut observer que presque toutes les mesures, milles ou journées, se présentent d'une grandeur excessive partout, depuis la Bavière jusqu'à l'embouchure de la Drava. Aussi les journées de Bouza, que nous avons fixée sur Petz ou Cin-qéglises, sont excessives et demandent 150 milles : chaque journée double de 50 milles. Mais quant à ces dernières distances de 3 journées, on pourrait présumer que l'exorbitance des journées prend peut-être son origine dans l'incertitude de la lecture des chiffres : car, si on lirait au lieu de ج 3 journées, ح 8 journées, on n'aurait à compter que de

(59) L'appellation est purement slave : ostri-hom, sommet fortifié, ou monticule pointue.

petites journées, des journées ordinaires de 20 milles, pour avoir de Bouza à Schebrouna et à Djikelbourga les 160 milles nécessaires.

Schebrouna (Brün, situé presque au confluent de deux rivières) est éloigné 40 milles du Danube et 20 milles d'un autre fleuve de la Bohême. Ce fleuve, auquel Edrisi relate la situation de la ville, doit se trouver désigné par sa description. En effet, ailleurs Edrisi raconte que deux rivières prennent leur source dans la Bohême, et après avoir coulé vers le sud-ouest, vont se jeter dans le Danube. Elles descendent des montagnes بلوات Balavat, qui séparent la Bohême de la Pologne. Après avoir coulé séparément, elles se réunissent et versent, comme nous l'indiquons, leurs eaux dans le Danube. Les villes d'Agra et de Biths sont bâties sur leurs bords (p. 376). Réellement la rivière Arva, Orava, Oravitza, descend de la montagne karpatienne, nommée Ialovek, Balavat (يلوات Ialavat), qui sépare la Pologne de la province bohême Vag. Elle coule, de même que la rivière Vag, vers le sud-ouest et se réunit à cette dernière qui porte ses eaux dans le Danube. Cette rivière, ce fleuve important, donnant son nom de Vag à toute la province, se rapproche à 20 milles de Brün.

C'est juste. Mais la conception d'Edrisi est évidemment confuse s'il range Biths et Agra sur les bords de ce fleuve. Il est contrarié par la carte itinéraire dont il donne la description. Elle place ces villes avec Neitrem entre les rivières venant de Balavat (Karpates), vers le Danube, par conséquent dans l'intérieur d'une mésopotamie. Il y a en effet plusieurs rivières : Neitra, Gran, Ipola qui coulent dans la même direction que le fleuve Vag; c'est entre ces rivières qu'il faut chercher la situation de plusieurs villes. Mais la confusion d'Edrisi va plus loin et ne s'accorde guère avec la carte itinéraire; car ces villes nommées sont assez éloiguées de Vag et trop dispersées dans la mésopotamie pour se trouver ensemble entre les rivières de la direction sud-ouest. Il est probable qu'il nous serait impossible de sortir de toutes ces divagations, si les noms de Neitrem et d'Agra ne nous rassuraient que l'un est Nitria, Neutra, l'autre Erlau, en latin Agria, chez les Slaves, Iager, et chez les Hongrois Eger.

54. Neitrem, suivant Edrisi, est à 40 milles au sud d'Agra (p. 376), quoique ces deux villes sont presque à la même hauteur : Nitria à l'occident, quelque peu plus septentrional. De Neitrem à Bouzana et à Bedhvara, également 70 milles en se dirigeant vers le nord ou nord-est (p. 378). C'est tout le contraire. Bouzana (Boudzin, Bouda) sur le Danube, à 35 milles de Belgraba (Alba regalis), est au sud-est de Neitrem; et Bedhvara (Voukovar), placée sur le Danube, à double distance, de même au sud-est.

Sur le Danube se trouve Bassan ou Massan, à 80 milles vers le sud-ouest d'Agra (p. 377); 80 milles vers le sud-est de Schebrouna et 40 vers l'orient d'Ostrihom (p. 372) qui est à 80 milles au sud de Schebrouna. Prenons ici partout le sud pour le nord, et l'orient pour l'occident, et nous nous trouverons avec Bassan à Presbourg, chez les Slaves Presporek et chez les Hongrois Poson, situés sur le Danube. Je ne vois pas d'autre issue à tant de farfouillement.

Quant à Biths, la question est encore plus obscure. Biths est située à 40 milles vers le sud-est de Neitra, sur le même fleuve qu'Agra (p. 376, 377). Il en résulterait que Biths est dans le même canton qu'Agra, rapprochée aux mêmes rivières qui se perdent dans le Danube, placée presque à la même distance de Neitren comme Agra. On pourrait proposer une multitude d'hypothèses pour cette position, parce qu'il ne manque pas sur tous les points de la Hongrie, des noms analogues à Biths. Mais aucun de ces Biths ne répondrait aux deux conditions relatives à Neitra et Agra. La petite rivière Agria, qui se jette dans Teisse, n'offre aucune place pour une autre ville; il faut absolument écarter cette condition du même fleuve pour Agra et Biths.

Agra et Biths se trouvent tous deux (de même que Neitra) dans un pays où les rivières coulent dans la même direction, et les villes de ce pays se trouvent sur les mêmes, c'est-à-dire entre les mêmes rivières. Ainsi, je pense qu'à 40 milles sud-est de Neitra, nous nous trouvons très-bien avec Biths, sur les bords du Danube, dans Voczen, Vazia Waitzen et insula Vizze, non loin à l'est de l'embouchure d'Ipola. La rivière Zagyva roule ses eaux vers le midi, à égale distance d'Agra et de Biths. Ainsi Biths comme Agra se trouve sur les frontières de Bohême.

Tout cela est la Bohême, la province Vag, dépendance et possession hongroise, dont Ostrihom est la capitale; séparée de la Hongrie par Teisse, Bodrog et Toplia, frontière avancée vers la ville Ungwar (Montir, Manbou), qui, dans le point d'Onkaria culminant au nord, touche la limite scabreuse de la Pologne et de la Russie. Pologne, Russie, Hongrie, Bohême s'appointent entre les villes frontières Ungwar et Galis.

De Bassan (Poson), voisine d'Ostrihom, et de Biths voisine de Neitrem, également vers le nord, à 5 journées ou 150 milles, se trouve Masela, Maschela, Maschesala, ville agréable, entourée de vastes et fertiles dépendances et ceinte de fortes murailles (p. 377, 378). Elle est rapprochée à la Saxe, à l'Allemagne, considérée même pour une ville de Sasonia, éloignée de Halla 80 milles, et de Kazlaza (Saalfeld) 100 milles (p. 375, 381). Ces distances nous poussent forcément dans le centre de Bohême proprement dite.

55. Dans la description éparpillée des tableaux coupés par sections, Edrisi reprend sans cesse ses courses interrompues, pour continuer ou achever ce qu'il avait commencé; il se répète et s'égare dans ce dédale de routes, au point d'oublier les provinces et les places les plus importantes. C'est ainsi qu'il parle des îles de mer, des possessions, des conquêtes des Vénitiens, qu'il travarse en observations les localités de leur lagune, et la ville capitale elle-même, Venise, se dérobe à sa diction. Il serait probable qu'en parlant de la Bohême, content du chef-lieu d'une des provinces, il a passé sous silence sa capitale Praga. Cependant, les quatre distances opposées s'appointant, nous ont enfoncé dans le centre de la Bohême proprement dite, qui relevait de la Saxe ou du royaume d'Allemagne, et nous enferment dans une ville bohême-saxe, ceinte de fortes murailles. Nous sommes donc forcés d'assigner à Masla l'emplacement dans la Bohême, et à cet effet, à mon avis, aucune ville ne répond mieux que la capitale Praga. Pourquoi son nom est-il remplacé par un autre, par celui de Masla? je ne saurais le dire, je ne sais former aucune hypothèse géographique pour l'expliquer, mais je n'y vois rien qui conviendrait à Masla, que la seule Praga. Cette capitale était forte et commerçante, avait des marchés, de grandes foires; en allemand *jahrmark, messe, messel*. Peut-être que les marchands, qui donnaient des renseignements, étaient habitués de nommer Praga par ses *messe* (60).

Edrisi, en parlant de Bohême, s'était écrié avec une certaine indignation : tout ce pays appartient à l'Allemand. C'est lui qui perçoit les impôts, qui veille à la sûreté publique, qui gouverne à sa volonté, duquel émanent les ordres suprêmes, qui nomme et dépose les agents de son autorité, sans que personne ose s'y opposer ni enfreindre ses lois (p. 371). A l'instant même il s'occupe d'Ostrihom, chef-lieu de la Bohême qui était le siége du gouvernement des Hongrois Magyars. Il y aurait donc en apparence de doutes, qu'il avait l'intention de signaler la sujétion des Magyars à l'Allemagne. Serait-il possible pour nous d'y consentir?

On sait que depuis cent ans la Hongrie s'était émancipée de l'influence directe de l'Allemagne, qui lui a d'abord imposé le christianisme de l'empire. *Anno 1053 romana respublica subejctionem regni hungariæ perdidit* (Wibert, vita scti Leonis, II, 4). Depuis, la Pologne sous Boleslav-le-hardi, veillait à l'indépendance de la Hongrie. Le

(60) On a dans la haute Silésie un village Massel, Maslova, situé à 4 milles de Breslav. On y trouve dans son terrain sablonneux quantité de dépouilles humaines et des antiquités, de menues reliques qui s'y rattachent. Pas de doute que ce lieu avait quelque importance du temps anti-chrétien ; mais aucune de temps postérieurs connus par l'histoire, ni commerce, ni murailles, ni quelque qualité que ce soit qui répondrait à Masela édrisienne.

pape Grégoire VII, en 1074, fulmine le roi Salomon : *tu a regia virtute et moribus longe discedens jus et honorem a rege teutonico in beneficium sicut audivimus suscepisti* (epitr. II, 13). Salomon fut en effet dépouillé du trône par Boleslav-le-hardi, occupé ensuite par des rois indépendants. L'écrivain de la légende hongroise, traçant l'apologie de Boleslav-le-hardi (assassin d'un évêque), et plein de colère contre la noblesse remuante de Pologne, termine sa narration par l'aveu suivant : *et licet esset tenendum, tamen, ne veritas gestorum obnubilaretur, Magarones hoc est Ungari totam suam potentiam* (leur indépendance), *à Polonis habebant et extrahebant et robore eorum semper pugnarent* (chron. ungar. mixta polon. cap. II).

Edrisi donne la description de deux Bohêmes, de celle qui formait une province de la domination Magyare, dont le chef-lieu était Ostrihoun (de la province Vag ou Ruhia), et de l'autre proprement dite (Tschekhie), intimement liée avec la Saxe, c'est-à-dire avec l'Allemagne dont il connaissait la ville Masla, ceinte de fortes murailles. C'est de cette autre que les marchands et les voyageurs pouvaient relater à Edrisi de quelle façon l'Allemand y dispose de tout. Lui, dans sa diction embrouillée ne les a pas distingué et semble dire des Hongrois, lorsqu'il parle de la Bohême proprement dite, où était située la ville fortifiée Masla ou la capitale Praga. De Masla à Krakov, ville de Pologne, il y a 130 milles (p. 381).

POLONIA.

56. Un écrivain de cette époque (1110-1140), ecclésiastique en Pologne, appelé Gallus, certainement arrivé de France, considérant *quod regio Polonorum ab itineribus peregrinorum est remota et nisi transeuntibus in Russiam pro mercimonio, paucis nota* : entreprend de donner sa description, croyant qu'une courte description ne sera pas réprouvée : *si breviter inde disseratur, nulli videatur absurdum.*

Cette description est en effet extrêmement laconique. Il y dit que la Pologne compose la partie septentrionale de la Slavonie ; touche à l'orient la Russie, au midi la Hongrie, du sud-ouest la Moravie, de l'occident la Saxe et le Danemark ; au nord, trois peuples, des pays barbares et sauvages la séparent de la mer ; les Seleuciens (Lutices), les Poméraniens et les Prussiens. Il ajoute qu'au delà de la mer, d'autres pays barbares possèdent les golfes et autres sinuosités, où enfin sont les îles inhabitées, couvertes de neiges et de glaces perpétuelles.

Il divise toute la Slavonie en trois zônes : septentrionale (Pologne), qui s'étend dès Sarmaticos ou Getes (Prussiens) jusqu'à la Dace (Dane-

mark) et la Saxe; l'autre depuis la Trace (Romanie), traverse la Hongrie, où les Huns Hongrois l'occupent, puis par la Karintie, et se termine sur la Bavière; méridionale (la troisième) touche la méditerrannée (Adriatique), commençant de l'Epire, passe par la Dalmatie, la Kroatie et l'Istrie jusqu'à la fin de la mer Adriatique, où sont Venise et Aquilée, et l'Italie la clore.

Enfin cette région peu connue, visitée seulement par la traverse des marchands, quoique silveuse, est suffisamment pourvue d'or et d'argent, de pain et de viande, de poisson et de miel, et supérieure aux autres, ce qu'étant entourée de sus-mentionnés peuples chrétiens ou payens, et par tous ces peuples conjointement ou séparément, bien de fois attaquée, elle n'a été subjuguée par aucun. Pays, patria, où l'air est salubre, le sol fertile, les forêts mieilleuses, les eaux poissonneuses, les guerriers belliqueux, les paysans laborieux, les chevaux durables, les bœufs labourables, les vaches laiteuses, les brebis laineuses (Gallus, chron. Polon. proem. p. 14-17).

Voici à quoi se réduit toute la tirade de Gallus. Il dit que la Pologne n'était connue à cette époque que de peu de gens qui la traversaient; mais il y a quelque chose à redire contre cette assertion. Admise par le baptême à la société des états chrétiens, elle se faisait connaître, lorsqu'en 992 les princes expulsés avec leur mère, allaient offrir au pape le pays qu'ils ne possédaient plus (Murator. antip. Ital. medii ævi, t. V, p. 831); lorsque les émissaires de Boleslav-le-grand circulaient en Lorraine, en Italie, fomentant le marquis d'Ivrea au pied des Alpes et le pape à Rome contre l'empereur roi d'Allemagne (Ditmar, VI, 56, et passim); lorsque le même Boleslav-le-grand en 1018, forçait l'empire à conclure la paix honteuse à Bautzen et se fit donner un contingent à l'Allemagne contre ses ennemis (Ditm. VIII, 1, 16, p. 861; annal. quedlimb. sub. a. 1029, t. III, p. 84, édit. Pertz); lorsque Boleslav-le-hardi, secondé par Grégoire VII, assura l'indépendance de la Hongrie (epist. Greg. VII pape, 11, 13, 63, 70; chron. Ungaror. mixta Polonor), et les moines de St-Gilles en Provence, recevaient de Vladislav Herman en 1084, les statuettes d'or fabriquées en Pologne (Gall. 1, 30, p. 121).

Comment un pays néophyte pouvait-il être aussi peu connu? Quantité considérable d'apôtres, multitude d'ecclésiastiques inondaient la Pologne; voir les suites des évêques pour la plupart Italiens ou Français, les légats des papes; l'écrivain Gallus lui-même a vu en 1105 l'évêque de Beauvais venant en cette qualité (Gallus, II, 21, p. 188); lui-même a vu un autre Gallus, constructeur de places fortes (Gall. II, 39, p. 214).

L'empereur Otton III visita dans l'année 1000 la cour de Boleslav-le-grand, accompagné d'une foule de seigneurs (Ditm. IV, 20; Gall. I,

6, p. 38-43). Plusieurs reines en Pologne étaient allemandes, dont une passa ses dernières années, jusqu'en 1023, à S. Gall en Suisse (annal. quedlimb. t. III, p. 88, édit. de Pertz); l'autre, fameuse par son règne et ses donations, morte en 1068 à Brunviller, aux environs du Rhin (vita Ezonis et Richezae cap. 3, etc; annal. brumvillar. t. II, p. 100, édit. Pertzi; Lacomblet Urkunden, p. 184, 186, 189, 192, 244, 457). Des seigneurs allemands mécontents, trouvaient un abri en Pologne, des ambassadeurs et envoyés de l'empereur Henri II y allaient traiter; les irruptions des Polonais pénétraient dans le cœur de la Saxe, et la renommée porta leur nom jusque vers Aix-la-Chapelle et la Lorraine (interpolator Ademari, ad III, 31, t. IV, p. 130, édit. Pertz). Dans toute cette étendue de l'empire, à Korvei, Merzebourg, Quedlimbourg, Hildesheim, Fulda, des événements arrivés en Pologne étaient insérés dans des cartulaires le jour même que la nouvelle arrivait; des nécrologues qu'on y soutenait dans les couvents, la Pologne apprend ses faits d'armes de l'époque. Elle était assez connue, du moins en Allemagne et en Italie. Il faut cependant convenir, que noyée dans la qualification générale des Slaves, elle est rarement nommée dans de maigres monuments géographiques. Ses événements sont rapportés par de courtes notices, et comme ces siècles ne s'adonnaient guère aux descriptions des pays, elle est négligée plus qu'aucun pays.

57. Des Allemands qui s'entretenaient de l'histoire de la Pologne, Adam de Brême (hist. eccles.), notifia sa position, et Helmold de Bozov en 1175, reproduisant les paroles de son prédécesseur, déplore la disposition des Polonais à la rapine (chron. Slav. I. 1, § 9, 10). Vers le même temps, Benjamin de Tudèle, dans son voyage fictif entre 1160 et 1173 ne l'a pas nommé. Il connaît le pays de ביהם Bohême appelé פראפה Praga, qui est le commencement de אשקלבוניא l'Esklavonie, que les juifs qui y habitaient appelaient כנען Kanaan, à cause que les habitants vendaient leurs fils et leurs filles à toutes les nations, de même que ceux de רוסיא Russie, qui est un grand royaume, s'étendant depuis la porte de Prague jusqu'à la porte de פין Pin ou Fin, cette grande ville (citée, état), qui est à l'extrémité du royaume. C'est jusque là que s'étend le royaume de Russie (p. 246 de l'édit. de Baratier). La Russie s'étendait donc depuis la porte ou les frontières de Bohême (Praga), jusqu'aux portes ou frontières des Finnois, de la race finnoise. En effet, nous l'avons vu: la Bohême s'étendant avec sa province Vag, au sud des Karpates, touchait aux environs des sources de Cepla, à la province russienne où était Galis et Przemisl, rapproché aux sources du Dniester, comme nous le verrons.

Il ne faut pas s'étonner que Benjamin et ses co-religionnaires savaient du commerce des esclaves. Lorsque les Bohêmes vendaient les prisonniers qu'ils emmenaient de Pologne, lorsqu'en 1160, les Pomoraniens vendaient aux Polonais, aux Sorabes et aux Bohêmes les malheureux Obotrites qui cherchaient chez eux un refuge, fuyant le joug allemand (Helm. II, 5), c'était un véritable trafic des enfants slavons. Les juifs, regardant l'unité de la race, ne pouvaient dire autrement, et ne pas négliger d'en tirer leur profit. La mère de Boleslav-bouche-torse, la reine Judith, morte en 1085, racheta, autant que ses moyens le lui permettaient, grand nombre de chrétiens de la servitude juive (Gall. II, 1, p. 131), puisque les juifs profitaient de ce trafic, et rien ne les empêchait encore d'en tirer tous les avantages.

La même année qui termine la narration du voyage de Benjamin 1173, un autre juif, Petakhia de Ratisbonne, se mit en route vers l'orient. Il vint en premier lieu à פראג בוהמיא Prag de Bohemia, d'où (dit le narrateur de son voyage Iouda Khasid) ומפראג נסע לפולוניא il va en Pologne, et de la Pologne à Kiiov ומפולוניא לקיוב שברוסיאי (sibbub h'olam, publié par Carmoly, p. 9).

Les juifs et les Allemands, voyageant à leur aise dans toute la Pologne, s'y casaient avec sécurité, mais les avenues furent difficiles par les armes des Allemands.

En 1109, inspiré par Zbigniev, l'empereur Henri V entreprit une expédition en Pologne. Il remua toutes les armées de l'Allemagne. Les Bohêmes étaient leur guide (Gall. III, 3, p. 257) et le conduirent en Silésie vers Glogov; ensuite il pénétra jusqu'à Vrotslav, d'où s'évadant de son camp de chiens (Hundsfeld), il retourna par la Bohême dans ses foyers (Gall. III, 2-15).

Cinquante ans après, en 1157, non sans difficulté, avançait vers l'Oder avec sa puissante armée, Frédéric Barberousse. On savait par tradition, que les armées de l'empire passaient jadis ce fleuve, mais le souvenir s'en était perdu. En effet, Frédéric pénétra dans le diocèse de Poznan et à la grande allégresse de ses guerriers, recula à pas précipités (Frederici eptla ad Wibald. abbat. in momum. vet. Mart. et Duvandi, t. II, p. 593; Radevici vita Frider. I, 1-5). Ces expéditions furtivement terminées, ne pouvaient suffisamment faire connaître la Pologne aux étrangers, leur séjour paisible était plus à même de donner les renseignements nécessaires à Roger roi de Sicile et à ses géographes.

58. Edrisi revient deux fois sur la Pologne (p. 380, 389). La Pologne, dit-il, est un pays remarquable par le nombre des savants qu'il ren-

ferme. Beaucoup de روم Romains (61), amateurs des sciences, y sont venus de toutes parts. Ce pays est florissant et peuplé, ceint de tous côtés par des montagnes, qui le séparent de la بواميه Bohême, de la سصونيه Sassonia et de la روس Roussie. L'une de ces villes les plus importantes est قراقل Krakal (Krakov), remarquable par le nombre de ses édifices et de ses marchés, de ses vignobles et de ses jardins (p. 980). — Pologne, pays de la science et des savants Roums, est fertile, sillonné de cours d'eau, couvert de villes et de villages. La vigne et l'olivier y croissent, ainsi que toute espèce d'arbres à fruits. Ses villes principales sont toutes belles, florissantes et célèbres, particulièrement en ce qu'elles sont habitées par des hommes versés dans la connaissance des sciences et de la religion roum, et par des ouvriers habiles autant qu'intelligents. Krakal, Djenazia et les autres villes sont remplies d'habitations contigues, présentant beaucoup de ressources et se ressemblent singulièrement entre elles, sous le rapport de l'étendue et de l'aspect; les objets qu'on y fabrique sont à peu près tous de même nature. Cette contrée est séparée de la Saxe, de la Bohême et de la Russie, par des montagnes qui l'environnent de toutes parts (p. 389).

Il ne manquait pas d'instruction à la Pologne de cette époque reculée. Cent ans auparavant, vers 1030, Kazimir fut placé par Mieczislav II et Rixa ses parents, dans un couvent pour y recevoir l'instruction (Gallus, I, 21, p. 98), avant d'aller continuer ses études à Liége, d'où il sortit en homme lettré ou savant, *homo litteratus* (Gall. I, 19, p. 92). Le clergé était appelé à soutenir les écoles. Un autre prince royal, Zbigniev, adulte, fréquenta l'école à Krakov, *in Cracovia literis datus fuit*, ensuite sa marâtre l'envoya dans un couvent de Saxe (Gall. II, 4, p. 139), où il se forme en bon rhétoricien, *ut literatus rhetorice coloravit* (Gall. II, 16, p. 163). Des étrangers lettrés venaient s'y établir : Mirzva, anglo-saxon, vers 1025, apportant les historiens de son pays (Dlugoss. clenod. msctpi. p. 5; Paprocki gniazdo cnoty, p. 506, herby rycerstwa, p. 462); Gallus arrivait pour écrire l'histoire des événements dont il était témoin. A la cour on aimait la lecture. A cet effet, on rédigeait en latin les événements du jour, pour les translater oralement en langue vulgaire (Gall. III, p. 243), et au nombre du clergé de la cour, nous voyons l'écrivain Gallus que nous avons mentionné, dont l'ouvrage

(61) Je ne comprends pas pourquoi le savant traducteur s'est décidé de rendre les Roums روم par Grecs. Pourquoi ne s'est-il rappelé comment Edrisi qualifia quelques pages précédentes les savants résidants à Banssin, qui sont أغريقيون (p. 577), Graikioun, Grecs. Or, les Roums en Pologne sont les latins. Ils y sont venus de toutes parts, de l'Italie, de France, d'Allemagne. Pour ceux-ci nous avons l'explication, mais pour les Grecs aucune.

historique, décoré de la verbosité poétique, enduit de la couleur apologétique, est un des plus remarquables entre autres contemporains. Otton, ensuite évêque de Bamberg, apprit la langue vulgaire pour diriger une école à Krakov (Sefridi vita Scti Ottonis, cap. 7).

A Amalfi, dans les domaines du roi Roger, on avait fait avec grand fracas la découverte des digestes romains : en quelques années, leur copie se trouva en Pologne et empoula l'érudition extraordinaire de l'historien Matthée, évêque de Krakov (voyez sa chronique, liv. II et III). Ce sont quelques exemples, que les études du siècle furent cultivées en Pologne et que les Italiens pouvaient informer la curiosité du roi Roger et d'Edrisi.

La Pologne, bien que pleine de forêts, possède des villes renommées, bien bâties, commerçantes, industrieuses, où les arts et les métiers sont cultivés avec plein succès. Nous nous entretiendrons plus bas sur cette industrie et spécialement sur le commerce. Quant à la culture du pays et aux produits des jardins, il y a peu de motifs de s'y arrêter longtemps. Edrisi parle de la culture de vignes et d'oliviers. En effet, dans le pays nouvellement bâptisé on s'efforçait à planter les vignes. Le clergé encourageait ces efforts pour qu'il ne manquait à l'autel du vin pur cultivé sur le lieu même. Otton de Bamberg, ayant converti les Poméraniens, planta les vignes sur les bords de la Baltique (Siefr. vita scti Otton). En Pologne, jusqu'au xv[e] siècle, on rencontre des mentions de vin fabriqué des vendanges du pays, vin très-acidulé, qualifié dans les documents de vin aigre. Il est bon de remarquer cependant, que vignes et vignobles sont si familières à la description d'Edrisi et reparaissent si souvent dans différents pays, à tel point au nord, qu'il est difficile de se rendre compte de ce qu'il s'imaginait par leur prétendue culture. Quelque tiges de raisin remarquées dans un jardin par des voyageurs, suffirent peut-être à convaincre la curiosité des géographes de la cour de Roger, sur la culture du vin. Quant à l'olivier, dans de jardins de Pologne, une observation analogue pouvait assez facilement égarer l'imagination des Siciliens, qui, avant tout, accablaient chaque voyageur de questions comparatives avec ce qu'ils connaissaient et possédaient dans leur propre pays. Au reste, il suffit de remarquer que les informations qu'Edrisi avait des produits de la Pologne, viennent de jardins visités par des étrangers, et la relation de Gallus voit les campagnes, la culture et l'abondance du pays entier qu'il avait sous ses yeux.

59. Tous les deux, Gallus et Edrisi, s'accordent que la Pologne est entourée par la Saxe, la Bohême et la Russie; Gallus spécifie encore la

Hongrie et le Danemark; Edrisi sait aussi que la Hongrie atteint les frontières de Pologne et sa carte itinéraire étend la Pologne jusqu'au Danemark. Gallus, ses contemporains d'Allemagne et les historiens postérieurs de Pologne, nous expliquent ce voisinage immédiat de la Pologne avec le Danemark. Après la sujétion de la Pomeranie, Boleslav-bouche-torse, vers l'an 1121, prit possession de tout le littoral des Lutices, qui s'éclipsèrent à tout jamais; il se mit à la fois en possession de l'île de Roughia (Sefridi vita scti Ott. 40; Otto fresing. VII, 19; Dregeri, cod. pomer. t. I, 1, 2, Lunig, t. II, Anhang, p. 4). Par mer et par terre il devenait voisin des Danois, car ces derniers occupaient sur le continent le royaume des Obotrites. Les géographes du siècle, informés de cette extension, traçaient les limites de la Pologne sur les frontière du Danemark, et le nom de Pomorania, englobé dans ces limites, leur était inconnu.

On chercherait en vain des Prussiens, des Pomoraniens dans Edrisi (61); ceci n'offre aucune difficulté : la Pomoranie formait une dépendance de la Pologne; mais sur ce point d'autres circontances fâcheuses pour notre curiosité se présentent. Regardant la carte itinéraire (clim. VII, sec. 3, 4), on remarque une connaissance de la Baltique peu commune pour cette époque, mais en même temps une cruelle confusion. La Suède n'est pas placée à côté de la Norvège, mais vis-à-vis, sur le continent, ayant à la suite, vers l'orient, la Finland et la Livonie, formant tout au sud de la mer un parage continu sans golfes. La Suède tient la place des Prussiens, sépare la Pologne de la mer, située elle-même sur les bras du fleuve Katlou, ou Katerlou qui sort de la Pologne, et, divisée, rend ses eaux à la mer par deux branches très-éloignées.

Un fleuve semblable, sorti de la Pologne, répond à la Vistule. Le nom de قطلو Katlou ou قطرلو Katerlou pouvait se former très-facilement de فصلو فطلو Fisslou, Visla, ou de فطزلو Fitzlou, Vistula, et il n'y a pas de doute que ce fleuve est réellement la Vistule : seulement la Suède est déplacée et ses rivières confondues avec la Vistule. Nous y reviendrons dans son lieu.

Les villes de la Pologne de cette époque sont connues par les événements historiques et par différentes chartes. Les événements de plusieurs années, sont racontés par le témoin occulaire Gallus, souvent avec de minutieux détails. De sa narration résulte que la Pologne était

(62) Le traducteur, dans une variante de la p. 368, برانية *Berania*, voulut reconnaître le nom de Pomérania : mais une simple réflexion, que dans l'énumération des provinces sur cette page 368, la Bohême manquerait, peut convaincre, que ce n'est qu'une variante erronée de بوامية *Boemia*. Dans la même énumération, *Karantaria* offre une variante erronée dans *Kalantaria*

formée de plusieurs régions distinctes, dont la division tirait son origine de différentes relations qui rapprochaient anciennement plusieurs peuples. Les pays des Polaniens formaient le noyau de l'état, y compris les pays de Sieradz, de Lentschitza, Lucia, et de Kouiavia. Les autres régions composaient des provinces à part. Mazovie, administrée par un gouverneur ou duc; Krakovie avec toutes les terres appuyées sur les Karpates, constituait une province à part; Vrotslav, érigée en province, tout le long de l'Oder, administrée par un duc; enfin la nouvelle acquisition de Pomeranie, à laquelle il fallait bientôt donner des gouverneurs-ducs. En outre, quelques territoires séparés, divisés en castellanies, comme la Luzace et Lubousch.

60. Quoique le pays des Polaniens était le noyau de l'état, les deux principales capitales furent cependant choisies dans une province extérieure, plus considérable que la Pologne, autant par son étendue, que par sa population. Les deux capitales furent Krakov et Sandomir, *duæ sedes regni principales* (Gall. II, 8, 16, 21, p. 151, 167, 178). Chaque province avait aussi une capitale spéciale, un chef-lieu : Vrotzlav pour la province odérane (II, 8, p. 151; III, 10, 15, p. 271, 280); Plotzk pour Mazovie (II, 21, p. 177); Belgrad ou Alba, *urbs regia et egregia, quasi centrum terræ reputatur* chez les Pomoraniens (II, 22, 39, p. 179, 215). Mais bientôt, à la suite de la réunion de la Pomoranie avec la Pologne, elle céda sa prééminence à deux autres : à Schíschetsine ou Stettin, et à Gdansk ou Dantzik. En Pologne, le pays Polanien avait pour chef-lieu Gniezno *Gnezdno sedes* (II, 38, p. 212); l'autre Krouschvitza, déchue de sa puissance (II, 4, 5, p. 144, 146); Loutzitz (Lucic), ou Lèntschitz, *sedes* (II, 38, p. 212), et sans aucun doute Sieradz, était du nombre des chef-lieux de la province.

Edrisi retouche quatre fois le dénombrement des villes de Pologne. D'abord il en compte cinq (p. 375), puis détermine la position de trois par leurs distances (p. 381); pour la troisième fois il en nomme six (p. 389), enfin, parcourant les itinéraires, il y ajoute quelques autres (p. 389, 390). Il en résulte qu'il compte, au nombre des villes de Pologne, les suivantes :

قراقل Krakal,	جنازية Djenazia,
بنقلايه انقلايه Benklaïa ou Anklaïa,	
سرداوه Serdava,	نغراده Negrada,
شيتو Schitov,	زاميو Zamiou,
سرملى Sermeli,	سوبارة Soubara,
غليسيه Galisia,	

Enfin برموس برمونسه برموی برمونیه برمونی Barmos, Barmonsa, Bermova, Barmounia, Barmouni, (ces trois dernières sont encore mentionnées (VI, 6, p. 397).

La division politique des états n'entrait point dans le plan des géographes de Sicile : cependant Edrisi savait, que les villes principales de la Pologne étaient Krakov et Gnezno, Krakal et Djenazia, distantes de 80 à 100 milles l'une de l'autre, vers l'orient (VI, 3, 4, p. 371, 389) (63).

Krakov est à 100 mille de Masla, à 100 milles également de Hala et de Nieuzbourg (Magdebourg) (p. 381). Ces deux distances de 100 milles méritent évidemment d'être au moins doublées; en même temps elles nous préparent à ne pas retrouver des villes intermédiaires entre Hala et Krakov, abîmées dans ces distances. Aussi nous ne remarquons dans la description d'Edrisi, aucune ville de la province étendue le long de l'Oder, ni Breslau même, ou son chef-lieu Vrotzlav, ni Glogov, ni Opolé, ni rien qu'on rencontre dans la direction de Krakov à Hala et Magdebourg. Les relations des commerçants y ont passé outre. Ces relations apportaient maintes fois de petits détails, des noms moins célèbres et abandonnaient de plus considérables à l'oubli.

Serdava ou Seradava, est évidement Seraz, Seradz, sur la route de Krakov à Gnezno.

Negrada offre le nom de Novogrod, inconnu à la Pologne. La Pomoranie seule fournit ce nom dans une ville de peu d'importance, mais située près de deux autres qui furent renommées par leur commerce continental et maritime. Il est bon de remarquer que Negrada a pu se former très-facilement de Belgrada, qui désignerait la capitale pomoranienne de Belgrad, Albaurbs egregia.

Schitou est une des villes remarquables de la Pomoranie, et il est probable qu'il faut lire dans Edrisi شیتن Schitin ou ستیتن Stsitin, Schtschetzin, Stettin.

61. Zamiou. Sans admettre le changement ou plutôt la suppression et la disparition de quelques lettres ou syllabes, il est impossible de donner une explication à ce nom. Cependant cette ville devait être assez considérable, puisqu'elle se présente avant les autres. On trouve peut-être ailleurs sa variante, au lieu de Zamiou, nommée زامیر Zamir, qui confirmerait que c'est le nom tronqué et contracté de Sa-*ndo*-mir.

(63) Nous sommes d'accord sur ces points avec le savant traducteur : mais nous ne pouvons admettre ses autres explications. *Zamiou*, n'est pas Zamosc, qu'on a fondé dans le XVIe siècle ; *Schithou*, n'est pas Kiiov, car il est ailleurs nommé Kev ; *Benklata*, ne répond pas à Doukla, ni *Soubara*, à Sievier. Quant à *Galisia*, d'accord, c'est Halitsch, Galicia.

Benklaïa et ses variantes Anklaïa (plutôt Ab-klaïa), est à 60 milles de Gnezno et à 100 milles de Sermeli (p. 381, 389). Sans hésiter, je vois dans Nklaïa, Bklaïa, Pkłaïa, la capitale de Mazovie Plotzk (64). Toutes les lettres, toutes les consonnes répondent et les distances de Gnezno et de Premisl à Plotzk sont d'accord et me confirment.

Sermeli est non-seulement réunie par la distance avec Bklaïa (Plotzk), mais rattachée par des distances à d'autres localités, et sa situation est bien déterminée parce qu'il est dit, qu'elle est la ville de la province سوبارة Soubara (p. 381) et située sur le Dniestr دنيست dans la partie septentrionale du cours de ce fleuve, qui coule vers l'orient (p. 390). Or, dans le canton de Sambor, le Dniestr, sorti de ses sources, prend la direction de l'orient. Quelques lieues au nord de ce fleuve est la ville de la province Presmil, Prjemisl, située sur la rivière San, et c'est la ville nommée Sermeli, dans la description d'Edrisi.

De Sermeli (Prjemisl), la route de 12 jours conduit à Zaka, Zana ou Zala (il y a tant de variantes), ville située sur le Dniestr, près de son embouchure, puisque ce fleuve des environs de Sermeli court 12 jours jusqu'à Zana (VI, 4, p. 389, 390).

Zana ou Zala, avec le Dniestr s'avance dans le pays où la montagne Kard (Karpate) tournant sa chaîne vers le sud, donne le commencement au fleuve Tissa et sépare la Hongrie de la Pologne (p. 380, 389).

La carte itinéraire place Zaka loin de l'embouchure du Dniestr : mais sa discordance sur ce point avec notre induction, n'a aucune valeur, parce qu'elle sème les villes de toutes ces régions, que nous allons parcourir, dans un désordre qui ne s'accorde guère avec la description. Douze journées suffisent pour le cours entier du Dniestr; l'emplacement de la ville Zaka est près de son embouchure. Enfin de trois variantes qu'offre le nom de la ville, la seule Zaka peut trouver un appui et certaine confirmation par la relation ancienne de Constantin porphyrogenète, qui nomme parmi les villes, que possédaient les Patzinaks, dans les ruines vers l'embouchure du Dniestr, la ville de Σακα ou Σακα-Καρτα (de admin. imp. 37).

La carte itinéraire place non loin de Zaka, au sud de Dniestr, la ville de سكلاسي Seklasi (VI, 5). C'est la ville de سكلاهي Seklahi du texte (p. 397), qui ne donne aucun autre renseignement de sa position. La ressemblance extrême de ce nom avec la ville de Moldavie Szegalaz,

(64) Sur la porte de bronze, fabriquée en 1154, et suspendue dans la tzerkiev de sainte Sophie a Novogorod la grande, l'évêque de Plotzk Alexandre y est représenté nommé et intitulé episcopus de *Blucich* (Frid. Adelung, korsunische, Thüren, Berlin, 1823). Dans la confirmation d'un couvent en 1155, du pape Adrien IV, Plotzk est appelé *Plozica*. Plus tard les Italiens, sur leurs cartes géographiques écrivaient ce nom *Plotcho* (Plotko), ou *Plocenza* du latin, plocensis.

située au sud du Dniestr, sur le Kouialnik, suffit à mon avis pour déterminer l'emplacement de Seklabi. Tout ce pays, sous la domination de Petzeneh, abandonné par les indigènes Slaves Tivertz ou Tirivetz, était un désert presque inhabité pendant 150 années. Depuis que la horde de Petzeneh était détruite et que la Polovtzi se tenaient à l'écart de ce pays, il commençait à se repeupler. L'histoire connaît déjà la ville Berlad dans ce pays et sait que tout, jusqu'aux embouchures du Dniestr et du Danube, était sous la domination du duché de Halitsch.

Galisia, nommée dans le texte (p. 389, 390, 397), est placée sur la carte itinéraire au nord du Dniestr, plus rapprochée à son embouchure. Cependant, malgré ce déplacement, il est évident que c'est Galis, Halitsch, capitale du duché.

62. Par la description des montagnes Kard et du fleuve Dniestr, Edrisi prouve que les Italiens savaient par des relations de voyageurs, que le nom de Pologne s'étend jusqu'à la mer noire. Ils savaient en outre, que de Zaka à Bermova, il y avait 180 milles, de Bermova à Galisia 200 ; ils remarquaient que les deux pays, de Zaka et de Bermova appartenaient à la Russie ; ils avisent qu'il faut mettre au nombre des villes de la Russie, les villes de Sermeli, Zaka, Barmounia et Galisia (p. 389, 390). En effet, dans le dénombrement des villes de Russie, ils nomment : Zaka, Barmonsa et Galisia (VI, 5, p. 397), réservant Sermeli pour la Pologne (p. 375, 381). Plus tard cependant, Edrisi mentionne, que Sermeli est appelée طويه Touia par les Grecs, observant que même cette ville appartient à la Russie (VII, 4, p. 433) (65).

Cette incertitude, dans ce qui appartient à la Pologne ou à la Russie, rapportée par les commerçants, annonce une opinion vulgaire, populaire, qui est de la plus haute valeur pour l'histoire et tient à une quantité de données historiques antérieures et postérieures.

Sitôt que Boleslav-le-grand, en 1018, mit en fuite Jaroslav, il fut salué par tous les indigènes et honoré de leur hommage ; sitôt qu'il entra à Kiiov, il donna congé aux contingents d'Allemagne, de la Hongrie, des Petzenegs, préférant compter sur la fidélité des indigènes (Ditm. VIII, 16). Il avait donc dans ces pays de nombreux partisans, comme il en avait en Bohême.

Depuis ce temps là s'ouvrit une lutte entre les Lekhites et les Russes (d'origine Varègue) dans toute cette étendue des terres, jusqu'au delà du Dniepr. Elles restaient sans nom, sans dénomination arrêtée. Les

(65) Les grecs ont-ils interprété le nom de Prjemisl par leur δοαζω, δοιαζω, delibero? ou par δαιος prudens, peritus?

étrangers les appelaient Roussia; sur le lieu même, elles étaient distinguées de la Russie et les chroniques russiennes sont pleines de cette distinction. Halitsch spécialement est excepté de la Roussie (lietopis kiievska, sous l'année 1045, ap. Karamzin, p. 48, 49; sofiiski vremian. p. 219). Le nom de Roussia, apporté par la race princière de Rourik, ne se naturalisa pas, ni s'enracina sitôt sur le lieu même, comme on se l'imaginait à l'extérieur, chez les étrangers. Le nom de Roussia était spécialement attribué à cette partie où l'on voyait la résidence de la race des Rousses. On accorda de plus bonne heure la qualification de Roussia aux environs de Kiiov. Comme la province de Halitsch, de même celle de Novogrod la grande et même les colonies qui allaient s'établir vers Klazma et Volga, ne portaient point le nom de Roussia (voyez A. Feodotov, dans le journal : ruskii istoritscheski sobornik, Moskva 1838, t. I.). Mais au loin les étrangers qualifiaient tout de Roussie et par un contraste singulier, les Polonais appelaient Rous, les cantons de Prjemisl, de Halitsch, de Volyn, quand l'annaliste de Kiiov, Nestor (contemporain d'Edrisi), nomme ces cantons lekhites (polonais). En effet, quand le roi Roger, en Sicile, scrutait l'état de ces pays, il a pu apprendre que Trembovla, Halitsch, Prjemisl dans la terre de Sambor avaient des ducs spéciaux de la race russe, mais que la nationalité lekhite y fesait des progrès et les métamorphosaient en Pologne.

Roussia, *méridionale.*

63. Le nom de Russie, Roussia, jouissait d'une grande renommée. Depuis un siècle il est connu aux Byzantins, aux Boulgars, aux Mahommédans, sur les bords de la caspienne et aux environs du Kaukase. Aussi Edrisi est informé, que Roussia est limitrophe de Hongrie et de Djetoulia (Serbie); qu'elle chassa de leurs pays respectifs, les Bartas, les Boulgars et le Khozares (en 1016); elle s'est emparée de leurs possessions, en sorte, qu'aux yeux des autres peuples il ne reste d'eux sur la terre absolument rien que leur nom (VI, 6, p. 404). Or, la Russie est une vaste contrée qui s'étend beaucoup, soit en longueur, soit en largeur (VII, 4, p. 443); où les villes sont peu nombreuses et les habitants éparses, en sorte que pour aller d'un pays à l'autre il faut parcourir d'immenses distances à travers des lieux inhabités. Les Russes sont en guerre et en dispute continuelles, soit entre eux, soit avec leurs voisins (VI, 4, p. 390). La Russie s'étendait depuis les portes de Bohème jusqu'aux portes des Finois (Benjamin de Tudèle, p. 245, 246). Dans la description d'Edrisi elle revient continuellement sous sa plume; sur la

carte itinéraire, elle n'a trouvé que très-peu d'espace pour ses grandes distances, et ses villes y sont pêle-mêle placées en désordre. On peut présumer qu'Edrisi connaissait plus de distances et négligea de les indiquer, en sorte que sa description est maintes fois insuffisante à débrouiller le désordre de la carte.

Une seule fois il fit le dénombrement des villes de l'immense Russie. Il en compte 18, comme appartenant à la 5e section du VIe climat (p. 397), ce qui n'est pas exact comme on le voit, tant par l'immensité du pays, que par différents passages de sa description. Les villes de la Russie sont les suivantes :

لونسه Lonsa (Loubetsch).
زانه زاقه زاله Zana, Zaka, Zala.
سكلاسى سكلاهى Seklasi, Seklahi (Szegalah).
غليسيه Galisia (Halitscha).
شنوبلى Sinoboli, possédée par les Komans.
برموى برمونيه برمونى برموس برمونسه Bermova, Barmounia, Barmouni, Barmos, Barmonsa (Smolensk).
ارمن Armen, (زاميو Zamiou de Pologne).
براسانسه نراسانسه Barasansa, Narasansa, (Peresopnitza).
لوجغه Loudjaga (Loutzk).
ساسكه Saska, اوسيه Avsia.
كياو كاو Kiiev, Kav, (Kiiev, Kiiov).
برزوله Berizoula.
برزلاو Berizlav (Periaslav).
قانو Kano (Kaniov), تيور Tiver (Tourov, Tivrov).
السكى Aleska (Olesche, Alaki).
سكنى ميل سكنى Sekni, Seknimil, (Kalamila en Krimée).
مولس مولسه Moules, Molsa (Cherson).

Les communications entre ces villes étaient sans doute bien organisées, de sorte que les commerçants connaissaient et savaient relater les distances et les itinéraires. (Voyez la petite carte à la page 177.)

64. Barmon, Barmos, Barmonsa, est une belle ville, bâtie sur les bords de دنابرس Dnabros, très-éloignée des autres, car pour déterminer sa position il n'y a que de très-grandes distances, et il y en a plusieurs (VI, 5, p. 398; 4, p. 389, 398). De Barm, en descendant le

Dniepr à Kiiov	6	journées
à Sinoboli située sur le Dniepr	6	
à Galisia près de Dniestr.	200	milles
à Zaka (à l'embouch. du Dniestr).	180	

Or, c'est Smolensk, appelé par les Grecs Μιλινισκὴ (Const. porphyr. de admin. imp. 9). D'où vient ce nom singulier de Barm donné à Smolensk? les monuments historiques, autant que je sache, ne le diront pas de sitôt. L'étymologie de la langue slave peut fournir différentes explications. Barm, Barmon, villes des portes *bram;* lieu où l'on fait passer le fleuve par le bac, passe-bac, *porom, pram, prom;* lieu au fond de forêts d'arbres résineux (bór) *borma;* lieu ouvert dans les forêts par la hache, coup, *poromb, porom,* etc., etc. (66).

Les Grecs de Byzance savaient que les bacs descendaient par le Dniepr de Miliniska, de Lioutza, de Tzernigoga et Vouschgrada et arrivaient à Kiiov, où tout le monde s'assemblait dans de σαμβατας (sovietas); ταῦτα οὖν ἅπαντα διὰ τοῦ ποταμοῦ κατάρχονται Δαναπρεως καὶ ἐπισυναγονται ἐπὶ καστρον το Κιοάβα, τὸ ἐπονομαζόμενον σαμβατος (Constant. porphyr. de adm. imp. 9). Le concours de la multitude *sov' viet,* donnait le nom aux places où elle s'assemblait pour trafiquer en samvata, sovieta.

Edrisi ne connait de Tzernigoga, il mentionne la ville لوبسة Lobsa Loubsa, Loubetsch, située sur le Dniepr, où les knez (princes), à cette époque, avaient leur station et tenaient leurs conciliabules.

Κιοάβα, Kiiov, Kiiev, aussi sur le Dniepr, cité encore splendide, concours des peuples et du commerce. Visitée par les seuls Lakhes (Polonais), objet d'envie pour les princes de la race rousse à cause de sa suprématie; considérée comme mère, métropole des toutes les autres villes possédées par les princes rousses, cité sainte.

De Kiiov à Berizoula, ville au nord du fleuve Dniepr, 50 milles. Ces milles sont d'une petitesse extrême. Les Grecs savaient que les marchands, arrivés à Kiiov par le Dniepr, abandonnaient leurs bacs et transportaient les marchandises à βιτετζέβη, où ils avaient leurs bateaux légers (vitz, vitzina) pour descendre les cataractes (porohy). Vitetzev, vitz, vitzina, vitzitza (vitka, vicinka, et autres diminutifs), vitzitschev ou préparative de vitzi, était donc sur les rives du Dniepr. Berizoula devait être voisine, ville du bord, berezna, brjejna, du petit

(66) Barmon, Barmos, offre une singulière homonymie avec Biarmie sur laquelle on a donné tant de lumière : cependant la position déterminée ne pourrait jamais atteindre la Biarmie. Dans tout ce qu'on a dit de Biarmie, ne se trouverait-il pas quelque chose à réclamer pour Smolensk? — Les Krivitsch qui bâtirent Smolensk, prirent leur nom de leur situation boiseuse ; n'appelaient-ils pas leur chef-lieu d'un terrain essarté, d'une coupe?—Au reste, Smolensk, lieu de la résine, de la poix, séjour de ceux qui fabriquent ou vendent de la poix, tire son origine de smola, résine, poix.

bord brjezoula (vis-à-vis de Rjischev), d'où s'embranchaient les chemins par le fleuve vers la mer, et par le continent, vers l'occident.

De Berizoula à Avsia, petite ville bien peuplée, par terre, 2 journées. De Avsia à Barasansa par terre, 2 journées.

Le nom de Avsia m'est incompréhensible. Je ne trouve rien d'analogue aux environs de Zitomir, vers lequel elle est dirigée par les distances. Barasansa (Barasabsa) est sans aucun doute Peresopnitza, aujourd'hui village, à l'époque d'Edrisi ville assez importante, connue dans les fastes de ce pays.

De Barasansa à Loudjaga, vers le nord, 2 journées. Il y a moins de Peresopnitra à Loutzk dans la direction nord-ouest. Ville des Loutzaniens, appelée par les Byzantins Λενζανῆνοι, Λενζενίνοι et leur ville Λιουτζα (τελιουτζα) communiquait par (Stir, Pripetzet) Dniepr avec Kiiov (Const. porphyr. de adm. imp. 9, 37) (67); ville renommée chez les arabes لوذاعيه Loudza'aïa (Massoud, ap. d'Ohsson...). D'où, en se dirigeant vers l'occident, 3 faibles journées, Armen. Il n'en faut pas autant pour arriver à Vladimir, et il y a peu pour aboutir jusqu'à Sandomir, Zamiou ou Zamir. Peut-être au lieu de 3 on pourrait lire 8 journées, mais ce serait presque le double de ce qu'il en faut. L'itinéraire que nous suivons, est de la route, par laquelle on allait de l'occident d'Allemagne, par Krakov à Kiiov. Dans l'incertitude des frontières qui divisaient les Polonais de la Russie, ceux qui traversaient la Pologne pour se rendre en Russie, pensaient facilement, qu'entrant à Sandomir, ils touchaient le sol de l'immense Russie.

65. Revenant à Kiiov, nous y apprenons que de Berizoula on comptait une journée sur le Dniepr pour arriver à Berizlava. A vrai dire, ce n'était pas la ville même Periaslav, éloignée du Dniepr, mais sa station riveraine, où elle avait des dépôts et le point d'expédition. De cette station, une journée et demie par le même fleuve, est située la ville de Kano, Kaniov, de laquelle à Aleska, située sur l'embouchure du Dniepr, quatre journées (p. 398). Aleska, Olesche est bien connue durant plusieurs siècles comme passage du Dniepr toujours pratiqué. Ce passage est nommé Σελινα par les byzantins (Const. porph. de adm.

(67) Schafarjik, dans son érudit et profond ouvrage (starojitn. slav. II, 2, § 28, p. 533) manifeste une autre opinion sur Lentzaniens des byzantins : il pense le retrouver dans Velikie Louki, ou grandes Louki. Mais on ignore l'existence de cette ville à cette époque, elle ne se fait connaitre que très tard et toujours peu marquante ; elle est éloignée du Dniepr, et il y a plus de difficulté à franchir la distance par terre et par eau de Veliki Louki à Kiiov, que le détour fluvial de Loutzk à Kiiov. Les Tschernigogiens de même deviaient par le fleuve Dzisna, pour entrer dans le courant du Dniepr. Aussi les Loutzaniens de Loutzk descendaient par Stir, Pripetz, avant d'arriver au Dniepr. Cette navigation est plus facile que la traverse de Veliki Louki à Kiiov. — Aussi je ne sais pas pourqoui Lioutza de Constantin est expliquée par Loubetsch.

imp. 9), et dans les temps modernes, avait était gardé par des Tatars sous le nom de Tavan. Aleska était située vis-à-vis de l'embouchure de Ingouletz Συνγουλ et de la petite rivière Tehinka, qui donnait le nom au passage tatare, aussi bien que la ville Tavan, située au-dessus.

La descente difficile par les cataractes du Dniepr, avait été connue aux byzantins. Edrisi n'en était point informé; il sait cependant qu'on allait par le fleuve en 6 jours et demi de Berizoula à Aleska (p. 398): lorsque les voyageurs traversaient de Kiiov au passage (d'Aleska) par le continent 6 journées (Petakhia p. 4). De Barasansa (Peresopnitza) par le continent à Molsa 5 journées. Molsa est aussi située à l'embouchure du Dniepr (p. 398), vis-à-vis d'Aleska, tout près de Ingouletz, où commenec le λιμην de l'embouchure du Dniepr.

Le littoral de la mer noire, compté à la Russie, est indiqué de la manière suivante :

Akliba ou Akli (Kilia), située à une mille seulement de l'embouchure du Dniestr (p. 395). Ce mille unique 1, résulte certainement du chiffre ل 30. Puis à قرية قرتة Karta, Krata ou Karia, 50 milles. Κραχναχατα des byzantins (Const. porph. de adm. imp. 37). A Moules ou Molsa 50 milles. Là est l'embouchure de دنابرس Dnabros. Puis Seknimil (Calamila des portulans italiens). Puis à كرسونة Kersona (Cherson), un peu moins de 1 journée de navigation, c'est-à-dire 80 milles (p. 395). Tout ce passage était désert. Dans les parties rapprochées, les Chersonites avaient des salines. Entre le Dniepr et le Danube, toute cette côte d'or χρυσος αἰγιαλος est devastée. On y voyait les ruines des villes anciennes. Sur les décombres des églises, brillaient les croix, manifestant leur origine romaine et le christianisme. (Const. de adm. imp. 37, 42).

Les Petzeneh tenaient un siècle et demi le littoral et connaissaient les noms de ces ruines. Ces noms, au nombre de six, sont conservés par Constantin porphyrogenète (68). Comme le premier offre la qualification de Blanche Ἄσπρος, qui répond à Bialigrod (citée blanche, Moncastro, Akerman) : il est évident que leur énumération est sans ordre. Toug, Krakna, Salma, Saka, Ghiaïou, privées de la terminaison petzeneh *kataï*, pouvaient se conserver dans de temps postérieurs, ce qui nous autorise à rapprocher aux dénominations édrisiennes, nommément à Saka

(68) Ἰστέον ὅτι ἔνδεν τοῦ Δανάπρεως ποταμοῦ πρὸς τὸ ἀποβλεπτον μέρος τὴν Βουλγαρίαν εἰς τὰ περάματα τοῦ αὐτοῦ ποταμοῦ εἰσὶν ἐρημόκαστρα. Καστρον πρῶτον τὸ ὀνομασθὲν παρὰ τῶν Πατζινακιτῶν Ἄσπρον, διὰ τὸ τοὺς λίθους αὐτοῦ φαίνεσθαι καταλεύλους. Καστρον δεύτερον. τὸ Τουγγᾶται. Καστρον τρίτον, τὸ Κρακνακάται, Καστρον τέταζτον τὸ Σαλμακάται. Καστρον πέμπτον τὸ Σακακάται. Καστρον ἔκτον Γιάιουκάται, de admin. imper. 37.

et à Karta (Krakna). Après la destruction de la horde des Petscheneh, les Komans, retirés vers le Dniepr, ouvrirent un champ libre au rétablissement des populations, d'abord slaves, ensuite valakhes. Aussi du temps d'Edrisi sont connus : Berlad, où naquit Jean Berladin, fils de Roscislav II duc de Prjemisl ; Seklahi, Zaka, Karta, Molsa, Olesche, toutes dans les possessions des Slaves de la Russie.

66. Au nombre des villes de la Russie, sans que leur position serait indiquée par quelque distance, nous trouvons Tiver et Saska. — Il serait probable, que Tiver est Tourov, ville de la Polisie, à cette époque renommée, épiscopale. Il n'y a rien d'improbable cependant, que c'est Tivrov, située sur le Boug, Boh, ville moins importante mais connue à cause qu'elle se trouvait sur la route de Barasansa à Molsa (69).

Nous ne trouvons aucun nom correspondant à ساسكه Saska; Nassir-eddin, en 1261, connaît une ville peu éloignée de كويابه Kouiaba, Kiiov, appelée سقسن Saksin, et lui donne une position occidentale éloignée d'un demi-degré ou d'une douzaine de milles de Kiiov (70). — Ce rapprochement peut être contesté, à cause que suivant les écrivains latins Rubriquis et Vincent de Beauvais, un peuple Saxi ou Sacxi résista virilement à l'invasion des Tartars et sauva son indépendance, tandis que les orientaux comptent les سقسن Saksin au nombre des subjugués (71). La position de ces Saksin est assignée par Bakoui, qui

(69) Le traducteur se transporte avec Tiver sur Tver. Je pense que l'ensemble de nos explications démontre l'impossibilité de se porter si loin dans les pays où Edrisi avouait l'ignorance des dénomination des villes.

(70) Par quelque erreur ou inadvertance, il a placé la Russie sur la mer kaspienne. Oulougbeg l'a copié sans rectification ; voici de quel façon :

Balandjar.	longit.	85°	20′	latit.	46°	30′
Babelabvab (Derbent).	—	85	0	—	43	0
Kouiaba	—	87	0	—	43	0
Saksin.	—	86	30	—	43	0

δυο πινακες ὁ μεν Νασσιρ Ἐδδίνος ὁ δὲ Οὐλουγ μπει ἐπιμελεία Δημητριου Ἀλεξανδριδου 1807 editae per fratr. Zozimades, ad calcem Abulfedæ, Viennæ 1817, in-8°, p. 14, 16 ; 46, 48.

(71) Voici ce que dit le savant D'Avezac (p. 576, 577). Quant aux Saxi ou Sacxi, l'homonymie est si complète qu'il semble difficile de ne les point identifier avec les Sacsyn des auteurs orientaux, peuple voisin des Khazars et des grands Boulghârs, et probablement d'origine finnoise comme eux. D'Ohsson, hist. des Mongols, t. I, p. 346, 446, t. II, p. 13, 113 ; Abou el faragi, hist. compend. dynastiar. p. 282, 306 ; Charmoy, relation de Mas'oudy, etc., dans les mémoires de Petersb. sciences polit. t. II, p. 344, 355, 358, 359 ; Baquoy, dans les notices et extraits des mss. de la bibl. du roi, t. II, p. 536 ; Fraehn, Ibn Foschl. Berichte, p. 39 ; Aboulfeda, édit. arabe de Reinaud et Slane, p. 205. — Mais une grande difficulté milite contre la légitimité de cette concordance, en ce que les Sacsyn sont désignés par les historiens, comme ayant été assujétis par les Mongols ; il faudrait dès lors supposer, qu'une partie au moins de ce peuple était parvenue à sauver son indépendance. — Vincent de Beauvais (XXX, 87, f. 146, de l'hist. orient. de Reineck) répète, peut être d'après une autre source : plurimis itaque terris in servitutem eorum (Tatarorum) redactis, quaedam viriliter restiterunt eis, videlicet.... et gens Saxorum : quandam enim eorum ciuitatem, Tartari obsederunt, sed eis praevalere non potuerunt.

copia en 1413 les longitudes et latitudes de Nassireddin, dans le territoire des Khozars : سقسين Saksin, grande ville du pays des Khozars, la plupart musulmans; il y a un fleuve qui gèle (Bakoui VI, 27). Ce fleuve qui gèle est indiqué dans le Don par Schemseddin Dimeschki, compilateur dans l'année 1386. Entre Itil et Kourr, il connaît un fleuve des Seklab et Rous, qui vient des montagnes de سقسين Saksin et de الكلابيه Kelabia, lequel reçoit les eaux des autres fleuves venant des بلاد شرداق pays Sourdak et gèle mieux en hiver qu'Itil (p. 57 apud Fraehn, Ibn Foschl. Berichte, p. 39). Est-ce la description du Don ou du Terek ? on ne sait pas : en attendant il faut avouer que Saska des Siciliens reste dans l'obscurité.

Edrisi connaît encore une ville de la Russie, située près des sources du دنيست Dniestr, qu'il nomme مرتورى Martori, éloignée 4 journées de Sermeli (Prjemisl) en se dirigeant ver le sud (VII, 4, p. 433). La carte itinéraire confirme et ne laisse aucun doute, qu'Edrisi rattache Martori et Sermeli (Prjemisl) au fleuve Dniestr (72). Edrisi ajoute que Sermeli porte en grec le nom de Touia ainsi que Martori (VII, 4, p. 433). Or, Martori portant aussi le nom de Touia, on pourrait présumer qu'au lieu de طويه il serait mieux de lire طريه Tiria, et que les grecs appelaient Martori et Prjemisl, à cause de leur situation, Tiria, Tiras, du nom de fleuve Tyrus, Dniestr. En ce cas il faudrait chercher Martori près du Dniestr, non pas à ses sources où Sermeli a déjà pris sa place (Edrisi, VI, 4. p. 390), mais à 4 journées des sources, où (au nord de Kamienietz Podolski), sur la rivière Smotritsch, eziste une ville Smotritsch, Martori.

Mais Edrisi affirme positivement que Martori est au nord de Sermeli, il le place dane le VIIme climat et rapproche aux villes septentrionales de la baltique; il trace le cours de Pripetz comme s'il le détournait vers l'ouest, pour le faire entrer dans le Dniestr tout près de Sermeli. Il faut donc chercher Martori dans les parties marécageuses de Pripetz. Les quatre journées de Prjemisl au nord, conduisent vers la Polisie et le Pripetz. Divisez les points réunis sur *te* et marquez par un d'eux le *risch*, vous transformerez le nom de la ville en مزنورى Maznori, Mozir. Les quatre journées de Prjemisl à Mozir paraîtront insuffisantes: mais elles sont juste de la grandeur de cinq qui séparent Barasansa de Molsa. Près de Mozir il n'y a pas de sources d'aucune rivière, mais ces sources dérivent de la confusion de celles qui accompagnent Sermeli. Mozir est sur la route qui conduit de Prjemisl et Halitsch, à

(72) Cependant le traducteur Jaubert n'hésite pas a expliquer Dniest par Dzisna et suppose que la qualification grecque de Touia pourrait désigner Toula.

Barmon ou Smolensk, il est à peu près à moitié chemin, donc à 100 milles de Halitsch et Prjemisl, et ces 100 milles font juste les 4 journées.

Edrisi se montre avec de meilleures dispositions pour parler de la Russie septentrionale. En effet il en parle, mais sa narration est tellement enlassée dans le voisinage, que pour la suivre avec quelque succès, nous ferons bien en commençant par l'examen de la mer Baltique.

Skandinavia, *nord*.

67. La mer Baltique est appelée البحر الغربي الشمالي mer occidentale septentrionale. Le premier coup-d'œil sur le carte et le premier aperçu de la description, riche en noms propres, où l'on remarque Saktouna (Sigtoun), Kalmar avec la Sfada (Svède), Finmark, Tebest, (Tavastia) etc., (VII, 4, p. 431, 432), décèle qu'on avait en Sicile des renseignements peu communs sur la Baltique. Les Normands Skandinaves les ont communiqués aux Normands de Sicile. Dans la relation d'Edrisi, il n'y a rien sur les Prussiens, sur les Kourons, rien de déterminé sur les Livons ou sur l'embouchure de Dvina, où allaient s'établir les Allemands; on a peu, presque rien du littoral méridional : mais le sinueux littoral au nord, possédé par les Normands, est visité avec soin.

En commençant par la péninsule دارمرشة Darmarscha (p. 427), ذرمشة Dharmascha, جزيرة دنمرشة Danmarscha, Danemark, on la voit figurée de la façon comme elle était figurée sur les cartes anglo-saxonnes. Ronde, réunie avec le continent par un col étroit, éloigné 60 milles de l'embouchure de ورزة Varze (Vezer).

Entrant par ce col, par cette gorge (introitus), on a à 25 milles une ville florissante, nommée السيلة Sila, ou Silia (île Sylt),

De là 50 milles à طرديرة Tordira (Tonder, Tounder), port abrité contre tous les vents.

De là 100 milles à خوو Khav, Khof, port également sûr (Kiöb, Ringkiöbing).

De là 200 milles à وادي لسقادة Vendilskada. C'est la pointe de Skagen (windel, windsel, bande, langue de terre), qualifié encore de port.

De là 200 milles à هرش هنت Horschhont, ville peu considérable (Horsens près d'Aarhus).

De là 80 milles à لندوينه Landvina, fort qui cherche en vain sa position aux environs de Kolding, dans le détroit entre la péninsule et

l'île Fionie, Founen, Fyn, dans un passage étroit, où les terres rapprochées sont séparées par un îlot Fennæ (vina).

De là 100 milles à شيسبولي Sisaboli ou شيسلوى Sisloï, Sislova (Slesvih sur la Slye) (73).

De ce dernier lieu à l'extrémité de la péninsule, 12 milles. — La circonférence totale de la péninsule est de 750 milles (p. 427, 428).

La نرباغه Norbega, نربزه Norbeza, est une île très-considérable, mais en majeure partie déserte. Cette île a deux caps, dont l'un occidental, touche à la péninsule دارمرجه Darmardja (Dannemark) et fait face au port nommé Vendleskada, situé à une demi-journée de navigation, et l'autre touche à la grande côte de Finmark (p. 429). La carte itinéraire nomme trois villes de Norvège : برق نى Berk-Ni, Berkena (Bergen); غينو Ghinou (Quins, baie, vallée et hauteur de Quins fiord, Quiens daal, Quiens heet); la troisième ville est شثونه Schaschouna, et nous devons nous contenter de remarquer ses traces dans Schaerswik (VII, 4).

La Norvège est accostée de plusieurs îles innommées. Elles sont pour la pluspart désertes. Il y en a cependant deux dans l'océan ténébreux, qui sont habitées et qui portent le nom des îles امراينس المجوس Amraines-madjous. La plus occidentale est peuplée d'hommes seulement; l'autre n'est habitée que par des femmes (VII, 4, p. 433). Suivant la carte itinéraire جزيرة الرجال l'île des hommes est l'île جزيرة امزنيوس الرجال مجوس Amazonius, des hommes infidèles. L'autre est جزيرة البنك l'île al banak, ou l'île d'entrevue et de commerce des Amazonios, qui, chaque printemps, allaient cohabiter avec les femmes tout un mois. — Cette fable antique est placée sur les îles Aland (74).

(73) Bakoui (en 1413) nomme dans le VIe climat une grande ville شلشويق Scheleschvik, située sur la mer océan, où il y a peu de chrétiens; ils mangent du poisson et ils admettent la répudiation (VI, 28).

(74) Je pense qu'à l'île de Norvège on peut rapporter ce que Ibn Saïd relate de l'île ou presqu'île slave برغاذما برغارما Bergadhma ou Bergarma. On sait que les arabes ne distinguaient pas toujours les pays à l'occident de la Slavonie qui s'étendait jusqu'à l'océan. Or, l'île Bergar ou Norgar, Norige, longue 700 milles, large 500, habitée vers le sud par une race d'hommes (non-slaves) avec la tête attachée tout-à-fait aux épaules, qui demeurent ordinairement dans les trous de grands arbres, a pour capitale Bergarma (Bergen) dont les الباغار Baghars (Bargars, Norvégiens) ont pris le nom : on les suppose en effet (les Norvégiens) originaires de cette ville. — Si mon explication n'est pas acceptable, il est au moins certain qu'il ne s'agit pas ici de Boulgars, mais de Bargars, qui habitaient l'île et la ville capitale; issus de la ville, eux-mêmes et l'île sont appelés par le nom de la capitale. — Bakouï parle des Amazones comme suit : مدينة النسا la ville Nisa (des femmes), d'une île habitée par des femmes; elles ont des esclaves qui passent la nuit avec elles, mais lorsqu'elles accouchent d'un enfant mâle, elles le tuent (VI, 33).

Jusqu'à ce point nous avons suivi avec un certain succès, je pense, la description d'Edrisi; la suivante ne nous offrira pas autant de satisfaction, elle résiste en grande partie à tous nos efforts.

68. Nous avons dit, que par une étrange aberration, Edrisi pensait que Svada (Suède) et Finmark sont situés au sud de la mer, sur le continent de Pologne et de Prusse. Egaré par cette idée, il ne sait pas distinguer les distances par mer ou par terre, et s'embrouille dans des contradictions; ainsi toutes nos ressources pour sortir quelque peu de ce dédale se réduisent aux noms propres et à quelques distances isolément prises. Sa description est comme suit :

A partir de la gorge de Danmarscha, en suivant la côte jusqu'a جرتة Djarta ou جزتة Djesta ou جونة Djouna, ville maritime bien peuplée avec marchés florissants, on compte 200 milles.

De là à لندشودن Landschouden, ville considérable et florissante 200 milles.

De cette ville à l'embouchure de la قطلو Katlou, sur les bords de laquelle est bâtie une jolie ville, nommée سقطون Saktoun, 190 milles.

De cette ville à قلمار Kalmar, en se dirigeant vers l'occident (la carte itinéraire indique à l'orient), 200 milles.

De Djerta la maritime à la ville زوادة Zouada ou زفادة Zfada, en se dirigeant vers l'orient, on compte 100 milles. Cette ville, qui est considérable et peuplée, donne son nom à toute une contrée, remarquable par son peu de population et par la rigueur de son climat.

De Zouada à البة Elba, en se dirigeant vers l'orient, 100 milles.

Et de là, en suivant la même direction, à فيمية Fimia ou فلمية Felmia, ville située à 100 milles de la mer, 100 milles.

Elba est vis-à-vis de Landschouden, en se dirigeant vers le nord et vers l'océan ténébreux.

De l'embouchure de Katlou, rivière dont le nom se prononce aussi قطرلو Katerlou, à قلمار Kalmar, on compte 200 milles.

Katerlou est également le nom d'une ville, bâtie sur les bords de cette rivière qui est très-grande, et qui, après avoir coulé de l'ouest à l'est, se jette dans l'océan ténébreux par deux embouchures, distantes l'une de l'autre de 300 milles. De Kalmar à la seconde des embouchures, on compte 80 milles

Le Finmark فينمارك contient beaucoup de villages, d'habitations et de troupeaux : mais on n'y remarque pas d'autres villes que ابرزة Abreza et Calmax, qui sont l'une et l'autre assez grandes, mais mal

peuplées et misérables. Le roi de Finmark possède des lieux habités dans la Norvège (VII, 3, p. 428, 429; 4, p. 431).



1, Tourov. 2, Mozir. 3, Smotritsch. 4, Tivrov.

Cette description nous conduit, du premier coup-d'œil, de Djarta vers l'est par deux directions, qui par conséquent se fourchent quelque peu : une par Landschouden à Saktoun (peu éloignée de la mer); l'autre par Zvada, Elba, Fimia, jusqu'aux rivages de la mer : chacune contient 400 milles. Landschouden et Elba les divisent par moitié ; or, Elba est vis-à-vis de Landschouden ; il serait difficile de décider au sud ou au nord, et il est plus difficile encore de trouver un pays dont la situation répondrait à une semblable dispartition des positions.

Il est probable que par le déplacement et par la confusion de la Suède avec le littoral de la Vistule, parmi les villes nommées, les unes sont de la Suède, les autres du littoral méridional. En supposant la lecture de جرتة ou جونة Djarta ou Djouna on pouvait très-facilement

trouver جدانه Djidana, Gidanie, Gdańsk, Dantzik, confirmer par conséquent l'analogie de البه Elba avec Elbing : mais il paraîtrait que Svada ou Fimia, intercalées sur cette direction, s'y opposent.

69. Katlou, nous l'avons admis, est un nom dégénéré de Vistule. Mais cette Vistule Katlou, serait donc à une autre embouchure, éloignée de 300 milles.

De l'embouchure de Katlou (Vistule) à 80 milles (par mer) se trouve Kalmar, par laquelle nous entrons en Suède. De Kalmar on compte 200 milles à Saktoun, située sur l'autre embouchure de Katlou. Cette distance nous conduit à Sigtouna ou Birka, citée encore puissante, immense, gigantesque et double (75). Ville de la plus haute antiquité, bâtie sur les bords du lac Mäler. Odin y éleva un temple, *juxta morem asarum* (Snorro Sturles, t. I, p. 6; Wallin, p. 192, 199; Langebek, p. 446). Elle devint la résidence des rois. En 831, S. Ansgaire y prêcha l'évangile, et institua l'évêque Simon pour la répandre; le culte chrétien cependant n'a pris de racines solides que vers l'an 1000, par les soins de l'évêque Sigurd.

Avec la décadence de l'ancienne Sigtoune, disparut son nom de Birka. La nouvelle, au XIIe siècle, s'étendit de l'autre côté du lac : elle grandit et diminua la grandeur de l'ancienne, laquelle, avec le temps, fut réduite à un village qu'on nomme Fôr-Forn-Fornu-Sigtuna, antérieure ou ancienne Sigtouna.

Au commencement du XIe siècle, l'ancienne Sigtouna ou Birka fut ruinée par Olaf-le-gros, unde siõ-konung ou rois-marins de Norvège. Mais en 1035 et 1045, les rois de Suède y résidaient encore, ainsi que du temps d'Edrisi existaient à la fois deux grandes villes Sigtouna, la nouvelle gardée par une place forte Almarstäck. La nouvelle devenant plus puissante, voyait dans son port, inaccessible aux pirates, les navires de toutes les nations du nord; elle avait ses flottes, comptait 18,000 bourgeois opulents; ses édifices s'élevaient avec orgueil, comme l'attestent les ruines gigantesques dans l'espace de plusieurs lieues.

(75) Sur elle on a un ouvrage excessivement rare de George Wallin, rédigé en six mémoires académiques depuis 1729 jusqu'à 1732. Ses titres sont les suivants : I, urbs antiqua ruit multos dominata per annos, hoc est, Sitguna stan et cadens, aetas prima, Upsaliae 1729; II, aetas secunda 1729; III, antiquae Svionum protopoleos Sigtunae, aetas tertia 1830; IV, aetatis tertiae continnatio, 1730; V, urbs antiq. etc. aetas quarta et ultima 1732; VI, aetatis quartæ pars ultima 1752. Ces mémoires sont reproduits dans la collection non moins rare des œuvres académiques de Wallin, p. 187-456. — Langebek; script. rer. danicar. medii ævi, t. I, p. 445, 446, a inséré dans les notes les plus remarquables observations de Wallin. — Wallin et Rasmusen (de orien. commer. p. 48), relatent le passage d'Edrisi sur la version latine : insula Biœrko (Landschuden dans Rasmus.) et ab hac urbe ad ostium fluminis Catolo (Gothaelv dans Rasmus. Katlou), cui adjacet urbs Siktuna, etc. H. C. Minutoli, topogr. übersicht der Münzen, p. 9, par méprise attribue leur citation à Aboulféda.

Sous le règne de Knout Erikson, le 14 juillet 1187, les pirates de différentes nations, pénétrant dans l'intérieur du pays, s'emparèrent d'abord d'Almarstäck, ensuite surprirent la citée même, la saccagèrent et emportèrent un butin immense. Après cette catastrophe, Sigtouna fut rebâtie, mais négligée et successivement abandonnée; elle déclina et ne compte que de huttes au milieu d'immenses ruines. Ici se décharge une embouchure de Katlou (du lac Meler où est Telga). De cette embouchure à Kalmar il y a 200 milles et de Kalmar à l'autre embouchure de Katlou (Vistule) 80 milles, ainsi entre les deux embouchures de Katlou se trouvent 300 milles.

A 190 milles de Saktoun est situé Landschouden, composé de deux noms dans lesquels on distingue Lounden (Lund ou Land), et Schonen (schouden), de la Skanie.

De Landschouden à Djouna (Dantzik) 200 milles, et de Djouna à Zvada (Suède) 100 milles. La ville Zvada, qui donne le nom au pays, est tout-à-fait fictive. C'est la Svede et de Zvada (Suède) 100 milles vers l'orient, se trouve Elba (Elblong), Elbing. Elblong était une position depuis longtemps fréquentée. Deux cent cinquante ans avant Edrisi, Wulstan, anglo-saxon, visitant les embouchures de la Vistule occidentale, Weichselmüde, orientale Ilfing, indiqua la situation d'Ilfing (Elbing) ou Trusa, sur un lac de ce nom (lac Drausen). Elba est vis-à-vis de Landschouden, parce qu'elle est de l'autre côté de la mer.

De Elba (Elblong) à Fimia (Fellin) vers l'orient 100 milles. La carte itinéraire rend son nom très-distictement Felmia. Je pense que c'est la position qui est nommée dans une autre section (VII, 4, p. 432) Felmous. Il est vrai que dans la carte itinéraire (VII, 3, 4), Felmia et Felmous sont inscrites comme deux positions différentes, et le texte d'Edrisi ne nous prévient pas de l'identité : mais cette identité décèlent le nom, et l'indication de la position. Edrisi dirige continuellement vers l'orient, il dit que la ville Felmia est à 100 milles de la mer, sans donner sa description (VII, 3, p. 429), après il répète que le fort Felmous est situé à une certaine distance du rivage, c'est-à-dire 100 milles, qui l'éloignent de Bernova maritime, et il y donne la description de Felmous (VII, 4, p. 432), qui manquait à la première mention de cette position. Les 100 milles sont insuffisants pour la distance entre Elblong et Fellin, mais ils marchent dans la direction indiquée.

La description d'Edrisi, confondant les deux côtés opposés de la Baltique, confond aussi Suède avec Finmark, quand il dit que le roi de Finmark possédait Kalmars et une portion de la Norvège. Cette confusion soulève pour nous une incertitude quand nous voulons débrouiller la position d'Abreza, ville de Finmark, Arboga ou Abroga, ville antique

de Suède porte un nom analogue. Mais si l'on suit l'écriture de la carte itinéraire, Abreza porterait le nom de ابورة Aboura ou Abouza, qui répondrait à la ville Tourkou, appelée par les Suédois et les indigènes Finnois, Abo ou Aboë, située sur la rivière Aüro, Auroïaki.

70. A Finmark confine la Tavastie. Edrisi le connaît. Il dit que طبست Tebest est un pays où l'on trouve beaucoup de bourgs et villages, mais très-peu de villes. De ce nombre, il nomme la ville داغوادة Dagvada, considérable et très-peuplée, située sur les bords de la mer. Ne trouvant rien d'analogue qui pourrait expliquer et déterminer la position de Dagvada, Dagoada, il faut accepter la relation d'Edrisi à la lettre. Expliquer Dagvada par l'île Dago, serait accuser notre auteur d'une nouvelle confusion : à moins qu'on se convaincrait qu'à cette époque l'île Dago avait été en possession des Tavastiens et fesait partie de Tebest. Dagvada est éloigné des îles des Amazones à 1 et 1/2 journée (p. 433).

A croire aux chiffres de la description, Dagoada et Tebest furent très-éloignés de Estlanda et plus rapprochés à l'embouchure de Katlou : car de cette dernière la distance de Dagvada est portée seulement à 100 milles, et de Dagvada à Anho, ville de Estlanda, elle monte à 200 milles (p. 431, 432)).

Estlanda استلاندة est cependant Estonie, de laquelle Edrisi avait des relations assez abondantes, un peu fantastiques, qui donnaient une peinture des villes dans de riantes couleurs.

Anho انهو ville de Estlanda, remarquable par la beauté de ses édifices et par son état florissant, 200 milles éloignée de Dagoada. Cette distance ne nous dit rien, mais les autres plus déterminées s'appointent aux environs de Revel, qui portait des noms variables : Lindanissa, Dani pillis, Danilin, qui n'ont aucune analogie avec Anho. Cependant les distances de 6 journées vers l'orient à Kalovri, et de 50 milles en cotoyant jusqu'à l'embouchure de Bernova et à la ville du même nom, fixent Anho dans le territoire de Revel.

Kalovri قلوري lieu de l'Estland, fortifié, peu important, dont les habitants se livrent aux travaux de l'agriculture avec peu d'avantage, mais élèvent de nombreux troupeaux. C'est Kexholm, Kekkisari, Korelenborg, Karelogrod, Korelskojgrod sur Ladoga, villes des Kareliens.

Bernova برنوا près de l'embouchure de Bernov برنو Parnava (p. 432).

D'ici commencent des contes toujours plus extravagants et plus fabu-

leux. De Bernova (Parnava) à فلموس Felmons (Viliende, Fellin) situé à une certaine distance du rivage, 100 milles. Ce fort est abandonné durant l'hiver. Dans cette saison les habitants se refugient dans des cavernes éloignées de la mer, où ils allument du feu qu'ils ne cessent d'entretenir, tant que dure la rigueur du froid. Quand l'été revient et que les brouillards épais et les pluies cessent de règner sur la côte, ils reviennent à leurs demeures. C'est la ville Felmia déjà nommée (p. 429), distante 100 milles d'Elba (Elblong).

De Felmous à مدسونه Madsouna, ville considérable et très-peuplée, dont les habitants sont madjous, c'est-à-dire infidèles et ignicoles, 300 milles (Mesothen en Kourlande, aujourd'hui Mittau). Je pense qu'il n'y a pas d'erreur quand on lira la distance de ش 300 milles par س 60.

De là à صونن Sounon, dépendance des Madjous, sur la côte 70 milles. Au nombre des lieux de cette contrée les plus éloignés de la mer il faut ranger قابي Kabi, ville qui est distante de 6 journées et 4 journées de Kalovri. Sounon est une position maritime ; comme Edrisi parle en continuité de la distance de 6 journées de la mer Kobi, on en peut conclure que la distance de 6 journées est de Sounon. Présumant la position de Sounon à l'embouchure de Hasau en Kourlande, on aura pour Kobi une ville assez importante, dans son temps Kebela (des cartes d'Ortel), Kobola, à l'est de la gorge du lac Peypous (où les cartes moins détaillées aiment mieux inscrire Salatski). Je préfère cette situation à celle de Copio de Savolax. (On a un Kobel tout près de Pskov, c'est une petite localité, Smitniegorod Cobel; de l'autre côté de la rivière on a Kambi). Et de Kalovri 7 journées, vers le midi, جنتيار Djintiar (Ingria, et Ischora sur Ischora) ville considérable sur le sommet d'une montagne inaccessible, où les habitants se défendent contre les attaques des magiciens de Russie. Cette ville n'est sous la domination d'aucun roi (VII, 4, p. 432, 433). Toutes ces villes et pays n'appartiennent pas à la Roussia.

Roussia, *septentrionale.*

71. La Russie septentrionale est une vaste contrée, qui s'étend beaucoup, soit en longueur, soit en largeur (VII, 4, p. 433), environnée de montagnes; les lieux habités y sont rares et personne, dit Edrisi, n'a pu nous indiquer les noms avec certitude. (Les trois villes sont marquées dans la carte itinéraire (VII, 5), mais anonymes, sans qu'aucun nom y soit inscrit). L'extrémité occidentale de l'océan ténébreux touche à la partie septentrionale de la Russie et s'étend du côté du nord, puis se détourne vers l'occident. Là il n'existe aucun lieu susceptible d'être

traversé par les navigateurs (VII, 5, p. 434). Un grand nombre de cours d'eaux découlent des montagnes et vont se perdre dans le lac طرمى Termi, lac très-considérable, au millieu duquel est une haute montagne, peuplée de chèvres sauvages et d'autres animaux nommés ferber ou berber (castor) (76). La longueur de l'est à l'ouest est de 300 milles et la largeur de 100 milles (VI, 6, p. 405). De la ville Boulgar, située sur Ithil, à la frontière orientale de cette Russie, il y a 10 stations (p. 403). Les auteurs postérieurs ne négligaient point de s'entretenir de ce lac avec quelques différence. Ibn Saïd, 1276, détermine par longuitude et latitude la position de قلعة مانعة château fort de l'île qui se trouve sur le lac طوما Touma, qui est long 630 milles de l'ouest à l'est, et large à peu près 300 milles. Au millieu de ce lac il y a l'île de babr (castor) de presque 150 milles en long et 70 en large. Un château fort est bâti sur une montagne de cette île et on y garde les trésors du sultan des régions des الطومانين Toumaniens. Al-Bihaki parlait de nombreuses rivières qui se déchargent dans ce lac (Abulf., texte arabi p. 223).

Nous ne nous efforcerons pas de rechercher les sources de tous ces contes, ni ce qui a pu donner l'origine au lac Termi, ou Touma : si c'est Peipons, Ladoga, Onega, ou les marais de la Polisie; nous remarquerons seulement, qu'Edrisi se plaint du manque de connaissance, avoue son ignorance sur toute la Russie septentrionale. En effet, il n'y a rien d'étonnant s'il n'a connu l'existence de formidables colonies slavo-russes, transsylvaniennes, zaleskie, qui n'étaient éloignées que dix stations de Boulgar; mais il est surprenant que ceux qui lui ont fourni des renseignements sur la mer Baltique, ne l'ont pas instruit de l'existence de Novogrod. Ces renseignements cependant venaient directement de la mer Baltique, où Novogrod soutenait des communications avec les Normands, développait son commerce là, où les Normands-skandinaves et les Pomoraniens donnaient l'hospitalité à ses marchands: *gens græcorum in Iulino* (Adami; brem. hist. eccles. II, 12). Le souvenir des courses des Varègs, Russes, et de leurs passages par la Novogrod, n'était pas encore oublié.

72. Cependant les Arabes, par leur chemin ordinaire, que les rela-

(76) Jaubert traduisit فبر ou ببر tigre, à cause que le tigre est appelé berber par les Persans. Mais si l'arabe empruntait du persau, il empruntait aussi d'autres idiomes pour désigner les objets étrangers. Dans le climat de Roussia le tigre n'existe pas. Dans ce climat les Slaves connaissent le beber, bobr, en allemand Biber, en français bièvre, du grec et latin castor. L'idiome arabe n'a pas de nom pour le castor, dit Fraehn (Ibn Foszl. Berichte, p. 57), il se sert ou de l'appellation tatare *koundoue* ou de celle des slaves *bobr*. — Aboulféda relate une singulière description de cet animal, il ressemble, dit-il, au lion par sa force et au guépard par sa taille, aussi dit-on, est il généré par ces deux espèces d'animaux.

tions commerciales soutenaient encore, avaient des notions plus détaillées sur ces parties septentrionales, comme on le voit par quelques mentions subreptices. Ainsi Ibn Saïd raconte que le prince de la ville مشقة Maschqa, était Slave et qu'il possédait un royaume étendu et une armée nombreuse, (ap. Abulf.) et d'apres la longitude et la latitude qu'il donne de sa position, elle est pour sûre dans l'intérieur des terres Slaves. Bakoui ajoute que Maschaqa, ou Maschafa, est une grande ville du pays des Slaves (le pays), sur le bord de la mer, entre des lieux que les armées ne peuvent traverser. Il y a beaucoup des vivres, du miel, de la viande, des poissons; on se sert d'hommes au lieu de chevaux. Il faut l'agrément du roi pour s'y marier; ce prince est absolu pour ses sujets (VII, 6). — Moskva, Moskou, fondée en 1147, était déjà une ville considérable du temps d'Ibn Saïd, mais il n'est pas croyable qu'elle aurait donné alors son nom au prince et au pays, n'étant pas encore résidence. Les Tatars et les Arabes orthographiaient son nom par مسكو مسكوا مسكاو Maskva, Quel est donc cet empire Slave Maschqa?

La même incertitude offre عراز Araz, qu'Ibn Saïd place près de l'Océan : nous l'avons cherchée en Servie.

La même présente سوسيط Sousith, forteresse dans le pays des Sklab, où il y a une fontaine salée dont on tire le sel, et une source de miel (Bakoui VII, 4). Toutes ces relations arabes, au lieu de fournir quelques renseignements, demandent des explications hasardeuses.

On se trouve mieux avec ويسوا ولسو Vaïsoua ou Valsou, pays situé au delà des Boulgars, distant de 3 mois de chemin. C'est là que les Boulgars font un échange muet. Les peuples Vaïsou n'entrent pas dans le pays des Boulgas, parce qu'en été ils y périraient (Bakoui VII, 8). Ces Vaison sont les Vess, voisins de Novogorod.

De même on n'a pas d'embarras avec يورا Ioura يهرة Iahra, pays des Tourks, musulmans, chrétiens, juifs, mages, payens, 40 journées de marche, près de la mer des ténèbres. Ils ne sèment plus, mais ils ont beaucoup de forêts, vivent de poisson et de chasse; on dit que les Boulgars y portent des sabres. Ces peuples vont vers la mer des ténèbres pêcher de très-gros poissons, qui sont chassés par d'autres encore plus gros. (Bakoui, VI, 25, VII, 10). Les Ioura habitent à l'est de Perm.

Ves et Ioura ne sont pas de la race Slave. Ils ne sont pas nommés par Edrisi, il semble qu'ils lui sont inconnus. Mais il connaît quelques autres peut-être par des relations directes avec les Komans, mais plus certainement il les a trouvés dans les géographes arabes, au moins ce qu'il dit des Rouss, qui ne sont pas Rouss-slaves, est puisé dans les ouvrages arabes.

Rous-*tourk*, Nibaria.

73. Le fleuve Athil, Ithil, venant de la Russie (inconnue) et passant par les pays des Boulgars, décharge ses eaux dans la mer de Khozar ou Dilem (Caspienne). La source de ce fleuve est vers l'orient, dans une contrée déserte et fétide, d'où il coule vers l'occident et vers les Boulgars, se détourne ensuite vers l'orient, traverse la Russie, la Boulgarie et le pays de Bartas, parvient enfin à la Khozarie, où il se jette dans la mer. On dit qu'il se divise en plus de soixante et dix bras, formant ensemble le fleuve qui coule en Khozarie (VI, 6. p. 403). Le fleuve Sakir dérive du fleuve Ithil et se dirige séparément vers le Pont (p. 400).

De Boulgar à la frontière de Roussie, 10 stations; et du même Boulgar à Kokianah, environ 20 stations.

Kokiana كوكيانه est une dépendance du pays de Boulgar, habité par des Tourks, connu sous le nom de روسا Roussa. Ces Rousas sont divisés en trois hordes, dont l'une se nomme براوس Beravs. Son roi réside à Kokiana. La seconde horde se nomme صلاويه Slavia, et son roi demeure à صلاوه Slava, ville sur le sommet d'une montagne. La troisième est ارثانيه Arthania ou Arsania, ou الثراني al Trania, jolie ville bâtie sur une montagne escarpée entre Slava et Kokianah, c'est-à-dire, à 4 journées de la première et de la seconde de ces villes. Les marchands musulmans parviennent à Kokianah : quant à Arthania (d'après le rapport d'Ibn Haoukal), aucun étranger n'y peut pénétrer, car les habitants mettraient infailliblement à mort quiconque oserait s'introduire dans leur pays. On en tire des peaux de berber (castor) noirs, de renards et du plomb. Ce sont les marchands de Kokianah qui se livrent à ce commerce. Les Rouss (Tourks) brûlent leurs morts et ne les enterrent pas. Quelques-uns se rasent la barbe, d'autres la réunissent et la tressent à la manière des Arabes du Douab. Leur habillement est court et de l'espèce de ceux qu'on nomme kourtak : tandis que celui des Khozars, des Boulgars et des Badjinaks est le kourtak complet, tissu de soie, de coton, de lin ou de laine (VI, 6, p. 401, 402). Et il y a deux espèces de Rouss. Les uns sont ceux, dont nous traitons dans la présente section (les Tourks); les autres ceux qui habitent dans le voisinage de la Hongrie et de la Djetoulie (p. 404). Les Badjinaks sont en guerre avec les Rouss, quoiqu'ils ont les mêmes mœurs et suivent les mêmes coutumes que les Rouss. Ils brûlent leurs morts, quelques-uns se rasent, d'autres se tressent la barbe; leur vêtement consiste en manteaux courts (tout comme Rouss), et leur langue diffère tant de la langue rousse, que de celle que parlent les Basdjirt (Basch-

kirs) (VII, p. 457). C'est tout ce qu'Edrisi relate de cette espèce des Rouss-Tourks. En les plaçant sur une distance de 8 journées sur les confins des Boulgars, il leur assigne un domicile rapproché à Ithil et les sépare des Rouss de Kiiov par de spacieuses possessions des Komans. Edrisi proteste que rien n'a été admis dans sa discription qui ne serait pas attesté à l'unanimité par des voyageurs. Bien de fois il met en doute sa déclaration, et cette fois-ci ce doute change en certitude : qu'il ne relate pas ce que des rapports oraux lui ont apportés, mais il fait copier ce qu'ont dit ses devanciers, et lui-même indique l'auteur copié dans Ibn Haoukal. La copie, quant aux paroles, est fidèle, mais rendue dans un autre sens et interprétée d'une manière toute différente. Avant de l'examiner, nous allons résumer l'histoire de la marche des investigations savantes, pour découvrir les sources de la connaissance de trois souches de Rouss.

74. En 1800 William Ouseley publia à Londres une géographie arabe, lui donnant pour auteur Ibn Haoukal. On y a remarqué les trois souches des Rouss. Ewers (kritische verarbeitungen zur Geschichte der Russen, p. 78, sq.) se mit en campagne d'en profiter et inventer ses vues. En 1023, Frähn, guidé par sa parfaite connaissance de l'idiome oriental, analysa les textes, confrontant les passages d'Ibn al Ouardi et d'Edrisi. Le passage de ce dernier lui était connu par l'intermédiaire de Schemseddin de Damaschk, géographe, grand érudit, mort en 1506, attestant qu'Edrisi distinguait quatre sortes de Slaves.

En attendant, du fond du dépôt de Leyde, Ibn Haoukal souleva des réclamations. On s'était persuadé que la géographie, publiée par Ouseley, était quelque peu plus ancienne : Ces présomptions furent avérées quarante ans plus tard. La publication d'Ouseley offre une géographie d'Abou Ishak, Persan d'Istakhar, vivant vers 950. Le texte arabe de cet auteur, lithographié en 1839 par Möller, fut traduit en Allemand par Mordtmann à Hambourg, 1845. Préalablement cependant Frähn réussit à donner à la fin de ses investigations les passages en question, aussi bien d'Istakhri que d'Ibn al Ouardi. — En même temps, 1836-1840, paraissait la description d'Edrisi, et on pouvait se convaincre qu'Edrisi n'a jamais dit ce que lui imputait Schemseddin dimeschki.

Or, dans l'état actuel des connaissances, on sait que la première source de la narration de différentes souches ou hordes de Rouss se trouve dans Abou Ishak d'Istakhar. Dans le chapitre où il traite de la mer Khozar, il dit que sur les bords d'Ithil et dans les contreés peu éloignées, habitaient : Khozar, Bartas et Rouss. Des Rouss, dit-il, il y a trois أصناف sortes : dont une est rapprochée à

Boulgar, son roi réside à كوبابه (كوثابه كويابه كوثابه Kouthaba, Kousaba, Kouiaba), ville plus grande que Boulgar. La seconde, la plus considérable, s'appelle صلاويه Salavia (dont le roi demeure à Slava). La troisième population porte le nom de الارثانية Arthania, Ersania et son roi réside à اربا ارباتة (ارثانه) Ersana, Arta (ارثا Ersa). Les marchands parviennent jusqu'à Kouthaba; aucun d'eux ne va à Arba (Ersa), car les habitants mettent les étrangers à mort et les noyent. Par conséquent personne ne peut dire ce qui se passe là, car il n'y a pas de communications. De Arba (Ersa) on tire des peaux de zibeline noire et du plomb. Les Rouss brûlent leurs morts avec le mobilier, pour le salut de leurs âmes. Leur habillement est court. Arba (Ersa) est située entre le pays des Khozars et des grands Boulgars, qui confinent au Roum, au nord de ceux-ci. Ces Boulgars sont nombreux et à tel point puissants, qu'ils imposent le tribut aux provinces limitrophes du Roum. Les Boulgars intérieurs sont chrétiens (Istakhri, version de Mordtmann, p. 106; comparez Frähn, Ibn Foszl. Berichte, p. 264: le passage d'Ibn Haoukal, ibid. p. 257, 258; code persan de la bibl. de Gotha, ibid. p. 265, 266; etc.). Abou Ishak Istakhri ajoute que de l'embouchure d'Ithil à Boulgar, il y a deux mois de chemin par les déserts; et 20 journées en descendant le fleuve. De Boulgar aux premières frontières de Roum (Russie), 10 stations; et de Boulgar à Kouthaba, 20 stations; et à Basdjird, 26 stations (p. 107).

Qui sont ces Rouss, d'après cette relation primitive? Quels sont leurs rois aussi distingués? où sont leurs résidences? — On était d'accord que Koutaba est Kouiaba, Kiiov. Outania et Arba, reconnues pour Avtania et Arta, Ersania et Ersa, décélaient palpablement les Ersans, souche de Mordva. Mais Slavia, Slava et non Sklaba, qu'indique-t-elle? offre-t-elle les Slaves, les Lithuaniens ou quelques autres?

75. Koutaba ou Kouiaba est éloignée 20 stations de Boulgar. Istakhri indique souvent des distances par mirhaba, stations. De station en station il circule dans le Mavaralnahar; il compte 10 stations de Balkh à Bamian, etc. Les stations de cette mesure, au nombre de 20, pourraient à peine répondre à un tiers des distances entre Boulgar et Kiiov. Mais Istakhri dit aussi qu'on évaluait toute la longueur de l'habitable à 400 stations, équivalentes par conséquent à 180 degrés, à chaque degré 2,22 stations. Une vingtaine de semblables stations ne suffissent pas à la distance de Boulgar à Kiiov, mais pourraient la représenter en dernière nécessité.

Abou Ishak témoignant beaucoup d'amitié à Ibn Haoukal, favorisait ses études géographiques. Ibn Haoukal réprouvant hautement l'habi-

tude des emprunts littéraires, a dû spécialment estimer l'ouvrage d'Abou Ishak, parce qu'il l'exploita et le copia dans son traité, composé vers 977. Le passage de trois espèces de Rouss y est introduit mot à mot de l'ouvrage d'Abou Ishak. La lecture de Kouthaba (Kouiaba), de Slavia et d'Artania y est confirmée par les copies plus répandues et plus connues que celles de l'ouvrage de son prédécesseur.

Edrisi, en 1154, puisa dans les écrits plus connus d'Ibn Haoukal : mais il acommode ses paroles à quelque autre relation, leur donne une interprétation toute différente de nos érudits modernes, et distingue les Rouss autrement que ses prédécesseurs.

En 921, Ibn Foszlan a vu de ses propres yeux les Rouss venant dans le pays des Khozars. Ces Rouss certainement n'étaient pas Slaves, mais Skandinaves Varègs.

En 947 Masoudi semble méconnaître les Rouss, traitant plus soigneusement que personne les affaires des Slaves.

Vers 950 et 977, Abou Ishak et Ibn Haoukal connaissent les Sklabons et les trois espèces de Rouss, et ne les confondent point avec les Slaves. D'accord Ersania est de la souche de Mordva : or, Koutaba n'est pas slave (77).

Moukadessi (le jerosolimitain Schemseddin Abou Abdallah Mohammed, mort 1052), rapporte qu'ils (les Rouss) habitent une île (péninsule) malsaine, où ils sont à l'abri de toute attaque. Leur population est d'environ cent mille âmes. Ils n'ont ni maisons, ni troupeaux. Les Sklabes font des incursions dans leur pays (à l'abri de toute attaque?) et les pillent (apud Iakout). — Or, ces Rouss ne sont pas Slaves, ne possèdent rien dans la Slavonie, habitants maritimes des îles, sont Rouss Varègs.

(77) *Mordva* est un ancien peuple, autrefois plus important. Jordanes, 552, les appelle *Merdens*. Constantin porphyrogenète, vers 945, sait que le pays de Μορδια était éloigné 10 journées des Petschenegs. Nestor 1110, avertit l'emplacement de *Mordva* sur le fleuve Oka. Ils firent face en 1228 et 1232 au grand duc de Russie George Vschevolodovitsch, et succombèrent en 1256 sous l'invasion des Mongoux. Les *Mokscha* étaient forcés de suivre les vainqueurs. Plan Carpin 1245, connait la défaite de *Morduins*. Rubriquis 1253, connait le sort de *Moxel* situé au delà du Don. Ad aquilonem sunt silvæ maximae, quas habitant duo genera hominum *Moxel* (Moxes) scilicet qui sunt sine lege, puri pagani. ... Post istos sunt alii, qui dicuntur *Merdas* (Merclas) quos latini vocant *Merdinis* (Merdues, Mardes) et sunt saraceni. Post istos est Etilla fluvius (Ruysbr. p. 251, 252). Marco Polo avait encore nommé *Mordui* et Josef Barbaro *Moxia* et *Moxii*.— Aucun des latins n'a connu les *Ersae*. Les investigations faites en Russie sur le lieu (de Rytschkov, Pallas, Lepechin, Georgi) trouvent à la fois Mokscha et Ersa (Erse, Iersian, au pluriel Ersad, Erdsad) qui se distinguaient par l'habillement des femmes et quelques coutumes. Les Ersa demeurent sur Piana. Plusieurs de leurs villages se trouvent sur Mokscha et dans la partie supérieure de Soura où demeurent les Mokscha. Le long de Volga, de Sok, de Tscheremschan et aux environs des parties kazaniennes et orenbourgiennes, leur colonisation offre un mélange (Fraehn, Ibn Foszl. Berichte, p. 163-168). Arsames au sud de Nijnia novogrod et Mokschan au nord de Pensa, sont certainement les restes de leurs chef-lieux. — Par cette explication de Ersania, il n'y a pas de place pour Kouthaba ou Kokiana.

76. Enfin la qualification de Rouss s'est solidement établie dans la Slavonie; les renseignements relatés par Edrisi connaissent une immense Russie, pays Slave, et c'est de ces Rouss-slaves qu'Edrisi distingue les trois populations d'autres Rouss-tourks. Et il y a deux espèces de Rouss, les uns dans le voisinage de la Hongrie, les autres, dont la langue diffère tant de la langue rousse, que de celle que parlent les Basdjird (Edrisi, VII, 7, p. 437). Les trois populations ou hordes de ces Rouss sont : Arthani, Slava et Bervars, qui ont pour chef-lieu Kokiana (Koutaba, Kouiaba). A quelques détails inconnus à ses prédécesseurs, il applique les distances en stations, énumérées par Abou Ishak et Ibn Haoukal.

Iakout, en 1229, à la place de stations, substitua à la distance de Kouiaba à Boulgar les 20 journées : c'était doubler cette distance favorablement à l'interprétation de Kouiaba par Kiiov.

Ibn al Ouardi en 1349, relate les trois طوايف hordes de Rouss, conformément à ce qu'il a trouvé dans les anciens; seulement les appellations se défigurent : De ces trois populations, l'une s'appelle كركيان Kerkian, avec sa ville كركيانه Kerkiana; l'autre اطلاوة Atlava, avec sa ville طلو Talau (طلوا Talva); la troisième ارني Arani (ارتي Arti), et la ville du même nom (Hyland, Ausg. part. XVIII, p. 150; Frähn, Ibn Foszl. Berichte, p. 142).

Le changement ou la défiguration la plus grave des appellations, est plutôt l'ouvrage des auteurs que de simples copistes. Les manuscrits d'Abou Ishak et d'Ibn Haoukal offrent كونايه كوتابه Kounaïa, Koutaba et même كوبابه Kouïaba; ceux d'Edrisi كوكيانه Kokiana; ceux d'Ibn al Ouardi كركيانه Kerkiana; enfin Dimeschki nomme كراكرتيه Kerakertia.

Voici ce que dit Schems eddin dimeschki dans sa très-érudite cosmographie (p. 133 verso) : Edrisi, dit-il, rapporte, que de son temps il y avait quatre genres اجناس الصقالبه de Saklaba, nommément : صلاوية Slavia, براصية Berasia (Bervars), كراكرتيه Karakertia (Kokiana) et ارثانيه Ersania. Tous portent les noms de leurs pays, à l'exception de Ersania. Ceux-ci dévorent les étrangers qui y pénètrent, et à l'instar des animaux sauvages, ils habitent les forêts et les roseaux de rivage de la mer environnante (Frähn. Ibn Foszl. Berichte p. 143) Tissu de niaiserie de l'invention du cosmographe, qui a surpris plus d'une fois la confiance du savant Frähn.

77. Suivant les conceptions qu'Edrisi développe, au delà de la ville boulgare تابون Taboun, qui est forte, située sur le sommet d'une

montagne et entourée de champs fertiles et d'habitations (78), au delà de cette ville, sont les monts قوقايا Kokaïa, au delà desquels on ne trouve ni habitations, ni être animés, à cause de la rigueur du froid (VII, 6, p. 436). Ces montagnes s'étendent depuis la mer ténébreuse jusqu'aux extremités du monde habité; elles atteignent et dépassent les pays de Iadjoudj et Madjoudj à l'extrême orient, puis se prolongent du côté du midi jusqu'à Nitasch et la mer ténébreuse, connue sous le nom de poix résine; elles sont inaccessibles, à cause de l'excès du froid et de la permanence des neiges sur leurs sommets. Les vallées sont habitées par le peuple dit نباريه Nibaria, qui possède six places fortes et qui sait tellement bien se défendre dans leurs retraites, qu'ils y sont inexpugnables. Ils ont pour coutume constante de ne point se séparer de leurs armes et sont extrêmement belliqueux. Nous en reparlerons, ajoute Edrisi, dans la description du septième climat (VI, 5, p. 396). Mais il a oublié de s'acquitter de son engagement et il n'en dit rien du tout dans le septième climat. La carte itinéraire, n'ayant pas négligé de marquer la position du pays de Nibaria; fournit les noms de six places fortes, où je crois débrouiller :

تحرقومكه Taharkoumouka (Temnikov),
يوسره Iavosora ou Iousara (Insara),
يرونه Iarovna (Saransk),
لوكه Lovaka, ou Louka (Loukoïan),
سراده Sarada (Ardatov),
انعاده Anaada ou Abaada.

Toutes ces places fortes sont placées entre les branches d'un fleuve qui vient des monts Kokaïa et porte le nom de la ville située sur ses bords روسيه Rousia (tabl. itin. VII, 5, 6). Dans la description il est dit là dessus, que les six grandes rivières, dont les sources sont dans les montagnes Kokaïa, mêlent leurs eaux à celles du fleuve Rousia (VI, 5, p. 396); et la ville Rousia, ennemie de Matrakha, qui se trouve sur la mer Nitasch, est située sur les bords d'une grande rivière provenant du mont Kokaïa (VI, 6. p. 400).

Dans un autre passage, Edrisi rapporte qu'à 70 milles de Trebizonde vers l'orient, est l'embouchure de روسيو Rousio, qui prend sa source dans les montagnes القبق Kabk, coule au nord (du nord) du pays ارض اللانيه des Alanes. Il n'existe sur ses rives aucune ville célèbre,

(78) Le mscrit d'Asselin, porte هاموني Hamouni, et la version latine Deboun.

mais quantité de villages bien peuplés et de cultures Ce fleuve se dirige ensuite vers le couchant, puis se jette dans la mer, auprès du lieu ci-dessus indiqué, à savoir, Rousio, à 70 milles de Trebizonde. Il est navigable pour les petites embarcations et sert au transport des marchandises de peu de poids, et à celui des objets d'approvisionnement d'une habitation à une autre (VI, 6, p. 399). Vis-à-vis de Trebizonde est la mer روسية Rousia, éloignée à 5 journées de distance (VI, 5, p. 394). C'est la distance de 70 milles de l'embouchure de Rousio (79).

Cette notice indique, que la mer Rousia est la mer Zabach ou Azof; le fleuve Rouss, Rusia ou Rousio est le Don, et son embouchure est déterminée près de Matrakha, où la mer Zabach entre dans le Pont. Cette embouchure n'offre aucune difficulté. Très-longtemps le Bosphor, le détroit de Kertsch, étaient considerés comme embouchure du Tanaïs, du Don : la mer Zabach ou Azof n'était qu'un lac qui se formait à l'embouchure, lac impraticable pour les grands navires (80). Quant au pays de Nibaria, son emplacement est forcément renvoyé vers le haut du Don à côté de Tambov (Taboun), aux environs de

(79) Fraehn (Ibn Foszl. Berichte, p. 39), accepte la distinction des fleuves روسية Rousia ou روس Rouss et روسيو Rousio, qu'on remarque dans la description d'Edrisi, motivé par différentes désinaisons. Il pense que le dernier Rousio est Fas, Fasis, que les indigènes appellent Roubin ou Rioni. Si l'on voulait admettre l'assertion d'Edrisi, on n'a pas besoin d'aller si loin, on trouve près de Trebizonde un fleuve du nom plus analogue Risso, Rizo, Russo. Ce fleuve induit peut-être les géographes siciliens et Edrisi en erreur et confusion, que nous examinerons bientôt. — Le traducteur Jaubert s'évertue de sa part de distinguer les deux fleuves Rouss, à quoi il avait raison, surtout à cause qu'Edrisi lui-même conçut cette idée. Jaubert pense que le mont Kabk, lequel donne ici l'origine au fleuve (p. 399), est le véritable Kaukase, et Kakaïa est imaginaire des frimes du nord. La version certainement est scrupuleusement exacte et rend bien l'aberration d'Edrisi : mais cette explication de Kabk n'éclaircit l'embrouillement de la description de celui-ci. L'origine kaukasienne d'un fleuve Rouss est controuvée. — Ce sont les obscurités que répand la description edrisienne; d'un autre genre sont celles qu'a fourni en 1586, l'érudition du très-savant Schems eddin dimeschki, sur une certaine rivière Seklab et Rous qui coule entre Ithil et Kour (voyez ci dessus chap 66). — Il y a encore dans la description quelques distances assez curieuses entre Trebizond et l'embouchure de Rousio. Par exemple : de Matrakha à l'île Saranba une journée; de Saranba vers le sud on compte 40 milles à l'île Gardia et de Gardia à Trebizond 3 journées de navigation (c'est 40 milles et 7 journées, font la traverse de 5 journées ou de 70 milles). Mais de Gardia à l'île Azela il y a 20 journées vers l'orient et Azela est située à mi-chemin entre Trebizonde et Matrakha, et il est nécessaire de la toucher quand on se rend de l'une à l'autre de ces villes (p. 396). Or, de Trebizonde à Matrakha on avait au moins 40 journées de traverse. Cette traverse n'est pas directement par la haute mer : mais en côtoyant les rivages d'Abassie et d'Imiretie, où sont à chercher les prénommées îles ou presque îles. — La largeur du Pont 300 ou 400 milles (VI, 6, p. 405), signale la partie large, rapprochée de Constantinople.

(80) Ad orientem, est civitas, que dicitur Matrica, ubi cadit fluvius Tanais in mare Ponti, per orificium habens latitudinem xii miliarium. Ille enim fluvius, ante quam ingrediatur mare Ponti, facit quoddam mare, versus aquilonem, habens in latitudine et longitudine septingenta miliaria; nusquam habens profunditatem ultra sex passus : unde, magna vasa non ingrediuntur illud, sed mercatores de Constantinopolim applicantes ad praedictam civitatem Matricam, mittunt barcas suas usque ad flumen Tanaim, ut emant pisces siccatas, sturiones scilicet et bosas boebatas et alios pisces infinite multitudinis (Rubriquis en 1253, p. 218, de l'édit. de Michel et Wright. — De même p. 250.

Voronej, vers Orel, Toula, Rostov, où les prétendues Kokaïa coloriaient l'ignorance par ses cimes blanches. Au reste, cherchant dans toute l'immensité de la Russie les six places fortes nibariennes, on ne retrouve de noms quelque peu analogues, à la fois réunis ensemble, que sur les confins de la goubernie de Penza. Ces noms s'éloignent quelque peu du Don, mais ils indiquent les places qui couvraient le pays nibarien des incursions des Boulgars. L'écriture arabe, flexible aux changements imprévues, livre نباريه Nibaria à des conjectures. Ajoutez un point diacritique et vous y trouvez بنازيه Benazia, Penazia, Penza. Plus heureux que moi, peut-être un jour retrouvera un emplacement plus convenable pour cette curieuse Nibaria.

KOMANIA.

au dire d'Edrisi et de Petakhia.

78. Les Kangly, Kangars, Πετζινάκοι, Πατζινακοι, Πατζινακῖται, Petinci, Pincinati, Pincinnaturi, بجناك Badjinak, Pietschinghi, partisans et satellites de Boleslav-le-grand, dominaient cent cinquante ans sur les stèpes de la mer noire. Konstantin porphyrogenète nomma leurs hordes et indiqua leur emplacement depuis le Danube, jusqu'au delà du Dniepr vers le Don. Elles possédaient à elles seules des espaces ravagées, remplies de décombres. Il n'y avait que de hordes sans villes, sans établissements fixes. La domination de cette nature, mettait des obstacles à la communication continentale. Les Russes, pour se rendre à la mer, descendaient le Dniepr, forcés mainte fois de combattre les mauvaises dispositions des hordes. Vers l'année 1050, les hordes des Komans vinrent combattre leurs confrères Pietschings et détruisirent leur domination. Depuis cette époque le nom de Pietsching ou de Badjinak n'était connu que dans leur camp antique, dans leur gite primitif, dans le voisinage des Boulgars et des Baschkirs, au delà de Volga, éloigné de l'Europe. Sur les stèpes de la mer noire, à leur place gagnèrent la renommée les Komans, Koumans, Polovtsi, Plauci, Parti, ainsi variablement qualifiés.

Les Polovtsi établis sur les stèpes du Dniepr, faisaient de fréquentes excursions en Pologne. Sur trois ou quatre points éloignés ils exécutaient le passage nocturne par la Vistule, et, pillant, emportaient le butin dans leur camp (Gallus, II, 19, p, 74). Boleslav-le-hardi cherchait les Polovtses jusque dans leurs stèpes, *pene transpartanis* (Matth. II, 19). Sous le règne de Vladislav Herman, en 1190, il renouvelèrent leur incursion. Le jeune Boleslav-bouche-torse, à peine ceint chevalier, détruisit leur irruption et jeta une telle épouvante qu'ils n'osèrent se

montrer, jusqu'à la mort de Boleslav 1139 (Gall. II, 17, p. 175; Matth. II, 29). Après on les revit en Pologne à la suite des Russes, quand ils étaient leurs alliés (Vinc. Kadlubconides, 24, p. 549). Ils étaient ennemis des Russes et secouraient les knezs (princes) dans leurs querelles, ce qui était de mauvais augure pour Kiiov.

Les Komans, appelés Polovtsi et Parti, gagnèrent une certaine célébrité et personne n'a porté son observation sur l'état de leur établissement. Un seul, Edrisi, autant que je sache, en a dit plus que les autres. Sa description a donné l'impulsion à plusieurs historiens modernes, d'avancer que les Polovtsi étaient plus fixés à la glèbe que les autres hordes et qu'ils ne s'adonnaient autant au brigandage : mais leurs possessions restaient indéterminées.

Quand on entreprend de chercher des renseignements dans la description d'Edrisi, afin de les determiner, deux difficultés ses présentent : l'une c'est la manque de positions indicatrices et le vide de la localité, l'autre, la confusion et l'erreur dans lesquelles s'abîmèrent Edrisi et les géographes de Sicile, en coordonnant les relations qu'on leur avait fourni.

Les Komans possédaient les terres successivement inondées par des hordes qui orninairement ne laissaient aucun nom, aucune trace de leur séjour après leur disparition. A peine quelques fleuves considérables conservaient leur appellation : la terre sur tous les points restait anonyme. Les hordes précédentes n'ont fixé aucun nom au sol abandonné. Pourrait-on donc espérer que quelques dénominations komanes se seraient conservées et perpétuées sous la domination postérieure des Mongoux ?

79. Edrisi sait que دنابرس Danabros prend ses sources au nord du lac Termi (ou Touma); au delà de ce lac (VI, 6, p. 405, voyez la carte itinéraire) (81). De l'autre côte du lac, c'est-à-dire de celui du midi (82), le fleuve Dnabros prend sa source au milieu de prairies et de forêts, et là il porte le nom de بلتس Beltes (VII, 5, p. 434) (83). La carte itinéraire ne connaît pas des sources au sud, elle trace le cours du Dnabros, indiquant les sources rapprochées aux monts Kokaïa, accompagnées de l'épigraphe فينابيع نهر دنابرس les yeux du fleuve

(81) Jaubert traduisit le texte : fleuve provenant du lac Termi : la carte s'oppose à cette interprétation.

(82) Le traducteur dit : de l'autre côté, c'est à-dire, vers le midi : la carte itinéraire contrarie cette version.

(83) On peut inventer quantité d'hypothèses sur le nom de *Beltes*, rivière plus considérable, plus grande *bolschaia*; venant du côté de la *baltique*, ou de la Polisie, Podlasie, *polisku*; sortant ou passant par des marais boueux, *(boue bloto)*, elle-même boueuse, *bolotna*, *blotna*.

Dnabros, et le conduit autour du lac Termi, courbé vers le sud-est (VII, 5, VI, 5).

Edrisi rapporte que la Russie avait plusieurs villes sur ler rives du Dniepr: Barmos (Smolensk), Kiiov, Berizoula, Berislav (Periaslav), Kano (Kaniov); il sait que Zaka, près de l'embouchure du Dniestr et du Dnabros, Molsa et Aleska, étaient en la possession de la Russie; toutes ces villes n'appartenaient point aux Komans (84). Dans l'année 1175, Petakhia va directement de Kiiov, 6 journées par le continent jusqu'au passage du Dniepr, par les terres russiennes sans rencontrer un Koman (Tour du monde de Petakh. par Carmoly, Paris 1831, p. 8, 9). C'est la distance donnée par Edrisi, de Kiiov à Aleska. En attendant, Edrisi en examinant le cours et les sources du Dnabros, tracés sur la carte itinéraire rogérienne, remarque tout au nord, sur ses rives rapprochées au lac Termi, deux villes florissantes des Komans, appelées سنوبلى Sinoboli et مونيشقة Mounischka, et il décide que la majeure partie du lac du côté de l'orient, dépend de la Komanie (VII, 5, p. 434). L'histoire ne connaît aucune Komanie aussi enfoncée dans le nord de la Russie, le lac Termi n'a aucune existence; or, toute cette exposition des géographes de Sicile s'évanouit, manifeste une méprise, une erreur qui demande une toute autre explication.

La diction d'Edrisi fournit le moyen de rectifier le malentendu. Il avait dit que de Barmonsa, qui est une belle ville, bâtie sur les bords du Dnabros, à Sinoboli, grande ville, bâtie sur la rive occidentale du Danube (Dnabros), on compte 6 journées (VI, 5. p. 397, 434) (85). Sinoboli, ville russe (p. 397), située sur le Dniepr et dépendante de la Komanie (p. 434), avait par conséquent son emplacement quelque part au midi, dans une position peu éloignée de Kiiov. On ne saurait indiquer aucun autre emplacement plus probable, que tout de suite au delà de Berislav ou Periaslav. A la suite, en descendant, une autre ville Mounischka sur le bord occidental du même fleuve.

De Kiiov à ناى Naï, ville de Komanie, 6 journées (VI, 5, p. 598).

De Naï à قيرة Kirah ou Firah, vers l'orient, 25 milles.

De Kirah à ناروس Narous, vers l'orient, 50 milles.

(84) Seknimil, encore en Krimée, appartenait aux Rouss. En outre ils conservaient certainement leur établissement vareg, sur les langues de Tender, ancien Dromos Achilleos près du golfe Segaltschouk. Les Grecs appelaient ces Varegs Dromites (Simon logotheta, ap. Stritter, II, 958, 967); le golfe Segaltschouk, sur la carte de 1318, se nomme *Varangolimena*, de même sur la carte catalane de 1377; ensuite cette appellation continuait à se faire connaître au sud de la pointe Rosico en Krimée, où l'on voit sur la carte de 1497, de Fredutio, *Varangida;* de même sur une carte de 1514 (Schafarjik, slav. starojitn. II, 2, § 27, p. 506, note 66); les cartes du XVII[e] siècle continuaient encore d'indiquer dans la Tauride un bourg *Varangito* près du promontoire Rosofar, Rosico ou Eskiforos.

(85) L'erreur de l'appellation du Danube au lieu du Dnabros est trop évidente.

De Narous à صلاو Slava, ville des Rouss-tourks (rapprochée à Volga) 135 milles (VI, 6, p. 401). Il est évident que c'est la direction de la route commerciale de Kiiov. Dans cette direction, le nom de la ville de Kharkov seul sonne, comme s'il conserverait la dénomination de Kirah. En ce cas Naï serait Bielogrod russe, possédée par les Komans, qui tracèrent jusqu'à ce point là leurs limites.

80. Mais dans la Komanie intérieure existaient encore deux villes, savoir : طرويا Troïa, et اقليبة Akliba, l'une et l'autre florissantes et comparables entre elles sous le rapport des ressources et de l'apparence; l'une de l'autre éloignée de 8 journées. Akliba était la dernière dépendance, (vers le nord-est) des Komans, à l'époque d'Edrisi.

De Troïa à صلان Silan, en se dirigeant vers le sud, à travers des plaines désertes, ou du moins peu habitées, on compte 100 milles (VII 6, p. 435). Si l'on admettait que Silan reste dans le nom de la ville Ielansk, située sur le Don, les frontières septentrionales de la Komanie se dessineraient suffisamment (86).

Dans cette partie septentrionale de la Komanie, on voit (sur la carte itinéraire) le lac غنون Ganoun, dont les eaux sont gélées à leur surface en tout temps, excepté durant un petit nombre de jours d'été. Ce lac reçoit les eaux de huit rivières, dont une, la شروى Scherva, n'est susceptible d'être traversée qu'en été, à cause de l'extrême rigueur du froid de ses eaux, et elle nourrit dans son sein beaucoup de poissons, dont on extrait une grande quantité de colle.

Dans les forêts environnantes on trouve le berber (castor) (p. 435). La rivière Scherva répond bien à Choper. Quant au lac Ganoun, il est l'œuvre de l'imagination, qui n'a point d'existence, aussi bien que la montagne طوط Tout, de laquelle coulent les rivières vers le dit lac (carte itin. VII, 6).

Narous est une ville commerçante quoique petite : mais vers le sud-est, à 108 milles, se trouvait نوشى Nouschi, plus considérable, environnée de cultures, arrossée par une rivière et située à 100 milles ou 4 journées de قينيو Kiniov, ville considérable, au pied d'une haute mon-montagne, placée vers le nord-est. De Nouschi à la قمانيه البيض Komanie blanche, vers le sud 50 milles (VI, 6, p. 401). — Assigner l'emplacement à toutes ces villes, suivant les distances données, n'est pas difficile, parceque dégagé de toute contrainte, il peut prendre de positions commodes sur les stèpes déblayées de l'appellation quel-

(86) Cependant il serait impossible d'avancer avec Troïa jusqu'à Troitsk, comme le traducteur le veut : impossible de livrer cette ville dans la possession des Komans.

conque. Mais pour comprendre et expliquer le reste, retrouver les positions des places suivantes, s'élève dans la confusion et dans la déviation des géographes de Sicile des obstacles difficiles à surmonter.

Nous avons remarqué une mention faite à l'improviste de la mer Rousia, appelée anciennement مانيطش Manitasch, Maeotis, plus tard Ozak ou Azof, enfin Zabach (87). Elle était vis-à-vis de Trebizond (p. 394). Cependant la carte itinéraire ne lui assigne aucune place, et Edrisi ne la fait connaître par aucun renseignement spécial, par aucun détail. En entendant, examinant sur la carte منتهى بهرنيطش l'enfoncement oriental du Nitasch, le dernier coin du Pont, on y voit sur les côtes entre Matrakha et Trebizond une suite de noms appertenants aux pays étendus entre les mers Zabach et Kaspienne, entre les fleuves Don, Volga et les montagnes Kaukase : comme si ces pays et leurs peuples avaient besoin d'avoir des représentants spéciaux sur ces côtes, qu'on ne saurait confirmer ni constater par aucune donnée historique. Or, il est nécessaire de convenir qu'ils y sont mal placés, qu'ils nous présentent un embrouillement d'idées des géographes de Sicile, et qu'il faut absolument les replacer aux positions qu'ils avaient réellement.

81. De l'embouchure du Dniepr, Edrisi passe plus de 80 milles peu cultivés, jusqu'à كرسونه Kersona. De ce point il côtoye la péninsule, et connaît une suite de localités entassées sur un court espace, auquel il assigne de longues distances.

De Kersona à جاليطه Djalita (Jalta) (88) dans le pays des Komans, 30 milles;

A غرزوني Garzouni (Goriam de Benincasa, Gorezus (89), (Urzuf d'aujourd'hui), ville florissante sur le bord de la mer, 12 milles;

A برطابتي Bertabiti (Pagropol, Nagropoli, Pangropoli, Partnik d'aujourd'hui), ville petite, mais bien peuplée, où l'on construit des navires, 10 milles;

A لباضه Lebadba, Lebata (Lambat), jolie ville, 8 milles;

(87) Iam de mari Nitasch et adjacenta ei palude Manitasch, qnae hodie ol Ozaki appellatur ab ol Ozak urbe, in ejus litore septentrionali sita (Abulf. latina Reiskii versio, in Büschings Magazin, t. IV, p. 148-150). Tan fluvins .. effunditur in illam partem Nitasch, quae hodie mare Azak appellatur ab Azak quod est emporium (id. ibid. p. 173). Ton in mare azokense, quod in libris antiquis mare Manitasch appellatur (id. ibid., t. V, p. 365). — Reiske par méprise dit dans une note (t. IV, p. 148, ol Ozak, nostri Otschakov dicunt, car il sait partout ailleurs qu'Ozak est Azof. — Du temps d'Edrisi cette appellation n'existait pas encore, mais celle de Manitasch lui était bien connue par l'ouvrage de Ptolémée.

(88) Laïa, Lota, Loïa, Laïra, de différents portulans ; Lagyra de Ptolémée. — Voyez Jean Potocki, périple du Pont-Euxin, chap. 2, p. 363, de l'édit. de Klaproth, et le portulan général de notre atlas.

(89) Fortifié du temps de Justinien (Procop. de edificiis, III, 7). — Voyez J. Potocki, périple, p. 363, 464.

A شالوسطه Schalousta (Lasta, Lusta, Lustia, Lastra, Alouchta) (90), ville importante, près de la mer, 10 milles.

A شلطاطيه Scholtatia, Soldadia, (Soldaïa, Soudāk), près de la mer, 20 milles.

A بوتر Bouter, Βουρατ des Byzantins) (91), 20 milles; et de Bouter à l'embouchure du fleuve روسيه Rousia, 20 milles (VI, 5, p. 395). Toutes ces places, comme la première, sans aucun doute, étaient de la possession des Komans, dépendance de la Komaine; elles prouvent à quel point le commerce avait été animé dans cette partie de la mer. Bientôt les républiques italiennes convoitèrent la possession de ces lieux et y trouvèrent un nombre de populations, d'idiomes différents.

Près de cette embouchure, à 20 milles, se trouve la ville مطرخه Matrakha, qu'on appelle aussi et qu'on écrit ميرتقا Matrika, située sur les bords d'une grande rivière nommée سقير Sakir, qui dérive du fleuve Ithil (Volga). C'est une ville très-ancienne, on ignore le nom de son fondateur; elle est grande, très-peuplée et très-florissante. Il y a des bazars et des foires, où l'on vient de toute la contrée environnante, comme aussi des pays les plus éloignés. Ses dépendances vastes, entourées de cultures et de vignobles; les villages sont nombreux. Ses princes, connus sous la dénomination de اولوابس Olou Abbas (grand Abas) et renommées par leur force, leur courage et leur ardeur guerrière, se sont rendus très-redoutables à leurs voisins (VI, 5, p. 395; 6, p. 400). On voit par ce passage, que cette ville, appelée Ταματαρχα par les Byzantins (Constant. porphyr. de adm. imp. 42), Tmoutarakan, par les Russes, qui l'ont visitée et possédée, fut depuis peu perdue pour eux et entra sous la domination des voisins Abases (92).

Non loin de Matrakha, à l'autre côté de l'embouchure de Rousia, entre Matrakha et Bouter (aux environs de Kertsch), se trouve une ville روشيه Rouschia, Rousia, dont les habitants sont en guerre continuelle avec ceux de Matrakha (VI, 6, p. 400, et tab. itinér. VII, 6). D'où l'on pourrait conclure que les Varég-rouss, ayant perdu la possession de Tmoutarahan, soutenaient encore, vis-à-vis de cette cité, un poste militaire.

(90) Fortifié par Justinien (Procop de edificiis III, 7).

(91) Il est probable que Caffa remplaça Bouter. C'est la seule position que je ne puis déterminer par aucune situation indiquée sur quelque carte du moyen âge ou moderne. De toutes les cartes modernes celle de Dezauche 1788, m'a servi le mieux.

(92) Tmoutarakan est entré sous la domination des Russes 965, il échut en partage à Mscislav fils de Vladimir-le-grand. Après sa mort 1034, plusieurs princes s'emparèrent successivement de la ville. Le dernier d'entre eux fut Roscislav Izaslavitsch, cousin des ducs de Prjemisl. Vers 1011, Tmoutarakan fut perdu pour les princes russes, les Abases y dominaient.

82. De Matrakha à مطلوقة Matlouka, qui porte aussi le nom de قمانية البيضا Komania la blanche, ville considérable et peuplée, une journée de navigation ou 100 milles (p. 400) (93). Or, pour arriver à la Komania blanche, il faut passer la mer, et de cette Komania blanche on traverse par terre 50 milles au nord, pour atteindre Nouschi (p. 401). Il est donc indispensable de chercher la Komanie blanche, sur les bords septentrionaux de la mer Azov, qui s'étendait entre Matrakha et Nouschi. Les cartes du moyen âge, de Vesconte 1318, et toutes les suivantes, indiquent constamment l'emplacement de cette Komania, sous le nom de Comania, Chumania, au nord de la mer d'Azov et à peu près aux environs du lac nommé par les Russes Molotschnoï-ozero, c'est-à-dire (lacus, lacteus, lactearius, lactans, aquæ lactariæ), lac au lait ou du lait, qualification qui répond à la dénomination de la blanche (Klaproth, voyage au Caucase, chap. 5, t. I, p. 102). Les cartes postérieures, italiennes et autres, du XVI[e] siècle, et les cartes de Mercator continuaient à signaler la ville de Comania dans cette position et quelque fois une autre du même nom, que nous allons voir tantôt. Or, la position de la Komanie blanche est fixée d'une manière possitive, et elle dirige avec certitude la détermination d'autres lieux.

Cinquante milles de la Komanie blanche il y a une autre Komanie, ville qui porte le nom de قمانية السودا Komania la noire; on lui donne ce nom de noir, parce que son territoire montueux et boisé, est traversé par une rivière dont les eaux, avant d'arriver à la mer, sont noires comme la fumée. C'est un fait connu et incontestable (p. 400)(94).

Une montagne escarpée sépare la Komanie noire de كيرة Kira, qui n'est éloignée qu'à 25 milles. Mais de Kira à la ville de خزارية Khazaria, 25 milles. La ville Khazaria est considérable, bien arrosée sur le bord d'une rivière et d'où dérive le nom de Khozars (p. 400).

Je pense qu'on ne réprouvera pas, si nous nous portons avec Khozaria sur Sarkel, possession des Khozars, située sur le Don. Ils l'appelaient Sarkel, ce qui signifiait dans leur idiome, auberge la blanche, demeure blanche de l'hospitalité : Παρὰ αὐτοῖς τὸ Σαρκελ ἄσπρον ὁσπιτιον. Elle était construite entre 830 et 840. Pour la bâtir, à la demande des Khozars, l'empereur Théophile envoya de Byzant l'architecte Petrone, dit Kamateros (le laborieux) (C. porph. de a. imp. 42). Elle était assez

(93) Dans le tourk chez Nogaï Quaratschaï Quomouq et le Tourk de Tobolk, pierre à feu est : Otlouk-atlouk-utlyq-tasch اوتلق تاش

(94) La carte de Pierre Vesconte et quelques autres du XVI[e] siècle doublent le nom de Comania, ainsi Komania la noire y a sa part. Mais je cherchais en vain quelque vestige de son épitèthe de noire. Près de Zacharievskaïa deux petites rivières noires, qualifiées de noires Kara-touch et Kara-tysch, perdent leurs eaux dans la Berdi, mais sont encore trop rapprochées à Molotschnaïa.

éloignée de l'embouchure du Don, car cette embouchure restait en possession des Alains, qui pouvaient intercepter les communications des Khozars avec la mer et l'embouchure (id. ibid. cap. II). Les Russes l'appelèrent Bialoviéja, tour la blanche. Elle appartenait toujours aux Khozars. Les Petschenegs ni les Komans ne l'ont jamais occupée (95).

Partant de l'embouchure de Rousia (Bospor) à اشكشيه Askisia, place forte du pays des Alains, on compte 150 milles (Eskoï, Jeskoï, sur la Eia, Ieia); d'où on a 20 milles à اشكاله Askala, ville peu considérable mais bien peuplée du même pays des Alains, située à peu près de 6 milles de la mer (p. 399).

83. Pour retrouver la position d'Askala, il ne faut que remonter à peu près 6 milles le Don, six milles de son embouchure dans la mer Rousia, nous nous engagerons entre ses deux bras, dont un est le fleuve Don, l'autre s'appelle Oksaï ou Aksaï. Il s'échappe de la droite du Don à 30 verstes au dessous du confluent de ce fleuve et de Sieviernoï Donietz (le petit Don septentrional); il coule d'abord au nord puis à l'ouest et finit par se réunir au Don à dix verstes au dessous de Tscherkask, à dix verstes au dessus du fort S. Dimitri rostovski. Il y a sur ce bras à 15 verstes de Tscherkask un gros bourg Oksaïskaï stanitza ou station d'Oxaï (Klaproth, voyage au Caucase, chap. 3, p. 51). Or, cette station est 6 milles de la mer d'Azov, parce que du fort S. Dimitri, il y a encore une douzaine de verstes jusqu'à l'embouchure. C'est Aschkala, Askala d'Edrisi. Les Allans la possédaient avec l'embouchure du Don à tout-temps, à l'époque des Pietschings ils pouvaient interrompre les communications entre Sarkel et Kherson, plaçant sur la route des embuscades, surprenant les traversants : καὶ ὁδοὺς ἐνεδρεύων, καὶ ἀφυλάκτιος αὐτοῖς (des Khozars) ἐπτιθέμενοσ ἐν τω διέρχεσθαι πρὸς τε τὸ Σαρκελ καὶ τα κλημάτα καὶ τὴν χερσῶνα (C. porp. de a. imp. 11). De même les Allans tenaient cette position à l'époque des Komans, et le Don, sous le nom de Rousia, traverse le pays des Allans, dirigeant son cours vers le couchant entre quantité de villages bien peuplés et entre des cultures : n'était navigable que pour de petites embarcations : déchargeant ses eaux dans la mer de Rousia 6 milles dessous Askala; ensuite dans celle de Nitasch, à 70 milles vis-à-vis de Trebizond (VI, 6, p. 399). Ni les Pietschings, ni les Komans ne possédaient le canton de sa bouche, il était toujours aux Allans.

D'Askala en suivant le littoral 20 milles à استبريه Istiberia, située au bord de la mer, florissante et peuplée. Ses marchés sont fréquentés,

(95) Jean Potocki, voyage dans les stèpes d'Astrakhan, I, 17; Karamzin, t. I, 51, 90, V, 135; Klaproth, tableau de l'Asie p. 272; le même dans le nouveau journal asiatique, II, 415; Fraehn, Magazin für die Litterat. d. Ausl. 1836, N. 79; Schafarjik, staroj. slav. II, 2, § 27, p. 494.

ses rues larges, ses maisons solidement bâties, ses habitants pour la plupart commerçants et riches (p. 399, 400). Magnifique description, avec laquelle s'étant engagé dans les sinuosités du Don, nous n'avons pas d'espérance de se fixer quelque part dans les stèpes planes et désertes. En suivant le littoral du Don et puis du fleuve Mantisch, nous arrivons au lac ou à la mer de Manitsch, le Manitasch, qui est aussi le nom de la mer d'Azof ou Maeotis, Manitasch. C'est sur les bords de cette mer oblongue que devait se trouver Istiberia, Stiberia, de laquelle une route conduisant à الالانيه Allania, ville d'où les Allans ont pris leur nom, et tellement ancienne, qu'on ignore le nom de son fondateur; distante de Istiberia 24 milles et de Khozaria (Sarkel) 45 milles (p. 400).

Quantité d'orientaux parlent de la ville Allania : cependant leurs relations ne suffisent pour déterminer son emplacement. Elle est au delà du défilé. Le défilé allan باب اللان baballan est évidemment le défilé Dariel, appelé par les Arméniens Tourn Alanats, ou porte des Alains. Masoudi vers l'an 947, a donné sa description; Edrisi en 1154, la compte au nombre de nombreux défilés; Albouféda en 1331, le distingue des autres comme le plus grand des passages. La ville Allania devait donc se trouver au nord, à l'issue du défilé, sur les plaines de Terek. Les Allans qui s'appelaient eux-mêmes Os, As, ont obtenu le nom des Allans de la ville Allan, très-ancienne, qui devait être assez connue, parce que le nom d'Allans est connu dans l'antiquité (96).

Au bout du compte je pense avoir prouvé et suffisamment établi, que sur la carte itinéraire des géographes de Sicile, tout le littoral de Nitasch, entre Trebizonde et Matrakha, formant un recoin de la mer, منتهى d'une mer, un lieu (remotus, recessus, dissitus) retiré, relegué (VI, 6), est tissu de relations mal entendues, mal comprises, et représente pour la plupart le Manitasch, la mer de Zabach. Les géographes semblent n'avoir rien pour la portion littorale entre Matrakha et Trebizond, et s'ils en ont eu quelque chose, ils ont tout divisé en îles. Quelques, capes, pointes, presqu'îles, sur leur carte se sont formées en îles Saranba, Andiseran, Gardia, Azela (97), et la description déroule les

(96) Edrisi (p. 329, 330) compte onze defilés fortifiés dans le Kaoukase par leurs noms, mais en désordre. La carte itinérarie (V, 6), n'indique que huit babs, et n'a pas inscrit tous les noms. La ville d'Allan s'y trouve au sud de bab, du défilé.

(97) La confrontation des noms de ces iles avec les noms connus à différentes époques sur ce parage, n'offre de résultats satisfaisants. *Sarauba* (vis-à-vis de Kherson) répondrait à Coreto du moyen âge, à peu près Anapa; *Andisera* à l'embouchure de la rivière l'Andio et la ville continentale; à 1/2 journée *Siousa*, à Zikkia; vient ensuite *Gardia*, promontoire Giro, enfin *Azela* à mi-chemin de Trebizonde n'a pas de moindre analogie. Un certain temps près de Sevastopol figuraient les Apsilos. — Quand à *Asbala* et la fameuse *Nouneschka*, il paraît qu'il faut les chercher dans les eaux de Manitasch.

positions komanes, khozares et alanes. L'examen de leur description assure que les komans, possédant de vastes terres cultivées, ne touchaient point à la direction occidentale du Don. Si leurs possessions étaient avancées jusqu'au Don, c'est plus au nord où ils avaient pour voisins les Rouss-tourks et les Bartas.

84. Petakhia, dans sa langue hébraïque, appelle les Komans קדר Kedar. Il a vu ces Kedariens, demeurant sous des tentes dans des plaines cultivées qui exhalent une odeur agréable. Ils ont la vue perçante et de beaux yeux, non seulement ils aperçoivent des objets éloignés d'une journée de marche, mais encore ils les reconnaissent. Ils sont excellents archers, au point qu'ils percent de leurs flèches les oiseaux en vol.

Ils ne mangent point du sel ni du pain, mais du riz et du millet cuits dans du lait, ainsi que du beurre et du fromage. Quant à la viande, ils la découpent en morceaux, la placent sous leurs selles, puis font galoper leurs chevaux jusqu'à les mettre en sueur, et, ainsi échauffée, ils la mangent avidemment. Ils laissent aux femmes déplorer jour et nuit leurs mères et leurs pères morts, et elles continuent ces honneurs funèbres jusqu'à ce que quelqu'un des fils ou des filles ou des proches parents soit atteint de la mort. Ceux qui restent, pleurent ceux qui les premiers sont sortis de la vie. Les mères enseignent des élégies à leurs filles et la nuit elles gémissent et se lamentent. Les chiens y mêlent leurs aboiements et leurs hurlements. Les Kedariens n'ont pas des rois mais des princes et des familles nobles.

Ils n'ont point des navires : ils cousent ensemble une dizaine de peaux de cheval étendus et passent une corde tout autour du bord. Ils se placent au milieu avec leurs chariots et leurs effets, attachant la corde à la queue (de peaux) de plusieurs chevaux et traversent ainsi le fleuve (Dniepr).

On ne peut voyager dans ce pays., qu'à la suite d'un guide. Et voici comment le Kedarien se lie par serment : il se pique le doigt avec une aiguille, et donne son sang à sucer à celui qu'il doit conduire, pensant ainsi introduire en quelque sorte son sang et sa chaire dans le corps de l'étranger. Ils ont encore une autre manière de se lier par serment : on remplit de lait un vase d'airain, en forme de figure humaine, le guide et le voyageur y boivent ensemble et jamais ils ne violent la foi ainsi jurée. Dans le pays de Kedar, Petakhia n'a pas trouvé de véritables juifs, seulement des hérétiques qui n'avaient jamais entendu dire ce que c'est que le talmoud (98).

(98) Les juifs, ou plutôt mosaïsans sans talmoud, sont les Karaïtes, qui se servent jusqu'aujourd'hui de la langue tourk-komane.

Petakhia traversa le pays de Kedar dans toute sa largeur en seize jours (y comptant le repos, ainsi qu'il restait dans le pays 16 jours). A une journée de marche (du passage du Dniepr) dans le pays de Kedar, la mer s'avance dans les terres (c'est la mer Zabach, Azov ou Rousia), et sépare ce pays de la Khazarie. Il y a (sur la route traversée, côtoyant cette mer), d'un côté une mer (un lac) qui répand au loin une odeur fétide (Gniłoïe more), et de l'autre côté il y a une seconde qui n'a point d'exhalaison méphitique. Ces deux mers (lacs) sont à la distance d'une journée de marche. Si quelqu'un essaye de traverser la mer putride, il meurt sur-le-champ et beaucoup sont même frappés de mort, quand le vent souffle seulement de cette mer vers l'autre. C'est pourquoi l'on ne hasarde aucune traversée sur celle-ci, que lorsque le vent souffle du côté opposé à la première. Pour traverser le pays (du passage du Dniepr, jusqu'à l'extrémité qui touche la Khazarie) Petakhia employa 8 jours. A l'extrémité de la Khazarie coulent dix-sept rivières, qui finissent par se réunir en une seule (c'est le Don ou Rousia qui se forme de six fleuves au dire d'Edrisi). C'est ici que se rassemblent tous ceux qui veulent partir sur des vaisseaux pour les régions lointaines. De la כוזריא Khozaria, Petakhia se rendit dans le pays de Thogarma (Georgie) (Petakh. Tour du monde, publié par Carmoly, p. 8-15).

85. A peu près cent ans plus tard, après la destruction de la horde Komane par les Mongoux, en 1245, parcourant ces stèpes, les deux franciscains Jean Piano di Carpini, Italien, et Benoît, Polonais, en qualité d'ambassadeur à la grande horde de la part du pape, et bientôt en 1253, le Flamand Guillaume Ruysbroeck, comme ambassadeur du roi de France, ont vu les restes des Komans, et en font mention. Ruysbroeck, frappé de la quantité de monuments tumulaires disséminés sur une immense étendue du pays, construits à différentes époques, par différentes hordes, s'imagina qu'ils étaient tous élevés par des Komans. Cependant il a vu l'enterrement d'un mort, sur la tombe duquel les Komans suspendirent seize peaux de chevaux, par quatre de chaque côté des quatre points cardinaux, et ils placèrent sur cette tombe leur boisson et leur viande. Il apprit qu'un Koman malade s'enfermait avec son serviteur dans sa tente et ne laissait y entrer personne. Plus riches, ils s'entouraient de gardes, pour empêcher à qui que ce soit de se rapprocher à la demeure, parce qu'on craignait, qu'on n'apporte l'esprit malin ou un mauvais vent, qui nuirait au malade. Ils qualifient de prêtre leurs enchanteurs (Ruysb. édit. Francisci Michel et Thoma Wright, de la société géogr. de Paris, 1839, p. 237. 238).

Edrisi, au nombre des hordes de l'intérieur de l'Asie, nomme

celle de خفشاخ Khafschakh (VI, 9, p. 416). Personne ne présumerait de corrélation de ce nom avec les Komans, s'il n'était devenu depuis d'une grande renommée. Ruysbroeck sait, qu'on a de *Comani qui dicuntur Capthac* (p. 243) et que tout le pays *inhabitabatur a Commanis Capthac et etiam ultra a Tanaïs usque Etiliam* (p. 246); *habitabant Commani Capchac, antequam Tartari occuparent eas* (p. 253). Les orientaux parlent beaucoup à cette époque de قبچاق Kabtschak, Kibtschak (Aboul el Faragi, hist. comp. dynast. orient. p. 97, 377, 378, 465, 467; Abu Arabellah, hist. de Tamerl. p. 76, 77, 80-84), et le pays obtint la dénomination de *decht kiptschak*, ou stèpes de Kaptschak (Aboulaghazi bahadourcan, hist. généal. des Tatars, p. 41, 85-89). D'où on a conclu que les Komans portaient le nom de Kaptschak.

Les Petschenegs, appelés par les byzantins Patzinatzi Kangar, et par les orientaux Badjinak Kangli, parlaient la même langue que les Komans πρόσεισι Κομάνοις ὡς ὁμογγοττοις (Anna Komn. alexias VIII, p. 232). C'étaient donc deux hordes de la même souche. Kanghar ou Kangli, venant vers 894 du fond de l'Asie, des rives de Iaïk, et entrant en Europe, prirent le nom de Petzings (Const. porphyr. de adm. imp. 11). Leur noyau resta dans leur patrie primitive, au delà de Iaïk, *incipit terra Kangitarum* (Plano Carpini VIII, 1, § 15, p. 749; Bened. Polon. 5, p. 277) et leur parenté avec les Komans était avérée : *quidam Comani qui dicuntur Cangle; Cangle quædam parentela Commanorum* (Ruysbr. p. 265, 274) (99).

(99) L'idiome koman-tourk, peut être connu suffisamment, parce qu'on a de lui un monument littéraire, parce qu'il répandit sa semence, et il est probable qu'il n'est pas tout à fait éteint. Du temps de l'indépendance des Komans, les Italiens l'étudiaient, l'intérêt du commerce demandait sa connaissance. On connaît les éléments de cet idiome et un petit vocabulaire composé de plus de 2500 mots, arrangé sans doute à l'usage des marchands (le choix des mots du vocabulaire y est à leur avantage), rédigés en 1303. Ces éléments et vocabulaire furent la propriété de Petrarcha, lequel, à sa mort, 1374, en fit don à la république de Venise. En 1824 le bibliothécaire Salvi communiqua leur copie à Klaproth, lequel les publia en 1828 (mémoires relatifs à l'Asie, t. III, p. 122-256). Il examina soigneusement le vocabulaire, indiquant l'analogie des mots avec les autres dialectes tourks. Un nombre considérable sont retrouvés dans les dialectes sibériens : mais un nombre plus considérable se retrouve dans le dialecte constantinopolitain. Cette singulière coïncidence s'explique. Forcés de leurs camps par les Mongoux, multitude innombrable de Komans se retira dans la Gazarie et se dispersa aux environs de la mer Noire. Une portion se retira en Hongrie où, établie, elle renonça à son idiome. La masse de la population séjournant dans la Bulgarie et la Romanie, rencontra les Tourks-ottomans et influença la formation du dialecte qui est devenu dialecte de la capitale, dès que les Ottomans se sont emparés de Constantinople. L'influence de l'idiome koman se décèle dans les langues d'autres souches. Les dialectes slaves, russien, polonais, ont pris du koman : *touman*, tourbillon de poussière; *kari*, noir; *madat*, pleine; *balaban* (faucon) fier-à-bras; *balta*, hache de guerre etc., (réciproquement le koman du slave : *izba*, chambre, *konon*, légal, etc., de l'italien etc.). Enfin on peut présumer que les mozaïsans karaïtes venus de la Komanie, parlent jusqu'aujourd'hui le koman. — J'essayais de chercher dans le vocabulaire l'explication des noms rapportés dans la description d'Édrisi. Ce vocabulaire, sobre en *n*, *m*, n'offrit de grandes chances à mes perquisitions. Il serait trop fort de proposer un changement de la lecture à cet effet, de lire au lieu de Narous

Les noms de Kangl et Kiptschah sont connus jusqu'aujourd'hui parmi les hordes Nogaï, pour les distinguer (Klaproth, voyage du Caucase, 5, p. 100).

Depuis que les Mongoux étendirent l'appellation des Kiptschaks qui leur étaient voisins sur un immense pays, les Komans devinrent Kaptschaks, bien qu'avant personne ne les connaissait sous ce nom et eux-mêmes ne se le donnaient point, étant seulement de la même souche avec les hordes de Kafschah et de Kangli, dont une partie donna l'origine aux Pietschings. Les possessions des Komans et de leur nom, quand ils étaient indépendants en Europe, s'étendaient au levant jusqu'au Don et Volga atteignant du couchant aux Russes. Après leur chûte leur nom s'étendit immensément, fut imposé (par les commerçants de l'Europe) à différentes autres hordes apparentées et disséminées sur la surface des stèpes Kaptschak. Jean Plano de Carpini et le frère Benoît Polonais, voyaient partout les Komans, jusqu'à Iaïk, et ils appellent Comania, tout le pays depuis Gazarie jusqu'à Iaïk (Carpini hist. Mongol. p. 747-749: Benoît Polon. 4, 5, p. 776, 777) (100).

يـاروص Iarous, au moyen de quoi ce nom donnerait يـاروق Iarouk, Irig, lumière. Je trouve Cun كون jour; cun tusin, orient, Kan قان sang, peut-être d'un de ces mots vient قيـنيو Kiniev. Je trouve Chirac (Kirak) كرج chaux, peut-être elle a créé le nom de كيرة Kira. Je trouve karisurmen, je défends, karis (قرس) défendez, c'est l'origine peut-être de قيرة Kira comme fortifié.—Tolamac, sanctifié, est peut être مطلوقة Matlouka, autre nom de اق قمانية Akkomania de la Komanie blanche. — Pourrait-on jamais de (سنبكك بلة) seninbila, *tecum*, et de moninchibi (monin kibi) *talis*, extraire les noms de Sinoboli et de Mounischka (menin, *meus*, munegi, *istius*). Avec plus de succès nous traversons bespor Bourlik (burgil, *torque*, bargil *vade*) où dominait Olu abas (اولو oulou, *magnus*) le grand Abas, parce qu'au delà, quand nous séparons la qualification komane de sarr سهر ville, des prétendues iles, nous nous trouvons confirmé dans notre emplacement de Sar-Anba sur le point d'Anapa, et de Andi-sera, Andi ville sur la rivière de l'Andio.

(100) De la narration de Benoît polonais, on ne connaît que le texte du code colbertin n° 2477, de la bibliot. de Paris. Il n'y avait rien à corriger en l'éditant: tout y est supportable, style et orthographe. Le savant éditeur d'Avezac s'est donné trop de peine en entreprenant de le rectifier. Une de ses rectifications est la conséquence d'une méprise. La narration de Benoit avait : à Bati principe, post duas hebdomadas, ingressi sunt Comaniam (cap. 4, p. 76). L'éditeur y trouve une erreur et corrige : *egressi sunt de Comania*. Cependant Benoit continue à chevaucher par la Comanie jusqu'à Iaïk, cap. 5, p. 477). Il faut donc absolument restituer : ingressi sunt Comaniam (interiorem, ulteriorem). D'Avezac, dans sa savante et profonde notice sur les anciens voyages, admirable sous tous les rapports, dit p. 481 : les trois missionnaires, conduits aux frais de Boleslav, arrivèrent ensuite à Cracovie chez Conrad duc de Lenczy, et (p. 482), il désaprouve avec raison l'assertion de Mathias de Miechov, qui substitua Boleslav le pudique à Conrad contre le témoignage du voyageur. Cependant notre judicieux savant ne s'est pas tiré de ce point obscur quand il dit (p. 482) : qu'il en résulte, que Conrad et son fils Lesko étaient alors à Cracovie avec la duchesse Grimislava. Conrad n'avait aucun fils du nom de Lesko. Si la vieille Grimislava était encore en vie, il y avait trois duchesses qui pouvaient porter le titre de duchesse de Krakovie, la mère Grimislava, puis la belle fille Kunigonde, femme de Boleslav le pudique, et Agasie, femme de Conrad, qui était en possession de Krakovie. Sous le rapport de ce personnage le point est obscur. Si l'on admet, suivant le dire de Mathias de Miechov, que Grimislava se trouvait alors à Krakovie, le fils de Conrad serait Kazimir ou Ziemovit, depuis duc de Mazovie.

Bartas.

86. Suivant les contes sur les guerres d'Alexandre-le-grand, relatés et répétés par Iosef Gorionide, le roi de Macédoine soumit les susmentionnés Bartas. Après la conquête de אבסיא Absia, il alla contre ברטיאה Bartiah et la conquit. Après, ayant renversé Olynth, il alla dans les terres de Kanaan (des Slaves) et il les a soumi. Il alla dans la terre מאוטין Meotin (près de l'embouchure du Don) et l'occupa. Dans cette terre, la faim fit des ravages parmi les Macédoniens; grande quantité moururent, ils dévoraient leurs chevaux, et les cavaliers, privés de leurs montures, murmuraient hautement. D'ici il se portait de pays en pays jusqu'à la terre de לוקיום Loukioum (Lucanie), d'où il passa à Akrakantus en Sicile (Iosip ben Gorion, cap. 9, p. 64). C'est l'expédition septentrionale d'Alexandre.

Le nom de Bartiah, Bourtas, Bartas, (Partes), n'était pas ignoré des écrivains arabes, avait même une certaine célébrité. Istakhri, Ibn Haoukal, Masoudi, Edirsi, s'empressent de l'inscrire; il est connu dans les fastes de Russie. Istakhri indique leur position géographique. Ils habitent, dit-il, dispersés dans des maisons de bois et forment deux hordes, dont l'une habite sur les frontières de Goz; elle ne compte que 2000 âmes et personne ne peut les dompter; ils relèvent des Boulgars. L'autre, assise sur les plaines d'Ithil, voisine des Khozars, touche aux Badjinaks qui sont voisins des Romains. Leur langue ressemble à celle des Boulgars et des Khozars; ils sont mahommédans (versio Mordtmann, p. 105, 106). Le fleuve Atel, rapproché au pays des Rouss, tourne vers l'est, et, sorti du pays des Boulgars, traverse les Bertas, et son embouchure principale est dans le pays des Khozars. De l'embouchure aux Bertas, il y a 20 journées; de ce point les Bertas l'occupent dans l'espace de 13 journées. De l'embouchure d'Atel on compte un mois jusqu'aux Badjinaks (de la mer noire) et des frontières des Bertas aux mêmes Badjinaks 20 stations (Istakhr. p. 104, 106, 107). Ibn Haoukal répète cette relation d'Istakhri n'y ajoutant rien de nouveau (ap. Carm. revue orientale, t. III, p. 260, 262; itinér. de la terre sainte p. 18, 20).

Masoudi connaît une rivière Bourtas, qui se jette dans le fleuve des Khozars (dans Ithil), par laquelle les barques des Boulgars et des Khozars descendent et remontent sans cesse. (C'est un bras du Volga). Les populations tourks y sont fixées. Les Bourtas sont un peuple tourk qui demeure sur les bords de cette rivière, à laquelle il a donné son nom (ap. Carmoly, revue orient. p. 266, itinér. de la ter. s. p. 28). Dans l'année 921 les Rouss-Varègs, après leur défaite aux environs de la caspienne, subirent un nouveau désastre en passant le pays des Bourtas.

Edrisi (VI, 6, p. 403), quant aux distances, reproduit exactement ce qu'Ibn Haoukal répétait autre fois. Les 20 et les 15 journées par Ithil ne sont pas reprochables : mais un mois et 20 stations pour atteindre les Badjinaks, sont dirigés par Edrisi dans un pays perdu : il n'y avait plus de Badjinaks sur la mer noire, ils furent remplacés par les Komans: cependant Edrisi par cette répétition copiste, commune aux écrivains arabes, déclare les Badjinaks voisins des Rouss même au VIIe climat (p. 457). Si donc on voulait détourner ces distances d'un mois et de 20 stations vers les Badjinaks de l'est, Badjinaks intérieurs, il faudrait les refaire, les régler sur une autre proportion. — Mais à la suite de sa répétition, Edrisi ajoute que les villes des برطاس Bartas, sont au nombre de deux برطاس صوان Bartas et Savan, et qu'ils parlent une langue qui diffère de celle des Khozars et des Rouss (VI, 6, p. 404). Sa carte itinéraire (VI, 6) place ces deux villes également le long d'Ithil; or, toutes les deux sont de la horde occidentale assise sur Ithil; de l'autre aussi inexpugnable suivant Istakhri, assise sur les frontières de Goz, il n'y a plus de question. En effet, Edrisi remarque que les Rouss (slaves) qui habitent dans le voisinage de la Hongrie, subjuguèrent les Rouss (tourk), les Bartas, les Bulgars et les Khozars, les ont chassés de leurs pays, se sont emparés de leurs possessions, en sorte qu'aux yeux des autres peuples il ne reste d'eux sur la terre absolument rien que leur nom.

En effet, ces noms continuent à figurer dans les répétitions, et, dépaysés qu'ils furent par les conquêtes russes, ils figurent décélant l'existence des hordes après leur défaite. Même les Bourtas ne disparurent sitôt, et sont comptés au nombre des peuples conquis par les Mongoux : *Brutachi qui sunt judœi* (Plano Carpini, VII, 3). Bakoui (en 1413), ne les a point oublié dans sa compilation : بركاس Barkas (lisez برطاس du pays des Khozars le long du fleuve Athel; ses habitants sont musulmans, ont une langue qui diffère des autres. Il y a chez eux de beaux renards, des ouabr rouges (VI, 7) (100).

(101) Ensuite il annote le pays بلاد بجباك Babbak (lisez بجناك Badjinak), race de Tourks qui demeurent près du pays des Seklabs. Ces peuples ont une longue barbe, ne payent de tribut à personne et vivent avec leurs femmes comme des animaux (VI, 8). Ensuite se rengent chez lui à la long. 65° 0', et à la latit. 42° 0' le pays de Bodja qui sont Tourk du VIe climat (VI, 9), et il faut les retrouver en Afrique comme les long. et latit. l'indiquent. — Paul Savelev (dans sa topographie des fouilles de la monnaie arabe en Russie, p. 64 66), motivé par plusieurs localités qui portent le nom de Burtas entre Kazari, Volga et la rivière Mokscha, et remarquant que les arabes ignoraient les Mokschans sous leur propre nom, veut conclure que les Bartas sont les Mokschans. Il est probable que les localités Burtas sont des réminiscences du séjour des Bartas à l'ouest du Volga, Istakhri autorise de le croire, car il indique les possessious des Bartas assez étendues, mais il les étend aussi à l'est du fleuve jusqu'aux Goz : et le principal siége de Bartas était sur Volga entre les

En effet, ces petites hordes de Bartas avaient quelque retentissement qui perçait à travers les Komans, Polovtzi, et motivait peut-être plusieurs écrivains latins de donner aux Polovtzi le nom de Partes.

Ce retentissement était plus remarquable en orient, et c'est à cause des peaux de renards noirs et rouges, qui, sortant des pays des Bartas, portaient l'appellation de bourtasiah, bourtasit. Les rouges n'étaient pas d'une grande valeur, mais les noirs étaient préférés aux hermelines, aux zibelines, et à toute sorte de fourrure. On les payait énormément : recherchés par les émirs arabes et persans, afin de couvrir l'habillement, les bonnets, les robes, ainsi qu'il est difficile de voir un émir qui n'aurait d'habillement doublé de renard bourtasien. (Masoudi, ap. Carmoly, itinér. de la terre sainte, p. 28).

Commerce, État social.

87. Examinant les relations d'Edrisi, dans le but de déterminer les itinéraires, les emplacements des localités, les limites des pays, nous avons rencontré à chaque pas des notices sur le commerce. Ces relations venaient en effet de commercants, de marchands qui observaient spécialement les objets de leur vocation. Certes, nous ne pouvons pas espérer d'y trouver l'énumération de toutes les marchandises, mais ce qu'on annota de leurs narrations peut former l'idée de l'état commercial de différents pays et des changements dans le négoce, qui décidaient de la prospérité et de l'existence des états. Nos considérations sur Edrisi se bornaient aux VIe et VIIe climats; aussi l'examen du commerce s'attache presque exclusivement à la Russie et à la Pologne.

Chaque pays avait son industrie, car si les étoffes demandaient des fabricants, les fourrures ne pouvaient entrer dans le commerce sans une préparation industrielle. La première est supérieure et par excellence. Nous pensons que nous ne tombons pas dans l'erreur, quand nous avançons qu'elle doit être spécialement réservée à l'empire byzantin, le seul pays dont les produits de l'industrie et des arts se répandaient très-loin de tous côtés. Les latins fournissaient des objets plus communs, à l'usage plus ordinaire, et ces objets ne se répandaient pas autant, pas aussi loin. Les fruits de la terre étaient consommés sur le lieu, ou

Khozars et les Boulgars. Les Mokschans étaient-ils là et au delà du fleuve ? — Peut-être les arabes n'ignoraient pas le nom de Mokscha; on pourrait le retrouver dans leur Maschaqa. Au reste, les Bartas furent détruits comme les autres hordes. — Klaproth (tableau du Caucase, p. 92, et Asia polyglotta, p. 126), distingue les Brutachi de Plano Carpini, présumant que c'est une peuplade du Kaukase.

dans le voisinage, car bien que tout le pays du nord n'était pas surchargé de population, les pays les plus peuplés avaient en abondance de quoi vivre chez eux. Les métiers seulement avaient l'avantage de fournir aux peuples plus éloignés, les vêtements, l'habillement et quelques commodités plus communes. L'industrie de l'orient avait pour elle un terrain spacieux en Asie même, cependant ses produits pénétraient vers l'occident et se mêlaient aux byzantins. Le trafic local et limitrophe consistait en céréales, bétail, commestibles, vêtements, ustensiles, vases, esclaves (102). Et le grand commerce, le négoce étendu, était du luxe, ses marchandises consistaient en objets précieux, de haute valeur.

Ce luxe siégeait dans les églises, dans les cours, et celles des rois de Pologne, des deux Boleslav et de Miecislav II, surpassaient toutes les autres : *incredibile*, *ineffabile*. Il y a peu, la Pologne lavée de l'eau baptismale, encombra les sanctuaires de richesses, comme on peut le voir par le fameux pillage de Gnezne par les Bohêmes. Les cloches de bronze, croix, tables coulées d'or et d'argent, les apparats (Cosm. sub. a 1034, edit. Menken, t. II, p. 2017). Ces objets de luxe des églises étaient pour la plupart fondus et fabriqués en Pologne. Lorsque, en 1085, Vladislav Herman envoyait sa pieuse missive à S. Gilles en Provence, il fit battre un calice d'or, et fit fondre une statue de l'enfant en or; il y ajouta les apparats de l'église d'or et d'argent (brodés) : *nec mora puerilis ymago*, *cum calice de auro purissimo fabricatur*, *aurum argentum*, *pallia*, *sacræ vestes præperatur* (Gallus, I, 30); *admodum pueri imaginem fabricata* (id. ibid.).

La pénitence de Boleslav III bouche-torse (1117-1120), enrichit l'église de S. Adelbert à Gnezne. Il décora l'église et ses autels; il fit fabriquer une chasse pour les reliques, pour le chef du saint, dont les perles et les pierres précieuses n'étaient de moindre valeur que l'or pur de 80 marcs : *per ecclesiam et in altaribus ornamenta præsentavit*..., *in illo feretro auri parissimi* 80 *marcæ continentur*, *exceptis perlis*. *gemmisque præciosis*, *quæ minoris quam aurum præcii non videntur* (Gal. III, 25). L'église fut décorée par une porte de bronze représentant dans 18 tableaux l'histoire du saint, encadrés dans des chassis d'une

(102) Ἀγοράζουσι ἐξ αὐτῶν βόας καὶ ἵππους, καὶ πρόβατα, les Kiioviiens de Petzenehs (Const. porph. de adm. imp. 2); de même auprès des Komans. Les Khozars achetaient des Russes, le miel et la cire (Ibn Haoukal). Le sel entrait en Pologne de Halitsch : conferimus etiam eidem claustro, singulis annis, tredecim planstratas salis integraliter sicut de Russia ducuntur, de teloneo in Sandomiria recipiendas (donation de 1176, 10 août à Souleiov par Kazimir le juste édité en 1845, à Varsovie, n° IV, p. 12). Les environs de Krakov avaient leur sel (dipl. (1105) 1120, in tinecia Szczygielscii; bulla 1136, in dipl. mag. pol. Raczynscii). — Sur l'achat des esclaves nous nous expliquons ailleurs : la traite était inconnue, le nord n'était pas à tel point de civilisation.

riche composition. Les deux battants longs de 9 ½ pieds de Paris, sont chaque d'une seule fonte (103).

Il est probable que pour confectionner de semblables objets, on fesait venir mainte fois des artisans étrangers, surtout allemands, car l'Allemagne à cette époque était renommée pour ses fonderies; le produit des fonderies allemandes allaient en Italie (104). Ces fonderies exécutaient des ouvrages gigantesques: cloches, statues, portes d'églises. Mais pour la fabrication des battants de Gnèzne, les artistes allemands pour sûr n'y coopéraient guère : car la Pologne avait en même temps une porte de leur ouvrage, dans le style et le gout byzantino-allemand, généralement pratiqué en Allemagne, et les battants de Gnèzne sont d'un tout autre genre.

Alexandre, évêque de Plotzk (vers 1154), fit venir les fondeurs Riquin et Waïsmuth de Magdebourg, qui lui fabriquèrent une porte de bronze en 24 tableaux de l'histoire du Christ, encadrés sur deux battants de bois (105). En même temps Otto, évêque de Bamberg, connaisseur de l'art de son pays, détruisit (en 1124 et 1125) les idoles des Pomoraniens *sculptoria arte incredibili pulcritudine celata.*

88. A côté du luxe et de l'opulence siége ordinairement, sinon la misère au moins la pauvreté. En Pologne, à cette époque, agricole, sans industrie, il n'y avait pas de misère, d'indigence, mais la pauvreté, la modicité; une fortune médiocre mais suffisante, raillait le luxe opulent qu'on qualifiait de richesse.

Les marchands et les voyageurs qui connaissaient différentes parties du monde, furent d'accord que la Pologne est un pays de lait et de miel; ils y virent les rues des villes formées par des maisons contigues; les terres cultivées, des jardins, des arbres fruitiers : la nourriture des habitants ne demandait rien de l'étranger. Cependant les poissons étrangers arrivaient de différents pays : *maritima divitia, opes equoreas* des Pomoraniens; l'huile de poisson des Komans, poisson de Volga de la Khozarie (106). Sans doute on aimait à assaisonner les plats avec des épices : poivre *χερσονιτῶν τον μισθὸν... πιπεριν καὶ ἑτερα* (Const.

(103) Voyez la figure et la description dans mon ouvrage polonais : la Pologne du moyen âge, t. IV, p. 296-329, publié à Posen 1851.

(104) Quidquid in auri argenti cupri et ferri, lignorum, lapidumve subtilitate solers laudet Germania, dit le moine Theophil. — O Germania gloriosa ! tu vasa et aurichalco ad nos subinde mittis, chante un des anciens poètes (Fiorillo, Gesch. der zeichnende Künste in Deutschland, II, p. 81).

(105) La figure et la description de cette porte étaient publiées par Frederik Adelung : die korsunische Thüren in Kathedralkirche zur heil. Sophien in Nowgorod, Berlin, 1823, in-4°. — Cette port était donnée comme cadeau à la sainte Sophie par un duc de litvanie, et transportée à Novogrod vers 1390. Voyez dans ma Pologne du moyen âge, t. IV, p. 269 295.

(106) Nouqeschka d'Edrisi, VI, 6, p. 404, 405.

porp. de adm. imp. 6), gingembre, oranges, (conf. Edrisi VI, 6, p. 405). Le vin nécesaire à la célébration des messes. Suivant toutes les apparences, on était plus porté à l'aprovisionnement d'une excellente boisson, qu'à l'amélioration de la cuisine, parce qu'on voit de bonne heure un échanson parmi les dignitaires de la couronne, et la fonction du dignitaire de la table ne s'étendait guère à la cuisine, seulement à la couverture de table. (Le dignitaire de la cuisine ne parut qu'au xv[e] siècle). En effet, quand la boisson dans les festins coulait en abondance, les couvertures des tables brillaient de luxe et de magnificence.

Lorsque Gallus, un des chapelains de la cour de Boleslav III, rappelle que du temps de Boleslav-le-grand *vasa et supellectilia, nulla lignea habebatur* (I, 6, p. 41), il est évident que de son temps la table royale était chargée de vases et d'ustensiles de bois, et ceux du temps de Boleslav-le-grand, n'étaient que d'or ou d'argent, de métal ou de corne (107). Boleslav III, célébrant huit jours le festin de sa noce, distribuait seulement ceux qui étaient en or ou en argent (Gall. II, 23, p. 181).

La couverture de la table exigeait différentes marchandises qui déployaient un luxe recherché pour éblouir la vue; demandait des tapis et des tissus (108). De même les siéges, les planchers, les murs, l'entrée, le vestibule et la cour brillaient de toutes sortes de couleurs, d'or et d'argent (109). Les chevaux harnachés, rayonnaient d'or et d'argent (110), et le cavalier ne négligeait point sa propre personne; les rangs des guerriers éblouissaient par la couleur de différents régiments (111).

Du temps de Boleslav-le-grand, personne n'osait se présenter à la cour habillé simplement en toile de lin ou de laine; personne n'y allait dans sa simple pelisse : chacun était surchargé d'habillement; la pelisse ou la fourrure avaient de précieuses couvertures, brodées en or (112). Les hommes, chargés de la chaine d'or sur le cou, marchaient dans les habits royaux, car le roi distribuait chaque jour des

(107) Ces vases étaient : cypha, cuppæ, lanceæ, scultellæ, cornua mensæ.

(108) Gallus (I, 6) fit une spécification de pallia extensa, nappes; cortinæ, porte assiettes; tapecia et strata, courte-pointes et housses; mantilia et manuteria, serviettes et essuie-mains.

(109) Baldekinl de samnitis, diversisque præclosis sericis ornamentis, comme on a décoré près de Gnèzne le chemin du pèlerinage nu-pieds de l'empereur Otto III, (miracula scti Adalb. cap. 9, édit. Pertz, t. IV, p. 615). Les étoffes de Bagdad, Baldak, et de soie. — Boleslav II, tributa in tapetis strata prospectabat (Gall. I, 26, p. 105). Les rois tenaient leurs conseils, donnaient les audiences, devant leur maison sous des tentes.

(110) Frementium equorum auro et argento fulgentia frena (Joh. canap. vita scti Adalb. cap. 7, edit. Pertz, t. Iv, p. 586).

(111) Acies, diversitas indumentorum discolor variavit (Gall. I, 6, p. 39).

(112) Milites et feminæ curiales, pro lineis vestibus et laneis utebantur.... nec pelles sine pallio et aurifrisio portabatur (Gall. I, 6, p. 39). Pallium, n'est pas un menteau mais une espèce d'etoffe; pallia font partie des apparats de l'église; les pelisses, pelles palliis coopertæ, pallia sont étendues sur les tables, pallia extensa; pallia répondent aux lineis et laneis vestibus.

soubes et des zoupans (113). Les dames de la cour, couronnées d'or, ayant à leur cou des colliers et des boucles enfilés; des bracelets à leurs bras; vêtues de robes brodées en or, décorées d'agraphes, de boutons, de pierres précieuses, se trouvaient à tel point surchargées qu'on les soutenait, pour qu'elles puissent se tenir debout (114). On ne peut pas considérer cette relation pour une trop forte exagération, pour ce siècle d'or. L'ecclésiastique près de l'autel, se tournait avec peine, accablé de la pesanteur de l'apparat; le guerrier se remuait lourdement sous son armure et sous sa chaîne; les dames se courbaient sous le poids des pierreries et des métaux qui décoraient leurs membres et leur coiffure. Luxe effréné, incroyable et ineffable pour les autres cours. La reine Rixa (en 1036) fuyait de Pologne, ennuyée et dégoûtée de l'intolérable faste de la cour et de la barbare étiquette des Slaves (115).

Ce luxe, avec le temps, déchut de sa hauteur. Le chapelain de la cour de Boleslav III voyait comme *milites et fœminæ curiales lineis vestibus vel laneis utebantur et pelles* (I, 6, p. 39); il a vu comme le roi, aux festins de huit jours de sa noce, distribuait de son vestiaire, à la manière antique, les zoupans et les soubes couverts de soierie et décorés de broderies en or : *renones et pelles palliis coopertas et aurifrisiis delimbatas* (II, 23, p. 181). Ce luxe déclina à la cour, non pas qu'il y eut moins de matières dans la circulation pour le satisfaire, mais parce qu'il n'y avait plus de ressources à disposer de ce qui se divisait et se dispersait parmi les hommes qui avaient leurs jardins et leurs châteaux; il perdit son éclat, parce qu'au lieu de décorer et couvrir la grossièreté d'une toile ou d'une pelisse, il entra dans leur confection et améliora celle-ci en lui donnant un certain lustre. Il y avait encore d'autres circonstances qui changaient la nature du luxe, que nous voulons exposer.

Les métiers de Pologne ne pouvaient point fournir tout ce que demandait ce luxe. Il fallait acheter chez d'autres à l'étranger, et payer argent

(113) Torques aureas immensi ponderis (Gall. I, 12, 16, p. 64, 82); indumentis regalibus adornat (id. I, 13, p. 70); qui vestes (zoupany) mutabatis cottidie (I, 16, p. 82) : ceux de la veille étaient probablement reportés dans le vestiaire.

(114) Mulieres vero curiales coronibus aureis, monilibus, murenulis, brachialibus, aurifrisiis et gemmis ita onustæ procedebant, quod, ni sustentarentur ab aliis, pondus metalli sustinere non valebant (Gall. I, 13, p. 64, 65). Vos matronæ, quæ coronas gestabatis aureas et quæ vestes habebatis totas aurifriseas (I, 16, p. 82). — A voir l'habillement moins clinquant de la dame Strjezislava, modeste mère de saint Adalbert, couchée sur sa chaise-longue dans un compartiment de la porte de l'église à Gnèzne. — Il y a peu de temps, en 1844, on a trouvé dans la grande Pologne près d'Obrjitzko, quantité de boutons, d'agraphes, d'annelets, de boucles et d'autres pendants, d'un ouvrage très-fin, enfouis vers 980, dont on voit les figures dans la description de Jules Friedlander : Fund von Obrzitzko, Berlin, 1844, in-4°. On retrouvait déjà de semblables en Poméranie. C'est probablement l'ouvrage byzantin, connu aussi en orient. Ce qu'on a retrouvé jusqu'aujourd'hui est tout en argent.

(115) Dictu incredibile, ac ineffabile (Ditm. IV, 28); utpote fastu ejus intolerabiles, simul et barbaros slavorum pertæsa ritus (vita Ezonis, cap. 3, inter script. brunsv. Leibnitzii, t. I, p. 320).

comptant bien d'objets des fabriques étrangères. Non loin de Krakovie et de Biton, près de Zwierszov ou Sieverz, la Pologne possédait des mines d'argent (116). On ne peut pas présumer qu'elles aient données une suffisante quantité de métal pour payer tout. Les ressources à cette fin existaient dans les cérales, dans l'abondance des produits du travail et dans l'exportation limitrophe. Le sol était fertile et cultivé, les villes florissantes remplies d'ouvriers aussi habiles qu'intelligents (Edrisi, VI, 4, p. 389).

89. L'or et l'argent qui donnait tout l'éclat au luxe des églises et de la cour, étaient un objet de commerce, une marchandise, nécessaire en partie pour le vaste négoce, quand il était acquis par échange et transporté en lingots; il n'avait pas de valeur pour le petit trafic. Les Prussiens n'y attachaient aucune importance, ils ne demandaient que des tissus en laine (117). Les insulaires Roughiens ne voulaient point admettre du numéraire, ils se contentaient de la valeur des toiles (118). La Pologne était plus accessible à la circulation de la monnaie, et moyennant ses ressources, elle achetait des masses d'or. On avait du temps de Boleslav-le-grand, *superfluitatem pecuniæ, aurum commune;* c'est avec le temps que son éclat s'affaiblit devant la luisante paleur de l'argent (119). C'était la conséquence de ce changement dans le commerce, où l'or et l'argent, principale marchandise, céda la place aux marchandises d'industrie, conséquence de ce progrès qui dispersait le restant des métaux précieux dans des mains nombreuses, dans toutes les parties du pays.

Pour l'habillement, les garnitures de la parure, les étoffes, les orfèvreries venaient longtemps presque exclusivement de la Grèce, de Byzance, de Kherson (120). Là étaient les manufactures des étoffes de soie, *serici;* de velours, *sammeta*, de pourpre, *βλαττια*, en général des étoffes de différente couleur, *pallia;* là on brodait en or, *aurifrisia;* là on fabriquait tapis, rideaux, pavillons, ceintures, *πρανδια*, bracelets,

(116) Villa ante Biton (dans la haute Silisie) quæ Zuersov dicitur cum rusticis argenti fossoribus bulla Innoc. papæ 1136, in cod. maj. pol. Raczyn. n° 4).

(117) Pruzi aurum et argentum pro minimo ducunt... pro laneis indumentis efferunt præciosos martures (Helm. 1, 1, 5).

(118) Apud Ranos non habetur moneta, nec est in comparandis rebus consuetudo numerarum, sed quicquid in foro mercari volueris, panno lineo comparabis. Aurum et argentum, quod forte per rapines et captiones hominum, vel undecunquæ adepti sunt, aut uxórum cultibus impendunt, aut in ærarium dei sui conferunt (Helm. I, 38, 7).

(119) Pecunia, dans la relation de Gallus, désigne non seulement la monnaie courante, mais en même temps des lingots d'or et d'argent.

(120) Χερσονιτῶν τον μισθον... οἷον βλαττία, πρανδια, χαρέρια, σήμεντα... δερματια ἀλληθινὰ παρδικα (Const. porph. de adm. imp. 6). Cela passait du temps de Constantin par les possessions des Petscheneghs; après leur destruction, passait de Kherson directement dans les terres des Russiens. A la suite de ce commerce, les Russes, qualifièrent d'ouvrage kersonien, tous les monuments et objets artistement élaborés.

χαρερια, *brachiales*, et multitude de parures de ce genre σήμεντα, qui s'attachaient à différentes parties du corps, à tous les bords d'habillement, franges, annelets, boucles, boutons, agraphes. A cette époque, les fabrications exécutées en Perse, en Asie, à l'imitation des Grecs, ou par les Grecs eux-mêmes, restaient encore sur le lieu, n'arrivaient pas à une telle quantité aux rivages du Volga et du Don comme postérieurement, ne se mettaient pas encore en concurrence avec les manufactures byzantines. Les soieries baldakines, et les tissus de coton de l'orient eurent plus de fortune plus tard. Des environs du Don et du Volga arrivaient plutôt les poissons, et, ce qui était plus important, l'or et la fourrure.

Byzance a pu transmettre de l'Afrique les peaux de léopards et quelques dépouilles des animaux du sud; mais les fourrures de martres, de belettes, de zibelines, de renards rouges et noirs, bourtasses, le castor, sortaient des environs du Volga et du Don, *pelles præciosas* (Gall. I, 6, p. 36), dont l'aspect et l'odeur furent du goût de l'occident (Helm. I, 1). Ces fourrures arrivaient par de grands chemins, et se dispersaient par des chemins particuliers. Par ce dernier moyen, les Prussiens pouvaient, de leurs forêts marécageux, fournir certaine quantité au monde chrétien : *pelles abundant, peregrinis offerunt, tam præciosos martures* (Helm. I, 1, 8). Sur le grand chemin se trouvaient les Kiioviens et chez eux le gros du commerce.

90. Dans chaque siècle il ne manquait pas de mouvement commercial dans ces immences distances du nord; il était lent, traînant, mais il rapprochait les peuples éloignés. L'invasion du mahométanisme et les perlustrations des Arabes l'ont animé sans doute; mais c'est par l'activité de la dynastie sammanide (890-1004) et par le concours de ces événements, qui déplaçaient les situations de la race Slave, qu'il prit une extension considérable, et, grandissant, coopéra à la permutation de l'état social et politique de plusieurs pays et nations. Sur les rives du Volga, les marchands des côtes de la Baltique se rencontraient avec les marchands des côtes de la mer rouge et du golfe persique. Les peuples du nord, prenant l'or et l'argent des mahommédans, donnaient en échange ces précieuses fourrures, qui émerveillaient les climats plus échauffés. D'un autre côté, ces précieuses fourrures, de même que l'or et l'argent, acquis par le trafic, furent échangés avec les occidentaux, pour le vêtement ordinaire, pour de petites commodités de la vie, qui manquaient au peuple du nord. La Slavonie du Dniepr, où les Varèg-Rouss se sont casernés, par sa situation forma bientôt un entrepôt, et devint l'intermédiaire de toutes les opérations du négoce occidental. L'esprit mercantile s'empara des peuples, les villes et les cités grandi-

rent rapidement en population, en métiers, en trafic, en extension; à côté des chaumières, pleines de nombreuses familles, les architectes grecs élevaient des édifices en pierre, d'épaisses murailles et fortifications, des basiliques, des cerkievs, décorées de mozaïque la plus recherchée. Les marchandises étrangères traversaient continuellement, s'arrêtaient sur les marchés et encombraient les dépôts; les marchandises principales consistaient en sacs de fourrures, en or et en objets de luxe La soif de gain animait tout le monde, mais pour jouir de la surabondance, il n'y avait aucune inclination. La grossièreté rustique, regardant les monceaux d'or accaparés, n'avait aucune disposition au luxe, ne l'inventa point, et, guidée par l'avarice mercantile, ramassait pour garder (121).

On savait que la Russie était riche, surtout sa métropole Kiiov. En 1018, le 15 août, Boleslav-le-grand entra dans cette capitale, *caput et arx regni*, Kiiov. A l'instar de Byzance, elle avait sa porte d'or, *civitatem magnam et opulentam ingrediens, evaginato gladio, in aurea porta percutiens* (Gall. I, 7, p. 44, 46). Dans cette immense cité on comptait 400 églises, cerkievs, huit marchés σαμβατας; une population innombrable, car l'affluence dans la ville et vers ses environs était énorme : des indigènes, des esclaves qui y trouvaient leur refuge, des étrangers et spécialement des Danaens ou Grecs (des juifs), et de dangereux voisins Petschenehs L'incendie avait endommagée l'année précédente la principale basilique, la cerkiev de sainte Sophie : elle fut déjà restaurée. La cité entourée d'une muraille, capable de se défendre, après une courte résistence fut prise. On y montra à Boleslav une quantité ineffable de précieux métaux, *ineffabilis pecunia ostenditur*, le trésor ducal, avec lequel le duc ne savait que faire. C'est ce que disent les publicistes de l'époque, ce qu'ils annotaient avant que Boleslav eut le temps de se reconnaître dans sa nouvelle acquisition (Ditm. IX, 16) (122).

Boleslav-le-grand prit conseil, s'il devait garder avec une poignée de guerriers une cité aussi vaste et populeuse, *urbem, ditissimam, regnumque ruthenorum potentissimum*. Dans ses états il n'y avait aucune comparable. Il se décida à confier son administration à un Russe et de l'abandonner : *decem mensibus inde pecuniam in Poloniam transmit-*

(121) Du temps de Boleslav-le-grand, dans la puissante et opulente Kiiov, au moment de sa plus haute splendeur : Rutenorum rex, simplicitate gentis illius, s'amusait de la pêche ordinaire de poisson. — Avec le temps, Kiiov déclina et succomba et on ne connaît aucun luxe des ducs russiens. Le luxe se tournait vers les églises et les édifices.

(122) In magna hac civitate, quæ istius regni caput est et plus quam quadringenta habentur ecclesiæ et mercatus octo ; populi autem ignota manus : quæ sicut omnis hæc provincia, fugitivorum robore servorum, huc undique affluentium et maxime ex velocibus Danais, multumque nocentibus Petinegis hactenus consistebat, et alias vincebat. — Boleslav entra dans Kiiov le 15 août, le contingent allemand, domum remittebat en septembre au plus tôt. Ces Allemands pouvaient donc au mois d'octobre retourner en Allemagne et raconter comme Henricus miles inclytus ex nostris (allamanis),

tendo, le onzième, *cum thezauro residno Poloniam remeabat* (Gall. I, 7, p. 47). *Ex eo tempore Russia Poloniæ vestigalis diu fuit* (ibid. p. 51) (123). Cet événement favorisa le fastueux luxe des six dernières années de Boleslav-le-grand, ensuite les années du règne de son fils Mietschislav II, *fastus intolerabiles et barbaros ritus* qui devenaient insupportables à la reine Rixa allemande (vita Ezonis, cap. 3).

Pendant l'assaut de Kiiov, *magna urbs incendio minoratur* (Ditm. IX, 10). Cet incendie ne diminua pas son existence; sa prospérité continua; la cité fut rebâtie : *metropolis Chive, æmula sceptris Constantinopolitani, clarissimum decus Græciæ*, de Russie, du rit grec (Adaml brem. hist. eccles (66) II, 13). La Russie est toujours riche et opulente parce qu'elle a à sa disposition nombre de sacs de fourrures et de lingots d'or. Elle n'avait point de monnaie, elle jettait celle de byzance ou koufique dans les creusets pour avoir des lingots d'or et d'argent. En 1041, le roi Kazimir épousa *Russia nobilem magnis diuitiis uxorem* (Gall. I, 20, p. 92). Boleslav-le-hardi ou libéral contemplait *tributa Rutenorum, aliorumque vectigalium in tapetis strata* (I, 26, p. 105); pour un baiser de paix et la secousse de sa barbe, le duc, knez, *computatis largi Boleslai passibus equi, de stacione ad locum conventionis, totidem marcas aureas posuit* (I, 23, p. 101). C'était peu de chose pour le duc de Russie de jeter l'or avec cette profusion, car il ne connaissait ni le charme d'une bonne chère exquise, ni l'attrait du luxe. Cependant le trésor commença à s'épuiser par de fréquentes visites. Le duc porta plainte au pape Grégoire VII, lequel dans sa lettre de 1075, apostrophant Boleslav, exige et sollicite la restitution, *pecuniæ quam regi Russorum abstulit* (epist. II, 73) (124).

91. Le trésor du knez se dispersa et se vida; en attendant l'or disparaissait du commerce et cédait la place aux lingots d'argent; ce qui restait d'or se disséminait plus facilement dans les mains particulières; le commerce des autres villes commençait en même temps à se placer au niveau de Kiiov et se détournait de sa direction vers cette cité.

oppetiit dans un combat, et ils narraient toutes ces choses inimaginables qu'ils ont vus et qu'ils apprirent de ineffabili pecunia qu'on avait montré à Boleslav. En même temps arrivait ad imperatorem dilectus Boleslavi abbas, cum muneribus, conditionnant un nouveau contingent impérial, en cas de demande, ut suum amplius auxilium acquireret. — Tout ceci est noté par l'évêque de Merseburg Ditmar, presque à l'instant même, sur son lit de mort, car il mourut le 1 décembre. Boleslav-le-grand séjournait encore à Kiiov. Dans cette nouvelle il n'y a rien d'exagéré. Les villes de Russie devenaient un refuge de la liberté, foyer de franchises et du lucre, grandissaient comme par enchantement.

(123) *Diu*, par conséquent dans l'année 1110, dans laquelle écrivait Gallus; du temps de Vladislav Herman et de Boleslav la Russie n'était plus tributaire.

(124) Inter omnia servanda vobis est caritas, quam, quod inviti dicimus, in pecunia quam Russorum regi abstulistis violasse videmini. Quapropter, condolentes vobis multum vos rogamus et admonemus, ut pro amore dei et sancti Petri, quidquid sibi a vobis et vestris ablatum est, restitui faciatis.

Cependant Kiiov continuait encore de rester le centre du mouvement commercial, qui croisait en tout sens et traversait cette cité.

La navigation sur le Volga était utile aux peuples reculés vers les déserts nord-est; celle du Don, commode à tous ceux qui bordaient ce fleuve; les petits bâtiments de son embouchure apportaient des transports aux grandes constructions de Matrakha ou de Bertabiti, pour être expédiés par la mer noire. Mais le cours du Dniepr, renforcé par de nombreux bras navigables, roulant ses eaux par les pays inspirés du génie mercantile, favorisait mieux la cité Kiiov par les communications riveraines. Il fesait descendre les marchandises de la Slavonie septentrionale, des Pomoraniens, des Normands-skandinaves, des Anglo-saxons, marchandises qui venaient de la mer baltique et traversaient Novogorod et Smolensk. Tout descendait vers Kiiov pour être expédié aux bâtiments de la mer noire, d'où les marchandises de Byzance et de Kherson remontaient par le même chemin vers Kiiov, pour être déposées jusqu'à ce qu'elles aient pu se disperser dans toutes les directions. Plusieurs villes des rives du Dniepr pouvaient tirer un semblable avantage; la fortune préféra Kiiov, elle était seule qui en profita parce que les grandes communications continentales se croisaient avec la riveraine le plus commodément dans ses environs.

La Pologne, dans sa position, était privée de semblables avantages. Ses principaux fleuves roulaient les eaux dans un sens contraire; elle ne possédait pas directement le littoral de la Baltique. La Hongrie était plus rapprochée aux objets de luxe et du commerce byzantin, le Danube y était à donner une direction au négoce; ses rives méridionales et ses embouchures furent animées. La Pologne, entourée de ce grand mouvement, sans être appelée à la participation, servait de passage et tenait un rang inférieur. Ce passage se frayait cependant différentes routes commerciales par son territoire. De Magdebourg et Halla (par Posen) à Gnèzne; de Magdebourg et Halla (par Breslav) à Krakovie. Dans l'intérieur du pays elles se croisaient, et de Gnèzne et de Krakovie elles s'étendaient très-loin. De Gnèzne par Sandomir, à Prjemisl, Sambor, à Halitsch, d'où l'on descendait avec le Dniestr jusqu'à la mer noire. De Krakovie par Sandomir jusqu'à Kiiov. Cette dernière était le chemin du grand commerce et son principal passage qui animait Loutzk et Peresopnitza. De ces routes nous avons les distances que les marchands, vers 1154, rapportaient aux géographes de Sicile et à Edrisi.

Sur les immenses plaines de la Slavonie russienne, l'esprit mercantile détermina aussi les distances pour les marchands. De Kiiov on passait le continent avec sécurité jusqu'à l'embouchure du Dniepr, et on remontait vers Smolensk. Barmon ou Smolensk est évidemment un point très-

important pour le commerce du nord, d'où rayonnaient les communications continentales dans toutes les directions. De l'est par les pays de Mordva et Mourom, se communiquaient les Boulgars; du nord, Novogorod et les Kareliens. Vers l'ouest deux chemins avançaient jusqu'à la mer Baltique : un par Kabi à Anho (Revel); l'autre en longeant Dvina vers Madsouna et Sounon (125). Vers le sud, par Mozir et Loutzk vers Halitsch et Prjemisl, s'embranchant de Loutzk et de Peresopnitza, par Tiver, le long du Boh vers les embouchures du Dniepr et du Dniestr; croisant le grand chemin le plus fréquenté, qui venait de Krakov par Sandomir à Kiiov; d'où ce chemin avançait par les plaines des Komans jusqu'au Volga. Ainsi les communications continentales se croisaient à Kiiov avec les communications riveraines; elles facilitaient ce concours des quatre plages du monde dans un point central. Les géographes de Sicile ne l'ignoraient point : quoique la description d'Edrisi n'est pas assez claire, elle est assez explicite pour indiquer les positions connues; elle confirme l'existence de toutes ces avenues qui formaient la grandeur et la prospérité de Kiiov. Elle en a profité : mais il ne dépendait d'elle, quand l'aurore des autres commença, à éteindre la lumière de son astre.

92. Les enfants d'Israël partageaient avec ferveur l'activité commerciale, surtout ceux d'Allemagne, qui inondaient le sol hospitalier de la Slavonie. Ils retrouvaient leurs confrères au fond de l'Asie et soutenaient infatigablement leurs communications lointaines. Ils étaient nombreux dans les villes des Boulgars et Khozars, sur les bords du Volga; les Khakans des Khozars jusqu'à la chute de leur empire (990 et 1016) suivirent la doctrine de Moïse. Les juifs d'Allemagne y avaient par conséquent un point d'appui. Toute la route jusqu'à Kiiov se peupla d'Israélites. Ils n'avaient pas besoin de s'arrêter en Pologne, où ils étaient encore peu nombreux; ils la passaient pour se rendre au plus tôt dans le point central de Kiiov, où ils trouvaient tout le profit. Les indigènes étaient contents de leur coopération, jusqu'à l'époque où se déroulèrent les circonstances inattendues, que l'œil le plus exercé ne sait prévoir.

Le commerce transitoire, concentré à Kiiov, commença à se diviser et à tourner par différents chemins. Les routes multipliées à droite et à gauche, pouvaient déjà agir sur cette division : mais de plus grandes diversions à cet égard commençaient à se développer de deux côtés de la

(125) Les renseignements d'Edrisi offrent ici une lacune, une interruption. Elle est remplie non seulement par la situation des lieux sus-mentionnés, mais avec évidence incontestable par les trouvailles de monnaies koufiques. La monnaie koufique allait ensuite s'accumuler dans les iles de la Baltique, aux environs de Sigtouna, sur les rivages des Pomoraniens et dans leur voisinage, près d'Elba (Elblong), vis-à-vis Landschouden (Skanie), et chez les Vinules. — Voyez la carte de Savelev et ce qu'il en dit p. 135-201, et comparez avec la figure ci-dessus p. 178, au chap. 68.

direction kiiovienne. D'un côté les colonies russiennes, établies au delà des forêts, zaleskie, facilitaient et animaient les communications des bords du Volga par la Novogorod vers la mer Baltique, où commençait à percer la concurrence allemande. De l'autre côté, les Italiens fréquentaient plus souvent Constantinople et commençaient à animer les communications de l'embouchure du Don. Par d'autres circonstances encore le mouvement commercial se trouvait dérangé et gravement compromis.

Les conquêtes ne le favorisent pas toujours. L'extermination des Boulgars, Bartas, Khozars par les Russes, dépouilla les marchés russiens des avantages qu'ils tiraient des hordes et peuples dont il ne restait que le nom. La dévastation du pays des Vinules et la soumission des Pomoraniens portaient une semblable atteinte aux marchés du nord. La chute des Sammanides, le débordement des hordes tourkes du fond de l'Asie dans les possessions mahommédanes, déchirait ou anéantissait les communications établies. La monnaie arabe, depuis 1012, disparut de la circulation dans la Slavonie; peu après, vers 1050, la monnaie allemande et anglo-saxonne cessa d'inonder ces pays, ensuite l'or disparut du commerce, on ne saurait assez expliquer ce déchet. Tous les éléments du transit se détournaient des marchés russiens, et aucune ville marchande ne se ressentait plus de ce dérangement que l'opulente Kiiov.

Les juifs étaient entraînés dans ce délabrement de fortune, mais meilleurs spéculateurs que les autres, ils savaient se tirer d'affaire : les indigènes, gênés, s'en irritaient et accusaient les opérations juives comme cause du malaise. Les esprits s'envénimaient ; à chaque émeute, le peuple égorgeait les juifs ; pour les sauver du massacre, Vladimir monomane, ordonna aux juifs d'évacuer Kiiov (1114) : le peuple bénit le knez qui le délivrait de ce fléau : mais le malaise ne cessa de travailler et de préparer le triste dénouement (126). Le peuple n'ayant plus d'objet de prévention, devenait plus inquiet, plus mutin dans les affaires de l'intérieur. Sa prospérité disparut : agité par les passions, Kiiov était malheureuse et la politique hideuse de Souzdal éguisait l'épée meurtrier. En 1167, le fils dégénéré de la Russie, André-aimant-dieu (bogolubski) la livra au pillage. Cette cité sainte, respectée par les siens et par les étrangers qui la visitaient, fut victime de l'engeance dénaturée. Cinquante ans après, en 1204, les Komans Polovtzi, enhardis par le forfait souzdalien, saccagèrent et dépeuplèrent Kiiov. Le prestige de la cité-mère faiblit, sa gloire déclina ; Kiiov ne se releva plus. Souzdal se réjouit ; Riga et Loubeka

(126) Il est difficile de décider où ces juifs de Kiiov s'étaient retirés. Mon ami Carmoly ne veut pas consentir à leur refuge en Pologne, parce qu'il voit nombre d'indices, que longtemps encore les israélites étaient peu nombreux en Pologne, où ils n'avaient pas beaucoup à gagner. Il pense, tant nombreuse qu'était la population juive à Kiiov, qu'elle était flottante, et, forcée d'évacuer Kiiov, elle retourna d'où elle était venue, en Allemagne et en orient, les orientaux étant les plus nombreux.

s'élevaient, Novogorod grandissait et Gênes avec les Vénitiens allaient faire des établissements de leurs comptoirs sur les côtes de la mer noire.

93. Du temps de Boleslav III, l'âge d'or était passé depuis un siècle; d'autres relations, une autre position sociale s'étaient formées par la marche, par le progrès de la civilisation. C'est surtout depuis la guerre intestine, depuis la guerre sociale de 1080, que l'état de choses se déroula tout différent de celui qu'on glorifiait à l'époque de Boleslav-le-grand.

L'ancienne coutume et l'ancien ordre cédèrent au nouveau. Les objets de luxe et de l'opulence se sont dispersés en parcelles et cessèrent de constituer ce luxe; ils décoraient et couvraient d'une manière plus commune. Lorsque Boleslav III distribuait les vêtements festivaux, il y avait des particuliers qui en étaient investi à leurs propres frais et pouvaient les distribuer de leur part. Boleslav-le-grand séjourna dans différentes communes et tenait des tables publiques lui-même ou par ses commis, pour engager le peuple à s'y établir (127). Boleslav III n'était plus à même de l'imiter, car cette ancienne coutume compensait les villes et les cités pleines de rues à construction continue. Si les premiers Boleslav pouvaient entreprendre d'innombrables incursions et expéditions dans des pays éloignés, Boleslav III et ses successeurs ne pouvaient plus s'engager trop, ni en Russie, ni en Hongrie, ni en Bohême; parce qu'il leur était plus difficile de sortir de leur propre pays et de pénétrer dans les états voisins. En Pologne et chez les voisins, le pays devenant plein, offrait plus d'entraves, et de nombreuses occupations, multipliées sur le lieu, retenait chacun dans ses foyers.

Les constructions de tant de bâtiments, entassés ensemble, les murs et les fondations des églises et des couvents, occupaient quantité de monde; les habitants, rapprochés et concentrés, développaient l'activité des métiers et des fabriques, qui surpasse beaucoup l'activité précédente. Partout le trafic, l'achat et la vente, varia et prenait un surcrois; de petites nécessités de la vie se multipliaient partout. Les cours des seigneurs, tant séculiers qu'ecclésiastiques, recherchaient ce que jadis formait exclusivement le luxe royal. La monnaie et le numéraire devenait à chacun plus nécessaire, et sa fabrication locale augmenta beaucoup. Tout cela avait lieu, l'ensemble des événements le démontre.

Du temps de Mietschislav on construisit à la hâte quelques églises et chapelles en bois. Les cathédrales de St-Pierre à Posen, de la Trinité à Gnèzne, le couvent sur la montagne de Sainte-Croix, furent construits

(127) Boleslav-le-grand, in civitatibus et castris frequentius habitabat (I, 12, p. 63), et omni die privato, quadraginta mensas principales, exceptis minoribus erigi faciebat (I, 14, p. 71), de suis familiaribus, singulos singulis civitatibus vel castellis deputabat, quod loco sui, castellanis et civitatibus (id est, civibus et civitatensibus) convivia celebrarent (I, 15, p. 73).

en pierre, par Boleslav-le-grand; à Krakovie, l'église de St-Venceslav, commencée (1102) par Vladislav Herman, fut achevée par Boleslav III, en 1139. Chaque évêque s'efforçait à fonder une église; le pécunier Pierre Danois en fonda un grand nombre (128). Arrivaient les destructions qui déblayaient l'ancien ordre, pour faire place au nouveau. Les villes, plus inclinées au nouveau, prenaient une croissanse remarquable; celles qui tenaient plus obstinément à l'ancien, succombaient et s'épuisaient. C'est la raison de la destruction de la florissante et puissante Krouschvitza, de la chûte de Bialigrod et d'Ioulin.

La culture des terres subit aussi des changements. L'augmentation de la population sédentaire dans les villes, était pour cette culture avantageuse. Le cultivateur devenait plus assidu, plus attaché à la glèbe, moins mobile; sur plusieurs points il perdait l'inclination à la permutation de domicile, et la culture en jachère l'emportait sur celle en friche. Les grands propriétaires prenaient plus de soin de retenir dans leurs domaines la population laborieuse. Le peuple cultivateur, les kmetons, gagnaient matériellement, mais son civisme y trouvait la mort. Il prit la nouvelle coutume en aversion et ne participait pas à l'instruction latine étrangère. Le progrès du nouvel ordre, de la civilisation, fut immense et rapide, il changeait les relations sociales, ainsi que dans un intervalle peu éloigné, on savait que le temps de Boleslav III, était tout différent de celui de Boleslav-le-grand. Avant l'introduction du christianisme, *hospitalitas gentilium,* rapprochait les conditions sociales : *neque rustico suo dux invitatus, conscendere dedignatur : nondum enim princeps tanto fastu superbie tumescebat* (Gallus, 1, 2, p. 24). — Du temps des deux premiers Boleslav, *quamvis multis cuneis magnatum constipatus, rusticum quasi proprium filium admonebat* (I, 7, p. 55); *aurum eo tempore commune* (I, 6, p. 39); *rex fama vivit, ditatus pauper obivit* (I, 26, p. 108); et le roi répétait : *sine plebe quid rex erit.* — Du temps de Boleslav III l'opulence royale se montra *octodies* avant et après sa nôce, ou quand il remplit sa pénitence (II, 23, III', 25); *et sapiens et nobilis vir inportabilia exercebat, dum ignobiles nobilibus præponebat* (II, 4, 16, p. 139, 160).

(Voyez les derniers chapitres du mémoire précédent, Slavia du XIIe siècle; ensuite considérations sur l'état politique de l'ancienne Pologne et sur l'histoire de son peuple, dans l'histoire de Pologne, publiée à Lille, 1844).

(128) En 1064, gneznensis ecclesia consecratur (annal. monach. in cod. gnezn. santconis, p. 328; dzirzv. p. 101) (décorée 1127, par une porte); 1065, monasterium mogilnense (Dlugos. p. 258); 1124, ecclesia in Czerviensk fundata; 1138, coenobium trinitatis sancti Benedicti, à Sochatschev était une récente fondation; 1139 l'église de S. Venceslav achevée; 1140, claustrum in Andrzeiov edificatur; 1143 ecclesia kathedralis plocensis consecrata (1145 porte de l'église); 1154 in Zagoszcz fundata; 1155 abbacia de Czervinsk; 1161 in Lanczic conserata; 1164, claustrum in Lubens edificatur; 1176, claustrum Sulciov edificatur; 1188 claustrum Coprivnitza edificatur, etc., etc.

CARTES

DE L'INDE ET DE LA CHINE,

DRESSÉES

D'APRÈS LES RELATIONS DES ARABES

ET LES INVESTIGATIONS DU MOYEN AGE.

Intactis opulentior
Thesauris Arabum. . . — tamen
Curtæ nescio quid semper abest rei.
Horat. ode xxiv.

CARTES

DE L'INDE ET DE LA CHINE.

1. Après avoir dressé une carte de l'Inde pour la relation du birounien; après avoir construit une autre pour débrouiller les descriptions confuses d'Edrisi, j'aurais dû, semble-t-il, à la suite de ces essais, rendre un compte détaillé et étendu de mes opérations. Mais ma tâche est déjà trop lourde pour m'engager encore dans de longues considérations, je serai donc succinct, je me résumerai dans des généralités essentielles, ne touchant à tous les détails, n'arrêtant, que pour surmonter les obstacles ou les incertitudes. De toutes les observations qui ont été faites jusqu'aujourd'hui, je ne connais que l'opinion de Klaproth sur l'emplacement de Khanfou ou Gampou et les explications de M. Reynaud qui accompagnent la version de la relation des voyages faits par les Arabes dans l'Inde et à la Chine, et sa version de la description de l'Inde par Abou Rihan. La lumière de ses explications me guide, elle a pu cependant m'échapper par les intervalles de temps où j'ai été privé de ces précieux opuscules.

Certainement, des temps les plus reculés, des relations ont existé entre les occidentaux de l'Asie et les Indiens et Chinois; continentales et maritimes, animées ou ralenties, ne discontinuaient jamais : dans aucun siècle, les Arabes n'ont ignoré l'existence des pays de l'Inde, des îles et de la Chine.

Toutes sortes de communications devinrent plus fréquentes, plus suivies du temps des khalifs; des explorations furent faites, des descriptions et des relations sur les pays éloignés furent redigées.

Le marchand Soleyman, après plusieurs voyages en Chine, racontait, en 851, sa longue traversée par sept mers. Plus tard, 907, Abouzeid ou Jezid, prépara une autre narration. Sortis de bahr Fares, ils traversaient par la mer دلاروی Delaravi لاروی Larevi (près des côtes de la région Lar). Passant Koulam du Malaï كولم ملی Koulam Melli, Malabar et Quiloa), ils entraient dans la mer de Herkend (ou Kend). L'île

Serindib est sur cette mer. On remarque dans l'île la montagne al Rohoun sur laquelle on voit l'empreinte du pied d'Adam. Au delà commence la quatrième mer appelée Schelahet. Une île الرامي el Rami ou Rammy était baignée à la fois par les deux mers; elle est partagée entre plusieurs rois. Parmi les îles de sa dépendance est l'île النيان al Neyan (ou Binam).

2. Soleyman parle ensuite des îles nommées لنج بالوس Lendjebalous (لنخ يالوس Lenkhialous); il fait mention de deux îles qui étaient séparées des précédentes par une mer qu'il appelle اندامان Andaman (ابرامان Abraman de la mauvaise leçon de Massoudi). Ce nom de la mer vient du nom des îles mêmes d'Andaman, et les îles Lendjialous, sont Langkevi.

C'est vers cette île que les navires se dirigeaient et vers le lieu nommé Kalahbar où se trouve l'empire de مهراج Midradj résidant dans l'île Zabedj.

De Koulam Meli, qui est un mois de Maskate à Kalahbar, il y a un mois de navigation. De Koulam les navigateurs se rendent dans un lieu nommé بتومه Betoumah (beit Touma, Saint-Thomas, près de Meliapour), et de Betoumah en 10 journées on arrivait à كدرنج Kedrendj (Godaveri, Coringa). Après dix autres journées les navires atteignaient le pays Senef et la sixième mer Senef où se trouve l'île Zabedj, de laquelle il y a un mois à Sin, et moins, quand le vent est favorable.

De Senef les bâtiments se rendaient en dix journées dans une île ou presqu'île nommée Senderfoulat, d'où ils mettaient à la voile par la mer Sandji vers Sin et arrivaient à Khanfou, au bout d'un mois. Sur ce mois sept journées sont employées à franchir les portes de la Chine, montagnes baignées par la mer. Entre Senef et Sin, il n'y a que Mabet (Habet) séparé de Sin par des montagnes.

Admettant que Kedrendj soit aux environs de Koringa et de l'embouchure de Godaveri; que Senef soit aux environs de Martaban; que Senderfoulat, par conséquent, se trouve aux environs de Sinkapore au bout de la péninsule Malaï : on se demande où commence, où se termine la mer Senef? baigne-t-elle la péninsule Malaï de deux côtés ou seulement d'un côté à l'ouest ou à l'est? où sont ces frontières de Sin au-delà de Mabed? sont-ce des frontières politiques de l'époque ou convenues et acceptées par des voyageurs et géographes? Questions à résoudre dans le vide des espaces.



Ce qui est évident, c'est que Sin ne commençait guère à l'embouchure du Gange, mais qu'il était séparé par Senef, par Djaba, par les rois Mabed qui comptent un grand nombre de villes, dont les possessions s'étendent jusqu'au pays des Moudjah blancs; au-delà de Mabed, il n'y avait que les montagnes qui les séparaient de la Chine.

L'empire de la dynastie Thang tenait à cette époque presque les mêmes frontières du sud qu'aujourd'hui. Ngan nan ou An nam (Tonquin) était en sa possession ou passait dans les possessions des rois voisins Nantschao. C'était au-delà des montagnes qui séparaient Sin de مابد Mabed (هابد Habet, مابر Mabar, mauvaise leçon, Kambod).

Vingt-cinq ans après Soleyman, en 876, Ibn vahab, arrivant à Khanfou, se rendait dans la capitale de Thang en qualité d'ambassadeur du khalif. La capitale d'alors portait le nom de Tschhan ngan. Les nestoriens de Syrie qui y furent établis l'appelaient Khomdan. Ce nom passa aux Arabes qui qualifièrent du même nom le fleuve jaune. Bientôt Tschhan ngan, avec la chute de la dynastie de Thang, cessa d'être capitale et changea de nom plusieurs fois (King tschao, Ngan si, Singan).

3. C'est presque dans la même année, 943 : le khalif expédiait une ambassade en Chine délabrée; Mas'oudi retournait de son voyage au Sind et au Hind et Ibn Haoukal, portant avec lui les descriptions géographiques de Khordadbeh, de Kodama et les renseignements d'Ibn Ishak, se dirigeait vers le Sind afin d'y faire une perlustration pour son compte.

Mas'oudi connaissait la relation de Soleyman et d'autres voyageurs et il a pu vérifier et compléter sur le lieu dans le Hind, ce que Soleyman relate sur l'intérieur de Hindoustan.

Sous la dynastie de Brahman, dit-il, le Hind formait un état, dont la capitale était appelée الحوزة Houza ou au centre. Mais cet état s'est divisé à la fin, en 607, par des dissensions intestines, en plusieurs royaumes. Mas'oudi apprit qu'au nord était située Kaschmir, tout cerné de montagnes. Ensuite Bourouh ou Kanoudj, un des plus puissants royaumes qui résista à Moultan, aux musulmans et au balhara.

La résidence de balhara, qui est le roi des rois, était à Mankir (Monghir), autrement nommé الحوزة الكبرى Haouza la grande, éloignée de 80 parasanges de la mer (1). Ses domaines s'étendaient vers le sud et l'ouest, où ils touchaient aux possessions musulmanes dans le Sind.

Au nombre des autres royaumes de l'Inde, on compte les suivants : جيرز Djiorz Djiozr (dans le Coromandel), à côté duquel est Thafec طابن Taban, طافن Tafen, طاقن طاقان Takan, (la meilleure leçon est Takan, Dekan). رهمي Rohmy; وهمن Ouahman, était contigu aux balhara, Takan et Djiorz, et touchait à la mer.

Dans l'intérieur de la péninsule, Soleyman connaît كاشب Kaschib, Kaschibin, que le manuscrit de Mas'oudi rend par الكامن Alkamen, qui parait toucher au royaume de القرنج Kirendj ou Firendj.

Le dernier roi du continent indien est مابد هاتد Hated ou Mabed.

(1) C'est ainsi que disent les extraits de de Guignes (p. 9). Reinaud trouve que Kanodj, suivant Mas'oudi, fut considéré comme Haouza. — Abou Ishak istakhri fait de Balhara le nom de la capitale. Les villes portant ce nom se trouvent dans l'Inde, mais istakhri parle de Kanodj.

L'Inde (du midi) est un vaste pays, entouré de mers, il confine au royaume de Zanedj, Zabedj, Ranah. Celui-ci est gouverné par un roi qui porte le titre de mih radj (maha-raïa, le grand roi). Il possède les îles situées entre l'Inde et la Chine. Le roi Komar est en guerre avec le mih radj.

4. Les conquêtes de Mahmoud de Gazna, ouvrirent l'intérieur du Hind à des perlustrations plus approfondies. L'astronome birounien Abou Rihan, après un long séjour dans ce pays, à la suite d'études sérieuses du sanskrit et de longues investigations, rédigea, en 1031, une description du Sind et du Hind. Les ouvrages de cette époque n'offrent probablement aucun autre produit aussi clair et correct pour la géographie descriptive. Huit siècles se sont écoulés et les noms des lieux se retrouvent presque tous aux distances indiquées tout vivants. Dresser une carte d'après la description d'Abou Rihan, est une tâche facile, (planche XVI de notre atlas), aussi il n'y a pas lieu pour moi d'en rendre compte, ce qui demanderait une répétition de la description elle-même, rendue lucide par la version française (2).

(2) Pour prouver ce que j'avance, je vais repasser quelques routes indiquées par Abou Rihan, en ajoutant entre parenthèses les noms des cartes modernes.

A partir de Kanodj (Kanodj) :	
Dyamou, parasanges.	10
Gaty (Gaytolee sur le Gange),	10
Ahar (Ahar sur le Gange),	10
Myrat (Myrut, Merut s. Callee Nuddee),	10
Paniput (Paniput au-delà de Jumna),	10
Koutayl (Khythul),	10
Sanam (Soonam),	10
Adathor,	9
Hadjannyr,	6
Maydahoukour, capitale de Lahor, sur la rive d'Iradha (Ravi),	8
rivière Djandrahah (Chunab),	12
rivière Djylum (Jhylum), qui coule à l'occident de Beyut (Veyut),	8
Ouayhend (Vaïhend), à l'occid. de l'Indus,	20
Borschaver (Peyschaver, Peshawar),	14
Dinbour (Odynahpoor),	15
Kaboul (Kaboul),	12
Ghasna (Gazna),	17

Un autre chemin de Kanodj :	
Schirscharhah (Sirsanah ou Sirsawa, près de Seharumpoor),	50
Pindjor (Pindjor), en face de Tanaser (Tonnessour),	18
Dahmala, capitale de Djalandhar (Julindour, Jalendher),	18
Baladara,	10
Lidda (Latta, au-delà de Ravi),	13
Radjakiry (Radjour, Rajawur),	8
Cachemir (Kashemir),	20

Ces deux dernières distances compromettent gravement la nomenclature. Mais la montagne à pic Kelardjeh, située au nord de Radjakiry, n'est distante de Kaschmir que de 2 parasanges, et à 3 parasanges de Radjakiry se trouve une autre place forte Radjady. La carte des ingénieurs anglais de Bombay et de Bengal, dressée et publiée en 1842 par John Walker, désigne à l'occident de Rajawar : castle of Kambar, Radjahdihau singlis, qui répond à Radjadi. Les deux distances en question sont probablement lésées. — La carte des ingénieurs indique plusieurs pics rapprochés de Kaschmir, mais aucun ne semble répondre aux conditions de la sus-mentionnée Kelardjeh.

Il faut considérer les deux journées de distance de Kaschmir a la montagne, non pas de la frontière, mais de la capitale Addaschtan ; en ce cas, la montagne Kelardjeh serait la section la plus élevée de Panjal, Pendjal, couvrant Kaschmir de l'ouest, sous le nom de Pir Pendjal et s'élevant jusqu'à 13,500 pieds. Dans son bout méridional s'ouvre le défilé par lequel de Radjakiri on entrait dans Kaschmir. Le premier village après la descente était Beberhan (entrance to Kashmir by the Bimburraad, sur la rivière Huripur, qui s'y embranche en Ramy et Rembeara). Ce village est à égale distance de Sind (Kaschmirien) et de Djilum qui descend des montagnes Hazmakout (Futi Panjal où sont les sources de Jylum ou Veshau) et traverse tout le Kaschmir. De ce village au pont construit au confluent de Kosary (qui passe par Kotyhar) et Nahry (Lidur) 8 parasanges. (Le pont et les ruines d'un autre pont sont assez éloignés du confluent, on les voit près des ruines de Lidu). Après avoir quitté les montagnes et avoir coulé l'espace de deux journées, le Djilum traverse Addaschtan (Sirinagur), capitale du Kaschmir. A 4 parasanges de là, il entre dans un étang (lake Wulur qui est d'une parasange. Sorti de l'étang, il traverse la ville Ouschkar (Baramula), qui est la ville Baramoula, et atteint le défilé où se trouve la ville Douar el morsad, située sur les deux côtes de la rivière (Bunihar et Schenkhur, Sikh forts) (voyez planche XVI de notre atlas).

Je pense à retrouver Mandari (par 15° 0″ de latit.), Djatraour, Radjaury, Djaudara, Bhailesan, dans Mundogour (par 15° 0′ de latit.), Djittore, Radjigour, Djendari, Bhilsah. Je ne trouve rien pour la grande ville Doudahy et pour plusieurs autres. Quelques autres rapprochements de la nomenclature d'Abou Rihan, avec celle de cartes récentes vont faire ressortir dans l'examen que nous allons entreprendre, des difficultés dans le texte.

J'observerai seulement quelques difficultés ou des incertitudes embarrassantes, qui ne sont pas nombreuses.

Lorsque nous trouvons que Tanasser est placé à environ 80 parasanges de Kanodj et à-peu-près 50 de Mahoura, je pense que nous sommes autorisés d'y voir une erreur typographique et de prendre ces chiffres l'un à la place de l'autre. En effet, ajoutant la distance de Kanodj à Mahoura qui est de 28 parasanges, aux 50, ou aux environs 80 de Mahoura à Tanasser (Kourouschetra).

A partir de Kanodj jusqu'à Prayaga, Abou Rihan donne en détail cinq distances (12, 8, 8, 8, 12) qui font 48 parasanges, et il dit ailleurs que de Mahoura (qui est vis-à-vis de Prayaga) à Kanodj on compte 28 parasanges. Différence trop forte. On serait tenté d'opérer une certaine réduction dans le chiffre détaillé afin de le ramener à la somme de 28. En effet, si les trois premiers, jusqu'à Hadjamava (lisez Djadjamava), Aphapouri, et Karhah, répondent aux distances jusqu'à Jaujemow, Futtehpour et Kurrah sont trop forts : à cause qu'il ne reste jusqu'Allahabad que 8 parasanges de la même mesure, or, à Barhamschal (Alumchun) il y a 3 et jusqu'à Prayaga (Allahabad) 5, ce qui réduit la somme totale à 36. Ensuite de ce nombre 36, ôtons un cinquième pour les biais de la route, c'est-à-dire 7, on obtiendra pour la direction directe 29 paras. de Kanodj à Prayaga, nombre assez conforme à 28 de Kanodj à Mahoura.

5. Mais de ce point se présente une autre incompatibilité des distances, beaucoup plus grave et qui retomberait sur Abou Rihan s'il n'y avait pas d'issues pour en sortir. Il aurait dit que les distances entre Mahourah et Kanodj, entre Mahoura et Bazanah sont égales, c'est-à-dire de 28 parasanges. Je ne sais pas si les cartes modernes indiquent la position de Bazanah : mais les autres distances signalées par le birounien poussent forcément la position de Bazanah appelé aussi Naraïan, vers Onearah, Ouniara et même vers Agimere, ce qui tient Bazanah éloigné de Mahoura au moins de 50 parasanges. Il y a donc une erreur à rectifier, observant qu'il y a autant de Kanodj (et non pas de Mahoura) à Bazanah que de Mahoura à Kanodj.

Je ne m'arrête pas sur les distances du Sind, où dans tous les géographes arabes on rencontre une différence assez marquante de mesures; je ferai seulement observer que la distance de Dhar à la rivière Nimiah, 7 parasanges n'appartiennent pas à cette dernière. Nimiah est incontestablement la rivière Mhye dans toute autre direction. Pour la distance indiquée il faut absolument à Nimiah substituer le nom de Narmada (3). Au-delà en avançant 18 et 25 parasanges on arrive par Mahratdessa à كونكه كنكن Konkan ou Kounaka, dont la capitale Talah la maritime est quelque part au nord de Konkan (Tullah au sud de Bombaï). Au nord est لاران Laran ou لارديش Lardessa (Lar), à l'est دانكك Danaka (Dekan) (4).

(3) Une semblable méprise, je pense, est admissible, quand on remarque dans le texte édité d'Abou Rihan, une autre trop palpable. Ce texte place Sendan au nord de Soubara. Cette méprise est avérée par les latitudes géographiques du recueil d'Aboulféda. La latitude de Sofara, Soubara y est 19° 35; de Sendan 19° 50', mais il y est dit de suite qu'ailleurs Abou Rihan plaçait Sendan par 19° 0' de latitude.

(4) Sans m'arrêter longtemps sur ce point de Gouzerat et de Lar, j'observe qu'à partir de Kambaye

Des distances exorbitantes se présentent entre Bahroudj et Sindan, 50 parasanges, qu'on pourrait lire 10 parasanges. Entre Dhar et Nama (Namavar sur Narmada, vis-à-vis de Hindia), trois fois 20 paras. égaleraient la longueur du cours de Nerboudda. Pour substituer au chiffre exorbitant de كث 20, n'y aurait-il pas د 4? (5). Le chemin passe par Albospour (Ellitschpour) jusqu'à Matdakar (Maddapoour sur Godaveri.

6. Quand Abou Rihan sort de Kanodj vers le sud, il ne suit pas la rive occidentale du Gange, mais il parcourt évidemment les régions occidentales. Il se trouve tout d'abord dans le royaume Djadjahouty (qui est appelé Kallindjer dans la carte de Klaproth pour l'histoire de Chine de l'année 1000), dont la capitale est nommée Kadjouraba (Kotrah? sur Betwa). Abou Rihan passe ensuite à Dhal (Talinga), dont la capitale est Bitoura (Beder).

On compte de là, dit-il, 20 parasanges au royaume كنكره Kannakara, dont la position indéterminée est quelque peu indiquée lorsque viennent ensuite Oupsour (Visapour) et Banouas (Pounah) qui se trouve sur les bords de la mer.

D'après ses investigations, Abou Rihan avait dressé une carte dans laquelle se trouvaient à côté du Hind, les îles et le Sin, et il a laissé des longitudes et latitudes, de plusieurs localités de cette immense étendue de pays. Il avait levé la hauteur du pôle de plusieurs lieux du Hind et sut lui donner une position déterminée. Quant aux parties océaniques et de la Chine, les renseignements insuffisants furent fourrés dans des idées ptoloméennes. Le littoral de l'Afrique prolongé vers l'est à l'infini, se trouvait au sud de l'Inde, peu éloigné de ses rivages, et les îles de Djaba ou Zabadj, possession de mihradj, et celle de Kamroun se trouvaient rapprochées du mystérieux Vakvak, près duquel s'ouvrait une issue aux sept mers dans l'océan qui environne l'habitable, un espace assez étroit se formait entre les rivages et fesait descendre les échelles de la Chine vers le sud jusque dans le premier climat par 14° et 13° de latitude (Voyez n° 43 de notre atlas).

7. Edrisi en Sicile n'a pas connu les descriptions du birounien, mais il en connaissait plusieurs autres qui reproduisaient ces conceptions ptoléméennes; et possédant la géographie de Ptolémée elle-même, il prit à tâche de la corriger d'après des renseignements qui ne se contredisaient point et s'accordaient incontestablement.

Nous avons sa carte et la description de cette carte. Quelques noms de plus ou de moins ajoutés ou omis, forment cette différence entre la carte et la description, qui fournit des matériaux pour suppléer ce qui manque à l'une ou à l'autre, afin de remplir les lacunes ou de rectifier réciproquement les erreurs. Malgré toutes ces additions que la description peut fournir, la carte n'est pas assez pleine, elle reste privée d'une

Asaoul (est Saowle), جناول Djenaoul (lisez ختاول Koutaoul est Koudwaoul), Doulka (est Toulloukwarr sur Nerboudha) conservent leurs noms jusqu'aujourd'hui (le mont Oundaran, Vindius, ne commence qu'à Toulloukwarr). Soubara, Sofara (Sourate), Sindan (Soudjoun), Seimour ou Djimour (Jooneer, Djunire), Banvas (Punah), Talah, n'en ont pas plus perdu les leurs.

(5) Dans cet intervalle Kondouhou se retrouve probablement dans Choondoopoora, Tschaundoupoura.

quantité de nomenclatures de positions, qui prouvent qu'Edrisi avait à sa disposition des matériaux beaucoup plus amples, que pour la sienne il n'a fait que des extraits fracturés.

Le premier coup-d'œil jeté sur la carte décèle qu'on regarde une bizarrerie géographique, le plus léger examen découvre que c'est une monstruosité dont on a peu d'exemples. Kandahar est à l'orient du Moultan; Lahor et Nahrvara sont sur le Gange; la péninsule Malaï est une île touchant aux échelles presque les plus éloignées de la Chine. Sa carte figura ainsi et le texte de la description l'affirme positivement (6).

Je donne la copie de la carte (n° 45 de notre atlas). Elle se compose de 8 sections du Ier et IIe climat, de chaque climat quatre, 7 à 10, contenant Sind, Hind, Sin et les îles. J'y ai marqué les distances, inscrivant quelques noms de plus qu'on trouve dans le texte de la description (7).

Cet extrême gâchis géographique prit sa naissance de rapiècements incohérents des fragments de différentes descriptions affublés dans l'image ptoléméenne. Koulam melli y remplace Simylla; fleuve Mesolous, mont Kaukase, Katigora, Asfiria, Sinia, y sont à leurs places. Ptolémée décoré d'épigraphes arabes est tacheté d'une multitude d'îles et cours d'eaux que l'imagination arabe s'était créés.

8. Pour débrouiller ce pêle-mêle, il fallait tout d'abord s'emparer de positions certaines et incontestables. De Kandahar, de Moultan, de Kanodj; de Kaleri, Mansoura, Biroun, Daïbol, Nahrvara, de Kanbaïet, Soubara, Sendan, Seimour, Barouh, etc., de Serindib et de quantité d'autres dont les positions sont fixées et connues. Nous pouvons compter dans ce nombre Ianasser (Tanasser), ماديار Madiar (Mahoura, Ma-

(6) On a dans l'Inde un Kandahar non loin du golfe Kambaïe; un dans le Dekan et probablement plusieurs autres : mais Edrisi parle uniquement du Kandahar occidental situé non loin de Hindmend, et l'incorpore à l'Hindoustan aussi bien que Kaboul.

(7) Dans la 7e section se trouve tout le Mekran partie du Sind. Je ne suis pas arrivé à fixer ses positions ; je me borne à en collationner les itinéraires tracés par Abou Ishak et Edrisi, d'après les traductions de Mordtmann et Jaubert. En journées :

de Tiz à Kis	5	de Taiz à Kir	5	de Bedaha à Tiz	12	de Nedha à Taïz	16
à Firiun	2	à Firabouz	2	de Mansoura		de Mansoura	
Darek	3	Darek	3	à Bedaha	5	à Nedha	6
Rasek	3	Rasek	3	à Turan	15	à Touberan	15
Faba mahuie	3	Fahlafabra	2	à Balis.	10	à Candaïl	10
Aszgafa	2	Asfaka	2	à Kabul	8		
Bend.	1	Bend.	1	à Kandahar	8		
Bah, Nah	1	Kasribend	1	de Dibol à Birur.	3	de Dibal à Biroun	3
Kund uf.	1	Kira	4	à Mansura.	3	à Mansoura	3
de Sirdjan				Kalleri	1	Kaleri	1
à Fardin	2	Ferdan.		Enueri, Atri	2	Atri	2
Mahan	1	Mebiak.		Rud	4	Dour	4
de Valasdjerd		de Valasdjerd Kerman,		Basmend	3	Besmek, Semend.	3
à Surika	1	à Suri.		Multan	2	Moultan.	
Maserkan	1	Masourdjan.		Kandahar	10	Tuberan	10
Djirakan . paras.	1			de Mausura		de Mausoura	
Kesnian.	1			à Babend.	1	à Bania.	3
Darin	1			Famihol		Mamehel	6
Tarom	1			Kambaia	4	Kanbaïet	5
de Kisnakh à Armatil	6	de Ermaïl.		Suriana.	4	Soubara.	5
à Kabili	2	à Kanbeli	2	Sindan	5	Sendan	5
Dibol.	4	Dibal.	4	Szaimur.	5	Seimour.	5
Mendjaheri.	2	Menhaberi	2	de Szaimur à Serndib 15 journées, dit Abou Ishak			
de Dibal à Tis, 4 journées, dit Abou Ishak.				et n'avance point avec les itinér. dans le Hind.			

thoura) (8), Malva (Dhar), Mourides (Mirout), Atrasa (Hatras), Tata (Toda), Dada (Dotteah). Les autres vont se découvrir par les distances ou par quelques autres considérations.

Toutes ces distances sont évaluées en journées. Pour former le Hindoustan elles se laissent appointer et pousser en toute direction (n° 44 de notre atlas). Les seules distances : celles de Kanbaïet par Aubkin à Daïbol, et celle de Nahrvara à Kandahar sont trop insuffisantes. Cette dernière est du reste une erreur, au lieu de ه 5, il faut lire ط 9. La plupart des distances du Sind, sont au contraire d'une mesure excessivement petite. De Daïbol à Moultan le long de Mahran, on a 20 journées où il n'y a au compas que 10; de Kambaïet à Seimour il y a 14 ou 17 journées, où par d'autres distances on compte à peine 4 journées. Cette anomalie contradictoire comme ailleurs contribua à la bizarrerie de la conception d'Edrisi. Les premières 20 journées s'expliquent par des biais de fleuve; les autres difficilement par des stations fréquentes et courtes, Abou Rihan compte de Kambaïet à Sindan 3 journées et 50 milles; Istakhri 9 journées.

9. La construction de la carte itinéraire d'Edrisi n'a pas d'échelle, les distances y sont réglées à coup de main. Si l'on voulait les coordonner à l'aide d'un compas, on n'obtiendrait aucune explication : ce serait élaborer l'idée vicieuse que le géographe s'était formée; l'idée qu'il inventa en se servant des relations de voyageurs qui examinaient les formes toutes différentes de la localité. Or, afin d'obtenir quelque explication, il nous faut décomposer l'idée vicieuse et dresser une toute autre composition, d'après les relations que le géographe avait conservées, une composition qui se rapprocherait des formes des pays et rivages visitées par les voyageurs. Une triangulation tissue dans ce sens ramènera nécessairement les positions indiquées par des voyageurs à leur véritable emplacement.

Mais il y a peu d'éléments pour une triangulation réelle dans les distances énumérées à travers l'Inde et la Chine par Edrisi; elles n'offrent que de longues chaînes qui se croisent quelquefois. Pour coordonner leur croisement dans le Hindoustan, je me suis servi des latitudes géographiques indiquées par Abou Rihan : et il n'y avait pas de difficulté à les combiner avec les distances qui se pliaient d'accord.

Les distances du circuit de la péninsule Hind, à partir de Seymour jusqu'à l'embouchure du Gange, se montrent ou lésées ou mal cueillies ou mal coordonnées à la suite de ce gâchis qu'offrent la carte et le texte sur tout ce rivage.

(8) Dans l'énumération des villes du Hind, outre Madiar, Edrisi nomme ميدرة qui pourrait aussi passer pour Mathoura, d'autant plus qu'elle est rangée entre Kaschmir inférieur (ou intérieur Monghir) et Karnaut : mais elle est privée de distances, sa situation est inconnue et Mathoura reste parfaitement bien occupée par Madiar. — Dans l'énumération des villes, le texte donne encore le nom de نيجد Nidjeh, c'est peut-être Nuddea, située entre Mourdjedabad et Kalkoutta. — La carte fournit aussi le nom d'une ville ملى اهند Melli al Hind ou خلى الهند Khouli al Hind, et le place non loin et dans la position septentrionale de Kaschmir intérieur ou inférieur (de Monghir).

Le texte dit qu'en face de Koulam Mely se trouve l'île ملي Mely grande, produisant le poivre. La carte lui donne le nom de مند Mend qui n'est éloignée, au dire du texte, que de 6 milles de Kanbaïet. Le texte reprenant pour la seconde fois l'île en question, la trouve vis-à-vis de la ville maritime de Barouh à deux journées de Sindan et sous le nom de ملان Moulan, elle produit le poivre. La carte est d'accord et lui donne le nom de Meli. Or l'île presque unique pour la production du poivre voyage par mer jusqu'aux ports de Barouh et de Kanbaïet, lorsqu'elle n'est éloignée des îles Balank et Serindib que de 2 journées. Et Barouh (voyez la carte,) a déserté sa place pour se ranger dans le Manibar vis-à-vis de l'île au poivre, voisine de Balank ou Balabek.

Les côtes occidentales du Hind sont fâcheusement désordonnées : cependant les positions dérangées étant connues, se laissent coordonner par leur suite. Sindapour, à moitié chemin de Barouh à Banah, répond à Koundapour d'aujourd'hui.

10. Quant à des positions ultérieures jusqu'au Gange, il serait probablement bien d'observer leur suite, mais les distances y sont corrompues. بانه Banah (Bounmad d'aujourd'hui), situé vis-à-vis de l'île Balank ou Balabek (îlot Valediva) (9). Vient ensuite فندرينه Fanderina ou Kanderina (Travankor) bâtie à l'embouchure d'une rivière qui sort du Manibar (rivière Kaveri qui vient de Malabar). Puis جربتان Djerbatan (Droura djapatan). Enfin سنجي Sandji et كيكسار Keikasar situés près de la montagne الامري al 'Omri qui monte vers le nord et forme un grand rescif, où Mesolus ptoléméen se décharge, seraient sur les côtes des embouchures de Kistna (Mesolus) et de Godaveri, et des monts Oroudi, où au-delà, vis-à-vis de Vizagapatam, existe un récif appelé Neptune; rocks of Conar or Santapilly.

Viennent ensuite كلكايان Kalkaïan qui se range à Cicacola ou Chicocol; puis لولو Loulou ou Loulova et كنجه Kandjeh ou Gandjeh, qui trouvent leur place à Ganjan; enfin سمندار Semindar île et ville continentale à l'embouchure d'un fleuve qui vient de Karamaut des environs du Kaschmir extérieur (Hougly du Gange), d'où, de Semindar par Kaschmir intérieur (Monghir) on se rend à Kanodj duquel dépend ledit Semindar. Il figure sous le nom de Mandarem dans les cartes anciennes

(9) A la suite de l'île Balank sont nommées : تروافلج Tervaklidj et مسنح Mosnah. Pour sûr elles sont voisines des îlotes qui se rangent dans la baie des perles, Mansou-diva est Mosnah. — La carte de sa part offre quelques îles à l'occident de la péninsule Hind. كسنكماد Kisnekmad est probablement Okamoundel à l'entrée du golfe Kutsch. Les trois îles النارجيل al Nardjil, placées à l'ouest de Serindib et au nord des Roïbahat, et القطربه الغربي al Kotroba l'occidentale 112° ou plutôt 92° de longitude et 20° de latitude, sont des énigmes pour moi.

de Hond, Blaeuw, Sanson, Witt; Manderaw d'Arraco-Smith, situé à l'ouest de Chandernagor. C'est en nous conformant à cette explication, que nous avons formé le littoral de la péninsule du Hind.

Avec Semindar, les distances littorales sont interrompues. Elles reprennent leur suite de l'île et de la ville Aourschin, de laquelle 3 journées à Loukin (Loukipour à l'orient du Magna de Gange), de là 4 journées à طريغورغن Tarigourgan; ensuite 6 journées à قطيغورا Katigora; puis 3 journées à سنف Senf où se déclare une nouvelle interruption des distances. Ces distances conduisent jusqu'à Merghi et Tanasserim où l'on désignait la position de Senf et de Κάττιγορα de Ptolémée.

11. Il y a beaucoup plus d'embarras avec le reste de la composition : c'est-à-dire avec les îles et la Sinie.

Quand on confronte la carte avec le texte on remarque que c'est surtout dans le dénombrement des îles qu'il y a ou plus ou moins sur la carte de nombreuses positions restant sans épigraphes. Dans cette partie de la carte, nous avons eu le plaisir d'insérer une quantité de noms que nous a fourni le texte, et des considérations très-simples nous ont, je pense, préservé de l'erreur.

L'île Rami éloignée de 3 (lisez 8) journées de Ceylan, est très-grande; sa longueur est, à ce qu'on dit, de 700 parasanges; elle produit le camphre. De l'autre côté, il y a 5 à 6 journées de Laukhialious à l'île كله Keleh. Celle-ci est très-grande, son roi se nomme Djaba (mihradj); elle produit d'excellent camphre. En regardant la carte il faut comprendre que ces deux extraits parlent de la même île qui portait le camphre. La carte le veut ainsi. D'ailleurs nous savons qu'à Rami était situé Fanfour (Camper) et qu'au sud de cette île se trouve Kalah (Ibn Saïd, Aboulféda, etc.). C'est Sarira d'Abou Rihan, la plus grande des îles Zabedj. Aboulféda la distingue de Djaba sans nécessité (10). Le roi djaba possédait en outre les îles Djaba, Selahet, Heridj et Maït, et toutes étaient Djaba.

L'île Malaï est grande; elle s'étend de l'occident à l'orient, son roi demeure dans une ville nommée Melik djezr (Malaï djezr). La carte retrace sa figure oblongue. Un autre passage de la description porte que l'île de قمر Komor est éloignée de 7 journées des îles Roïbahat. Elle est longue; son roi demeure dans la ville de Malaï; les habitants disent qu'elle s'étend en longueur de 4 journées vers l'est; elle commence auprès des îles Roïbahat et se termine en face des îles de la Chine du côté du nord. Or Komor est Malaï et Malaï est Komor; c'est évident : la carte le dit explicitement en inscrivant sur les deux bouts de la longue île, d'un côté près de la ville de Malaï جزيره القمرومن جزيره ملاى et au-delà de la ville Komar, sur les نفيه extrémités orientales, que c'est l'île Komar qui est Malaï. Le roi Komor qui souvent est en guerre

(10) Toute cette île est inventée de la portion du milieu de Soumatra élancée vers l'est. Kamper est Fanfour à l'occident des autres positions; Ramoramo, Rami; vient ensuite Iambi, Lamri (appelé Lameri, par Marco Polo); enfin Kelck trouvait la position la plus méridionale et la plus orientale, là où le rivage tourne plus rapidement au sud vers Palembang.

avec mihradj de Djaba était komor de Malaï. C'est Sendirfoulat des premiers navigateurs.

Le texte signale en outre l'île قمار Komar à 3 milles d'intervalle de Senf et la carte l'indique toute petite. Il y a, dans cette île Komar, un roi qui se nomme رنيد ranid, de la famille سمر semer. Mais ce roi, aussi bien qu son île Komar, paraissent avoir quelque intimité et une certaine identité avec le roi رسد resed, plutôt زنبد zenbid (ranid), roi de Sendifoulat. Faut-il accuser Edrisi de l'inadvertance, ou admettre l'existence de deux îles Komor, Komar; de deux îles Sendifoulat; de deux rois ranid ou zenbid? Au bout du compte ce roi Komar est ce petit jeune étourdi de la relation soleimanienne, qui désirait avoir la tête de Mahradj sur son plat. Maradj de Djaba par 10 journées de chemin lui rendit visite en montant une rivière sur laquelle la résidence de Komar était située.

12. On a observé que les positions qualifiées d'îles peuvent être des péninsules, pointes, langues de terre, à cause que l'idiome arabe ne distingue point l'île de la péninsule. Aussi voit-on de nombreuses positions riveraines qui sont accompagnées d'îles homonymes : Sendan, Soubara, Melli, Aourschin, Semindar, Senf, marchent en compagnie de leurs homonymes. La grande île Malaï-Komor, en effet, n'est autre chose qu'une grande péninsule Malaï. Décrite et représentée comme île, séparée du continent, plus rapprochée des rivages imaginaires de Sofala, dont elle n'est éloignée que d'une journée, que du continent de l'Inde ou de la Chine dont on ignore l'éloignement. Cependant les navigateurs ne passaient pas son isthme Krah, ils cotoyaient tout au long de l'immense Malaï pour apprendre que c'était une جزيرة péninsule. Malaï se rattachait par un bout au continent. Edrisi ne l'indique point. C'est cependant indispensable de savoir pour débrouiller ses relations (11).

Par le détachement de la péninsule Malaï une rupture des distances riveraines a dû se déclarer. La carte d'Edrisi offre deux ruptures : une au-delà de Semindar, l'autre à partir de Senf. Mais cette dernière est remplie par une distance marine de l'île de Senef au continent, distance de 3 journées seulement. On conçoit, en outre, que la lacune a pu être

(11) La relation d'un Ibn Fathima, qui se dit voyageur et venant de l'île Komr Malaï, fixe la position édrisienne de cette île. L'île de Komr est longue et large; on lui attribue 4 mois de long et 20 journées de large. Elle commence à l'orient de Seyounah. On cite parmi ses villes Leirane qui est au pouvoir des musulmans, aussi bien que Makdaschou, Levrane se trouve sur les bords de la mer par 102° 0 de longitude, et 0 32′ de lat. A 5 degrés au-delà (à l'est) est sous la même latitude, la ville de Malaï (107° 0′ de long. 0 32′ de lat.) où réside un des rois de l'île. L'île se prolonge à l'est : Komorie, qui fut jadis la capitale de la plus grande partie de l'île, se trouve sous le 154° 0′ de long. et le 3° 0′ de lat. sud. Un canal sépare cette île des rivages de Sofala. A l'orient de la ville Seyounah, située sous 99° de long. et 2° 31′ de latit. sud, commence la montagne Almolattham. (battue par les vents du nord) qui s'étend à 260 milles le long de la côte. La montagne de Komr (de l'autre côté du canal) se prolonge dans la même direction. La race nègre finit au midi sous le 100° 0′ de long. et le 16° 0′ de latit. sud. Là s'élève la montagne Alnedam (du repentir de ceux des navigateurs qui s'y engagent), elle s'étend jusque sous le 117° 30′ de long. Sur le versant de cette montagne, du côté du nord 109° 0′ de long. et 12° 0 de lat. sud, est la ville Daghouthah la plus reculée des villes de Sofala; c'est la saillie la plus avancée du continent de ce côté. Ainsi le canal se dirige par le sud-est et se termine à la montagne du repentir, large en cet endroit d'environ 200 milles. C'est ce qu'a relaté, l'ayant vu de ses propres yeux, Ibn Fathima, probablement postérieur à Edrisi. En 1274 Ibn Saïd répétait sa narration, en toute confiance (Reinaud, introd. à la géogr. d'Aboulf. p. 317, 318). (Voyez n° 19 de notre atlas).

comblée par la composition de la carte et que le géographe a pu inventer une distance géographique en chiffre d'échelle.

Dans cette partie de la carte d'Edrisi, il y a trois espèces de distances : l'une des distances continentales d'itinéraires; l'autre, des distances nautiques relatées par des navigateurs; enfin, la troisième espèce des distances géographiques nécessaires à la construction de la carte, résultant de la réduction des précédentes, ou de la composition de la carte, qu'à la suite le compas levait sur l'échelle et dont il déterminait le chiffre. Edrisi distingue quelquefois les deux premières espèces : il ne distingue pas cette dernière, cependant la plupart de distances sont de cette nature géographique, et il est indispensable de les accepter comme telles et de s'y conformer en les appointant à la direction que leur ont donné les géographes de l'époque, par l'inclinaison à la renverse de la péninsule Malaï et par la descente jusqu'au premier climat du principal port de la Chine. Puisque l'interruption des distances riveraines a pû être comblée par le compositeur de la carte, il faut donc par d'autres conjectures déterminer l'endroit sur lequel les Arabes ont perforé l'isthme Malaï Krah. A cet effet, je prends en considération Kattigora, Loukin et Senf.

15. Nous avons suivi les rivages du Hind jusqu'à Kattigora et Senf, qui nous ont menés jusqu'aux environs de Tanasserim, Senf, Kattigora, Tarigourgan. Edrisi compte à la Chine Kattigora situé à l'embouchure d'une rivière, c'est une dépendance de la Chine; Senf est une île chinoise : ces positions ne font pas partie de la Chine, mais sont du nombre de ses dépendances; elles font partie du Hind, beaucoup plus spacieux que la Chine, séparés par les montagnes. Hind s'étendait jusque-là, y compris Zabedj, Moudja, Mobed (dit Soleyman). Or, Loukin لوقين (Loukipour), à l'embouchure d'une rivière qui vient de Karamaut ou Kazamaut, se trouve sur les côtes de l'Hindoustan, et on compte de Loukin jusqu'à Senf 13 journées de distance. C'est ce qui se passe dans le second climat (II, 9, p. 185, 188, 190).

Dans le second climat (I, 9, p. 84), le texte d'Edrisi relate que de Senf à Loukin il n'y a que trois journées, et que ce Loukin est la première échelle de la Chine, d'où l'on se rend à Khanfou. Cet apparent désaccord est levé par sa carte. Ce Loukin n'est pas celui des côtes hindoustaniennes, mais لوقيقد لوقيقن Loukikin, Loukiked (Louitscheou) situé au-delà de Kattigora et de Senf.

La carte donnant une solution irréfutable pour le double Loukin ou Loukikin, se met cependant en désaccord avec le texte quand elle prive Loukin du second climat du fleuve qui vient de Karamaut, et place Loukikin sous le premier climat près de l'embouchure d'un fleuve dont le texte n'a fait aucune mention. La première échelle de la Chine n'est plus une dépendance, mais une partie intégrante de l'empire.

Du temps d'Edrisi dominait la dynastie de Soung. Ses frontières touchaient au sud le royaume de Kaotschi, et ne dépassaient point les limites de la Chine propre, déjà fixées. Edrisi pouvait avoir quelques relations orales, toutes récentes, mais transcrivant les passages de ses prédécesseurs, de Soleiman, de Kordadbeh et d'autres, et mêlant les

unes avec les autres, il rapportait plutôt les connaissances bien antérieures et probablement des premiers navigateurs, du siècle même de la dynastie de Thang : du moins, comme il confond les opinions de Ptolémée avec celles des Arabes, de même il ne distingue point les anciens des postérieurs : cependant, dans ces régions éloignées, les positions changeaient de nom et d'importance. Loui-tscheou (Loukikin) figure avec son existence et son importance sur les cartes de Klaproth pour les temps de la dynastie Soung.

14. Kattigora est un nom ptoléméen. Sur quel point en orient l'a retrouvé Edrisi? à l'ouest ou à l'est de Malaï? L'ingénieur Bonne, en indiquant les positions de Ptolémée, place Kattigora, même sur la carte moderne, au sud de Cochinchin, sur les rivages de Djampa. Klaproth, par des combinaisons érudites, dans ses cartes historiques, lui indique une position proche de l'embouchure de Maïkong ou Kamboïa. Je ne sais si c'était l'opinion d'Edrisi, mais si l'on accepte la première échelle chinoise Loukikin, à Loui-tscheou, on n'aura rien à objecter contre cette position de la dépendance chinoise. Edrisi évalue à six journées son éloignement de Loukikin, à moitié chemin se trouvait Senf; or, Senf, d'après Edrisi, serait sur les côtes de Cochinchine, où se trouve le port Xouandry.

Edrisi dit qu'à trois milles de Senf résidait, dans une île, le roi Komar ranid. Tout près au nord de Xouandri, on voit deux îles Kambir di mar et da terra; non loin, vers le sud, se trouve la baie de Komarin. Je ne prétends pas chercher dans cette coïncidence des noms, de confirmation pour la position de Senf : l'île du roi Komar ranid est assez douteuse elle-même : mais je ferai observer qu'on ne trouverait point de semblable analogie dans les parages où les premiers navigateurs paraissent avoir touché au Senf.

Ce qui est indubitable, c'est que la première échelle de la Chine Loukin, Loukikin, n'étant pas une dépendance, mais située dans la Chine même, fut éloignée de Khanfou de 20 journées de marche par terre; par une grossière erreur, le texte donne la même distance, 4 journées par mer. Qu'elle était au-delà de Tarigourgan, de Kattigora et de Senf, qu'étant éloignée de Senf de 3 journées (et même si l'on voulait de 8), elle entraîne Senf d'Edrisi sur les côtes de Cochinchine, à l'est de Malaka. Enfin, que l'île Malaï touchait au continent par son isthme péninsulaire sur la position du ptoléméen Kattigora.

La situation de Senf, fixée ainsi, facilite à l'infini la dispersion des distances qui rayonnent de ce point par toutes les directions. Celle de 4 journées, qui se dirige par le continent, conduit à كاشغرا Kaschgora, qui est Ketschou ou Keskho du Tonquin, qui était, du temps d'Edrisi, capitale du royaume Kaotscha, d'où plusieurs chemins se répandent dans l'intérieur des régions du nord.

15. Les distances de Sinia sont tout à fait isolées. Elles forment un réseau distinct et séparé. Partant de Sinia, elles se dirigent vers le nord-ouest, avançant très profondément dans le pays, sans se communiquer avec aucune autre distance sortant de l'Hindoustan ; car on ne peut pas considérer pour une distance géographique les deux mois de

marche pour arriver de Khanfou à Badja, capitale de بغبوغ Bagboug (ou فغفور Fagfour).

Sinia est située à l'extrémité orientale de la Chine. C'est ce que la vingt-sixième carte de Ptolémée indique. Ce n'est pas la capitale, seulement la résidence d'un vassal. Aucune ville ne l'égale et elle se trouve dans une plaine marécageuse. Ne serait-elle donc Hang, Quinsay, qui, dans des temps très-reculés, portait le nom de Tsian, proche de Kanfou (Gampou)?

La capitale de la dynastie de Soung était Pian (Kaïfong), située sur le fleuve Khamdan. Mais Edrisi donne une telle distance de Sinia ou de l'extrémité de la Chine à la capitale باجه Badja, qu'il est impossible de s'arrêter à Pian et de ne pas avancer jusqu'à Khamdan ou l'ancienne capitale des Thangs, visitée par les premiers navigateurs. Le nom de Badja dérive cependant de Pian, appelé Pian tschéou avant qu'il devînt capitale; il est écrit بنجو Pandjou par Nassir Eddin et ses copistes, et il faut convenir que cette capitale a été de bonne heure connue chez les Arabes; vers 958 Ibn Ketir la plaçait sous le nom de Melik al Sin ou la royale de Sin, dans le premier climat; de même en 1005, l'astronome égyptien Ibn Iounis déterminait l'emplacement de Melik al Sin, par la longitude géographique 164° 40′ et la latitude 18° 0′, lesquelles résultent de 6 journées de distance entre la royale et Khanfou.

Quant aux autres positions littorales, qui sont certainement du nombre de douze échelles, leur emplacement flotte entre une succession régulièrement suivie ou dérangée كيوبله كوانله Kouanla ou Kivanla et قابطوا قايطوا Kaïtova ou Kabatova, supposant qu'elles précèdent Khanfou, seraient l'île Haï-lin et Kouangtoung (Canton). Si l'on voulait admettre un plus grand désordre dans les positions littorales, Kouanla trouverait Uon-lei vis-à-vis de Fornose. Si l'on avait confiance dans l'ordre de la carte, il faudrait renvoyer ces deux échelles au-delà de Khanfou (12).

16. Ma composition édrisienne a été construite lorsque j'entrepris d'en faire la confrontation avec les grandes cartes de Klaproth, de la Chine et du Japon, de l'Asie centrale en quatre feuilles, et avec plusieurs spéciales d'autres auteurs, d'Assem, de Himalaya, etc. Cette confrontation m'a déterminé la leçon de plusieurs épigraphes qui ne se trouvent pas dans le texte édrisien; elle confirma la situation de plusieurs positions par des noms analogues.

A partir de Tarigourgan (Arakan) et de Kaschgar (Keshko), les distances 4 au lieu de 7 et 8 s'appointent sur Asfira (Cospur, Khaspour). D'où par اطراغن Atragan appelé par la carte احلراغن Ahlaragan (qui offre اجلراغن Adjalragan, un mot assez tibétain Djal ou Dziang la rzédzong!) : on se rend à Atraga où s'appointe la route venant de

(12) La leçon de Kivanla et de plusieurs autres noms de localités inconnues est arbitraire. La carte qui enrichit la nomenclature édrisienne force à des conjectures hasardeuses. Son dessinateur a même méconnus plusieurs dénominations; à la place de Khandfou et Khanjou il a substitué des appellations postiches qu'on ne saurait qualifier de variantes : Khanfou n'a plus besoin de semblables.

Loukin par Kakela sur une branche de Bahanek (Brahmapoutra). Kakela est sur le chemin de Loukin à Khashmir, sur lequel aucune rivière ne se retourne vers Bahanek. On y trouve Coïlle à certaine distance ouest de Bogmuitty, Bognauti. Cette rivière a peut-être engendré par confusion l'appellation de la rivière qui baigne Asfira.

Bien que Bouthinkh بثينخ sur شرماخ Schermakh (Batang sur Britschou, Mourous oussou, Kin-scha-kiang), ait conservé son nom, cependant je ne puis tirer rien de satisfaisant pour le Tibet, où les principales positions Oudj, Bervan, la capitale même Tibet, sont attachées à un lac de 40 parasanges, alluvion de nombreuses rivières, appelé Bervan, et éloigné de 5 journées seulement de Bouthinkh (13). Bouthinkh est le point par lequel on entrait du Tibet en Chine; or, c'est sur cette route que se trouve Ihoutischer (Ya, Ya-stcheoufou) d'Abou Rihan.

Dans le pays de Tibet se placent les postes avancés des Chinois ساوخا سياوخا Siaoukha ou Saoukha (Sok-dzoung, سوكجو Sokdjou du Persan) et قاشا Kascha (canton Khaschi, خاجو Khadjou du Persan). Ce dernier éloigné de 8 journées de بشهيار Beschiar (Betschouan ing, Pe-tchuen-pou sur la lisière de la muraille chinoise près de Sining), place forte érigée sur la frontière chinoise contre les Turks Bagargars. Ces Turks avaient dressés leurs tentes près du lac كوارث Kovareth (Koukou noor). Au sud se trouvait طخا Tokha (canton des anciens, Touk et Toukan des cartes historiques de Klaproth), et tout près دارخون Darkhoun (mont Amui ou darghia), dernière dépendance de Chin sur ce point (Edr. III, 9).

17. Les montagnes Karamaut (Hazmakout d'Abou Rihan, Djamautri du Himalaya) s'inclinent vers le sud et laissent le nord à l'appellation de Karen (Kharanggoui tak, à partir du défilé Karakoroum) et pour Sin, la carte inscrivit plusieurs noms de montagnes : الزدنخ Zedanikh (Drioddzouk tsien toungra, touche Hoang ho au nord de Tibet); اللنبرحة Lonibarhat (Lonibar couvre du nord la langue du Tibet qui pousse vers l'est dans la Chine); حانفبرون Henfibrun (ou Djenfi tzun? montagne de Neige Sine-phei-schan s'élève tout près de Tschangtou). Cette dernière fixe la position d'Askiria ou Asfiria (Tschangtou?) d'où on se rendait par خيغون Khaïgoun (ou Djïgon, Tschinkiang) à Kaschgara (Kethso).

De Kaschgara s'ouvre encore un chemin qui se dirige vers بورا Boura (Bhanmo, Panmo, Bhamno) en tout temps lieu de traverse de l'Inde inférieure dans la Chine par Mola, près de Santa, Tsanta sivan fu szu,

(13) Il paraît qu'un compositeur de cartes au XVIe siècle, a puisé dans l'ouvrage d'Edrisi pour fabriquer certaines positions de l'Hindoustan : quand il place Lahor et Delli près d'un grand fleuve (Khandjes d'Edrisi, chez lui Mandoua) ; quand il range Cabol, Tacan (Tonka), Mezu (Bura), Ausnn (Asnaoud), Cangigu (Kanodj), Aruagu (Atraga), Calbaca (Kakela), Scoruita (Karamaut), près du fleuve Gange ou Canton. Cette composition, sous le titre de India orientalis, est reproduite par Ortel (102e carte de l'édition 1492). Mercator l'a accepté en bloc, la modifiant très légèrement.

Mola zanda santa. Les montagnes de Kattigora قصهوقن Kasa-kan, comme la nomme l'épigraphe de la carte (du Casi cassay canton d'Ava), restent à l'occident. Vers le nord, à 4 journées par terre, 2 journées par eau, se trouve طوخا Toukha ou طفخا Tafkha, suivant l'épigraphe de la carte (à l'ouest on voit non loin la montagne de Takkah, Thikitaon, Tukutkha; le pays d'Assam porte aussi le nom de Taekha). Boura et Toukha, situés tous deux sur كلهى Kalhy (Iravadi des Birmans, Kiang nga, Takin tscha, Pinlang, Yarou tzangbo tsin des Chinois, Sri lohit des Assames, passe au nord-est d'Assam par un défilé Singghian-Khial (14).

Enfin, quoiqu'on ne puisse pas prétendre retrouver les noms chinois sous l'enveloppe arabe, nous remarquons cependant que par ce triangle, qui se forme des distances de Sin, plusieurs noms rencontrent leurs consonnantes : شذخر Schedhkhour (Setschou); طوغا Taouga (Tengan), سولا Sola (Tschelilou appelé Tou, Tou-tscheou dans les cartes de Klaproth). Au lieu de Askhara, Aschtakhou, Aschtakhak qu'offrent les manuscrits de Paris, la version latine propose une leçon préférable Asahda et Asanho اسنحو (Siking).

C'est tout ce que nous avons pu remarquer dans l'intérieur de l'Asie centrale.

18. De toutes les positions littorales, Khanfou et Djanfou seules sont déterminées par distances. Entre ces deux échelles, il y avait 3 journées, Djanfou est donc Hoaïngan à l'embouchure de Khamdan.

De Senf et de son île contiguë Komar, il y a 10 journées à Sendifoulat, et de cette île 4 encore à Khanfou. La position de Sendifoulat est toute différente de celle de Sendirfoulat, indiquée par les premiers navigateurs. Cette position édrisienne conduit vers l'île Formosa. Peut-être que son nom chinois Manti (Maïd) n'était pas inconnu aux Arabes, à qui il fallait, à partir de Malaï à travers les îles et les rochers (qui sont nombreux en pleine mer), un mois entier avant d'atteindre Khanfou : mais Edrisi confond les relations de différentes époques et change les appellations.

De Senf à Malaï, il y a à travers les îles 12 journées. Ces journées sont spécifiées de la manière suivante. De Sent 4 à l'île سامل Schamel (Kondor), qui est une station chinoise; puis 4 (par erreur, au lieu de 7, nécessaires pour évaluer les 12) à l'île عاشورا Aaschoura (Aor); enfin 1 journée jusqu'à Malaï (cap Romania).

Les navigateurs disaient qu'à partir de Malaï, il fallait passer, à travers les îles et les rochers, un mois entier pour arriver à Khanfou. Les géographes ont pris au sérieux, et géographiquement à la lettre, cette relation. Abou Rihan et ses successeurs, ainsi que le géographe persan, comptaient entre Keleh et Khanfou 30 degrés de distance. Ce sont les 30 journées dans lesquelles se trouve cette traversée d'un mois. Edrisi

(14) Peut-être ce Khial, cache le nom de Kalhy et la position de Toukha sur les confins du Tibet. — Je dois remarquer qu'à l'explication des positions qui se présente à mes examens, mainte fois les distances ne répondent pas suffisamment. Je pense que plusieurs de ces distances sont engendrées par la composition de la carte, déterminées ensuite sur l'échelle au compas. Il est aussi remarquable d'observer en Chine et au Tibet, un singulier concours de chiffres douteux 1, 3, 4, 6, 7, 8, susceptibles de double sens et de la leçon dubitative.

l'a spécifié par 12, 10 et 4 journées (en somme 26) par Senf et Sendifoulat à travers les îles de la mer Senf.

19. L'île du camphre, qui avait à l'occident Fanfour (Kamper), au midi Keleh, longue du nord au sud, la grande Sarira (Djaba), la plus grande des Zabadj, fut fixée par Abou Rihan et le persan à 6 et 8 degrés (ou journées), à l'est de Serindib. Sa partie septentrionale de même à l'est à 6 degrés de longitude relative, et 9° de latitude nord; enfin la partie méridionale Keleh, de 8 degrés de longitude différentielle et 5 degrés de latitude nord. Edrisi relate cette position, quand il dit que de Serindib à Keleh il y a 3 (lisez 8) journées.

On a 10 journées de Serindib à لنكيالیوس Lankialious (Lankevi), qu'on nomme aussi لنجاليوس Landjalious (Langkava), et de Lankialous Keleh, 5 ou 6 journées. Ces six journées sont spécifiées par deux journées à l'île جالوس Djalous (Djara), ensuite par deux journées à بينان Binan ou بينمان Binoman. Cette dernière est à 3 (lisez 8 journées) (de la distance géographique en degrés) de Serindib, et avec sa grande ville est située au sud de Rami (Keleh). Or, Binoman est éloignée de Lankialious autant que Keleh, c'est-à-dire de 6 journées. L'une des deux distances de 2 journées est lésée et c'est la seconde, au lieu de ب, elle doit être د 4, ou و 6. C'est une des îles adjacentes à Soumatra : Bangkalis, ou Linga, ou Bangha.

Le mihradj possède la grande Rami (Soumatra) et les îles du voisinage qui ne sont éloignées l'une de l'autre que d'environ 2 parasanges. Ce sont سلاهط Selahet (Salanga, Sembilang, Djounk seylon), qui donne son nom à la mer Selahet (15); هريج Heridj (un îlot Djardjak, Djiradja situé entre Malaï et l'île Pinang, donnant son nom à cette dernière), جابه Djaba et مايط Maït ou هابط Habet (Bintang?).

A gauche de Maït (au nord), à 1 journée se trouve تنومه Tenouma (Natouna), éloignée de 5 journées de l'île قمار Komar (probablement c'est قمر Komor, dont le roi fesait la guerre au mihradj de Djaba; si c'était Komar ranid, la distance serait censée de 10 journées) (16).

Les possessions de mihradj Djaba sont sur les rivages de la mer Senf, et l'île ايام Aïam ou انام Anam (Anamba) se trouve à l'entrée de cette mer : elle s'ouvre à l'est de Malaï jusqu'à la mer de Sin et sa partie méridionale porte le nom de دارلازوى دارلاروى دارلادرى

(15) Selat en Malaye est détroit. Les Malaïs appellent la mer aux environs de Singapour, Selat, c'est-à-dire détroit. Il est probable que l'île Selahet est l'île du detroit et la mer Selahet n'est rien que le détroit Malaï, dont les Arabes étendaient la dénomination à la mer entière par laquelle ils se rapprochaient pour entrer dans Selat ou détroit.

(16) Je pense que l'ouvrage de l'amiral tourk Sidi-Ali, qui sous le titre de Mohyth, traite en 1534, de la navigation dans les mers de l'Inde, n'offre rien de contraire aux indications que je viens de donner, au contraire, il les confirme. Les navires arrivés vers Achem de Soumatra, montent la mer pour se rapprocher des rivages de la péninsule et ils aiment mieux la côtoyer que la tourner le long de Soumatra. (Reinaud, introd. à la géogr. d'Aboulf. p. 434-454).

Darlazoui, Darlaroul, Darladeri (mer au sud de Borneo), sur laquelle la situation des îles est indiquée moins positivement.

20. On a observé les pointes et les langues de terre se métamorphosant en îles; de même une île, abordée sur plusieurs points, a pu se crevasser en plusieurs îles dans les descriptions arabes. A l'île Rami, à l'île Keleh il ne manquait pas beaucoup de se fendre en deux îles différentes. Ces îles sont en effet des sections de Soumatra et nous allons voir que ces sections ne forment pas encore le total de Soumatra qui produit du camphre, d'excellent camphre, du camphre supérieur à tout autre.

D'Anam (Anamba), qui est à l'entrée de la mer Senf, il y a par 4 journées à l'île سومه Souma ou سبرمه Soborma et à l'île موجه Modja, éloignées de 2 journées l'une de l'autre. Quand on veut disposer de ces distances on se trouve dans une perplexité fâcheuse. Cependant nous sommes forcés d'entrer encore dans l'île Soumatra, divisée en plusieurs états et disséquée en plusieurs îles par la narration des Arabes.

Souma ou Soborma, Schoborna, est entourée d'un grand nombre d'îles, petites mais peuplées. Son roi se nomme قامرون Kamroun. Il existe dans quelques-unes de ces îles un peuple nommé فنجيت Foundjet. Les montagnes de Souma produisent du camphre supérieur à celui de tous les autres pays (de Soumatra). C'est donc la partie méridionale de Soumatra jusqu'à la baie Samoungka, possédée par le roi Kamroun (Samang et Kavar, cantons du sud), qui en même temps tient sous son obéissance les îles فهوصا Famousa (Pana itan ou du Prince?) et لاسما Lasma.

A l'extrémité de cette mer (Darlazoni), qui est basse sur les rivages, du côté de la Chine (c'est-à-dire de l'est), se trouve l'île مايد Maïd (Java), éloignée de Souma de 4 journées. Elle contient un grand nombre de villes, formant l'une des possessions de mihradj-djaba. Les Chinois y ont une station. Leurs navires venant des îles chinoises (Licoukicou? Formosa? Kondor), (ces îles sont نمنج Namandj, سبارة Sabara), s'y rassemblent et c'est de cette île Maïd (Java), qu'ils se dirigent pour se rendre ailleurs (par Sound à Keleh (Galle) de Ceylon, dans l'Inde et autres lieux). A 3 faibles journées de Maïd en tirant vers l'est, on a l'île سنجي Sandji (Celebes). Au-delà sont encore les îles معحوس de brigands.

De cette île (Sandji) on peut se rendre aux îles سيلا Sila ou Saïla (la mer Soulou entre Borneo, Celebes et Mindanao et l'archipel de 162 îles Soulou), lesquelles sont en grand nombre et se rapprochent les unes des autres. Il y existe une ville انكوه Ankouah (îlote Nanka, ou du groupe de Tavi-tavi, Nankaan).

Moudja (K'lematan, Borneo) obéit aux rois qui sont de couleur blanche. Cette île touche aux lieux où le soleil se lève. De Moudja à celle سحاب sahab, des nuages, il y a 4 journées et plus.

Nous devons faire remarquer que la carte d'Edrisi s'oppose à notre interprétation. Elle place Maïd, possession du roi Djaba, tout près du

rivage de la Chine, et le texte dit que les états du roi Kamroun (qui sont enclavés dans les possessions de mihradj Djaba) touchent la Chine. Le rapprochement de la Chine en est la cause (17).

Cette opinion prévalut très longtemps parmi les géographes. Il est probable que le géographe persan ne rapprochait plus le Vakvak à la Chine : mais il ne savait pas élever la Chine à sa hauteur. Cependant à cette époque on a compris cette erreur. La position de Khambaleh par 46° de latitude étant admise, Khanfou et toute la Chine remontent et se portent vers le cinquième climat, ainsi que le milieu de Sin, est donné 30° de latitude par l'astronome marokain Aboulhassan en 1230; la Chine s'étend, par plusieurs climats, de 14° jusqu'à 46° de latitude, et Khanfou se trouvant entre les 4e et 5e climats, est placé par 38° 55′ de latitude suivant Aboulféda; Abou al akoul fixait une autre échelle Khansa par 23° 30′ de latitude (164° 0′ de longitude). Au xive siècle, il n'y avait que des ignorants, comme Ibn Ouardi, qui redressaient les images et les figurines réprouvées par la géographie.

C'est tout ce que nous voulions dire des cartes mahomédanes ; maintenant nous allons examiner les cartes chrétiennes.

21. Avant l'incomparable perlustration de Polo, la nomenclature géographique de l'intérieur de l'Asie était trop maigre; après sa perlustration, elle devint trop abondante et sans point d'appui pour les géographes. La connaissance de cette perlustration s'était répandue bientôt et les cartes postérieures décèlent les efforts des cartographes pour composer une image de la grande perlustration. Les cartes catalane, de Mauro, de Behaïm, traçaient le continent oriental d'après son impulsion, renseignées par quelques nouvelles investigations. Pour apprécier ces compositions géographiques, il faut avant tout comprendre la narration de Polo. Tâche difficile, heureusement avancée par de multiples observations qui sont assez connues par des publications populaires.

A l'exception de Sprengel (chap. 28, et de son interprète Malte Brun, xx), je ne connais point d'érudits ouvrages qui se sont évertués à expliquer la description de Polo, et par des indications incomplètes de publications vulgaires, je ne sais pas si l'on est arrivé à l'explication de tous les points. Sprengel observe qu'il reste pour la Chine tant d'obscurité dans la narration de Polo, que des missionnaires comme Gaubil et Magalhaens, sur le lieu même, ne purent donner d'explication. C'est donc de l'audace à vouloir l'éclairer. Cependant la carte catalane et toutes les suivantes, jusqu'à l'âge des missionnaires et des premières découvertes portugaises, demandent avant tout l'examen de la narration

(17) Je pense que la situation du roi Kamroun à Soumatra, est suffisamment établie. Cependant, si l'on voulait réduire sa puissance on pourrait lui assigner une ile analogue à son titre, dans les îles Kariman et Karimata. Si l'on voulait, au contraire, en faire un puissant voisin de la Chine, il faudrait le transporter dans les iles Philippines; dans l'île Samar (Souma) voisine de Kamarines (Kamroun), partie méridionale de Luzon (Lasma) où l'on retrouve même le peuple Finguian (Foundjet) : le seul camphre y manque. Comme le roi Kamroun est voisin de Vakvak, il prétendrait peut-être prendre possession des îles komorines; il y retrouverait, près des rivages de Mozambique et Zanguebar, les îles Fourno (Famousa) et Latham (Lasma). C'est un jeu de consonnance qui ne se prête pas dans la question embrouillée de Moudja et Maïd. Le vague de la narration de Soleiman n'empêche pas de retrouver Moudja dans Borneo; dans cette position les Moujahs peuvent être appelés voisins des Mobed qui sont séparés de la Chine par une chaîne de montagnes. Mais la station chinoise Maïd paraît être Mobed du continent. C'est difficile pour les distances qu'indique Edrisi; l'identité apparente y est démentie.

de Polo, pour comprendre ces métamorphoses et transfigurations variées par lesquelles passait le continent oriental dans la cartographie.

22. L'ouvrage de Polo n'étant pas la description de l'Asie entière, contient le récit de la perlustration faite par toute l'Asie, d'un bout à l'autre, circulant à droite et à gauche, loin de pénétrer ses espaces démesurés. Ce qu'il dit des expéditions mercantiles de sa famille (chap. 1-19, version latine I, 1-10) forme une introduction; ce qu'il raconte de guerres, ce sont des épisodes de sa diction, qui revient toujours à la description des pays. Il traverse d'abord (voyez planche XVII de notre atlas) la petite Arménie jusqu'à Iasdi (Yezd) et Formosa, Carmosa (Ormuz, c. 20-37; I, 11-24); ensuite il suit l'itinéraire de Cormos, à travers la haute Asie, jusqu'au bout de Tenduch et aux portes de Kataï, biaisant quelque peu et déviant par deux excursions, l'une de Khorassan dans l'Inde, l'autre du Tangout vers les régions septentrionales (c. 37-82; I, 24, II, 8). Après avoir examiné Kambalou, capitale du Kataï, il trace son propre itinéraire de Kambalou jusqu'à Tibet; il s'y arrête pour donner une description de quelques pays, situés au sud et revient sur ses pas à Kataï (c. 82-131; II, 9-51). Ces itinéraires sont soutenus par des distances en journées de chemin ou milles. La description ultérieure de la Chine indique ordinairement de nombreuses distances de positions rapprochées, mais la marche irrégulière de ses réminiscences ne leur a donné aucun nœud, a laissé de fâcheuses interruptions et lacunes, et si l'on suivait à la lettre les directions indiquées par ponente, sirocco, levante et autres vents de la boussole, on disperserait les positions les plus rapprochées dans des distances démesurées.

Polo s'occupe d'abord de la description de Kataï (c. 132-137; II, 51-52); ensuite il entre dans les provinces de Mangi, où il pénètre jusqu'à Nangui (Nankin) (c. 138-145; II, 53-58), d'où il jette ses regards dans l'intérieur de la Chine et indique vaguement quelques positions plus importantes (c. 139-151; II, 59-64). Lui-même il a passé trois années à Nankin et il le quitte pour décrire les particularités de la province de Quinsaï (c. 152-154; II, 65, 67); ensuite de celle de Foukin (c. 155-157; II, 68-71). Or, il n'a donné que la description de Kataï et de trois provinces de Mangi, le reste de la Chine est un espace presque vide.

Dans la province de Foukin, arrivé à Zaïton, Polo s'embarque pour aller dans l'Inde, qui devait terminer sa narration, d'après la promesse qu'il avait faite (c. 49: 136), lorsque son récit fesait une irruption vers le Gange. Par cette expédition maritime il exécute une revue des iles, ne s'arrêtant lui-même qu'à Java (c. 158-173, III 1-20). Cependant la description de la grande Inde et de la petite ou de Rasmacoran (du Mecran) (c. 174-189; III, 21-38) ne termine guère son récit : il le prolonge pour s'entretenir de l'Abissinie, des îles africaines, et des rivages commerçants de l'Arabie (c. 190-197); III, 39, 49); enfin de la Tartarie (Kaptschak) et du septentrion jusqu'à la Russie (c. 216-227; III, 30-64). Tout le monde aujourd'hui comprend ainsi les relations de Polo, mais les cartographes anciens donnaient d'autres interprétations, chacun à sa guise, ils s'efforçaient d'en faire l'Asie pleine, ne laissant aucun espace par les déserts mêmes qu'il fallait traverser des mois entiers, ni pour les régions que Polo n'avait ni visitées ni mentionnées.

23. Je vais suivre Marco Polo à partir de Lop et je l'abandonnerai dès qu'il entrera dans l'Indoustan, ou plutôt dès qu'il mettra à voiles, parce que sa perlustration des îles se trouve dans mon portulan. Je me bornerai à la nomenclature et aux distances, sans vouloir défendre les positions arbitrairement indiquées, mais je ne manquerai point d'affirmer mes allégations par des remarques positionnaires, quand elles se présenteront pour guider la route parcourue.

Marco Polo de Lop se rend par le désert (Gobi) à Sacchion (Schatscheou), provinces situées sur les confins occidentales de Tangut d'où, après avoir fait une excursion vers Camul (Hamil) et Ghingitala (Almalig, Iligouldja), il retourne dans le Tangut par une autre de ses provinces Sictin, Suctam, Suctang, Suctur, Succur (Soutschou). Ensuite il se rend à Campition (Camexu, Kamtschik, Kan, Kantscheou), où il passe toute une année.

Une nouvelle excursion le conduit à 60 journées vers le nord. Il traverse la province de Tangut appelé Egina, Ezina, (Schitschona situé sur la rivière Edzine, Etschine), pour se rendre à Caracorum. De retour, il part de Campition et se dirige par Ergimul, Ergigul (Liang), province de Tangut, voisine de Fingui, Tingi, Cingui, Singui (Sining), et par une autre province du Tangut, appelée Grigaïa, Egigaïa, longeant la muraille qu'il passe sous silence et le fleuve Hoang, (touchant au monument Tschagan, Egigaïa?) jusqu'à la grande ville Calatia (un bras de Hoang, porte le nom de Galooton Kalotou). Enfin il quitte Tangut pour entrer dans le Tenduch du prêtre Jean.

Tenduch s'étend au nord de la Chine et du Kataï et ses villes se suivent dans la direction de l'est : la grande ville Tenduch (Thian-te de la carte 1125, 1226, des tableaux historiques de l'Asie de Klaproth); ensuite on atteint en 7 journées Sindatus, Sindacui; en 3 journées, Ciagamor, Ciangamor, Singamor (on a Tschangoun Khamar près de Tota, mais cette localité se trouve trop rapprochée de Tenduch); enfin en 3 journées Ciandu (la carte 1368 de Klaproth des tableaux historiques de l'Asie, place Chang-tou sur Chang-tou ou Schampira au nord de Pekin près du lac Dolon; les 13 journées de Tenduch peuvent y atteindre. J'indique sur ma carte deux supputations sur les quatre positions de Tenduch). Ciandu possédait un palais de plaisance d'une récente construction. La montagne Ydifu fait partie de la chaîne de In, de In-schan.

24. A Taïdu, Cambalu (Pekin), Marco Polo reçoit une mission au Tibet et nous allons suivre son itinéraire de 4 mois. Partant directement vers le couchant, à 10 milles, il passe le fleuve Pulizangin, (le pont Loukeou Khiao sur Yang ou Sangkan), ensuite, à 30 milles, la ville Giogui, Gin, Gingui, Quingui (. . . .); puis, à 10 journées, Taïanfu (Taïyuen-fou; puis à 7 journées Païnfu, Pianfu (Pinyang); à 2 journées un château Caïcui (Kie, Ky-tscheou); d'où à 20 milles passe le fleuve Caramoran (nom mongoux de Hoang, Hwang, du fleuve jaune).

A partir de ce point l'itinéraire devient embarrassé, presque sans guide : à 3 journées se présente Cacianfu (Fou sur Lo, au sud de Kantsiouen), à 8 journées se trouve Guingui, Cingui, Guenghian, Quengian (Kinyang), un fou et capitale de la province du même nom, dont les frontières à 3 journées touchent la province Cuncur (la rivière Tao, porte le nom

Coco oussou et Courcorson, d'après la carte de James Wyld). Etant entré dans cette province, Polo traverse 20 journées et arrive à une contrée de la province achalech Mangi ou des confins du Mangi. Cette contrée, cet achalech n'a que deux journées d'étendue. Elle s'étend du versant oriental de Lonibar vers le sud, rasant cette langue du Sifan ou Tibet qui se prolonge dans l'intérieur de la Chine. Delà à 20 journées, Polo se trouve dans une grande ville de la province Anchota, qui est aussi aux extrémités occidentales du Mangi. La grande ville porte le nom de Sardaufu, Sindafu, Sindinfu, Sindifu (Tchang-tou-fou). Un fleuve la traverse; éloigné de la mer où il se perd de 80 à 100 milles, appelé Quingia-fu, Quian, Kyam (Kiang). Par Tschangtou Polo passe la rivière Mahou, qui verse ses eaux dans Kiang; croyant qu'il passe le grand fleuve Kiang même; de ce point en 5 journ. (par Batang) il entre dans le Tibet.

25. Des nombreuses positions de l'immense Tibet, des villes, lacs, châteaux, fleuves, montagnes, Polo ne donne aucune particularité. Il a traversé 20 journées par un pays ruiné, avant d'arriver au centre préservé de la destruction. Il quitte le Tibet sans dire de quel côté et sans faire connaître de combien de journées il s'est éloigné de ses frontières; il parle de Ciandu, Caindu, Gaindu, province qui est vers ponent. Ce ponent n'est pas au couchant du Tibet, mais de la Chine et du groupe des provinces qu'il entreprend de passer en revue, qu'il va en partie parcourir lui-même : Qui s'aviserait de suivre ce ponent à partir du bout occidental du Tibet, arriverait facilement jusqu'au centre de l'Europe, sous les murs de Paris ou de Rome. Aussi cherchons et trouvons-nous le ponent de Caindu, au sud d'Assam, en fixant nos regards sur la plaine spacieuse de Kunduyung (voyez la carte de l'Inde au-delà du Gange de Juste Perthes), plaine limitrophe de la Chine, située à l'occident. Elle semble conserver le nom de Caindu, (Bisa en était probablement la capitale); et c'est en descendant de cette plaine que nous recommençons à compter les journées de Polo.

A 10 journées, sur les limites de Caïndu, Polo passe un fleuve qui court vers l'océan; son nom est Brius, Brunis ou Ligays (Iravaddi, près de Bhamo; Kaungtoon, Kountoung et Kountoun, dernières limites de Caindu). De l'autre côté de ce fleuve, Polo trouve la province Caracham, Caragian, Caraian, Karman (Karaïayn limitrophe de la Chine). Cette province contient sept régions; sa capitale est Iacin (Ava), il s'y trouve un lac de cent milles de longueur (lac Sandagando au nord d'Ava : en vain en chercherait-on un autre). En avançant 10 journées vers l'occident, on rencontre la province et sa capitale Karacham (Arakan) et, à 5 journées de ce point, toujours vers l'occident, la province Ardandan, Cardanda, Zardandan (Djatagom). Il paraît que cette dernière est assez voisine de Bengala, parce que Polo parle immédiatement d'une expédition que les rois coalisés de Bengala et de Mien (Pegou) firent contre Vociam, ville de Caraïan.

En descendant de Caraïan vers le midi, on entre dans la province Anniz (Siam)? située par 15 journées sur les confins de l'Inde; et en partant de cette province, à 15 journées on trouve Mien (Pegou). Il y a là au bout de l'Inde encore une province très-méridionale que le grand kan mongoux n'a pas conquise.

A l'est est une province soumise, appelée Caigu, Changi, Cangigu, Gagigu, Gangiga, Emuginga, Talugigla, Galugigla, Galigula (telles sont les variantes, choisissez!) (Junzalaen près du fleuve Hulutbaluen, au nord de Martaban), elle fait peu d'affaires à cause de son éloignement de la mer (les provinces précédentes devaient donc être plus rapprochées à la mer).

Encore au levant est la province Amu, Camu (Kema-lataïn) et on compte de Camu, 15 journées à Galigula, 20 à Bengala, et 8 à Toloman (Tali). De cette dernière province qui est orientale (relativement à l'Inde, à Karaïan, etc.), on entre dans une autre orientale, appelée Cingui, Guingui, Cagui, Cugui, par laquelle, longeant 12 journées un fleuve (Kinscha Kiang), on arrive à Sinugul, Fungul, Sinulglu, Funigul (Soutscheou), ville considérable, d'où, par le même fleuve (Mahou) on revient à Sindifu (Tsching-tou), ville jusqu'à laquelle Polo, en partant de Cambula et Gingui, avait parcouru 70 journées de route (les journées spécifiées de Guingui jusqu'à Sindifu, montent en somme jusqu'à 73 journées).

26. Ce long voyage de 4 mois, (autant pour se rendre au lieu de la destination et plus pour retourner,) étant terminé, la relation de Polo fait un recensement des villes du Kataï, dont la plus grande partie paraît avoir changé de nom. Elle indique à 4 journées au sud de Guingui, qui est éloigné de 40 milles de Cambalu, la position d'une ville considérable Tacanfam, Cacansu (Hokien); ensuite les deux villes Cinglu, Cianglu, Ciunglu (Kolau) et Siangli, Cinamgli, Ciangli (Yulin?) éloignées de 5 journées l'une de l'autre; leur terrain est traversé par un fleuve (Caramoran?). Vient ensuite Singui, Singuimatu (Lintschin, Lintcin) dont les habitants divisèrent la rivière de manière qu'un bras se dirige vers le levant (canal vers Mangi), l'autre, occiental, vers Kataï et vers Cambalu (rivière Yuntiang) (18). A 3 journées au nord est située Tadinfu, Godifu, Sindifu, Condifu (Tsching-fing?), cité puissante qui est chef de 15 villes. De Singui 8 journées vers le sud à Lingui (Lou), ensuite 3 journées à Pingui (Pi) qui est situé à l'entrée de Mangi, Manzi.

En entrant dans Mangi, on passe le fleuve Caramoran, lequel a une cité deçà et une delà : ce est en contre le una à l'autre. La una a nom Coigangui (Hoïaïngau) et l'autre a nom Quanzu, Cagui, Caigni (Tsinho hien), que le une est grant cité et la autre est pitete et desormes quant l'on passe ceste flum, adonc entre en la grant province de Mangi. La grande province est composée de 9 provinces. Dans cette première, une à une journée de Coigang, par Panchin (Pao in hieou), par Caïn (Kaoïeou), par Tingui, Congui (Taï) distante de 3 journées de l'océan; enfin, par Langui, Yangui, (Yangtscheou) qui a 27 villes sous sa dépendance, on arrive à la capitale de la province Manghin, Naïnghin, Nanghin (Nanking). Polo demeura 3 années à Yangui suivant le texte vulgaire, ou à Nanghi, comme le dit la version latine. Les textes vulgaire et latin appellent cette première province du Mangi indifféremment Nanghi et Manghi.

(18) Singui-matu se retrouve dans la relation d'Oderich : Sunzomaco, Sumacoto, Suzupato et dans le résumé de Glaz, Sucumat ; dans Mandeville on a : Sugarmago, Sugiomago.

27. Le narrateur profite de cette pause de ses pèlerinages, et entreprend de fournir quelques indications sur l'intérieur du spacieux Mangi (c. 146-151). Cette partie de son ouvrage est la plus obscure. Le texte vulgaire et la version latine sont en désharmonie; les variantes y sont fâcheuses. Tout ce qu'on peut discerner avec certitude, c'est que sa narration revient encore une fois à Guenghian, d'où à 3 ou 4 journées se trouve Cinghianfu, Singianfu (Singan), où les nestoriens avaient plusieurs églises, (c'est leur Khomdan).

Cette position certaine n'a aucun rapport avec les autres, si ce n'est par la remarque que, pour se rendre à Taygui, Qucui, Caïgui (Kieu, Kiang), il faut passer le fleuve. Caïgu est une pitete cite et a ceste cite se recuile grandisme quantité des blés et se porte jusqua Cambalu a la cort deou grant kan por eive, ne entendes por mer, mes per flus et por lac. Il est donc évident que cette petite ville se trouve sur le rivage méridional du Quian, et il est présumable qu'elle précède le lac (Poyang), situé sur la frontière du grenier de l'empire (de la grande province de Houkouang).

De même Singui est placé sur le Quian, à 15 milles d'Angui (cap. 147), (la version latine supprime ce nom et laisse croire que les 15 milles se rapportent à Saïanfu). Cette ville Singui, ne est mie trop grant mes ele est de grant naïves et de grant mercandies, de milliers de navires stationnent sur ses rivages. Le fleuve est large, passe par un lac (Poyang), ayant plus de 100 journées de cours; elle traverse 16 provinces et 200 villes, ses eaux sont conduites vers la capitale, ainsi qu'en suivant ses eaux on peut se rendre à Singui (comme de Caïgui) jusqu'à Cambalu, à la cort du grant kan. Il paraît aussi qu'avec d'autres positions, la narration de Polo rôde encore près du Quian.

Voici une autre cité (province) Singui, Tingui, Sugui, cité immense de 40 milles de circuit, dont la population pourrait conquérir et couvrir le monde, qui a 1,600 ou 6,000 ponts dominant les galées, et dont les montagnes produisent la rhubarbe et le gingembre. C'est donc encore une cité riveraine, le gingembre la porterait vers le sud, la rhubarbe vers le nord. Et sachiez qe le nom de ceste cité qui est apellé Sugui, vaut a dir en franzois, la terre et un autre cité que est pres de ci, est apelles le ciel, et cesti non ont elles par lo grant nobilité. Polo promit de s'entretenir de la cité du ciel et s'il ne l'a pas oublié, il faut la distinguer dans Siangan, Ciangan (cap. 151, p. 167) cité mont grant et rige, passée sous silence dans la version latine (II, 64). — Honan, considérée comme centre de la terre, pourrait prétendre à cette insigne épithète de terre, mais dans toute cette province rien ne répond à la grandeur et à la position de Singui, Sugui. Elles ne passent qu'à l'une des 200 villes mouillées par le Kiang (Voutscheou?); et la ville du ciel, Ciangan probablement, n'est pas trop éloignée (Tengan? une montagne Thian-mu et un hian, Thianmen, au nord et au sud de Tengan, paraissent porter le nom de célestes). A une journée de la cité terrestre est Vngui, Vugui (Hoang tscheou), et il y a, en outre, Unghi, Unghim, Vguin (Nganking?).

Enfin on trouve encore au centre de la Chine, Cynfam, Cianfu, Sianfu, Saïanfu, Sagianfu (Siang yang fou?) chef-lieu de 12 villes qui, repoussant trois années les attaques des Mongoux, fut à la fin prise à l'aide de la machine construite par les Polo.

28. Dans la province de Quinsay, se trouvent la grande capitale Quinsaï (Hang-tscheou); le port Gampu, Ganfu (Kanpou). A 1 journée de Quinsaï, Tampingui, Tapinzu (. . .); à 3 journées Ungui (Ning po?); à 3 journées Chengui, Gengui, Ghingui (Kinhoa), à 4 journées, Ciansian, Ciancian, Ciangiam (Koangsin, Kouang sin) traversé par une rivière située sus un mont (rivière et canal Kouang, au nord granit hills, à l'est Poutsching mounts et pass); à 3 journées encore, Cingui, Cagui (Tschou tscheou).

Enfin, à partir de Cugui royaume de Quinsay, s'étend de 6 à 7 journées le royaume Fuchin (Foukian); à moitié de sa longueur se trouve une grande ville Quelifu, Quenlifu (Ting tscheou fou près des montagnes Taïouling); à 15 milles ou 3 journées est une fabrique de sucre à Unquen (Youn tschoun sur Nanganan); à 15 milles de ce lieu est Fugui (Foutscheou), capitale du royaume Concha, Chonka (Kiang-tsche de la carte 1290 de Klaproth, tableaux histor. de l'Asie), située sur une large rivière (Min). Une fabrique de porcelaine existe à Timigui (Tong mou koeu, dans les montagnes Sia hialing, près de Fun shuey kuon pass); à 5 journées de Fugui se trouve l'échelle de Zaïton (Thsiuan tscheou, Tseou toung, or Chinchew et Harb).

Qui voudrait examiner ce quanquan chinois serait certainement fatigué. J'avoue que ma fatigue est à son comble. Peut-être plusieurs positions qui m'ont donné tant de peines infructueuses, ont été depuis longtemps déterminées par d'autres. Je l'ignore, et j'étais forcé d'analyser la narration de Polo pour pouvoir observer les compositions postérieures.

La revue de la situation des îles se trouve dans le portulan; les positions de l'Inde ne demandent plus d'examen ; le reste explique la petite carte de notre atlas et plusieurs passages du texte ou des notes de l'ouvrage (19).

29. Marco Polo n'était pas le seul qui voyageait et fesait ses affaires au fond de l'Asie. D'autres, en grand nombre, suivaient ses chemins en toute direction, et plusieurs de ces voyageurs, rendaient compte de ce qu'ils avaient observés. Oderich de Portenau (mort 1331), retrouvait dans son apostolat les positions indiquées par Polo. Sa relation était copiée et résumée en 1340 par Henri Glaz. En même temps, l'aventureux Jean Mandeville, depuis 1327 voyageur, composait sa narration et la terminait en 1356. Ils firent route par l'Inde jusqu'aux Mangi et Kataï. François Balducci Pegoletti, en 1335, prit un autre chemin vers la Chine; le franciscain Paschalis, en 1338, le suivit et le journal de leur route fut connu. Ils passaient à travers l'immense continent, prenant une direction plus au nord par Almalik et Kamoul.

La relation de ces derniers touchait des positions ignorées de Polo ; celle des autres suppléait ses connaissances par quelques nouvelles observations, augmentait la variété de la prononciation et de l'orthographe des noms, et engendrait l'incertitude par de maladroites répétitions. Mandeville, ne s'éloignant en rien de la relation d'Oderich, entreprit de

(19) Voyez plusieurs notes des chap. 143-147 cartes des géographes du moyen âge ; examen géogr. de Benj. de Tudele, etc.

la décorer de toutes sortes de contes et fables populaires pour en faire une lecture divertissante, et le monde de cette époque goûtait ces merveilles fantastiques et peu croyables.

La possession du prêtre Jean, Tendouch, se changea, dans la relation de Mandeville en îles et provinces de Bacchus. Il y nomme le fleuve Thebe (de sa naissance), les villes Nyse et Suse (de ses tournées par le monde); une province Milstorac, du dissipateur de la mollesse (à μελλος mollis et στορευς strator); et les îles Taprobana, Bragman et Pentaxoire, de cinq chœurs de son culte (πενταχορος ou πενταχωρος de cinq contrées.

Les compositeurs des cartes étaient souvent embarrassés pour discerner ces bijoux populaires de ce qui était essentiel; il leur était difficile de renoncer au paradis, aux mages visitant le Christ, aux pygmées, à l'histoire d'Alexandre-le-Grand, à l'ante-Christ. La carte catalane de 1377 offre un beau spectacle sous ce rapport : mais en même temps elle offre, comme nous l'avons observé, quantité de renseignements inconnus aux précédents voyageurs. Tana disparut dans les possessions du roi de Delly. Il semble que le nombre de 13 puissants royaumes s'était réduit à un nombre très-inférieur. Les enfants charnels d'une mère qui calmait leurs dissentions, ne vivaient plus et leur postérité ne rappelait plus ni Var, ni Coïl : un roi de Colunbo paraît posséder Elly et tout le sud de la péninsule. Le roi Etienne (de Moabar), garde le Koromandel et le tombeau de S. Thomas. La carte catalane possède des renseignements au delà de Bengala, jusqu'au finis Indiæ et Katayo, jusqu'au Zayton, où la narration de Polo laissait une lacune vide pour tout le rivage (20).

30. Nous avons remarqué plus d'une fois, dans la composition du catalan, un désordre et des doublures de positions. Au premier coup-d'œil son Catayo (Chine), décèle le desordre. La question relative à la répétition des noms qui se ressemblent tant l'un à l'autre, exigeait donc la plus sérieuse attention dans le collationnement avec la nomenclature de Polo. Le résultat que je réussis à obtenir pour le portulan et pour la carte explicative a dispersé pour moi toutes les apparences de répétitions et débrouilla quelques nouveaux renseignements.

Pour Tenduch, les quatre positions visitées par Polo, sont au grand complet et il semble que Zazaber (Dourbân?) est encore une cinquième position de Tenduch. Pour Tangut elles sont incomplètes : mais Camuell, Cigicalaf (Gingitala) et Carachora ne sont pas oubliés, bien que ce dernier soit inscrit entre Emelech, Lop et Elbeit (Elcut), dans un pêle-mêle de positions placées en désordre.

Les connaissances acquises pour Marco Polo furent mongou-chinoises. C'est par leur organe qu'il les avait acquise et communiquées à l'Europe. Les voyageurs suivants purent facilement les retrouver et vérifier un certain temps, jusqu'à la dislocation de l'empire du grand kan. Cet empire une fois en ruine, les routes centrales cessèrent d'être praticables, toute l'attention des commerçants se porta vers l'Inde et ses épiceries. On cessa de pénétrer jusqu'en Chine. Le nouveau langage hindou, s'installant dans la géographie, allait se rencontrer avec les

(20) Voyez : cartes des géogr. du moyen âge, chap. 143, 144, 145; le portulan général 50, 51, 52.

connaissances du Vénitien, dont le langage devenait inintelligible. Les renseignements que le catalan étala sur sa carte, offrent ce passage des investigations de l'organe mongou-chinois à celui de l'hindou.

31. Le camaldolèse Mauro avait des renseignements plus nombreux encore que le catalan, plus récents et plus hindoux. Il était érudit. En rejettant les monstrueuses proportions de Ptolémée, il tacheta sa carte moderne des noms de Citia et Sitia de mont Imaus, des provinces Sace, Serica, monts Hyperboraci et Riphaei : mais il étudia la narration de Polo. Examinant cette suite de noms qu'il a extraits de cette narration, il faut avouer qu'il la comprit à peu d'exception près, quand il règle les régions maritimes de la Chine et de l'Inde jusqu'à Mahabar, Tana et Guzirat. Seulement les provinces intermédiaires entre Chine et Bengala, sont singulièrement déplacées. Ghindu (Caïndu), Caraian, Charazan, (Carachan), sont portées vers levante; Mihen, (Mien), vers tramontana, et Amui vers le sud. Gelbacha (Galigula) reste au milieu, mais Siachene (Iacin) est porté vers ponente.

Dans l'intérieur central de l'Asie, règne chez lui un désordre. On marche cependant sur les traces de Polo, par Cremaïn (Kerman et lago Zera), Thym'chian (Tunacaïn, Kouhestan), Hera, Tharse, Balch, Jerchan, et vers ponente? Gothan (Kothan) au nord de Samarcand, à l'ouest d'Otrar, Otrar au nord d'Insicol (Issikol); enfin, on arrive à Lop, Tangut, Tenduch.

De nouveaux renseignements, et les plus remarquables, s'étalent dans l'Inde. Au nord de Guzirat par le désert au delà de l'Indus, on passe Soltanfur (Sultanpour au delà de Lahore), ensuite Thate (Toda) et Deli. Autre part, au delà de Chalecut, Melibar et Mahabar, on voit plusieurs places de Bisnagar et Talenga. Bisenegal (Bisnagar ou Narsinga), Turmili (Trinomalli), Peligondi (Bellunconda), Ordirgiri (Gourlangerri).— Au delà de Bengala, paraissent Pegu, Ava, Mognan (Ayangama au nord de Siam) et les îles Divi-amoal, Sumatra.

Pour réunir ces nouveaux renseignements avec les précédents, et surtout avec les données de Polo, il fallait bien comprendre les situations des positions qui se présentaient maintes fois sous différentes dénominations, étant réellement les mêmes. Les compositeurs des cartes, souvent ne savaient pas discerner l'identité entre les dénominations trop variées. Aussi Marco plaçant sur sa carte Pegu, Ava, Sumatra, et de nouveau à part, Mien, Caraïan, Iava maior, doublait les mêmes positions. (Baluch et Balch probablement sont le même Balkh). Rapprochant et mettant en contact les situations très-éloignées, il inventait des combinaisons fabuleuses. Il détourna le fleuve Amu (Djihon), vers l'est et, l'indentifiant avec la rivière Polisanchin, il en fit un fleuve qui mouille les murs de la cité maritime Cambalech. Par Bengala, c'est l'Indus qui verse ses eaux dans l'océan. Le fleuve de nouvelle connaissance, le Mandus peguan, s'interpose entre cet Indus et le Gange, et ce dernier s'échappe dans un golfe au delà de Zampa. (Prévenance encourageant l'explication prochaine de Ptolémée (21).

(21) La disposition de ces grands fleuves dans la mappemonde de Mauro, explique la position de Calicut à l'ouest de l'Indus dans la carte de De la Cosa, et l'invention de la peninsule Inde-Carmania par Bernardo Sylvano.

32. Par les deux exemples du catalan et de Mauro, on voit que la narration de Marco Polo était sujette à différentes interprétations qui servaient de modèle aux cartographes de la renaissance. Mais ces cartographes étaient plus érudits que leurs prédécesseurs, ils avaient toute confiance dans leur savoir, parce qu'ils avaient exhumé l'antique science des sages de la Grèce ; blâmant l'ignorance de leurs prédécesseurs, ils puisaient à cette source pour produire des interprétations de leur propre création.

Ils comprirent que les investigations de Polo dépassaient les limites de la connaissance antique, fermée par le méridien de 180° de longitude du calcul de Ptolémée. Par conséquent, Cataï et Mangi sortirent de leur orbite pour se placer dans un autre hémisphère du globe. Zipangu, avança par 240 à 250 degrés de longitude. C'était pardonnable quand on réfléchit sur les matériaux qu'ils avaient à leur disposition.

Deux inconnus s'étaient présentés à leur examen. L'un ostensible à la vue, à la face hideuse, plein d'une science caduque, d'une sagesse éteinte ; l'autre sans physionomie visible, fruit de l'expérience, se fesait entendre dans un langage presque inintelligible. Des renseignements que donnaient ces deux inconnus ils essayèrent de tracer les vastes espaces qu'il fallait de nouveau explorer. Le renvoi des séjours de Polo sur un autre hémisphère est donc une conséquence très justifiable à laquelle la narration de Polo n'offrit aucune contradiction, et le tableau de Ptolémée en frayait le développement démesuré.

Mais il est difficile d'expliquer comment ces érudits de la renaissance réussirent à interpréter la narration de Polo, jusqu'à procréer deux Moabar, deux Seylon, deux sépulcres de S. Thomas, deux Indes, dont une est transférée au-delà de Sinia et Kattigara du divin Ptolémée. La narration de Polo, ayant fait irruption dans l'Inde où elle mentionne Dilavar (Delli) et Quesimur (Kaschmir), prévient de son plan : je ne y voit entrer or a cestui point, dit-elle (en Yndie), por ce que au retorner de nostre voie, vos conteron, toutes les couses d'Yndie por orde (chap. 49). Or, discedamus hinc (ex India), quia in reditu nostræ viæ, computabimus omnia facta Indiæ per ordinem (I, 36). Or, revenant de sa voie et de son séjour en Chine, Polo, conformément à sa promesse, avant de rentrer à Ormuz et en Perse, compte par ordre à partir de Moabar et de S. Thomas, treize grandismes roi aumes de l'Yndie gregnor (chap. 188, 192 ; II, 35, 43), tous situés entre Bengala et la mer persane, et se touchant l'un à l'autre. Leur situation était parfaitement connue par de nombreux voyageurs, comme on le voit par la carte de Mauro de 1460. Mais les érudits de la renaissance jugeant autrement, déchirèrent la continuité de l'Inde par des espaces figurées sur l'avant-dernière carte de Ptolémée. Telle Inde de leur invention parut dans les mappemonde du globe de Behaïm 1492 ; de l'hydrographie portugaise 1504 ; dans les cartes de Ruysch 1507, de Schoner 1520, de Bordone 1520, de Thomas Aucuparius 1521, et de quantités d'autres.

33. Erreur utile, parce qu'elle donnait l'impulsion aux découvertes du côté de l'ouest et les animait en fascinant l'attention antérieurement mieux avisée. Mais ce stimulant ne pouvait pas durer ni abuser longtemps la conscience humaine. Les découvertes de l'est lui apportaient

chaque année de nouveaux démentis, qui lui préparèrent le sort des îles nébuleuses. Les Portugais passèrent la revue de tous les rivages de l'Inde et tracèrent bientôt leur forme avec exactitude. Ils arrivèrent en 1518 à Kanton en Chine. La reconnaissance de ce pays n'allait pas bien vite, les exploits d'un Antoin Faria y Suza 1540, ne firent que la ralentir : mais la création de la renaissance n'avait plus de fond dans la géographie et s'abîma dans les profondeurs de l'océan et dans les ténèbres de l'ignorance présomptueuse.

Les Portugais, avec leur idiome et l'accent de leur prononciation, indiquaient les villes chinoises qu'ils visitaient successivement, mais ils y cherchaient en vain le baragouinage du vénitien : ils ne retrouvaient, ni Zaïton, ni Quinsaï. Ils ne purent reconnaître Quinsaï sur le lieu même, cette belle espérance pleine de prestige pour Colomb qui échoua de la retrouver à Temistetan au Mexique. Les investigateurs portugais expliquèrent leur insuccès, en supposant que les villes indiquées par Polo n'existaient plus. La civitas antiqua (Cambalou innommé) de Mandeville fut portée sur Quinsaï, laquelle en qualité d'antiqua, a dû être ou submergée ou détruite par quelque autre accident. Multi urbem Quinsay bello diruptam, vel alia gravi calamitate destructam esse putant, disent les cartes de Hond', repète le dantzikois Philippe Cluver (V, 6) et autres.

34. Les découvertes portugaises ont frappé de mort les deux inconnus qui exerçaient la curiosité des compositeurs de cartes. La larve difforme de l'un fut brisée et mise à néant; l'autre fut réduit au mutisme. Cependant les découvertes récentes ne pouvaient contenter les érudits; les renseignements sur l'intérieur de l'Inde et de la Chine demandaient quelques explications des deux inconnus et les compositeurs de cartes essayèrent encore leur fortune, en conciliant et réglant toutes les connaissances antiques, du bas-âge et récentes. Ils tournaient et retournaient les fleuves et les montagnes de l'intérieur pour les coordonner dans le sens ptoléméen; ils mirent à contribution toute la nomenclature de Polo et de ses successeurs, ainsi que différentes images du moyen âge; il paraît même qu'ils puisèrent dans quelques notices arabes (d'Edrisi) et ils amalgamèrent le tout avec les relations récentes; des compositions très-variées furent inventées, mais chacune avait le défaut de l'ignorance complète du terrain qu'on voulait remplir par une nomenclature très hétérogène (21).

Les villes de Trapobana, ou Malaï (de la carte catalane) parurent au Japon encore inexploré; le fleuve du Kanton fut qualifié d'olim Ganges (porté préalablement sur ce point par Mauro), parce qu'on croyait que son embouchure était par 145° de longitude, comme les embouchures du Gange de Ptolémée; le branchage du Gange et de l'Indus fut emprunté de Ptolémée; il fallait former son grand golfe, de mare Sin,

(21) Pour faciliter l'examen de ce que nous allons dire et de ce que nous avons dit dans notre portulan, nous avons donné plusieurs tableaux géographiques du XVI[e] siècle dans notre atlas : deux sous le titre Asia aquilonaris de la Tartarie et de la Chine, reproduites l'une par Ortel, l'autre par Mercator; l'Abbozzo de Zurla d'une carte vénitienne; ensuite deux de l'Inde, l'une de l'Asia d'Ortel (n° 2), l'autre de son India orientalis (n° 100), suivie par Mercator; puis la Chine de l'atlas de Hond (produit de la composition sino-portugaise), enfin, une double carte de Hindostan de Delisle.

pour les embouchures des fleuves ptoléméens tombant dans le sinus magnus; il fallait régulièrement faire passer les montagnes sous la parallèle de 36° de latitude pour ne pas contrarier Ptolémée. Un grand lac, vomissant de grands fleuves devenait partout indispensable au nord de Malaï, pour représenter le lac de 100 milles de la narration du vénitien; des lacs plus ou moins nombreux, des fleuves prenaient de différentes directions inventées, on ne sait sur quel fondement et par quelle impulsion. Leur singulier ramage et tissu variaient les compositions. Delly cherchait une place sur Nerboudda. On ne sait par quelle inspiration arabe (edrisienne?) Moultan, Lahor, Kandahar marchaient d'accord vers le golfe gangétique.

35. Les relations de Polo n'ayant plus d'assiette certaine parmi les nouveautés portugaises et les vieilleries ptoléméennes, furent pour la plupart expédiées en masse à tramontana du Tibet et de la muraille chinoise. Quinsay, Zayton, Caraïan, Cambalu, avec leurs cortèges, composèrent un Catay qui ne trouva de place, ni dans la nouvelle Espagne, ni en Chine. Des doubles à double place accablèrent les compositions : Xandu et Xandu, Caindu et Caindu (Mercator), Mien et Pegu (partout), Cambalu et Pekin (abbozzo zurl.) etc. Ces répétitions portaient aussi des variantes des nombreuses copies de la narration de Polo.

Les variantes avaient leur origine dans l'orthographe et dans la mauvaise leçon des noms. L'échange continuel des *i* et *y* ne fait pas grand tort, mais les opérations orthographiques avec les *c* et *g* ont des conséquences fâcheuses. L'insconstance de la valeur de ces deux lettres, dont une valait tantôt *k* tantôt *tz* ou *s;* l'autre, le *g* dur ou mol ou *ji* les mit à la merci des copistes de différentes nations. L'italien, pour désigner le *k*, écrivait *ch;* un autre essayait de le rendre par *q*, par *gh*. Pour rendre une autre valeur de *c*, *ç*, certains copistes pensaient mieux écrire à leur guise *s* ou *x*, ou remplaçaient un *s* par *c*, *ç*. De même *g* par *k*, servit au jeu de l'orthographe. L'italien le fesait accompagner de *h* ou *u; gh, gu,* pour désigner sa valeur dure, par conséquent les *u*, les *h*, se remplaçaient chez les copistes, et les *q*, *ch*, prenaient la place de *gh, gu :* et quand le *g*, restant seul, devait répondre à la valeur de *dj* ou *ji ;* un tel le changeait en *z*, un autre le remplaçait par *d* ou *s*. *Guin*, *ghin*, *quin*, *chin*, *çin*, *sin*, *zin*, s'échangent, rapprochant jusqu'à l'identité des noms tout différents, ou créant d'un seul et même nom plusieurs noms différents. Les méprises de leçon contribuèrent immensément à cet embrouillement, quand on se méprenait dans la leçon ou de *n*, *u;* ou de *c*, *t*, prenant l'un pour l'autre; quand on ne distinguait pas le *C* majuscule du *G;* quand on ne remarquait point l'élision de *n* par abreviation; quand on transposait les lettres ou élimait les syllabes. Enfin, les voyageurs postérieurs à Polo en reproduisant par leur propres prononciation et orthographe les mêmes noms, secondèrent puissamment la multiplication de noms et de positions, lorsqu'ils étaient consultés et mal compris.

36. Toutes les compositions du XVIe siècle offrent pour la Chine et l'intérieur de l'Inde et de l'Asie centrale ce fatras confus et inextricable. Parmi les cartes republiées par Ortel (1570-1592) on a cinq n^os (1, 3,

100, 101, 102, de l'édit. 1592), où l'on voit la Chine, seule ou conjointement avec l'Inde ou la Tartarie. On y distingue deux différentes compositions pour l'Inde et cinq pour la Chine (n°s 132, 133, 137 de notre atlas), auxquelles on peut ajouter une sixième : celle d'un manuscrit de Venise (abbozzo zurl.) (n° 131 de notre atlas) et une septième : celle qui est empruntée par Mercator et qui se distingue encore (n° 136 de notre atlas). Dans ce nombre on débrouille, outre la série toute nouvelle de positions maritimes (n° 101), deux systèmes pour les rivages de la Chine, où sont intercalées quelques nouvelles positions, et les positions antiques de Ptolémée, parmi celles de Polo. L'un de ces deux systèmes semble réclamer la priorité, parce que le Japon y est garni plutôt de positions hypothétiques (édrisiennes) que de ses propres positions. Il est dans le orbis terrarum d'Ortel (n° 1), dans son India orientalis (n° 102) et dans la composition empruntée par Mercator (n°s 133, 136 de notre atlas). Ce système se conforme mieux à la narration de Polo que l'autre, déroulé dans les cartes orteliennes de l'Asie et de la Tartarie (n°s 3, 100), (n°s 132, 137 de notre atlas), où le Japon est délivré de positions hypothétiques et décèle des investigations avancées; or, la création de ce système et la composition de ces cartes ont eu lieu entre 1545 et 1570. Quant aux régions intermédiaires entre la Chine et l'Inde, toutes les cartes orteliennes se conforment mieux avec la relation de Polo que celle de Mercator (22).

Des deux compositions de l'Inde, l'une se trouve dans l'Asie ortélienne (n° 3), (n° 132 de notre atlas); l'autre dans l'India orientalis (n° 102), (n° 133 de notre atlas); Mercator approuva cette dernière, Hond aima mieux suivre la première. Mais bientôt un itinéraire de Sourate, par Brampour, Dely, Lahor, jusqu'à Kaboul, força à changer ou rectifier l'intérieur. On voit cette rectification dans les cartes de Hond, de Sanson, de Blaeuw, de Witt, de Duval 1682. Delisle se modelait encore sur le calque de ses prédécesseurs (voyez sa double composition n° 135 de notre atlas) et fut copié par Homman, Seuter, Lotter, Mathieu Hase 1744, Tobie Mayer 1748. Enfin les cartes de Bonne, de d'Anville indiquent la direction réelle du Gange.

La Chine depuis des siècles, pour l'Europe énigme insaisissable, dans le crépuscule de l'aube du levant, devenu un nouvel énigme par la relation de Polo, commença enfin à prendre sa consistance dans la cartographie européenne par les découvertes portugaises. Vers le milieu du XVIe siècle, Louis Georgio (1570) composa, d'après les matériaux portugais, une carte de la Chine qui servit plus d'un siècle de type aux géographes et sur lequel ils purent élaborer leurs amplifications en dégageant le premier modèle de quelques noms surannés et de contes controuvés qui le décoraient d'abord. Ce type, ainsi modifié et enrichi de connaissances chaque jour mieux acquises, se trouve dans les atlas de Hond (n° 134 de notre atlas), Blaeuw, Sanson (avant 1654), Witt (1670), Duval (1682). Il paraît que, pour la composition primitive, une carte chinoise servit de modèle (23).

(22) Pour qu'on puisse suivre nos observations, nous avons donné dans notre atlas six figures à l'examen des curieux : 1° abbozzo Zurlana d'une carte de Venise ; 2° Inde de l'Asie ortélienne ; 3° Inde de India orientalis ortélienne et de Mercator ; 4° Chine de Mercator ; 5° Chine de la Tartarie ortélienne ; 6° Chine de l'atlas de Hond. — Voyez le portulan général, 32.

(23) Cette carte, dont on connaissait l'imperfection à cause qu'on continuait les investigations diffi

37. Mais le perfectionnement de la carte de la Chine devait avancer par les études faites sur les lieux. Des cartes et des atlas furent préparés sur les matériaux antérieurement inconnus, sur les cartes chinoises mieux examinées et sur les investigations et les renseignements des missionnaires. De ceux qui furent déposés vers 1590 à Rome, Matheo Neroni, aidé par Michel Ruggieri, exécutait un atlas; en même temps Martinius (mort 1651) mettait au jour 16 cartes de l'empire chinois et Bouyn l'élaborait à sa manière. Sanson, en 1656, commença à populariser la carte de Neroni par sa publication réduite. Cette carte avança infiniment la connaissance de la position de la Chine sur le globe terrestre; elle élucida son intérieur, ses divisions et même sa nomenclature : mais elle présentait un grand défaut en ce qu'elle n'avait pas tout à fait rompu avec les cartes précédentes et en ce qu'elle avait inventé, à leur exemple, des réseaux de fleuves que les renseignements du lieu ne pouvaient confirmer. Cette carte décèle un soin tout particulier des compositeurs dans l'indication des rochers et des montagnes (négligés par d'Anville).

La Chine, cependant, était sur le point d'obtenir la plus haute position dans la géographie, à laquelle, à cette époque, aucune portion du globe terrestre de cette étendue n'a pu atteindre. L'empereur de Chine Kanghi, appela les jésuites à dresser une carte de l'empire et de ses dépendances. Bouvet, Regis, Jartoux, Fridelli, Cardoso, Bonjours, de Tartre, Maïlla, Henderes, levaient pendant huit années (1708-1716), les plans de ces vastes régions et (en 1716-1718), sous la direction de Jartoux, ils élaborèrent les cartes spéciales et une carte générale. Le fruit de cet immense travail parut en 1737 dans l'atlas de du Halde, dressé par d'Anville, et ses réductions par Jean Mathias Hase et par Tobias Meyer (1739, 1742, 1748), chez les héritiers de Homman, répandaient le succès heureusement obtenu. A cette époque, l'Europe même était loin encore d'offrir à la géographie un tel ensemble et un plan aussi achevé que la carte de la Chine.

ciles, était sujette aux remaniements à chaque nouvelle publication. Louis Georgio donnait les latitudes : à Kanton 23° 30'; à Liampo 31° 30'; à Nankin 35° 0; à Pekin 48° 0', et au delà de la muraille il inscrivait de l'ouest à l'est la nomenclature de nombreuses stations d'un double itinéraire. C'était trop fatigant pour ses successeurs. — La carte de Hond (que nous donnons n° 134 dans notre atlas), donnant congé à cet itinéraire, inscrivit à sa place plusieurs noms de Polo, rapprocha de la muraille, Lop, Peim, et donna une autre latitude : à Kanton 23° 0', à Liampo 30° 0'; à Nankin 35° 0'; à Pekin 45° 0'; élimina les quatre positions précédentes : Tencheo, Cincheo, Richeo et Liamto, ajouta la Corée et Xuntin par 47° 0' de latit. — La carte de Blaeuw diffère par les latitudes de Kanton 23° 30'; Liampo 29° 0'; Nankin 34° 30'; Pekin 48° 30', place Xuntin Samton par 43° 30'; reprenant les quatre positions éliminées, elle les place au delà de la muraille et de la Corée, et donnant congé à la nomenclature de Polo, retient tout près de la muraille Lop avec tout son cortége. — La carte publiée par Sanson dégage le tissu des rivières, donne aux rivages un contour moins raide et fait descendre les latitudes de Kanton à 22° 0', de Liampo à 26° 30'; de Nankin à 32° 40'; de Pekin à 42° 0'. — Ce remaniement s'exécutait sur un type qui, dès son origine, décèle une disposition susceptible de tous les redressements nécessaires; c'est ce qui me fit supposer qu'une grossière carte chinoise avait pu lui servir de modèle. Mes présomptions à cet égard ont été raffermies par la vue d'une carte chinoise, que je possède, fabriquée récemment à Pekin pour le vulgaire : tant la conformation des parties y est conforme à la composition dressée sur les matérieaux portugais. Les parties que le chinois laisse empoulées pour ses nombreuses inscriptions; les fleuves grosièrement tournés et leur ramage bouffi pour former les iles continentales; la raideur des rivages; la Corée couvrant et pressant le front allongé de la Chine jusqu'au Japon, assimilent singulièrement le type européen aux traits chinois. L'insuffisance de l'exactitude et les vices des anciennes cartes chinoises, offrit certainement une figure plus défectueuse que celle qui se présente dans la composition chinoise actuelle.

בנימן
בר יונה טודילה

—

EXAMEN GÉOGRAPHIQUE

DES COURSES ET DE LA DESCRIPTION

DE

BENJAMIN DE TUDÈLE,

1160-1173.

—

Plusieurs lettres
,adressées à M. Carmoly.

AVANT-PROPOS.

Une tradition, relatée vers la fin du XVIe siècle par Abraham Zakout, astronome et historiographe du roi de Portugal (juchasin, fol. 131, de l'édition de Cracovie), fixe le voyage de BENJAMIN DE TUDÈLE fils de *Iona*, entre les années 1160 et 1173. Cette tradition fut répétée par le premier éditeur du voyage en 1543; par Gedalia, fils de Joseph Jacchia (in schalschelet hakobhala) 1587; par David Gantz (tsemat David, fol. 39) 1592. En effet, la relation du voyage ne contient rien de postérieur à l'année 1173; elle soutient les événements et les positions de cette époque, et confirme par elle-même qu'elle a été rédigée vers 1173, qui est aussi l'année de la mort de Benjamin.

Il y avait à cette époque beaucoup de voyageurs, mais peu d'entre eux donnaient une description de leurs courses. Celle de Benjamin acquit de très-bonne heure une certaine vogue parmi ses co-religionnaires; elle fut assez répandue; quelquefois contrefaçonnée par d'autres et défigurée, comme cela eut lieu dans une relation de Gerson, en 1630. Les doutes qu'on a soulevés sur la réalité du voyage de Benjamin, qui, peut-être, n'a pas bougé de sa chambre, tombent devant l'intérêt qu'offre sa narration rédigée sous la forme d'un voyage.

Plusieurs éditions s'étaient succédées : la première en 1543, à Constantinople, chez les Soncini; ensuite en 1556, à Ferrare, chez Abraham Oschke; en 1583, à Fribourg en Brisgovie, chez Hetzfroni, lorsque parut, en 1575, à Anvers, une version latine de Benoît Arias Montanus, reproduite en 1636, à Helmstadt. Cette version livra l'ouvrage aux études des chrétiens ignorant l'hébreu ou versés dans cette langue.

Les explications, les éditions accompagnées de notes ou sans notes, se multiplièrent dans le courant du XVIIe siècle : surtout en Hollande et en Allemagne. L'édition de Bâle précéda celles de Leyde, qui parurent en 1633, au nombre de trois, accompagnées d'une nouvelle version latine et de commentaires de Constantin L'Empereur, qui fut ensuite commentée par d'autres. La version hollandaise de Bara, 1666 et 1698, donna origine aux versions allemandes 1691, 1711, et française 1729. Le voyage devint la proie de différentes opinions et son texte la pâture de commentateurs : Montanus, Constantin L'Empereur, Buxtorf, Renaudot, Richard Simon, Bergeron, Wagenseil, Eisenmenger, Schutt, Hottinger, Kircher, de la Rocque, Spanheim, Gaspar Barthius, Reinesius apprécièrent l'ouvrage chacun à sa guise. On comptait déjà 14 éditions, dont

la moitié en hébreu, quatre latines, deux hollandaises, deux allemandes, une française, et une foule de commentateurs : lorsqu'en 1734 furent publiées, à Amsterdam, la traduction française et les profondes élucubrations de Jean Philippe Baratier, né en 1722 mort en 1741, enfant prodige dont les facultés intellectuelles s'élevèrent à la hauteur des savants les plus instruits. Dans son ouvrage quelques étincelles d'enfantillage pétillent, presque imperceptibles, dans l'éclat et la lumière de connaissances immenses, d'une érudition profonde, et d'un génie indépendant, philosophe et plein de capacités critiques.

A cause de l'insuffisante connaissance de l'intérieur de l'Asie, de plusieurs points géographiques et de l'ignorance de quelques événements historiques, on ne savait pas comprendre toute la description du voyageur. Quelques fables insérées dans sa narration, contribuèrent à déprécier ses renseignements et à compromettre sa véracité. On cria à l'imposture, mais on ne se fatiguait point à l'étudier. On continuait toujours à disserter, à éditer, surtout en Allemagne et en Angleterre, où parurent plusieurs versions et de judicieux commentaires. Jusqu'à la publication récente d'Asher, on peut compter vingt-cinq éditions de l'original ou de traductions en différentes langues. En butte à d'implacables antipathies, le Tudelien trouva aussi de judicieux et généreux défenseurs.

Le savant Carmoly, un des plus ardents défenseurs de la bonne foi de Benjamin, épuisant toutes les questions qui le concernent, m'appela plus d'une fois à examiner les obscurités géographiques du voyageur. J'essayais donc de les pénétrer et communiquais mes observations au savant investigateur, sous forme de lettres, que je reproduis ici comme objet de mes études de la géographie du moyen âge.

Ces lettres sont accompagnées de la carte géographique. Parmi toutes les éditions, il n'y en avait qu'une seule de Bara, à Amsterdam, qui fût décorée d'une carte : Remplie d'épigraphes sans choix, parsemées de quelques noms du voyage de Benjamin inscrits au hasard; inexacte, pleine d'erreurs, elle offre un chaos confus.

Plusieurs années se sont écoulées depuis que ces lettres ont été composées. La première, traitant la Grèce, fut insérée dans la Revue orientale, publiée par E. Carmoly (t. III, p. 273-282), et la quatrième, sur la carte de Palestine, se trouve à la fin des itinéraires de la terre sainte, traduits de l'hébreu, par E. Carmoly, Bruxelles, 1847, (p. 364-370). C'est la première fois qu'elles paraissent réunies. Si leur première composition n'a pas été retouchée, on remarquera cependant plusieurs notes ou passages contrariant quelques-unes de mes premières assertions ou observations. J'ai cru, qu'en les livrant à la publicité il fallait radouber ma nacelle : mox reficit rates quassas, indocilis pauperiem pati.

GRÈCE.

PREMIÈRE LETTRE.

Bruxelles, 7 mai 1845.

Nous nous sommes entretenus plusieurs fois sur ces géographes et voyageurs du moyen âge, qu'on accuse d'inexactitude, de mensonge, avant de les comprendre. Parce que leur copie offre une erreur, parce que eux-mêmes prononçaient et orthographiaient un nom d'une manière inusitée, parce qu'ils ont qualifié les choses vues, suivant leur conception : leur ouvrage est donc un tissu d'ineptie, digne du mépris des érudits. Benjamin de Tudèle est un de ceux sur lequel pèsent les plus criantes incriminations. Il a eu déjà de judicieux défenseurs et il trouvera, je n'en doute pas, dans votre plume une lumière qui fera jour à la courte vue des érudits embrouillés. C'est pourquoi je vais soumettre à votre jugement quelques observations qui se sont présentées à mon attention, lorsque de temps en temps la curiosité me portait à feuilleter le voyage de Benjamin.

Je lis dans Baratier (p. 18) : quant à la Grèce, le fourbe se trahit d'une manière qui saute aux yeux : l'étrange saut qu'il fait depuis Thèbes jusqu'à la Valachie en trois jours, ne rencontrant que trois villes jusqu'à présent inconnues qu'il nomme depuis la Vallachie Constantinople, qui n'existaient que dans cette partie de la Grèce qui était dans la cervelle de Benjamin : l'omission inexcusable qu'il fait de Salonichi, à moins qu'il ne la confonde avec Salouski, autre erreur impardonnable, comme il serait facile à prouver si quelqu'un s'avisait de le dire : tout cela, dis-je, crie que Benjamin est un imposteur. De tout cela, je conclus (continue Baratier, p. 29) et crois être en droit de conclure que notre Benjamin est un fourbe de Tudèle, qu'il n'a jamais fait le voyage qu'il s'attribue. Soit! ce sont les belles paroles de Baratier, dont vous m'avez recommandé l'édition de Benjamin, comme préférable aux autres.

Je ne veux pas approfondir s'il a réellement exécuté le voyage comme il en donne la relation, je veux seulement demander s'il a créé tout ce qu'il dit dans sa cervelle, et osa le donner à la crédulité du vulgaire : à cet effet je m'enferme dans son cabinet de fourberie et je vais l'examiner, déroulant devant moi les cartes assez détaillées de l'empire

ottoman, publiées en 1822, à Paris, chez Picquet, par Lapie, d'après les matériaux de Guillemot et Tromelin; et en 1827, à Paris, par Lameau et Dufour. J'espère que vous ne désapprouverez pas le choix de ces cartes, dressées par d'habiles officiers et ingénieurs et que vous y verrez un appareil qui doit faire frémir l'imposteur.

Il est à peu près admis par Baratier que Benjamin confond Salouski avec Saloniki. J'adhère à cette confusion et je prends un compas dans la main pour le faire promener sur les cartes. De *Thèbes* il y a, suivant Benjamin, une journée à אגריפן *Egripont*, Negropont : voilà une échelle de journée. A trois journées de *Corinthe* se trouve, suivant sa relation, *Thèbes* : mon compas fait trois pas et l'échelle est constatée : c'est juste (1).

Maintenant d'*Egripont* à *Salouski*, je compte les journées données par Benjamin : il y a par mer et par terre 10 journées. Je marche avec mon compas de Negropont par la Thessalie et par mer jusqu'à Saloniki et j'y trouve juste ces dix journées. Quant à la distance générale je ne puis donc réprouver cette fois la relation de Benjamin : il ne reste qu'à apprécier les lieux indiquées dans sa relation, tenant toujours l'inappréciable compas à la mains.

Il faut observer, que depuis l'invasion des barbares dans l'empire d'Orient, dans le courant des siècles, la nomenclature géographique a subi d'innombrables changements. Comparez Janjah, avec l'antique Thessalie, comparez Morée avec l'ancienne Péloponèse, chaque partie de la Grèce d'aujourd'hui avec l'ancienne et vous serez convaincu qu'il s'est accomplie une véritable métamorphose dans cette partie du globe. Les dénominations de l'origine slave fourmillent avant tout et il y a tant d'italiques, de romanes, etc. De temps à autre, il ne manquait pas de dénominations éphémères. Lorsque aux environs du mont Olympe, dominaient les Slaves, les Valaches, les Bulgares, les Serviens, enfin les Franks et les Turks, chaque fois différentes localités changeaient de nom dans le vulgaire.

Après avoir prédisposé votre attention à des dénominations toutes inattendues, j'avance avec mon compas. En partant de Negropont à une journée, יבושטריסה *Jabousterisa* répond à Proschina, (sur d'autres cartes Proscina, Frescina). Ce nom est tout à fait slave, désignant, sans changer de prononciation, poudre, une toute petite parcelle de poudre; et on appelle une toute petite chose, un tout petit objet proschina, prouschina, prószyna.—On a dans les possessions slaves de Prosna, Proschna, Prochnitza et analogues, dont la dérivation de la valeur peut varier. De même de Jabousterisa, ôtez léjod euphonique et vous avez un nom purement slave, Bystritza (rapide, pénétrante) donné aux rivières, aux

(1) Cette échelle contineutale n'est pas en défaut pour les distances précédentes, pas plus que l'échelle de journées par mer. D'Otranto à קרופום *Krofous*, Corfou 2 j.; à לבט *Lebat*, Leukate, Ducato, santa Maura, 2 j.; à אבילון *Achilon*, fl. Achelous, Aspropotanus, 2 j.; à נטוליקין *Natolikon*, Actolikon, Anatolikon, 1/2 j.; à פטרה *Patra*, Patras, Patrae, 1 j.; à לפנטו *Lepanto*, Naupktos, Lepanto 1/2 j.; à קוריש *Kors*, au pied du mont Parnasse, Krissa, 1 1/2 j.; a קורינטו *Korinto*, Korinth, 3 j.; à טיבש *Tibes*, Thèbe 3 journées.

bourgs et villages, aux hommes (2). D'ici une journée à רוביניקה *Robenika*, et mon compas s'arrête tout près de Tornitza (Martitsa, Thronium); ensuite une journée à שינון פוטמו *Sinon potmo*, avec lequel j'arrive à Boudounitza ou Modounitza. Je ne vous entretiendrez pas de la terminaison slave *itza*, *ika*, ni de Robenica qui pourrait dériver du slave couper, tailler, où l'on se battait, où l'on a abattu les arbres, les bois (3); ni de Boudounitza, Boudnitza, Boudzin, Bouda, bouda, hutte, échoppe, noms de villes et villages infiniment nombreux dans les possessions slaves. En m'arrêtant ici je dois avouer que je marchais avec mon compas à trop petites journées. Je puis et je devais avancer plus loin, pour ne pas perdre les distances : mais la relation suivante de Benjamin me force de ralentir mes pas (3).

Ici commence la בלכיא *Balakhia*, *Valakhia*, dit Benjamin et cela révolterait toutes ces conceptions étroites qui se borneraient à la Valachie d'aujourd'hui. Mais si l'on demande l'histoire, on apprendra qu'il y avait une Valachie sur le Niestr, une Valakhie dans l'intérieur de la Hongrie, une Valakhie en Macédoine, en Romanie, en Thessalie, et c'est la *Grande Valakhie*. Fouillez les écrivains byzantins et vous y trouverez que les Valaches, en descendant de Zagora (nom slave des montagnes, d'au delà des montagnes) se répandirent aussi bien dans l'intérieur de la Grèce, comme vers le Danube; que leurs bandes vagabondes, leurs hordes errantes étaient connues en Macédoine, en Thessalie, avant qu'elles ne le fussent au nord de Hemus, Gora, Zagora; que par conséquent on appelait le pays aux environs de Zeitoun *Grande Valakhie*. Or, en partant de Boudounitza, on entrait du temps de Benjamin dans la grande Valakhie.

A deux journées גרדיגי *Gradigi*, ville ruinée. Vous me dirvarez, à quoi bon chercher une ville ruinée? elle n'existe plus, encore portant une dénomination slave : Gradigi, comme Gradiska, Grodziska, Bellgrad, Nov-grad, Veli-grad, Vyscho-grad, et mille appellations analogues. N'importe, je grimpe les montagnes où je passe le défilé de Thermo pyle, je pénètre dans la Thessalie et cherchant des ruines, je rencontre sur les cartes tout près de Zeitoun, au pied de l'antique Othrys aujourd'hui Goura (montagne en slave), un petit village Gardaki et je suppose, non sans raison, que c'est Gradigi de Benjamin. Avant d'aller plus loin, je vous ferai remarquer qu'on trouve sur la carte des indices du séjour

(2) Proscina est l'ancienne Larymna. Ῥύμη, impulsion, impétuosité; ῥύμιγξ torrents, ont pu donner origine à la Bystritza slavone. Dans la suite les interprétations possibles paraitront plus ostensibles.

(3) Il y a quelque analogie entre Rubenika et l'antique nom du mont et du cap Knemis (κνημος, arduus, saltuosus) qui bordent Thronium. Κνῆμι, j'incise, je creuse, je racle, je fends; traduit par Rubenika.

(4) Voici encore pour le compte de l'étymologie. Boudounitza, Vodonitza, pourrait dériver du slave voda, eau; Vod'nitza, aquatique, ce qui répondrait à potmos ποταμος. — M. Reinaud présume que Sinon-potmo indique la rivière Sperchios, et propose le changement des lettres de Sinon. Je ne combattrai pas l'attribution de ce nom à Sperchios, mais j'opposerai à la proposition de changement trop forcé, la remarque que Sinon-potmo paraît être tout à fait grec, qualification de circonstance : rivière de désolation, de dévastation, de ravage, σινος ποταμος, traversant le pays ravagé par les courses slaves, boulgars, valakhes; ou bien rivière extérieure, ξενος, ξεινος ποταμος, frontière de la Grèce, au delà de laquelle commence la Valakhie.

des Slaves et des Valakhes dans les environs de Gardaki : c'est dans le petit bourg Goura, au delà d'Othrys et dans Vlacho Jani sur la rivière du même nom (5). — Si vous n'êtes pas content de l'analogie de Gardaki et de Gradigi, tournez-vous à droite, cheminant les côtes de la mer, vous arrivez à Griditza, touchant le port Fetio, près des ruines d'une Larisse : mais ce petit détour mettrait en désharmonie les distances que nous suivons scrupuleusement; aussi je préfère de rester avec Gradigi à Gardaki (6).

J'ai dit que j'avais un motif de ralentir les pas du compas et de m'arrêter avec les ruines de Gradigi dans le village Gardaki; le voici : Benjamin, de Gradigi, allait en deux journées à ארמילו *Armillo*, ville sur le bord de la mer, fort marchande; or, de Gardaki à deux petites journées, mon compas m'amène dans la grande ville d'Armyros. Le contemporain géographe arabe Edrisi (clim. v, p. 296) dit qu'Armyros, qu'il appelle tantôt ارميرون tantôt ارمريون Armiron, Armirioun, est considérable, peuplée et commerçante : c'est là que les Grecs entreposent leurs marchandises.

De là à une journée בישינה *Bisina*. C'est un port, car Benjamin s'y embarque pour aller par mer à סלוסקי *Salouski*. Si donc nous sommes avec Armillo dans Armyros, le seul port convenable à la distance d'une journée serait le port Volo, situé au midi de Velestina (7). Nous sommes loin de Saloniki : je pense cependant que la navigation de deux jours et deux nuits suffit pour y arriver. Il y a deux degrés de distance entre Volo et Saloniki en tournant le cap Saint-Georges.

Elmacin (III, 5, p. 252) rapporte que Basile étant occupé contre le rebelle Bardas Phocas, qui allait entreprendre le siége de Constantinople, les Bulgares profitèrent de l'occasion, entrèrent dans l'empire et ravagèrent tout jusqu'à *Salouski*, ville qui par conséquent était entre la Bulgarie et Constantinople, suivant l'opinion du commentateur de Benjamin.

Nous y voilà ! on a voulu inventer en l'honneur d'Elmacin l'existence d'une ville Salouski sur la route de Bulgarie à Constantinople et on ne voudrait pas admettre l'existence d'une autre Salouski en faveur du pauvre Benjamin. Mais à mon avis, sur le dire d'Elmacin, la conséquence pour inventer l'existence d'une inconnue Salouski dans l'année 963 est peu concluante. Elmacin ne la demande guère, il ne dit point que l'invasion se portait vers Constantinople. Les Bulgares cantonnaient alors

(5) Avançons dans l'intérieur de la Thessalie, nous y trouvons : Gribovo Tarnovo, Klinovo, noms purement slaves. La Thessalie en est pleine. Sans remonter dans la Macédoine, traversons la montagne de Smokovo nous trouvons : Radovisch, Lelovo, Katschiko, Vronza. Klissoura, Sirako, Lepenize, Mazovo, Maliza, Goritza, Ostanidscha, dans tout l'intérieur de Janina des noms slaves. Preveza prétend à l'origine slave.

(6) La susmentionnée Griditza porte le nom de Cardiki sur les cartes du xviie siècle. De même elle est nommée Gardiki tout près des ruines de Larissa sur les cartes toutes récentes, qui offrent à la fois des rectifications du littoral par lesquelles la route littorale de notre voyageur (jusqu'à Volo), est assurée et l'identité de ce Gardiki avec Gradigi irrévocablement fixée. S'arrêtant avec Gradigi sur les ruines de Larissa, il n'y a pas lieu de ralentir la marche du compas comme je le fesais dans ma première explication. Sinon potamos serait Sperchios ou Zeiton ; et la marche régulière du voyageur n'en serait que mieux établie.

(7) Si l'appellation Volo est grecque, βωλος, motte, monceau ; Bissina donnerait une simple interprétation slave, vyschina, vyjina, lieu élevé, position élevée.

dans toute la Zagovie : Develtus, Okhrida, Durazzo se ressentaient de leur voisinage. Peu après ils y dominaient et possédaient toutes les villes de la Thessalie; plusieurs fois, entre 888 et 1000, ils tracèrent leurs frontières presque sous les murs de Thessalonique. Lisez les Byzantins et vous serez convaincu qu'Elmacin, en nommant Salouski, a voulu indiquer Thessalonique, à laquelle en effet on peut toucher par la mer (8).

Avant de partir de Salouski, Saloniki, nous devons changer notre échelle, parce que de Salouski à Constantinople il y a 13 journées suivant Benjamin. Voulant avancer à si petites journées, nous n'arriverons qu'à moitié du chemin; or, ce sont des journées plus fortes : il faut doubler leur longueur : mais je vous assure, vérifiez-le, en la doublant, nous n'excéderons pas la journée d'un demi degré que vous trouvez à la page 42 déterminée par Baratier.

De Salouski, Benjamin compte à מיטריסי *Metressi* deux journées, de là à דרמה *Darma* deux journées. A une telle distance de Saloniki, sur la plaine de l'ancienne Philippi, vous avez aujourd'hui Drama. Or, Metressi, étant à moitié chemin, est situé au nord ou au midi du lac Takinos. Je pense donc que c'est Seres سرس. C'est une jolie ville, dit Edrisi (clim. v, sect. 4, p. 289), bâtie sur une colline dont les environs sont très agréables, les habitations nombreuses et les ressources abondantes. Pourquoi Benjamin l'appelle-t-il Metressi? Je n'ose pas supposer l'erreur des copistes qui auraient pris le ס pour un מ etc. (9). Il est plus convenable pour moi d'observer que Seres est tant soit peu plus rapproché de Drama que de Saloniki. Cette différence n'est pas grande, cependant Edrisi ne compte de Seres à Rahna رحنة qu'une journée en se dirigeant vers l'orient. Vous voyez que les deux journées de Benjamin ne sont pas trop fortes puisque l'arabe n'en compte qu'une. Il semble qu'Edrisi n'ait pu prononcer ni Drama, ni Darma, et qu'il écrivit رحنة.

De Drama à קנישתולי *Canistoli,* il y a une journée. Cette journée nous fait passer la rivière Carasou, l'ancien Nestos, sur laquelle on a, entre plusieurs autres villes, Nicopoli; mais on n'y voit pas de Canistoli (10). Peut-être faut-il avancer avec Canistoli jusqu'à Jenizze ou Ienidjé. Nous nous bornons à cette remarque afin d'avancer de trois journées à אבירו *Abiro,* qu'on veut lire Abido et y voir Abydos de l'Hellespont, dans l'intention de réprimander Benjamin avec cette correction même, parce que comment, sur l'échelle de plus grandes journées, arriver par terre de Drama jusqu'à Abydos en Asie, tandis que la journée telle que celle de Seres à Drama nous conduirait de Drama en quatre jours à peine vers l'embouchure de Maritza, ancien Hebrus. Nous nous y arrêtons volontiers.

(8) Edrisi nomme Thessalonique, correctement صلونيك Salonik, et connait une autre ville صلوني Saloni, située quelque part dans les montagnès de Rhodope ou aux environs de la rivière Arda ou Hardeme. Cette ressemblance de nom d'une autre ville plus obscure, ne peut pas contrarier l'identité de Salouski avec Saloniki, laquelle se confirme par les stations suivantes.

(9) Μητηρ, mater; *μητρα*, *μητρη*, matrix; Metressi autant que metropolis.

(10) Cani-stalla.

Edrisi (clim. VI, sect. 4, p. 383, 384), en suivant le cours de Maritza, dit qu'elle passe à Adrinople, puis à Sorlova, puis à Arkadioboli, puis se jette dans le canal d'Abydos أبدة auprès de la ville Akhrisoboli la maritime, où elle porte le nom de Marmara. Il est évident que dans sa relation, Edrisi indique à la fois le cours de deux rivières, de Maritza et de Erkéné, qui se réunissent au midi d'Adrinople; l'une a sa source près de Ligolgo, l'autre près de Sorlova. Il manifeste en même temps une espèce de confusion de Maritza avec Marmara qui est le fleuve Rodovitsch (Strimon) sur lequel est situé Seres (Metressi). Akhrisoboli ou Chrysopoli est loin de Maritza, étant à l'embouchre de Marmara. Nous discuterons ailleurs ces questions et positions. Pour le moment il nous suffit d'alléguer que les embouchures de Maritza et de Marmara, et la ville Chrysopolis et même Saloniki et Armiro, sont toutes sur les bords du canal de Constantinople, nommé de même canal d'Abydos. Toute cette mer, depuis Saloniki jusqu'a Gallipoli et Abydos s'appelle, au témoignage d'Edrisi : *canal d'Abydos* ou de Constantinople (Edrisi, VI, 4, p. 383, 384, 290, 291, 292). Les navigateurs la qualifiaient ainsi. Il est donc évident que le nom d'Abydos était connu à l'époque de Benjamin, à l'embouchure de Maritza, quatre journées de Drama. Benjamin, passant par terre, arrivé au bord de la mer, s'est servi du nom de golfe pour qualifier sa station maritime. De l'embouchure de Maritza on peut se rendre très-facilement à Constantinople en cinq journées.

Enfin nous sommes à Constantinople avec notre Benjamin. Nous y voyons avec lui les marchands de l'Orient, du Nord et de l'Occident. Ceux du nord sont : Canaan, les Slaves en général, puis ceux des pays Russiens, de la Hongrie, enfin de פּיסינקי *Pasianke* et de בּוריא *Bouria*. La Russie est plus orientale que la Hongrie; Pasianke, Fasianke serait aussi plus orientale que Bouria, selon l'ordre dans lequel Benjamin décrit ici les peuples, commençant par l'orient et finissant par l'occident, disent ses commentateurs. En admettant cet ordre on est peu conséquent, à mon avis, si l'on pense à retrouver les deux dernières populations dans les anciennes Liburnie et Pannonie, et on s'embrouille si on a recours à Joseph ben Gorion pour constater une semblable assertion.

A propos de ben Gorion, dont vous avez établi l'époque, vraiment il ne sert que de prête-nom à cette histoire judaïque qui est connue sous son nom. Le premier chapitre ou l'introduction n'est que trop suffisante pour prouver par l'énumération des peuples descendant de Noé, que la rédaction de l'ouvrage est du XIIe siècle. Cette énumération est curieuse : mais les explications données jusqu'aujourd'hui, ne sont pas toutes satisfaisantes, surtout celles de Thogorma et de Dodanim. Sous ce dernier, ne pourrait-on pas, au lieu de Mekhba et Bardena, מכבא et ברדנא lire et distinguer la Skanie et les Varègues? nom donné aux Normands Skandinaviens de la Baltique. Ce nom de Varègues était connu à l'occident, même depuis un temps assez reculé, puisque je trouve que Guido de Ravenne, écrivain de la fin du IXe siècle, les a nommés. Son ouvrage inédit se trouve dans une copie de 1119, entre les manuscrits de la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles.

Le prétendu ben Gorion aime mieux qualifier les Slaves Dodanim, que Khanaan. Il en fait un dénombrement. Si l'on peut admettre qu'en

les énumérant sous les noms de Letsphim et Livonim il a voulu comprendre les Litvaniens et les Livoniens, il serait impossible dans Khazaramin de soulever la Bessarabie, ce nom étant d'un siècle trop postérieur : j'aimerais mieux y voir une répétition de Khazars ou mieux supposer une défiguration de nom inextricable. Bezamin, Bohème ou Pozamin, Poznan, Posen; comme Charchar, Kharkar, Krakar, Krakow; Salaki ne serait-il pas mieux Polaki, Polonais, au lieu de Valakhi comme on a supposé.

Quant à Thogarma, ben Gorion dit positivement que les seuls Ongar, Bulgar et Parsinaks, établirent leurs tentes sur le Danube, tous les autres sont sur la Volga. Je désirerais donc de retrouver des emplacements convenables dans ces régions-là pour Alikanus (al Ikanus), Ragbina, Buz, Zabukh et Tilmats, sans descendre au Danube; de les trouver dans ces régions où l'on connaît les Khozars et les Tourks près du fleuve Itel ou Atelach (Wolga) (11).

Les פרצינך פצינך Patzinakh, Partzinakh, appelés par les Polonais Pietchinghi, sont les بجناك Badjnaks d'Edrisi et Phasianke de Benjamin, la Bourie, serait la Boulgarie, Boulgria, Bougria, Bouria, établis toutes deux sur le Danube.

Ces Pietchinghi n'offrent que les débris des anciennes hordes puissantes sur les steppes de la mer Noire. Elles avaient été détruites vers 1050, par les Komans ou Polovtzes : les débris se retrouvent en partie au delà du Don, signalés par Edrisi sous le nom de Badjnaks; en partie ils se sont réfugiés vers les frontières de la Boulgarie et de la Hongrie, où ils se fondirent avec les populations locales.

Pethakhia, passant en 1175 de Kiov vers la Tauride, n'a vu dans ce qu'il appelle Kédar, que les Polovtzi, Komans, habitants très-paisibles à cette époque, vivant sous leurs tentes et cultivant le pays. Il n'a vu là, ni Patzinak, ni Khozars. Ceux-ci ont été déroutés encore vers 1016, quelques hordes de Khazars existaient aussi au delà du Don et dans la Tauride, à laquelle elles ont donné le nom de Ghazarie. C'est pourquoi Pethakhia dit que la mer s'avance dans les terres et sépare Kédar de la Khazarie. C'est l'isthme qui reçut postérieurement le nom de Perekop. La Khazarie de Pethakhia n'est que la Tauride. S'il dit qu'à son extrémité coulent dix-sept rivières qui finissent par se réunir : il perd de vue l'espace de la mer Zabach qui sépare la Khazarie de l'embouchure véritable du Don, et il répète sur cette réunion de nombreuses rivières un conte attaché au Don ou Tanais. J'ai ajouté l'épithète de véritable à l'embouchure du Don près d'Azof, ancien Tana, parce que le détroit de Jenikale, qui sépare la Krimée de l'Asie, était aussi considéré comme embouchure du Tanais : c'est l'extrémité de la Khazarie. Les eaux du Tanais roulent, dit-on, par la mer Zabach jusqu'à cette embouchure. De même on distingue sur les eaux de la mer Noire le courant de plusieurs fleuves. Les eaux du Danube se font remarquer jusqu'à Constantinople : aussi quelques écrivains, à différentes époques, considéraient le détroit de Constantinople comme l'embouchure du Danube.

(11) Khasdaï énumérant ces enfants de Thogarma, substitue Avar, Aumin et Savour, à la place de Ikanus, Ragbina et Zabuch.

Pardonnez-moi cette petite excursion qui traverse le passage de Petakhia de la Khazarie à Thogorma : parce que je ne voulais pas perdre de vue votre savante publication de son voyage, que vous allez reproduire.

Je reviens encore à Benjamin, ou plutôt à ses commentateurs qui l'accusent d'imposture, de fourberie, et qui, avec leur colère et leur maladresse, font rire quelquefois le bon sens. Voici la preuve.

Benjamin ayant parlé de la Bohême qu'il a qualifiée de pays de פראג *Praga,* remarque que la Russie est un grand royaume, qui s'étend depuis la porte de Praga jusqu'à la porte de פין *Pin* ou *Fin*, cette grande ville qui est à l'extrémité du royaume. Les commentateurs se cassaient la tête afin de retrouver cette porte d'une grande ville à l'extrémité de la Russie et ils l'ont cherchée, où? dans Pinga ou Pinko, dans Pinsk en Litvanie, dans Saint-Nicolas sur la Dvina; ils l'ont reconnue dans Pin, Pape Nicolas par abréviation. Sommes-nous avec tous ces commentateurs près de la porte d'une grande ville? sommes-nous à l'extrémité de la Russie? n'avons-nous pas le droit de crier contre l'imposture qui voudrait nous faire voir à l'autre extrémité de la Russie ou Pinsk ou un pape Nicolas en abrégé! (12).

La ville de Praga, dans le langage de Benjamin, est le pays de Bohême; la porte de Praga, ce sont les frontières de Bohême, par conséquent la porte de la grande ville, de la cité de Fin, ce sont les frontières du pays de Fin, de Finois, Finlandais, Finland, Finmark, situé à l'extrémité de la Russie. Au reste, sans toucher à la porte du génie de langues orientales, tournez quelques pages de Benjamin et vous trouverez les portes de provinces persanes.

Voici les réflexions, que je me proposais de soumettre à votre jugement. Approuvez-les, ou désapprouvez-les, et veuillez conserver dans vos amitiés inaltérables. *Votre dévoué.*

(12) Sprengel (Gesch. der géogr. Entdekungen p. 277, 278) au sujet de la ville de Fin lève toute difficulté, mit einer kleinen Buchstaben veraenderung, et la change en כיין Chive ou Kiiov capitale située au centre des pays russiens. — S. Nicolas (couvent), et Pingo situés aux environs d'Archangelsk, ont été découverts par les anglais en 1553, et figurent sur toutes les cartes.

ASIE.

DEUXIÈME LETTRE.

Bruxelles, 8 août 1847.

En demandant mon avis sur quelques points obscurs de Benjamin de Tudèle, vous m'avez provoqué tout d'abord à reprendre de nouveau la lecture de son ouvrage. Ma foi, je ne sais pas m'expliquer, quelle furie s'est emparée de plusieurs de ses commentateurs qui, tout en puisant de son ouvrage des renseignements importants pour cette époque reculée, s'acharnaient à ternir sa mémoire et la sincérité de ses témoignages. Ma lecture, au contraire, me faisait croire que je voyageais avec lui, que sa compagnie me frayait le chemin à travers les obstacles déversés dans l'espace; qu'il m'indiquait à regarder ce qu'il avait vu; qu'il me présentait les personnes de sa connaissance. Il est vrai que tout y est d'une extraordinaire insuffisance, souvent présenté dans un vague ou une confusion presque inextricables, mais appuyé sur une certaine connaissance qui exige des recherches. On a dit que le pèlerinage n'était qu'une forme de sa narration. C'est indubitable. Mais quoiqu'il n'indique ni jour, ni mois de ses traverses, ni direction des distances et des routes : on se voit avec lui dans un voyage réel, quand il déclare avoir vu quelque objet, ou quelque personne. S'il a voyagé et vu bien des choses, certainement il n'a pas visité, ni les rechabites, ni le pays de Tzin, ni la mer Nikfat, ni l'intérieur des montagnes Hafton. Il s'arrête obscurément pour nous, dans certains lieux, pour entrer dans la description des environs et du reste du monde, pour rapporter quelque relation véritable ou fabuleuse, afin de donner un recensement et la situation des enfants d'Israël de sa connaissance. C'était son but essentiel. Partout où l'on peut constater sa présence on ne saurait lui reprocher l'exagération dans le nombre. Sur sa route en Europe : 1,500 à Palerme; 2,000 à Thèbes; 2,500 à Constantinople, sont les plus hauts chiffres; ailleurs il donne des chiffres inférieurs : quelques cents ou dizaines, en tout 12,763. Il est à regretter qu'il n'ait donné aucun renseignement sur ceux de l'Espagne, son pays natal, ni sur ceux de Hongrie, de Pologne, d'Allemagne, où il n'alla pas. Ce qu'il relate des populations en Asie, est certainement fondé, en partie seulement, sur des relations positives, en partie sur des ouï dire. Le nombre le plus considérable à Hamdan et à Samarkand, monte dans chacune de ces

villes ou de leurs cantons, à 50,000 : chiffre assez rond. Il y en a autant à Khebar et beaucoup plus de rechabites.

Vous savez retrouver les princes, les savants de la connaissance de Benjamin qui dominaient par leur sagesse les enfants dispersés, et vous avez plus d'une fois suivi votre voyageur de station à station jusqu'à Haleb et au delà de Tigre. C'est dans cette description ultérieure que vous me signalez quelques difficultés géographiques, sur lesquelles vous êtes curieux d'avoir mon avis.

Comme indicateur de ces points obscurs vous me recommandez toujours par préférence, le commentaire de Baratier. Cet enfant précoce, qui, avant d'aboutir à l'âge de l'adolescence, par son savoir, par ses connaissances prématurées avança beaucoup plus que ses prédécesseurs l'explication du voyage de Benjamin, répète mainte fois : ce nom m'est inconnu; nous imitons volontiers cet aveu, quand les renseignements ou les connaissances nous feront défaut. Mais souvent le docte adolescent de onze ans, entraîné par l'opinion de l'époque, qui guidait sa conscience, s'emporte, vocifère contre l'inventeur, le menteur; mal avisé il condamne le juif errant. Partant avec Benjamin de Haleb, tout d'abord, à nos premières stations, de Balitz, Kalah gaber, et Rakka, nous sommes accablés de ces injustes déclamations. Avec Balitz il se porte sur Bira; il a pu cependant trouver sur les cartes de Sanson et d'autres de son temps Bales sur l'Eufrate. Les cartes de Sanson désignent Kalahgaber, sous le nom de Dauser; celles de Delisle inscrivirent l'appellation de Giabar. Le docte adolescent ne trouvant pas de nom analogue sur la place, annote en passant (note 15, du chap. VIII, page 128) que l'appellation de Kalahgaber répond à Krach de Montreal, et examinant ensuite la route de Tadmor jusqu'à Bagdad (note 1 du chap. XII, p. 136 et suiv.), persifle le voltigeur assez ingénieusement, mais avec peu de prudence. Je ne veux pas entrer en polémique avec le jeune homme de mérite, je veux simplement vous exposer ce que j'ai remarqué.

Balitz ou *Fethora* באליץ פתורה (בילש *Balis* chez le copiste Gerson) est Bales d'aujourd'hui et بالس des écrivains arabes. Nommé par Edrisi (III, 7, p. 335) peu d'années avant Benjamin, il se trouve déterminé en longitude et latitude géographiques, par Kias, ouvrage du XIIIe siècle, cité par Aboulféda.

L'auteur de Kias détermine de même la position de קלעגבר וסלע מדברה *Kalahgaber* ou *Selah midbara*, de Kelat djebar قلعة جعبر ; voici ce qu'en dit Aboulféda : Kalatdjabar, ou le fort de Djabar s'appelait anciennement Daousariah, du nom de Daouser, employé de Noman ben Mondjari, roi de Hira, qui le fit construire quand il administrait les frontières de la Syrie. Ensuite il s'empara du fort Saboheddin Djabar le kaschirien et le posséda jusqu'à sa vieillesse qui le priva de la lumière. Depuis ce temps, le fort changea de nom. Les deux fils du dit Djabar, dont le brigandage causait des inquiétudes, furent dépossédés par le seldjouk Melik schah (vers 1060). Enfin, ce fort abandonné, tomba en ruine. Il est dans le Djezira (diar Bekr) sur les rives septentrionales de l'Eufrat, sur un rocher inaccessible, entre Bales et Rakka. Benjamin

a pu par conséquent connaître le nom de Djeber. Avant lui, Edrisi n'en avait parlé que sous le nom de Daouser. Pour se rendre d'Aleppe à Rakka, dit-il, il y a deux chemins, dont un passe par Khoschab, Bales, دوسر Daouser à Rakka (IV, 5, p. 136). C'est le chemin suivi par notre voyageur.

Sur la gauche du voyageur s'étend le désert de Khaschab ou Semava (Edrisi, IV, p. 335). C'est sur les plaines de ce désert que fut mesuré le degré du temps de Mamoun, 833 : entre Tadmor et Vasit, comme le dit Ibn Iounis (en 1007), et spécialement entre Tadmor, (qui est entre Irak et Syrie) et Rakka, comme l'explique Massoudi (en 957), où l'on observa le soleil dans le désert de *Sandjar*, dépendant de diar Rabia (notices et extraits, t. I, p. 49, 52). La mesure avait été exécutée, répète Aboulféda (en 1331), sur la plaine de Sandjar (Reiskii versio, p. 136). Or, Rakka est à l'entrée de la terre de *Sandjar*, dit positivement Benjamin, et sépare le pays de *Sandjar* du royaume des Turks (chap. VIII, p. 128), qui dominaient dans le Djezira.

Deux journées de Rakka est חרן *Haran*, et 2 journées de ces anciens Carres, l'endroit où est la source de אלכבור *Alkhabor* ou Chaboras, d'où l'on arrive en 2 journées à נציבין *Nitzibin*. Cet endroit est *Ras-el-aïn* راس العين qui est une ville considérable, dit Edrisi. On y voit près de trois cents sources, environnées de grillages en fer, pour qu'on ne puisse y tomber. Ces eaux forment la source du خابور *Khabour*, rivière qui va se jeter dans l'Eufrate auprès de Kirkesia (IV, 6, p. 150). Il y a, ajoute-t-il, de Harran à Ras-el-aïn, 3 journées, et de Ras-el-aïn à Nissibin, 3 journées (p. 155).

Je ne saurais vous dire, d'où Benjamin a pu tirer l'assertion bizarre, que Khabor, après avoir traversée le pays des Mèdes, tombe dans la montagne de Gozan. Certainement elle n'est pas le produit de ses propres explorations, mais plutôt d'une érudition mal conçue et maladroitement appliquée. La montagne Gozan est un produit biblique : du temps de David, on disait que Khabor était un fleuve du pays de Gosan; Madaï vient d'un autre point de l'érudition, où au nombre des terres de l'exil, Habor, Gozan et Madaï se trouvent dans les mêmes versets. Le ravennate du IX[e] ou X[e] siècle dit avoir lu dans l'ouvrage du philosophe-cosmographe romain, du VI[e] siècle, nommé Castorius, que Media minor et Gozar (Gozan) dicitur, per quam plurima transeunt flumina, inter caeteros Nabor (Chabor) (anonym. ravenn. II, 10, p. 29, 30). Singulière consonnance!

Nous passons sans obstacle par *Guezir ben Omar*, par *Almotzal*, à travers les ruines de *Ninive*, où l'obscure *Arbal*, à 1 parasange de Ninive, embrouille notre itinéraire. Baratier a signalé à cet effet trois Arbal, dont une grande ville, Arbelles, est à 17 parasanges de Mosoul, au midi, située effectivement sur la route de Mosoul à Rehobot. Nous ne savons pas où est cette grande ville dans les déserts, ni d'où Baratier aurait appris son existence. J'ai examiné les cartes publiées dans les Pays-Bas, et celles de Sanson, de Duval, De la Rue, Delisle et quantité de postérieures, d'Arrowsmith, et d'autres. J'ai fouillé dans les descriptions de Djezira qui me sont connues, sans pouvoir rencontrer aucun vestige de cette ville. Il est aussi douteux, à mon avis, si Arbal,

distante 1 parasange de Ninive, serait sur le chemin de Rehobot. Benjamin la nomme accidentellement, l'indiquant comme proche des ruines. La fameuse Arbelle n'est pas trop éloignée. Ensuite il retourne à la description de Ninive, d'où il compte 3 journées à *Rehobot*.

Je ne m'arrête pas sur les distances qu'il donne ordinairement insuffisantes. Il n'exagère pas. Il compte de Rohobot à *Karkemis* 1 journée; de Karkemis à *Poumbeditha* 2 journées seulement. S'il copiait les descriptions des arabes, il a pu être surpris plus d'une fois par des chiffres incertains ou erronés. Quoique moins, les chiffres du caractère hebreu présentent les mêmes surprises.

Harda הרדה distante de 5 journées de Poumbeditha, est sans doute الحضر Alhathr, Hatra. *Okbara* עוקברה عكبرا située sur l'Eufrate, déjà dans l'Irak, 2 journées de Hathra. Ces villes peu considérables méritaient d'être signalées par le voyageur, si elles possédaient une population israélite l'une de 15000 l'autre de 10000. C'est la première fois que la description du voyageur offre des sommes aussi élevées.

D'Okbara, en descendant l'Eufrat, nous entrons dans *Bagdad*. Je vous abandonne la confrontation de la description avec celle des écrivains arabes : en attendant je prendrai en considération quelques pays de la terre, où le chef de la captivité donne la permission d'établir des rabbins et des chantres (Benj. chap. XII, p. 149, 150).

La Djezira se divisait en trois diars (habitations) : Rabiah, Modhar et une portion de Bekri. Un contemporain de Benjamin, Ali ben Aladir le djezirien (mort en 1233), dit dans son lobab : que la Djezira comprenait quantité de villes et toute la province de Diar-bekr (Aboulf. Reiskii, p. 237). Or, il distingue le Diarbekr de Djezira, dans laquelle il était inclus. Aussi Benjamin sépare Diarbekr de Mésopotamie dans son énumération des terres où le chef de captivité installait les rabbins. Les cartes modernes négligent d'inscrire le Diarbekr comme province. Les cartes des XVI et XVIIe siècles, tout au contraire, donnaient le nom de Diarbekr à toute la Mésopotamie et elles passent sous silence l'appellation de Djezira.

La terre קוט *Kout*, dont les populations habitent le mont Ararat, n'est autre chose qu'Imiret, et le pays jusqu'à l'embouchure du Fas dans la mer noire; Imiret appellé Koutaïs, qu'on écrivait anciennement Cotiana. La chaine de montagnes venant du pic d'Ararat s'y prolonge vers le nord, pour se rapprocher par différentes branches du Kaukase, du pays de אלניה *Alania* (des Os ou Ossetes), pays environné de montagnes qui n'ont d'autre issue que par *les portes de fer* שערי ברזל باب الابواب qu'y a fait Alexandre, où est la nation appelée *Alains*. C'est par cette porte qu'on se rendait anciennement chez les Khozars, dont le khan suivait la loi de Moïse.

De plus, continue Benjamin, dans les synagogues du pays de *Sikharia* סיכריא jusqu'aux montagnes d'*Assona* אסנה As-sona, toutes les synagogues reçoivent, du chef de la captivité, la permission d'avoir des rabbins. Regardez la carte du Kaukase de Klaproth, vous y voyez au nord de Kout (Imiret), à l'ouest du defilé de Dariel, une immense chaîne de montagnes Brouts sabdseli ou *Sekara*, où le fleuve Terek et quantité d'autres rivières qui coulent vers le nord et vers le sud, prennent leurs

sources. Massoudi, en 957, avance qu'il y avait dans le Kaukase 300 différents idiomes; Ibn Haoukal s'étant rendu en 977 dans divers villages de cette chaîne, s'est convaincu de la vérité de cette assertion; Albassan ben Ahmed le mollabite, l'azzizien en 980, dit que cette montagne porte le nom de *djebal al soni* جبل الالسن *djebal-as-soni* (mont d'idiomes), à cause de cette énorme quantité de peuples et de langues (Edrisi, V, 6, p. 330; Abulf. Reiskii, p. 179). Al-soni, As-soni, prononciation connue.

Le texte de la première édition de Benjamin donne encore après Sikaria le nom du pays התורגמים *Hathorgamim*, Thogarma, nom biblique des Georgiens, qui sont nommés de suite par leurs propres dénominations.

Etaient comprises encore dans le ressort du chef de la captivité les synagogues du pays de גרגנין *Gherghениens*, jusqu'aux fleuve גיחון *Ghihoun*, ce sont les הגרגשין *Gherghеséens*. Pour rétablir cette phrase embrouillée, il n'y a qu'à déplacer et échanger les deux noms de peuples. Gherghеséens sont les Thogarmim Georgiens, et Gherghеniens les Djordjans de l'autre côté de la mer kaspienne rapprochée à Djihoun. Et tout relevait du chef, jusqu'aux שערי המדינות portes (limites, frontières) des provinces et aux contrées du טובות *Toboth* ou Tibet et jusqu'au הנדו *Hind*.

Ayant heureusement achevé le petit tour du monde, nous nous rejoignons à Bagdad, où, dans cette résidence du chef de la captivité, il n'y a que 1000 de ses fidèles, tandis que tout près, à 2 journées, une grande ville, *Resen* ou *Ghehiagan*, en possède 5000, et à 1 journée de là *Babel*, 2000, et à 5 milles de là, *Hela*, 10000, et peu éloignée *Koufa*, 7000 (chap. XIII). Ce pays de Babylonie fut peuplé à la suite des discordes et de la dispersion des séjournants dans le pays d'Ararat. Petahhia ne fait monter toute cette population qu'à 6000 (p. 34) et les journées de chemin de Petahhia sont différentes des autres, parce qu'il compte 1 1/2 de Bagdad au tombeau d'Ezechiel (p. 42); 2 de Bagdad à Babylone (p. 70).

Babel, aussi peuplé, n'est cependant qu'un village qui remplace une ville importante, dit le contemporain Edrisi, dont les édifices royaux ont subi les effets des révolutions du temps, mais il en subsiste des vestiges encore debout, qui attestent que c'était dans les temps anciens une ville immense (IV, 6, p. 161). Le palais ruiné de Naboukadnezar occupe un terrain de 30 milles; la synagogue est éloignée du palais de 20 milles : tandis qu'entre *Hilla* et Babel, il n'y a que 5 milles. Ces milles sont évidemment très-différents. Un semblable désordre dans la différence des milles obscurcit les descriptions d'Edrisi et des autres écrivains arabes. Peut-être trouverez-vous un jour une variante raisonnable, qui donnera au palais, au lieu de מ 30, seulement ד 4 milles, et à la place de כ 20 d'éloignement de la synagogue, ב 2 milles. Ces variantes feraient disparaître la discordance des milles.

Je vous laisse étudier la carte des situations spéciales pour les environs du tombeau d'Ezechiel : je ferai seulement remarquer qu'on ne peut, en aucune manière, se porter avec la rivière כבר *Khober*, sur quelque fleuve ou rivière de nom identique, ordinairement éloigné (Petahh.

note 54). C'est le nom d'une petite rivière, d'un canal ou d'un ruisseau qui mouille le sol sépulcral et mêle ses eaux avec Maarsares, ancien bras de l'Eufrat. Peut-être c'est le Romyma de la carte d'Arrowsmith, qui est en même temps un embranchement de l'autre bras de l'Eufrat.

Benjamin poursuit sa description positive ou sa course par *Neardea* jusqu'à *Elnabar* ou *Poumbeditha*, comme s'il allait retourner. Ce pas rétrograde mérite d'être observé : il paraîtrait que Benjamin termina ses courses vers l'orient et rétrograda pour se rendre en Egypte.

De Poumbeditha il a déjà parlé ci-dessus p. 133, dit Baratier, (note, 27, p. 167), mais ce récit est différent : les deux principales contradictions qui sautent aux yeux sont : 1° que là il appelle אליובר *Aljubar*, ici אלנבר *Elnabar*, et 2° ci-dessus il place 2000 juifs, ici 3000 ; on aurait bien dispensé notre savant voyageur de faire de telles répétitions jointes à des contradictions. A mon avis, elles ne méritent pas tant de courroux. Benjamin ne suivit pas uniquement les narrations orales des arabes, mais il puisa plus d'une fois dans leurs ouvrages. S'il n'y trouvait point de nom de Poumbeditha, il y trouvait ايبار انبار نبار l'autre nom donne également Jubar, Anbar, Nabar, et même Ambar, comme il est presque accepté dans nos cartes récentes. Nous ne sommes que trop habitués à ces dédiacritisisations arabes.

Mais vous saurez mieux désarmer l'humeur de notre savant commentateur, quand vous arriverez à établir l'origine de cette contradiction dans la dépravation du texte par le copiste, à quoi vous possédez une indication certaine.

Benjamin sort de la savante Poumbeditha et s'engage par imagination dans les déserts de *Seba*, ayant au nord le pays de *Sincar*, au sud l'heureux *Yemen*, qui touche aux Indes (à leurs mers). Après 21 journées de marche, il se trouve au milieu des sables et des déserts, dans le pays fort vaste des רכב *rechabites*, où il y a 40 villes, 200 villages ; des villes de 15 milles de longueur et d'autant de largeur ; des palais, des vergers ; une population guerrière de 450,000 âmes, sans compter les pillards arabes : le tout dans le désert sablonneux et aride. Il rattache cet empire à la ville arabe כיבר *Khaïbar* خيبر peu considérable, à la place forte تيما *Taïma* תימא et peut-être à الثنية *Thania* תנאים *Tannaïs*, qui se trouve sur la route de Jamama à la Mekke (Edrisi, II, 6, p. 155) ; enfin *Tilimas* est comparé à Salma par Baratier (diss. VI, 9). Certainement le conte concernant les rechabites, n'est pas de son invention. Iosip ben Gorion (II, 9) l'avait relaté antérieurement. Benjamin désigne l'Arabie comme domicile des rechabites. Petahhia qui le suivit, le fait habiter dans le pays de Gog et Magog au delà des montagnes ténébreuses (p. 76), conformément à l'opinion de Iosip ben Gorion. On voit que deux opinions divisaient les croyants : l'une plaçait les rechabites dans le désert des mystérieux Themoudites, les autres dans les ténèbres des Tibetains, descendant, suivant les Arabes, de Toba d'Yemen, voisins de Gog et Magog, objet de la prédilection arabe. Je présume quelque analogie dans cette coïncidence de contes mystérieux, qui aurait pu agir dès l'origine sur différentes opinions.

Mais nous nous engageons trop légèrement dans ces régions fantastiques et chimériques, sans savoir comment en sortir. Benjamin nous

conduit à la rivière *Vira*, où se baignent environ 30,000 israélites; puis en 7 journées dans la ville נאסט *Nast*, *Naset*, où il compte 10,000 israélites. Naset est évidemment une erreur d'impression ; il faut lire ואסט *Vaset*, d'où en 5 journées on arrive à *Basra*.

Vous dites (note à Petahhia, p. 62) que dans le pays de Havizah, vis-à-vis de Korna et près de la rivière de Senné, on voit encore aujourd'hui un vieux bâtiment qui passe pour être le tombeau du prophète Esdras. Cette rivière Senné des cartes anciennes, porte, sur les cartes récentes le nom de Kerkhah. Benjamin l'appelle נהר סמרא סמורה *nahr Somra*, *Samoura*. Jehuda Kharizi explique ces différences en ajoutant que ce lieu s'appellait en hébreu Ahava ou Nahr-ahava (fleuve Hauweza). En examinant la suite de nombreuses cartes de différentes époques, on peut remarquer qu'on lui donnait d'autres noms encore : Simiée, Syennée, Sahna, Senné, Tiritri, Tiripari, Zeymare, Hawera, Sous, Schouz, Schousch, Karouza, enfin Karha, Kerah, Kerhia, Kerkhah. D'où proviennent tant de noms? les uns d'erreurs, les autres (Sahna ou Senne) de la confusion, les autres encore de l'appellation locale ou d'une ville. Quant à Samoura ou Zeymare, pour retrouver l'origine de ce nom, Baratier a eu recours à une ville assez considérable de Laurestan, nommée Semira ou Semiran, éloignée de 15 milles d'Isbahan. Ce nom se fait connaître sur ce point avec plus de certitude dans la chaîne de la montagne صميرة Samira, qui se déroule au sud d'Isbahan (Edrisi, III, 7, p. 336). Mais le fleuve Kerkhah ne vient pas de là. Il sort en plusieurs branches des monts Elevend, non loin de Hamdan ; roule ses eaux près de Sous et Havez, traverse ce canton et tombe dans le Tigre non loin de Korne, où le nom Seimare est aussi fréquent que l'appellation de Kerkhah. Les marécages de Samarga, situés au sud de Tib, touchent Kerkhah ; la rivière qui baigne Seimarra, située au nord de Tib, se jette dans Kerkhah. Il faut chercher ces renseignements sur les cartes toutes récentes.

Les dernières explorations ont changé l'intérieur de l'immense Iran, elles ont trouvé un bien différent ordre de ses viscères, et c'est à tel point qu'il est dangereux quelquefois de consulter sans réserve les cartes précédentes et plus anciennes. Si j'ai recours à la carte d'Arrowsmith, c'est que je n'en ai pas de plus détaillée. Elle est bonne pour comprendre le cours du fleuve Kouran vers lequel nous nous approchons.

Vous savez que du temps de Benjamin et de Petahhia, les arabes, depuis plus de deux siècles déjà, répétaient, qu'à l'époque de la conquête, après la prise de Touster en 641, Abou Mousa el Akhari trouva le cercueil de Daniel au fond de la rivière Zab (Touster), et que l'ayant transporté par le canal à Sous, il le fit submerger sous les eaux du fleuve (Kerkhah). La narration la plus ancienne diffère dans les circonstances de la submersion, assigne Irak comme le lieu de la trouvaille, Ischtakhri en 950, Ibn Haoukal en 977 (versio Ouseley, p. 76), Edrisi, en 1154 (III, 6, versio Jauberti, p. 382), sont unanimes dans leurs relations. Jusqu'aujourd'hui on n'a pas élevé de doutes : on croit que le corps de Daniel repose submergé à Sous, où une construction moderne de peu d'apparence représente le tombeau du prophète.

Touster, où pendant un certain temps le cercueil de Daniel resta exposé, est situé sur une éminence près du fleuve Touster. Les ruines en attestent l'ancienne magnificence; celles du château sont surtout

remarquables. Sous est aussi en ruine. Ses ruines occupent un espace immense, qui ne comprend pas moins de 12 milles de longueur et n'offrent aucun vestige de quelque place forte ou château (Hammer, mémoire sur la Perse, dans le recueil de voy. t. II, p. 333-339).

Le fleuve qui coule près de Touster porte des noms très-variés : Touster, Abischouster, Didjele (Tigris), Didjeleischouster, Ahvaz, Didjele ahvaz (Abulf. p. ov, oa, versionis Reiskii, p. 171); Karoum et parfois chez les écrivains les noms de ses affluents : Mouschrikan, Mesirkan, Abizal, Dizfoul, Zable, etc. (L'antiquité l'appelait Choaspes, Euleus, Pasitigris).

Voyons maintenant ce que nous disent Benjamin et Petahhia. Suivant le premier, du tombeau d'Esdras il y a 4 milles (distance qui ne peut servir à rien) à *Khouzestan*, qui est *Elam*, cette grande ville; mais elle n'est pas toute habitée, car elle est déserte et ruinée en partie. A son extrémité, au milieu de ses ruines, est שושן *Schouschan* ou Soussan, château, autrefois palais d'Assuerus; il y a encore là un grand et bel édifice dont l'origine remonte aux temps anciens. Le *Tigre* traverse la ville, et c'est là que se trouve le tombeau de Daniel (xv, p. 172, 173). De même Petahhia place le tombeau au dessus du fleuve *Tigre* חדקל (p. 64-67).

En admettant que Khousistan qui est Elam, qualifié de la ville ruinée, désigne une province ruinée, il serait évident à mon avis, que le château Sousan, situé sur le Tigre à l'extrémité des ruines, est le même qu'on voit aujourd'hui dans ses restes importants sur une colline située entre les ruines de Touster. Or, tous les deux, Benjamin et Petahhia, parlent de l'antique emplacement du tombeau, antérieur à l'invasion des arabes.

Touster est situé à l'est du Tigre. Nos deux narrateurs nous disent que dans des dissidences qui s'élevèrent entre les habitants israélites, on s'arracha le cercueil et qu'on le plaça de l'autre côté du fleuve. Ce propos répond à la translation du cercueil à Sous, effectuée par Abou Mousa; et il pourrait s'expliquer par la confusion d'idées qui enleva de Touster avec le cercueil à la fois et le nom du Tigre et le château d'Ahasferus en les transportant à Sous sur les rives de Kerkhah.

Mais que dire de pieux voyageurs qui assurent avoir vu le cercueil submergé, suspendu au dessus du pont? L'un assure que c'est Sanigarschah, roi régnant alors qui ordonna de le suspendre et de bâtir une synagogue en l'air; l'autre vit le cercueil et doutant de sa piété, ou ne voulant la mettre à l'évidence, n'osa passer sous le pont. (Benj. xv, p. 174-175; Petahh. p. 64-67).

Faudrait-il donc, afin de défendre les assertions de nos voyageurs, supposer qu'à un certain temps, on ne sait quand, le cercueil aurait été de nouveau retiré des eaux et serait resté à Sous, qui prospérant sur ses antiques ruines à l'est, aurait souffert une pénurie à l'ouest de Kerkhah; qu'un arrangement, appaisant les dissensions au sujet du cercueil, aurait soulagé la misère d'outre-riverains, jusqu'au moment où Sanigarschah intervint avec ses chaines de suspension? C'est dur, c'est difficile. Tout ce qu'on pourrait dire, c'est : qu'abusés eux-mêmes, ils abusaient les autres en donnant une forme de témoignage occulaire à ce qu'ils n'avaient jamais vu. Il y avait encore d'autres contes arabes au sujet

du tombeau de Daniel, comme on le voit, par ce qu'en 1555, relate le persan Ahmed de Tous (Hammer, mémoire sur la Perse, t. II, du recueil de voyages, p. 335, 336). Il s'agit toujours de la submersion.

Pardonnez, mon ami, si je fouille le sol où votre lumière entreprend de débrouiller le chaos. Je ne l'ai fait que dans l'espoir de fixer ma plante géographique sur les décombres de Sous ou de Touster. Le terrain y est scabreux : je vais courir les déserts salés.

La domination du roi de *Perse* (Sanigarschah סניגרשאה) s'étend depuis l'embouchure de Samara ou Somra (Kherkah), jusqu'à סמרכנת *Samarkand;* jusqu'à la province גיסביר ניסביר ניסבין *Gisbor, Nisbor, Nisbon* (*Nisabor*), tout le long du fleuve גוזן *Gozan*. Ce nom bliblique est attaché cette fois-ci au fleuve Atrok (au delà duquel est le désert Gazos). Il n'y a pas de motif pour attribuer ce nom à Oxus, parce que Benjamin l'a déjà signalé par son propre nom de Djihoun, et Nischabour est trop éloigné d'Oxus pour s'étendre tout le long de ce fleuve.

Dans une autre direction, la longueur de l'empire persan s'étend de l'occident sur *Madaï,* au centre il enferme les montagnes de חפתון *Hafton;* à l'orient il embrasse les provinces de טובות *Tobot* تبت

D'Elam et de son château Sousan (Toster), il y a 3 journées à רובדבר *Roubadbar,* où l'on a 20,000 israélites; de là 2 journées à la rivière נהרנאנת *Vanth;* de celle-ci 4 journées au pays de מולחאת *Molhat,* où réside le vieillard de אלכשישין *alkhaschischin,* des assasins. J'avoue que je ne sais point quel parti prendre au sujet de la populeuse *Roubadbar*. De Toster à Roudbar au Dilem, vers lequel on a voulu diriger l'itinéraire mentionné, on n'arrivait pas en trois journées. Essayant cependant cette traverse, nous remarquons qu'Aboulféda observe qu'il y a plusieurs Roudbar, parmi lesquels un village du canton de Hamdan (Reiskii, p. 330). Mais un village ne convient pas à une population de 20,000 israélites. Il est bien de remarquer que la relation de notre voyageur, depuis sa visite au pays des rachabites, trouve partout des populations israélites surabondantes : ce qui est suspect.

Prenant une autre direction à 3 journées vers nord-est de Toster on trouve sur la carte d'Arrowsmith, à l'est de Kaschan, *Rudabad,* qui pouvait servir de station et de lieu de conscription des israëlites du canton de Kaschan. Ensuite vient à 2 journées la rivière Vanth, qui arrose un point du désert entre Yezd et Tubus; la carte offre plusieurs eaux du désert. Ce désert s'étend à 4 journées de large, il est appelé pays de Molhat, ارض الملح c'est-à-dire salé (الملح sel en arabe). Au bout de ce pays, sur de hautes montagnes, demeurent les ismaélites khaschischin et de leurs quatre assemblées on compte 4 journées jusqu'à עאריה *'Aria,* هراة Herat et les montagnes *Hafton,* desquelles, vers l'occident, s'étend la Médie (chap. xv, p. 177, 178), Eldad le danite appelait la ville ה"רא Hara et la montagne תהום Theom, l'abîme (chap. 3, p. 34, verso de votre édition) (13).

(13) Les assasins établirent leur domination dans les montagnes à partir de Ghilan jusqu'à Herat. Leurs chefs résidaient ordinairement à Roudbar dans le Taberistan et à Almout dans le Ghilan. Les déserts étaient limitrophes surtout de Khouestan Ils étaient appelés ismaliens, batheniens, molhedoun (ceux qui ont renoncé au moslemisme), et algebal (des montagnes). Les assassins furent détruits par Houlagon en 1265.

Enfin je me retourne dans mes explorations encore plus vers le midi. J'ai cherché la situation de Roubadbar d'après les distances données par Benjamin : mais ces distances doivent céder aux indications positives de Marco Polo, lequel, contrariant les distances, va confirmer les relations antérieures et nos explications. Cent ans après Benjamin, Polo visita ce pays et traversa le chemin de molhat. D'après ses renseignements les deux journées de Sousan à Roubadbar sont une erreur; les autres distances ne sont pas suffisantes, mais les allégations de Benjamin sont pleinement confirmées.

Marco Polo sait qu'en partant de Iasdie (Yezd) on chevauche 7 journées jusqu'à Creman (Kerman) (chap. 34, I, 21). De Creman il chevaucha 7 autres journées à travers les villes jusqu'à une montagne, de laquelle, après deux journées de marche descendante, il entra dans une grande ville Camadu (Khomda ou Hemedan) située dans une plaine qui s'appelle Reorbales, Reobarle, Reobarbe, Rebales (chap. 35, 36, I, 22, 23). A l'extrémité de cette plaine, qui s'étend 5 journées vers le midi, on se trouve dans une autre plaine Formosa, où, sur les bords de l'océan, est situé Carmos (Hormouz de Mogistan) (chap. 37, I, 24).

Il dit encore, que de son temps, la grandeur de Camadu avait été dégradée par les incursions fréquentes des Tartares; que les habitants sont des sorciers, qui changent des jours clairs en des nuits sombres, qu'une fois surpris lui-même par un semblable sortilège, il n'échappa au danger de l'obscurité qu'en se réfugiant dans un château appellé Toloformis ou Conosalmi (chap. 36, I, 33) (14).

Ajoutons à cette narration que, selon la tradition des juifs, le tombeau de la belle Ester et du sage Mardochée se trouve dans ce Hamedan ou Khomda, ruiné aujourd'hui (Malte-Brun CXX, t. VIII, p. 386), appelé par Marco Polo Camadu du pays de Reobarbe (Roudbar d'Edrisi), et le chiffre de 20,000 Israélites fixés à Roubadbar sera suffisamment expliqué.

De Roubadbar (Camadu), à 2 journées (comptons 20) se trouve la rivière Vanth; c'est la rivière Debala de la vallée Bast qui traverse Yezd.

A partir de Kerman, Marco Polo chevauche 7 journées par un chemin très-mauvais, et arrive à Gobian, Cobian (Kubbis, Khebis) d'où il continue par la province Thunacaïm (de Kouhistan où est Toun et Kaïn) le long de 8 journées jusqu'à la montagne Melete où se trouvent le vieux de la montagne et les assassins; ensuite il voyage 7 journées encore avant d'arriver à Sapurgam (Schibergan) qui est à l'ouest de Balk (chap. 44, I, 30). Or, il a traversé le pays salé, molhat, et donne à la montagne Hafton le nom du pays molhat en la qualifiant Melete.

De ces montagnes (Hafton), à travers la Médie on arrive en 10 journées à *Hamdan* (Ekbatana). Delà 4 journées à דברזתאן *Dabreztan* طبرستان Taberistan, où sont les israélites sur le bord de Gozan

(14) Cependant les géographes arabes ne font pas grand cas de la grandeur de Camadu. Istakhri, désignant le désert Roudbar au nord de la chaine de Kofs, signale Koumin situé non loin de Djiroft et de Hormouz (p. 78). Edrisi sur la route de Valasgherd nomme Kounein, ville de moyenne grandeur, très-bien bâtie et très-agréable, éloignée 4 journées de Hormouz (III, 7, p. 128) sans rappeler son désert Roudbar.

(Atrok, fleuve qui termine le Taberistan : est inter Gorgan et Chawarezim, in ultimo termino Thabarestanae, dit Aboulféda, versionis Reiskii, p. 334).

De Tabristan à אספבהאן *Isbahan* il y a 7 journées. C'est une capitale de 12 milles de circuit; on y compte environ 15,000 israélites. Isbahan, à cette époque-là, se composait de deux villes, dont une nommée اليهوديه el Iehoudia, l'autre Schehriana, situées à la distance de 2 milles l'une de l'autre. La première est plus grande que l'autre (Edrisi, IV, 6, p. 167). Elle porte le nom de Iehoudia, à cause qu'elle est peuplée d'israélites : il n'y a donc rien d'extraordinaire, si leur nombre montait à 15,000 : ils devaient être au nombre de 50,000 à Hamdan et Herat et les arabes semblent l'ignorer.

De Isbahan, on se rend à Samarkand en 15 journées, passant par שיפאז *Schifaz*, qui est une province persane éloignée 4 journées seulement d'Isbahan. Ces quatre journées parcourues par cette direction dans le désert salé, ne pouvaient faire découvrir aucune province, aucun canton. Je me suis avancé d'avantage jusqu'aux montagnes. En les fouillant de même que leurs alentours, à droite et à gauche, aucune trace ne s'est montrée, aucun écho ne m'a répondu. Les routes y sont incertaines, dangereuses. Sur celle qui conduit de Kerman vers Nisabor, le fort سبورد Sebvard ruiné, avait été délaissé par crainte des voleurs (Edrisi, III, 7, p. 436). La route d'Isbahan à Korin vers Nischabour, est dangereuse et peu fréquentée à cause des voleurs (Edrisi, p. 439). Au delà de Nischabour, je vois, comme dépendance ساقراس Askaras (Edrisi, IV, 7, p. 185, 186), qui pourrait fournir le nom de Schifaz. Je vous signale ce nom, parce que sa lecture peut changer kaf en fe : cas analogue à la lecture de Aljubar ou Alnabar.

Sur la route de Herat à Sedjestan, dit Edrisi en 1154, il y avait à 3 journées de Herat dans son territoire اسقران *Askaran* (IV, 7, p. 185), ou اسفران *Asfaran* (III, 7, p. 448). Cette ville à ses dépendances comme si elle était chef-lieu d'un district.

Le géographe persan du XIIIe siècle place sur ce point *Asfezar*. En même temps, Ali ben Aladir le djezirien, mort 1233, dit dans son lobab qu'entre Herat et Sedjestan sont quatre villes voisines, toutes du nom de اسفزار *Asfezar*, éloignées entre elles tout au plus d'une journée. Aboulféda, 1331, en a conclu qu'elles formaient un korah, un canton de Herat (versio Reiskii, p. 344). Delisle, qui consultait les écrits arabes et avait des renseignements sur la Perse, communiqués par l'ambassade européenne à Teheran, en fait une province à part *Esferain*, mais les cartes modernes semblent négliger ou méconnaitre l'existence de ce nom, à moins qu'elles ne le désignent par le nom Sekher. S'il vous plaisait d'y reconnaître Schifaz de Benjamin, je vous recommanderai ce groupe de villes cantonales, consonnantes, pouvant représenter une province.

L'édifice construit avec des matériaux fragiles, sur des bases peu solides, croule au premier soufle; aussi ce que j'avance sur l'analogie de Schifaz et Asfazar peut s'abîmer à la voix du texte de la première

édition de Benjamin. Cependant je continue hardiment. Ce texte dit (ce qui manque dans la traduction de Baratier), que de Schifaz les 7 journées conduisent d'abord à גינה *Ghina*, situé sur le fleuve Gozan, et que de là il n'y a que 4 journées à Samarkand. A 1 journée au nord de Nischabour se trouve خان روان *Khan*-rovan ou zovan (Edrisi, IV, 7, p. 182, 184, 186), il n'est pas sur le fleuve (Atrok), mais aussi rapproché au nord de Nischabour; il est dans ces parties montagneuses où sont les sources du fleuve; il est dans cette province qui s'étend le long du fleuve Gozan. Ces conditions rapprochent et identifient l'analogie de Khan avec Ghina. Mais le fondement de la narration de Benjamin est si peu solide, qu'on joue au hasard en voulant pénétrer ses mystères.

Dans l'hypothèse que nous avons lancée, la distance de 4 journées de Ghina jusqu'à Samarkand, ni celle de 7, ni cette autre de 4, ni en somme celle de 15 n'est pas de nature à faire d'obstacles. Le triple pour les chameaux volants, ne suffirait pas. Ces distances, comme celle de Samarkand à Tibet, qui est évaluée à 4 journées, sont le résultat de la leçon erronée des chiffres. Ces chiffres déterminent par détours, d'Isbahan à Tibet, 19 journées, tandis que de Tibet à Nischabour, Benjamin en donne 28 en ligne directe (chap. XVIII, p. 191).

Vous dites, dans votre savante introduction à l'ouvrage d'Eliah de Ferrare (p. 326), que l'opinion du talmoud et des arabes n'était pas tout-à-fait d'accord quand à l'emplacement des dix tributs conduits par le roi d'Assyrie à Halah, à Habor, à Hara et à nehar Gozan ou montagne Gozan, aussi bien que dans celle de la Médie (II, rois, XVII, 6, XVIII, II; I chron. V, 27). La différence consiste en ce que les traditions du talmoud enfermaient toute la population des tributs dans la Médie seule et une partie d'Adherbidjan : tandis que les arabes disloquent une partie dans le Khorassan, à Herat et à Balk. Qu'elle opinion Benjamin a-t-il suivi? il ne s'explique pas. Il semble cependant qu'il s'inclinait davantage à celle des arabes, parce qu'il relate que les Israélites du pays de Nisbor et de la montagne de cette province (mont Tourok), prétendaient descendre de quatre tributs : par conséquent le fleuve (Atrok) qui baigne les montagnes, est appelée Gozan, répondant à l'exil de la bible dans le nahar Gozan. Les traditions talmoudiques paraissent mériter plus de confiance que les assertions postérieures des arabes; mais la dispersion ultérieure des enfants d'Israël, qui ne rentrèrent pas dans la terre sainte, a dû donner origine à d'autres traditions au nombre desquelles est celle qu'avait recueillie Benjamin chez les Nischabouriens avec toutes les conséquences qui se présentent dans sa narration.

Je ne connais pas le motif qui fit décider Rawlinson à placer Hafton dans la chaîne de Zagros et à retrouver Amaria dans Ali-ilahis holvanien. Je ne réfuterai pas les déductions contraires de Baratier, je n'analyserai pas non plus ses heureux aperçus, ni sa remarque que Benjamin est ici bien meilleur géographe que son interprète latin (dissert. VI, 11-45). Mais je vois que toute la narration de Benjamin roule sur ce qu'il a appris des Nischabouriens et se rattache à ce point; que les distances de pays éloignés sont altérées et réduites à des

proportions phthisiques : mais tout ce qui se rattache à Nischabour est justement resserré ; à Nischabour et ses montagnes septentrionales Tourok, dont la chaîne, qui se prolonge vers le sud, sous le nom de Hafton, se dirige (innommée sur les cartes modernes) vers Herat (15). Les israélites habitent ces montagnes jusqu'au royaume de Perse, touchent aux frontières de la Médie et sont tributaires (chap. XV, p. 178). Les montagnes de Nisbor (Tourok), sont sur le fleuve Gozan et les guerriers israélites montagnards, alliés avec les infidèles Tourks كفار الترك (كفار وهوجنس kaferi ou infidèles) (16), font la guerre aux *Kousch*, aux Persans du Farsistan, traversant le désert (salé, molbat). Les Persans, arrivant aux montagnes de Nisbor, se trouvaient auprès des fontaines qui sont le long de Gozan (XVIII, p. 191, 196). Toute cette description est d'accord avec ce que Eldad le danite avançait trois siècles antérieurement. Il savait que les montagnards des montagnes d'abîme ne supportaient aucunement la domination de goïm (chap. 3, de votre édition, p. 34, 3 verso).

C'est là, dans ces contrées que David el Roï d'Omaria en 1135, souleva les israélites contre le roi (Sanigar-schah). La ville d'où il naquit n'est éloignée qu'une journée du mont Hafton (XV, p. 178). Les montagnards se soulevèrent. Leur chef Roï, surpris par le roi, est mis en prison dans la ville de דבסתאן *Dabestan*, sur le grand fleuve Gozan. Roï reparaît de sa prison devant le roi (la scène se passe près de Dabestan, sur le fleuve Gozan) : à la vue du roi il traverse le fleuve et dans ce même jour il fait le chemin de dix journées jusqu'à Amaria, située à 1 journée de Hafton.

Observons maintenant : le fleuve Gozan étant Atrok, Dabestan est évidemment دهستان *Dahestan*, canton entre les deux fleuves qui dépend de Abeskoun, situé dans le Tabaristan, sur les bords de la kaspienne. Dahistan est une ville ou plutôt un village (Edrisi, V, 7, p. 334) chef-lieu d'un district et porte le nom de Achor ou Ashor, (non loin de la mer kaspienne au confluent de Sumbor avec Atrok,) sur les derniers confins de Tabaristan où commence le Khovarezm. (Abulf., vers. Reiskii, p. 334).

A dix journées de là on peut se rapprocher du mont Hafton, en coupant le chemin qui conduit de Nischabour à Merv-schahdjan. Sur ce chemin, à 33 milles de Nischabour et à 54 de Merv, se trouve الحمرا *el Hamra* (Edrisi, IV, 7, p. 186), d'où, par une forte journée on parvient à atteindre le versant est de Hafton. Cette place ne se trouve plus sur les cartes modernes. On y remarque plus loin que Nischabour, un peu à droite, Mili-omari : mais cet emplacement ne se coordonne pas dans les distances d'Amara. Vous m'objecterez que l'orthographe de עמאריה ne répond pas à l'orthographe de حمرا.

(15) Les cartes modernes ne nous fournissent aucune dénomination pour cette chaîne. Il est probable que Hafton est le nom d'une montagne particulière de la chaîne. Sur quelques cartes toutes récentes on remarque un nom assez analogue à Hafton dans un bourg ou localité appelée Huftan-seaub, située sur le versant est entre Herat et Nisabour.

(16) C'est ainsi dans Aboulféda Vlaki kaferi, Kaptschakenses kaferi. — Le Tourk est qualifié de Kafer pour le distinguer des fidèles mahomédans Thogarmim de l'Asie mineure.

C'est vrai, mais le mal n'est pas si grand. (Ali-ilahis n'y ressemble plus). Tout ce que dit Benjamin de David Roï, n'est pas copié de quelque ouvrage orthographié, mais vient de relations orales qu'il n'a su régulièrement orthographier. Peut-être que vous trouverez quelque chose de mieux, en attendant, considérant les explications qu'offrent à la narration de Benjamin les emplacements assignés, vous direz, je l'espère : si non è vero, è ben trovato. Et s'il vous arrivait de reprendre et réfuter quelques-unes de mes assertions, veuillez vous rappeler qu'elles ne cherchaient qu'à confirmer votre propre opinion, que vous avez habilement émise en 1838, dans votre première édition de la relation d'Eldad le danite : ce souvenir vous dira qu'au fond de la question, nous sommes d'accord.

Avant de se retirer de ces montagnes agitées, je vous demande, que veut un prêtre ou sacrificateur des idoles, dans ce que Benjamin dit : que les Persans campés près des fontaines de Gozan, s'informaient touchant les כומרין *Comarins* enfants de גוץ *Gotz*, d'entre les kofr al *Torks?* où, dans les comarins, Constantin l'Empereur voyait simplement les idolâtres (Baratier, nota 7, ad Benj. XVIII, p. 196, 197). Ne s'agit-il pas ici plutôt de Komans? Les Persans s'informaient de قبان Komans (peuples tourks) enfants de غز Gozzes (nation tourke), qui sont d'entre les infidèles Tourks (qui sont de la race tourke). L'orthographe s'y oppose de nouveau. En ce cas je vous recommande une horde de la race tourke appelée كيمار *Kimar*, comme elle est plus tard nommée, en 1413, par le compilateur Yakout ou Bakouï (notices et extraits, VI, 22). En effet, Baratier lui-même dit : ajoutez qu'il y a effectivement là des peuples de ce nom (note 7, p. 197).

Enfin, fatigué des ces explorations continentales, je vais retourner avec Benjamin à Khousistan, d'où par les eaux du limpide Choaspes j'aurai le plaisir de vous rejoindre, afin de vous féliciter tout d'abord de ce que vous avez eu la complaisance de purger l'île de *Kis* de ce fatras de lettres, qui surchargeaient sa tête, obstruaient son intérieur, tourmentaient plusieurs siècles l'esprit des érudits. J'espère que votre île est délivrée du brigand, qui, du temps d'Edrisi, inquiétait les voyageurs, gênait la pêche des perles, et qu'ainsi vous regardez *Katifa* en toute sécurité. Mais avant d'aller nous plonger, comme les deux pêcheurs katifiens, laissez boire, je vous en prie, aux huîtres l'eau de la pluie, et, recevant l'échange de paroles d'une amitié sincère, permettez-moi de me reposer.

AFRIQUE, EUROPE.

—

TROISIÈME LETTRE.

Bruxelles, 30 août 1847.

Amédée Jaubert, dans sa traduction d'Edrisi, dit en poursuivant la version de la description de l'Égypte : notre texte contient ici une anecdote fabuleuse et sans intérêt, que nous nous abstenons de traduire (p. 320). Il a laissé quantité de semblables lacunes dans le gros ouvrage de géographie arabe, en donnant son texte plein, mais incomplet. Heureusement Benjamin n'est pas aussi purgé par ses interprètes : nous l'avons en entier, véridique ou relatant des fables chimériques. On ne s'est pas abstenu de traduire dans sa description de l'Égypte, l'anecdote fabuleuse du capitaine Soteros, qui cassa le miroir de la tour alexandrine; mais on peut s'abstenir de toutes exclamations contre lui, quand on réfléchit qu'à cette époque le peuple romain comptait parmi ses illustrations antiques le comte Brutus, et se glorifiait de son fameux capitaine Annibal : et il ne manquait pas de savants annalistes qui l'affirmaient tout de même.

Le pèlerin Benjamin n'était pas géographe et ne pensait pas écrire une géographie ou une description du monde, complète et bien rangée. Il entreprit cependant de donner à la lecture de ses co-religionnaires une notice générale sur le monde de leur dispersion. Dans ce qu'il a parcouru lui-même, il a pu donner de petites distances et des circonstances vérifiables. Je présume qu'il courut jusqu'au tombeau d'Ezechiel, d'où il rebroussa chemin par l'Egypte. C'est de ces derniers points, qu'il s'avise de faire un aperçu du reste du monde, ramassant à tort et à travers différentes relations sur la Perse, sur l'Inde, sur le noir Kousch ou l'Afrique; répétant les relations orales ou écrites, isolées, incohérentes. Gare de supposer son invention, il reproduit bonnement les choses comme il les a apprises. La relation concernant le tombeau de Daniel pourrait seule être accusée d'invention, mais simultanément relatée par Petahhia, toute récente qu'elle paraisse, elle vient évidemment d'une autre source que de la cervelle de quelque voyageur. Ne serait-il pas possible que la turbulence de quelque population israélite, mécontentant le conquérant Seldjouk rendait dangereux le pèlerinage au tombeau de Daniel, à la suite de quoi on débita de fables, émerveillant les pèlerins qui les répétaient avec empressement? ce que Benjamin dit des

rechabites, du tombeau de Daniel, des Nisbouriens, ce sont des contes de ses co-religionnaires, placés confusément dans l'Arabie et la Perse. Ce qu'il dit de l'Inde ce sont des contes arabes; enfin, ce qu'il avance de l'Afrique est le produit des commerçants.

Il est incontestable que Benjamin puisait à beaucoup de sources arabes. En qualité d'Espagnol, certainement il pouvait connaître la langue arabe : mais sa continuelle arabisation, si je puis me servir de cette expression, prouve le mieux à mon avis, qu'il a réellement parcouru l'orient et s'est soulé d'arabisme, enfin qu'il raconte souvent sous la dictée de l'idiome arabe. Lorsque quantité de noms de localités orientales sont signalées dans la forme arabe, cela n'est pas extraordinaire, mais cette forme se retrouve aussi dans des noms purement hébreux, dans les appellations de ses co-religionnaires; les mots arabes sont reproduits dans kofer al Tourk, alhouta, etc., comme on les répète en orient. Il ne se sépare de l'idiome arabe, que lorsque les arabes lui manquent. En Sicile, à Palerme, il retrouve encore les arabes et les mots: de perle, al-marga, de bain, al-behira. Dix années plus tard, en 1185, l'espagnol Aboul Hossein Mohammed ibn Djobaïr examinait la cour de Palerme, composée à moitié de mahommédans avec lesquels Benjamin a dû s'entretenir. Il y apprit que le premier dignitaire de la couronne, qu'il appelle lui-même gouverneur ou vice-roi, portait à la cour le titre arabe *al-hezeina* (chap. XX, 111) trésorier : titre connu aujourd'hui à la la cour du sultan à Constantinople et donné aux fonctionnaires de la trésorerie : hazna-agazi, gardien du trésor, hazna-krabaïasi, vicaire du gardien, hazna-dar-baschi, trésorier en chef; titre connu dans l'empire russe : kaznatschei, receveur du fisc dans un district, le fisc étant qualifié du mot arabe حزن *kaźń*.

On a fait déjà des hypothèses sur ce que Benjamin dit de l'Inde. Je ne veux pas trop les contrarier. Je ferai seulement remarquer, qu'évidemment notre pèlerin y avait en vue de tracer une esquisse de deux cultes : des adorateurs du soleil et des adorateurs du feu. A cet effet il a choisi deux exemples peu connus, ou peut-être inconnus à la géographie positive, extraits probablement de quelque obscur ouvrage arabe traitant des merveilles, tissues fantastiquement pour une lecture amusante. Pour donner à ces exemples une plus spécieuse apparence de réalité, il a choisi quelques noms de positions géographiques auxquelles il assigne les distances qui augmentent la confusion des noms défigurés. Voici comme on pourrait les expliquer, nonobstant les profondes observations des commentateurs précédents.

De Kalif, 7 journées à לְהאוּלם *hOulam*, qui est avec son poivre Koulam dit île. Ensuite 22 journées aux îles כנרג *Khinrag*, dont les habitants sont les דוגבים *Dogbims :* ces appellations sont engendrées de مهراج جابه mihradj djaba. A partir de ces îles, 40 journées jusqu'à *Tzin*, au delà à l'extrémite de l'orient, la mer *nikpha*, coagulée, ou sont les griphons.

C'est de Tziu qu'on compte 3 journées par terre et 15 journées par mer à גינגלה *Ghingala*, d'où 7 journées par mer à *Koulan*. Ghingala est donc sur le continent : serait-ce Galigula de Marco Polo, situé quelque

part entre Ava et Siam? Toutefois les nombres des distances offrent une fâcheuse désharmonie. Si l'on était disposé à corriger le texte, on substituerait à ג 3 journées נ 50, de même à ז 7 journées נ 50, et les amateurs d'opérations de ce genre pourraient, je pense, être satisfaits.

Vous savez que Hind et Kousch, sont des généralités nuageant le lumineux orient et l'ardent sud. Aussi Benjamin place Kousch en Perse, en Arabie, dans les Indes et dans toute l'étendue de l'Afrique méridionale ; il fait placer Hind sur toutes les mers, jusqu'au Farsistan, l'Arabie et l'Afrique : en effet, ces mers portent le nom de la mer Hind chez les arabes : mais à la suite de semblables généralisations, le récit de Benjamin est confus, ses idées confuses : et il les embrouille encore par ses réminiscences bibliques, n'ayant aucun rapport avec les lieux et les circonstances.

Il sait qu'en 12 journées on se rend de Koulam à זביד *Zabid* زبيد ville de Yemen. Elle est grande, dit Edrisi, très-peuplée, très-opulente. Il y a un grand concours d'étrangers et de marchands de Hedjaz, de Habesch, de l'Egypte qui y arrivent de Djedda. On exporte diverses espèces d'aromates de Hind et diverses marchandises de Sin et autres (I, 6, p. 49).

De Zabid (on traverse la mer rouge ou le golfe de la mer de Hind, la mer Hind encore) en 8 journées pour arriver (directement ou par Djidda) à בעדן *Ba'dan* بجة Bedja, Bodja, Badja, Badjan des arabes. Benjamin y ajoute plusieurs explications. D'abord, c'est suivant lui, cette partie de Hind qui est en terre ferme : cela se comprend que c'est cette partie de la mer Hind, qui forme un golfe en terre ferme. Ensuite il ajoute entre paranthèses : c'est עדאן *'Adan* qui est à תלאשר *Telassar*, renseignement biblique confus et déplacé : cet 'Aden et Telassar étant du pays d'Aram, Syrie du temps du roi David.

B'adan, Badja, est un pays montagneux, dit très-bien Benjamin; un vrai désert entre Habesch, Nubie et Saïd, qui sert de passage et de réunion pour les marchands. Le principal bourg à cet effet est dans la vallée de el Alaki, où se fait le commerce entre les habitants de la haute Egypte et ceux de Badja. Dans ses montagnes sont les mines d'or. Un autre bourg est à 8 journées au nord, Aïdhab, situé vis-à-vis de Djidda qui est le port de la Mekke, et lieu ou reposent les restes mortels d'Eve, mère de la race humaine. Par Aïdab traversent les pèlerins qui vont visiter la Mekke. Edrisi expose tout au long cette situation commerciale et de passage (I, 5, II, 5; Abulf. Reiskii, p. 196, 197). Plus tard dans le pays de Badja acquit de la renommée Souakem (Abulf. p. 147).

Les israélites domiciliés à Badan, vont en Perse, en Egypte, et descendent dans le pays de המעטום *Hommatom* appelé ליביא *Loubia*. Cette appellation érudite de l'antiquité grecque désigne l'Afrikia des arabes. Ces israélites se rendaient donc à Tounis, où, à 1 forte journée, se trouvait حمامات *Hamamat*, séparé de Tounis par la péninsule Bascheh, pointée vis-à-vis de la Sicile par le cap Bon (Edrisi, III, 2, p. 270; Abulf. p. 205). Les cartes du moyen âge appellent : Mameta, Mahometa, Hammameta (Sanson), Hamamet, et ce nom s'est conservé jusqu'aujourd'hui. Voilà les courses que font les israélites de Bedja.

Pour se rendre de Badan, d'Alalaki à אסואן *Assouan*, il faut

traverser le désert שבא *Seba*, ensuite longer le פישון *Fison*, Nil; la traverse dure 20 journées. On peut se former une idée de cette traverse, par différents passages d'Edrisi, et comment on longeait le Nil depuis les cataractes (I, 4, p. 35). Quand on allait directement, on arrivait d'Alaki à Assouan en 12 journées (Abulf. p. 196). N'importe, si le nom de Seba convient au désert, tel nom lui est donné par ceux qui nous renseignent.

D'Assouan à חולון *Holvan* il y a 12 journées; de Holvan à Kous 13 journées, dit le texte de Benjamin. Erreur évidente d'un chiffre. Au lieu de י״ב 12 il serait mieux כ״ב 22. Il y a d'Assouan 25 journées à Fostat. Holvan est un bourg à l'orient du Nil, à 2 parasanges de Fostat (Abulf. p. 190). De ce point partaient les karavanes dans le magreb.

Ces karavanes traversent en 50 journées le désert de צהרא *Tzahara*, pour se rendre à זוילא *Zouila*, Zavila. C'est juste. A cette distance dans le pays de Fezzan (qu'on nommait aussi Ferran, Karran, Kazzan) se trouve زويلة Zavila, en tout temps connue des arabes (Edrisi, III, 3, p. 289; Abulf. p. 212). — D'ici les karavanes allaient dans le Soudan, où est غانة Gana. Zavila n'est pas encore dans la terre de גאנה *Gana*, elle est dans le désert de صحرا Sahara, אל צהרא *al Tzahara*, qu'il faut traverser, Gana étant au delà de ce désert. Benjamin pense que Zavila est חוילה *Havila* de la bible.

Il est clair, qu'étant en Egypte, il a rencontré les israélites de Bedja, les marchands venant du fond de Magreb, mais en relatant ce qu'ils lui ont dit, il s'embrouille et enveloppe leurs renseignements dans ses explications bibliques. Ainsi biblisant, il donne une excessive extension à חבש *Habesch*, parce qu'il pense que c'est Kousch; Havila et Kousch étant Soudan où est Gana, il en résulte que Habesch s'étend du côté de l'occident (chap. XX, XXI).

Kous قوص ville considérable, insalubre, mais commerçante, la plus considérable après Fostat, avait à 3 journées de distance un port de mer Koseïr (Edrisi, II, 4, p. 127; Abulf. p. 195). Ceux qui entraient en Egypte par ce port, pouvaient consciencieusement rapporter à Benjamin que Kous se trouvait au commencement de l'Egypte et lui apprendre qu'elle comptait 30,000 juifs (cap. XX, p. 223).

A ה 5 journées de קוץ *Koutz*, Kous, est פיום *Fioum*, autrefois פיתום *Fitoum*. Puisque Benjamin ajoute qu'on y voit encore les restes des anciens édifices bâtis par nos pères, il n'y a donc pas de raison à chercher quelque autre Fioum ou Fitoum, que la grande ville bien connue Faïoum, mais il faut étendre sa distance de Kous: au lieu de ה 5 journées, lire ח 8 journées, de grandes journées, forcées, telles que les trois entre Kous et Koseïr. De Fioum à *Misr* il y a 4 (petites) journées (XXXI, p. 225).

Nous voilà dans cette grande et multiple capitale, pleine de grands souvenirs de toute époque et de différents peuples, d'antiques ruines et de constructions modernes. Vous y êtes comme chez vous; vous m'indiquez tout ce que Benjamin avait vu et examiné. Enfin vous me conduisez dans le pays de גושן *Gosen*, où Benjamin trouve une grande ville, qu'il appelle בולסיר סלבים *Bolsir-salbis*. Sans doute elle n'est

autre que Gyzeh, mais pourquoi lui donne-t-il un nom que nous ne retrouvons pas ailleurs? Aussi la distance de Misr monte dans son texte à ח 8 parasanges; réduite à ה 5 elle serait encore exorbitante, puisque la distance réelle excède à peine une parasange; en partant même de Boulak, il serait difficile de compter ב 2 parasanges. Les distances suivantes offrent aussi plusieurs difficultés sous le rapport de l'insuffisance ou de la surabondance. Je ne saurais proposer de remède pour toutes.

De Gosen, Gyzeh, en une demi-journée on arrive à עיזקאל עין אל שמס *Izkal aïn al schams*, c'est juste. عين شمس Aïn schams, source du soleil, est ainsi appelée de l'ancienne Ἡλιόπολις Heliopolis des Grecs, dont les ruines se font voir près de Mataryeh, de façon que Benjamin, avec les autres, a pu s'imaginer de remarquer, parmi les édifices bâtis par les israélites, des édifices de *Rameses* et qualifier la ville de ce nom. Les tours de briques sont appelées éguille de Faraon par les arabes (Abulf. p. 199). Quant à Izkal, j'observerai qu'Ibn al Ouardi parle d'une grande ville قليوب Kalioub, située à l'occident d'Ain Schems. Elle comptait 1700 jardins, et il n'en reste que peu et son nom célèbre. Peut-être cette Kal voisine, parvenue à un haut degré de puissance et de grandeur عزّقل a-t-elle fourni à Benjamin l'appellation de Izkal.

Une (petite) journée de là אלבוביאיג *al Aboubieg* aura sans doute ainsi défiguré le nom de البلبيس al Belbeis, Felbes des koptes, nommée *vicus judeorum*, entourée de ruines. Défiguration résultant de la prononciation orale.

A une demi-journée de là מנזיפתא *Man Zifta*. Séparez le pléonasme arabe من de زفتة et vous trouverez *Zifta* sur la branche damiattine du Nil, d'où من de زفتة Zifta, on traversait, dit le texte de Benjamin, la distance de 4 parasanges pour arriver à Ramira.

C'est insuffisant. Corrigez les ד 4 parasanges par ח 8 et רמירה *Ramira* par דמירה Damira et vous aurez دميرة *Damira*, fabrique d'étoffes appelées schoroubes, éloignée de 10 milles de Damiat (Edrisi, III, 3, p. 320, 321, 325). Nous sommes d'accord que ce point est bien fixé.

De Damira, il y à ה 5 journées à למחלה *Lmahala*, éloignée de ב 2 journées d'Alexandrie (XXII, p. 232). Il y a en Egypte une centaine de محلة Mahalats (d'habitations), dit Aboulféda (p. 201). Aucune de celles de la basse Egypte n'a besoin de 5 journées pour arriver de Damira; plusieurs de ces Mahalats se trouvent à la distance de 2 journées d'Alexandrie. Du temps d'Aboulféda, la plus renommée était Mahalat dakla, aujourd'hui c'est Mahalat al kebir, située presque sous les murs de Damira. Dans cette abondance d'habitations égyptiennes, je pense que Mahalat Meleh, située sur le bras du Nil de Rosette, en suivant le chemin vers Alexandrie, est préférable à toutes les autres. Mais en ce cas il faut absolument corriger les 5 journées du texte en ח 8 parasanges. A la suite sont les 2 (petites) journées jusqu'à Alexandrie.

Alexandrie, rendez-vous des marchands de toutes les nations. Il est difficile de les distinguer tous dans la foule. Les uns viennent des pays chrétiens de l'occident, d'autres des pays moslemines de l'orient; il en arrive des péninsules apenine et pyrénéenne et du fond de l'Europe. Ceux de la péninsule apenine sont Toskans, Lombards, Génois, Pisans, Pouilles; ceux de la péninsule pyrénéenne, de Valence בלינסייא *Balensia* بلنسية de Malaga מלכי *Malkhi* مالقة encore sous la domination des ismaélites; Aragon, Navarais, Espagnoles אספניא *Esfania*. Le nom de أسبانية Asbania se bornait alors au sud de la montagne de Sierra et de Kastille (Edrisi, IV, 1, p. 13). Kordou était déjà en possession des chrétiens de l'occident, mais en supposant le texte inalteré, il serait difficile de voir dans קרטויה *Kartoïah* قرطبة la *Kortouba*. Kartoïah pourrait-elle convenir à Crotone ou Cortone, قطرونة Kotrona, قطروني Kotroni, ville de Kalabre, dont les constructions sont anciennes, l'étendue vaste et la population considérable (Edrisi, IV, 3, p. 118); ou à قرطس Kretes, à l'île de Crete, Kredin? je n'oserai le décider. Choisissez selon votre humeur, si rien ne se présente de mieux. Kartoïah, aussi bien que רקופיה *Roukoufia* sont à chercher, suivant toutes les probabilités, dans les péninsules. Dans Rakoufia on a voulu retrouver Raguse, en ce cas Kartoïah donnerait les Kroates? Mais non : Kartoïah est Cartaïcnia, Cartagène d'Espagne.

Dans la liste des pays de l'intérieur de l'Europe d'où venaient les marchands, se distinguent : Rousia, Allemagna, puis שושנאה *Sosannah*, sans aucun doute سصونية Sosania, Saxe. Ensuite Danemark et גלאץ *Gelatz* qui répond à Holsat, figurant de bonne heure sur les cartes du moyen âge. Ensuite Flandre et חיטר *Hiter* que je ne connais pas. On supposait y distiuguer Artois ou Hainaut. Si l'arabisant Benjamin consultait les ouvrages arabes, il a pu de هينو Haïno, faire هيتر *Hiter* : mais il est plus probable qu'il écrivit d'après les relations orales.

Vient ensuite la France : פראנייא *Frania*, île de France, Poitou, Angou (Anjou), Bourgonia, Probintzia, qui se distinguent suffisamment. Restent : מריאנה *Mediana*, indubitablement France moyenne, centrale, Media, Mediana, appellation karlovingienne encore ineffacée, et לרמניא *Larmania*, qui pourrait donner le nom de Romania (de l'Italie), d'Armaniac et de Normandie; j'adhère à cette dernière explication.

De ceux qui venaient des possessions ismaélites ou de l'orient, les seuls de אלערוה *al 'Arva* ne s'expliquent pas suffisamment; cependant placés tout à côté d'Andalouse ils décèlent le nom de la dernière possession moslemine en Portugal, appelée al Garbe, Algarve.

Benjamin qui va bientôt terminer ses courses, avant de quitter l'Egypte pour ne pas assister à la chute fatale, déjà trop rapprochée de la domination de Fatemides, appelle notre attention sur le littoral et la course au mont Sinaï. Il compte 4 embouchures du Nil. D'abord

le Nil se divise en deux branches principales, dont une va à Roscheid, l'autre à Damiat. Toutes les deux se divisent par des embranchements, parmi lesquels celui de אשמון *Asmon* est indiqué par Aboulféda (p. 161) comme versant ses eaux dans le lac tanitique. La quatrième embouchure, qui manque dans le texte de Benjamin, pourrait être ou alexandrine dans le lac maréotide, ou orientale dans le lac tanitique.

Il compte d'Alexandrie à Damiat 2 énormes journées. On en comptait alors 3, dont une à Roscheid, valait 60 milles, les deux autres jusqu'à Damiat plus longues (Edrisi, III, 4, p. 315, 327). — Le lac tanitique contient plusieurs îles industrieuses, dans lesquelles on remarque beaucoup de ruines; Benjamin indique très-bien à 1 et 1/2 journée de Damiat, טונים *Tounis* ou חנם *Hanes*, île sur les confins de l'Egypte. C'est تنيس Tennis (Edrisi, p. 317, 320; Benj. XXIII, p. 239).

De Damiat, autrefois Kaftor, il y a une (grande) journée et demie à סונבאט *Sounbat*, dont les habitants cultivent le lin, se livrent au commerce et sont fort riches (Edrisi, III, 4, p. 317; Benj. XXIII, p. 239). De Sounbat سنباط il y a 4 journées à la station de אילאם *Elam*, Aïlam, dans le désert, sur le chemin conduisant au mont Sinaï. Je remarque dans différentes cartes plusieurs Elim sur les rivages de la mer rouge; je pense que c'est une de celles-ci, par laquelle on arrivait en 2 journées à רפידים *Refidim*, village situé au sud, presque au pied du mont Sinaï, appelé par les arabes جبل طور djebel Tour (Edrisi, III, 5, p. 332; Aboulféda, p. 177). Benjamin connait au pied d'une montagne un bourg תרסיני *Thor Sinaï*, ce bourg existe toujours sur les rivages de la mer.

Pardonnez-moi si je me suis étendu à l'infini dans l'analyse de l'itinéraire suivi par le tudélien en Egypte. Probablement que cet itinéraire avait déjà été expliqué par d'autres élucubrations qui ne me sont pas connues. Baratier, que vous m'avez donné pour guider mon observation avait dit : tous ces noms de villes me sont inconnus : or, je les ai cherchés, n'ayant que peu de ressources. Je pense cependant que ces indications, qui se sont présentées assez facilement, sont conformes à ce qui a été dit ailleurs, qu'elles seront constatées dans vos études. Le respectable Makrizi, avec lequel vous vous entretenez souvent, ne les démentira pas. Son démenti m'affligerait beaucoup.

Maintenant nous allons partir de l'antique possession des Faraons pour la Sicile. Sicile, puissante encore et florissante, où tous les points sont ouverts et faciles à traverser. Arrivés à Messine, nous regardons לוניד l'*Ionid*, la ionide, la mer ionienne, dont le détroit sépare la Sicile de la Kalabre. Palerme, Catane, Syracuse ou Scalagraeca, Mazara, Trapani, פטלריאה *Petalriah* ou Petralia, sont des villes connues.

Ensuite sur le continent Roma et Louka (XXIII, p. 242) (17), d'où

(17) Puisque nous repassons la péninsule Italique, je toucherai à deux position de Benjamin, dont l'une est passée sous silence par Baratier; l'autre examinée par un peut-être. A partir de Benevent vers Ascoli, est *Malchi*, sans aucun doute Melfi, dans Basilicata sur la frontière de la Pouille. — Dans

par Morena, par les passages d'Itania et la ville de Berden ou Bredin, on entre en Allemagne (XXIV, p. 242, 243).

Vous savez que j'ai essayé un jour de contrarier l'explication de Constantin l'Empereur, en s'efforçant de pénétrer en Allemagne par Meran, aux environs d'Udine. Secondant cette idée, vous avez suivi la route de l'empereur Lothaire II et vous m'indiquez Bredin, ville où cet empereur mourut en 1137. Cette ville n'existe plus, on croit que c'est Bettenau, dans l'Innital du Tirol, non loin de Meran, tout près des sources du Lech. La ville a pu gagner de la célébrité, un certain temps, par la mort de l'auguste personnage; entre Meran et la ville il ne manque pas de passages, dans un pays montagneux se trouve cette indication ingénieuse, mais de ma part j'avoue que j'adhère plutôt à l'explication d'abord contestée. Pas d'autre issue : מוראיינה *Moraena*, Moraïna ou Moriana est Maurienne; אטניא *Itania* est le petit passage saint Bernard, qualifié Itania de *Tignes*, village qui se trouve à droite. Enfin la ville de ברדין *Berdin* indique le grand passage du mont saint Bernard avec son hospice qui, dans les peintures des cartes du moyen âge, figure comme une ville. Benjamin n'y est pas allé; il qualifie de ville ce qu'on lui disait de l'hospice. Ici commence l'Aschkenaz, Allemagne (18).

Cologne en est la capitale et il y a 15 journées jusqu'à la ville de קשנבורג *Kassenbourg*, qui est aux frontières d'Aschkenaz. A mon avis pas d'autre point pour cette ville de frontière que *Kuttenberg*, Koutna-gora en Bohême, lieu renommé par ses mines d'argent, dont la ville était une des plus considérables et réellement frontière, la Silésie ne faisant pas encore partie de l'Allemagne.

Quant à quelques autres villes d'Aschkenaz, qui voilent leur front, riant de nos incertitudes, je n'ai en général qu'à adhérer à ce qui a été avancé par d'autres. Le texte de Benjamin offre des noms défigurés, ce qui est trop ordinaire dans les ouvrages géographiques. Benjamin était espagnol, se trouvant en Italie, il se procurait des renseignement auprès des Italiens. Les noms se défiguraient sous sa plume, comme ils se défiguraient sous la plume de l'africain Edrisi. Celui-là écrivit le nom de Worms de Wormacie, قرميزة Kormiza, celui-ci גרמיסה Garmisa. Chez l'un Ratisbone est رينش برك Rinschbourg, chez l'autre רשנבורג Raschenbourg. L'un et l'autre écrivaient اسقلونية אשקלבוניא Esklavonia, le nom de slavonie voilé par l'élif emphatique. Souvent pour les noms qui n'ont pas de position indiquée, il ne reste que des hypothèses hasardées, ou l'impossible.

Mikilas de Bar, il n'y a rien à changer : c'est Nicolas Mikolaï chez les Russes, les Polonais, etc. En 1087, le corps de S. Nicolas fut transporté de Myra (Asie Mineure) à Bari et placé dans la cathé drale. La renommée de ces reliques attirait les pèlerins des pays les plus éloignés (Ughelli Italia sacra, t. VIII, col. 592). L'abbé de Thingor, Nicolas fils de Saemundr (mort 1159), de retour de son pèlerinage de la terre sainte, narrait en 1154, aux Islandais ses compatriotes, *Nicholaus i Bar, par hvilir hann*. Nicolas de Bar, qui y repose (ap. Werlauff, symbola ad geogr. ex monumentis islandicis, p. 26, 48, 49). L'orbe terrestre du musée borgien à Velletri, gravé et émaillé en 1452, nommant Apulia, dit expressément, au lieu de Bar : *hic quiescit corpus beati Nicolai de Bar* (voyez explicatio planiglobii musei borg. Velit. auctore Heeren, commentationes goetting. 1804, t. XVI, p. 268).

(18) C'est le passage généralement pratiqué par Frackar (Frankais), Flemingiar, Valir (Vallons). Englar, Saxar, Nordmenn (Skandinaves), dit en 1154, l'Islandais Nicolas fils de Saemundr, abbé de Thingor. Mais en descendant de Biarnads Spitals (Berdin), il ne s'arrêta en Italie qu'à Thraclathorp (Restopolis, Estrouble) : (ap. Werlauff, symbola ad geogr. ex monum. island. p. 18, 40).

Benjamin offre deux groupes de villes d'Aschkenaz qu'il a énumérées. Dans le premier se trouvent les villes situées aux environs de la Moselle et du Rhin. Ce sont les suivantes : קילוניא *Kolonia*, Cologne; קופלינש *Kouflens*, Konflens, Confluensia, Coblentz, אנדרנכה *Andernahha*, Andernach; קונה *Kona* ou קובה *Koba*, ce qui est mieux, Caub, Caup, Cub; קרטניא *Krotnia* ou קוטניא *Kotnia*. La première leçon donnerait Kreutznach, l'autre Hattenheim ou Hattene vis-à-vis d'Ingelheim; בינגה *Binga*, Bingen; גרמיסה *Garmisa*, Worms (XXIV, p. 243).

L'autre groupe est composé des villes dispersées par tout l'Aschkenaz. Constantin l'Empereur en a donné l'explication. A mon avis, il faut l'accepter et retrouver ce qu'il a désigné. Il n'avait pas de nom de משטראן *Mastran*, qui est certainement Mastrakh, Mastricht, sur la Meuse. Suivent encore deux villes rhénanes, l'une, דוידסבורק *Douidsbourg*, Duisburg, dont l'origine est basée sur Teutoburg; l'autre, אשטרנבורק *Astranbourg*, rectifiez Astrazbourg et vous trouvez le nom correct de Strasbourg. Ensuite nommées : מנדרך *Mandrahh* ou מנדטרך *Mandtrahh*, Mantern.

פסינגש *Fesinges*, Freisingen; בנבורק *Banbourg*, Bamberg; צר *Tzor* Zurich; ensuite רשנבורג *Raschenbourg*, ortographiée Reginaburg, Rexinaburg, Regensburg, Ratisbone où Petahhia se préparait à son voyage, ville située aux frontières de l'empire (XXIV, p. 245), de même que Kassenbourg ou Kuttenberg, à la porte de Prague, située en avant dans le pays de Bohême, qui est le commencement de l'Esklavonie, que les juifs, qui y habitent, appellent pays de Khanaan.

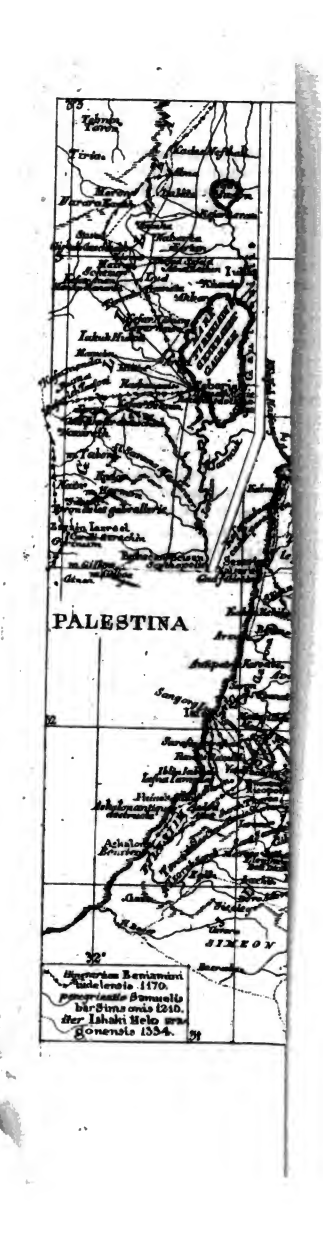
Tout porte à croire que Benjamin s'était procuré ses renseignements sur l'Allemagne auprès des marchands ou voyageurs qui venaient des environs de la Moselle. Ces mêmes marchands lui ont narré du pays de *Tzofarad*, qu'ils avaient visité. Il s'étend depuis אלסודו *al Sodo*, le chemin de 6 journées jusqu'à Paris. Or, les mosellans passaient par *Sedan* pour se rendre dans la capitale.

A peine sommes-nous à bout de nos courses, et nous avons à combattre des réclamations. C'est Mayance en premier lieu qui se présente avec ses prétentions. Mais il est impossible de la débrouiller dans la foule de noms dictés par les mosellans. Benjamin ne l'a pas nommée. Sa négligence en est-elle la cause? ou la malveillance des mosellans? en effet ils étaient en dissidence avec les mayançois, dissidence commerciale, industrielle, de synagogue? n'importe, Mayance n'y est pas. Venise non plus; l'Angleterre pas plus; Vienne et Joudenbourg sont oubliés ou inconnus. Mais ce qui est pis encore, Kordouba et Sefarad sont évidemment négligés par l'auteur lui-même qui venait de là. Et la Pologne, ce paradis des enfants d'israël est aussi passée sous silence : elle ne réclame pas, parce qu'elle comprend que Benjamin de Tudèle, en donnant la description des routes qu'il a parcourues, ajoute parfois à grands traits quelques contes ou notices sur les pays non visités, sans avoir aucun plan arrêté de donner en géographe la description du monde.

Vous m'avez dit plus d'une fois qu'on pourrait former toute une bibliothèque de ce qu'on a écrit sur Benjamin. Les Gantz, les Grégoire

et une foule d'autres l'ont commenté; les Gersons, des géographes du XVIIe siècle et nombre d'auteurs se sont servis des renseignements de notre pèlerin. Or, ne sachant que très-peu de ce qui a été expliqué dans Benjamin, je répète sans doute, à mon insu, dans les lettres que je vous adresse, beaucoup de choses qui ont déjà été dites par d'autres. Vous-même en vous jetant avec tant de bonheur dans cette arène d'investigations, vous donnez un nouveau jour à ces obscurités que la maladresse de multiples perquisitions avait augmentés, et malgré moi, je répète vos idées sur plusieurs points de mon exposition. Pour vous communiquer mon avis géographique, je n'ai pu, en suivant l'ensemble de la description du pèlerin, éviter des répétitions. Vous me comprenez j'espère et m'excuserez.

Achevant enfin cette rapide revue épistolaire, j'aime à vous réitérer mes félicitations sur le succès de vos travaux et à recommander à votre amitié votre tout dévoué.


PALESTINA
SIMEON
32°
Itinerarium Beniamini Tudelensis 1170.
peregrinatio Samuelis bar Simsonis 1210.
iter Ishaki Helo ...gonensis 1334.

PALESTINE.

QUATRIÈME LETTRE.

Bruxelles, le 10 août 1846.

Vous avez voulu soumettre à mon géographique examen la carte de la Palestine qui va accompagner votre savant ouvrage; en même temps vous me communiquez les matériaux qui la composent et vos profondes élucubrations qui dissipent les obscurités et les incertitudes. Je dois donc vous rendre compte de ce que j'ai remarqué.

Les matériaux sont extraits des narrations de pèlerins de différentes époques qui, pour la plupart, étaient sur les lieux. Benjamin de Tudèle, 1163; Petahhia de Ratisbone, 1173; Samuel bar Simson de France, 1210; Jakob de Paris, 1258; Ishak Khelo de Laresa d'Aragon, 1334; Eliah de Ferrare, 1438; Gerson fils de Moseh Ascher de Skarmela, 1561; Ouri de Biel (Biala Pologne) 1564. Huit descriptions de la Palestine, dont les deux dernières contiennent une liste abondante de tombeaux, les autres de précieux renseignements; mais de tous ces pèlerins aucun n'a réuni de dates certaines pour la construction d'une carte géographique. Deux seulement d'entre eux se dirigent par des itinéraires : Khelo, qui indique plusieurs routes ordinairement fréquentées, sans s'occuper de leurs distances ou de leurs directions; et le plus ancien, Benjamin, qui détermine les distances, s'inquiétant le moins de leur direction.

Il ne restait donc qu'à confronter les descriptions de ces pèlerins avec une bonne carte de la Palestine, bien élaborée par de nombreuses études. A cet effet, vous avez choisi la carte de Ritter. Choix admirable. Cette carte est inappréciable et abondante en indications modernes. Cependant elle ne peut suffire aux exigences du cimetière de la Galilée inférieure, où, faute de direction et de distances, l'emplacement de quelques tombeaux ne peut être désigné qu'hypothétiquement et au hasard. La magnifique carte de Ritter n'a pas assez circonstancié le moyen âge, par conséquent elle n'est pas en état d'expliquer tout ce que nous relate Benjamin, qui s'est servi plus d'une fois de dénominations en usage parmi les croisés. Le temps me manque pour me procurer les sources de cette époque qui seraient à même de corroborer ce que Benjamin avance. Sur les chemins pour nous mieux connus, son itinéraire est d'une exactitude remarquable; or, sur les routes moins

connues, il convient de suivre à la lettre ses allégations, ses renseignements et ses écarts. Sur les points où son itinéraire s'embrouille, la faute souvent n'est pas à lui : la corruption du texte en est très-probablement la cause.

Partant d'Antiochie, Benjamin suit le chemin du littoral jusqu'à Césarée, d'où il se dirige vers Samarie. A une demi-journée de Césarée שיזריה *Sézarié*, conformément à la prononciation des croisés, il trouve קקון *Kakon* ou קעילה *Kehila*, Kaïla. La carte de Ritter nous offre juste Kakon. De ce point, il n'y a qu'une autre demi-journée à Samaria. Cependant le texte nomme à une-demi journée *Sargorg Louz*, éloigné d'une journée entière de Samaria (VIII, p. 76, 77). Je présume que sur ce point le texte est interrompu. Une journée, Sargorg Louz et deux teinturiers ne sont pas à leur place. Cette présomption grandit et se confirme lorsqu'on confronte ce passage avec la corruption de l'autre, où Segores Loud avec 1 journée et 1/2 et d'autres circonstances aggravantes (X, p. 105), reparaissent bien misérablement.

De Samarie Benjamin compte les distances en parasanges, qui ne sont que les lieues des croisés, dont 25 à peu près répondent à un degré. Au commencement de son ouvrage il a donné ce nom oriental aux lieues en désignant les distances entre les villes en France. A 4 parasanges de Sichem il se trouve au *monte Gilboë*. Benjamin se conforme trop souvent à une étrange version de la bible pour qu'il soit nécessaire de remarquer qu'il ne s'agit pas ici de la montagne véritable de Gilboa (éloignée de 8 parasanges de Sichem), mais de quelques hauteurs arides du mont Efraïm, au delà de Libna, qualifiée quelquefois de Gibba. De ces hauteurs arides, Benjamin trouve 5 parasanges jusqu'à *Aïalon* ou Yala située sur la plaine *Val de luna*. A 1 parasange il passe מוריה גראן דויד *Moria gran David*, qui est la grande ville *Gaboan*, d'où il y à 3 parasanges jusqu'à *Jérusalem*.

Notre compas observant l'échelle qu'il a trouvée jusqu'à Jérusalem, en partant de ce point nous conduit d'abord à *Bethléem*, ensuite à *Hebron*, d'où se tournant vers *Beth djebra* et sans s'arrêter à la 5me parasange il se trouve à Zanva ou Zanoah, appelée par Benjamin *Sounem*, et qui portait aussi le nom de טירן דו לוש גבללריש *Toron de los gabrallarisch* ou *Toron de los cavalleris*. De ce point à 3 parasanges il est à *S. Samuel de Silo*, qui n'est éloigné de Jérusalem que de 2 parasanges et 3 de פשיפוה *Fasifoua* ou mont מוריה *Moria*, qui est *Gibeat*. Je ne sais ce qu'on a dit de ce point embrouillé dans la description de Benjamin, mais les distances ramènent à *Moria grand David* et indiquent que c'est *Moria fasifua* S'il l'a bien qualifié de Gabaon la première fois, cette fois-ci il s'égare quand il veut le distinguer par Gibeah qui est éloigné de plus d'une parasange vers l'est.

Ecartant les noms bibliques de Sounem, de Gabaon, de Gibeah, restent à fixer les positions des appellations latines du langage des croisés : de la tour des chevaliers; de la place morte grand David; de la place morte pacifiée ou autrement qualifiée, de pacis fuga, par exemple. Nous suivons les distances sans savoir confirmer l'emplacement par quelque date du siècle des croisades. Dans le XVIIe siècle vers 1650, le géographe Philippe de la Rue le parisien, qui avait hardiment abordé la réforme de la monstrueuse Palestine de ses prédécesseurs, aussi bien que ses

copistes ou imitateurs, comme Nicolas de Fer, en 1707; le jeune Baratier 1732, et autres, sans avoir égard aux distances, suivirent les qualifications bibliques : Chez eux Sounem d'Issakhar est Toron de los Gabraleris; Gabaon, Garaan dauid; Gaboa de Saul reste pour Pasifuah. Peut-être eurent-ils raison. Votre carte offre ces deux opinions probablement pour vos recherches ultérieures (19).

De Moria pasifuah à 3 parasanges est בית נובי *Beth Nobi*, Beith Nuba, d'où nous passons par רמש *Rames* ou Ramleh, *Jafon*, *Jafne* ou Eblin, d'où il y a 2 parasanges à פלמיס אשדוד *Palmis Asdod*. Ce point de la description est curieux et tout ce qui suit. Les deux parasanges ne nous emmènent pas de Jafna jusqu'à Azot; elles nous arrêtent à plus d'une parasange sur le chemin. Or, un vieil itinéraire romain (dit Baratier), confirme cette position en comptant de Jafna 20 milles à Palmis et de Palmis 12 milles à Azot. De Palmis il y a 2 parasanges à *Askalon la nouvelle*, éloignée de *l'ancienne* de 4 parasanges. S'il faut en croire la traduction, Benjamin parlerait comme s'il venait dans des temps très-rapprochés d'Esdras le sacrificateur, qui, à la place de *Benibra* édifia Askalon la nouvelle, plus rapprochée d'Azot, ainsi que l'ancienne, plus éloignée, tomba en ruine. Il semble cependant qu'il faut croire tout le contraire : considérer celle qui est à 4 parasanges de Jafna pour l'ancienne ruinée, laquelle en effet est détruite; et celle qui existe à 8 parasanges de Jafna et continue de former une grande ville, pour la nouvelle. C'est ainsi que sont inscrites sur la carte les deux Askalons et je pense que la version du texte peut débrouiller cette confusion et rectifier la relation du pèlerin.

Ici, dans ce qui suit, il y a une lacune dans le texte : je n'en doute pas. Nous nous y trouvons d'un coup déplacés et d'un seul bond transportés à 30 parasanges d'Askalon à Iezreel. Cette lacune est d'autant plus remarquable, qu'elle correspond avec la corruption d'un autre endroit du texte, signalé ci-dessus (VIII, p. 77). En premier lieu שרגורג לוז *Sargorg Louz* (St-Georges de Lidda) se trouve nommé sur le chemin de Césarée à une parasange de Samaria. En second lieu (X, p. 105), sur le chemin d'Askalon, sans qu'aucune distance soit indiquée. סגורש לוד *Segoures Loud* se trouve à une et demi parasange de Iezreel.

De *Iezreel* les distances de l'itinéraire recommencent de mieux conduire à travers la Galilée inférieure. Il faut cependant se tenir en garde pour ne pas s'égarer. D'abord de Iezreel à זרזין *Zarzin* ou שיפוריה *Sifourieh*, les ג 3 parasanges sont à corriger en ו 6. Ensuite viennent les 5 parasanges à *Tiberias*, d'où en 2 journées on arrivait à טימין *Timin*, Timmin, Timnatha, qui est éloignée 1 journée de *Giskala*. Ces distances fixent la position de Timin.

De Giskala à Kades-nefthali, on passe par מרון *Meron* et par Alma. Mais il faut corriger les ו 6 parasanges de Giskala en ג 3 (petites).

(19) Je pense qu'on peut se demander à juste titre : s'il faudrait prendre au sérieux toutes ces interprétations bibliques que donne le voyageur, suffisamment familiarisé avec les appellations de son époque; ou plutôt ne convient-il pas de les considérer comme des rêveries jetées quelquefois au hasard même dans la Palestine. Aden et Telassar transportés en Afrique, le nom de Togorma (qui est l'appellation de Georgie) appliqué aux Tourks sedjouks, ne sont-ils pas des qualifications capricieuses? De même Sunem, Gilboa, Gibeah, Gabaon, contrariant les distances positives, ne sont que des prête-noms improprement empruntés, qui embrouillent et détournent l'attention, en insinuant de fausses indications.

De même ו 6 autres de Meron à Alma en ג 3. De עלמה *Alma* à *Kades*, il y a une demi journée. Benjamin suscite un imbroglio par sa mauvaise réminiscence. Il dit que Meron s'appelait autrefois מירון *Meiron*, où sont les grottes de Hillel et de Schammaï : il semble ainsi confondre Meron avec Meiron. Iakob, voyageant en 1258 (p. 184) semble adopter la même confusion. Nonobstant cette obscurité, l'itinéraire de Benjamin reste utile pour la construction de la carte et indique la situation de Timmin et de Alma. Cette dernière situation est encore coordonnée par la suite routière donnée par Khelo, qui place 'Alma entre Delata et Kades (p. 263).

Les indications de distances ont encore servi à l'emplacement hypothétique de plusieurs lieux. *Heres* est entre Havarta et Silo à 2 lieues de Sichem, dans les montagnes d'Efraïm (p. 186, 212, nº 99 et 100). Or, Havarta étant à deux lieues de Sichem, Heres est nécessairement à la hauteur de Havarta déclinant un peu au sud.

Ras ben amis est à une demi-parasange de Tabaria (p. 385), il est évident que c'est de l'ouest, certainement un peu au nord quand on passe par ce lieu pour entrer dans l'intérieur de la Galice. — De Tabaria le pèlerin Samouel fait l'excursion d'une journée à *Hanouim* en retournant par Arbel (p. 130) : or, Hanouim est encore plus loin vers l'ouest, s'élevant vers le nord.

Aïn el zeitoun est à un terme sabbatique de Tzafeth; on y passe pour se rendre au sud à Arbel (Akhbar, Kadoumia) (p. 185, 381, 427) : or, Aïn el zeitoum est sud-est de Tzafeth. *Amouka* est à 2 parasanges de Faraam (p. 394, nº 53) et à 2 lieues de Tzafeth (p. 394, nº 57) : elle est vers le nord parce qu'elle est toujours rapprochée de Dalata, de Fareh.

Pour les emplacements hypothétiques, l'itinéraire de Samouel bar Simson donne encore quelques indications. Il place *Kisma* sur le chemin de Tzefad à Giskala (p. 133). En partant de Tabarieh, avant d'arriver à Hanania, il trouve kefar *Houkok* ou *Iakouk* (p. 131). Iakouk reçoit donc sa situation lorsqu'il est établi que הינגה חנן Hanania, Hanan est le כפר ענן kefar 'Anan (p. 131, 184, 151, nº 74). Samouel partant d'Anan passe le village *Loud* avant d'arriver à Tzefad, d'où il se dirige par *Bar'am*, Amouka et par *Nebarta*, retournant à Tzefad (p. 131, 132). Dans une autre tournée, de Delata il entre à Bar'am, pour se rendre de là à Kades (p. 135, 136).

Iakob est moins explicite dans ses excursions et y jette parfois du désordre. Cependant, en descendant d'Alma vers le sud, il donne une suite de noms qui se succèdent évidemment sans interruption : Alma, Delata, Nebarta (Tzefath?) Aïn el zeitoun, *Akhbar*, Iakouk, Hittin, Arbel, Tiberias. Cette suite coordonne les renseignements que nous avons réunis.

Gerson et Ouri de Biel, dans leurs énumérations de tombeaux, copiant ce que les pèlerins en ont relaté, n'observent point de suites itinéraires, mais sauf quelque distraction, ils groupent les places plus rapprochées de la Galilée inférieure. Leurs relations ne sont donc pas aussi utiles que les autres pour l'emplacement des lieux. *Kadoumia* seule est inscrite au hasard dans la carte sur la foi de leur indication : la place pour cette insertion est assez serrée. Quant à plusieurs lieux

entre Tiberias et Albon, l'espace est trop vaste et vide pour profiter à l'aventure de leurs renseignements.

Vos connaissances sauront perfectionner ce premier essai d'une carte destinée exclusivement aux pieux pèlerinages des enfants d'Israël; en attendant la lumière jaillit à beaux traits et chaque lecteur judicieux vous sera sincèrement obligé.



TAVOLA DI NAVICARE

DI

NICOLO ET ANTONIO ZENI

ET LES CARTES

DES RÉGIONS SEPTENTRIONALES

A L'ÉPOQUE DE SA PUBLICATION

EN 1558.

ORDRE DES MATIÈRES.

—


REGIONES ET ORA
per Islandos Grœnlandosq.
saec. X - XIV lustratae
Helluland a mikla
Cortereal
Canada
Vinland
Hop
Lynufjord
Greipar
Bjarney
Eriksfjord

TAVOLA DI ZENI.

CE QUE LES ZENI TROUVÈRENT DE CONNU.

1. Les cartes des parages septentrionaux, celle des Zeni et celle du complément de Ptolémée, sont assez connues par les fréquentes publications qu'on en a faites. On a discuté beaucoup sur celle des Zeni. Traitée de pure fantaisie ou d'imposture, elle eut ses défenseurs et ses explicateurs. Je ne sais pas si l'autre attira autant l'attention des investigateurs. Reproduisant ces deux cartes dans mon atlas et plusieurs autres configurations de ces froides régions, je pense d'en donner quelques explications; mais avant de m'occuper des cartes elles-mêmes, il me faut résumer les événements antérieurs au voyage des Vénitiens (1).

Les populations des pays septentrionaux sortant de dessous les neiges, et de leur fumée, se fesaient connaître aux latins par des irruptions et des brigandages. Elles se répandaient au delà des mers, établissant des colonies en Irlande, en Bretagne, sur le continent, dans les îles habitées et inhabitées. Leur piraterie et leurs courses aventureuses furent suivies de découvertes de pays inconnus au reste du monde baptisé.

Une des plus anciennes découvertes inhabitées était : les petites îles *Feroer, Færoer, Foeroe,* où un navigateur audacieux arriva par hasard vers l'an 861. Cet archipel aussi avancé dans les mers, semblait annoncer d'autres terres dont l'existence était confirmée par le vol de corbeaux. En effet, l'Islande fut découverte en 863, par Gardar, danois d'origine suédoise, domicilié en Sélande. Douze ans plus tard, 875, le norvégien Ingolfr s'établit le premier sur cette grande île, pleine de volcans et de feu, couverte de laves et de neiges, arrosée par des eaux chaudes et bouillantes, l'île des glaces, *Islandia.* La nouvelle colonie augmenta bientôt en population, n'ayant à combattre que le climat et les ours blancs; prospérant par son activité, elle étendit bientôt la connaissance des pays plus éloignés.

(1) Voyez ce que nous avons dit dans notre traité de la cartographie du moyen âge sur Zeno (chap. 161, 197) et sur la carte complémentaire (chap. 180, 192). — Différentes configurations des régions glaciales se trouvent dans notre atlas sur les cartes : anglo-saxonne du xe siècle, de plusieurs images rondes, d'Edrisi 1154, de Sanuto 1320, catalane 1377, Mauro 1459, du globe de Behaïm 1492, norimbergeoise 1493, de l'hydrographie portugaise 1501, etc. Leur explication est donnée pour la plupart dans le traité de la cartographie qui l'accompagne. Ce petit memoire sur Zeno peut suppléer nos explications précédentes. — Ce que nous disons des événements antérieurs au voyage de Zeni est en partie extrait de la géographie de Malte-Brun (livre XVIII et LXXV de l'édit. de Huot), ensuite augmenté par de nouvelles explications de Rafn, traduites en italien par le savant suédois Jacq Graberg de Hemsoe, qui a rendu de grands services à la géographie : memoria sulla scoperta dell' America nel secolo dezimo dettata in lingua danese da Carlo Christiano Rafn, Pisa 1839 ; enfin complété par tout ce que contient la grande publication : antiquitates Americanæ, sive scriptores septentrionales rerum ante columbianarum in America, edidit societas regia antiquariorum septentrionalium, Hafniæ, tipis offic. Schultzianæ 1837, 4° maj.

Son navigateur Erik rauda (le rouge) fils de Thorvald, ayant heureusement en 982 doublé une pointe verdoyante de la mer glaciale, s'établit en 986 au delà et donna naissance à la colonie de *Groenland* (terre verte). Il s'établit dans le Brattahlid, et son compagnon Heriulfr, fils de Bardo et parent d'Ingolfr, dans une autre baie un peu au sud. On y fonda deux villes Garda et Brattahlid. Il n'est pas dit si les islandais y trouvèrent quelques indigènes, mais postérieurement ils avaient dans leur voisinage des Kalalits (Esquimaux), répandus sur les côtes orientales du spacieux Groenland.

Pour se rendre au Groenland, les islandais évitaient une côte entourée de glaces, vue par un de leurs navigateurs, Gunbiorn, et ils doublaient la pointe verdoyante de Hvarf, faisant ensuite voile au nord-ouest où se trouvait la colonie. En partant de Bergen en Norvège pour aller à cette pointe de Hvarf on naviguait droit à l'ouest en vue des îles Schetland et Fœroer.

Les Normands s'emparèrent des îles *Schetland, Ietland* ou *Hialtland*, vers l'année 964. Ils chassèrent et exterminèrent les anciens habitants nommés Peti et Papa (2).

La province la plus septentrionale de l'Ecosse, nommée *Caithenes*, formait avec les *Orcades* un état à part, qui résista aux attaques des Normands et ne fut englobé dans l'Ecosse qu'en 1195.

Les *Hebudes* furent conquises par les Normands en 895 et restèrent sous la dépendance de la Norvège jusqu'en 1266.

Les communications entre ces îles plus rapprochées étaient animées, mais avec les colonies plus éloignées, difficiles et moins suivies. On fonda des évêchés en Islande et au Groenland, à cause de leur éloignement. Des années se passaient sans communication, sans que des nouvelles arrivassent à la mère patrie (3). Les découvertes encore plus éloignées ne se conservaient que dans les souvenirs de tradition, tombaient dans l'oubli et des navigateurs hardis, après un laps considérable de temps, allaient à la recherche des pays autrefois connus.

2. En 985, Biarne, fils de Heriulf Bardoen, cherchant son père au Groenland, fut poussé par un vent du nord fort loin au sud-ouest et aperçut un pays plat tout couvert de bois et revint par le nord-est au Groenland. Son récit enflamma Leifr hinn heppin (le fortuné), fils d'Erik le rouge. Tous les deux équipèrent ensemble un vaisseau et se dirigèrent vers la côte précédemment remarquée. Ils donnent le nom de *Helleland* à une île couverte de rochers; et celui de Markland à une terre basse sablonneuse, couverte de bois. Deux jours après, ils rencontrèrent une nouvelle côte, au nord de laquelle s'étendait une île;

(2) Ces noms se sont perpétués dans les appellations de plusieurs localités insulaires de Schetland, d'Orkneis, d'Hébrides et même d'Islande. — Il paraît même que les islandais donnaient à toute l'Ecosse le nom de Pettoland. — Je ne sais si l'on a remarqué une singulière analogie de noms de deux tributs canadiennes aux environs de la rivière Saguenaï, de Pikouagamis et de Papinachois. — Les papas (quelques moines irlandais) qui séjournaient en Islande, se retirèrent lorsque les Norvégiens commencèrent à s'y établir.

(3) Les voyages pour aller et revenir duraient quelquefois cinq ans, dit Malte-Brun. En 1383 un bâtiment apporta en Norvége la première nouvelle de la mort de l'évêque de Groenland, décédé depuis six ans. — Cet exemple ne prouve pas que le voyage durait cinq ans, mais que depuis six ans on n'avait pas eu de nouvelles de Groenland, et que ce bâtiment norvégien faisait ses affaires pendant cinq ans avant de retourner dans son pays.

ensuite ils remontèrent une rivière, dont les bords sont couverts de buissons qui portaient des fruits très-agréables; la température de l'air paraissait douce aux Groenlandais, le sol semblait fertile et la rivière abondait en poissons, surtout en beaux saumons. Parvenu à un lac d'où la rivière sortait, les voyageurs résolurent d'y passer l'hiver et ils y construisirent des huttes de Leifr, leifsbudhir. Dans le jour le plus court, ils virent le soleil rester neuf heures sur l'horizon : ce qui fait supposer que cette contrée devrait être à peu près par 41° 25′ de latitude. Un allemand Tyrker, qui était du voyage, y trouva des raisins sauvages; il en expliqua l'usage aux navigateurs skandinaves, qui en prirent occasion de nommer le pays *Vinland*, ou pays de vin. (Les environs du fleuve Taunton).

Une expédition sous la conduite de Thorvaldr, autre fils d'Erik le rouge, s'établit en 1002 à Leifsbudhir, afin d'explorer les beaux pays des environs. Le troisième été, 1004, les Normands côtoyèrent une langue de terre qu'ils appellèrent kialarnes (cap de la coquille); ensuite avançant leur reconnaissance au delà d'une baie, prirent terre près d'un cap et virent arriver dans des bâteaux de cuir quelques indigènes de petite taille, qu'ils nommèrent Skroelings, c'est-à-dire nains (4). Les ayant massacrés ils se virent attaqués par toute la tribu qu'ils avaient si gratuitement offensée. Celle-ci fut forcée à la retraite : mais Thorvaldr mortellement blessé succomba, et le cap où il fut enseveli reçut le nom de Krossanes (de la croix) (Gurnet point au sud de Boston).

Un troisième fils d'Erik le rouge, Thorstein, alla à Vinland accompagné de sa femme Gudridha, fille de Thorbiarn : mais il mourut avant d'être arrivé au large.

La veuve Gudridha alla se marier à Thorfinnr karlsefni (à devenir supérieur) fils de Thordar. Pendant les festins de la nôce, célébrée à Brattahlid, on s'entretint de Vinland et on arrêta une expédition, à laquelle s'assosièrent le père Thorbiorn, et Freidisa fille naturelle d'Erik le rouge, avec son mari Thorvadr. Cette expédition longea en 1007 Vestribygd jusqu'à Biarney (Disco), d'où tournant vers autan, toucha Helluland où l'on vit une grande quantité de loups, et à deux journées au sud parurent les forêts de Markland remplies d'animaux. A partir de Markland on côtoya dans la direction SO les rivages à droite, jusqu'à Kialarnes (Nauset et cap Cod). Ensuite on observa des rivages sauvages, arides, qui reçurent le nom de Furdhustrandir. Au delà s'ouvrait un golfe. Les deux Ecossais Hake et Hakia mis à terre, apportèrent le troisième jour des grappes de raisin. Après on rencontra une masse énorme de canards (Egg) et un violent courant de mer; une île y fut appelée Straumey et le golfe Straums fiord. Au delà l'expédition s'arrêta dans le but d'examiner le continent. Mais l'islandais Thórhallr Gamlason de Austfirdhir se sépara avec son navire de ses compagnons, et près de Kialarnes, emporté par un furieux vent de l'est vers les rivages de l'Irlande, il fut saisi et réduit en esclavage par quelques marchands.

(4) La petite race d'hommes nains n'existe plus dans l'Amérique : mais au fond du continent, tout le long du Mississipi on retrouve des masses de leurs squelettes et de nombreuses fortifications qui témoignent d'extraordinaires capacités de cette population.

L'expédition s'établit près d'un fleuve qui formait un lac à son embouchure. On appela le pays Hop et le lac Hopsvatn (Mont haup bay des fleuves Pocasset, Cohannet, Taunton); on y bâtit des huttes d'hiver. Un matin parurent en grand nombre des sauvages, mais ils partirent en paix. Au commencement de l'année 1008 ils arrivèrent plus nombreux et avaient ouvert pacifiquement un trafic d'échange, lorsque par hasard un taureau, échappé du camp normand, jeta l'épouvante parmi eux : ils s'enfuirent (5). Mais à l'entrée de l'hiver ils arrivent en ennemi. Un combat s'engage, une espèce de fronde gigantesque des Skrœlings, répand une terreur panique dans les rangs Normands : le courage seul de Freidisa empêcha la déroute; la vue d'une femme courageuse arrêta inopinément les Skrœlings dans leur poursuite. Pour ne pas s'exposer à de semblables algarades, on se décida à la retraite et l'équipage alla passer l'hiver dans l'île Straumsey (Capawock), avec le nouveau né Snorro que Gadridha venait de mettre au monde à Hop et dont la descendance illustra l'Islande (6).

Thorfinnr karlsefni retournant à Groenland, longea le continent de la gauche, continuellement couvert d'épaisses forêts, s'empara à Markland de cinq garçons skrœlings, et entra la quatrième année au port d'Eriks fiord. Les garçons skrœlings instruits en langue norde et baptisés, racontaient les particularités de leur pays.

L'année suivante, 1011, parurent, venant de Norvège, les deux islandais d'Austfirdhir, les frères Helge et Finnboge. Freidisa les engagea d'aller en Vinland. L'orgueil de cette femme ayant excité des querelles, les islandais furent assassinés et l'expédition ne réussit point.

Aucun témoignage positif, aucun fait n'indiquent que ces navigateurs aient fondé des établissements stables. Cette race de pirates, fatiguée de ses exploits et de la renommée, cherchait la paix et la sécurité pour son trafic. S'éloignant du bruit du vieux monde, elle se dispersait au delà des mers où elle trouvait les terres très variées ouvertes au premier occupant. Elle y préferait le sol plus ingrat mais inhabité où elle n'avait à combattre que le climat, et fuyait les beaux pays où elle rencontrait les indigènes qui pouvaient

(5) Les Normands ont perpétué cette scène par une description contemporaine et de suite sur le lieu même par un tableau qu'ils ont taillé sur un roc d'Assone tà l'embouchure de Smiths creek dans le Taunton. Ce tableau grossier, encore assez préservé de la destruction, présente, conformément à la description, la figure du chef Thorfinnr et de son nouveau né Snorro distingué par un S; sons une figure indéterminée, le chiffre CXXXI (131), nombre d'équipage et NAM. ORFINS, possessions d'Orfins. En avant, le bouclier blanc qu'il avait suspendu en signe de paix, et le taureau qui court vers les Skroelings dont on voix deux figures au delà de quelques traits confus représentants probablement les objets d'échange. — Sur plusieurs rochers des environs on remarque de nombreuses entailles des Normands mais endommagées ou inachevées. Plusieurs pierres qui étaient chargées de leur ouvrage dans le Rhode island, sont complétement détruites.

(6) Thorfinnr karlsefni descendait par la ligne masculine en dixième génération de Sigurd ring père du poète Eegnar lodbrog et grand père du roi de Suède Biorn jernsida; et par son aieule il se trouvait dans la douzième génération descendant de Halfdan huitben roi d'Upland; enfin par la ligne masculine il était le 24me descendant de Sigge Fridulfson qui, sous le nom d'Odin, arriva en Skandinavie 380. — Thorfinnr depuis 1015 s'établit en Islaude où dans la terre acquise de Glaumboc, la veuve Gudridha fonda une église. Halfrida fille de son fils Snorro était mère du savant évêque Thorlakr Ruuolfson, né en 1085, qui dota l'Islande d'un code canonique en 1123. Les évêques Biorn et Brand étaient de la quatrième génération de Thorfinnr; dans la neuvième, vers l'année 1300, le juge Hauk, auteur de plusieurs sagas et spécialement de hauks-bok ou annales d'Island. Le prof. Finn Magnussen et le sculpteur Bertel Thorvaldsen, né en 1770, sont du nombre de la descendance de karlsefni.

l'inquiéter. Aussi Vinland et tout le parage des environs n'étaient que visités et des accidents imprévus rappellaient leur existence.

En 1121, un évêque, Erik, se rendit du Groenland au Vinland dans l'intention de convertir au christianisme ses compatriotes encore payens qui y séjournaient. Quelques inscriptions runiques sur de roches, rappellent ces anciennes excursions des enfants du nord.

En 1347 une expédition allait de Groenland à Markland comme dans un pays connu (7).

Mais on avait des relations sur des pays plus éloignés que Vinland. C'est encore un chef islandais de Reikianes, Are Marsson qui, en 983, découvrit le pays Hvitramannaland; ainsi que sa connaissance n'était pas ignorée à la fois, ni à Limerick, ni dans les Orkades. Are Marsson trouva à Hvitramannaland des habitants d'origine irlandaise, qui le prirent en affection et l'empêchèrent de s'en retourner.

Biörn breidhvikingakappi (lutteur à grande échelle), fils d'Asbrand, célèbre par ses exploits dans la mer Baltique et en Suède, à la suite d'aventures amoureuses en Islande, prenant la résolution de s'expatrier, partit en 999 de Hraunhöfn-Sniofellsnes ; poussé par un bon vent NO, il aborda une terre où, retenu par les indigènes, il s'éleva bientôt au rang de chef du pays et y vécut pendant près de 30 ans. Par ce temps l'islandais Gudhleifr Gudhlaugson (8) revenant en 1027 de Dublin, où il fesait des affaires de commerce, se vit emporté par des vents contraires et jeté sur les rivages de ce pays. Les indigènes s'emparent de lui, indécis s'ils le mettraient à mort ou le réduiraient en esclavage : il lui semblait qu'ils parlaient l'irlandais. Heureusement leur chef Biorn arrive, il s'entretient avec le captif, le délivre et le charge de porter une bague à son ancienne amante Thurida et une épée à son fils Kiartan qu'il avait d'elle, dissuadant à ses compatriotes de visiter ce pays, où il allait déposer bientôt dans la tombe ses cheveux blanchis. Gudhleifr remplit les commissions l'année suivante 1028. — C'est encore Hvitramannaland, ou Irland it mikla (Albania).

Le manque d'établissements et la rareté des expéditions changeaient les abords de voyageurs en découvertes; ainsi les deux ecclésiastiques islandais les frères Brandr et Thorvaldr fils de Helge, crurent faire une nouvelle découverte quand ils abordèrent en 1285 à une terre située à l'ouest d'Irlande.

3. Des relations plus suivies s'étaient établies vers le nord du Groenland. On y allait chaque année à la chasse et à la pêche, chaque Groenlandais à l'aise avait un canot à cet effet. Les habitants d'Eysturbygd, du bout méridional de Groenland, avaient des stations le long des rivages occidentales de Vestribygd et de Nordhr setur qui

(7) Voici une position postérieure qui se rattache à la situation de Markland. En descendant par le fleuve Saint-Laurent, nous voyons à droite une contrée bien boisée, bien arrosée, mais assiégée de brumes maritimes, qui seuls en dénaturent la température. C'est le *Gaspé* ou la *Gaspésie*, patrie ancienne d'une tribu indienne, remarquable par ses mœurs policées et par le culte qu'elle rendait au soleil. Les Gaspésiens distinguaient les aires de vent, connaissaient quelques étoiles et traçaient des cartes assez justes de leur pays. Une partie de cette tribu adorait la croix avant l'arrivée des missionnaires au XVII[e] siècle et conservaient une tradition curieuse sur un homme vénérable, qui, en leur apportant ce signe sacré, les avait délivrés du fléau d'une épidémie (nouvelle relation de la Gaspésie par le père Leclercq, Paris 1692, — Malte-Brun, LXXVI, p. 165, édit. Huot).

(8) Frère de Thorfinnr duquel descendait l'historien Snorro Sturleson.

avançaient jusqu'à 72° 55′ de latitude, où, dans l'île Kingiktorsoak, on a trouvé une inscription runique qui dit : Erling Sighalson, et Biorn Hordeson, et Endride Addon, le samedi avant gangday (25 avril) élevèrent cet amas de pierres et nettoyèrent cette place en l'année 1135. Si l'on se donnait la peine d'y nettoyer le terrain, on avait soin de se servir de cette partie réculée (9).

Cependant on avançait plus au nord encore, et en 1266 l'évêque de Gardar envoya quelques prêtres explorer les parties les plus réculées. Ils partirent de la dernière station Kroksfiordhar heidhi et bientôt ils furent entraînés par un vent du sud dans un golfe où ils distinguaient des îles, des rivages, des traces de l'existence d'indigènes et partout glaces, ours et phoques. Le jour de S. Jacques, ils observèrent la hauteur du soleil et toute leur narration se rapporte aux détroits de Lankaster et Wellington, découverts par 75° de latitude par Parry et Ross.

Les côtes orientales du Groenland, hérissées de glaçons moins abordables, n'étaient pas tout-à-fait négligées. On les évitait à cause des dangers : mais la curiosité des marins et des apôtres brava maintefois les périls. Les rivages découverts en 1194 au nord de l'Island reçurent le nom de Svalbarde (Scoresby Liverpool coast).

Le Groenland grandit et prospéra plusieurs siècles : mais sa sécurité devenait incertaine. Inquiété par les irruptions des Skrœlings (Esquimaux, Kalalits), il n'a pu résister suffisamment, commençait à subir des pertes. Il lui fallut d'abord abandonner 90 établissements et quatre églises qu'on avait dans le vaste Vesterbygd. Ensuite on évacua un canton de la frontière d'Austerbygd, et l'église Stensnes, autrefois cathédrale de l'évêché. Les Skrœlings prirent possession de toute cette contrée. Pour les chasser, une expédition avait été faite, vers la fin du XIVe siècle, mais ils s'étaient retirés momentanément et l'expédition retourna, n'apportant que moutons, bétail et gibier, dont elle put s'emparer et charger ses navires. Ivar Bardsen à partir de l'année 1340, administrateur pendant de longues années de l'évêché de Gardar, assistait à cette infructueuse campagne (10).

Ravagé par d'autres calamités, d'abord affaibli, ensuite dépeuplé par la grande peste du XIVe siècle, le Groenland se rangea en 1386 sous la protection de la reine de Skandinavie Marguerite, et du Danemark. C'était presque à la veille de sa destruction. Encore en 1418 les Groenlandais payaient à Rome leur dîme et le denier de saint Pierre, et dans la même année vint, on ne sait d'où, une flotte de pirates attaquer la colonie déjà débile : tout fut détruit par le fer et le feu ;

(9) Voici les mots de l'idiome de la pierre : Elligr. Siguaþsson : r : ok. Bianne. Tortarson. — ok Enriþi. Odsson : laukartak. infyrir gakndag — hlodu vartate okrudu : 1135.

(10) Ivar Bardsen lui-même nous avertit de cette expédition, dans sa description du Groenland. Inter Osterbygd et Vesterbygd 12 milliaria maritima interjacent, quod totum litoris spatium ab incolis vacuum est. Et protinus in Vesterbygd, stat magnum templum dictum Stensnes quod aliquanto tempore cathedrale sedesque episcopalis fuit. Nunc Skrellingi totum tractum occidentalem tenent ; est tamen illic affatim, equorum, caprarum, boum, ovium, quæ omnia animalia fera sunt. nulli homines, neque christiani, neque pagani. Ivar Bardsen Groenlandus, qui Gardorum, sedis episcopalis Groenlandie procurator multos per annos fuit, nobis retulit, unum fuisse ex iis qui a praetore delecti erant, ut in tractum occidentalem profecti, Skrelingos inde expellerent. Quo cum venissent, nullum hominem, neque christianum, neque paganum invenerunt, tantum modo fera pecora et oves deprehenderunt, ex quibus, quantum naves ferre poterant in has deportato domum redirent (Groenl. descr. in antiquit. americ. edita, p. 315).

les indigènes Kalalits firent main basse sur ce qui restait encore. Depuis ce temps-là on ne connut plus d'établissement européen dans ce parage (11). Il fallut de nouvelles découvertes et des investigations pénibles pour retrouver les vestiges de la destruction. Aujourd'hui, entre les caps Farevel et de la Désolation, on voit les restes de sept églises et de beaucoup d'édifices de l'ancien Eysterbygd. Plus au nord, un peu moins; au delà, les pierres remuées par les bras d'une population vigoureuse, et chez les indigènes Kalalits aucun souvenir de l'antique existence.

On présume, non sans raison, que le pirate destructeur était Zichmni ou Zicno, chez lequel séjournèrent pendant de longues années les vénitiens Zeni.

4. Nicolo Zeno, dans ses investigations de la mer septentrionale, en 1380, fut poussé par une tempête vers l'île Frisland où régnait Zichmni, chef de pirates, qualifié de roi. Il se mit en familiarité avec lui et s'attacha à sa fortune, appellant en 1391 de Venise son frère Antonio pour l'accompagner. Pendant de longues années, tous deux virent et apprirent beaucoup. Nicolo, plus actif, dressa une carte ou portulan des pays et des îles qu'il visita lui-même ou dont il apprit l'existence, et en rédigea une relation. Antonio vivait dix ans encore après la mort de son frère et restait en Frisland. Avant de quitter ce monde, il envoya, en 1405, le portulan et la relation de Nicolo à son troisième frère Carlo, à Venise.

Un de leurs descendants, vers 1555, se donna la peine de copier le portulan et de le graduer. Marcolini le publia en 1558. Réduit sur une moindre échelle ce portulan reparut chez Valgrisi en 1561, 1562, 1574, attaché aux éditions de Ptolémée. De suite, en 1588, on commença à discuter sur ce que le portulan de Zeno offrait d'inconnu à d'autres cartes et d'introuvable en apparence pour les navigateurs, à savoir, sur Frisland, Estotiland, Droceo, etc. (12) (voyez n° 95 de notre atlas).

A l'époque de la graduation de Zeno, vers 1550, on connaissait deux différentes cartes des régions septententrionales. La première, en qualité de complément à l'atlas de Ptolémée, connue depuis soixante-dix ou quatre-vingts ans (n° 96); l'autre (Schonlandia nuova), attachée au système de Ptolémée, offrant des connaissances plus avancées vers le septentrion (n° 98), servit de base à d'autres compositions de cette époque. Chacune offre une différente configuration des régions septentrionales. Suède, Norvège, Groenland, Island varient dans leurs formes, qui ne ressemblent point aux formes données par le portulan de Zeno, et sont différemment coordonnées. L'une et l'autre méconnaissent également les Frisland, Estland, Droceo et autres îles que Zeno étala dans son portulan. Or, chacune des deux cartes est composée sur d'autres maté-

(11) Quoique dans la série des évêques du Groenland on n'en nomme pas au delà de l'année 1406, il paraît pourtant que le pape Eugène IV en avait désigné encore en 1433. On a même trouvé une lettre de Nicolas V à un évêque groenlandais datée de l'année 1448 (Graah, p. 5 et 7; voyez Humboldt, examen de l'hist. de la géogr. du n. m. t. II, p. 104). Ces évêques pouvaient être privés de leur diocèse, du nombre de ces autres in partibus infidelium.

(12) Viaggi da Persia di Catherino Zeno et dello scoprimento de laisla Frislanda, Estlanda, etc. Venise, 1588.

riaux, sur d'autres renseignements et conceptions étrangères à Zeno, aucune n'a puisé à son portulan.

Cette observation me paraît importante, autant pour apprécier le mérite de Zeno, que pour discerner les sources des cartes postérieures. C'est ainsi qu'on peut avancer avec certitude, que la carte septentrionaliorum regionum, copiée dans le theatrum d'Ortel et introduite dans les compositions de Mercator, est une combinaison, une fusion de celle de Schonlandiæ novæ, avec celle de Zeno (13).

5. Chacune de ces trois différentes compositions a ses vices autant dans les formes de pays que dans l'ensemble et les positions respectives des parties.

C'est dans la composition de Zeno que ces vices sont le moins choquants. Vouloir la graduer serait vouloir l'impossible. Il suffit de remarquer la parallèle du 60e degré, également pour les bouts de Groenland et de Scocia et pour Pergeu en Norvége. Nicolo Zeno était peut-être un bon dessinateur; si on lui attribue la composition des formes, bon configurateur de plusieurs sections de sa carte : mais je pense plutôt qu'il avait les portulans de ces sections (préparés par des pilotes islandais, danois ou norvégiens) dont il disposait la situation relative à coups de main sans échelle, sans égards suffisants aux distances de la navigation hauturière. Quant aux petits détails de son séjour et de sa résidence, il les exagérait monstrueusement, donnant des proportions vagues, inégalement exorbitantes, désordonnées, qui firent reculer et déplacer les pointes de l'Ecosse. C'est une image sans échelle, qui réunit les grandes parties bien connues par les autres, les petites de l'imagination gigantesque du dessinateur et quelques points relatés par des ouï dire marqués à l'aveugle (14).

Le bout septentrional de SCOCIA est accompagné de quatre îles (Orcneis) et de quatre épigraphes.

Contanio (Conlanit de Ruscelli), est Kaithenes, Catnes écossais.

Io Papia, réellement l'île Papa, Papalvestr.

Ara, Ro sur le bord septentrional de l'Écosse.

Teu, Tew, situé en Écosse sur la petite rivière Toungo, au dessus de Tougeca (15).

(13) Nous avons reproduit dans notre atlas le portulan de Zeno; ensuite la carte complémentaire de Ptolémée dont nous ignorons l'auteur, elle se manifeste à notre connaissance depuis 1470 jusqu'à 1530 dans toutes les publications, exclusivement seule. Enfin nous donnons (n° 98) un petit specimen de la troisième, de Schonlandia nuova, attachée au système de Ptolémée, extraite de l'atlas de Ruscelli et Moletto, chez Valgrisi 1561, 1562. Son auteur nous est inconnu. Sa composition précéda nécessairement de beaucoup d'années les publications de Valgrisi, parce que à cette époque, sa manière est suivie et perfectionnée par d'autres cartographes. Je vois ses formes dans les compositions de Castaldo mort 1557, et dans la composition reproduite par Mercator et Ortel. J'ignore le nom de l'auteur de cette dernière qui élabora la fusion de Zeni tiré de l'oubli vers 1555, 1557. — La Schonlandia nuova paraît grossièrement sous une figure plus oblongue en 1555 dans l'ouvrage d'Olaus Magnus mort 1586. Il semble que ses contours étaient alors généralement acceptés. Ienkinson s'accommodait à ses contours; de même Portantins avec sa Livonie. — Les cartes de Corneli Antoni, de Monachi, d'Algoet, me sont inconnues.

(14) Excluant l'Ecosse mal assise, la graduation devient moins impossible. Les degrés de la graduation de Zeno trop petits, répondent, le 60 à 55, le 62 à 56, le 64 à 58, le 67 à 60, le 69 à 63. Dans cette évaluation, l'Islande fait défaut, mais la pointe de Groenland, juste à l'ouest de Bergen, reste presque sous la même parallèle, ce que les compositeurs des cartes du XVIe siècle ne savaient pas observer.

(15) La carte complémentaire contient toute la figure ptoléméenne de *Scotia* et des îles adjacentes : substituant aux Hebrides les noms modernes de cette façon : à Ricina de Ptolémée, *Levist*, Levis; à Mallcos, *Feisl*, Eust; à Ebuda, *Biric*, Barrakyloum; à l'autre Ebuda, *Eg*, Egg; à Engaritana. V. [illegible]

DANIA.

6. En montant vers le nord, le littoral ouest de Dania, se rangent les îles suivantes :

Fuy, Foehr, Vour.

Amere, Amrom, Ameron.

Salt, Sylt.

Ruin (Ruit de Ruscelli), Romeo, Rem.

Manu, Man, Manoe.

Fame (Fanu de Rusc.), Fanoe, Panu.

Uthoe, îlot et pointe de la péninsule, Dodebergh, Doode-burg.

Munit, Numet et île ou langue de terre, landt van Numet, étendue jusqu'à *Bomienbergen*, Bovensberg (16).

Pour le reste les épigraphes manquent, mais de l'autre côté de la péninsule Dania, on distingue les îles : Lello, Anholt, Funen, Zeeland, Langeland, Laaland; les petites îles qui entourent Funen, à savoir : Hielm, Wedderoe, Samsoe, Ebelo, Alsen, Arr (17), Tussing; près de Zeeland Heselo, toutes à leurs places quoique innommées, mais coordonnées dans un sens raisonnable et harmonieux pour l'œil.

Les cartes postérieures, tant celle qui est complémentaire de Ptolémée, que celle de Schonlandia nuova, sont très-inférieures à la configuration de Dania tracée par Zeno, parce qu'elles reproduisent le malitorn de Ptolémée. La carte complémentaire le remplit des épigraphes suivantes :

Hanburg, Hambourg.

Olfacia, Holsace.

Socer (Stade? Stader sand, à l'embouchure de l'Elbe).

Thicumer, Ditmarsia.

Frigie littus, rivages de Strandefresen.

Rupis, Rypen.

Burgbra hodie littus, Bovenburg et au delà Harbourg, qualifié île sur les cartes de Delisle. La remarque, hodie littus, fait croire qu'à cette époque s'était opéré sur ce point quelque changement sur le littoral.

Calinge.

Hert, cap Hanwit ou Hertberg.

Sundesusel, cap Hertzhals ou Robsnout, Robbeknuyt de Wensyssel. — Sur toute cette côte il n'y a d'îles que les Saxones et Alociæ de Ptolémée.

Scane, Skagen.

Uiberg (Niberg), Viborg.

Arus, Aarhus.

Candinga, Colding.

Oberto, Apenrade.

promont. Also, île d'Alsen.

à Epidia, *Berra*, Barre ou Rona ; à Monaîna, *Duray*, Turrie. Entre l'Ecosse et l'Irlande : à Edri, *Adreos*, Arran ; à Mona, *Mona*, Man. Le manuscrit de Bruxelles place les 30 *Orcades* en pleine mer les éditions leur assignent strictement la place ptoléméenienne, donnant les noms à Dumna *Farat*, à Ocitis, *Herlant*. Au dessus des Orcades sur le rivage de Norvegia est *Thyle* sur laquelle nous reviendrons.

(16) Cornelius Antoni avait bonne confiance dans la carte de Zeno, car il lui emprunte toute cette série des îles pour sa carte du Danemark. Voyez sa reproduction par Ortel.

(17) Nommée Eria ou Cria dans les cartes du moyen âge.

Sirsebor, Sunderburg.
Selesia, Sley, Slye ou Slesvig.
Igenefiord, Ekelforde, Ekernforde.
Plona, Ploen en Holsace.
Chors, Horsdorf, près de Lubek.
Trauen, Travemünde.
Lubich, Lubeka.

Sur le littoral méridional, vers l'est, on voit *Rostoch* (Rostok), *Stenin* (Stettin), *Heil* (Hela), *Dantzig* et les embouchures des fleuves *Calusus*, *Spre* (Pena?), *Viadus* (Odra), *Illusta* (Vistula), *Chronon*, ensuite *primum Prusie litus*.

LES ILES.

7. Les îles de la carte complémentaire sont assez nombreuses et quelquefois difficiles à distinguer.

Tred, Lesu, Lessow ou Loessoe, ainsi nommée à cause de Trend, Trendel, sable qui se trouve au nord.

Anaol et *Anhol*, deux fois nommée Anholt.

Idnagor, probablement Hasele; Samsoe reste innommée.

Feonia (Teonia), Funen, Fyn, Fionia, sur laquelle *Nuban* (Nyburg), *Sunbors* (Svenborg), *Aspres* (Assens), *Fidelfar* (Middelfart), *Bergas* (Bowens ou Bogones), *Aronia* (Hurina, vis-à-vis de l'îlot Romps) (18).

Scandia (Seeland), sur laquelle on remarque les places suivantes : *Falsingar* (Elsingoer), *Cobenamenia*, *Cobenauia* (Copenhagen, Kiobenhaven), *Tonga* ou *Metonga*, lisez conga, Kuyl, Keug, Kogge, Keugboght), *Anfig* (inconnu), *Floglofia* (dans le domaine Steffens on voit quantité de localités terminés en lof), *Anberg Nauti*, dans l'édition seulement *nardi*, dérive de Uardianberg (Varding borg), *Nestued* (Nestved), *Rorsur*, korsur (Casseur, Corsoe), *Rolesing*, kolesing (Callumborg), *Holdoch*, beldoch de l'édition (Holbek), *Rastil* (Roskild).

Als, Alsen.
Femeren, Femeren, Vemern.
Rura, Rugia.
Lalant, Langeland.
Lalant, Laaland.
Falster, deux fois, Falster.
Menb, Möen.
Sicholm, Saltholm.
Bornholen, Bornholm.
Berholen Oelanth, Oeland et sa ville Borgholm.

Oxilia, Oesel, vis-à-vis de *primus Prussie sinus*. Ensuite une île sans nom (Dago) vis-à-vis de *primus Livonie sinus*. La *Liuonia* s'étend droit au nord avec cinq épigraphes : *Rigri* (Riga), *Migardia*, *Nugardia*, (Morgedro ou Nargho île vis-à-vis de Revel, à l'est de cette île les sables, Middel grond et Nieuwe grond); *Nirona Uirona* (ressemble au nom de la province Wiria, mais c'est île Wrango), *Flantena* (ressemble au nom

(18) Aronia, Oronia, Oreonia, mal indiqué dans le manuscrit de Bruxelles est mieux placé dans les éditions.

du canton Alentakia), *Roderin* (montagne Rodenberg, appelée par les Russes Krasna gorka, la belle; vis-à-vis vers l'est, l'île Retusari, sur laquelle est bâti Cronstadt).

Gottia (Gottland), dont je puis retrouver la seule *Wisbe* dans les cartes modernes, les autres *Segur, Erig, fl. Miseg, Terefer, Alegerech, fl. Seu, Vulta, fl. porta* ou *porti, Rumefalk, Volcber,* ne reparaissent pas dans les cartes ordinaires, ni dans celles des atlas marins, de l'ancienne publication hollandaise. *Cober* est un écueil situé au nord de Gotland.

SUÈDE ET NORVÈGE.

8. Pour la Suède la carte de Zeno ne donne que les noms de *Svecia* et *Gocia;* pour la *Norvegia* dix-huit appellations du littoral. Les contours qu'il a donnés au Danemark nous engagent à avoir égard à ceux de la Suède et de la Norvège. En effet, le plus léger examen saura convaincre que leurs détours ne sont pas tracés au hasard. C'est en examinant ces détours, je pense, que :

Geranes est l'île Hitteroe. Mais les noms qui se suivent en montant vers le nord, sont introuvables pour moi : *Tland, Raceveit, Esceset* (ou Escesct), *Gasendel* (19).

Scute et *Scutenes,* île de ce nom Skutenes, ainsi nommée l'île Carmen, de sa pointe méridionale Schutenes. — D'ici sur la carte de Zeno se perd une distance assez considérable, jusqu'à :

Pergen, Bergen.

Stefont, plutôt Stesont, Steensund, Steersund.

Stat, Norre udden af Stad, Statland, et simplement Stadt.

Biue ou *Bruc,* Breed-sund.

Score, Stor-dal (Roemes dal).

Stopel, Stoppel.

Druten, Titteren.

Tronde, Drontheim.

Engal, Engelvaer.

Langares, Langenes, sur l'île Langoen.

Trons, Trones sur l'île Hindoen. D'ici la carte marque *mare et terre incognite*, signalant cette croyance assez répandue qui admettait une réunion continentale du Groenland avec la Norvège. Cette croyance est fermement acceptée par la carte complémentaire de Ptolémée (20).

9. Cette carte complémentaire, quant à la figure du Danemark, inférieure à la carte de Zeno, est même très-inférieure sous le rapport de la figure de Suède et de Norvège. Elle forme un triangle et ressemble à une feuille de trèfle dont la tige sort de *Philappelanth* ou *Pilappelant,*

(19) On retrouve jusqu'à de villages, tels que *Gasendel* ou Giesdal, dit Malte-Brun, sans indiquer l'emplacement de ce village que les cartes ordinaires ne donnent pas. Il ne faut pas oublier que la carte de Zeno est de la nature des portulans qui ne s'occupent que du littoral, lequel sur ce point ne me présente rien de satisfaisant. Tlant peut être Haaland, ou les Lunde près de Syre; Raceveit la petite île Rott; Esceset Stavanger, Gasendel Gestdal à l'est de Stavanger (Gansendael de Mercat.).

(20) De la même époque, que la carte supplémentaire, est la mappemonde de Mauro 1460. Elle ne connaît pas de Groenland. Au dessus de *Norvegia*, Mauro place *Island,* pays de Salten, ensuite *Scand,* péninsule Skonland où est Ofoden, vis-à-vis de l'île Hindoen. Enfin *cavo de Rossia.* A côté de Norvège on y voit une grande île *Ixlandia,* c'est l'Island; puis *Stillanda*, Schetland; enfin au nord *Giaza,* Gisoen au sud de Bergen.

et est inscrit de *Gottia orientalis*, à quoi l'édition ajoute *Finlappelant*. Cette feuille de trèfle abonde en épigraphes, les voici :

Vermelant, Vermeland.

Emlant, Upland, et sa ville.

Arosia, Oregrund.

En descendant vers le sud, les deux fleuves : *Trediena* et *Fierdena*, ont quelque analogie avec les noms de deux cantons Altundria et Fiedrundria.

Agaria, Aker.

Schokalna ou *Scokalna*, Stokholm.

Suivent les embouchures de deux rivières, qui sortent du lac *Scokoï*, une d'entre elles porte le nom de *Sera* ou *Seta* (Am).

Le lac *Scokoï* est le lac Weter placé dans l'intérieur de *Gottia meridionalis*, reçoit plusieurs rivières, dont une est nommée *fl. Alvena*, elle est entre :

Alous, Ols-hammer? et

Nascola, Askersund? vient ensuite

Scening, Skeninge ou Schenninge. Au sud

Sucricobirg ou *Suericobing*.

Sur les bords de la mer *Calmar*, Calmar.

Aosia, Ahus.

Dans la *Scania et Dacia*, nous trouvons :

fl. Tursca, Helge-an.

Istrade, Ystad ou Usteda.

Falsterde, Falsterbo.

Sianock, pointe Skaner, Schoner oste, ancien Falsterbo.

Lunda, Lund.

Elceborgeir, Ellebogen (Mal moe).

Eria, Raa, Raboo.

Elsiborg, Helsingborg.

Ensuite commence *Gallandia* pleine de rivières :

fl. Forsca, Renne; *fl. Anga* Nissa-an.

Cimutis ou *Amutis*, Halmstad?

Orat, les îles nord et sud Hertö.

fl. Forst, *fl. Auga*, Astran (il semble une double répétion de mêmes noms).

fl. Trodia, Wiska.

fl. Sumorsan, Monsterson (Gota elf, Gothalbe).

Lodesia, ancienne appellation de Gotheburg.

Bahus, Bohus.

fl. Sustar ou *Sunstar*.

Asco, Askum.

10. Ensuite l'embouchure du fleuve *Iona* qui vient du lac *Iona* ou *Serese* ou *Serefe*. Ce lac est celui de Wener, placé dans la *Suetia que et Gottia ocidentalis*. Ce lac reçoit plusieurs rivières dont une vient de

Ussalia, Upsal; l'autre de

Lincopia, Linkoping; et au sud du fleuve Iona, est placé

Farensis ou *Faronis*, Skara?

Une grande confusion vient enfin embrouiller quantité de noms

défigurés ou étrangers à l'usage ordinaire, comme sont les noms des lacs et de presque toutes les rivières. Le fleuve Iona qui devait représenter le Gota elf, dénote le Glommen de Norvège.

Ici commence la spacieuse *Norwegia, Norbegia*, le long du fleuve *Iona* (Glommen), qui s'étend

litus Tumebor, à partir de Tune sur Hommen, jusqu'au Tonsberg, Tunsberg, et Tunsheim.

Camorensis ou *Damorengis*, Drammen, à l'embouchure de Drammen au nord de Tunsberg.

fl. Opteni, Louven Lougen, Lögr, qui vient des environs d'Opdal.

fl. Mita ou *Nicta* (Nitta), Nid, qui se décharge près d'Arendal.

Repuris, Reperwyk, mouillage.

Lufte et *promont. Lufte mons* (lisez Luste), sont Lister, Lusterland ou Listerland (qui couvre l'île Hitteroe, Geranes, d'où commence le portulan de Zeno).

Stauargetentis, Stavanger, stavangerensis, fleuve qui vient se jeter dans la mer, vis-à-vis d'une île plus considérable nommée *Thyle* et qui sort d'un lac nommé *lacus Penarum*. L'île au nom antique fourni par Ptolémée est Skute (agrandie dans le portulan de Zeno) et le fleuve est la rivière Longen elf, qui tombe dans Bukenfiord, sortant près de Vennio de Roisdals vatne des eaux du lac Penarum, qui est entre Roildal et Vennio (Penio).

Bergensis, Bergen, bergensis.

fl. Buri, fl. Archeus, sont les seuls qui se présentent dans tout l'espace jusqu'à Drontheim. Le premier serait le fleuve Roemsdaal, ainsi appelé de Breesond ou Beeresond, entre lesquels il se décharge dans la mer; l'autre serait Golan qui débouche près d'Urkedal, d'où dérive son nom Archius?

Nodrosia, Nidrosia ou Drontheim.

Les deux îles vis-à-vis de Nodrosia *Ferensis* et *Feinas*, sont probablement à diviser. La première est Froyen située vis-à-vis de Drontheim, l'autre, égarée peut-être si loin des côtes du Danemark, Fanoe.

Se suivent sur le parage sinueux : *fl. Nitis* (Namsen), *promont. Optena mons.* (Ottenos Mercatori), *prom. Nustre* (ou Uustre, Vestenfiord), *fl. Sethi* (Stech), *prom. Selecros* ou *Selceros* (Salten, Saltensfiord), *fl. Trogue*, *fl. Termæ* (Malangar près de Tromsoe), *Tion*, *fl. Enog*, ces trois dernières positions forment le canton d'*Engronelant* (dont le nom n'existe pas dans l'édition d'Ubelin et Essler), au delà duquel est un autre nommé *Ventelant*.

Vis-à-vis sont placées les îles *Holcelant* et *Margarester;* cette dernière est certainement Mageroe, au nord de Norvège.

Le géographe constructeur de la carte complémentaire s'imagine qu'un golfe étroit sépare la Norvège du Groenland. Le Groenland, sous la forme ovale, se développe comme un fruit au-dessus de la feuille dont nous avons examiné les épigraphes abondantes. Zeno savait au contraire que Groenland, très-éloigné à l'ouest, était séparé de Norvège par de vastes mers et par l'île Islande (21). Aussi, avant de nous entretenir du Groenland, nous allons examiner cette grande île.

(21) Puisque nous avons reproduit dans notre atlas (n° 98) la Schonlandia nuova, ou la carte posté-

ISLANDIA.

11. L'*Islande*, dessinée par Zeno dans une pose un peu inclinée, figure perpendiculairement sur la carte complémentaire. L'arretino Thomasso Porcacchi da Castiglione, en 1572, reproduisit la figure de Zeno, enrichie de plusieurs insertions introduites avec une certaine connaissance de positions (22). Le géographe qui opéra la fusion de la carte de Zeno avec la carte des régions septentrionales ou de Schonlandia nuova rectifia par ses connaissances quelques points de la composition de Zeno, comme on peut le voir en observant les reproductions de sa carte, vers 1570 par Ortel et Mercator. Mais les cartes nautiques bataves publiées en 1585, 1589, 1599, par Luc Jans Waghenaer (Aurigarius), donnaient à l'Islande une forme toute ronde ou ennéagonale chargée de la nomenclature de seize noms étranges, la plupart ignorés par toutes les autres connaissances (23). A cette époque cependant, parut une carte spéciale d'André Velleius, reproduite de même vers 1570 par Ortel et Mercator. Elle servit de base pour les compositions postérieures; rectifiée elle reparut chez Blaeuw et dans différentes autres fabriques de cartes ainsi que dans les études de Sanson. Les cartes marines publiées

rieure à la carte complémentaire au Ptolémée : nous allons faire une revue de ses épigraphes, qui au fond n'offrent pas de difficultés, sauf quatre positions à observer. — *Tavastia*, Tavastie ; *Nov. castr.* Nyskantz ou Nie; *Viburg*, Viburg; *Abo*, Abo; *Custo* (transposé) Kasto, dont les ruines existent au sud d'Abo; *Korsholm*, Korsnas ou Cornis; *Chimen*, Kimi, Kemi; *Gefle*, Gaefle; *Upsalia*, Upsal; *Suderkopia*, Suderkoeping, au sud; *Steckholm*, Stokholm, au nord (transposition); *Cannar*, Calmar; *Malmogia*, Malmoe; *Helsenburg*, Helsinborg; *Kongelle*, Kongel au sud, *Salzburg*, Elsborg ou Gottenburg au nord (transposition); *Asloia*, Obslo ou Christiania; *Stafanger*, Stavauger; *prom. Scane*, Scutenes; *sta Brigitta* .... ; *Bergis*, Bergen; *Byrsen*, Beersend; *Mendelhus*, Meilhuys ou Melhus; *Nas*, Naes au nord, *Nidrosia*, Drontheim au sud (transposition); *Skongen*, prom. Schonien ; *Brynnia*, Bronoc; *Rodboo*, Rodoe; *Salten*, Salten; *Rollen*, Rollen; *Rodhelle*, Rodhelle; *Vnagh*, Kynnes? *Hanoniz*, Onmegang? *Matkur*, Matkorf; *Vnarhus*, Wardhuus. — Les îles : *Stappen*, Stappen près de Mageroe; *Rodesholim*, Rindo et Holmoe; *Sanyian*, Senyen; *Vastral*, Wesrol; *Londina*, Luudland; *Varo*, Varoe. — *Oseu*, Uns, *Hetland*, Maïnland, *Farensis*, Faire, ces trois de Schetland. — *Alocie* etc. de Ptolémée. *Nerpia*, Biorko ou Herpen ou Querken etc. — Le type de cette carte servit longtemps de modèle aux géographes dans leurs compositions. La première carte de Suède et de Norvège, supérieurement élaborée, est sans doute celle d'André Bureus, suédois, du commencement du XVIIe siècle, vers 1620.

(22) L'isolo piu famose del mondo descritte da Thomaso Porcacchi da Castiglione arretino e intagliate da Girolamo Porro padovano, in Venetia, appresso Simon Galignani et Girolamo Porro 1572, petit folio, p. 77, 78. Les positions ajoutées à celles de Zeno sont les suivantes : mons sanctus ou abatia Hegeinl, le lac Borghem, cripto orticus, mons crucis, mons Helafiel au centre de l'île, Vestrabord tout à fait au sud; le nom de Cenesol est doublé, Aisel, négligé. — Porcacchi lui-même n'est pas un ignorant, il cherchait de bonnes informations et semble suivre un écrivain le mieux renseigné à Venise. A part sa discussion sur Thile, Tule', il reconnait l'insuffisance de ses connaissances : ne diro quel poco chen ho trouato, certificando ogniuno che legge, ch 'io piu ne tratterei, se piu ne sapessi. L'Isola Islanda è dunque posta fra P. et T. di la dalle Orcadi nel grande oceano agghiacciato, cento uenti miglia oltra il circolo artico : et di lunghezza dicono ch' è fra l'A. e'l B : intorno a seicento miglia : ben che io trouo alcuni, che con molto gran disuario non uogliono, ch' ella sia lunga piu che cento uenti miglia uerso T : et di circuito dicono che non passa 280. E' isola montuosa, et con moltifiumi. — Ora dell' Islanda si serinono molte marauiglie : fra le quali dicono esserui una balza, che chiamano Hegleberg, ehe da questa escono perpetui fuochi et pensano, che sia una prigione d'anime immonde. Dicono, che ui si trouano anchora spiriti, i quali... Quest' isola non produce grano, uino, ne olio : ma in cambio di uino usano ceruogia et dal grasso de' pesci fanno olio per abbruciare. Ha intorno alcuni scogli : ma di tanto uil pregio, che non son nominati dagli auttori.

(23) La moitié appartient à la partie septentrionale de l'île et se laisse comprendre un peu. Le point le plus déterminé est *Langenes*, à partir de ce point vers l'ouest, *Roemhoek* répond à Oudeman des cartes bataves postérieures; *Seucroert* change en Swanswyck, ensuite en Sutungswick, déjà de l'autre côté du golfe Pistils (golfes Lons et Thiful); *i. Grinse* et vis-à-vis d'elle-même *Grinsa* (Grim); *Rouhoeck*, figure dans les cartes postérieures dans Roohoeck et change ensuite en Roodehoeck (Raudarhofn); *Windal* (district de Vadle); *Haddestrant* (des golfes Eya et Hiedins); *Scage* (golf Skagar et Skagastrand); *Bere strant* (au fond du golfe Houtray, Baer, dans le district de Strand). Sur tout ce parage les Bataves avaient probablement leur pêche. En tournant vers le sud, vient *i. Sleto*, ensuite *Srenich*, *Robens*, *Midal* (Medalland), *Side* (Sida près de Kirkioubae), vis-à-vis, l'île *Wibeni* (ainsi nommée Westmanna). A l'est sont *Bergroel* et *Oosterhoeck*, formant les angles de cette Island ennéagonale.

par van Keulen élaboraient toutes les sinuosité des rivages. Assujettie à l'arpentage des ingénieurs, terminée en 1734, elle avait toutes ses formes sinueuses et hérissées suffisamment déterminées, reproduites par différents fabricants de cartes et spécialement par les héritiers de Homman. Il lui manquait cependant une position fixée par des observations astronomiques. Il paraît par la carte publiée par Horrebow qu'elles étaient levées par les Anglais. Mais les observations mieux connues par la pratique géographique sont dues aux français Borda, Pingré et Verdun de la Crenne, qui les ont levées en 1778. De nombreuses descriptions, nous ne mentionnerons que celle du voyage en Island fait par ordre du roi de Danemark, publiée en 1802, parce que nous y avons eu à notre disposition une carte très-détaillée (24).

12. Notre atlas a réuni les trois petites figures de l'Island : celle de Zeno, celle de la carte complémentaire et celle de la carte reproduite par Mercator et Ortel, qui opéra la fusion des connaissances de Zeno avec la Schonlandia nuova. Nous allons collationner ces trois, consultant les cartes précitées, pour expliquer la situation de leurs positions : comme nous les avons tracées dans notre atlas, et que nous résumons en commençant par Skalhold et se portant de suite à Anafiord pour faire le tour de l'île (25).

Scalodin, *Scaloldin* (de Porcacchi), *Scalhodin* (de la repr. de O. et M.) Skalholt résidence de l'évêque.

Anaford, *Anafiord* (repr. de O. et M.) Hanefiord baie sur lequel était situé Hanar.

Tuchos, *Tirchos* (de la carte complém.), *Tulios* (de Porcacchi et de la repr. d'O. et M.), ne se retrouve pas dans aucune carte postérieure, ni dans celle de la division républicaine du X[e] siècle, composée par Biörn Geumloegson, géographe d'Islande, Finn Magnusen et plusieurs autres savants d'Islande.

Iovel ou *Iouci*, de la leçon de Ruscelli et de Porcacchi; *Iokel* et *Snaueliokel*, de la reprod. d'O. et M. Snebels-hokel of Iokuls-berg, Snabels hokel ou Sneffiaeldness.

Iouci, de O. et M. est une répétition du précédant, dérivant de la différente leçon des épigraphes de la carte de Zeno.

Votrabor, *Westrabord* (de O. M.), rivages du district Bardestrand, faisant partie de Westlendinga fiordung, ou Westland, quartier occidental.

Witsare mons (O. M.), écueil dans la mer vis-à-vis de

Ifafiord (O. M.), Isafiord et canton de ce nom.

(24) L'exécution de cette carte est assez plaisante. Elle indique nombre considérable de positions sans épigraphes : ce défaut est commun, par un singulier hasard à la publication des cartes antérieures : mais ce qui est plus curieux et spécial à la carte du voyage par ordre de sa majesté, que vous n'y trouvez, ni mont Hecla, ni Skalholt, ni Holum, ni ..... la carte n'a pris en considération, que de nombreux glaciers, les noms d'innombrables petits fiords (qu'elle qualifie de golfes) et d'insignifiantes petites positions.

(25) Le nom d'*Island*, pays de glaces, n'est pas nouveau dans cette partie du monde. La carte anglo-saxone du x[e] sicele, le donne à une partie de Norvège, qu'elle représente entière comme île. Cette appellation d'une partie de la Norvège confirme la carte de Mauro 1460. L'île même d'Island est signalée en 1154 dans la carte rogerienne par Edrisi; cette île porte le nom de Ixeland dans la carte de Mauro.

prom. Rag (O. M.), cap Nord; à son ouest Rakbaay entre Rakhal et cap Nord, indiquent les cartes maritimes des van Keulen (26).

Klesol (du complément) ne se trouve nulle part. Peut être (Rlesol) Rells bool, au fond du golf Hounan.

Nicolo Zeno ignore l'existence de cette portion de l'Islande qui s'étend entre Votrabor et Honos.

fl. Honos, *Hanos* (du compl.), rivière de Hounavals, qui tombe dans Vatsdals ou rivière de la vallée Vats, nommée aussi Hounan ; elle donne son nom au golfe Houna.

Cenesol, Fuesol (du complem.), Tindasfoll?

abatia Hegeial, mons sanctus (de la carte de Porcacchi), couvent de Reinestadr, Remestad.

Canesol (de Porcac. certainement n'est qu'une répétition).

Cackerfier (O M), golfe de Skagar, Skagafiord dans lequel se perd, par deux bras, le fleuve Vestra ou Horats formant une île ou le delta Krip.

Olensis, *Holensis* (de Porc.), *Hollesis* (du compl.), *Holen* (placé au fond de l'île dans la reprod. de O et M), Holi ou Halar, résidence de l'évêque, episcopi holensis.

Hauis, *Hauos* (de Porc.) (Hanesco des anciennes cartes bataves), île Heis ou Huisley, à l'embouchure de plusieurs rivières dans le golfe Eya, vis-à-vis de Modrouval.

Macre (du complém.), Mokrufeld de la carte de Velleius, à l'est de la rivière qui perd ses eaux dans le golfe Eya. La carte des explorations royales d'accord, donne sur ce point Moedrafell, au sud du couvent Mounkeaa, appelé Munketuere par Velleins, et Mankapuera dans les anciennes cartes bataves.

Noder, Nadar (du compl.), Moder, Modurvaller, Modruveller, Modrouval couvent (au nord du couvent Mounkeaa). Porcacchi fait de Noder un grand district et le place à l'est.

Du lac *Borghem*, duquel un fleuve s'enfourche vers le nord et par ses deux embouchures forme une grande île. Ce lac est Kalfborga ou Vatnbregge, qui communique avec le fleuve de la vallée Reike, lequel avec un autre très-rapproché, étreint une presqu'île élancée entre les golfes de Skalfanda et d'Eya, où Modrouval se trouve à l'ouest.

Mane, ou *Manedos* (mais il faut séparer Dos), Minotu de la carte de Blaeuw; Myvatr de la carte des explorations royales; non loin de Myvatn, du lac My ou des mouches, inscrit Mynotn dans la carte de Velleius. — Porcacchi de Mane fait une leçon de *Marie* et place à son côté ouest *cripto orticus*, un eclos probablement de quelque culture remarquable, au sud *mons crucis*, près de Dos. Cette montagne de la croix est indiquée *Cruisberg*, dans une position incertaine dans la carte reproduite par Ortel et Mercator.

Os de la carte complémentaire est certainement Dos de Zeno, qu'elle répète elle-même.

(26) Island dressée par les père et fils van Keulen, se trouve répétée plusieurs fois dans l'atlas maritime de 1780, de nieuwe groote lichtende Zee-fakkel, eerste deel, publiée par Gerard Hulst, van Keulen, à Amsterdam. Le mieux élaboré par le père Wylem Johan van Keulen et gravé par A. Trysz 1745, offre dans la nomenclature littorale, quantité de noms inconnus sur les autres cartes, ces noms furent en usage chez les marins des Pays-Bas, ignorés par les autres.

Dos (Os et Dos du complément), *Dos* comme grand district chez Porcacchi, Aas sur le fleuve d'Oxafirdi, ou Axar, ou Sand.

13. En face de ce rivage septentrional on distingue vers le nord plusieurs îles.

Grimse (de O. M.), Grim, lancée dans la mer, les autres tout près du rivage.

Tscip (O. M.), Flat, Platey.

Donbart, Denboot (de O. M.) Lounden, Lundey, ou peut-être le rivage même.

Mimant ou *Munant* ou *Minant* (de Porc.), les îles Meinaar, ou peut-être l'île Moisen lancée dans la mer. Mimant seule de la carte de Zeno doit être considérée comme une île réelle : les autres sont plutôt formées par des courants supposés des fleuves. La carte reproduite par Ortel et Mercator le confirme; le lac renommé Lagar, où fut situé le couvent Skrida ou Skirda, donna origine à cette supposition. La revue des cartes modernes explique ces îles par les noms des fleuves et des golfes du rivage oriental, très-faiblement connus par les cartes de Blaeuw et Velleius. Les appellations de ces îles sont passées sous silence dans le complément de Ptolémée.

pr. Langnes (de O. M.), Langenes.

Bres, embouchure des fleuves Brou ou Brou isekul et Lagar, sur le lac de ce dernier Bersa-stadr situé au nord du couvent Skrida.

Tala, lalas (de Porc.), Dala Tangoe.

Wallinckfier (de O. M.), Veltanes situé entre les deux positions suivantes, transposées dans les épigraphes de Zeno.

Iscant au sud, est au nord golfe Eski, Eskafiord.

Brous au nord-est au sud golfe Berou, Beroufiord et Berounes.

prom. de poorte (de O. M.) est le port du golfe de Berou ou Beroufiord.

Trons, Trans (de Porc.) ne se trouve pas.

Bergen (situé dans l'intérieur de la reprod. d'Ort. et Merc.) Borgar.

Waluisch (de O. M.) île de la baleine, est l'île de poisson Tvisker.

Aisel, Harsol (du compl.) Oroeso.

Ualen, Uelonit (du compl.), *Vallen* (O.M.) place du district Ranaa Valla.

Helgfial (de O. M.), nom connu ailleurs ne se trouve pas sur le point indiqué. C'est sans doute (*Helafiel*, montagne embrasée et ardente, placée au centre de l'île par la carte de Porcacchi (volcan Hekla).

Les six positions suivantes de Zeno, y compris Skalhold, sont passées sous silence, de même que la côte orientale dans la carte complémentaire à l'atlas de Ptolémée.

Westmone (O. M.) île de Westman. La même portait le nom de

Grislada, Grislanda, (O. M.) d'où la carte reproduite par Ortel et Mercator inventa deux îles différentes, sachant peut-être qu'au nord de Grislanda (Westman) se trouve une autre Voomula, à laquelle elle attribua le nom de Westmone.

Westrabord de Porcacchi, sont les rivages vis-à-vis de Grislada ou Westmone, les environs de Thorlaks ou Porlaks haffen des cartes bataves. Cette dénomination n'est réinscrite nulle part.

Sleloth, slelocth (de Porc.), Selvoge ensuite Sildvog des cartes marines bataves, Siglavuk du district de Ranaa près des sables de Rangaar.

Flogascer, Fuglaster, Gueirfurglaster, île d'oiseau
Ochos, Aas?
Ostrabord (O. M.) côte orientale.
Rok, Roeck, île (O. M.), île ou sables de Rangaar à l'embouchure de Rang dont un bras est oriental, l'autre occidental.
Wespeno (O. M.) du couchant.
prom. Hekelfort (O. M.) indique évidemment Reikianes.
Foglaster (O. M.) île, le dernier îlot des écueils des oiseaux nommés vogelschaaren, Geie fuelasker, Geye puglasker, Gueir fougla. Suit Anafiord et Skalhol, d'où nous avons commencé notre tour de l'Islande.

GROENLAND.

14. Jusqu'à ce moment nous avons marché sur un terrain connu, qui explique ce que Nicolo Zeno voulut signaler, et nous fait comprendre ses connaissances; ce terrain était vivant, plein du langage constant, ininterrompu. Les explications qu'il nous a données sont, je pense, de nature à inspirer confiance dans ce que Zeno relate. Un semblable terrain nous manque pour examiner le Groenland. Ce pays après lui disparut bientôt, échappant pour longtemps aux investigations des marins. Retrouvé par Forbischer, Davis, en 1586, 1607, Mank, 1619, Bylot et Baffin en 1622, jusqu'aujourd'hui, sur sa côte orientale insuffisamment examinée, offrirait un terrain muet, mort, si les indigènes n'avaient indiqué dans son temps, quantité de positions par leurs noms anciens et n'avaient conservé es souvenir des anciens établissements. Mais cette vie qui animait les indigènes échappe aux scrutateurs de la carte contemporaine de Zeno. Les descriptions islandaises qui sont connues, indiquent les fiords, la situation et les possessions des églises, les îles, les lacs, les provinces et les districts, les couvents et les domaines; elles indiquent aussi leur position topographique et fournissent leur nomenclature; à peine y trouve-t-on une rivière ou un promontoire. Aucune carte dressée pour servir à ces descriptions ne s'est conservée (27). Zeno, au contraire, donne une carte, un portulan peint, qui indique les rivières et les promontoires, trace leur position riveraine. Les groenlandais et les islandais devaient avoir des cartes semblables, mais aucune ne s'est conservée. Pour expliquer les positions indiquées par les

(27) On a trois notices ou descriptions du Groenland, toutes les trois reproduites dans les antiquitates americanæ, Hafniæ 1837, pp. 281-318. L'une fait un compte des églises; l'autre contient une abondante nomenclature de fiords; la troisième, la plus étendue, dont l'auteur est Ivar Bardson, rédigée vers la fin du xiv[e] siècle, traite une description d'Oestribygd seul. Les deux autres sont indubitablement plus anciennes, que cette dernière, parce qu'elles traitent avec le même intérêt Vestrabygd et Seta, tandis que ces parages sont indifférents pour Ivar, à cause qu'ils n'étaient plus fréquentes comme jadis. — Je ne sais pas si les savants Skandinaves ont réussi de déterminer toutes les positions qu'indiquent ces trois notices. Une bonne connaissance de ruines et du terrain, pourrait diriger dans ce qu'elles offrent d'incertain et d'obscur. Elles diffèrent entre elles dans plusieurs occasions; il est clair que certains fiords et positions portaient plusieurs noms; aussi les cantons adjacentes à ces fiords sont qualifiés de même, fiord. — On a retrouvé les ruines de Gardar, Brattahlid, Vogar, Foss, et autres. J'ignore si la carte d'Oestribygd est déjà dressée; la toute récente de Graah ne désigne pas assez clairement ces ruines reconnus. A l'aide de ces ruines l'illustration d'Oestribygd devient très-positive; celle de Vestribygd est dans un vague que les distances littoras des journées ne peuvent applanir pour indiquer les positions de trois églises nommées par une autre notice.

chorographies, se présentent à la fois et les situations du pays et les ruines, les débris encore palpitants de la description. Pour comprendre le portulan il n'y a que les rivages inanimés de la découverte assez récente.

Nicolo Zeno passa de longues années sous le climat de Groenland; dans ses courses, il aborda l'Islande et toucha on ne sait à quel point du Groenland même; il a vu ce pays de ses propres yeux et les marins lui communiquèrent les renseignements de toute leur connaissance.

Deux siècles environ, on ne savait mieux faire que copier le dessin de Zeno; ensuite on ne cessait de soulever des doutes : conséquences inévitable de l'ignorance qui se prolongeait trop. Enfin le progrès des explorations nouvelles, déterminèrent la figure du pays et rétablirent les formes connues antérieurement, il y a cinq siècles, par le vénitien Zeno. Si l'on est satisfait de ses contours, de l'embouchure de l'Elbe jusqu'au delà de Drontheim, on est plus frappé de la conformité de son Groenland avec le Groenland déterminé par les explorations récentes. Certes, ce n'est pas un hasard aveugle qui aurait pu créer une semblable conformité, mais une bonne connaissance des Skandinaves, des Normands. On peut suivre de promontoire en promontoire, de rivière ou baie en rivière ou baie, la côte occidentale plus accessible, mieux connue, et y retrouver ces courbures et sinuosités qu'indique le portulan de Zeno. Le même succès offre la côte orientale moins accessible et jusqu'aujourd'hui imparfaitement parcourue.

15. A part de ce que Zeno fournit, il y a cinq cents ans, aux géographes de Venise, une autre description du Groenland s'est postérieurement trouvée dans les mains des géographes, comme on le voit par la carte complémentaire à la géographie de Ptolémée. Cette description contenait un portulan écrit mais privé du portulan dessiné. Le compositeur de la carte complémentaire ne l'a pas bien compris, il traça sur sa carte une figure bombée, fausse et déplacée. Dans la suite des promontoires et des rivières, sur seize positions, onze répondent à la suite indiquée par Zeno, cinq autres, dont deux aux noms variés, sont déplacés (28).

Nous les collationnons en ajoutant l'indication de leur position par les noms de la carte moderne; signalant aussi quelques positions des descriptions islandaises, qui semblent reparaître dans le portulan de Zeno.

(Les trois descriptions ou notices islandaises sur le Groenland, se trouvent à la fin de notre article).

(28) J'insiste sur cette différence d'emplacement et de forme du Groenland, qui distingue les cartes de Zeno et du complément. Les reproductions nombreuses de la carte complémentaire, conservent cette fausse différence, à l'exception de l'hydrographie portugaise de 1504, qui varie par la configuration du Groenland excessivement prolongée, ce qui la rapproche plutôt de l'idée de Zeno.

Zeno (29)	*carte complémentaire* (30).	*noms modernes.*
pr. Neum.		cap Seddon.
pr. Vlia, Nlia, Na.	Na.	cap Svartehuk (31).
pr. Sadi.	Sadi.	cap Blackhuk ou cap Cranstown (32).
fl. Diuer.	(Aver).	dans la baie Iacob.
fl. Peder, Feder.		dans la baie Sud-est (33).
	fl. Fleste.	
	pr. Mirdum.	
pr. Hit.	Hic.	cap Chidley.
fl. Fiste, Eleste.	(Fleste).	fleuve Baal (34).
	fl. Aver.	
pr. Diauer.	Cauer.	cap Comfort.
fl. Han.	Han.	Bearsund.
pr. Hoen.		cap Christian.
fl. Nice.		Frideriksfiord.
pr. Af.	Af (35).	cap Desolation.
fl. Aver (36).	fl. Spichbod.	Tessermiut (Ketilsfiord plein de rivières).
pr. Tin, Trin (37).		cap Farewel.
fl. Han.		
pr. Munder.	Mundi.	cap Discord.
fl. Lande.	Sade.	Eriksfiord.
pr. Ghi, Giu (38).	Ji.	Rams hoogde.
pr. Hian.	(Hien).	Heriolfsnes.
fl. Nuf.		côte inconnue.
pr. Chan, Chon.		cap Galesland.
fl. Boïer.	Boïer (39).	Scoresby sund.
	pr. Hien.	
pr. Thoï, Thor.	Ther.	cap Parry.
cenob. s. Thomas.		golfe au delà de l'île Bonteko.

Je pense que dans cette suite de noms on en remarque quelques-uns analogues avec la suite de noms des descriptions islandaises, dont la position est suffisamment déterminée.

(29) Les noms doubles viennent de la leçon variée de Ruscelli et de Zurla.

(30) Les noms entre parenthèse sont les positions rétablies à leur ordre.

(31) Les Islandais appelaient les dernières stations de Nordhr-seta : Aedanes et Eysunes, on les voit dans Neum et Na.

(32) En se tournant vers le détroit Waygat qui sépare l'île Disco d'Oumenaksland dans la spacieuse baie Iacob. C'est le spacieux parage Biarne, chez les islandais, Biarne-seta de North-seta, Sadi.

(33) Davis donnait aux rivières de cette baie les noms de Fisce et Boss.

(34) Ou bien Lysufiord des islandais, aujourd'hui Isertok, dans le district Sukkertop, au nord de Baals river.

(35) Haf-grims-fiord. — Mercator, collationnant les découvertes de Davis avec la carte de Zeno, explique aussi le cap Désolation, par Af; mais il avance avec pr. Hoen jusqu'au cap Chidley et suppose que pr. Hit est le cap Sanderson ou Hope.

(36) Harjolfsnes sed Hvarfsgnipa proxime versus occidentem, ibi fluxus maris (vertex) est Hafhverf dictus, dit une ancienne notice in per vetusto libello.

(37) Huit serkr des islandais? Trin pourrait être un mot italien : trina, crépine du continent.

(38) Guanbiarnarsker, les îles qu'on évitait ?

(39) Dans Obygdhir des islandais.

16. Zeno a donné dans sa description de grandes proportions et quelque peu fantastiques à ce couvent de Saint Thomas. Des moines de Norvège, de Suède et d'autres pays, mais principalement d'Islande, se rendent à ce monastère. On y trouve toujours en été et en hiver, un grand nombre de petits navires, venant de *Trondon* (Drontheim), des îles voisines et du cap qui est au-dessus de la Norvège, chargés de toutes sortes d'objets d'agrément ou d'utilités, destinés pour les moines. C'est un commerce suivi. Ces moines donnent de peaux d'animaux et de poissons, et reçoivent en échange du bois pour le chauffage et des ustensiles de bois très-ingénieusement sculptés, avec différents grains et du drap pour se vêtir. Ils sont très-respectés par les indigènes.

Un volcan et une source d'eau bouillante font merveille dans leurs constructions, dans leurs jardins, dans l'échauffage et dans tout le ménage du monastère (40).

C'est l'unique établissement relaté avec une singulière prédilection par Zeno, inconnu par les fastes du nord, qui appellent cette contrée Svalbarde, visitée au moins en 1194. Le compositeur de la carte des régions septentrionales (copiée par Ortel et Mercator), en réunissant les données de Zeno avec Schonlandia nuova, assez instruit pour tracer une meilleure composition d'Islande, savait qu'entre le promontoire Thor et le fleuve Boïer, non loin du couvent à l'ouest, existait un autre établissement, une ville considérable, qu'il appelle *Alba*.

Zeno n'indique parmi les principaux endroits du point le plus habité, ni Gardar, ni Brattahlid; il n'a devant lui que le portulan général, qui n'a point tracé les petites sinuosités des rivages d'Austerbygd : mais il a formulé le corps entier de la grande péninsule, comme il est enfin déterminé par les investigations récentes. Ce portulan lui était fourni par des pirates du roi Zichmni.

Les terres et les mers entre Norvège et Groenland lui sont inconnues. Il doute de la réunion du Groenland avec le continent de l'Europe, il connaît cependant cette opinion, qui paraît être généralement acceptée chez les Islandais. Ils rattachaient le Groenland à Biarmaland et Gardarik, et plusieurs d'entre eux présumaient que les rivages ultérieurs de Vinland et de Huitramannaland se prolongeaient jusqu'à leur jonction avec les rivages de l'Afrique (41).

(40) On ne connaît aujourd'hui dans le Groenland occidental que les sources thermales de l'île Onartok (Egede, tagebuch, p. 64, et Gieseke, dans brewster's encyclop. X, p. 489). Leur température n'est que de 40° centigrades. Plus au nord, entre les 69° et 76° de latitude, le Groenland occidental est presque entièrement basaltique, mais aussi dépourvu d'eaux thermales que toute la Scandinavie. — On dirait que le couvent, décrit si minutieusement par les frères Zeni, a servi de prototype aux grands établissements de chauffage exécutés dans la petite ville de Chaudes-aigues, dans le département du Cantal. Aux bains de Toeplitz en Bohême, le jardinage commence aussi à profiter de l'influence des eaux souterraines qui ont 40° à 47° de chaleur (voyez, Humboldt, examen de l'hist. de la géogr. du n. m. t. II, p. 125-127).

(41) A borea Noreg (Norvège) est Finmark : in de flectitur litus versus euroaquilonem, ac deinde ad orientem, priusquam tangatur Biarmalands quæ Gardakonung (Russiæ, ubi sunt Holmgard, Pallteskia, Smalenskia) est tributaria. A Biarmalandi extenduntur terræ ad deserta, borealem plagam versus, usque ad Groenland terminos. Ulterius quam Groenlandi, meridiem versus est Helluland, deinde Markland, inde non longum iter ad Vinland, quam nonnulli homines ab Affrica exporrigi opinantur (Orbis terrar in fine XIII sæculi descrip. in capsula 736 servata. — item Werlauff symbola etc.).

SCHETLAND.

17. Nous allons-nous porter maintenant d'île en île, qui sont nombreuses dans la carte de Zeno. Dispersées par toutes les mers, elles remplissent le vide par leur enflure, car le premier coup-d'œil prévient que leur grandeur est disproportionnée. Les Orcades n'intéressaient point le navigateur vénitien, à peine les a-t-il indiquées par quelques îlots. Mais les îles Schetland, Hialtland, Hitland, Ietland, dont il inscrivit le nom *Itland,* reçurent une position respectueuse, et la grande Maïnland, appellée *Estlant*, n'a pas perdu sa figure. En confrontant les situations des îles qui l'entourent et les noms des localités avec ce que relatent les cartes modernes, on peut établir l'explication suivante :

Ploch (Ploth), île Fetlar.

Lonibies ou *Lombies,* péninsule Lunna, du canton Lunes-ting de Maïnland; vis-à-vis de la péninsule, au nord un îlot Lunnaholm, au sud Luninghead de Lunesting (42).

Bristuna, Brassasund, entre Maïnland et l'île Brassa.

Scaluogi, Skalloway, ville occidentale de Maïnland, à la hauteur de Brassasund; marquée par Zeno, au centre d'Estland.

S. Magnus, baie de St-Magne. Cette baie se trouve réellement à l'occident de l'île Maïnland.

Sumbercouit (Sumber hovt), le point le plus méridional de Maïnland; Swenburg ou Sumburg head ou Symburger hoft, tête de Sumburg.

A partir de ce point et côtoyant vers le nord-ouest de Maïnland, règne une grande obscurité; à peine de faibles analogies de noms se présentent, à mon avis plus satisfaisantes dans les appellations de firth et voe, de petites baies et rades, que dans les appellations des villes dont les signes chargent l'Estland de Zeno.

Eledere serait le nom des îles situées à l'occident de Maïnland : Colsay, S. Ravens (Ninian), Havery, House, Burra, Tondra (ces trois les plus considérables), Green, Papa, Oxna, Chaness, Longa, Heldazoo. Aucune ne répond au nom de Eledere, si ce n'est quelque peu la dernière, située entre Skalloway et Skelde ness de Sands ting.

Elesford ou *Oloford,* suivant l'emplacement de l'épigraphe, répondrait à Valey sund de l'île Valey à l'ouest de Skelde ness; et par son appellation à la ville Ylesbourg.

Onlefort, rade d'Onsifirt.

Incafort (Hamna voe de l'île Papa, où l'on mouille; Youvefiord offrent certaines cartes).

Sonverat, Sandwik de Nord Maven, au nord de S. Magnus baie.

Incafort (Hamna voe, de Nord Maven, mouillage en sortant de la baie).

Sanderat ou *Sandevie* (suivant la leçon de Ruscelli), Sand voe, mouillage de Nord Maven près de la pointe septentrionale de Maïnland (ou Sandowit, Sandwliot, ville de l'île Yell).

(42) De deux côtés de ce canton péninsulaire, se trouvent deux îlots Linga, un SE, près de Whalsey, l'autre NO, sur la côte de Maïnland; en avançant vers NO, on voit dans Yell-sund, l'îlot Lamba. — Différentes cartes défigurent ces noms et en font confusion. Nous avons consulté en dernier lieu la carte marine de Hitland, de Murdoch Makenzie, copiée à Amsterdam en 1764, par Jean van Keulen.

Podalida, île Faire, Feril, Fayerhill, au sud de Maïnland.
Neome, île Foula, Foelo, Fulo, à l'ouest de Maïnland (43).

FOEROE.

18. A l'ouest de Schetland, nord-ouest de l'Ecosse, à mi-chemin de Norvège au Groenland, par conséquent dans la vaste mer au sud de l'Islande, est une immense île, *Frisland*, distante de vingt journées de navigation du cap méridional de Engroenland; domaine et résidence du roi-pirate Zichmni. Sur cette vaste mer, il n'y a pas d'autres îles que l'archipel des petits îlots Foeroe. Or, Frisland avec son entourage, sont les Foeroe, Fereysland, Frees-land, Frisland. Mais si l'archipel des Schetland a pris sur la carte un emplacement démesuré, Frisland, avec ses proportions extraordinairement exorbitantes, allourdit monstrueusement la carte du Vénitien (44).

C'était la résidence de Zichmni. Zeno y passa plus de vingt ans; on peut donc croire qu'il connaissait les moindres situations de l'archipel, ses promontoires, ses détroits, ses pointes, ses écueils, ses villes, ses villages. En voyant l'exorbitance de l'île, on peut présumer qu'il a voulu l'agrandir, afin de donner un ample développement à tous les détails à sa connaissance. En effet, les détails ne manquent pas: 38 épigraphes demandent leur explication. Mais au lieu de trouver une gradation douce d'une vingtaine d'îles et îlots de l'archipel Foeroe, nous voyons l'immense Frisland, entouré d'un nombre considérable d'îles, toutes petites, dont sept ou huit seulement offrent quelque importance.

On suppose que la carte dessinée vers 1390, ayant été extraite des archives de la famille, cent cinquante ans plus tard, était lésée sur ce point, que les divisions des îles intérieures de l'archipel disparurent et formèrent cette immensité de Frisland, qu'avaient publié Zeno postérieur et Marcolini en 1558. C'est très-probable.

Les Foeroe se composent d'un groupe d'îles très-rapprochées, divisées et frangées par les sund et les fiords, détroits et petits golfes, très-étroits, ressemblant plutôt à des canaux et gorges, à des fissures, que le vénitien n'a peut-être pas voulu indiquer; il n'indique que deux golfes qui sont en effet les deux sunds plus larges que les autres.

Les vestiges de la supposition ou de la juxtaposition de ces fiords et sund, disparurent de la carte de Zeno ou ne furent jamais tracés

(43) Les appellations étranges de Neome et Podalida ne trouvent aucun vestige dans les dénominations locales et ne s'adaptent pas aux idiomes germaniques. On pourrait donc supposer qu'elles sont une interprétation des noms en usage. *Neo, nevo*, en italien, est une tâche, une mouche sur la peau, sur quelque partie du corps. Aussi en hollandais *vuil*, sale, mal-propre, plein d'ordure; en allemand, *Fahl*, fauve, *Fehl*, faute, font présumer dans Foulo une signification analogue (vlek, vlak, plek, Fleck, flecken). — En italien: *pedule*, semelle; *pedata*, trace, vestige, suivre les traces; *pedoto pedetto*, pilote guide (singulier piéton de la marine). En hollandais *voeren*, voiturer par eau ou par terre; *'t voeren*, chariage; *voerman, Fuhrman*, charretier en allemand; *Führer*, conducteur; *Fuhre*, charriage; *fahren*, aller en voiture ou en bâteau, *Fahre*, bac; *fahrbar*, *vaarbar*, navigable; *Fahrt*, *vaart*, navigation, vogue, échelle; *Fahr halt*, *Fahr-heil*, salut de passage. — L'idiome nord créa peut-être par d'autres racines les appellations de Fair et Fulo: mais le vénitien a pu caramboler sur les autres pour inventer ses interprétations, comme nous le présumons.

(44) Le nom de Fresland, Frisland parait-être connu en Italie plus de deux siècles avant Zeno. Edrisi en 1154, entre Skosia et Islanda, au nord de Skosia, plaçait une île *Reslanda*, qui n'est certainement quelque autre que Fresland, Foeroer. — De même l'image du monde qui accompagne le polychronicon du moine Ranulf de Hyggeden, mort 1360, nomme au sud de Tile (Toula), *Wrislad*, qui est évidemment Frisland située entre Dacia (Danemark) et Islanda.

par le dessinateur; il faudrait diviser Frisland au moins en cinq îles, restituant et redressant les gorges, les sund et fiord qui séparent les îles. D'abord de Sudero colfo au golfe de Godmec, tracez le Suderoe-sund ou Suriafiórur le plus large. Ensuite de colfo nordero d'au delà de Bondendea, tirez un autre qui serait West manna sund et Skopinafiórur. Divisez cette section par une ouverture vers sudero colfo qui séparerait Sanestol de Banar et Bondendea et représenterait Vâafiórur. Enfin la portion septentrionale restante, exigerait encore une division par un long passage depuis Cabaria jusqu'à Doffais et Godmec : ce passage représenterait le sund le plus étroit (uj Sundinun) qui sépare Osteroe de Stromoe.

19. Nous allons parcourir maintenant les 38 épigraphes, pour les confronter avec les appellations modernes autant qu'elles sont connues (45). A partir du sud :

Monaco, Munkurin, le moine, rocher au sud de l'archipel.

Porlanda, Holmarin, îlot à l'entrée de Sumba, ville de Suderoe.

Sorand, Suroj, Suthrey, Sudro, Suderoe, Suydroe, île considérable, méridionale de l'archipel. — *Spirige* ou *Spurige*, Porkieri, Porchyre; *Aneses*, pointe méridionale Mavanès; *Ocibor*, óravujik?; *c. Cunala*, lisez Cuuala, Kwala, répondant à Kwalba, Kvalbja aji, baie de l'ouest de Kvalbiafiórur; *Venaï*, pointe la plus occidentale Willernes, sont les positions de Suderoe.

Sudero-colfo, Surjafiórur, Suderoe sund, sépare cette île de

Sanestol (ou Sane-scol), Sandoj, Sandey, Sandoe, qui a entre autres deux villes Sand et Skala-vujk.

Ledeuo, lisez l'Edeuo (l'Hedeuo) île, et vous trouvez un îlot Trödl-hoddi ou Trollo haven, séparé de Sandoe par un Hödda-sund, sund de tête.

Ilofe île, petite île, serait Koltir.

c. Deria, Dräa-sund qui sépare deux îlots de Vaagoe. — *Banar*, inconnue.

Bondendera porti, lisez Bou de Udera, Bó sur un fiorur, ville de l'île Vaojdj, Wage, Waargoe, Vaagoe.

colfo Nordero, baigne les côtes de Vaagoe.

Avant d'entrer dans Stromoe et Osteroe faisons une revue' des petites îles, qui s'avancent au nord; à l'est il y en a six et elles s'appellent Norderoe, Northr eyjar îles du nord.

Pigiu, la plus orientale Fugloj, Piglu, Fulo, Fugloe. — *Irbini* ou *Ibini*, sa pointe Bispurin, Bispen.

Vadin, île Viojdj, Windeœre, Videroe et sa ville Viaraje.

(45) Nous avons consulté une carte danoise (Kort over Færoerne), d'une demi feuille assez détaillée. Les noms y sont en dialecte foeroe (navnene ere i den faeroiske dialect); dont quelques-uns sont accompagnés de noms entre parenthèse dans la langue ancienne du nord (de indklamreed ere gamle nordiske). — Ces noms diffèrent des noms acceptés par les publications géographiques; l'orthographe et la prononciation sont la cause des différences. Et quelle est l'orthographe de Zeno, quelle est sa prononciation? — Observons que la prononciation douce de *d*, de *r*, les fit à peine sentir ou disparaître; les nombreuses voyelles ou diphthongues : *å, ä, ó, ö, é, è, ù*, sont une source abondante pour toutes sortes de variations; le *g*, le *j*, le *oe*, le *j* ont quelque fois la même valeur suivant l'orthographe et la prononciation. — Nous avons aussi collationné toutes les positions avec la carte maritime de ces îles, de l'atlas hollandais de Gerhard Hulst van Keulen, de nieuwe groote lichtende Zee fakkel, eerste deel, Amsterdam, 1780.

Duilo, Deble ou Ditele, ville de l'île *Forcati* ou *Forali*, Boroj, Bordoe, qui est la plus considérable de Norderoe, Northreyjar.

Rane, lisez Kane? île Kunoj, avec sa ville Kuni.

Longostlos, lisez Longosclos, Blankskala, ville au sud de l'île Kadlsoj, Calsoo. — *Dolfor*, présume Dol-fiord, sund près de Mikla-däl, située au nord de Kadlsoj.

Streme près d'une petite île. Comme ce nom de la carte de Zeno répond à l'appellation de la grande île Stremoe, je supposais que ce Streme appartient à la ville marquée sur la grande île, et que

Godmec est l'épigraphe de la petite île qui est Nölsoj, Mulso, Nolsoe. Ma supposition se confirme sans réplique : la côte ouest de Nolsoe, qui regarde la côte de Stroemoe en face de Thorshaven s'appelle Kjödunnès (Godmec, Godinec,); Quidenes, nom de la pointe méridionale d'Ostroe, qui se dirige vers Nolsoe. Or :

Streme, est Stremoj, Straumsey, Stromoe, et spécialement sa ville, toujours une des plus considérables, Thorshöfu.

Reste à diviser quelques appellations que nous n'avons pas encore examinées, entre les îles Streme et Osteroe. Heureusement les indications ne manquent pas.

Doffais, lisez Doftais, offre Toftir, ville méridionale de Estroj, Austroj, Oestroe, Osteroe, et l'étang Toftvatn, eau de Toft, qui débouche à l'est et au nord dans la mer, formant de Toftir une espèce d'île attachée au sud de l'île Ostroe.

Frisland, ville (probablement résidence de Zichmni) serait donc située tout à côté au nord, (où sont Glifrar, Lambha, Söhnundafer) dans l'île de Oestroe. Les explications positives me manquent pour *Rouea* (Larvujk?), *Rifu* (Rutewik?), *Campa*, *Alanco* (Lambha?); mais :

Andeford est Andafer situé au nord-est d'Ostroe. Pour

Aqua anonyme, il ne manque pas d'eau.

c. Vidil, lisez Kvidil, représenterait Kadlurin, pointe septentrionale d'Ostroe.

Spagia, Svujnajir, encore de l'île Ostroe, laquelle comme principale et résidence est plus spécifiée que les autres.

Cabaria, inconnue.

c. Bouet répond à la pointe Mujlingur, la plus septentrionale de Stromoe. Je pense que l'explication que nous avons pu donner aux positions de la grande île Frislanda, suffit pour se convaincre qu'elle est composée du groupe de Foeroe (46).

ESTOTILAND, DROGEO.

20. Une barque de pêcheurs de Frisland, jetée par une tempête très-loin à l'ouest, atterrit à une île nommée *Estotiland*, dont les habitants conduisirent les frislandais dans une ville bien bâtie et peuplée, où de-

(46) Buache (mem. sur l'île de Frisland, Paris 1787, dans l'hist. de l'acad. des sciences pour 1784), fut le premier peut-être, qui, d'après la position expliqua Frisland par l'archipel Foeroe. Eggers (mem. sur l'ancienne Groenland, couronné en 1792 par la société économique de Copenhague), s'est plus attaché (dit Malte-Brun, XVIII, p. 492, édit. de Huot), à démontrer l'identité des noms tels que Monaco ou le Moine, rocher au sud de cet archipel; Sorand ou Sorrey, pour Sudereyan, l'île la plus méridionale; Sudero golfo, encore aujourd'hui appelée détroit de Suderoe; Andeford ou Andefiord, baie des canards et d'autres ressemblances moins évidentes.

meurait le souverain. Un interprète qui parlait latin et qui avait également été jeté par hasard sur cette côte, se fit comprendre des naufragés et leur intima l'ordre de rester dans l'île. Ils apprirent la langue du pays. L'un deux, ayant pénétré dans l'intérieur, s'assura que l'ile, moins étendue que l'Islande, était beaucoup plus fertile, qu'elle abondait en toutes sortes de denrées et que le centre était occupé par une haute montagne, d'où sortaient quatre rivières. Les habitants exerçaient divers arts et métiers; ils avaient des caractères d'écriture qui leur étaient particuliers. Dans la bibliothèque du roi se trouvaient des livres latins qu'ils n'entendaient point. Le commerce avec l'Engroenland leur fournissait du soufre, de la poix et des fourrures. Ces insulaires semaient du blé, buvaient de la bière, demeuraient dans des maisons de pierre et naviguaient, quoique sans le secours de la boussole.

Le voilà! à l'ouest, très-loin à l'ouest, les habitants d'une île éminemment civilisés qui faisaient un commerce avec le Groenland, situé au nord de leur île. Ils avaient une bibliothèque dans laquelle les ouvrages latins leur étaient incompréhensibles : mais cette bibliothèque était composée d'ouvrages de leur propre idiome, qui avait sa propre écriture. L'île porte un nom skandinave, normand, cast-out-land, en anglais signifierait : terre extérieure d'est. Mais l'idiome des habitants était incompréhensible aux Normands de Frisland et ils n'ont remarqué aucune affinité avec leur langue, quoique ils l'apprirent. La possibilité d'une population d'insulaires s'explique cependant par ces relations que les Groenlandais soutenaient depuis deux siècles avec Vinland et plus encore avec Markland et les environs de l'embouchure du fleuve Saint-Laurent et de Gaspe. Une population d'indigènes d'Anticosti ou de l'île Cap Breton, qui est Estotiland, pays situé à l'est du continent, a pu, dans le courant de deux siècles, s'instruire par l'impulsion des Islandais et Groenlandais et conserver quelques volumes latins, apportés par l'évêque Erik en 1121, par les fils de Helge 1285, ou par quelque autre apôtre de l'évangile. Les Frislandais apprirent que l'île s'appellait Estotiland.

21. Le roi d'Estotiland, voyant que les Frislandais se servaient de boussole, les engagea dans une expédition maritime vers un pays situé au sud, et nommé *Drogeo* ou *Droceo*. Le malheur les fit tomber entre les mains d'une nation d'anthropophages; un seul frislandais, épargné à cause de son habileté dans la pêche, devint un sujet de guerre entre les chefs de ces sauvages; chacun voulut posséder un esclave aussi utile; transféré d'un maître à l'autre, il fut à même de connaître toute cette contrée. Il assura que c'était un pays fort étendu et comme un nouveau monde. Les habitants, ignorants et grossiers, ne savaient pas même se couvrir avec les peaux des bêtes qu'ils tuaient à la chasse. Armés d'un arc et d'une lance de bois, ils se livraient des combats continuels. Le vainqueur dévorait le vaincu. Plus loin, au sud-ouest, des peuples un peu plus civilisés, connaissaient l'usage des métaux précieux, bâtissaient des villes et des temples, offraient cependant des sacrifices humains à leurs affreuses idoles.

Drogeo était donc un continent connu aux insulaires estotilandais, où ils allaient combattre les habitants sauvages. En supposant que

l'île Estotiland est une de l'embouchure de Saint-Laurent, il n'y a pas d'hypothèse pour Drogeo : c'est la Nouvelle Ecosse, l'Acadia, la Nouvelle Angleterre, etc. (47).

Après de longues années l'aventureux frislandais retourna dans son pays au Foeroe; il le trouva assujetti au roi Zichmni qui s'était emparé en son absence de l'autorité et exerçait son métier de piraterie certainement de longues années. Le récit du frislandais stimula l'entreprenant chef à visiter ces terres occidentales aussi éloignées. Il équipa une expédition qui decouvrit une île nommée *Icaria* et fut ensuite poussé vers les parages d'Engroenland.

22. Il n'y a d'autre île dans ces espaces que les îles situées à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, et Terre-Neuve se présente en premier lieu pour l'expédition de ceux qui furent ensuite poussés vers les parages du Groenland. Au lieu de trouver la résidence du roi d'Estotiland, ils touchèrent le point d'une autre île. Elle ne pouvait être spacieuse s'ils comprirent par eux-mêmes que c'était une île; si elle était grande et spacieuse ils purent l'apprendre des indigènes, mais plutôt cherchant une île, ils qualifièrent d'île le point de terre qu'ils atteignirent. Nous ignorons par qui cette île fut nommée et de quelle portée elle parut à l'équipage et au chef Zichmni, attendu que la suite de la relation de Zeno n'a pu être retrouvée. Sa carte semble nous assurer que la chose est restée à ce point et n'a pas avancé. Estotiland, Drogeo, Icaria étaient des pays connus par des oui-dires d'un pêcheur et des marins, dont l'expédition prit une fâcheuse issue. Zeno les a placés sur sa carte dans la direction occidentale, au hasard, sans se soucier des distances (48).

Zichmni s'empara de l'archipel Foeroer avant l'arrivée de Zeno, antérieurement à 1380, d'où il exerça son métier de longues années, un demi-siècle si on lui attribue la destruction du Groenland après 1418. Dans cette hypothèse on pourrait admettre, qu'ensuite il a dépisté Estotiland, qui avait ses relations avec le Groenland, et l'ayant trouvé affaibli par les mêmes calamités qui affaiblirent le Groenland, il détruisit l'Estotiland de fond en comble. On peut attribuer tout à un pirate passé sous silence dans les fastes du nord, et qui serait resté inconnu à la renommée de l'histoire si les frères Zeni ne l'avaient éventé fortuitement (49).

Recherches.

23. Peut-être la destruction du Groenland fut à l'instant même connue en Norvège et en Danemark. Mais l'interruption de toute

(47) Si Estotiland n'était pas qualifiée d'île par l'exploration de ceux qui y passaient des années, on serait tenté de retrouver Estotiland dans la Gaspésie civilisée sur le continent. Mais un cas semblable de la civilisation normande a pu se déclarer dans son temps dans une population insulaire voisine.

(48) Les cartes marines bataves nommaient les îles Sanomanta, Fortuins, Arnoride, Pinguins, assez éloignées dans les mers à l'est de Labrador et de la Terre neuve, qui pouvaient admirablement convenir à l'Icaria et la bien représenter. Les cartes récentes donnent le démenti à leur existence, mais elles donnent assez de petites îles, Belle-île, Ficot, Ronge, des oiseaux, Bacalao, très-rapprochées au rivage de Terre-neuve : et la péninsule Avalon pourrait passer pour Icaria.

(49) Un comto Sinclair, possesseur des Orcades vers la fin du XIV[e] siècle, n'a rien de commun avec le possesseur de Foeroe; Forster (découvertes faites au Nord, II, 3, sect. 13), a tort de les confondre. La carte de Zeno ne connait pas d'Orcades qui seraient en possession de Zichmni.

communication depuis cinquante ans devait remplir la mère-patrie d'anxiétés sur le sort de sa fille, le silence de la mort appelait au moins à retrouver son gîte glacé. Dans ce but le roi de Danemark, Christiern II, fit équiper en 1476 un navire norvégien et le confia au pilote polonais Jean Scolnus, z Kolna, de Kolno (50), lequel, en se dirigeant vers l'ouest, reconnut les côtes septentrionales du spacieux continent, et du détroit qu'elles fesaient avec une terre étendue au nord. On ne sait pas s'il a baptisé sa découverte par quelque appellation : mais ce n'était ni Groenland, ni Vinland, mais le Labrador et le détroit Anian (Hudson) qu'il parcourut. La nouvelle de cette découverte s'était répandue dans le monde; elle fut bientôt connue en Espagne et en Portugal.

L'Islande avait son commerce avec l'Angleterre. Les navires de Bristol se rendaient aussi souvent dans son Thorlaks-hafn, comme dans le port de Lisbonne, d'où Christophe Colomb, avant de découvrir le nouveau monde, fesait de nombreuses courses dans les mers connues. L'an 1477, au mois de février, je n'aviguais, dit-il, dans son traité des cinq zônes habitables (cinco zonas), (à une île) plus de cent lieues au delà de Tile (Frisland, Feroe); dont la partie méridionale (de l'Islande) est éloignée de l'équateur de 73 degrés et non de 63, comme le prétendent quelques géographes, et Tile (Frisland, Foeroe) n'est pas placé en dedans de la ligne (sur la ligne) qui enclave (encluie) l'occident de Ptolémée. Les Anglais, principalement ceux de Bristol, vont avec leurs marchandises à cette île (Islande), qui est aussi grande que l'Angleterre. Lorsque je m'y trouvais, la mer n'était pas gélée, quoique les marées y fussent si fortes qu'elles y montaient à 26 brasses et descendaient autant. Il est aussi vrai que le Tile dont parle Ptolémée, se trouve là où il la place et se nomme aujourd'hui Frislande (Feroe). Ce voyage de Colomb n'avait d'autre but que de se convaincre que la parallèle de Tile n'était pas une ligne qui clôturait le monde habitable, comme le prétendaient Ptolémée et quelques géographes (51).

D'autres navigateurs allèrent à la reconnaissance des terres de l'ouest, dont l'existence était confirmée par des marins qui aimaient à rappeler les courses antérieures. Vingt ans après l'expédition de Jean de Kolno, 1476, Jean et Sébastien Cabot, en 1497, sur une flotte anglaise allaient à la reconnaissance de ces terres.

Pour trouver le passage aux Indes par le nord de l'autre hémisphère, Gaspar Cortereal, navigateur portugais, en 1500, se rendit à Terre Neuve (Estotiland, Icaria), examina le fleuve Saint-Laurent (Markland),

(50) Les marins polonais de Kolno furent au service de la république de Dantzik. Jean de cette famille passa comme pilote en Norvège. Kolno, leur lieu natal, est un petit bourg de Mazovie sur les frontières de Prusse. — Dans maintes publications nouvelles, italiennes, allemandes, danoises mêmes, le nom de Scolnus se trouve défiguré jusqu'à le méconnaitre.

(51) Colomb parle d'une seule Tile-Frislande, et passe la grande île (Islande) innommée. — A mon avis, c'est aussi clair que la date de sa course aventureuse. Je ne sais pourquoi la mettre en doute comme on le fait. Cette course ne fut pas de longue durée; s'il a pu aller (muchas veces) plusieurs fois de Lisbonne en Guinée, il a eu le temps, en 1477, par une seule course, de se convaincre que Frisland-Tile n'était pas l'enclavure de l'habitable. — Son pilote Jean De la Cosa, dessinant sa carte en 1500, donne à Islande le nom de isla Tille, place au nord de l'Ecosse ysla de Estelanda (Schetland), et pousse sur l'océan septentrional vers l'ouest la grande Frislanda décorée du pavillon d'Ecosse; iguorant la figure et le nom de Groenland.

et côtoya le continent (Helleland), qu'il appella *Terra de Labrador*, c'est-à-dire terre de laboureur, des agriculteurs, jusqu'au détroit (visité par Jean de Kolno), auquel il imposa le nom d'*Anian* (aujourd'hui Hudson). Il retourna en Portugal pour annoncer la découverte du passage, qui semblait ouvrir une route nouvelle aux Indes : mais dans un second voyage, il périt ou disparut. L'un de ses frères, Michel, étant allé à sa recherche, éprouva le même sort. Le trosième frère voulut se sacrifier à la gloire nationale et à la piété fraternelle, lorsque le roi de Portugal, par une défense formelle, rendit son dévouement inutile (52).

24. Labrador, Terra Laboratoris, commença à figurer dans les cartes depuis 1500, comme une île qualifiée par les géographes allemands de terra Corterealis; accompagnée maintefois de traces d'un continent inconnu, elle se trouvait isolée seule, dans un vaste océan. De cette façon on la voit dans l'hydrographie portugaise de 1504, dans le Ptolémée de Sylvanus 1511, sur le globe de Schöner 1520. Mais en même temps il ne manquait pas de géographes hardis qui réunirent la terre Lauoradore à Temistetan (au Mexiq), comme on le voit en 1521 dans l'isolario de Bordone. Cette réunion fut constatée par les découvertes qui ne cessaient de se succéder, tout le long du Mexique jusqu'au Labrador (voyez la carte de De la Cosa 1500). Mais au delà, vers le nord, depuis le malheur des Cortereal on ne connait pas un seul marin assez hardi pour s'engager jusqu'à Forbischer et Davis.

En attendant, d'innombrables hypothèses et inventions accablaient et tourmentaient le nord de l'Amérique et tout le climat glacial. La carte de Zeno contribua beaucoup à ces aberrations. Elle était graduée vers 1555, et jusqu'à ce moment enfouie dans les archives de la famille, elle fut rendue publique 1558.

Je ne sais si quelque monument géographique existe qui prouverait on ferait présumer sa connaissance antérieure dans les compositions cartographiques. Mauro Bianco, De la Cosa ne la connaissaient pas; la carte complémentaire à Ptolémée non plus; ni les nombreux cartographes qui la copiaient, ni le compositeur de la Schonlandia

(52) Tierra de Labrado En esta tierra pues rislas audan y viuen Bretones, que conforman mucho con su tierra; y estan en una mesma altura y temple. Tambien an idi alla ombres de Norvega con el pilote Joan Scolno, Eingleses con Sebastian Gaboto : disait en 1553, l'espagnol Gomara (p. 20, historia de las Indias en Saragoca, fol.). — La terre du Labeur et d'Estotilandia. Ceste dernière partie de la terre indienne fut la première découverte 1390 (par les pêcheurs frislandais et secondement à Jean Scolne Polonais, qui navigeant outre la Norvège, Groenland et Islande l'an 1477, quatre-vingt-six ans après ceste première navigation entre ceste mer septentrionale qui est mise directement sous le cercle arctique et vient abordes a ces terres d'Estotilande. Apres luy l'on n'y a guerres navigé durant le cours de quelques années a cause de l'aspre froidure et de continuelles tempestes qui en détournent les mariniers : dit vers 1600, le lovanien Cornelius Wytfliet (descriptionis ptolemaicae augmentum, Lovanii, 1599, p. 188; version française histoire des Indes, à Donay, 1604, 1605, p. 25). De même Pontanus; George Horn (Ulyssea, Lugd. batav. 1673). — Les notices des voyages des Cortereal, se trouvent dans Ant. Galvano, discoveries of the World unts the year 1555 in the carl of Oxfords collection, t. II, p. 375; Jobst Ruchamers, Sammlung van Reisen, Nurnberg, 1508, Abschn. 126; Purchas, pilgrims, Londre 1625, t. IV, p. 809. — Voyez à ce sujet Fleurieu, voyage de Marchand, introd. p. iii; Sprengel, 33, p. 413, 414; Malte-Brun, livre XXIII, p. 621, 622, édit. de Huot; enfin ce qu'à dit : Alexandre Humboldt (Kritische Untersuchungen der geogr. Kenntnisse von der neun Welt, aus dem franzos übersetzt v. Jul. L. Ideler, t. I. p. 395), à l'occasion de ce que j'avais resuscité la mémoire du pilote polonais Jean de Kolno dans ma publication polonaise en 1814, traduite en allemand par Karl Neu, en 1836.

nuova, ni Schoner, ni Apianus, ni Munster, ni Gemma Frisius, instructeurs dans la géographie (53).

25. Dès que la carte de Zeno parut, elle fit beaucoup de bruit, elle décèla aux cartographes d'autres formes, de positions, appellations, pays, dont ils ignoraient l'existence. Frisland, Icaria, Estotiland, Droceo parurent comme une lumière éteinte qu'il fallut rallumer. Un cartographe s'empressa d'introduire toutes les anciennes connaissances de Zeno dans sa composition de la carte des régions septentrionales, *septentrionalium regionum descriptio* : Ortelius l'a copié en 1570 et Mercator l'accepta sans réserve.

Ce compositeur, connaissant bien la position des îles Schetland et Foeroe n'a pu concevoir que ces dernières se seraient métamorphosées en une région insulaire; or, il recula vers l'ouest de Foeroe, les îles Neome, Podalida, Frisland, Icaria, Estotiland, Drogeo, ne préjugeant rien de leur existence; seulement il a cru réduire le grand continent Drogeo en une île médiocre (54) et étendre l'île Estotiland en un continent qui n'est autre que terra Laboratoris, Labrador de la découverte récente. Le compositeur de la carte savait retoucher Estland et Island de la carte de Zeno, et laissa intact le Groenland, dont il n'a pu avoir de meilleurs renseignements.

L'imagination des géographes postérieurs donnant des attitudes fantastiques aux régions arctiques, sévit longtemps sur Groenland en le transfigurant, tantôt en un feston qui réunit le nouveau monde avec l'ancien, tantôt en un archipel, jusqu'à ce que de nouvelles découvertes restituassent son existence, dans toutes la forme et l'étendue que lui assignait la carte de Zeno.

Il n'en était pas ainsi avec Frisland, devenu pays de mystère, insaisissable. On allait à sa recherche, comme on recherchait les Antilles, Cattigara, les détroits crayonnés d'avance, comme on s'était efforcé à retrouver le Niger et les sources du Nil dans les proportions et la position que leur assigna Ptolémée. Ailleurs, à la place de l'objet cherché on a rencontré quelque autre chose : mais Frisland déplacée échappait aux navigateurs, elle se submergea comme l'Atlantide platonique : il n'en resta ni vestige, ni le moindre atome; seulement la tache assez difficile de la réduire à l'échelle de Foeroe. Bien qu'elle fût encore connue du temps de Colomb et son pilote De la Cosa lui assigna la même position que la carte de Zeno : on remonta avec la date de la submersion d'une île de cette position : insula haec anno 1456 fuit totaliter combustà, dit en 1507 la carte de l'Allemand Jean Ruysch. Les cartes marines bataves répétèrent longtemps : 't versonken land van Bus, is heedendaags al brandinge 1/4 myl lang met hol water. Dit is veele iaren een groot eyland geweest en was genaamt Freesland, en besloeg wel 100 myl int rond, waar op verschyde dorpen lagen.

(53) So findet sich, dit Sprengel (Gesch. der geogr. Entdek. 20, p. 226), auf der siebenten Charte, de Bianco, welche die Nordischen Reiche Island, und das von Zeno in diese Gegend gefabelte Frisland vorstellt, die Insel Stockfisch. Cela fajrait croire que Bianco copia la carte de Zeno : mais il suffit de voir la mappemonde de Bianco pour se convainere qu'elle ignore l'existence des Zeni.

(54) Enjoignant l'explication : Dus Cirnes Gallis.

TROIS NOTICES DES ISLANDAIS

SUR GROENLAND.

I. Tot sunt Gronlandiæ templa : in Herjolvsneso, quod longissime in orientem vergit, templum est in Herjolvs fjördo (*Aros*); alterum Vatsdali in Ketilsfjördo; tertium Vikæ (*monasterii?*) quoque in Ketilsfjördo, quartum Vogis in Siglufjördo; quintum sub Höfdio (*Foss*) in OEstfjördo, sextum templum cathedrale Gardis in Einarsfjördo; septimum ad Hardsteinabergum; octavum Brattablidæ quoque in Eiriksfjördo; nonum sub Solarfjallis, in Isafjördo et decimum; undecimum in Hvalseyarfjördo (*Hvalsoer*); duodecimum Gardanesi in Midfjördo. — Hæc punt in prov. occidentali : unum Sandnesi in Lysufjördo; alterum Hopi Agnafjördo; tercium Anavikæ in Rangafjördo.

II. Grœnlandia libanotum spectat, maxime australe est Herjolvsnesum sed Hvarfsgnipa proxime versus occidentem (eo pervenit Eirekus rufus. longissime, atquese tum putavit intimum Eiriksfjördi recessum superasse), ibi fluxus maris (currens v. vertex) est Hafhverf dictus, ad orientale terræ litus, deinde Spalsundum, deinde Drangeya, deinde Sölvadalus, qui ex tractibus habitatis orientalissimus est, tum Tovafjördus, tum Melrakkanesum, tum templum Herjolvsfjördi (*Aros*), tum Helliseya et Helliseyarfjördus, tum Ketilsfjördus (ubi) duo templa (*Vatsdal et Vika*), tum Hrakbjarnareya, Lundeya, Syllenda ex Eireksfjördo, tum Alptafjördus, Siglufjördus, (ubi) templum (*Vogi*), Rafnsfjördus; tum Slettufjördus procedit ex Rafnsfjördo, Hornafjördus, Ofundinnfjördus, ubi sedes est eppalis (*Garda*); tum templum Eireksfjördi (*Brattahlid*), ex illo procedit OEstkarsfjördus (ubi) templum (*Solarfiall?*), Hafgrimsfjördus, Hvalseyarfjördus (*templum Hvalsoer*)..... f.... f.... (*templum Dyurenes*)... f... ex Dyrneso, tum Isafjördus; inde procedit Utibliksfjördus (isthmi); tum Strandafjördus, tum Midfjördi proxime habitati sunt, deinde unus dicitur Kollufjördus, alter Dyrafjördus, tum Thorvalds fjördus, Steinsfjördus (*templum Stensnes*), Berghthorsfjördus, deinde viris, humerim agitantibus, sex dierum remigatio est in Vestbygdam (tum ibi sinus recensentur); deinde ex Vestbygdæ terminis ad Lysufjördum sex dierum remigatio est, inde sex dierum remigatio ad Karlsbudas, tum trium dierum remigatio ad Bjarneyam, duodecim dierum remigatio circa Bjarneyam, Eysunesum, Aedanesum a borea. Sic numeratum est centum nonaginta villas esse in OEstbygda, nonaginta in Vestbygda.

III. Ivari Bardi filii, *Groenlandiae, descriptio*, p. 302-318.

Sic dicunt viri periti, qui in Groenlandia nati sunt et nuperrime ex Groenlandia advenerunt, ex boreali parte Stadi Norvegiæ septem dierum nauigationem esse, recta versus occidentem ad Hornum, in orientali Islandiæ litore situm.

Ab Snefelsneso Islandiæ qua brevissimus in Groenlandium trajectus est, duorum dierum et duarum noctium spatio navigandum est recto cursu versus occidentem, ibique Gunnbjörnis scopulos invenies, inter Grönlandiam et

Islandiam medio situ interjacentes. Hic cursus antiquus frequentabatur, nunc verro glacies ex recessu oceani euroaquilonari delata scopulos ante memoratas, tam prope attigit, ut nemo sine vitæ discrimine antiquum cursum tenere possit.

Ab Langaneso quod in Islandia maxime septentrionem versus juxta Hornum situm est, duorum dierum et duarum noctium navigatio est ad *Svalbardum* in *Havsbotnis*.

Qui Bergis recto cursu in Groenlandiam navigare, neque ad Islandiam appellere volunt, his recta versus occidentem navigandum est donec venerint e regione Reykenesi australis Islandiæ promontorii, ita ut duodecim milliaria maritima ab australi parte hujus promontorii absint, atque ita cursu, ut modo dictum, occidentem versus continuato ad altam Grönlandiae terram quæ *Hvarvum* dicitur pervenient. Pridie quam ante dictum Hvarvum conspexeris, alium excelsum montem qui *Hvidserkus* appellatus conspexisse debes. Sed sub ante dictis duob montibus Hvarvum et Hvidserkus, promontorium jacet, *Herjulvsnesum* dictum, cui adjacet portus nomine *Sandus* Norvegis ac mercatoribus communis.

Si quis ab Islandia navigat, ab Snefelsneso, qui 12 milliaribus maritimis longius versus occidentem in Islandia jacet quam antedictum Reykenesum cursum dirigere debet et recta versus occidentem navigare uno die et una nocte, sed postea in libanotum cursum dirigere, ut glaciem scopulis *Gunnbjörnis* adhærentem evitet, deindeque uno die et una nocte recta versus iapygem; sic recto cursu ad altum terram Grönlandiæ, *Hvarvum*, sub qua antedictum *Herjulfsnesum* et *Sandhavnia* sita sunt, perveniet.

Tractus habitatus Grönlandie maxime in orientem vergens, Herjulfsneso proximus ab oriente est *Skagefiordus* dictus, qui locus magnopere frequentatus est.

Longo ab Skagefiordo spatio versus orientem sinus est nullis coloniis frequentatus, dictus *Berefjordus* in cujus sinus ostio longæ syrtes intransversum patent, ut nulla majora navigia, nisi maximis æstibus, ingredi possint; maximo vero æstu incidente, immensa cetorum multitudo in sinum incurrit: eodem Berefjordo copia piscium nunquam deest. Est in eodem sinu publica cetorum captura, tamen cum venia eppi, nam sinus templo cathedrali proprius est. In hoc sinu ingens est vorago, cetorum dicta, inquam ceti recedente æstu incurrunt.

Longius versus orientem ab antedicto Berefjordo alius sinus est dictus *Ollumlengri* (omnium-longissimus) qui ab angusto aditu in vastius spatium diffusus, tantum in longitudinem patet, ut finem ejus nemo noverit. Hic nullo æstu agitatus, parvis insulis scatet, magna avium et ovorum abundantia utrinque planities campestris, quæ quantum progrediare viridi gramine vestita est.

Longius versus orientem ad molem usque glacialem portus est, dictus *Finnsbudæ*, ita dictus, quod jam ætate Olavi sancti navis aliqua eo loco naufragium fecit qua navi vectum sancti Olavi ministrum, cum nonnullis aliis mari periisse vulgata adhunc in Grönlandia fama refert, superstites vero mortuos sepelivisse et super horum sepulcris cruces magnas lapineas erexisse, quæ hodieque ibi stant. (Fuga probabiliter Finni parvi famuli regis Roereki ab Olavo 1017 excœcati in Islandia deportati).

Longius orientem versus proficiscenti ad molem glacialem obvia est magna insula, dicta *Korsöa*, ubi publica est alborum ursorum captura, permissu tamen eppi, quod ea insula peculium est ædis cathedralis. Longius versus orientem nihil praeter glaciem et nivem terra marive.

Ut ad rem, de coloniis Grönlandiæ redeamus, jam supra provinciarum Grönlandiæ mentionem facientes indicavimus, *Skagefjordum*, ab orientali latere Herjulvsnesi situm, ex habitatis tractibus orienti esse proximum.

Ab occidentali latere Herjulvsnesi est *Ketilsfjord* totus coloniis refertus. Sinum ingredienti a dextra ingens ostium situm est in quod magni fluvii se exonerant. Prope ab hoc ostio templum est, *Arosi*, sacræ crucis consecratum, quod templum ab exteriori parte omnia ad Herjulfsnesum usque possidet, insulas, scopulos, marisque ejactamenta, ab interiori parte omnia ad sinum usque Petri.

Ad sinum *Petri* (*Peiters vig*) tractus habitatus est *Vatsdalus*, prope quem amplus lacus, piscibus abundans, latus duo milliaria maritima. Templum Petri totum tractum Vatsdalensem possedit.

Haud procul ab hoc tractu ingens *monasterium* situm est a canonicis regularibus habitatum, *S. Olavo et S. Augustino* consecratum. Monasterium a parte interiori omnia ad finem sinus, omniaque exterius ab opposito latere possidet.

Proximus Ketilsfjordo, est *Rafnsfjord* (Ranipnesf. Rampnesf. Rampef. Rumpeyarf.), in cujus interiori recessu *cœnobium* sororum ordinis sti Benedicti situm est. Quod coenobium a parte interiori omnia possidet ad finem usque sinus, a parte exteriore ab templo usque *Vogensi* quod scto regi Olavo sacrum est. Templum Vogense omnem terram ab exteriori sinus parte possidet. In sinu interiori, multæ sunt parvæ insulæ, quarum omnium partem dimidiam cænobium, alteram dimidiam templum cathedrale possidet. Hæ parvæ insulæ calida aqua abundant quæ hyeme adeo fervent, ut nemini prope accedere fas sit; æstatæ temperatæ sunt, ut lavacri usum præstent, multique sanitati restituantur et eæ morbis convalescant.

Proximus huic situs est *Einarsfjord*, inter quem et antedictum Rafnsfjordum, magna jacet villa principalis, quæ regi est; ei villæ nomen *Foss.* Hic splendidum templum (Hofdio), stat, scto Nicolao sacrum, cui rex sacerdotes præficit. Jacet ibi in vicinia ingens lacus, piscibus abundans, qui cum æstu marino et imbre restagnavit, aqua refluente et decrescente magna piscium copia in arena remanet.

Einarsfjordum ad sinistrum ingredientibus brachium maris est *Thorvaldsvig;* adhuc magis introrsum ad idem sinus latus promontorium jacet, dictum *Klining;* inde magis introrsum brachium se inserit, dictum *Grauevig* intra quam aliquanto spatio magna villa est, dicta *Daler* (vallis), templi cathedrale possessio. Sinum ingredienti petentique templum cathedrale (Garda), in intimo sinus recessu situm a dextra est ingens sylva, ædi cathedrali propria, in qua sylva omnia templi cathedralis pecora pascuntur. Templum cathedrale totum Einarsfjordum possidet, item ingentem illam insulam que Einarsfjordum præjacet, dictam *Rensöe* (rangiferorum), quod tempore autumnali multi eo maclides concurrant; ibidem venatio communis; neque tamen nisi permittente eppo. In eadam insula sunt saxa sectilia omnium quæ Groenlandia fert præstantissima, tam sequaci materia, ut inde ollæ et canthari conficiantur, tamque durabili natura, ut injuriam ignis contemnant; ex uno tali saxo canthari, decem vel duodecim doliorum capaces conficiuntur. Longius versus occidentem insula continentem præjacet dicta *Langöe* (longa), in qua octo grandia prædia rusticana sunt. Templum cathedrale totum insulam possidet, exceptis decimis quæ templi Hvalsöensis sunt.

Proximus Einarsfjordo est *Hvalsöerfjord* (sin. insulæ ceti), in quo templum est hvalsöefjordense, quod totum hoc sinum, totumque qui proxime adjacet *Kambstadefiord* possidet. In hoc sinu magnum jacet prædium regium dictum *Thjodhildestad* (sica nomine uxoris Erici rufi vocatum).

Huic proximus est *Eriksfjord*, in cujus ostio iusula quædam sita est, dicta *Eriksöe*, cujus pars dimidiæ templo cathedrali, altera dimidia templo Dyurnesensi subjacet. Cætuum sacrorum qui in Grönlandia sunt, templi *Dyurenes* (promont. animalium) frequentissimus est, quod templum ab sinistro latere Eriksfiordum ingredienti situm est. Templo Dyurnesensi, omnia *Mittfjord* (medius sin.) ex Eriksfjordo recta in japygem infunditur. Longius inde in Eriksfjordo situm est templum *Solefjellds*, cui totus Mittfjord subjectus est.

In sinu interiori longius situm est templum *Leyder*, cui omnia ad finem usque sinus, et ab adverso latere usque ad *Burfjelld* subjecta sunt. Omnia quæ ab exteriori parte Burfjalli sunt, templum cathedrale tenet. Ibi situm est ingens prædium, dictum *Brattelede*, ubi prætor domicilium habere solet.

Hinc proficiscens in insulas proficisci dicitur. Longius versus occidentem ab Langoe, quatuor insulæ jacent, dictæ *Lamboer* (agnorum), item fretum *Lamboense* quod inter Lamboam et Langoam intercedat. Ab interiori parte propius Eriksfjordum aliud fretum situm est dictum *Fossasund*. Insulæ modo memoratæ templo cathedrali subjacent; antedictum vero Fossasund situm est in introitu Eriksfjordi.

Boream versus ab Eriksfjordo, duo maris brachia sita sunt, quorum alteri nomen *Ydrevig* (exterioris), alteri *Indrevig* (interioris) nominibus situm exprimentibus.

His proximus a borea situs est *Bredefjord* (latus sin.), in quo sinu *Mjoefjord* jacet; hinc longius a borea situs est *Eirarfiod;* hinc proximus *Borgerfjord*, deinde *Lodmunderfjord*, tunc *Issefjord*, qui sinuum provinciæ *OEstrebygden* orientalis ad occidentem ultimus est. Hæ omnes insulæ incolis frequentantur.

Inter Oesterbygd et *Vesterbygd* 12 milliaria maritima interjacent quod totum litoris spatium ab incolis vacuum est. Et protinus in Vesterbygd stat magnum templum dictum *Stensnes*, quod aliquanto tempore cathedrale sedesque eppalis fuit. Nunc Skrellingi totum tractum occidentalem tenent; est tamen illic affatim equorum, caprarum, boum, ovium, quæ omnia animalia fera sunt; nulli homines, neque christiani, neq pagani.

Ivar Bardsen Grönlandus, qui Gardorum (bischobs garden i Gardum) sedis eppalis Grönlandiæ procurator multos per annos fuit, nobis retulit, se omnia antecommemorata vidisse, unumque fuisse ex iis, qui a prætore delecti erant, ut in tractum occidentalem profecti Skrelingos inde expellerent Quo cum venissent, nullum hominem, neque christianum neque paganum invenerunt, tantummodo fera pecora et oves deprehenderunt, ex quibus quantum naves ferre poterant in has deportato domum redierunt. Unus ex his fuit Iffver supra nominatus.

Longius versus beream a Vesterbygde ingens mons situs est, dictus (mons) *Hemelrachs fjelld* (coelum petens) ultra quem nemini, qui vitæ suæ consultum velit, navigare fas est propter multas eas voragines, quibus totum illud mare scatet.

Grönlandia venis argentosis, albis ursis, rubris maculis capita distinctis, albis falconibus, dentibus cetorum, pellibus rosmarorum, abundat; copia omnis piscium generis ceteras omnes terras superat. Eadem fert marmora diversi coloris, sexa sectilia, igni inviolabilia, ex quibus Grönlandi ollas, urnas, catinos et vasa, decem aut duodecim doliorum capacia, conficiunt. Ibidem rangiferorum copia suppetit.

Grönlandiam violente ventorum tempestates nunquam fatigant. Ibidem magna vis nivium decedit, frigus non tam acre quam in Islandia aut Norvegia. In summis montibus et subjectis campis proveniunt fructus certorum pomorum magnitudine, optimi saporis. Ibidem triticum optimæ notæ crescit.

FIN DE L'OUVRAGE.



